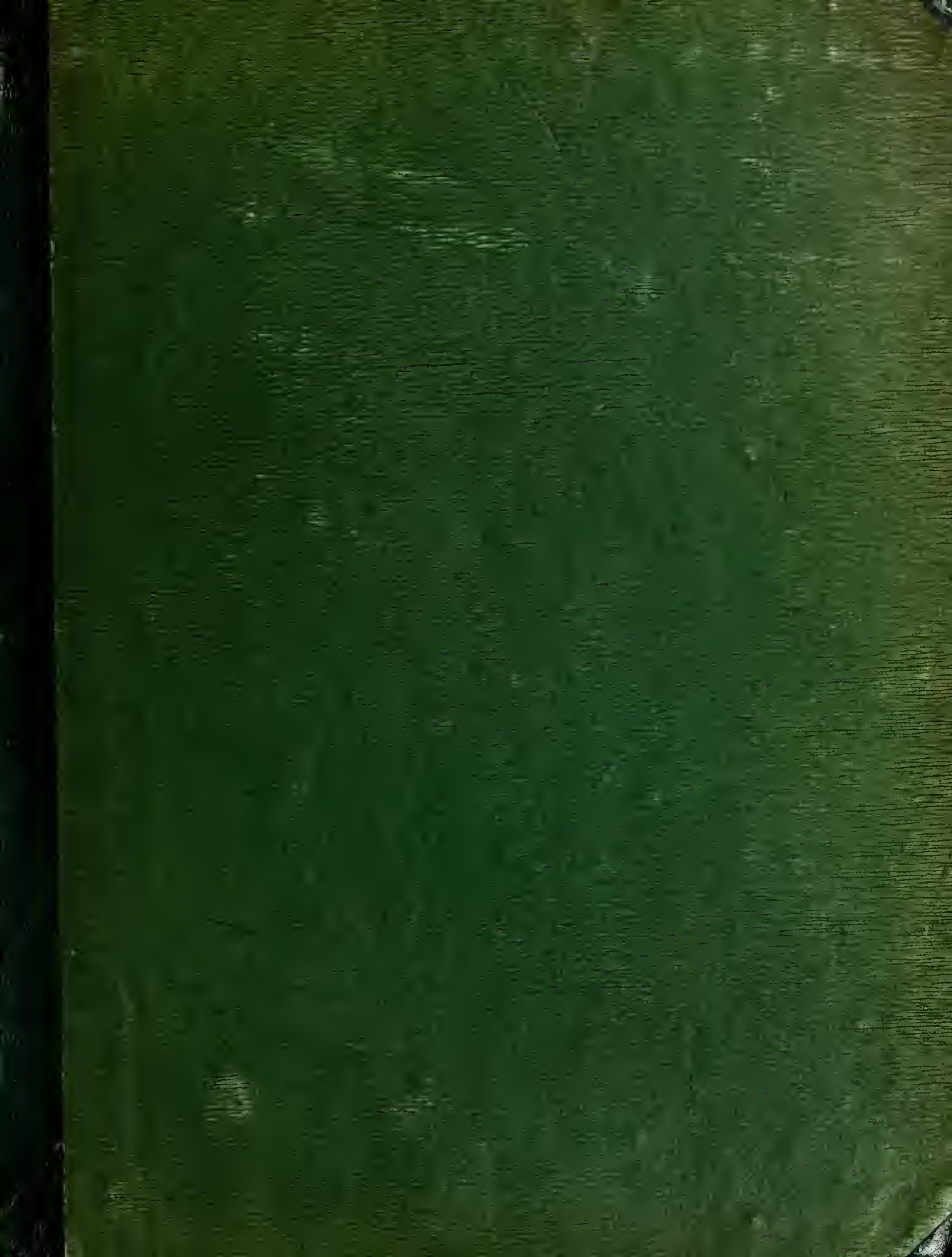


Revue pour les enfants

– manque la moitié de sa 1ère année (36 premières livraisons)

– la Revue a cessé de paraître à la fin de la 5e année –
(voir 5e année, p. 298)

– Elle a commencé à paraître au 1er [illegible] 1824
(voir "Avis" p. 20 →)

– L'auteur est : Laurent de Jussieu

DIMANCHE, 2 JANVIER 1825.

NUMÉRO 35.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

SOUHAITS DU BON GÉNIE.

Paris, le 1er janvier 1825.

Mes jeunes amis, au milieu des douces émotions, des vives jouissances, des surprises agréables qui se succèdent rapidement pour vous dans ce beau jour, dois-je espérer que vous aurez un souvenir pour le bon Génie? Vous direz-vous, à quelque moment de la journée: *Je suis sûr que le bon Génie a pensé à nous aujourd'hui?* Oh! vous pouvez bien le dire sans craindre de vous tromper. Oui, mes chers enfants, le bon Génie s'occupe de vous en ce moment. Il voudrait vous porter à tous de jolis cadeaux; mais tout Génie qu'il est, il n'a ni le pouvoir de se transporter assez rapidement d'un lieu à un autre, ni celui de produire, d'un coup de baguette, la multitude de petites merveilles qu'il lui faudrait pour satisfaire ce desir. Tout ce qu'il peut faire, dans cette circonstance, c'est de parcourir en pensée les réunions de famille où on le connaît et où il aime à se figurer qu'on a pour lui un peu d'affection. Il se plaît à contempler le tableau touchant qu'elles présentent Il vient s'unir, comme un ami sincère, à tant de vœux bienveillants, à tant de riantes espérances dont votre avenir est l'objet; et réduit, malgré son desir, à ne vous offrir que des souhaits, il les forme du moins avec le plus affectueux sentiment, et il vous les exprime de la manière suivante:

« Le bon Génie souhaite d'abord que ses jeunes amis n'oublient jamais leurs devoirs envers Dieu; qu'ils songent chaque jour à le remercier de les avoir fait naître de parents vertueux et éclairés, et à le prier avec ferveur, pour qu'il leur accorde toujours la grâce de faire le bien et d'éviter le mal.

« Le bon Génie souhaite que ses jeunes amis aient toujours présentes à la pensée les obligations qu'ils ont à leurs parents, afin

qu'ils frémissent à la seule idée de les affliger.

« Le bon Génie souhaite que ses jeunes amis apportent, pendant toute l'année, dans leurs études, l'application et l'attention nécessaires pour faire des progrès, dont ils recueilleront plus tard tout le fruit.

« Le bon Génie souhaite que ses jeunes amis se montrent toujours respectueux, dociles et reconnaissants envers les personnes qui prennent soin de leur éducation; doux, complaisants et serviables envers leurs égaux.

« Le bon Génie souhaite que ses jeunes amis se réveillent, chaque matin, en formant de bonnes résolutions, et qu'ils se couchent, chaque soir, avec la satisfaction de les avoir accomplies.

« Le bon Génie souhaite à ses jeunes amis la santé et la force, qu'on ne peut acquérir ni conserver sans la sobriété et l'activité.

« Le bon Génie souhaite toutes ces choses, parce qu'il songe au bonheur à venir de ses jeunes amis, en même temps qu'à leur satisfaction présente. Mais il prend part aussi à leurs plaisirs, à leurs distractions et à leurs jeux; c'est pourquoi :

« Le bon Génie souhaite encore à ses jeunes amis de bien mettre à profit le temps consacré à se divertir. Il desire que leurs jeux ne soient jamais troublés par la mésintelligence, les querelles, la mauvaise humeur, et autres fâcheuses dispositions peu honorables pour ceux qui les apportent dans les réunions où il s'agit de s'amuser.

« Le bon Génie souhaite à ses jeunes amis de jolies étrennes, dans lesquelles ils puissent voir des témoignages de la satisfaction causée par leur bonne conduite pendant l'année qui vient de s'écouler.

« Le bon Génie souhaite enfin que ses avis soient tout à-la-fois agréables et utiles à ses jeunes amis; et il leur conseille d'être toujours sages, parce que c'est le seul moyen d'être toujours heureux. »

LE MOIS DE JANVIER.

Ce mois, appelé en latin *januarius*, fut ainsi nommé du nom de *Janus*, à qui les Romains l'avaient consacré. La fable raconte que Janus était un roi d'Italie, qui accueillit le dieu Saturne, chassé du ciel, et l'associa même à sa royauté. Le dieu, par reconnaissance, doua Janus d'une prudence et d'une prévision telles, que le passé et l'avenir étaient toujours présents à ses regards. C'est pour cela qu'on a représenté ce personnage fabuleux de Janus avec deux visages, regardant l'un par-devant et l'autre par-derrière. On pensait que son règne avait été pacifique, et on le considérait, à cause de cela, comme le dieu de la paix. Ce fut à ce titre que Numa lui éleva, dans Rome, un temple dont les portes étaient ouvertes durant la guerre et fermées pendant la paix.

Quoique le mois de Janvier fût consacré à Janus, les Romains lui donnaient Junon pour divinité tutélaire. On l'a représenté néanmoins sous la figure de Janus, avec deux visages, l'un âgé, pour désigner l'année écoulée, l'autre jeune, pour désigner l'année commençante.

Cette allégorie me semble renfermer une leçon à laquelle il est bon de faire attention, et qui revient toutefois au petit examen de conscience que je vous conseillais dans mon dernier numéro. Comment avons-nous employé notre année [illegible] emploierons-nous notre année proch[illegible] n'est pas besoin d'être Janus et d'avoir deux visages, pour profiter, dans l'avenir, des avertissements que nous donne le passé.

LES JEUNES MAITRES DE MAISON.

M. et M[me] de Cerneville firent appeler, un matin de très bonne heure, dans leur appartement, leurs deux enfants, Raimond et Octavie, âgés de douze et onze ans. Le frère et la sœur furent également surpris de voir leurs parents en habits de voyage et prêts à partir aussi inopinément. « Mes enfants, dit M. de Cerneville, une lettre que j'ai reçue hier au soir nous a appris que votre bon papa est malade à Tours. J'ai fait de suite les apprêts de notre départ pour nous rendre auprès de lui, votre mère et moi. La chaise de poste est dans la cour, et je crois entendre qu'on attèle les chevaux. Nous ne pouvons vous emmener avec nous, parce que tant de monde causerait beaucoup d'embarras dans la maison de votre bon papa, et que nous allons le voir pour lui donner des soins et non du tracas. Si je ne vous connaissais pas bien tous deux, et si vous ne m'aviez pas donné déjà des preuves de votre sagesse et de votre raison, je ne vous

laisserais pas, sans inquiétude, maîtres ainsi du logis. Mais je suis assuré que vous vous comporterez en notre absence comme de bons enfants. Les domestiques ont ordre de vous obéir. Vous devez penser, toutefois, que je les approuverais de n'en rien faire, si vous abusiez de l'autorité que je vous confie. Le moins que puisse durer notre voyage est une dixaine de jours. Si, pendant ce temps, quelqu'un venait pour me parler d'affaires, et te chargeait de quelque commission pour moi, tu aurais soin, Raimond, de t'en souvenir, afin de m'en rendre compte; ou s'il s'agissait d'une chose urgente, tu m'écrirais de suite. Vous continuerez de prendre vos leçons et de travailler comme de coutume. — Toi, ma chère Octavie, dit Mme de Cerneville, je te charge des details du ménage, et je compte que tu feras de ton mieux pour entretenir l'ordre établi dans la maison. »

Les deux enfants, tout attristés de la maladie de leur bon papa et du départ de leurs parents, promirent à ces derniers de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour ne mériter aucun reproche et pour justifier leur confiance. Ils reçurent le baiser paternel et maternel, et leur cœur se serra en voyant la chaise de poste sortir de la cour et emporter loin d'eux un père et une mère qu'ils n'avaient jamais quittés.

Lorsque Raimond et Octavie se sentirent seuls dans l'hôtel, ils éprouvèrent une sorte de saisissement, comme s'ils eussent été tout-à-coup transportés dans un désert. Ils furent quelque temps à réfléchir sans se parler. Octavie rompit enfin le silence : « Mon frère, dit-elle, qu'allons-nous faire? — Je ne sais, mais je n'aurais jamais cru que ce pût être une chose si triste de se trouver maîtres de maison. Cependant, ma sœur, il ne faut pas nous affliger. Ce n'est que pour peu de jours que nous sommes séparés de notre bon père et de notre bonne mère. Ils nous ont laissé des devoirs à remplir; songeons à nous en acquitter. — Tu as raison, mon ami. Où nous tiendrons-nous dans la journée pour travailler? — Dans la chambre de papa et de maman. — Oui, il nous semblera que nous soyons moins séparés d'eux. »

Comme Octavie disait ces derniers mots, un domestique vint lui demander ses ordres pour le dîner. Octavie rougit jusqu'aux yeux. Cependant elle composa tout de suite un repas simple, qu'elle ordonna avec un ton de douceur et de bonté; puis elle ajouta : « Je vous recommande, mon bon Germain, de penser à vous et à vos camarades, si, contre mon intention, j'oubliais quelque chose de ce qui vous concerne. » Le pauvre Germain se retira le cœur tout ému et les yeux humides.

Raimond et Octavie s'établirent dans la chambre de leur mère, et ce fut là qu'ils prirent leurs leçons et firent leurs différents devoirs, avec une assiduité plus grande encore que de coutume. Quoiqu'ils ne fussent pas fort gais ce jour là, ils ne purent guère s'empêcher de sourire, lorsqu'à l'heure de dîner, le vieux Germain entra dans la chambre et leur dit, d'un air grave et respectueux : « Mademoiselle est servie. » Octavie fit les honneurs à son frère. Elle veilla ensuite à ce que rien ne manquât aux domestiques, à ce que chaque chose fût remise en ordre; et tout se passa le mieux du monde. Le lendemain, il en fut de même, et encore les jours suivants. Octavie était si douce, si bonne, et en même temps si surveillante, si active, que les domestiques se montraient empressés de lui obéir, et auraient été désolés de lui faire la moindre peine. Ils ne parlaient plus entre eux que de leur bon jeune maître et de leur aimable petite maîtresse. Quelques personnes qui ignoraient le départ de M. et de Mme de Cerneville vinrent pour leur faire visite. Raimond et Octavie les reçurent avec une modeste assurance et une grâce dont elles furent toutes enchantées. Un fermier étant venu apporter son terme de fermage, Raimond ne voulait pas d'abord le recevoir; mais le fermier insista, en disant que la quittance du fils était aussi bonne pour lui que celle du père. Raimond compta donc l'argent, le serra, donna un reçu signé : *Pour papa, Raimond de Cerneville;* et il recommanda à l'office qu'on ne laissât point partir l'honnête fermier sans l'avoir convenablement restauré. Tout allait dans la maison de telle sorte, que personne n'eût pu supposer l'absence des véritables maîtres.

Six jours s'écoulèrent ainsi, et le septième, Raimond reçut une lettre de son père, qui en renfermait une de Mme de Cerneville pour Octavie. Jugez de la joie de nos deux enfants; le bon papa allait beaucoup mieux, et M. et Mme de Cerneville annonçaient leur retour pour le surlendemain. Je n'ai pas besoin de dire que tout fut préparé pour qu'ils trouvassent la maison dans un ordre parfait, et tous les devoirs faits le mieux possible. Enfin, ce surlendemain étant venu, un moment avant l'heure du dîner, on entend le fouet du postillon, la chaise entre dans la cour, les enfants sont dans les bras de leurs parents. Ceux-ci jugèrent facilement, à l'air des premiers, qu'ils avaient lieu d'être satisfaits. Effectivement, ils entendirent bientôt un concert de louanges. C'était à qui rendrait le meilleur témoignage du bon Raimond et de la charmante Octavie.

Après avoir tout vu et tout examiné par eux-mêmes, M. et Mme de Cerneville conduisirent leurs enfants dans leur chambre. « Le moment est venu, dit M. de Cerneville, de vous traiter comme des personnes raisonnables, puisque vous venez de nous prouver que vous l'êtes, mes chers enfants. Vous voyez bien ces deux portes, que vous avez crues jusqu'ici de

simples ornements. Elles s'ouvrent. Prenez ces deux clefs, et ouvrez. Raimond et Octavie ouvrirent chacun la porte qu'on leur indiquait, et se trouvèrent l'un et l'autre dans une jolie chambre élégamment meublée, celle-ci pour un jeune homme, celle là pour une jeune personne. « Vous êtes chez vous, mes enfants, reprit M. de Cerneville. Voilà la chambre de Raimond, et voici celle d'Octavie. — Oh! Papa! Oh! Maman! s'écrièrent les deux enfants ravis de joie. Oh! que vous êtes bons! que nous sommes heureux! quelles jolies chambres! Mais puisque vous les avez placées si près de la vôtre, c'est que vous ne voulez plus nous quitter, n'est-ce pas? C'est assez pour nous d'être maîtres de notre chambre; ne nous laissez jamais maîtres de maison »

CORRESPONDANCE.

N'ayant pas encore eu le temps de recueillir les nouvelles que me fourniront sans doute le jour de l'an et les journées précédentes, je vais profiter de l'espace qui me reste pour répondre, à quelques unes au moins, des questions qui m'ont été adressées, dans le courant du mois dernier, par plusieurs de mes jeunes lecteurs.

On m'a fait observer d'abord, qu'en donnant l'explication de ma dernière charade, dont le mot était *Merveilles*, je n'avais point compris le phare d'Alexandrie dans l'énumération des sept merveilles du monde; et on m'a demandé s'il n'était point une de ces sept merveilles. — Les sept monuments qui furent les premiers désignés, et que l'on désigne encore habituellement comme les sept anciennes merveilles du monde, sont ceux que j'ai cités, c'est-à-dire, les jardins de Babylone, les pyramides d'Égypte, la statue de Jupiter olympien, le Colosse de Rhodes, les murs de Babylone, le temple de Diane à Éphèse et le tombeau de Mausole. Mais il est vrai que quelques auteurs ont ajouté à celle-ci plusieurs autres merveilles, telles que l'Esculape d'Épidaure, la statue de Minerve à Athènes, la statue d'Apollon à Délos, le Capitole, le temple d'Adrien de Cysique, et enfin le phare d'Alexandrie. Ce dernier avait été construit par Ptolémée Philadelphe, dans la petite île de Pharos, d'où il avait reçu son nom. Il l'a transmis depuis à toutes les tours élevées sur le bord de la mer, pour supporter les fanaux destinés à éclairer les vaisseaux pendant la nuit.

— On m'a fait observer que, dans mes articles sur la lumière, je n'ai point parlé de la rapidité avec laquelle ce fluide se propage. — Cela est vrai, et je dois dire qu'il est encore beaucoup d'autres choses dans l'explication desquelles je n'ai pu entrer tout de suite, mais que mes jeunes lecteurs apprendront plus tard. Je félicite, au reste, Mlle Laurette D..., qui s'est déjà distinguée dans notre dernier concours, de l'attention qu'elle paraît apporter à la partie instructive de ce journal; et je m'empresse de satisfaire à sa demande. La rapidité de la propagation de la lumière est telle, qu'elle surpasse de beaucoup celle du son. On peut en juger en voyant tirer, à distance, un coup d'arme à feu; car le moment où on voit le feu précède d'une manière très sensible celui où on entend l'explosion. Cette rapidité du fluide lumineux est telle, qu'il n'emploie que huit minutes pour parcourir environ trente-trois millions de lieues en venant du soleil à la terre.

— On m'a demandé quelle est l'étymologie du mot *Noël*. — On écrivait autrefois *Nouel*. Les uns l'ont fait dériver des dernières syllabes du mot *Emmanuel*, qui était le nom donné au Sauveur. D'autres, (et ceci paraît beaucoup plus vraisemblable), du mot latin *Natale*, qui signifie *natal*, *jour de naissance*.

— Une de mes jeunes correspondantes..... Ce n'est plus ici de question, ni d'observations qu'il s'agit, c'est un aveu de quelques torts, qu'une maman mécontentée a exigé que l'on fit soi-même au bon Génie. La petite lettre qui le renferme a dû faire concevoir à cette maman de douces espérances, car elle est écrite avec une naïve franchise, qui annonce un bon cœur et le regret sincère d'avoir affligé une tendre mère. Lorsqu'on a un bon cœur, et qu'on est parvenu à sentir ses torts, il y a tout lieu de croire qu'on ne tardera pas à les réparer; il ne faut plus qu'une bonne résolution et un peu de courage, pour vaincre les penchants qu'on a reconnus et que l'on condamne en soi. Je fais des vœux sincères pour que ma jeune correspondante y réussisse. Elle paraît très peinée de l'obligation qui lui a été imposée; je le conçois, car il est toujours pénible de faire l'aveu de ses fautes et de ses défauts. Qu'elle se rassure pourtant; le bon Génie est un ami, qui n'est point grondeur, mais qui conseille et qui encourage. Il espère que ses avis aideront sa jeune amie à persister dans la bonne résolution où elle paraît être, et que bientôt elle pourra lui dire, avec autant de joie qu'elle a eu de chagrin en lui écrivant cette fois-ci : « Mon bon Génie, je suis bien heureuse; maman est à présent parfaitement contente de moi. » J'attends cette bonne nouvelle avec impatience.

— Plusieurs autres lettres ont pour objet de me rappeler des engagements que j'ai pris vis-à-vis de mes lecteurs, et que je n'ai pas encore pu remplir. On me demande quand je parlerai de la boussole, de l'arc-en-ciel, des jets d'eau, et de quelques autres sujets indiqués dans mes précédents articles comme devant nous occuper plus tard. Je suis charmé de cet empressement, qui montre que mes lecteurs ont le desir de s'instruire. Mais un moyen de bien apprendre et de retenir, c'est de prendre le temps de réfléchir sur ce qu'on vient d'étudier, avant de passer à un autre sujet. Patience donc, et chaque chose aura son tour. Le bon Génie est jaloux de tenir tous les engagements qu'il a pris.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 9 Janvier 1825.

Numéro 36.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ÉCUREUIL.

Vers la fin de l'automne dernier, M. de Nantil se promenait avec ses enfants dans un beau bois de haute futaie, dépendant de sa propriété. Les arbres, quoique couverts encore d'une verdure sombre, commençaient à se dépouiller de leurs feuilles, et la terre en était déjà jonchée. « Oh! Papa, s'écrie tout-à-coup le jeune Félix, voyez donc le joli petit animal qui court sur les branches de ce vieux châtaignier. — C'est un écureuil, répondit M. de Nantil. — Oh! que je voudrais l'avoir! dit Euphrasie; voyez comme il est leste, gracieux, comme il a l'air éveillé; le voilà qui s'assied sur son derrière et qui croque quelque chose qu'il tient dans ses petites pattes. A présent il essuye son joli petit museau, et le voilà qui court en relevant sa belle queue touffue, comme un panache. Eh! mais, en vérité, à la manière dont il saute de branche en branche, on croirait qu'il a des ailes. Oh! que je voudrais l'avoir! Je suis sûre que je réussirais bien à l'apprivoiser. — Peut-être pas aussi facilement que tu le crois, reprit M. de Nantil. Ce charmant petit animal aime beaucoup sa liberté, et regretterait sûrement sa forêt, quand tu l'aurais mis dans une cage. Il aurait fallu pour cela l'avoir tout jeune. » — Pendant que M. de Nantil parlait, Félix, empressé de complaire à sa sœur, s'était mis en devoir de grimper sur le châtaignier, dans l'espérance d'attraper le bel écureuil; mais celui-ci s'était déjà réfugié sur un autre arbre, avant que Félix eût seulement atteint les premières branches. Félix ne continua pas moins de grimper, pour le plaisir d'exercer ses forces. « Eh! eh! qu'est-ce que cela? dit-il en regardant au milieu du tronc qui était creux; voici un nid très habilement fait avec de la mousse et de petits morceaux de bois. — C'est apparemment celui de l'écureuil, dit M. de Nantil; il ne doit avoir qu'une petite ouverture par en haut, tout juste assez grande pour que son habitant puisse y entrer et en sortir. — Et au-dessus, reprit Felix, il y a un petit toit, comme pour empêcher la pluie de pénétrer par cette ouverture. Il doit être chaudement là-dedans. Oh! mais, voici bien autre chose, dans le creux de l'arbre. Tenez, tenez..... » Et en disant cela, Félix jette des poignées de noix, d'amandes, de glands, de châtaignes et de noisettes. « Ah! laisse donc, laisse donc, s'écria Euphrasie; c'est sûrement la provision de ce pauvre petit écureuil, il ne faut pas la lui ôter. — C'est cela même, dit M. de Nantil. Ce gentil petit animal n'est pas seulement élégant, propre et alerte, il est tout plein d'intelligence et de prévoyance. Vous voyez avec quelle adresse il construit son nid; vous voyez aussi qu'il

songe, pendant la belle saison, à amasser un petit magasin, pour ne point manquer pendant la mauvaise. Sa provision est déjà faite pour l'hiver prochain. Mais ce n'est pas tout, et on raconte encore de lui des choses plus étonnantes. Vous avez bien vu cette belle longue queue; elle lui sert à se garantir du soleil, quand il ne trouve pas d'autre ombrage. C'est aussi un petit navigateur fort habile. Lorsqu'il veut passer un ruisseau ou un étang, il s'embarque, dit-on, sur un morceau d'écorce d'arbre qui lui sert de nacelle, et il étend sa queue comme une voile, pour que le vent le pousse.

« Ce petit animal appartient à une famille de quadrupèdes qu'on appelle les *rongeurs*, et dans laquelle se trouvent la fouine, la belette, les rats et une foule d'autres. Il est le plus agréable et le plus joli de tous. Comme vous venez d'en voir la preuve, sa nourriture est frugale. Dans l'été, il mange différents fruits de la saison. Ce n'est que sur les grands arbres qu'il établit sa demeure. Il y cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand l'arbre est trop agité par le vent. Craintif et sauvage, il fuit à la moindre apparence de danger. Le plus léger bruit suffit pour le faire sortir de son nid et s'élancer sur un arbre voisin. Cependant, il est susceptible d'être apprivoisé, lorsqu'on le prend très jeune. Alors il devient extrêmement familier, gai, vif et fort divertissant. Il y en a qui dansent en mesure dans leur cage, et frappent du pied en observant très bien la cadence. Il ne faut pas croire qu'on puisse les tromper facilement; et si, par exemple, on leur donne une noix gâtée, ils s'en aperçoivent très bien au poids, et la rejettent avec dédain, en faisant un petit bond et un petit grognement. Leur cri est perçant, mais ils le font entendre rarement en captivité, et se contentent de grogner, la bouche fermée, quand ils sont mécontents. — Ce serait un grand plaisir pour moi, dit Euphrasie, d'avoir un écureuil apprivoisé. — Ma sœur, s'écria aussitôt Félix, j'ai vu à Paris des marchands d'animaux qui en vendent. Je te promets de t'en donner un pour tes étrennes, au jour de l'an prochain. — Je dois vous prévenir, mes enfants, reprit M. de Nantil, que ces animaux, qui sont très propres pour eux-mêmes, et qui ne font jamais aucune ordure dans leur nid ou dans leur lit, se gênent beaucoup moins par-tout ailleurs, et deviennent souvent fort incommodes pour les personnes qui les élèvent. — Tu feras tes réflexions, ma petite sœur, dit Félix. »

LA PETITE INSTITUTRICE.

Adélide, fille d'un riche négociant, avait à peine deux ans lorsqu'elle perdit sa mère. M. Delmare, son père, la chérissait d'autant plus qu'elle était son unique enfant, le seul bien qui le consolât d'une mort si prématurée. Adélide était jolie; mais considérant que la beauté n'est qu'un avantage passager, M. Delmare aurait voulu lui en procurer de plus solides, ceux qui sont le fruit d'une bonne éducation. Malheureusement pour Adelide, et au grand chagrin de son excellent père, tout assujétissement au travail était pour elle le joug le plus pesant. Prenait-elle le crayon, elle baillait; le cahier de musique, elle baillait; l'aiguille, elle baillait encore plus. M. Delmare la prévint plusieurs fois que, si désormais elle n'était pas plus disposée à s'instruire, il congédierait les maîtres qu'il lui avait donnés. La menace n'effrayait pas beaucoup Adélide; et la petite paresseuse eût même pris au mot M. Delmare, si elle n'eût pas craint de l'affliger trop fortement par une preuve aussi évidente d'aversion pour le travail. Cependant, Adelide pâlissait à la seule idée d'étudier; son dégoût, sa langueur à l'aspect d'un livre ouvert étaient tels, que M. Delmare put concevoir l'inquiétude que, s'il voulait la contraindre, sa santé n'en fut altérée. Adélide le remarqua si bien que, de ce moment, elle eut grand soin de tousser et de se faire apporter de la tisanne, sitôt qu'un de ses maîtres paraissait. Ce régime ne lui réussit que trop; les maîtres ne revinrent plus, et la toux cessa. Quelle joie! comme elle aura le temps de jouer, de tourmenter le chien, la chatte et sa bonne! D'abord, ils se prétèrent d'assez bonne grâce à tous ses caprices; mais las d'être harcelés, Mlle Dupré se fâcha, Médor grogna, Finette égratigna, et il ne resta pour tout passe-temps à Adélide que d'aller jouer dans le jardin. Mais y jouer seule! nouvel ennui!

Au troisième étage, dans la même maison, logeait une veuve qui n'avait aussi qu'ûne fille. Cette dame issue de parents expatriés et ruinés par suite des révolutions, avait été élevée en Angleterre, et y avait senti le besoin d'acquérir des talents utiles. Sa fille à qui elle répétait souvent que, sans le produit de ces mêmes talents, elle serait morte de misère, l'écoutait, l'embrassait et courait se mettre au travail. Grâce à son assiduité et à ses dispositions naturelles, Juliette possédait une instruction variée et n'avait encore que douze ans, environ un an de plus qu'Adelide.

Celle-ci avait repris un air languissant. « Tu parais souffrante, lui dit son père toujours prompt à s'inquiéter. — Oui, je suis malade, mon Papa. Je m'ennuie. — Vas prendre quelque exercice dans le jardin. — Toute seule! Si vous le permettiez, Juliette qui demeure là où vous voyez aux fenêtres ces rideaux de calicot, viendrait jouer avec moi. » Aussitôt M. Delmare, de qui Adélide aurait dû mieux reconnaître la touchante sollicitude, va faire une visite à la mère de Juliette. Après un échange de politesses et un entretien

dont les deux enfants furent le principal objet : « Madame, dit le négociant, vous connaissez mon jardin, il est à votre disposition. M[lle] Juliette est très studieuse, à ce que l'on m'a rapporté. Toutes les fois qu'elle voudra venir s'y distraire un moment, elle fera le plus grand plaisir à ma fille. »

C'était précisément l'heure où Juliette prenait sa récréation. Elle descend, et voilà les deux jeunes filles courant et sautant dans le jardin. Le premier jour ce fut merveille; Adélide ne s'était jamais tant amusée. Le lendemain, elle cherchait quel jeu pourrait lui plaire; et le jour suivant elle n'en trouvait aucun qui lui plût. « Toi, Juliette, dit la fille de M. Delmare, est-ce que tu ne t'ennuies pas quelquefois? — Jamais. La récréation me délasse de l'étude, et l'étude de la récréation. — Tu aimes donc bien à t'occuper? — Cela cause tant de satisfaction à Maman! Et les connaissances que j'acquiers peuvent lui être si utiles un jour! Aussi les journées me semblent courtes. Je travaille gaiement, et je me porte à ravir. » Cela dit, elle se remit à sauter à la corde.

Au tableau tracé par la bonne Juliette des avantages du travail et sur-tout de la joie qu'un enfant laborieux cause à ses parents, Adélide devint rêveuse et quelques larmes coulèrent de ses yeux. « Que je regrette, dit-elle à sa petite voisine, que je regrette d'avoir été paresseuse! Mais après tout ce qui s'est passé, je n'oserai jamais demander à mon papa de me redonner des maîtres. Je suis bien coupable et bien punie! — Ne t'afflige pas, reprit Juliette tout attendrie; si tu le veux, moi, je serai ton maître. — Oh! combien tu es bonne! J'irai chez toi comme pour te faire visite; et puis l'heure du courrier, la bourse, les voyages; va, j'aurai bien l'occasion et le temps de m'instruire sans que mon père en sache rien. Comme je vais travailler pour le surprendre! Oh! que je te remercie!

Mise dans la confidence et enchantée d'une telle résolution, la bonne d'Adélide promit d'être discrète. Dès le lendemain, les travaux commencèrent. Il était curieux de voir l'air grave de l'institutrice et la docilité de l'écolière. On ne peut se faire une idée de l'ardeur et de la persévérance d'Adélide. Depuis près d'un an elle étudiait ainsi en secret, lorsque M. Delmare partit pour Marseille, où devaient arriver des marchandises que lui expédiait le frère de sa femme, établi aux Indes.

Ce voyage et plusieurs autres facilitèrent pour Adélide les moyens de suivre librement ses études, et de perfectionner de plus en plus ce qu'elle n'avait fait qu'ébaucher avec ses maîtres. « Ton oncle, lui dit un jour M. Delmare, m'écrit qu'il quitte enfin les Indes pour venir vivre avec nous. Que va-t-il penser, lui qui est si ami de l'instruction, en trouvant que tu n'as rien appris, que tu ne sais rien? » Adélide ne répondit pas.

Un soir que M. Delmare causait avec son caissier dans le salon et qu'Adélide y jouait au loto avec Juliette, un monsieur entre, suivi d'un domestique portant une caisse assez lourde. C'était le voyageur attendu. Il embrasse son beau-frère et sa nièce. « La chère enfant! s'écrie-t-il; comme elle ressemble à ma sœur! Elle est bien instruite sans doute? — Nous parlerons de cela plus tard, dit M. Delmare; tu dois avoir besoin de repos.... — Non, non, j'en prendrai en causant. Voyons, mon Adélide, le dessin? — Je n'ose te le dire, mon cher Dalton, reprend M. Delmare, elle sait à peine tenir un crayon. » A ces mots Juliette accourt portant un carton rempli de dessins faits par Adélide, et M. Delmare reste stupéfait. « Très bien, très bien, dit M. Dalton; James, apportez la caisse. Et l'anglais? — Jamais elle n'a eu de maître d'anglais, dit M. Delmare. — Comment, ma nièce n'a pas étudié l'anglais? — *A little, my dear uncle...* — *My dear uncle!* James, déclouez la caisse. Et la musique? » Autre surprise pour M. Delmare; Adélide se met au piano, et y exécute des variations sur le thème *Où peut-on être mieux, etc.* « James, s'écrie M. Dalton, retirez de la caisse tout ce qu'elle renferme. Accepte, ma chère amie, tiens, prends, tout cela est pour toi. » Pendant qu'Adélide s'était jetée dans les bras de son père et ensuite dans ceux de son oncle, une foule de présents venant des Indes étaient sortis de la caisse. Au milieu se trouve un petit coffret sur lequel sont gravés ces mots : *Supplément à la dot d'Adélide.* Adélide ouvre : « Qu'est-ce que tous ces papiers? — Deux cent mille francs en billets de banque! dit M. Delmare, après y avoir jeté les yeux. — Ah! mon cher oncle, s'écrie Adélide, cela est à moi? — Oui, mon enfant. — Eh bien, mon oncle, voilà Juliette qui m'a inspiré l'amour de l'étude et qui m'a enseigné tout ce que je sais. Je ne serais pas heureuse si vous ne me permettiez de partager avec elle. — Oh! tu as donc hérité du cœur de ta mère. Oui, mon enfant, partage. Je pourrais en donner à ta jeune amie autant qu'à toi, mais j'aime mieux te laisser le plaisir de la doter toi-même. »

Je viens d'apprendre qu'avec cette dot, Juliette s'est mariée dernièrement, le même jour qu'Adélide et au même autel.

RÉPONSES

AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Dans mon numéro du 19 décembre dernier, à la suite de ma fable intitulée *l'Abeille et la Fourmi*, j'avais proposé à mes jeunes lecteurs de répondre à ces deux questions :

Quel est le sens moral de cette fable?
Que pensez-vous de la conduite de l'abeille?

J'ai reçu en réponse un grand nombre de lettres. Presque toutes sont très satisfaisantes, et je dois des félicitations à mes jeunes correspondants. La plupart d'entre eux ont eu l'aimable attention de joindre à leurs réponses des vœux pour moi à l'occasion de la nouvelle année. Je les en remercie de tout mon cœur, et je leur exprimerais difficilement combien je suis touché de ces marques d'affection de leur part. Elles sont un vrai bonheur pour moi.

Je conserve toutes ces jolies lettres, afin de tenir compte du mérite de chacune, quand viendra le moment de donner le prix de semestre, que j'ai promis pour le premier dimanche du mois de mai prochain. Aujourd'hui, je me borne a imprimer ici celle qui m'a paru avoir saisi avec le plus de pénétration et de sentiment, le sens de toutes les parties de la fable, et l'avoir exprimé avec le plus de clarté et d'élégance. J'y ajouterai seulement quelques pensées extraites de diverses autres réponses. Voici cette lettre :

« Mon bon Génie,

« Voici ma réponse aux questions que vous avez faites au sujet de la fable de l'abeille et de la fourmi.

« Le sens moral de cette fable est, à ce qu'il me semble, qu'on doit obliger tout le monde, et rendre le bien pour le mal. Le plus grand bonheur, quand on s'est acquis des richesses par son travail, c'est de les employer à soulager les malheureux.

« La conduite de l'abeille, dans cette circonstance, me paraît bonne et généreuse, car elle est instruite du refus que la fourmi a fait à son amie la cigale. Mais cependant, je suis fâchée qu'elle lui en fasse le reproche au moment où elle lui rend un service. Il faut, lorsqu'on oblige, le faire avec le plus de grâce possible, et ne rien mêler de désobligeant au bien qu'on veut faire. D'ailleurs, la pauvre fourmi, si laborieuse et si économe, n'avait recours à l'abeille, qu'elle savait bonne et riche, que parce qu'elle était la victime d'un malheur qu'elle n'avait pu prévenir, tandis que la cigale avait été une paresseuse qui, au lieu de travailler pendant la belle saison, afin d'amasser des provisions pour son hiver, s'était amusée à chanter.

« Permettez-moi, mon bon Génie, de vous offrir les vœux..., etc.

« Virginie G....... »

Voici maintenant quelques pensées extraites de plusieurs autres lettres. Chacun reconnaîtra celle qui lui appartient :

« L'abeille a fait quatre bonnes actions : de venir au secours de la fourmi; de lui pardonner; de lui donner de bons avis; de lui donner un bon exemple. »

« Lorsqu'on travaille bien, qu'on est économe, et qu'on a un bon cœur, dans quelque état que l'on soit, on trouve toujours moyen de secourir les infortunés. »

« Celui qui travaille est heureux de pouvoir faire du bien aux autres; la richesse ne rend heureux que par le pouvoir qu'elle donne de faire le bien. »

« La conduite de l'abeille peut nous servir d'exemple par sa prévoyance et son activité. Comme elle fait des provisions de miel, nous devons en faire d'instruction et de talents. »

« Il ne faut point faire de mal, même aux méchants. » (Cette pensée est d'uu jeune sourd-muet, M. Gonzalve de N....)

« On doit assister son prochain et ne pas regarder s'il a été ingrat. »

« L'abeille a eu raison de faire sa leçon à la fourmi avant de lui rendre service, parce qu'il faut éviter de faire des reproches aux personnes que l'on a obligées. »

Je regrette d'être forcé de mettre un terme à ces extraits, car j'aurais encore beaucoup de jolies pensées et de mots spirituels à prendre dans les autres compositons.

VARIÉTÉS.

Le Roi a donné pour étrennes a S. A. R. Mademoiselle, une toilette en forme de corbeille, en argent, soutenue sur des coquillages, entourée de tresses en fleurs de lys et surmontée d'une petite Psyché ovale; et à Monseigneur le duc de Bordeaux, un parc d'artillerie, entouré de redoutes, de pieux et de chevaux de frise. L'intérieur est garni de pièces de canon, d'obusiers, de boulets, de caissons, de bombes et de cartouches. Toutes ces petites merveilles, jusqu'au plateau, sont en or et en argent.

— J'ai parlé, dans un de mes premiers numéros, d'une association de jeunes filles qui, moyennant une rétribution de 30 centimes par mois, habillent de pauvres enfants et leur procurent des états. Plusieurs de mes jeunes lectrices m'ont demandé à qui on devait s'adresser pour verser la souscription. C'est à Mme Alexandrine Belliard, rue des Blancs-Manteaux, n° 42. On recevra, chez cette dame, tous les renseignements qu'on pourra desirer.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 16 Janvier 1825.

Numéro 37.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ARAIGNÉE.

L'araignée! A ce titre, je vois d'ici mes lecteurs faire la grimace, et j'entends mes jeunes lectrices pousser une exclamation d'horreur. Pourquoi cela? parce que ce pauvre insecte est laid? Je dois convenir que les apparences ne sont pas en sa faveur. Un gros ventre dégoûtant; un vilain corps velu et de couleur sale; une tête hideuse, armée de deux fortes pinces, et garnie de huit yeux, placés diversement selon les différentes espèces; huit pattes, d'une longueur démesurée, hérissées de poils et terminées par des crochets; assurément, tout cela n'est pas beau, et il n'y a pas de quoi prévenir en faveur d'un semblable animal. Mais n'avons-nous point eu déjà mainte occasion de reconnaître qu'il ne faut pas juger légèrement sur les apparences? Voici une nouvelle preuve de cette vérité, et c'est cette pauvre araignée, si laide et si disgraciée, qui va nous l'offrir.

L'observation des mœurs des insectes est féconde en sujets de contemplation; mais de tous ces animaux, il n'en est peut-être pas un qui mérite, plus que l'araignée, d'être observé et étudié. En la condamnant à vivre du fruit de ses rapines et du produit de la chasse qu'elle fait aux petits insectes ailés, celui qui a pourvu aux besoins de toutes ses créatures a doué l'araignée d'une adresse, d'une finesse et d'une industrie, qui lui sont plus utiles que ne serait la force. Son corps est mal défendu, ses membres ont peu de vigueur; mais son génie inventif suffit pour la mettre à couvert, et pour lui procurer des moyens d'existence.

Vous avez tous vu des toiles d'araignée. Il en est de formes très diverses, et elles varient également par la nature de leur tissu. Chaque espèce de toile est l'ouvrage d'une espèce particulière d'araignée. Celle des jardins n'est pas comme celle des appartements, ni celle des appartements comme celle des caves. Mais tous ces ouvrages divers appartiennent toujours à des araignées, et ne sont autre chose que des réseaux qu'elles tendent ainsi, pour arrêter les mouches au vol et en faire leur proie. Or, il s'agit de savoir comment elles peuvent ourdir ces singulières trames.

Le corps de l'araignée est muni, dans sa partie postérieure, de quatre petits mammelons ou petites glandes, qui sont remplies d'une humeur gluante. L'extrémité de ces glandes est percée de petits trous, comme l'est la tête d'un arrosoir; et par ces trous sort une quantité prodigieuse de fils, si fins et si déliés, que plusieurs centaines réunis ne forment encore qu'un fil très mince.

Quand une araignée veut commencer sa toile, elle

fait sortir d'un de ses mammelons une goutte de liqueur, qu'elle applique contre un mur ou un arbre, et qui s'y colle. Elle s'éloigne ensuite, en faisant toujours sortir de la liqueur, qui se sèche promptement à l'air et forme un fil de soie ferme et solide. Elle en va coller le bout opposé à quelque autre endroit du mur ou à une autre branche. C'est ainsi que toutes commencent leur toile; mais toutes ne l'achèvent pas de la même manière. L'araignée des maisons revient sur ce premier fil, pour en coller un second à l'endroit d'où elle est partie; puis elle retourne sur ses pas, et continue ainsi jusqu'à ce qu'elle en ait placé un certain nombre dans le même sens. Elle en pose ensuite en travers, et ces derniers, tandis qu'ils sont encore gluants, se collent aux premiers, de manière à former un tissu assez solide.

L'araignée des jardins et des bois, qui dispose sa toile au milieu des chemins et suspendue d'un arbre à un autre, semblerait avoir un bien plus grand travail à faire. Mais son industrie abrège la besogne. Elle attache un fil à une branche, et s'y tient suspendue jusqu'à ce que le vent la pousse contre un autre arbre, où elle colle alors l'autre bout de son fil. Une fois ce pont établi, le plus fort du travail est fait; elle peut aller et venir, et elle construit cette toile, composée d'une multitude de cercles traversés par des rayons qui partent du même centre, et qu'à votre grand déplaisir sans doute, vous avez plus d'une fois emportée avec votre visage.

Dès que sa toile est construite, l'araignée se met en embuscade; celle des jardins, au centre de la toile; celle des maisons, dans une petite niche qu'elle se fait avec des fils très serrés. Puis, elle attend patiemment. S'il ne vient point de gibier, elle s'en passe, car elle peut rester fort long-temps sans manger. Mais aussitôt qu'une mouche se prend dans la toile, l'araignée accourt et la saisit. Quand c'est une très petite mouche, elle l'emporte tout bonnement dans sa retraite, pour la sucer et la manger. Si la mouche est assez forte pour pouvoir se debattre, l'araignée commence par l'envelopper et la garotter de fils. Enfin, si l'insecte tombé dans la toile est plus gros qu'elle, et capable de lui résister, l'araignée se hâte prudemment de l'aider à se dégager, en rompant des fils, qu'elle raccommode ensuite avec beaucoup d'habileté. Cependant, lorsque sa toile est trop endommagée, elle l'abandonne et s'occupe d'en faire une autre. Chaque araignée est pourvue de matière à soie suffisante pour construire six à sept toiles pendant sa vie.

Les araignées, comme les autres insectes, pondent des œufs, d'où naissent leurs petits. Elles en prennent un soin extrême, et les enveloppent dans une coque, qu'elles font avec des fils serrés, et où leurs œufs se trouvent placés mollement, comme sur un véritable édredon, à l'abri de tout accident naturel. Quelques espèces veillent assez long-temps sur leurs petits, lorsqu'ils sont éclos, et on voit la mère les porter habituellement sur son dos.

L'industrie de ces petits animaux est merveilleuse, sans doute; mais on ne saurait dire si elle n'est point encore surpassée par celle d'une espèce d'araignées qui ne filent pas de toiles. Celles-ci vivent dans la terre et sont appelées *mineuses*. Elles se creusent un petit terrier pour demeure; et avec de la terre, elles construisent une petite porte qui s'adapte à l'entrée du terrier, et qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une sorte de charnière fort adroitement disposée.

Tel est, mes amis, cet insecte contre lequel vous vous êtes souvent indignés, et dans lequel vous voyez qu'il faut, malgré sa laideur, admirer une des œuvres merveilleuses du Créateur. Que de ressources et d'industrie dans ce petit être qui semble si disgracié! Oh! ne nous révoltons jamais contre aucun des objets de la création. Dieu sait pourquoi il a fait chaque chose, et tout ce que Dieu a fait est bien.

C'est un préjugé qui est cause, en partie, de l'horreur qu'inspirent les araignées. Beaucoup de personnes croient que ces insectes sont venimeux; il n'en est rien, au moins dans nos climats. La piqûre de quelques grosses espèces qui vivent dans les pays chauds peut, dit-on, causer des accidents, mais les araignées des contrées tempérées sont fort innocentes. Je ne prétends pas qu'il faille les caresser comme des bijoux; mais c'est une foiblesse de les redouter, et un ridicule de se sauver en criant quand on en aperçoit une.

DÉVOUEMENT MATERNEL.

On sait que, pendant presque tout le mois de décembre dernier, d'horribles ouragans ont régné dans la Manche et ont causé d'épouvantables ravages sur les côtes de la France et de l'Angleterre. Un grand nombre de vaisseaux ont péri, et dans plusieurs ports, les travaux les plus solides ont été enlevés et détruits par la force des vagues.

Je ne pense pas pouvoir offrir à mes lecteurs un récit plus intéressant et plus touchant que celui qui est renfermé dans la lettre suivante, adressée *au bon Génie par le père d'un de ses abonnés*. Je pourrai me dispenser, sans doute, d'y ajouter aucunes réflexions.

Calais, 28 décembre 1824.

« Il y a environ trois semaines que, dans une de ces affreuses tempêtes qui ont désolé nos côtes et les ont couvertes de débris, une barque de pêcheurs de notre port, ayant manqué son entrée, vint se naufrager sur la plage et à notre vue.

« Elle était au milieu des bancs, battue par une mer furieuse, dont les vagues passaient quelquefois à vingt pieds au-dessus d'elle. Elle menaçait de se briser en frappant violemment sur la côte.

« Parmi les gens de l'équipage, se trouvait un petit mousse âgé de dix ans.

« Sa mère, au désespoir, malgré toutes les représentations et les efforts de la foule qui cherchait à la retenir, s'élance dans les flots. Rien ne peut l'arrêter.

« Attachée à un mince cordeau, elle ne tenait à la terre que par ce faible lien. Souvent elle disparaissait à la vue, et les spectateurs consternés la croyaient emportée et perdue à jamais. Mais l'amour maternel soutenait son courage et doublait ses forces. Chaque fois qu'elle était renversée, on voyait tout-à-coup sa tête reparaître au-dessus des vagues. Elle avançait toujours. Elle voyait son enfant lui tendre les bras, et cette vue, en la rendant insensible au danger, élevait son intrépidité au-dessus de ce qu'on croirait pouvoir attendre de la nature humaine.

« Le cœur battait à tous les spectateurs; ils respiraient à peine; tous invoquaient le ciel en faveur de cette mère.

« Elle touche enfin la barque qui, par la violence de ses mouvements, menace tantôt de l'écraser, tantôt de l'engloutir. On lui jette une corde, qu'elle passe autour de son corps, pour s'assujettir et pour éviter d'être emportée. L'équipage veut l'engager à tâcher de retourner *seule*. On lui crie que, chargée du poids de son enfant, elle se livre avec lui à une mort certaine. Inébranlable, rien ne peut la détourner de son dessein. Elle insiste, elle jette des cris perçans, elle menace de périr sur la place, si on la refuse; elle prie, elle implore, elle exige son enfant.

« Un plus long délai assurait sa destruction. On descend enfin le jeune mousse au milieu des vagues mugissantes. La mère le place à l'instant sur ses épaules, l'y attache fortement; et levant les bras au ciel, qu'elle invoque sans doute dans ce moment terrible, elle se met en devoir de retourner à la terre avec son précieux fardeau. Aidée alors du cordeau qu'on y tenait, il lui servait à se relever chaque fois qu'elle était renversée, et elle avançait toujours.

« Enfin, après avoir passé près de trois quarts d'heure dans les flots, au mois de décembre, après tant d'émotions, de fatigues, d'efforts, elle touche la plage salutaire; elle y dépose son enfant, s'écrie: *O mon Dieu, je vous remercie,* et elle tombe sans connaissance.

« Bientôt les soins empressés dont elle fut l'objet, après avoir été celui de l'admiration et de l'attendrissement universels, la rappelèrent à la vie; et en revenant à elle, elle trouva son fils dans ses bras.

« La barque qui était neuve, ayant pu résister jusqu'à la marée descendante, tout l'équipage fut sauvé. »

LE GRILLON ET LE VER-LUISANT.

FABLE.

Par une belle nuit, un grillon sautillant
Et chantant,
S'en allait tout le long d'une plaine fleurie.
Il y rencontre un ver-luisant
Bien brillant,
Dont la vive lueur éclairait la prairie.
« Bonsoir, bel astre radieux;
Bonsoir, noble étoile vivante,
Dit le grillon. Que je te trouve heureux!
De ta lumière étincelante
On aperçoit au loin les feux;
Et dans ce pré, sur chaque plante,
Quelque insecte vers toi tourne un œil envieux.
— Il est vrai, dit le ver, mon sort est glorieux.
La Nature, avec complaisance,
A répandu sur moi des dons bien précieux;
Et sans doute la différence,
Mon cher, est grande entre nous deux.
Te voilà, tout brun et tout sombre,
Te traînant à tâtons dans l'ombre,
Obscur, sans être vu, sans voir;
Tandis que les rayons de ma vive lumière
Guident non-seulement mes pas quand il fait noir,
Mais sont pour mainte fourmillière
Comme un second soleil qui se lève le soir! »
C'était là, pour un ver, un bien pompeux langage;
Mais il n'en dit pas davantage.
Guidé par sa vaine lueur,
Sur notre ver-luisant, un oiseau de ténèbres
Fond, l'enlève, l'avale, et sans nulle pudeur,
L'envoie aux rivages funèbres.
Cependant, le grillon, tout tremblant de frayeur,
S'était blotti sous des brins d'herbe.
« Oh! oh! dit-il tout bas, ne soyons pas superbe.
De notre obscurité sachons nous consoler.
La Nature a voulu compenser toute chose:
De biens, de maux, chacun ici-bas a sa dose:
Il peut coûter cher de briller. »

L. P. J.

LE GATEAU DES ROIS.

Un de mes abonnés m'a écrit, pour me prier d'expliquer d'où vient l'usage de manger le Gâteau des Rois et de faire un *Roi de la fève* le jour de l'Épiphanie. Voici ce que je puis dire à ce sujet.

L'Épiphanie est une fête instituée par l'Église en commémoration de l'adoration des Mages, Rois de l'Orient, qui vinrent, guidés par une étoile, adorer le

Sauveur du monde, après sa naissance, et lui offrir en présents, de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

Cette fête est célébrée, tous les ans, le 6 janvier. Elle est aussi appelée *la fête des Rois*, et c'est ce jour là que l'usage s'est établi de partager en famille le Gâteau des Rois.

Cet usage nous est venu des Saturnales, fêtes que les Romains célébraient au mois de janvier. Pendant ces fêtes, les écoles étaient fermées, le sénat vaquait, et toutes les affaires publiques et particulières étaient comme suspendues. En certains endroits, on partageait un gâteau; un enfant placé sous la table représentait Apollon, et on le consultait en criant: *Seigneur Apollon* (en latin, *Phœbe Domine*), *pour qui?* afin que les portions du gâteau fussent distribuées par le sort. Cet usage s'est conservé dans plusieurs parties de la France; un enfant distribue les parts du gâteau, et les personnes même qui ne savent pas le latin lui crient *Phœbe Domine.* On fait ordinairement une part de plus qu'il n'y a de convives; ce morceau est la *part à Dieu;* et le soir on entend les pauvres qui vont de porte en porte, chantant une vieille chanson dont le refrain est: *La part à Dieu, s'il vous plaît.*

Si la fève est restée dans la *part à Dieu*, on tire au sort pour savoir qui sera Roi. Un Roi ou une Reine de la fève a le droit de choisir une personne de la compagnie pour sa Reine ou pour son Roi. Quelquefois, le roi de la fève nomme à toutes sortes d'emplois par une distribution de billets. Le plus divertissant est lorsqu'une charge de Bouffon échoit à un personnage grave, qui, bon gré, mal gré, est obligé de se mettre en frais pour divertir le Roi et toute sa cour.

NOUVELLES DIVERSES.

Les parents du jeune Étienne ont éprouvé des revers cruels, par suite desquels ils sont tombés dans un grand état de gêne, et réduits à s'imposer des privations de tout genre. Cet intéressant enfant travaille de toutes ses forces pour se mettre en état d'être utile à ceux qui lui ont donné la vie. Le premier de ce mois, il a été souhaiter la bonne année à son parrain, qui est dans une position fort différente et qui lui a donné cinq louis pour ses étrennes. Transporté de joie, le bon Étienne a couru aussitôt chez un marchand, pour acheter de quoi faire à sa mère une robe, dont il savait qu'elle avait besoin. Il avait envie de faire encore d'autres emplettes non moins louables; mais ayant réfléchi qu'il pouvait ignorer l'emploi le plus utile à faire de son argent, il s'est contenté d'apporter ce cadeau à sa bonne mère, qui l'a reçu en versant des larmes d'attendrissement.

— On s'est beaucoup trop pressé de donner pour étrennes, à monsieur Victorin, une montre d'or. Victorin l'a déjà ouverte et refermée tant de fois, a voulu la monter si souvent, et l'a tant touchée, tourmentée, en dehors et en dedans, que le grand ressort est cassé, les aiguilles toutes tortillées, et deux ou trois roues édentées.

— On entend depuis quelque temps à Paris, un jeune pianiste nommé Alkan. Il est âgé de neuf ans et dix mois. Dans un concert, qu'il a donné dernièrement, il a exécuté, avec une inconcevable supériorité, les morceaux les plus difficiles. Sa sœur âgée de onze ans et son élève, a exécuté avec lui un morceau à quatre mains, qui a fait le plus grand plaisir.

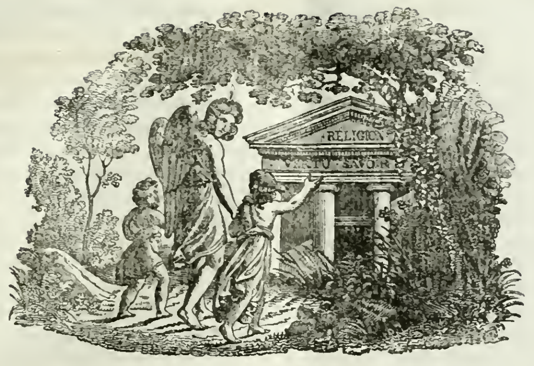
— Il a été parlé, dans mon avant dernier numéro, d'une jeune personne de qui la mère a exigé qu'elle fît elle-même, au bon Génie, l'aveu de quelques torts. J'ai reçu, cette semaine, de la même correspondante, une nouvelle lettre qui m'a fait grand plaisir, parce que j'ai vu qu'elle persistait dans ses bonnes résolutions et qu'elle avait déjà fait d'heureux progrès dans sa conduite. Je l'en félicite, et l'engage à persévérer. Autant il m'est doux de lui rendre ce témoignage, autant j'éprouve de peine en apprenant qu'une autre de mes jeunes abonnées n'écoute aucun conseil, et ne veut faire nul effort pour se corriger de travers, qui déparent et étouffent beaucoup de qualités heureuses dont elle est donée. Cette jeune personne ignore sans doute que l'indocilité envers ses parents et envers sa gouvernante est un acte d'ingratitude; que l'emportement souille l'âme et rend hideux les traits les plus délicats; que la présomption est le propre de l'ignorance et de la médiocrité; qu'une personne de 11 ans qui prétend opposer *ses opinions* à celles des personnes âgées mérite qu'on se moque d'elle; enfin, que l'envie de briller, qui est, à tous les âges, une manie désagréable et choquante, est un ridicule extrême de la part d'un enfant. Pauvre Maria! que je suis chagrin d'être obligé de dire tout cela! Et ce n'est pas tout encore; on exige que je dise aussi où elle demeure. Oh! pour cette fois je ne le dirai qu'en abrégé, rue de M........, n° 1, et j'espère bien n'être pas dans le cas de le répéter en toutes lettres. Oui, j'en suis sûr, Maria va réfléchir et faire tous ses efforts pour se corriger. Maria ne sera point offensée de cet article, mais elle se jettera dans les bras de sa mère, et de ce jour commencera à s'opérer le plus heureux changement. Pauvre petite! Elle a de quoi être une si aimable enfant! Oh! combien de vœux le bon Génie va faire pour elle!

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 23 Janvier 1825.

Numéro 38.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

DE L'IMPRIMERIE.

Vous lisez tous les jours, mes jeunes amis, des livres imprimés; je vous adresse chaque dimanche ce journal imprimé, et je n'ai pas encore songé à vous dire ce que c'est que l'imprimerie et comment on imprime. Ce sujet vaut cependant bien la peine qu'on s'en occupe, car il n'est aucun art qui ait contribué, plus que celui de l'imprimerie, à répandre et à conserver les connaissances humaines.

Jadis, avant que cet art eût été inventé, on ne pouvait multiplier les copies des ouvrages composés par les plus grands écrivains, qu'en faisant ces copies à la main. On employait à ce travail un grand nombre de copistes; mais vous concevez que de gros livres, ainsi écrits à la main, devaient coûter extrêmement cher; que par conséquent peu de personnes pouvaient les acheter et les lire; et que d'ailleurs il était impossible d'en multiplier beaucoup les exemplaires. C'est pourtant ainsi que nous ont été conservées les œuvres des Anciens qui ont servi de modèles aux auteurs modernes. Les bibliothèques publiques et, entre autres, la Bibliothèque du Roi, renferment plusieurs de ces anciens manuscrits, que l'on regarde aujourd'hui comme très précieux, et qui sont un objet de curiosité et d'admiration. C'est d'après ceux de ces manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, qu'on a imprimé, depuis, les Saintes Écritures en langue hébraïque, et les ouvrages classiques des Grecs et des Latins. Il est probable que, si l'imprimerie eût été connue de leur temps, nous en aurions un bien plus grand nombre, et qu'une multitude de productions anciennes ont été perdues parce qu'il n'en existait que peu d'exemplaires.

Jean Guttemberg, né à Mayence, en l'année 1400, passe pour avoir été le premier inventeur de l'imprimerie. Il imagina de faire des caractères mobiles; de les arranger de manière à former des mots, des lignes, des pages; de les mouiller d'encre, et d'en faire l'empreinte sur une feuille de papier, au moyen d'une presse. Cette invention paraît extrêmement simple, et on a été cependant un bien grand nombre de siècles avant de s'en aviser. La chose sembla merveilleuse dans le principe, et pourtant vous concevrez sans peine que ces premières impressions étaient fort grossières. On a depuis perfectionné graduellement cet art admirable, et il semble avoir été porté de nos jours au plus haut degré de perfection. Je vais faire mon possible pour vous donner une idée de ce qu'il est actuellement. Disons d'abord ce que sont les *caractères*.

On appelle ainsi un petit morceau de métal, de la hauteur d'un pouce, mince, et au bout duquel est en

relief la figure d'une des lettres de l'alphabet. La matière métallique dont sont formés ces caractères, se nomme *fonte*, et est un composé de plomb ou d'étain, et d'un autre métal appelé antimoine. On fait fondre et bouillonner cette matière sur un feu vif. Le fondeur remplit de cette liqueur une petite cuiller de fer, qu'il verse dans un moule par un trou pratiqué en dessus. Au-dessous du moule est un morceau de cuivre, dans lequel se trouve gravée en creux la figure de la lettre. Le métal liquide y prend la forme de cette lettre, et en se refroidissant devient solide. On ouvre alors le moule, et on en retire le caractère. On fond ainsi des caractères représentant toutes les lettres de l'alphabet, les points, les virgules, les chiffres, etc.

Dans un atelier d'imprimerie, tous ces caractères sont rangés sur une espèce de pupitre, qu'on appelle *casse*, et qui est divisé en compartiments, dont chacun porte le nom de *cassetin*. Chaque cassetin est rempli de caractères représentant la même lettre. Un ouvrier, nommé *compositeur*, est placé devant une casse, et a sous les yeux la *copie*, c'est-à-dire le manuscrit qu'on veut imprimer. Il tire avec activité, de chaque cassetin, les caractères dont il a besoin, et il les range un à un sur le rebord d'une règle en fer, dont le nom est *composteur*. Tous les caractères ayant la même hauteur, les lettres en relief se trouvent sur un même plan, et une coulisse adaptée au composteur détermine la longueur de la ligne, qui est toujours la même pour tout un ouvrage, et qu'on nomme *justification*. Entre les lignes, on place des petites règlettes qui les écartent plus ou moins, selon le nombre qu'on en veut mettre à la page. Quand le composteur est rempli, on dépose sur une planche garnie de rebords, qui est la *galée*, les lignes composées, jusqu'à ce que la page soit faite.

Suivant que les pages sont plus ou moins grandes, il en tient plus ou moins sur une feuille de papier. Quand on en a le nombre suffisant pour faire un côté d'une feuille, on les dispose dans un carré de fer, en les écartant convenablement avec des morceaux de bois, et on serre le tout au moyen de coins qu'on chasse à coups de marteau. Cet arrangement fait s'appelle la *forme*; et l'action de le faire se nomme *imposer*.

C'est alors que commence une autre opération. La forme est portée sous la *presse*, instrument que je n'essaierai pas de vous décrire, parce que la vue seule pourra vous en donner une juste idée, mais dont le nom indique assez l'usage. Un ouvrier armé de deux tampons de laine recouverts de cuir et imbibés d'une encre épaisse, en frappe la forme, de manière que toutes les lettres en relief prennent de l'encre (1). Une feuille de papier, qu'on a eu la précaution de mouiller pour qu'elle reçoive plus facilement l'impression, est posée sur un chassis mobile, qui s'abat sur la forme; le tout glisse sous la *platine*, c'est-à-dire la partie de la presse qui foule, et la feuille reçoit l'impression de tous les caractères. On recommence, pour une autre feuille, cette opération qui est le *tirage*, et cela se fait avec une grande rapidité, en sorte qu'il ne faut que peu de temps pour avoir un nombre considérable d'exemplaires de la même feuille.

Jusqu'ici cette feuille n'est imprimée que d'un seul côté. Mais on conçoit que l'opération est la même pour imprimer l'autre côté, avec une nouvelle forme composée des autres pages; seulement ce dernier travail porte le nom de *retiration*.

Quand tout est imprimé, on lave la forme, puis on distribue dans les cassetins les caractères, qui doivent servir à imprimer ensuite d'autres ouvrages.

C'est ainsi que peuvent se multiplier à l'infini les copies d'un même écrit. Je n'espère pas vous avoir donné une idée bien complète de tous les détails du mécanisme de l'imprimerie; mais je pense au moins que cet exposé peut suffire pour vous faire concevoir le principe de cet art, et pour vous mettre à même de comprendre ce que vous verrez, si vous allez jamais visiter un atelier d'imprimeur.

(1) On a remplacé, depuis peu, ces tampons par des rouleaux qu'on passe sur la forme pour y distribuer l'encre.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

☙ Rappelez-vous qu'on ne peut être véritablement aimable, si l'on n'est simple et naturel dans ses discours et dans ses manières.

☙ Rappelez-vous, en même temps, qu'il est impossible d'être aimable avec de la prétention et de l'affectation.

☙ N'oubliez pas qu'on fera toujours beaucoup plus de cas des qualités et des talents qu'on découvrira en vous, sans en être prévenu, que de celles ou de ceux que vous vous efforcerez de faire paraître.

LE BUSTE DE FAMILLE.

Fabien de F...... avait atteint sa douzième année. A cet âge où tant d'autres ont déjà parcouru avec succès une partie de la carrière des études, Fabien était encore d'une ignorance d'autant plus déplorable, qu'il n'en rougissait même pas. Ses parents étaient désolés, et son gouverneur, homme honnête et déli-

cat, déclara enfin à M. de F...... que, ne voyant aucun moyen de vaincre la paresse et l'indifférence de Fabien, il ne croyait pas devoir plus long-temps lui donner des soins inutiles, et qu'il allait se retirer. Cette nouvelle causa la plus profonde affliction à M. de F......, qui avait fondé sur Fabien, dès le jour de sa naissance, les espérances les plus chères. « Monsieur, dit-il au gouverneur, j'apprécie les motifs qui ont dicté votre résolution. Cependant, je vous prie de prendre patience encore un mois. J'ai un dernier moyen à tenter sur mon fils, et votre présence est ici nécessaire jusqu'à ce que nous en ayons au moins éprouvé l'efficacité. » Le gouverneur ne put se refuser à une semblable demande.

Le jour suivant, Fabien en entrant de bonne heure dans le salon, fut très étonné d'y trouver son père et son gouverneur en conférence, et de voir qu'on y avait apporté le petit bureau sur lequel il prenait ordinairement ses leçons. Il ne concevait pas quel motif avait pu le faire placer ce jour là dans le salon, devant la console sur laquelle était posé le buste en marbre de son bisaïeul. « Eh bien, dit-il avec son étourderie accoutumée, qu'est-ce que c'est donc que ce déménagement? » L'air de M. de F...... était grave. « Ce déménagement, dit-il, n'est point une plaisanterie dont il y ait lieu de rire. Si vous aviez moins de légèreté, mon fils, vous vous seriez aperçu déjà de la douleur que votre conduite me cause. Je n'attribue, au reste, votre persévérance à m'affliger qu'à un défaut de réflexion, et non point à une mauvaise disposition de votre cœur. C'est pourquoi, j'ai espéré qu'en vous forçant à réfléchir, je réussirais à toucher votre sensibilité. Écoutez-moi : Vous voyez ce buste; il représente la vénérable figure de mon grand-père, votre bisaïeul. Vous nous avez entendu parler souvent de lui; vous savez que nous ne le regardons tous qu'avec respect. Lorsque des étrangers sont venus nous visiter, vous avez vu qu'ils ne s'en approchaient qu'avec révérence, et qu'ils rendaient hommage à la mémoire de cet homme, illustre par ses talents et respectable par ses vertus. Ce buste est le buste de famille; il est notre titre d'honneur; car c'est votre bisaïeul qui a honoré et rendu glorieux le nom que vous portez. Mon père en fut digne; j'ai fait mes efforts pour ne pas le laisser dégénérer; j'espérais que mon fils était destiné peut-être à en renouveler l'éclat, et qu'il travaillerait de toutes ses forces pour marcher sur de si honorables traces. Faut-il donc que je renonce à une espérance si douce? O mon ami, mon cher Fabien, je ne puis croire que tu veuilles te rendre indigne d'un bien que tu as trouvé tout acquis en venant au monde. Je m'adresse à la dignité de ton âme pour vaincre la nonchalance de ton esprit. C'est en présence de ce buste vénéré, que tu travailleras à l'avenir. Dans les moments de paresse ou de découragement tu jetteras un regard sur lui, et je suis convaincu que ce marbre aura un langage pour parler à ton cœur..... Tu baisses les yeux, tu te tais..... Je ne te demande pas d'autre réponse et je te laisse avec ton gouverneur. »

Fabien n'était qu'étourdi et paresseux, mais il avait de la noblesse dans l'âme. Cette âme était capable d'une résolution forte et énergique; seulement il fallait un coup violent, une circonstance singulière pour la lui inspirer. Son père venait de découvrir le point où il convenait de frapper. A peine fut-il parti, que Fabien, toujours silencieux, mais le visage rouge et le regard étincelant, tourna les yeux sur le buste du bisaïeul, et les y tint fixés pendant quelques instants. Puis, tout-à-coup, se frappant le front et la poitrine : « Insensé que j'étais! dit-il; ah! combien de temps j'ai perdu! Et sans cette heureuse pensée de mon excellent père, ma jeunesse se passait ainsi! Et je devenais un homme sans mérite pour porter son nom! Et je... Ah! Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à son gouverneur, je vous implore, ne m'abandonnez pas. J'ai mal répondu à vos soins, mais je ne suis ni incapable, ni indigne encore de les recevoir et d'en profiter. Continuez-les moi, je vous en conjure..... -- Oh! de tout mon cœur, s'écria le gouverneur transporté de joie, et embrassant son élève; de tout mon cœur. Je puis maintenant répondre de vous à vos parents. »

A dater de ce jour, je ne dirai pas tout-à-fait que Fabien ne fut plus le même; mais un grand changement commença du moins à s'opérer. Il prit en effet ses leçons en présence du buste de famille. Chaque fois que ses anciennes dispositions menaçaient de le ressaisir, il jetait les yeux sur la figure de son bisaïeul. L'impression qu'il avait reçue était telle, qu'il lui semblait alors que cette figure s'animât pour l'encourager d'un coup-d'œil, ou pour le réprimander en fronçant le sourcil. Cette heureuse impression eut de si bons effets, que Fabien, en assez peu de temps, répara celui qu'il avait perdu. M. de F...... était enchanté des rapports que lui faisait le gouverneur de son fils. Et enfin sa joie fut extrême, lorsqu'il apprit que Fabien était en état d'aller concourir, avec les meilleurs élèves du collége dont il suivait les classes, au concours général de l'université.

On dit que, le matin de cette grande journée, Fabien passa un quart-d'heure en contemplation devant le buste de l'illustre bisaïeul, avant de se rendre au lieu du combat. Il paraît qu'il y puisa de bonnes inspirations, car, quinze jours après, il entendit proclamer son nom pour un premier prix. Pour obtenir ce triomphe, il s'était pénétré du souvenir de l'illustration de son bisaïeul; pour en jouir, il se ressouvint de la simplicité et de la modestie de ce même bisaïeul, dont on lui avait souvent cité les exem-

ples; et il ne s'énorgueillit point de son triomphe.

En rentrant à la maison, il courut à la console déposer sa couronne sur le front du buste, et se jeta ensuite dans les bras de son père et de sa mère, en versant un torrent de larmes, que l'émotion et la joie faisaient couler.

« Mon cher Fabien, dit M. de F......, tu nous rends bien heureux aujourd'hui. Il est juste qu'outre le prix qui vient d'être accordé à tes efforts, tu reçoives encore une récompense en famille. Tu n'as pas remarqué ce qui est sur la console, devant le buste? » Fabien y jette les yeux, et voit dix beaux volumes superbement reliés, et portant chacun un écusson avec une inscription en lettres dorées. « Ces livres, reprit M. de F......, ont appartenu à mon grand-père, qui les avait obtenus en prix au collége. Mon père les avait conservés soigneusement, et en fit la récompense de mes premiers succès. Je fais de même aujourd'hui à ton égard, mon ami, et j'ai voulu que tu les trouvasses là, devant ce buste, afin que tu pusses te figurer que celui qui t'a encouragé au travail t'en fait présent lui-même. — Oh! mon Papa, s'écria Fabien en prenant un des volumes et le regardant avec respect, aucun cadeau ne pouvait me causer plus de joie et me faire plus d'honneur. Je prends l'engagement de le mériter, et j'espère que vous n'aurez plus jamais aucun reproche à faire à votre fils. »

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Un philosophe ancien avait coutume de prendre un air très grave et de garder un profond silence, toutes les fois qu'il entendait parler mal ou railler sur le compte d'une personne absente qu'il ne connaissait pas. Quelqu'un lui demanda un jour quelle était la cause de cette conduite de sa part.

Qu'auriez-vous répondu à la place de ce philosophe?

Que pensez-vous qu'il eût dû faire, lorsqu'il entendait médire, s'il eût connu la personne de qui on parlait mal?

Je prie ceux de mes jeunes abonnés qui voudront répondre à ces questions, de me faire parvenir leurs lettres d'ici au dimanche 6 février prochain.

NOUVELLES DIVERSES.

Léon a la mauvaise habitude de jouer sans cesse à table avec son couteau et sa fourchette. L'autre jour il a fait sauter ainsi son couteau, qui est tombé, la pointe en avant, sur le bras de sa sœur. Le sang a jailli aussitôt, et la pauvre enfant a le bras en écharpe. Léon est désolé. Sera-t-il du moins corrigé?

— On avait fait présent, le premier de l'an, à mademoiselle Antonine, d'un fort joli sac à ouvrage de la forme la plus nouvelle. Avant-hier, en revenant de faire des visites avec sa mère, Antonine, qui ne sait jamais arranger ses affaires ni remettre aucune chose à sa place, a jeté son sac sur une chaise dans l'antichambre, et l'y a oublié. Un jeune chien s'en est emparé, et a exercé ses dents à le mettre en morceaux. Antonine doit dîner demain chez la personne qui le lui avait donné. Jugez quel est son embarras.

— On vient de publier, à Lyon, un livre que je crois devoir signaler à mes jeunes lecteurs et à leurs parents, comme bon et utile. Il est intitulé: *Souvenirs et Leçons de l'Enfance, ou recueil de Fables et d'autres morceaux de Poésies*, etc.; *par C. L. M.* Si l'auteur a renoncé à tout mérite de composition et d'invention, il a du moins celui d'avoir fait un choix judicieux et intéressant. Le bon Génie doit lui savoir gré de l'honneur qu'il a fait à deux de ses fables et à un de ses articles, de les mettre en si bonne compagnie; mais son suffrage n'en est pas moins parfaitement désintéressé. Ce livre, format petit in-12, se vend à Lyon, chez Perisse, frères; à Paris, au bureau du *Bon Génie;* le prix est de 1 fr. 50 cent., broché.

CHARADE.

Vous trouvez un pronom, lecteur, dans mon premier.
Sur les glaçons du nord, en guise de coursier,
Le Lapon à son char attèle mon dernier.
Mort sur le champ d'honneur, respectable guerrier,
Les Rois dans leurs tombeaux ont admis mon entier.

Je crains qu'un grand nombre de mes lecteurs ne connaissent pas l'animal que le Lapon attèle à son traineau, et qu'ils ne puissent, par conséquent, deviner cette charade. Ceux qui se trouvent dans ce cas, feront bien de ne pas se casser la tête, et d'attendre l'explication développée que je leur donnerai dimanche prochain.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er d'août, pour six mois, et expire par conséquent à la fin de janvier courant, sont priés de le faire renouveler avant le 6 février prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 30 JANVIER 1825.

NUMÉRO 39.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA BALEINE.

Forcé par diverses occupations d'ajourner plusieurs visites de nouvelle année, il n'y a que peu de jours que j'ai pu aller présenter mes félicitations à la famille de mon ami, M. de V..... C'était le soir, et les dames travaillaient autour d'un guéridon. La jeune et intéressante Louisa, y tenait fort bien sa place. Je m'excusai, en entrant, de faire une visite aussi tardive, et après avoir fait mon compliment à la ronde: « Et ma chère Louisa, dis-je, me pardonnera-t-elle d'avoir été si long-temps avant de venir lui exprimer tous les vœux que je forme pour son bonheur? — Vraiment, oui, mon bon Génie, me dit-elle; cependant, j'ai envie de vous donner une pénitence. — Et laquelle? repris-je. — C'est de faire ici même, ici, en causant avec nous, un article pour le prochain numéro de votre journal, comme j'ai vu que vous en aviez fait déja deux avec M. et Mlle Ph...., de qui j'étais un peu jalouse à cause de cela. — Mais sur quoi voulez-vous que je vous fasse un article? au moins faut-il m'indiquer un sujet. — Bon! que tenez-vous là dans votre main, mon bon Génie? — C'est un morceau de baleine que je viens de prendre sur le guéridon. — Eh bien, pourquoi appelle-t-on cela de la baleine? — Parce que cela est tiré des mâchoires de l'animal qui porte ce nom. — Ah! mon bon Génie, que vous seriez aimable si vous vouliez me raconter l'histoire de cet animal! — Très volontiers, ma chère enfant. » Après ce petit dialogue, je continuai en ces termes:

« On donne le nom de baleine à un animal marin, qui appartient à un ordre qu'on appelle les *cétacés*. Cet ordre diffère de celui des poissons en ce que ceux-ci font des œufs d'où éclosent leurs petits, tandis que les cétacés mettent au jour leurs petits tout vivants et les alaitent. La baleine est d'une taille monstrueuse, qui surpasse en masse et en poids celle de tous les animaux connus. Son corps est de forme ovale, allongé; sa tête en occupe près d'un tiers; elle est longue et aplatie sur les côtés. Près du front sont deux trous, qu'on nomme *évents*, par lesquels l'animal respire, lorsqu'il vient à la surface de l'eau. Il rejette aussi, par ces trous, l'eau qui pénètre dans sa gorge, et il forme alors deux jets qui s'élèvent quelquefois assez haut pour retomber en une pluie fine. La baleine n'a pas de dents; mais sa mâchoire supérieure est armée de lames de corne, qu'on appelle *fanons*, et qui lui servent à broyer ses aliments. Sa poitrine est munie de deux fortes nageoires, et sa queue aplatie frappe quelquefois les eaux avec un fracas semblable à celui d'un coup de canon.

« Les plus grosses baleines sont celles du Groënland. On en a vu qui avaient jusqu'à cent et même cent vingt pieds de longueur. On raconte qu'en l'année 1620, une baleine échoua dans l'île de Corse. Elle était longue de cent pieds, et un homme à cheval pouvait entrer dans son énorme gueule. Elle fournit cent trente-cinq mille livres de lard, et on évalua qu'elle devait peser plus de cinq cent mille livres. Vous concevez qu'il faut qu'un semblable animal soit doué d'une force prodigieuse, pour se mouvoir avec vitesse, pour fendre les ondes et pour bondir à leur surface.

« On croirait que ce monstre gigantesque dût être un tyran bien redoutable pour les autres habitants des mers, et qu'il eût été destiné à attaquer et à détruire les plus puissants d'entre eux. Cependant il ne se nourrit guère que de vers et de ces animaux qu'on appelle *mollusques, zoophytes*, dont la chair ressemble à celle des huitres, et dont le volume n'est jamais bien considérable. Cela doit être en effet, car les fanons de la baleine sont assez mous, et ne seraient point propres à broyer des aliments trop durs.

« La baleine, malgré sa force prodigieuse et l'épaisseur de sa peau, qui est d'un pouce, est très mal défendue. De cette impuissance naît une extrême timidité qui la fait fuir à l'aspect du danger. Si elle n'attaque pas, elle est souvent attaquée, et par des ennemis redoutables. Au nombre des plus terribles, il faut compter la *vivelle*, autrement nommée *poisson-scie*, dont le museau est prolongé en lame plate, garnie de chaque côté de fortes dents. Lorsque cet animal aperçoit une baleine, il fond sur elle, et si elle ne peut l'éviter, il s'engage un combat effroyable. La baleine saute, mugit, souffle, frappe les ondes et cherche à écraser son ennemi d'un coup de sa queue; la vivelle évite avec agilité ce péril, s'élance sur la baleine et la déchire avec sa scie. Si la baleine plonge, l'autre la poursuit jusque dans l'abyme; et quand elle remonte pour respirer, le combat recommence avec plus d'acharnement. Il faut enfin, ou que la vivelle soit écrasée, ou que la baleine succombe.

« Le *narwhal* et l'*épée de mer* sont aussi, pour la baleine, de formidables ennemis. Le premier, armé d'une dent de huit à dix pieds de longueur, lui en porte des coups mortels. L'autre, dont le dos est surmonté d'une forte nageoire semblable à un sabre recourbé, parvient également à lui donner la mort avec cette arme. L'ours blanc n'est pas moins à redouter pour elle. Il l'attend sur les glaçons, s'élance sur son dos et la dévore vivante, malgré sa fureur et ses mouvements convulsifs. L'homme enfin, plus que tous ces animaux, est menaçant pour la baleine, et c'est de tous ses ennemis celui qui lui inspire le plus de crainte. Cependant, il faut le dire, cet animal, naturellement timide, ne considère plus aucun danger, s'il s'agit de protéger le petit auquel il a donné la vie. Une baleine qui alaite son petit le défend avec un courage intrépide. Lorsqu'un péril le menace, elle entre en fureur; elle le saisit dans ses nageoires, écarte les pêcheurs à grand coup de queue, et renverse leurs canots. Si on parvient à prendre le baleineau, sa mère ne le quitte pas, et elle ne cesse de le défendre que quand on l'a tuée elle-même.

« Les baleines habitent les mers voisines des pôles et particulièrement de celui du Nord. Elles voyagent pourtant quelquefois; mais on n'en rencontre plus guère dans les mers tempérées, où elles courent trop de dangers..... »

Je voulais m'arrêter ici; mais Louisa me pria de lui raconter encore comment se faisait la pêche de la baleine, ce à quoi je consentis volontiers. Je lui fis seulement observer qu'au lieu d'un article, nous allions ainsi en avoir deux; et je suis forcé, mes chers lecteurs, de vous faire attendre le second jusqu'à dimanche prochain.

OLYMPE.

Il était une jeune fille, (je me hâte de dire que ce n'est point une abonnée du bon Génie), qui se distinguait par une sotte fierté et par des exigeances extrêmement ridicules, sur-tout de la part d'une personne de son âge. Il n'y avait pas de domestiques qui pussent tenir aux manières hautaines, et aux traitements blessants de mademoiselle Olympe. Elle ne savait leur parler autrement que du ton du commandement; elle ne savait les regarder autrement qu'avec dédain; toujours prête à leur rappeler les obligations de leur service, et à leur faire sentir d'une manière outrageante l'infériorité de leur condition, elle se serait crue déshonorée si elle leur eût adressé un remerciement pour les soins et les services qu'elle recevait d'eux. Déja elle en avait ainsi fait fuir un grand nombre, sans songer à tout ce que sa conduite à leur égard avait d'offensant, ni au désagrément que ces changements continuels causaient à ses parents. Las enfin de voir que leur exemple était impuissant et que leurs avertissements et leurs réprimandes étaient sans effet, pour corriger Olympe d'un défaut qui aurait pu faire douter de la bonté de son cœur, son père et sa mère prirent le parti de lui donner une leçon sévère.

Olympe se trouvait présente lorsqu'un soir, Marguerite, la cuisinière de la maison, vint en pleurant demander son congé. M. et Mme D...... voulurent savoir quel motif la déterminait à prendre le parti de les quitter. Marguerite refusait de l'avouer. On exigea qu'elle s'expliquât franchement; et il fallut enfin convenir que c'était encore mademoiselle Olympe qui

faisait fuir la pauvre Marguerite. « N'est-ce que cela, ma bonne Marguerite? dit M. D......; vous resterez avec nous. Faites venir, je vous prie, Comtois et Lisbeth. » Marguerite appela le domestique et la femme-de-chambre, et aussitôt qu'ils furent arrivés : « Rappelez-vous bien, leur dit M. D......, ce que vous allez entendre. Vous n'êtes point ici aux ordres de mademoiselle Olympe. Je vous défends très positivement de lui obéir en rien, de rien faire pour son service, et de souffrir qu'elle vous parle avec autorité. Lorsqu'on maltraite ses serviteurs, on ne mérite pas d'en avoir, et comme on s'expose ainsi à n'en pas trouver, il faut apprendre à se servir soi-même. Allez, mes amis, et souvenez-vous de ma défense expresse. »

Les domestiques sortirent avec un air affligé. M. D...... dit à sa fille : « Vous avez entendu, Olympe? » Olympe ne répondit rien. Elle était rouge comme le feu, et avait le cœur bien gros. Cependant son premier mouvement fut de prendre fièrement son parti. Elle alla se coucher, en faisant semblant de chanter, mais au fond fort déconcertée. Le lendemain matin, elle pensa qu'il fallait d'abord faire son lit. Elle eut une peine extrême à remuer les matelats, et se releva un ongle, ce qui lui causa une vive douleur. Le lit n'avait jamais été si mal fait, il était tout de côté, et avait la plus mauvaise tournure qu'on puisse imaginer. En ouvrant sa porte, Olympe vit qu'on avait placé un balai derrière. « Allons, dit-elle, je vois qu'il faut aussi que je balaye ma chambre. C'est dur! » Cependant elle prit le balai, et tant bien que mal, elle enleva le plus gros de la poussière, qu'elle fit voler de toute part, et en avala une partie de manière à tousser pendant deux heures. Ce grand travail fini, il s'agissait de faire sa toilette. Olympe n'était pas accoutumée à se lacer elle-même, en sorte que quand elle eut mis son corset, il était tout de travers et lui tordait complètement la taille. Mais ce fut bien une autre affaire, lorsque voulant mettre ses souliers, elle s'aperçut qu'ils étaient encore tout crottés de la veille. Oh! pour le coup elle fut atterée. Cependant elle prend la brosse, et la voilà frottant sur ses doigts au lieu de frotter sur le cuir, et s'emplissant la main de cirage. Après cette belle opération, elle voulut en effacer les traces en se lavant les mains. Mais le maudit cirage tenait bon, et il en resta quelques taches que la pauvre Olympe ne put parvenir à faire disparaître. Tout cela la conduisit jusqu'à l'heure du déjeûner. Elle descendit pour se mettre à table. En regardant le service, elle fut sur le point de s'écrier : « Voyez l'étourdi de Comtois, il a encore oublié un couvert! » Mais elle se ressouvint à temps que ce devait être le sien qu'on n'avait pu mettre, puisque M. D...... avait défendu de rien faire pour son service. Elle alla donc à l'office, sans rien dire, et y prit elle-même ce dont elle avait besoin. Pendant le déjeûner, n'osant demander des assiettes, et embarrassée pour se lever et en aller prendre, elle mangea tout dans la même. Bientôt après, sa maîtresse de piano arriva pour lui donner leçon. La pauvre enfant avait la main fatiguée et toute tremblante du service inaccoutumé qu'elle avait fait le matin, en sorte qu'elle ne pouvait plus exécuter les choses même qu'elle savait le mieux. « Mais tenez-vous donc droite, lui disait sa maîtresse en lui voyant la taille de travers. Qu'avez-vous donc aujourd'hui dans les doigts? Qu'est-ce donc que ces taches noires qui sont sur votre main? » Olympe ne savait que répondre; de grosses larmes roulaient dans ses yeux; elle ne put prendre sa leçon jusqu'au bout. Le reste de la journée ne fut pas plus gai. Le dîné se passa à-peu-près comme le déjeûner. Seulement Olympe ne put s'empêcher d'être touchée, en voyant l'air triste de Marguerite et de Lisbeth, et le bon Comtois qui faisait, d'un air suppliant, des signes à son maître, pour obtenir la permission de donner une assiette à Olympe.

Quand vint le soir, Olympe s'attendait à être bien mal couchée. Mais quelle fut sa surprise en trouvant que son lit avait été refait! « Quoi! dit-elle, c'est cette bonne Lisbeth, que j'ai si souvent maltraitée, qui a refait mon lit! Oh! mon Dieu, que c'était mal a moi! » Elle se coucha, mais elle ne dormit guère, et en revanche réfléchit beaucoup. Au milieu de ses réflexions, ce fut enfin son cœur qui l'emporta sur son caractère; et après s'être avoué à elle-même tous ses torts, toute son injustice et sa vanité, elle se sentit plus contente, et goûta un peu de repos. En se réveillant, sa résolution était prise. Elle courut dans la chambre de ses parents, et les embrassa d'un air joyeux. « Ah! dit M. D......, Voilà qui est de bon augure. — Oh! oui, mon Papa, j'ai compris combien je devais vous affliger, vous qui êtes si bon! Mais je veux réparer mes fautes, et me corriger. Je vais prier moi-même Marguerite de ne pas nous quitter. Et ne croyez pas que ce soit la paresse de faire ce que j'ai fait hier, qui me fasse prendre cette résolution. Pour vous prouver le contraire, je veux continuer à me servir moi-même en beaucoup de choses, et vous verrez que je ne serai plus fière ni exigeante. » M. et Mme D...... embrassèrent leur fille avec joie. Elle courut ensuite auprès de Marguerite, et la manière dont elle lui parla, les remerciements qu'elle fit à Comtois et à Lisbeth les firent tous pleurer d'attendrissement.

LITHOGRAPHIE.

Nous allons entrer dans le carnaval, qui commence, cette année, le 3 février, et qui ne dure que jusqu'au 15 du même mois. J'ai voulu offrir à mes abonnés, dans la lithographie jointe à ce numéro,

un petit tableau des folies de cette époque. Ce tableau, je pense, n'a pas besoin d'explication. Mais peut-être quelques-uns de mes lecteurs seront-ils curieux de savoir ce que signifie ce mot *Carnaval*. Je vais profiter de cette occasion pour le leur dire.

Les Romains avaient imaginé, pour présider à la bonne chère, une divinité qu'ils appelaient *Carna*. Ils l'invoquaient pendant leurs fêtes des Bacchanales et des Saturnales; et lorsque ces fêtes se terminaient, ils la remerciaient en lui disant: *Adieu, Carna*, (en latin, *Carna, vale*).

Lorsque les lumières de la vraie religion eurent détruit les absurdes erreurs du paganisme, quelques anciens usages se conservèrent parmi les nouveaux peuples chrétiens. Ainsi, pendant les derniers jours de réjouissances et de divertissements qui précèdent le temps de pénitence du carême, on continua de crier, par plaisanterie: *Adieu, bonne chère; Carna vale;* et c'est de là qu'est venu le mot de *Carnaval*, qu'on donne encore aujourd'hui à cette époque de l'année.

EXPLICATION *de la* Charade *du dernier numéro.*

Le mot de la charade qu'on a lue dans le précedent numéro de ce journal est TURENNE, dans lequel on trouve *tu* et *renne*.

Je pense que tous mes lecteurs savent que *tu* est un pronom, et ce que c'est qu'un pronom.

Le *renne* est un animal quadrupède, qui est devenu domestique chez les Lapons, et dont ce peuple misérable tire un très grand parti. Sa forme a quelque rapport avec celle du cerf et du daim, quoiqu'il soit bien moins élégant et grâcieux. Le bois dont sa tête est surmontée est beaucoup plus grand que celui du cerf, et se divise en un plus grand nombre de rameaux. Ses pieds sont larges, et il peut courir sur la glace et sur la neige gelée, avec autant d'assurance que sur une belle pelouse. Les Lapons s'en servent comme du cheval pour traîner des voitures et des traîneaux. Il marche avec rapidité, et peut aisément faire trente lieues par jour. La femelle donne un lait qui est plus substantiel et plus nourrissant que celui de la vache. Cet animal, destiné à vivre au milieu des frimats du Nord, et à n'y trouver qu'une chétive nourriture, a été doné d'une grande sobriété. Il mange, en été, les feuilles des arbres, et en hiver, il se contente d'une mousse blanche qu'il trouve sous la neige, en fouillant avec son bois et avec ses pieds.

Ce n'est pas seulement pendant sa vie qu'il est utile à son maître. Sa chair est bonne à manger; son poil fait une excellente fourrure, et sa peau devient un cuir souple et solide. C'est ainsi que la Providence, soigneuse de pourvoir aux besoins de l'homme dans tous les climats, a placé sous le ciel glacé de la Laponie, où le cheval, le bœuf et la brebis ne pourraient pas vivre, un animal qui, a lui seul, peut rendre tous les services qu'on obtient de ces trois animaux.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte DE TURENNE, maréchal de France, naquit à Sedan, le 11 septembre 1611. Il était le second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, princesse d'Orange. Turenne avait reçu en naissant toutes les vertus qui constituent un héros. Il montra, dès son enfance, un goût décidé pour l'art de la guerre. Il n'avait pas plus de dix ans, lorsque, par une saison fort rigoureuse, s'étant absenté de la maison, il n'y reparut point le soir. Son gouverneur alarmé le cherchait de toute part, avec la plus grande anxiété. Désespérant enfin de le rencontrer, il passe, pour s'en retourner, à travers les batteries du rempart de Sedan, et trouve le jeune Turenne endormi profondément sur l'affut d'un canon.

Ce fut sous les ordres de son oncle, le prince Maurice de Nassau, que Turenne fit ses premières campagnes. Son oncle voulut qu'il commençât par porter le mousquet, et qu'il acquît lui-même tous ses grades. Il fut fait maréchal de France à 32 ans.

Vous lirez, dans l'histoire de France et dans les histoires particulières qui ont été écrites sur Turenne, une foule de traits et de mots qui prouvent à quel point ce grand capitaine savait allier la bonté, la simplicité et la modération, à toutes les hautes vertus d'un général d'armée. Il me faudrait plus d'espace que je n'en ai pour les rapporter ici; mais je dois vous avertir que la vie de Turenne est une suite de belles leçons et de beaux exemples.

Le 27 juillet 1675, Turenne fut tué, près du village de Saltzbach, par un boulet de canon. La France fut consternée de cette perte; les soldats étaient au désespoir, et brûlaient de combattre ceux qui avaient tué leur général. On rapporte que ces braves, voyant que les généraux français ne savaient quel parti prendre, après ce funeste événement, criaient de tous côtés: *Lâchez la pie, elle nous conduira*. C'était le nom du cheval que Turenne montait dans les batailles.

Les restes de Turenne furent déposés à Saint-Denis, auprès des dépouilles des Rois. On les arracha de cet auguste asyle, à l'époque désastreuse où les tombes royales furent profanées. Son tombeau est maintenant dans l'église des Invalides.

Nota: Je reçois un peu trop tard plusieurs jolies lettres relatives à cette charade. J'en rendrai compte dans mon numéro prochain.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 6 Février 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Numéro 40.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LA PÊCHE DE LA BALEINE.

« La pêche de la baleine, continuai-je, en parlant à ma jeune amie Louisa, est d'une grande importance, à cause du profit considérable qu'en retirent les peuples qui s'y livrent. Vous pensez bien que ce n'est ni avec un hameçon ni avec un filet, qu'on s'empare de ce monstrueux animal. Il faut lui déclarer une véritable guerre, et qui n'est pas sans danger. Certes, celui qui s'aventura le premier à attaquer un semblable ennemi devait être doué d'un courage intrépide.

« Pour aller à la pêche de la baleine, on équipe tous les ans, dès le commencement du printemps, de forts bâtiments portant chacun quarante à cinquante hommes, et munis de six à sept chaloupes, de vingt-cinq pieds, environ, de longueur. Chacune de ces chaloupes peut porter quatre rameurs, un *harponneur* et un patron.

« Arrivés dans les mers glaciales, où les baleines font leur séjour, les pêcheurs aperçoivent de loin les jets d'eau qu'elles lancent, et qui ressemblent à la fumée des cheminées d'une ville. Un matelot est placé en sentinelle sur la dunette, et donne le signal dès qu'il aperçoit une baleine. Aussitôt tout l'équipage est en mouvement; on descend dans les chaloupes. Chaque *harponneur* tient un *harpon*, instrument de fer, fait en-flèche, long de deux pieds et quelques pouces, emmanché d'un gros bâton de sept à huit pieds de longueur, mais qui peut se séparer quand on lance le harpon. Ce harpon est très affilé et tranchant. Un anneau de fer y est adapté, et le tient attaché à une corde de bon chanvre, qui a plusieurs centaines de pieds de longueur.

« Les chaloupes s'approchent de la baleine, et dès qu'il est à portée, le harponneur lance son arme, avec vigueur et adresse, sur le dos de l'animal. Le harpon pénètre, et la baleine frappée fuit avec une vitesse inconcevable. On lâche, à mesure qu'elle s'éloigne, la corde à laquelle est attaché le harpon, de manière que la baleine ne peut s'égarer dans sa fuite et être perdue pour les pêcheurs. Toutefois, il faut lâcher cette corde avec habileté et célérité, car autrement la chaloupe serait exposée à chavirer en un moment.

« Après avoir plongé sous les glaçons, la baleine est obligée de revenir à la surface de l'eau, pour respirer et pour rendre du sang. Alors on retire la corde; on jette de nouveaux harpons; on s'approche de l'animal et on le frappe à coups de lance. Il devient furieux, bat les flots avec violence, rejette une écume mêlée de sang, dont il inonde ses ennemis, pousse des mugissements, et fait entendre un bruit effroyable.

« Cependant, il perd peu-à-peu ses forces, et finit

par succomber. On l'entraine alors vers le bâtiment, qui s'est lui-même rapproché des chaloupes. On attache la baleine sur le flanc du vaisseau, et tout l'équipage se livre à la joie. Des matelots couverts de vêtements de cuir, s'attachent une corde par le milieu du corps, et descendent ainsi sur la baleine, armés d'une hache. Ils la dépècent, et enlèvent par tranches le lard qui a plus d'un pied d'épaisseur. C'est de ce lard qu'on retire, en le faisant fondre, l'huile de baleine. Les mêmes matelots détachent ensuite toute la gencive supérieure qui contient les fanons. On abandonne le reste; car on mange rarement la chair de la baleine, qui est dure et dégoûtante, à cause de l'huile dont elle est imbibée. Les nations barbares du Nord sont les seules qui s'en régalent.

« Celles-ci tirent un bien plus grand profit que nous de la baleine. Les habitants de Kamtschatska et ceux du Groënland mangent sa chair toute crue, et boivent avec beaucoup de plaisir l'huile qui en découle. Ils n'emploient pas pour la pêche les mêmes moyens que je viens de vous décrire. C'est pour eux une époque de grandes fêtes et de grandes réjouissances que celle de cette pêche. Pour s'emparer de la baleine, ils s'exposent aux plus terribles dangers, sur de frêles canots. Les uns vont l'attaquer directement, en la frappant d'une arme empoisonnée; d'autres parviennent à l'entortiller de courroies et de nœuds coulants, au moyen desquels ils la forcent d'échoner sur le rivage, où ils la dépècent ensuite. Les sauvages de la Floride ont été regardés comme les plus hardis de tous ces peuples. On a vu de ces sauvages se jeter à la mer, armés d'un maillet et de deux tampons de bois attachés à leur ceinture, aller droit à l'animal, s'élancer sur son col, et enfoncer les deux tampons, à coups de maillet, dans les deux évents par lesquels la baleine respire. Si la baleine plongeait, après avoir un évent bouché, le sauvage se cramponnait à elle, plongeait en même temps, et au moment où elle revenait à la surface pour respirer, il bouchait adroitement le second évent. La baleine, étouffée, reparaissait un instant après sans mouvement.

« Les Groënlandais savent tirer parti de tout dans la baleine. Avec ses intestins, ils font des portes et des fenêtres pour leurs habitations; ils emploient ses os en guise de bois de construction, et se servent de ses côtes comme de poutres; avec ses tendons, ils font du fil et de la ficelle; il n'est pas enfin jusqu'aux poils dont les fanons sont armés, qui ne forment d'excellentes lignes pour la pêche.

« Ainsi voilà un animal qui, à lui seul, offre une multitude de ressources, dans ces climats qui semblent si disgraciés, et où cependant la Providence n'a point oublié de pourvoir à tous les besoins réels de l'homme. »

LE MOIS DE FÉVRIER.

Février, en latin *februarius*, tire son nom de celui de *Februa*, divinité des sacrifices expiatoires que les payens célébraient pour les morts. Cette déesse était souvent confondue avec Junon, et on l'honorait d'un culte particulier dans le mois de Février. Les Romains avaient mis ce mois sous la protection de Neptune. Dans leurs allégories, ils le représentaient sous la figure d'une femme vêtue de bleu, tenant dans ses mains un oiseau aquatique, et portant sur sa tête une urne d'où l'eau découlait en abondance, pour désigner que c'est la saison des pluies.

Pour nous consoler du mauvais temps, c'est en Février qu'arrive le carnaval avec ses divertissements et ses folies. Et puis, les jours commencent à devenir plus longs, et en les voyant croître, on pense que le printemps n'est plus bien éloigné.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

❦ Le perroquet bavarde, sans savoir ce qu'il dit; le singe gesticule sans nécessité; le hibou baisse la tête et demeure taciturne. Il faut se garder d'être comparé à un de ces animaux.

❦ Rappelez-vous qu'il n'est rien de moins aimable et de moins intéressant que la raillerie.

❦ Celui qui ne s'offense pas de la raillerie peut être aussi sûr d'inspirer de l'intérêt, que le railleur de se faire haïr.

LE JEUDI GRAS.

En vous envoyant la lithographie de dimanche dernier, je ne vous ai pas dit, mes jeunes amis, que le sujet en était tiré d'une petite aventure assez plaisante, que m'a rappelée l'approche des jours gras. C'est que je me proposais de vous raconter aujourd'hui cette histoire, et que je ne voulais pas exciter, inutilement, votre curiosité à l'avance. Voici le fait.

Il y avait une fois un jeune garçon, nommé Justinien, qui se distinguait par la manie de croire que ce qu'on donnait aux autres valait toujours mieux que ce qu'on lui donnait à lui-même. Faisait-on un cadeau, en même temps, à lui et à ses frère et sœur, toute son attention se portait d'abord sur ce qui était

échu à ces derniers, et avant même d'avoir regardé ce qu'on lui destinait, il demeurait convaincu que son partage était le moins favorable. A table, quoique pourtant il ne fût pas gourmand, ses yeux étaient fixés continuellement sur les assiettes de ses voisins, auxquels il lui semblait toujours qu'on avait servi les meilleurs morceaux. Cette manie, ou cette sottise, allait jusqu'à lui faire manger avec déplaisir les mets les plus agréables. Vous conviendrez que c'était là une disposition fort ridicule. Aussi chacun en riait-il; à l'exception toutefois des parents de Justinien, qui s'en affligeaient avec raison. Ceux-ci avaient la bonté de recevoir habituellement chez eux, les jours de congé, tous les jeunes amis de leurs enfants, pour leur procurer les plaisirs et les distractions de leur âge.

On était à la veille du jeudi gras. Un des jeunes gens de cette petite société s'avisa de proposer un déguisement général, pour la réunion qui devait avoir lieu ce jour là. Vous pensez bien qu'une pareille proposition fut accueillie unanimement. Les quatre plus sages de la compagnie furent chargés d'aller solliciter l'agrément des papas et des mamans. Ils l'obtinrent; la partie fut arrêtée, et les parents de Justinien promirent qu'on trouverait chez eux, le jeudi gras, des costumes à choisir.

En effet, le grand jour arrivé, on fut réuni de bonne heure, et tout était prêt dans une chambre où on avait étalé les costumes comme dans un magasin. Il s'y trouvait, entre autres, un vêtement turc très brillant, tout brodé en paillettes, étincelantes comme des étoiles. Naturellement ce costume attira les regards de chacun, et chacun en fut d'abord tenté. « Ah! pour le coup, s'écria Justinien, on ne l'a donné à personne, cette fois; Je suis entré ici le premier, et aujourd'hui, du moins, je pourrai avoir ce qui me plaît. » Cette belle sortie imposa silence à tout le monde; mais on se mordit les lèvres pour ne pas rire, et peut-être quelque malin petit personnage se promit-il, tout bas, de faire regretter à Justinien son choix brillant. Celui-ci prit, en effet, le costume turc, et les autres choisirent dans le nombre de ceux qui restaient. Justinien, comme vous voyez, ne se montra pas très poli; car, étant chez lui, il aurait dû faire un peu mieux les honneurs à ses camarades.

Bientôt on voit entrer dans le salon, Polichinel, frappant le parquet de ses sabots; Arlequin, la batte à la main; monsieur Gille, avec ses grandes manches et ses gros boutons; un beau jeune Seigneur, bien poudré, l'habit brodé, l'épée au côté et le lorgnon sur l'œil: une belle petite maîtresse de jadis, avec sa haute coiffure, ses papillons, ses manches amadis et sa grosse montre à la ceinture; une jolie petite bergère; un gentil petit paysan armé d'un tambourin; puis enfin, monsieur le Sultan, tout éclatant de broderies, l'air grave et une longue pipe à la main.

Je n'ai pas besoin de vous dire par quels éclats de rire cette jolie mascarade fut accueillie. On se met à danser. Polichinel, Arlequin, Gille et les autres, commencent leurs tours, leurs facéties, et se divertissent de tout leur cœur. Chacun veut avoir affaire à eux, et s'amuser de leurs pasquinades. Mais voilà que personne ne s'occupe du grave Sultan. Seulement, tandis qu'il se promène avec fierté, les uns et les autres lui disent en passant: « Ah! qu'il est beau! Va fumer ta pipe, beau Sultan. » Le beau Sultan n'avait déja pas besoin de pipe pour fumer, comme on dit vulgairement. Il ne savait plus que devenir et que faire de sa personne, sous son magnifique costume. Il avait voulu être le plus brillant, et n'avait réussi qu'à devenir le plus ennuyeux et le plus ennuyé. Pour comble de disgrâce, il voyait clairement le sourire malin de quelques-uns de ses camarades qui avaient l'air de dire: « C'est bon, c'est bon, amuse-toi bien à regarder reluire tes paillettes. » De dépit, il se retira dans un coin, et passa presque toute la soirée, assis sur un coussin, affectant des airs de grandeur auxquels personne ne prenait garde. Enfin, après avoir baillé cinquante fois, il s'endormit profondément, et il rêva, dit-on, pendant son sommeil, que Polichinel, Arlequin et Gille s'étaient insolemment moqués du Grand-Turc.

CORRESPONDANCE.

J'ai promis de rendre compte des lettres qui me sont parvenues au sujet de ma dernière charade. Je le fais avec d'autant plus de plaisir, que ces lettres sont en général fort satisfaisantes cette fois-ci. On ne me saura sûrement pas mauvais gré de donner place aux extraits suivants, des trois qui m'ont paru particulièrement dignes d'être distinguées. Les voici:

« Mon bon Génie, je crois avoir deviné le mot de votre dernière charade. Il me semble que c'est *Turenne*. *Tu* est un pronom personnel qui exprime la familiarité et l'affection. Je l'aime beaucoup, parce que j'ai remarqué que Maman s'en sert particulièrement lorsqu'elle est contente de moi. »

(Mlle Blanche R.....)

« Le *renne* est une espèce de cerf qui tient lieu au Lapon de cheval. Il traîne son traîneau sur les neiges glacées; il vit de mousse et d'écorce d'arbres; et lui donne encore son lait, boisson nourrissante et chaude quand tout est glacé autour de lui. C'est un animal fait tout exprès pour le pauvre Lapon, par la Providence qui n'abandonne jamais aucun de ses enfants. »

(Mlle Corinne ***, de Vire, département du Calvados.)

« *Turenne*, célèbre guerrier sous Louis XIV, fut tué par un boulet de canon, en examinant une batterie. Le même boulet emporta le bras de M. de Saint-Hilaire, général d'artillerie. Son fils pleurait de le voir blessé. « Ce n'est pas moi, dit Saint-Hilaire, qu'il faut « pleurer, c'est ce grand homme qui est mort. » Éloge digne de Turenne, et qui prouvait la grande perte que la France venait de faire. Turenne fut enterré à Saint-Denis, sépulture des Rois de France. »

(Mlle SOPHIE CH....)

Ne pouvant multiplier ces extraits, je mentionnerai du moins les lettres de Mesdemoiselles *Léonie C......*; *Marie de P......*, de Versailles; et *Victorine* et *Alexandrine P......*, de Rouen.

Je prie, toutefois, ces demoiselles de n'être pas trop fières de leur triomphe sur leurs émules de l'autre sexe, attendu qu'aucun de ces derniers ne m'a écrit, cette fois, au sujet de la charade.

En annonçant dernièrement un joli recueil intitulé *Souvenirs et Leçons de l'Enfance*, l'espace m'a manqué pour en offrir une citation; mais je m'empresse, aussitôt que je le puis, de reproduire les stances suivantes, qu'on dirait avoir été composées tout exprès pour ce journal.

L'ENFANT A L'ARBRISSEAU.

Espoir de l'empire de Flore,
Mais frêle encore,
Je t'aperçois, jeune arbrisseau,
Élever ta tige flexible,
Grâce à l'abri sûr et paisible
Que tu trouves sous cet ormeau.

De mon sort le tien est l'image.
Moi, sous l'ombrage
Dont me protège un tendre amour,
Je vois ma tranquille jeunesse
Couler au sein de l'allégresse,
Comme le matin d'un beau jour.

Si parfois un léger nuage
De mon visage
Obscurcit la sérénité;
Bientôt un baiser de ma mère,
Une caresse de mon père,
Me rendent ma douce gaieté.

Mais un jour, déployant sa cîme
Ton front sublime
Osera braver l'Aquilon;
Et le passant, sous ton ombrage,
Admirera le beau feuillage
Dont tu pareras le vallon.

Alors, plein de reconnaissance,
Sous ta défense
Tu prendras l'ormeau vieillissant.
Alors tu garderas sa tête
De la fureur de la tempête
Et des outrages de l'autan.

Ainsi, lorsqu'en moi la culture
De la nature
Fera fleurir les dons heureux;
De l'éclat naissant de ma vie
Je veux d'une mère chérie
Couronner l'espoir et les vœux.

Et quand l'âge, ô mon tendre père,
De ta carrière,
Hélas! marquera le retour;
Puissé-je embellir ta vieillesse
De tous les soins qu'à ma jeunesse
Prodigue aujourd'hui ton amour.

M***

NOUVELLES.

Tous les ans, le jour de la saint Charlemagne, les élèves des colléges royaux qui ont obtenu la place de premier dans leurs classes respectives, sont admis à un splendide déjeûner, où ils sont honorablement confondus avec leurs professeurs. Les élèves du collége royal de Louis-le-Grand ont demandé à leur proviseur que ce déjeûner n'eût pas lieu cette année, et que la somme destinée à ce banquet fût offerte, comme secours, aux malheureux marchands dont la fortune a été détruite par l'incendie qui a consumé le Bazar la veille du jour de l'an. Cette demande a été accueillie par M. Laborie, proviseur, comme elle devait l'être, c'est-à-dire, avec applaudissement et satisfaction. M. Laborie en a référé à Monseigneur le ministre de l'instruction publique, qui n'a pas voulu que les élèves fussent privés d'une réunion aussi honorable, mais qui a autorisé le proviseur à ne donner qu'un déjeûner bien moins coûteux. Ce repas de la saint Charlemagne n'a donc pas été, cette année, aussi splendide que de coutûme; mais le sentiment d'une bonne action l'a rendu délicieux. La somme réservée pour les incendiés ne s'élève pas à moins de six cents francs.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 13 FÉVRIER 1825.

NUMÉRO 41.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE BON GÉNIE EN CARNAVAL.

Je me trouve aujourd'hui véritablement très embarrassé, mes amis. Vous avez pu voir que j'aime assez à tirer parti de tout pour votre instruction, même des divertissements et des plaisirs. Je fais ce que je puis pour cela, et vous devez savoir mieux que moi si j'y réussis. Mais aujourd'hui, en vérité, je ne sais comment m'y prendre; car, si j'ai envie de vous instruire, je tiens trop aussi à votre affection pour ne pas craindre de vous ennuyer, en me montrant sérieux mal à propos. Il ne faut pas que je me le dissimule, c'est aujourd'hui le dimanche gras, demain le lundi gras, après demain le mardi gras. Figurez-vous la position de votre pauvre bon Génie, arrivant avec un article sur la physique, ou sur l'histoire naturelle, ou sur quelque autre sujet grave, dans un moment où chacun de vous est probablement occupé de tout autre chose. Il me semble d'ici entendre mes jeunes lecteurs: « Eh! bon Génie, vous ne savez donc pas que nous avons congé au collége? Que nos précepteurs nous ont donné liberté pour trois jours? Que nous voulons bien vous lire, parce que nous vous aimons, mais qu'il ne faut pas nous dire des choses sérieuses, dans un moment où on ne songe qu'à la gaieté? » Il me semble entendre aussi mes jeunes lectrices: « Bon Génie, mon bon Génie, y pensez-vous? Est-ce que nous avons le temps de méditer sur vos explications? Mais songez donc qu'il y a ce soir bal chez papa; songez donc que je vais demain au bal chez mon oncle; songez donc que nous nous déguisons pour aller après demain chez nos bonnes amies, telle et telle, et que nous n'avons que tout juste le temps d'ajuster nos garnitures et de bâtir nos collerettes. Pauvre bon Génie, nous vous aimons de tout notre cœur; mais pour aujourd'hui, que voulez-vous? C'est le dimanche gras, demain le lundi gras, et après demain le mardi gras. »

Je dois en convenir, il n'y a pas le mot à répondre à des observations si justes et si raisonnables. D'ailleurs, quel moyen de trouver mauvais que des jeunes filles ajustent des garnitures et bâtissent elles-mêmes leurs collerettes? Cela est tout simple, et on ne peut que souhaiter qu'elles se montrent aussi laborieuses et aussi actives pendant le reste de l'année.

Cependant, au milieu de tout cela, il n'en est pas moins vrai que j'ai pris des engagements et que je dois les remplir; car, soit dit en passant, il n'est jamais de bonne raison dont on puisse s'autoriser pour manquer à ce qu'on a promis. Je vous recommande souvent de n'oublier aucun de vos devoirs, mes amis; chacun a les siens dans ce monde; j'en ai contracté

vis-à-vis de vous, et pour avoir le droit de vous rappeler les vôtres, je dois être fidèle aux miens. Quand on s'est engagé à faire une chose, ou quand votre position vous y oblige, il ne faut pas dire : « Je ne puis pas, je ne saurai comment m'y prendre. » Il y a toujours moyen d'acquitter sa dette, si on le veut bien; car, comme dit le proverbe, impossibilité n'est souvent que mauvaise volonté. Et tenez, vous conviendrez qu'il est difficile de se trouver dans un plus grand embarras que le mien aujourd'hui. Eh bien, voilà qu'à force d'y songer, j'imagine un moyen de me tirer d'affaire. Je gage que vous ne savez pas à quel propos on promène dans Paris et dans quelques autres villes de France, un *bœuf gras*, pendant les derniers jours du carnaval. Si je vous l'apprends, j'aurai rempli ma tâche. Or, je puis le faire en peu de mots; je ne sortirai pas ainsi de la circonstance; vous me lirez, je l'espère; et, partant, nous serons tous quittes.

Vous n'ignorez pas que les bouchers et garçons bouchers de la capitale, affublés de divers costumes, vêtus en chevaliers français, en guerriers, même en sénateurs romains, ont coutume de former, à cette époque de l'année, une cavalcade, moitié brillante et moitié ridicule, pour accompagner un bœuf gras qu'on promène, couvert de draperies, paré de fleurs et les cornes enveloppées de papier doré, dans tous les quartiers de Paris. Cet usage bizarre nous a été transmis de siècle en siècle depuis les Gaulois. Il est à présumer que c'est un reste des cérémonies que ces anciens habitants de notre pays pratiquaient dans les sacrifices qu'ils faisaient à leurs divinités payennes. Je n'oserais cependant vous l'affirmer, car il serait très possible que, d'après les honneurs qu'on a l'air de rendre pendant toute la journée au bœuf gras, celui-ci eût été jadis la divinité plutôt que la victime, dans la cérémonie dont cette singulière promenade paraît être une tradition. Les Gaulois, en effet, par un sentiment de reconnaissance et par une suite de l'ignorance dans laquelle ils étaient plongés, déifiaient les objets qui leur étaient utiles, tels que le soleil et le vent de bise. Ils rendaient aussi des hommages au bœuf, en échange des travaux de ce laborieux animal. Vous savez probablement que les Égyptiens l'avaient fait avant eux, et qu'ils adoraient leur *bœuf apis*, de même que les Gaulois adorèrent le *bœuf laboureur*. Quoi qu'il en soit, il est au moins bien certain que la promenade du bœuf gras n'est que la tradition d'une cérémonie religieuse des Gaulois. Seulement, ce qui était une chose sérieuse chez ce peuple payen, est devenu un simple divertissement chez une nation éclairée par les lumières du Christianisme.

Les détails de cette cérémonie varient selon les localités. A Paris, on met sur le bœuf gras un petit enfant, qui probablement trouve la promenade un peu longue et un peu lente. Dans le moyen âge, cet enfant tenait un sceptre, et les bouchers l'appelaient leur roi, parce qu'à cette époque chaque communauté donnait à son chef le titre de roi.

Je m'arrête, mes amis, car je ne veux pas vous occuper trop long-temps de ce *grave* sujet. Il me suffit de m'être acquitté, malgré la difficulté des circonstances.

ESPRIT LÉGER, MAIS BON COEUR.

Je me rappelle une petite aventure dont le récit va se trouver aujourd'hui tout-à-fait de saison.

Il y a quelques années, une jeune personne, nommée Caroline, de qui je connais beaucoup la respectable famille, se promenait avec sa mère sur les boulevards, par une assez belle matinée du mois de février. Il faisait très froid, le pavé était couvert d'une neige solide, et le soleil brillait, en dissipant par degrés un léger brouillard répandu dans l'air. « Ah! Maman, dit Caroline, en s'arrêtant tout-à-coup; voyez donc cette pauvre petite fille qui demande l'aumône, assise au pied de cet arbre. Comme elle grelote, la malheureuse enfant! tout son corps tremble de froid. On dirait qu'elle n'a pas un autre vêtement sous ce mauvais jupon déchiré qui la couvre à moitié. — Approchons-nous, répondit la mère de Caroline, et interrogeons-la. » La petite infortunée pouvait à peine parler, tant ses lèvres étaient saisies par le froid. Cependant Caroline apprit d'elle que sa pauvre mère, qui avait coutume de demander l'aumône avec elle, était trop infirme pour supporter la rigueur de la saison, et qu'elle s'était vue forcée de rester couchée dans leur mauvait lit, afin d'y avoir un peu moins froid. Pendant ce temps là, il fallait bien que la petite infortunée vînt implorer la charité, afin de porter un morceau de pain à sa mère. Hélas! elle souffrait cruellement, car elle n'avait pas autre chose pour se couvrir que ce mauvais jupon.

Caroline était tout émue d'attendrissement. « Maman, dit-elle, voulez-vous donner à cette petite un peu d'argent, afin qu'elle ait de quoi vivre pendant quelques jours sans demander, et qu'elle puisse rester auprès de sa pauvre mère. Pendant ce temps là, si vous me le permettez, je travaillerai à lui faire un bon jupon de laine, pour la vêtir plus chaudement. — Je le veux bien, ma fille, dit la Maman touchée de cette bonne pensée; tiens, donne-lui toi-même cet écu de cinq francs. » Caroline ne se le fit pas répéter. La petite fille crut rêver en voyant tant d'argent, et se mit à pleurer de joie. « Retournez près de votre mère, lui dit Caroline, restez auprès d'elle pendant qu'il fait si froid. Et puis, tenez, voilà notre adresse;

venez me voir dans six jours : je vous donnerai encore quelque argent de mes petites épargnes, et un bon jupon de laine, que je vais vous faire d'ici à ce temps là. — Oh! ma bonne petite demoiselle, que je vous remercie! Que nous allons prier le bon Dieu pour vous! »

Avant de rentrer, Caroline et sa mère achetèrent ce qui était nécessaire pour faire le jupon de laine, et Caroline était tout enchantée.

En arrivant à la maison, on trouve une lettre que la Maman s'empresse de lire. C'était une invitation de bal pour le jeudi suivant. Grande joie pour Caroline, qui aimait fort à danser et à se divertir. Cette nouvelle émotion, cette nouvelle perspective commencent à faire un peu diversion à l'idée de la petite fille malheureuse. Cependant Caroline entreprend dès le jour même le jupon de laine, et elle y travaille encore les deux jours suivants. Puis, voyant approcher le jeudi du bal, elle pense qu'elle n'a plus que juste le temps de chiffonner sa petite parure; et elle ne calcule pas que ce jeudi est précisément aussi le sixième jour, auquel elle a donné rendez-vous à sa petite protégée. Le jupon est donc mis de côté, et Caroline ne s'occupe plus que de sa toilette de bal.

Enfin le jeudi arrive. Vers deux heures, on annonce qu'une pauvre petite fille demande à parler à Mademoiselle. Caroline laisse tomber son aiguille, pâlit et demeure immobile. « Ah! mon Dieu, dit-elle, le jupon! Oh! Maman, Maman, que ce que j'ai fait est mal! — Je suis bien aise que tu le sentes, ma fille. Depuis deux jours j'ai prévu ce qui arrive; mais je n'ai pas voulu t'avertir, afin de ne pas te priver de cette leçon. Quand on a fait une promesse à un malheureux, ma Caroline, cette promesse doit être bien sacrée! Le temps est si long pour l'infortuné qui attend un secours! — Oh! je sens toute ma faute, et j'en suis bien punie par le regret qu'elle me cause. Je n'ose paraître devant cette pauvre enfant, à qui j'ai manqué de parole. Maman, si vous vouliez, je m'en passerais bien tout l'hiver, permettez-moi de lui donner ma pelisse. — Cela ne se peut, mon enfant, ta pelisse de satin ne saurait convenir à la position de cette pauvre fille, et elle n'oserait la porter. Mais écoute: en travaillant le reste de la journée et un peu avant dans la nuit, au jupon de laine, tu peux le finir et le lui donner demain matin. Veux-tu renoncer à aller au bal? — Oh! oui, Maman, de tout mon cœur; il me semble que je m'en voudrai moins à moi-même, quand je me serai imposé cette petite privation. » A ces mots la mère de Caroline la prit dans ses bras et lui donna un tendre baiser.

Pour consoler la petite fille de n'avoir pas son jupon tout de suite, on lui fit faire un bon repas; on lui remplit un sac de provisions pour sa mère; et Caroline lui donna l'argent qu'elle lui avait promis.

Le jupon fut terminé à une heure du matin, et au point du jour on l'envoya à la pauvre petite. Caroline en se réveillant chanta gaiement, non pas un air de contre-danse, mais des préludes joyeux qui exprimaient le bien-être de son âme.

RÉPONSES

AUX QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je vois avec un plaisir extrême que mes questions excitent de l'émulation parmi mes jeunes abonnés, et que le nombre de ceux qui y répondent augmente à chaque fois. Je dois convenir que cela accroît aussi mon embarras, car il est souvent difficile de décider entre ces jolies compositions; et j'éprouve sur-tout de plus en plus de regret de ne pouvoir en citer des extraits aussi nombreux que je le désirerais. Au reste, chacun doit bien savoir que cela est impossible, et ceux qui ne se trouvent pas parmi les concurrents cités, auraient tort d'en conclure qu'ils ont mal fait. C'est que seulement les autres ont été mieux inspirés en quelque partie. Il peut suffire d'un mot heureux pour décider de la supériorité; et cela n'empêche pas que celui des concurrents qui se trouve reculé, ne mérite pourtant de justes éloges. Je dois le dire, pour la satisfaction de tous, sur un nombre fort considérable de lettres que j'ai reçues cette fois, il n'y en a que six auxquelles je n'aie pas été dans le cas de revenir, pour les comparer, à plusieurs reprises, avec celles que j'ai définitivement choisies pour en donner des extraits.

Dans mon numéro du 23 janvier dernier, j'ai raconté qu'on demandait à un philosophe ancien pourquoi il avait coutume de prendre un air grave et de garder le silence, lorsqu'il entendait médire d'une personne absente qu'il ne connaissait pas; et j'ai demandé :

« Qu'auriez-vous répondu à la place de ce philo-
« sophe?

« Que pensez-vous qu'il eût dû faire, s'il eût connu
« la personne de qui on médisait? »

J'ai reçu des réponses qui renferment des développements fort ingénieux et fort touchants. Cependant il en est une qui m'a paru avoir un mérite plus rare, celui de dire beaucoup de choses en très peu de mots, d'exprimer avec concision une pensée très étendue. J'ai cru devoir lui donner le premier rang, car c'est assurément là ce que le philosophe eût pu répondre de plus precis et de plus significatif. Cette réponse est de M. AUGUSTIN MAGNAN, de Marseille.

Selon lui, le philosophe aurait répondu : « Je prends un air grave et je garde le silence, *pour ne pas exciter*

les autres à mal faire, et ne pas mal faire moi-même. »

Et s'il eût connu la personne de qui on médisait, « *il aurait dû la défendre si elle était innocente, et l'excuser si elle était coupable.* »

La composition que j'ai cru devoir placer immédiatement après celle-ci, est de Mlle Virginie D......, qui a déja obtenu un des prix donnés au mois de novembre dernier par le bon Génie. Voici sa lettre tout entière :

« Mon bon Génie, je vous envoie ce que j'ai pensé sur la réponse du philosophe. Si j'étais comme lui, dans une maison où l'on dirait du mal des personnes aussitôt qu'elles seraient sorties, j'attraperais bien ces mauvaises langues, moi, car je sortirais la dernière. Mais, mon bon Génie, c'était dans le pays de ce philosophe qu'on était méchant comme cela; car, à Paris, dans les bonnes maisons, on ne dit jamais de mal de personne.

« *Réponse du philosophe.*

« Je suis sérieux, parce que ce n'est pas bien de rire « et d'être content quand on entend dire du mal des « autres; et puis, c'est que je pense en moi-même que « quand je serai parti on dira aussi du mal de moi. « Ce qui me rend encore sérieux, c'est que je pense « que je suis en mauvaise compagnie, car les gens un « peu comme il faut ne disent pas de mal des person- « nes qui sont absentes et qui ne peuvent pas se dé- « fendre. »

« Comme le philosophe ne connaissait pas la personne dont on disait du mal, il ne savait pas si ce qu'on disait d'elle était vrai ou faux; alors il gardait le silence pour faire voir qu'il n'était pas content. Mais s'il eût connu cette personne, il l'aurait défendue bien fort. Il aurait dit : Vous vous trompez; ce n'est pas vrai; vous faites un péché; Dieu vous punira.

« Virginie D...... »

Voici maintenant quelques pensées extraites des autres lettres les plus remarquables.

« La médisance est un vice bien odieux, et il faut faire attention à ne pas s'en rendre coupable en parlant légèrement de ce qu'on ne sait pas bien. Si l'on croit reconnaître un tort à un de ses amis, on doit le lui dire à lui-même; mais devant le monde, il faut toujours l'excuser ou le défendre. » (Mlle *Blanche R.....*)

« La médisance est odieuse. Il est facile de se taire, et si difficile de réparer! » (Mlle *Clémence de F....*, de Villebadin, Orne.)

« Il est lâche et perfide d'accuser ou de railler une personne qui n'est pas là pour se défendre. » (M. *Charles* ***, de Vire.)

« Si le philosophe eût connu la personne de qui il entendait médire, il aurait dû la défendre, quand bien même elle ne l'aurait pas mérité; car la médisance étant un horrible défaut, on ne doit ni l'approuver, ni la souffrir. » (M. *Eugène Delisle*, de Périgueux.)

« Le philosophe aurait dû tâcher d'excuser cette personne, de la défendre, d'attirer la conversation sur ses vertus ou sur un autre sujet, afin de faire pour elle ce que nous voudrions que l'on fît pour nous dans la même occasion. » (Mlle *Augusta de V........*, de Rennes.)

« L'avis d'un vieillard respectable fait toujours beaucoup d'impression, même sur ceux qui pensent et parlent mal. » (M. *Ernest Portalis.*)

« J'aurais pris sa défense, même si cette personne eût été mon ennemi, parce qu'il ne faut jamais souffrir qu'on parle mal de quelqu'un, lors même qu'on est sûr qu'il ne nous aime pas. » (Mlle *Sophie C.....*)

« Si le philosophe eût connu la personne dont on médisait, il eût dû prendre son parti, la défendre, enfin faire pour la justifier tout ce qu'en pareille occasion il eût desiré qu'elle eût fait pour lui. » (Mlle *Athénaïs de S. A.*, de Rouen.)

« Si j'avais connu la personne, je le lui aurais soigneusement caché, dans la crainte de l'affliger. » (M. *Louis Herman*, de Mézières.)

Je mentionnerai les lettres de Mlles *Laure de M....; Léonie C....; Julie de la S....*, de Lille; *Élisa A....*, de Limoges; et celles de MM. *Auguste Tricault*, de la Flèche; et *Fortuné Boucault*, de Privas; qui sont très bien, mais qui ne contiennent pas de phrases susceptibles d'être isolées du reste.

Avant de terminer cet article de correspondance, je dois faire mention d'une lettre de M. *Eugène Tricault*, de la Flèche, au sujet de la dernière charade, et qui m'est parvenue trop tard. Je me fais un plaisir d'en citer la phrase suivante :

« Quant au guerrier célèbre dont la dépouille mortelle a reposé long-temps près des tombeaux de nos Rois, peu de jeunes Français hésiteront à nommer Turenne. »

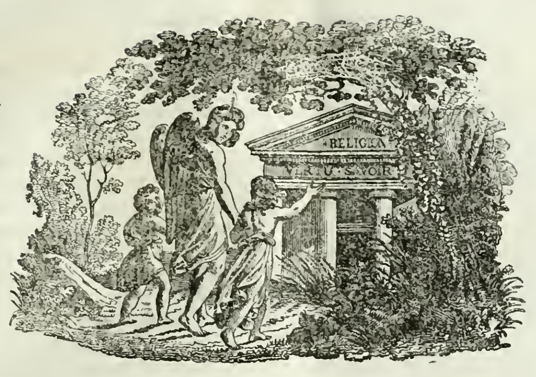
Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 20 Février 1825.

Numéro 12.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE BON GÉNIE EN CARÊME.

Chaque chose a son temps. Celui des folies est passé, et nous voici entrés dans les jours de pénitence. Il faut que le bon Génie en profite bien vite pour faire passer les choses les plus sérieuses qu'il a à dire, pendant qu'on n'aura pas le droit de s'en plaindre. Que cela ne vous effraye pas, toutefois, mes jeunes amis. Moi! vous effrayer! ah! j'en serais bien fâché. J'ai trop de plaisir à penser que vous m'aimez, pour ne pas craindre de vous inspirer un sentiment moins doux. Rassurez-vous donc; si quelque sujet instructif exige un ton plus sérieux que celui que j'ai coutume de prendre, vous pouvez être certains au moins que le bon Génie ne sera jamais austère dans ses rapports avec vous. Mais après tout, à quoi bon ce préambule? Vous ne méritez pas que je craigne de vous effaroucher par quelques sujets instructifs un peu graves. J'aurai soin, d'ailleurs, de ne pas les multiplier coup sur coup. Et puis enfin, que vais-je donc faire? tenir des promesses que plusieurs d'entre vous ont même pris soin de me rappeler. Il n'y a donc pas là de quoi se tant alarmer. J'espère, mes amis, que vous ne me refuserez pas votre attention; car s'il me fallait penser que je vous ennuie, la pénitence serait pour moi trop rigoureuse, et vous me feriez faire un bien rude carême.

L'AIMANT.

Vous vous rappelez, sans doute, ce que je vous ai conté du voyage au Hâvre de M. de Saint-Estève avec son fils Gustave et sa fille Léocadie. Il avait été convenu qu'au retour à Paris, M. de Saint-Estève donnerait à ses enfants l'explication de la boussole; et moi, je devais vous faire part de ce nouvel entretien. Le fait est que, depuis le voyage que j'ai raconté, je n'ai point entendu parler de cette famille. Cependant on m'a demandé deux ou trois fois, depuis lors, ce que c'est que la boussole. Pour répondre à cette question, il faut que je me passe de la science de M. de Saint-Estève. Je vais tâcher d'y suppléer de mon mieux.

Il existe, dans la nature, des corps qu'on appelle *aimants*. Ces corps sont des pierres ferrugineuses, c'est-à-dire, qui contiennent du fer en grande quantité, et elles ont la propriété d'attirer à elles le fer et quelques autres métaux. On a donné à cette propriété le nom de *magnétisme*.

En frottant un barreau d'acier sur une pierre d'aimant, on lui communique la vertu de cette dernière. Alors le barreau d'acier devient ce qu'on appelle un *aimant artificiel*, et il agit absolument comme l'aimant naturel. Si on le plonge dans de la limaille de fer, il

en sort tout hérissé; il enlève des aiguilles, des morceaux de fer plus ou moins gros, suivant sa propre grosseur. Il les attire à lui d'une certaine distance; et quand on approche l'aimant de ces corps, s'ils sont assez légers, on les voit sauter à lui et s'y attacher, de manière qu'il faut un effort sensible pour les en arracher. Cette adhérence est même assez forte, pour qu'un bon aimant puisse retenir suspendu un corps beaucoup plus pesant que lui.

Indépendamment de cette propriété, l'aimant en possède encore une autre, que voici:

Lorsqu'un aimant est placé de manière à pouvoir se mouvoir librement, comme, par exemple, un barreau d'acier aimanté, suspendu à un fil, ou mobile sur un pivot, il tourne et se meut jusqu'à ce qu'un de ses bouts soit dirigé vers le Nord et l'autre vers le Sud. C'est dans les deux extrémités du barreau que se manifeste sa propriété d'attraction. On donne à ces deux extrémités le nom de *pôles*. Chacune de ces extrémités attire également les corps de fer ou d'acier non aimantés. Mais il n'en est pas de même si on leur présente un autre aimant. Dans ce dernier cas, il arrive que les deux aimants s'attirent, lorsqu'on présente l'extrémité que l'un tourne vers le Nord à celle que l'autre tourne vers le Sud; tandis qu'ils se repoussent si on présente un des pôles de l'un au même pôle de l'autre. A cause de cette espèce de contradiction, on a cru devoir donner au pôle de l'aimant qui se dirige vers le pôle boréal de la terre et qui semble être attiré par lui, le nom de *pôle austral;* et à celui qui se dirige vers le pôle austral du globe terrestre le nom de *pôle boréal.*

Cette propriété qu'a le barreau aimanté, de se diriger dans le sens des pôles de la terre, a donné naissance a la *boussole*. Cet instrument si précieux aux marins consiste en une boite, renfermant une aiguille aimantée qui tourne librement sur un pivot. Le pivot est placé au milieu d'un cercle sur lequel sont indiqués les points cardinaux et tous les points intermédiaires. La boussole est suspendue dans une chambre du vaisseau, de manière à conserver toujours une position horizontale dans tous les mouvements du navire. Lorsque les nuages dérobent à la vue des marins les astres qui servent à les diriger, la boussole y supplée. La position constante de l'aiguille, qui se tient toujours dirigée du Nord au Sud, tandis que le cercle indiquant les points cardinaux change de position au-dessous d'elle suivant la direction que prend le navire, les avertit de la route qu'ils tiennent, et leur fait connaitre s'il est convenable d'en changer pour arriver à leur but.

Je ne terminerai pas cet article sans vous parler d'une jolie expérience qu'a fait imaginer la propriété d'attraction et de répulsion de l'aimant.

On construit en fer-blanc peint, soit un cigne, soit des poissons qui se tiennent sur l'eau. Leur corps est traversé par un petit barreau d'acier aimanté, dont un des pôles, le pôle austral, par exemple, se trouve vers la tête. On a une petite baguette, également traversée par un barreau aimanté dont les deux pôles se trouvent aux deux extrémités. Ayant mis le cigne ou les poissons dans un vase rempli d'eau sur laquelle ils flottent, on attache au pôle boréal de la baguette aimantée un petit morceau de mie de pain ou de gâteau, et on le présente au cigne ou aux poissons. Aussitôt le pôle boréal de la baguette aimantée attirant le pôle austral du barreau aimanté qui se trouve à la tête des animaux aquatiques, vous les voyez arriver comme pour manger le pain ou le gâteau. Vous leur présentez ensuite l'autre côté de la baguette aimantée, qui est le pôle austral et où il n'y a point d'appât. Sur-le-champ, le pôle austral de la baguette repousse le pôle austral de l'aimant qui est dans leur corps, et comme ce pôle austral est placé à leur tête, vous les voyez s'éloigner et se retourner, comme s'ils étaient mécontents de ce que vous les attrapez.

Ce petit jeu est fort amusant, parce qu'il déconcerte beaucoup les personnes qui n'en connaissent pas l'explication.

On a imaginé encore beaucoup d'autres tours, qui ont une apparence merveilleuse aux yeux des ignorants, et dont les propriétés de l'aimant donnent tout de suite l'explication à ceux qui les connaissent. Je serais charmé de vous en apprendre quelques-uns, si je pouvais avoir la certitude que vous ayez bien compris cet article.

LE PETIT HABLEUR.

J'ai toujours remarqué que ceux qui ont en eux-mêmes une confiance extrême et qui sont disposés à se vanter à tout propos, finissent par éprouver quelques bonnes mortifications, et par se trouver réduits au silence et à la honte.

Fernand était un petit personnage qui avait l'air de ne douter de rien. Fort peu laborieux, il avait fait peu de progrès dans ses études; naturellement poltron, il s'était peu livré aux exercices corporels qui auraient pu contribuer à développer ses forces. Cependant, à l'entendre, il n'était pas de talent, de force ou de courage qu'il ne lui fût aisé de surpasser. Doué d'assez d'esprit naturel, il s'en servait avec quelque habileté pour ne pas laisser apercevoir son peu de mérite réel; en sorte que, pendant quelque temps, on eût pu le croire en effet un petit prodige très favorisé de la nature. Il est vrai que cette illusion ne tardait pas à se détruire; et, par exemple, les camarades

de Fernand savaient fort bien à quoi s'en tenir à son sujet, et n'avaient pour lui qu'une très médiocre estime. L'un d'eux, un peu malin, s'était amusé à compter que Fernand, dans l'espace d'une heure, avait employé douze cents fois le pronom *Je*, ce qui fait vingt fois par minute. C'était en effet le mot favori de Fernand, qui ne se plaisait à parler que de lui-même. Racontait-on les succes qu'un élève avait obtenus à la fin de l'année: « Il est bien heureux, disait Fernand, que je n'aie pas concouru avec lui; car c'est précisément dans les facultés ou il a obtenu ses prix que je suis le plus fort. » Parlait-on de l'agilité avec laquelle un autre courait aux barres, ou de son adresse au jeu de balle, ou de sa force à la lutte: « Si j'aimais ces jeux là, interrompait Fernand, je vous ferais voir que ce que vous admirez si fort n'en vaut pas la peine. » Enfin racontait-on un trait de courage, de bravoure, de dévoûment: « Cela ne peut paraître merveilleux, disait Fernand, qu'aux poltrons qui craignent la douleur ou la mort; mais moi, je trouve cela tout simple. »

Lorsqu'il parlait ainsi, les personnes qui ne le connaissaient pas disaient en elles-mêmes : « Voilà un jeune garçon qui paraît avoir beaucoup de mérite, c'est dommage qu'il soit si empressé de s'en vanter. » Les autres riaient tout bas et pensaient : « Je voudrais bien t'y voir. »

Il y a, dans une pareille manie, de quoi faire compassion à des personnes raisonnables. Pour des écoliers, ils s'en divertissent pendant quelque temps et finissent par s'en impatienter. C'est ce qui arriva dans le collége où était Fernand. Quelques-uns de ses camarades, un peu plus espiègles que les autres, et qu'il avait particulièrement fatigués de ses pronoms *je*, *moi*, et de toutes ses vanteries, résolurent enfin de lui donner une leçon; voici comment.

Un jour de je ne sais quelle fête, qu'on célébrait dans le collége par un banquet où régnait la plus franche gaîté, Fernand fut entrepris par deux de ses camarades qui l'amenèrent à vanter son courage, ce qui ne leur fut pas difficile. « Moi, disait-il, je ne connais rien qui puisse m'effrayer. Et de quoi aurais-je peur? J'ai entendu le canon des Invalides, et je ne trouve pas que ce bruit là ait rien d'effrayant. Je me suis coupé un jour le doigt jusqu'à l'os, et je n'ai pas fait un soupir. Je traverserais, tout seul, au milieu de la nuit, des forêts, des souterrains, et pourvu que j'eusse un sabre et des pistolets, je ne desirerais rien tant que d'y rencontrer une aventure. — Eh bien, reprit un de ses camarades, je parie que tu n'es pas si brave que tu le dis, et que tu n'oserais seulement pas aller jusqu'au fond de ce caveau noir que voici. — Moi! Ah! Je..... Tu plaisantes. » Et en disant cela, la voix de Fernand tremblait déja, et il devenait pâle. « Non, reprit le petit espiègle, je ne plaisante pas et je gage que tu n'oses. — Allons, Fernand, dit l'autre, montre-lui qu'il ne sait ce qu'il dit.

Fernand ne pouvait reculer sans trop de honte. Il entre, en s'efforçant de rire, et en fredonnant un air d'une voix chevrotante. A peine a-t-il fait deux pas dans le caveau, que la porte se ferme sur lui, et le plonge dans une profonde obscurité. « Oh! oh! s'écrie-t-il en revenant sur ses pas, voilà une bien mauvaise plaisanterie. — Pas si mauvaise, reprit un des malins garçons. Puisque tu es si courageux, tu dois peu te soucier d'être enfermé là tout seul. Puisque tu sais si bien supporter la douleur et les privations, il doit t'importer peu de te passer de dîner. Si cependant cela te déplait trop, puisque tu es si fort, tu dois pouvoir enfoncer la porte. Enfin, si tu ne peux pas l'enfoncer, puisque tu es si savant, tu pourras encore obtenir ta liberté, en nous expliquant quatre vers de Virgile. — Cela est infâme, s'écrie Fernand indigné, en secouant la porte qu'il ébranle à peine; cela est infâme! — Tu veux sortir, et tu ne peux pas enfoncer la porte? Eh bien explique les quatre vers que nous allons te réciter. »

On récite les vers, et au lieu de les expliquer, le pauvre Fernand, qui ne les comprend pas, se met à pleurer comme un petit enfant. « Mes amis, dit-il, retirez moi de là, je vous en conjure; vous m'avez joué un tour affreux! — Tu pleures, je crois; allons, mon brave, vigoureux et savant camarade, on va t'ouvrir la porte. »

La porte s'ouvre en effet..... Oh! ciel! je vous laisse à penser la confusion de notre Fernand : une trentaine de ses camarades, qui avaient gardé un profond silence pendant sa captivité, éclatent de rire en le voyant sortir de sa prison. Sa honte augmente encore, lorqu'il reconnait que cette porte qu'il n'a pu enfoncer était tenue tout bonnement par un enfant plus jeune que lui. Que de témoins de sa faiblessse, de sa poltronnerie et de son ignorance! Quelle mortification! Il demeura quelque temps muet et consterné. Il aurait voulu fuir, échapper à tous les regards; mais il était entouré d'une troupe de vrais lutins, qui n'avaient pas assez de raison pour mettre des bornes à une plaisanterie poussée déja peut-être un peu trop loin. Cependant, le pauvre Fernand finissait par être digne de compassion. Dans cette situation, et voyant que ses camarades continuaient à le railler sans pitié, son âme retrouva enfin quelque énergie, et tout-à-coup, prenant un grand parti : « Eh bien, dit-il, je veux vous prouver au moins qu'il est en moi une vertu digne de quelque estime, celle qui fait oublier les injures. Je pardonne à ceux qui m'ont joué un si méchant tour; je leurs tends la main, et je les remercie de m'avoir fait connaitre toutes les consé-

quences d'un défaut dont je vais tâcher de me corriger. »

A ces mots, les *bravo!* succédèrent aux éclats de rire, et Fernand fut presque porté par ses camarades à la salle du festin.

LE SINGE ET LE PERROQUET.

FABLE.

Dans un riche hôtel de Paris,
Un singe, un perroquet, bien choyés, bien nourris,
Vivaient en parfaite harmonie.
Le maître de cette maison
Voyait chez lui fort bonne compagnie;
Et nos deux animaux, admis dans le salon,
De langage poli, de noble courtoisie
Y recevaient mainte leçon.
Mais, loin d'en profiter, ce n'était qu'à l'office,
Au milieu des laquais et des gens de service,
Qu'ils songeaient à former leur langage et leur ton.
Vous jugez quels étaient leurs discours, leurs manières:
Le singe grimaçait, criait, sifflait, moquait,
Et son ami, le perroquet,
N'articulait jamais que paroles grossières.
Si vous lui demandiez comment il se portait,
Il vous répondait: « Tu *m'embêtes;*
Vas-t'en au diable, vilain laid. »
De ses propos c'étaient les plus honnêtes.
Pendant quelque temps on en rit;
Pour tous deux chose bien fâcheuse;
Car il ne fut bientôt plus de farce honteuse
Qu'ils ne prissent pour de l'esprit.
Quelquefois encore, par grâce,
On les conduisait au salon;
Ils ne s'y plaisaient plus, y faisaient la grimace,
Et Jacquot dans son bec murmurait un juron.
Cela devint si fort qu'il fallut s'en défaire;
On les vendit. Alors vint le jour des regrets:
En sortant de l'hôtel, adieu sucre et beignets,
Adieu logis bien chaud, bon coucher, bonne chère.
Leur nouveau maître était un marchand d'animaux,
Qui parut armé d'une cage,
D'un collier, d'une chaîne, et de qui l'équipage
Ne leur présageait que des maux.
Un chien bien élevé, qui passait pour un sage,
Leur dit: « Je vous plains, mes amis.
Vous avez dédaigné tous les soins qu'on a pris
Pour former votre esprit, vos mœurs, votre langage;
Mauvais exemple et sots avis
De préférence aux bons furent par vous suivis;
Hélas! vous en voilà punis!

L. P. J.

NOUVELLES DIVERSES.

Edmond est un jeune garçon fort indocile. L'autre jour, voyant au maître d'écriture de ses sœurs un canif qui lui parut plus beau que les autres, il voulut s'en emparer. Le maître l'avertit de ne pas y toucher, parce qu'en essayant de l'ouvrir il pourrait se blesser. Le désobéissant Edmond prétendit qu'on voulait le traiter comme un petit enfant, et profitant du moment où le maître avait le dos tourné, il prit le canif et poussa le bouton. Ce bouton détendit un ressort qui fit sortir brusquement la lame, sur laquelle le pouce d'Edmond glissa. Ce pauvre pouce fut coupé dans toute sa longueur. Edmond jeta les hauts cris; mais il ne fut plaint de personne.

— Lundi dernier, il y a eu chez Mme de Z... une fort jolie soirée d'enfants. Au milieu de cette intéressante réunion, on a sur-tout remarqué la jeune Clémence de Z... qui, en qualité de fille de la maîtresse de la maison, en a fait les honneurs avec une grâce charmante. Ce n'était pas que Clémence fût la plus jolie, sa figure n'a rien de remarquable; ce n'était pas que sa parure fût la plus brillante, son costume n'avait rien que de très simple. Mais Clémence s'est montrée si affable, si polie, si prévenante, si peu occupée d'elle-même et si fort occupée des autres, si empressée de pourvoir à ce que chacune de ses compagnes pût trouver place à la danse, à ce que les rafraîchissements fussent offerts à propos à celles qui pouvaient en avoir besoin, enfin à ce que toutes les jeunes personnes invitées s'amusassent et fussent contentes de leur soirée, que Clémence, sans en avoir l'intention, a paru aux yeux de tout le monde la plus aimable et la plus gentille des jeunes filles de la réunion. Ce qu'il y a de joli surtout, c'est la réponse qu'elle a faite le soir à sa maman. « Ma bonne amie, lui dit cette tendre mère, je suis très contente de toi, mais je crains seulement que tu ne te sois pas bien amusée. — Oh! Maman, répondit Clémence, soyez tranquille; quand nous sommes invitées quelque part, je me divertis pour mon propre compte; mais ici, je ne puis avoir de plaisir qu'autant que les autres s'amusent bien. »

— J'ai appris qu'il y a eu, pendant les jours gras, dans plusieurs maisons de Paris, de petits bals déguisés où on a mis en action la dernière lithographie du bon Génie. On a copié exactement tous les costumes qu'elle représente, et il paraît que cela formait un coup-d'œil fort drôle. Une chose qui prouve le bon esprit de mes jeunes lecteurs, c'est que le Turc, au lieu de s'ennuyer, comme celui de l'histoire que j'ai racontée, s'est fort diverti et a été fort divertissant.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 27 Février 1825.

Numéro 43.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES JETS D'EAU.

Après plusieurs mois de bien mauvais temps, nous avons eu, la semaine dernière, quelques beaux jours qui ressemblaient à la veille du printemps. J'en ai profité, comme beaucoup d'autres, pour aller respirer l'air réchauffé par les premiers rayons de soleil dont nous ayons joui cette année. Le jardin des Tuileries était rempli de monde, et une foule d'enfants, courant et folâtrant dans les allées, ressemblait à une volée d'oiseaux échappés de leur volière. Je me plaisais à contempler leurs jeux, je jouissais de leur bonheur, de leur gaieté, de l'ardeur avec laquelle ils s'empressaient de réparer le temps perdu, pendant l'hiver, pour leurs exercices favoris.

En tournant autour du grand bassin, je vis trois jeunes garçons le bras passé dans leurs cerceaux, et quatre ou cinq jeunes filles leur corde à la main, qui s'étaient arrêtés pour regarder le grand jet d'eau s'élever majestueusement et retomber en une pluie, dont le vent chassait des gouttes fines comme un brouillard jusques vers leur visage. Leur attention excita la mienne; je m'arrêtai derrière eux pour entendre ce qu'ils disaient.

« C'est une chose bien belle et bien étonnante qu'un jet d'eau, disait une jeune fille. Comment cette eau peut-elle s'élever ainsi en sortant de ce petit tuyau? — Nous devrions le savoir, répondait un jeune garçon, si le bon Génie avait tenu sa promesse et nous l'avait expliqué. — Oh! il la tiendra certainement, dit une autre jeune fille, car il n'y manque jamais, et nous aurions tort de l'accuser. Mais c'est que vous n'avez point de patience. — Le bon Génie, leur dis-je en me rapprochant d'eux davantage, serait bien content, s'il entendait comment vous parlez de lui, et il se réjouirait de voir l'empressement où vous êtes de recevoir ses petites instructions amicales. Si vous vouliez cependant, je le suppléerais aujourd'hui, et je pourrais, en attendant qu'il le fasse lui-même, vous expliquer ce que vous desirez savoir. — Vraiment! Monsieur, me dit la première qui avait parlé; vous êtes bien bon, et je suis tentée de croire que vous êtes un ami du bon Génie. — Vous pourriez bien ne pas vous tromper, répondis-je. »

En entendant la manière dont ces aimables enfants parlaient de moi, j'éprouvai une vive tentation de me faire connaître. Cependant, je préférai leur réserver la surprise de voir, dans le journal d'aujourd'hui, que c'était avec moi-même qu'ils avaient eu, sans s'en douter, la conversation que je rapporte.

« Le bon Génie vous a sûrement appris, continuai-je, ce que c'est que l'air? — Oh! oui, me dit un des

jeunes garçons, et il nous a même fort recommandé de ne pas oublier sa petite leçon à ce sujet. — Vous vous en souvenez donc bien? — Mais, je pense que oui. — Et vous pourriez me dire ce que vous en avez retenu? — Je vais essayer:

« L'air est un corps, de la nature de ceux qu'on appelle *fluides* ou *gazeux*. Il est nécessaire à la respiration de l'homme et des animaux. Il est aussi nécessaire à la combustion des autres corps, qui ne pourraient pas brûler, s'ils étaient dans un lieu privé d'air. Ce qui nous a paru bien merveilleux, c'est que l'air est composé de deux gaz ou fluides, appelés l'un *oxygène* et l'autre *azote*, et dont chacun, pris séparément, ne peut être respiré. Et ce qui nous a paru plus extraordinaire encore, mais que le bon Génie nous a fort bien démontré, c'est que l'air est pesant, et qu'à raison de ce poids, l'atmosphère exerce une pression très considérable sur tous les corps. — En vérité, repris-je, je suis charmé d'entendre des choses si bien dites, et de trouver des enfants qui profitent si bien des explications qu'on leur donne. Puisqu'il en est ainsi, je n'hésite plus à vous expliquer moi-même ce que c'est qu'un jet d'eau.

« Il faut vous dire d'abord, poursuivis-je, que la pression que l'air exerce par son poids, se fait sentir sur l'eau et sur tous les corps liquides, aussi bien que sur les autres corps. C'est même sur les premiers qu'on l'observe de la manière la plus sensible. Il résulte de cette action que, si on établit une communication entre un réservoir rempli d'eau et un autre réservoir vide, l'eau de celui qui est plein passe dans celui qui est vide, jusqu'à ce qu'elle se trouve dans tous les deux au même niveau, c'est-à-dire, à la même hauteur. Vous concevez que cela doit être ainsi, puisque l'air, qui pèse sur l'eau du réservoir plein, doit l'obliger à en sortir, jusqu'à ce que le second se trouve rempli au même niveau. Alors l'air, pesant également des deux côtés, et trouvant des deux côtés la même résistance, il n'y a plus de raison pour que l'eau soit poussée d'un réservoir dans l'autre.

« Ce que je vous dis est si vrai que, si l'on creuse un trou dans la terre près d'une rivière ou d'une mare d'eau, aussitôt l'eau de la rivière ou de la mare filtre à travers la terre et vient remplir le trou qu'on a creusé, jusqu'à ce qu'elle y ait pris le niveau ou la hauteur qu'elle a dans la rivière ou dans la mare.

« Ce fait vous étant une fois connu, supposez qu'on établisse un réservoir d'eau dans un lieu elevé, et qu'au moyen de tuyaux souterrains, on ouvre à cette eau une voie pour la conduire dans un lieu plus bas: vous comprendrez que l'air qui pèse sur le réservoir doit obliger l'eau qui en sort par cette issue à remonter pour chercher son premier niveau, si elle ne rencontre pas d'obstacle dans le lieu où on la conduit. Plus elle se trouve resserrée dans les tuyaux où elle passe, plus elle a de force et de rapidité dans sa marche, de même que l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau coule plus rapidement dans les endroits où son lit se rétrécit. Si cette eau, ainsi comprimée sous le poids de l'air et resserrée dans des conduits étroits, trouve une issue pour s'échapper, elle s'élance aussitôt avec violence pour retrouver le niveau du réservoir d'où elle est descendue. C'est sur cette propriété qu'est fondée la construction des jets d'eau. L'eau que vous voyez s'élancer ainsi, vient d'un réservoir placé dans un lieu beaucoup plus élevé que celui où nous sommes. Elle est amenée jusqu'ici par des tuyaux souterrains, et en arrivant par-dessous ce bassin jusqu'au bec qui est placé dans le milieu, elle y trouve une issue étroite, par laquelle elle jaillit en un jet qui s'élève à une assez grande hauteur. Comprenez-vous cela? — Vraiment, oui, mon bon Gé...: ah! pardon, je croyais, en vous écoutant, l'entendre nous donner une de ses explications. — Je ne m'en fâcherai point, repris-je; et je vous prie de croire que je suis très charmé de notre rencontre. Avant de nous quitter, mes amis, je veux pourtant vous dire encore qu'on ne se borne pas à faire de simples jets d'eau comme celui que vous voyez. Si vous allez jamais à Versailles voir jouer les grandes eaux, vous serez étonnés du parti qu'on a su tirer de ces propriétés de l'air et de l'eau pour produire de véritables merveilles. Vous y verrez l'eau s'élancer en gerbes, former des dômes, des voutes, des corbeilles, puis retomber en cascades et prendre mille formes diverses, toutes plus étonnantes les unes que les autres. — Ah! nous tâcherons certainement de mériter que nos papas et nos mamans nous récompensent en nous menant voir toutes ces belles choses. — Adieu, mes bons amis, tâchez de persister dans ces bonnes résolutions, et souvenez-vous de moi quand vous lirez votre journal dimanche prochain. »

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

§ N'espérez de parler bien et sensément, qu'après que vous aurez long-temps regardé et écouté.

§ Rappelez-vous que la vanité se charge elle-même de nous punir des sottises qu'elle nous fait faire.

§ Songez que la beauté du visage n'a de valeur, qu'autant qu'elle est l'image de la beauté de l'âme.

UNION FRATERNELLE.

Oh! mes amis, que je vous conte un fait bien touchant et bien vrai, que je viens d'apprendre. Je suis sûr que vous allez aimer de tout votre cœur mon intéressante petite Aline et son bon frère Émile.

Vers le milieu de janvier dernier, Émile N..... tomba malade. On crut d'abord que cela se bornerait à un gros rhume; mais après peu de jours, une fièvre violente se déclara, une oppression considérable se fit sentir, et le médecin annonça qu'Émile avait une fluxion de poitrine. La maladie ne présentait pas un grand danger, mais ce mot causa une épouvante affreuse à la pauvre Aline, de qui je vous peindrais difficilement et la douleur et les tendres alarmes. Elle passa tout le reste de la journée à pleurer, venant à chaque instant contempler son frère agité par la fièvre, et de qui la respiration était de plus en plus pénible, à mesure que le mal suivait son cours. Le soir on eut de la peine à la décider à s'aller coucher. Mme N....., inquiète de l'état de sa fille, alla voir au bout d'une heure si elle était endormie. Elle la trouva à genoux sur son lit, et priant avec tant de ferveur, qu'elle ne s'aperçut pas de l'arrivée de sa mère. « Ma bonne Aline, lui dit celle-ci, que fais-tu donc? C'est très bien de prier, et j'espère que le bon Dieu écoutera des vœux si sincères et si purs. Mais, ma bonne amie, c'est bien assez pour moi du chagrin de voir ton frère malade; prends garde de le devenir à ton tour, et de me causer une nouvelle inquiétude. — Oh! Maman, s'écria Aline, je ne serai pas malade, soyez tranquille; mais j'ai besoin de prier le bon Dieu. Cela me console et me rassure. Il me semble que je suis moins alarmée depuis que j'ai prié. — Je le crois, mon enfant; on serait bien à plaindre si on ne pouvait s'adresser à Dieu dans le malheur. Il est si doux de penser que Dieu entend nos plaintes et que, si elles sont justes, il les accueillera avec bonté! Aie confiance en lui, mon Aline; il écoutera ta douce prière et rendra la santé à notre Émile. Mais, je t'en prie, aussi, tâche maintenant de prendre un peu de repos, et fais en sorte que je ne sois pas obligée de veiller près de mes deux enfants à-la-fois. — Eh bien, oui, Maman, reprit Aline; mais j'ai une grâce à vous demander. Vous m'avez dit quelquefois que j'étais la seconde maman de mon frère. Je réclame les droits que me donne ce titre, et je vous supplie de permettre que je veille près de lui de deux nuits l'une, au moins une bonne partie de la nuit. »

Mme N..... fut obligée de consentir à cette demande, afin d'obtenir qu'Aline mît sa tête sur son oreiller et cherchât à dormir. Le lendemain, Aline était levée de bonne heure et courut au lit de son frère. Celui-ci de sa main brûlante saisit celle de sa sœur et la serra. Il lui fit un petit signe de tête et lui dit d'une voix entrecoupée: « Aline, ma sœur, j'ai bien du plaisir à te voir, reste auprès de moi. — Je ne te quitterai que pour obéir à maman, lui répondit Aline; mais j'ai la permission de te veiller cette nuit. » Émile fit un sourire, et un mouvement pour exprimer tout le plaisir que cette nouvelle lui causait. Pendant toute la journée, ce fut Aline qui, alternativement avec sa mère, donna à boire à son frère. Elle ne s'absenta que deux heures, pour aller prendre l'air, parce que Mme N..... l'exigea. Le soir étant arrivé, elle s'installa comme garde malade. Pour lui complaire, Mme N....., tendrement émue, consentit à se coucher pendant quelques heures et à prendre un peu de repos. Il fallait voir la bonne Aline allant dix fois par minutes regarder son frère; reborder son lit lorsqu'il faisait quelques mouvements qui auraient pu lui faire gagner du froid; jetant sans cesse les yeux sur la pendule, pour voir si ce n'était pas l'heure de lui donner à boire; préparant la tisanne, la faisant chauffer ou refroidir à point, et la lui présentant avec une tendre sollicitude. Lorsqu'il voulait parler pour la remercier, elle lui imposait silence, en lui rappelant que le médecin l'avait défendu. Mme N....., couchée dans la même alcove, mais qui ne dormait que comme peut dormir une mère près de son enfant malade, était témoin de temps en temps de cette scène touchante, et en pleurait d'attendrissement. Vers trois heures du matin, elle exigea qu'Aline allât se coucher. La jeune fille fit sa prière accoutumée, et céda à la puissance du sommeil.

Les journées suivantes se passèrent de même; et de deux nuits l'une, Aline continua de remplir son rôle de garde malade. Cependant Émile allait de mieux en mieux. Quelle fut la joie d'Aline lorsque le médecin déclara que le petit malade était en convalescence! Ah! combien elle rendit grâces à Dieu qu'elle avait tant prié! Cette convalescence commença précisément avec le carnaval. Aline reçut la visite de plusieurs de ses amies et des invitations pour plusieurs soirées. Mais elle ne songeait guère à aller se divertir. Tout son temps était consacré à son frère. Elle s'efforçait de le distraire, de l'amuser, soit en jouant tranquillement avec lui, soit en lui faisant quelques petites lectures intéressantes. Émile la pressa plusieurs fois d'accepter quelque distraction, sa mère même l'engagea deux fois à aller passer la soirée chez sa tante avec ses jeunes cousines; mais Aline s'écriait: « Oh! Maman, je vous en prie, ne l'exigez pas. Où voulez-vous que je trouve un plaisir plus grand que celui de voir mon frère revenir à la santé? » Le bon Émile était pénétré de reconnaissance. Il avait été fort docile pendant sa maladie, et Mme N..... lui avait promis de lui accorder ce qu'il demanderait, après sa guérison. Enfin le médecin permit la première sortie, et ce fut une grande

joie. Mme N..... voulut, ce jour là même, tenir la promesse qu'elle avait faite à son fils, et lui demanda ce qu'il desirait. « Maman, dit-il, si cela vous est égal, je desirerais de l'argent. » Mme N..... fut fort étonnée. Cependant elle ne voulut point refuser, et remit à Émile six louis d'or, en lui disant que c'était tout ce dont elle pouvait disposer pour lui faire un cadeau. « Oh! bonne Maman, c'est bien assez. — Et que vas-tu faire de cette somme? — D'abord, reprit Émile, en voici la moitié que nous distribuerons à de pauvres mères qui ont des enfants malades, en reconnaissance de ce que le bon Dieu m'a rendu la santé. Et puis, avec le reste, nous allons acheter un petit bureau à glace, comme ma sœur en desire un depuis bien long-temps. — Que dis-tu donc, mon frère?... — Ah! il ne faut pas contrarier un convalescent. » Le frère et la sœur s'embrassèrent; Mme N.... embrassa ses enfants, et on monta en voiture.

QUESTION PROPOSÉE PAR LE BON GÉNIE.

On répond si bien à mes questions, que cela m'engage à les rendres plus difficiles; non point pour tourmenter mes jeunes et bien aimables correspondants, mais pour me procurer le plaisir d'avoir de nouvelles preuves de leur bon esprit et de leur bonne volonté.

Il est une chose fort desirable, c'est de bien connaître la valeur et le sens précis des mots qu'on emploie dans le langage, afin de ne se servir jamais, soit en parlant, soit en écrivant, que d'expressions convenables et qui rendent bien la pensée.

Pour y parvenir, il est nécessaire de réfléchir sur le sens des mots qui paraissent avoir entre eux quelques rapports de signification, et de se rendre compte des différences qui les distinguent. C'est pour accoutumer mes lecteurs à faire cette utile opération d'esprit, que j'ai imaginé de leur adresser aujourd'hui une question de ce genre.

Je les prie donc de vouloir bien me dire:

Quelle est la différence entre le sens du mot BIENVEILLANCE, *et celui du mot* BIENFAISANCE?

J'ai choisi ces deux mots parce qu'ils doivent assurément être connus de tous mes lecteurs; car il n'est pas un d'entre eux qui n'inspire de la bienveillance, et qui ne soit disposé à exercer la bienfaisance.

Les réponses, telles que je les desire, devront consister en une définition de chacun des deux mots; une explication de la différence entre le sens de l'un et celui de l'autre; enfin, un exemple de l'emploi de chacun dans une phrase où il soit convenablement appliqué.

J'attendrai ces réponses jusqu'au dimanche 20 mars prochain. Je donne cette fois une semaine de plus, pour faire droit à la réclamation de plusieurs de mes abonnés qui, habitant des départements très éloignés, étaient obligés de travailler à la hâte pour que leurs lettres me parvinssent à temps.

LITHOGRAPHIE.

Le *colin-maillard* est un jeu connu de tout le monde; et je ne pense pas que la lithographie jointe à ce numéro ait besoin d'explication. Tous les enfants aiment à jouer à *colin-maillard*. J'ai vu quelquefois des personnes raisonnables prendre plaisir à ce divertissement. Il n'est pas jusqu'au grand Gustave, roi de Suède, et le fléau de la maison d'Autriche, qui ne s'amusât, au milieu de ses triomphes, à jouer à *colin-maillard* avec ses généraux et ses colonels.

Il y a beaucoup de circonstances où on peut être comparé à celui qui est le *colin-maillard*, c'est-à-dire, qui a les yeux bandés et marche à *l'aveuglette*. Ainsi, par exemple:

Celui qui étudie une leçon sans la comprendre, et qui s'efforce *d'attraper* des mots dont son esprit *ne voit pas* le sens, est une espèce de *colin-maillard*.

Celui qui parle sans réflexion, et s'expose à dire des choses inconvenantes qui le rendent ridicule, est comme le *colin-maillard* qui va se heurter étourdiment contre les murs, si on ne lui crie à chaque instant *casse-cou*.

Celui qui ne fait pas attention à ce qu'on lui demande, et répond tout de travers à une question, ressemble au *colin-maillard* qui se presse trop de parler, et nomme une autre personne au lieu de celle qu'il a saisie.

Celui qui est toujours empressé de répondre *je comprends, je comprends*, avant d'avoir réellement compris une chose qu'on lui explique, est encore un autre *colin-maillard* qui se hâte de crier *je tiens un tel*, lorsqu'il ne tient qu'un coussin, un porte-manteau ou une tête à perruque.

Je pourrais ajouter encore beaucoup de *celui qui*..., mais je laisse à mes lecteurs le soin de faire eux-mêmes d'autres comparaisons, que leur suggèrera leur petite expérience.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er août dernier, pour six mois, et expire, par conséquent, à la fin de février courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 6 mars prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 6 Mars 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Numéro 44.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA CIGOGNE.

Le jeune Félix de Nantil et sa sœur Euphrasie, avec qui nous avons fait connaissance au mois de janvier dernier, viennent d'accompagner leur père dans un petit voyage en Alsace. J'ai eu de leurs nouvelles qui ne datent pas de plus de huit jours, et je puis raconter à mes lecteurs une conversation intéressante qui a eu lieu entre le père et les enfants, dans une promenade qu'ils firent ensemble la semaine dernière.

« Ah! Papa, s'écria tout-à-coup Félix, en levant les yeux vers les nuages, qu'est-ce donc que cette bande d'oiseaux qui volent en tendant le col en avant et de longues jambes en arrière? — Est-ce que tu n'en avais jamais vu, mon ami? ce sont des cigognes. Voilà la saison où elles reviennent dans ce pays. — Comment? demanda Euphrasie; où elles reviennent dans ce pays! Elles y étaient donc deja venues? — Oui, ma fille; cet oiseau est du nombre de ceux qui voyagent et changent de climat selon les saisons. L'instinct de ces animaux les porte à quitter une contrée à l'approche de l'hiver, pour aller chercher ailleurs soit une température plus chaude, soit une nourriture plus abondante et plus facile. Tu sais bien, par exemple, que l'hirondelle nous quitte à la fin de la belle saison et revient tous les ans avec le printemps. Il est beaucoup d'autres oiseaux qui font de même, tels que la caille, l'oie sauvage, et comme je viens de vous le dire, la cigogne. La voici qui commence à revenir dans ce pays, vers la fin de février. On en verra passer pendant les mois de mars et d'avril. Quelques-unes s'arrêteront dans le voisinage et d'autres iront beaucoup plus loin. C'est ensuite vers la fin d'août qu'elles partiront, pour retourner aux lieux d'où elles viennent maintenant. — Cela est singulier, dit Félix. Et elles voyagent toujours ainsi par bandes? — Toujours. Lorsque vient le moment du départ, toutes les cigognes qui habitent un canton se rassemblent dans un même lieu; elles font claquer leur bec, elles ont l'air de se concerter, de s'avertir; elles attendent le vent du Nord qui est ordinairement leur signal; et aussitôt que ce vent s'élève, elles partent ensemble sans bruit, et volent en troupe comme vous venez de le voir. — Mon Papa, reprit Euphrasie, je n'ai pas bien pu distinguer leur forme; à quoi ressemble la cigogne? — Il s'en faut, répondit M. de Nantil, que ce soit un gracieux animal. Cet oiseau ressemble tout-à-fait au héron, dont La Fontaine a fait un portrait si frappant et si exact dans ces deux vers:

« Le héron au long bec, emmanché d'un long cou,
« Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où. »

Ce portrait assurément n'est pas agréable; aussi n'est-



ce ni par sa forme, ni par sa figure que la cigogne est propre à inspirer beaucoup d'intérêt. Mais cet animal offre une preuve de ces deux vérités, qu'il ne faut pas juger sur les apparences, et que la laideur n'est qu'une disgrâce bien légère, lorsqu'elle est rachetée par des qualités estimables.

« La cigogne, continua M. de Nantil après cette petite réflexion, est d'un naturel doux, point défiant, point sauvage. Elle fréquente ordinairement les rivages de la mer et des fleuves; mais elle ne craint pas le voisinage des habitations des hommes, ni le tumulte des villes. Elle vient faire son nid sur le toit des maisons, sur le haut des tours, sur les grands arbres des jardins. Rien n'est plus facile que de l'apprivoiser. Quoiqu'elle ait habituellement une contenance assez triste, elle n'est point ennemie de la gaieté; on en a vu quelquefois se mêler aux jeux des enfants, se prêter à leur badinage et y faire preuve d'une certaine intelligence. Par-tout on a pour elle une sorte de considération, à cause de ses bonnes qualités, et on lui veut du bien, à cause de celui qu'elle nous fait. On la protege beaucoup en Hollande, et cette protection lui est due, parce que, dans les marais et les vallées humides de ce pays, elle fait une guerre très utile aux lézards, aux serpents, aux crapauds et à tous les reptiles. Il en est de même dans plusieurs autres pays, où on se garderait de tuer une cigogne, comme d'une très mauvaise action. Chez les peuples superstitieux de l'Orient, les Turcs, les Arabes, on considère la cigogne comme une créature sacrée, et là, il est positivement défendu d'en tuer. Celui qui les inquiète seulement est regardé comme un profane, car on pense qu'elles portent bonheur aux maisons sur lesquelles elles viennent faire leur nid. Chez nous, les choses ne vont pas jusqu'à ce point, et nous nous contentons d'accorder à la cigogne l'estime que méritent ses services et ses bonnes qualités.

« Il est deux de ces qualités, dont je ne vous ai pas encore parlé et auxquelles on pourrait presque donner le nom de vertus. Comment se défendre de ressentir un vif intérêt pour cet oiseau, quand on observe les tendres soins que le père et la mère prodiguent à leurs petits, et, ce qui est plus rare chez les animaux, les égards et les attentions que les jeunes montrent pour leurs pères et mères affaiblis par l'âge ou par la maladie? Tant que les petits ont besoin qu'on leur apporte leur nourriture, le père et la mère ne s'éloignent jamais en même temps; l'un des deux reste toujours à veiller près du nid, tandis que l'autre va à la recherche des provisions. Dès que les petits commencent à pouvoir voler, le père et la mère les exercent en les soutenant avec leurs propres ailes, et ont toujours soin de les ramener au gîte. Les petits, à leur tour, lorsqu'ils sont devenus grands et que leurs parents vieillis réclament des soins, les leur donnent, veillent sur eux, leur apportent leur nourriture, avec un zèle, une tendresse, un dévouement qui peuvent servir de modèles. — Oh! Papa, s'écria Euphrasie, vous aviez bien raison de dire que la laideur de la cigogne n'est qu'une legère disgrâce. Elle me paraît maintenant le plus beau de tous les oiseaux. — Je ne m'étonne plus, ajouta Félix, qu'on ait eu pour elle jusqu'à de la vénération. — En effet, mes enfants, reprit M. de Nantil, cette sorte de piété filiale, ce touchant instinct de soulager la vieillesse, placés dans des cœurs bruts, n'avaient point échappé à l'œil observateur des anciens. C'est pour cela que la cigogne était devenue l'objet d'un culte chez les Égyptiens qui adoraient des animaux : ce fut pour cela que les Grecs donnèrent le nom de cet oiseau à une loi qui ordonnait aux enfants de nourrir leurs parents : c'était enfin pour cela que, parmi les superstitions des Romains, il en était une qui faisait regarder l'apparition d'une cigogne comme un heureux présage, et son départ comme l'indice d'une calamité. — Ils avaient raison, dit en riant Félix, les êtres bons et bienfaisants doivent toujours être les bien-venus, et leur éloignement est toujours un malheur. — Que la cigogne soit donc la bien-venue, reprit M. de Nantil. Ce bon oiseau nous annonce, au reste, que le printemps n'est pas loin, et cette bonne nouvelle est une raison de plus pour lui faire un bienveillant accueil. »

LE MOIS DE MARS.

Le mois dans lequel nous venons d'entrer était, chez les Romains, le premier de l'année. Ils lui avaient donné Minerve pour divinité tutélaire, quoiqu'il portât le nom du dieu Mars. On le représentait sous la figure d'un homme vêtu d'une peau de louve, pour faire allusion à la louve qui nourrit de son lait Rémus et Romulus; on plaçait auprès de cette figure une hirondelle, un vase rempli de lait et des herbes verdoyantes, symboles annonçant le retour du printemps.

C'est en effet dans ce mois que finit l'hiver et que le printemps commence. Ce changement de saison a lieu le 21 mars. A cette époque les jours sont égaux aux nuits; c'est ce qu'on appelle l'*équinoxe* du printemps. Ceux de mes lecteurs qui apprennent le latin comprendront que ce mot est composé de *nox* qui signifie *nuit* et *æqua* qui veut dire *égale*.

Il règne ordinairement pendant ce mois de grands vents qui chassent les nuages avec rapidité; on a alternativement de beaux rayons de soleil et des averses de peu de durée, qu'on nomme *giboulées*. La terre est encore dépouillée de sa parure, mais quelques bourgeons verdoyants annoncent qu'elle ne tardera pas à s'en revêtir. C'est un beau moment que celui du ré-

veil de la nature. O mes enfants, comme on en doit bien jouir à votre âge!

LE BOUDEUR CORRIGÉ.

Mes amis, connaissez-vous des boudeurs? N'est-ce pas qu'ils sont bien désagréables? Eh bien, je vous assure qu'ils sont encore plus à plaindre; et je puis vous en citer un exemple.

Isidore Dumontey était un enfant laborieux, intelligent, et qui avait dans l'âme beaucoup de bonté et de sensibilité. Avec ces qualités, il semblait destiné à être la consolation d'un pere qui ne vivait plus que pour ses enfants depuis la perte de leur mère; il lui eût été facile de satisfaire ses maîtres, d'obtenir l'amitie de tous ses compagnons et de se rendre fort heureux lui-même. Cependant Isidore était véritablement malheureux, causait une vive affliction à son père, et désolait son gouverneur. Tout cela tenait à un seul défaut, à ce qu'Isidore etait boudeur. Au moindre reproche qu'on se permettait de lui faire, il devenait sombre, silencieux, se tenait à l'écart pendant la journée entière, et quelquefois encore le lendemain. S'il avait une petite altercation avec un de ses frères, de ses cousins, ou de ses camarades, au lieu de n'y donner aucune consequence, comme on doit faire entre bons amis, au lieu de recevoir ou d'agréer les avances qu'on lui faisait, il boudait encore pendant un ou plusieurs jours. Quelquefois son cœur le poussait bien à aller toucher la main de celui avec qui il s'était querellé, ou à revenir de bonne grâce à la personne qui lui avait adressé un reproche: mais sa mauvaise tête lui donnait un conseil tout différent, et il avait la faiblesse de suivre ce conseil. Maintes fois cependant il avait eu lieu de s'en repentir. Tantôt il était resté seul, à bouder et à s'ennuyer dans sa chambre, tandis que ses frères avaient été se divertir en compagnie chez quelque parent ou quelque ami de leur père. Tantôt, il s'était couché sans avoir dîné, parce que ne voulant point venir à table, il avait passé le temps de ce repas tristement assis au bout d'une allée du jardin. Un autre jour, c'était de déjeûner qu'il s'était privé; un autre, d'aller au bal; un autre, d'aller voir quelque spectacle, qui pourtant excitait vivement sa curiosité. Je vous dis, enfin, qu'il n'était pas de jeune garçon plus à plaindre que ce pauvre Isidore. Certes, c'était bien sa faute, car il n'avait affaire à personne qui cherchât à lui causer de la peine. Ses frères, au contraire, évitaient, autant que possible, de lui donner aucun sujet de mécontentement; mais on eût dit qu'Isidore en inventait quand il n'en pouvait pas trouver de réels.

Or, il arriva qu'un jour d'été, ces jeunes gens conçurent le projet de faire, avec leurs cousins et plusieurs de leurs camarades, une partie de campagne. M. Dumontey y consentit, et voulut même en être. La compagnie devait se composer de quatorze ou quinze personnes, et il était question d'une brillante cavalcade à âne. Je n'ai pas besoin de dire qu'on en parla plusieurs jours d'avance, qu'on changea et modifia vingt fois l'ordre projeté de la fête, enfin, qu'il ne fut plus guère question que de cela jusqu'au jour fixé.

La veille de ce jour, le gouverneur des enfants de M. Dumontey crut pouvoir se permettre, sans inconvénient, de faire à Isidore quelques recommandations pour le lendemain. « Mon cher Isidore, lui dit-il, vous savez comme nous vous aimons tous, vous voyez quelle joie se promettent vos amis; j'espère que si vous éprouviez demain quelque mauvaise tentation, vous feriez tous vos efforts pour ne pas y succomber, afin de ne point troubler leur plaisir et le vôtre. » Isidore, à ces mots, prit un air grave et fronça le sourcil: « Il y a, Monsieur, répondit-il, un moyen bien simple pour que je ne trouble les plaisirs de personne, c'est que je reste à la maison. » Après avoir fait cette réponse, qu'il crut bien noble et bien magnifique, Isidore se retira dans sa chambre.

Vous pensez bien que ce n'était ni M. Dumontey, ni le gouverneur, qui pouvait aller supplier M. Isidore de venir s'amuser. La seule chose qu'ils eussent eu à faire, s'ils avaient eu moins d'indulgence, eût été de le punir sévèrement. Ils se contentèrent de le laisser livré à lui-même. Mais ses frères, affligés de sa résolution, firent le lendemain de vains efforts pour le déterminer à venir avec eux. Il ne daigna seulement pas les entendre. Ils partirent donc, et Isidore resta.

La journée fut longue pour lui. Il voulut étudier, mais son attention était distraite; il voulut écrire, mais il n'avait pas d'idées; il voulut se promener dans le jardin, mais il s'y ennuya; il voulut dormir, mais il ne pouvait que bailler. « Imbécille! se dit-il enfin à lui-même, c'est bien vrai qu'ils ont raison et que j'ai tort! C'est égal, quand ils vont revenir ce soir, il faut faire bonne contenance et ne pas montrer de regrets. Ils s'attendent à me trouver bien triste et bien consterné, il faut les déconcerter. »

Pénétré de cette belle résolution, il attend. A sept heures du soir, un bruit de voitures et de joyeuses voix annoncent l'arrivée des voyageurs, qui reviennent pour dîner, munis d'un bon appétit. On n'osait d'abord parler à Isidore, ni rire devant lui. Mais voyant qu'il montrait un air assez gai. « Ah! Isidore, lui dit un de ses frères, que tu as eu tort de ne pas venir avec nous! Si tu avais vu notre cavalcade! que c'était drôle! comme on sautait! comme on tombait! comme on roulait! — Le beau plaisir! dit Isidore. — Et notre déjeûner sur l'herbe! — Pour moi, je déjeûne plus commodément à table. — Et puis, tu ne sais pas? nous

avons eu une aventure. Un pauvre homme qui conduisait une charrette; son cheval venait de tomber mort. Ce malheureux se désolait. *Que vais-je faire? C'était mon gagne-pain. Ma femme! Mes pauvres enfants!* Il t'aurait fait pitié. Nous sommes arrivés là bien heureusement pour lui. *Ne pleurez pas, bon homme. Combien valait votre cheval? — Tant. — Messieurs, nous sommes quinze, c'est tant pour chacun.* Et vite, toutes les bourses déliées, la collecte faite, et l'argent dans les mains du pauvre homme, qui reste ébahi et qui remue les lèvres sans parler..... Oh! nous avons fait une bonne journée. »

Pendant ce récit, l'expression du visage d'Isidore était totalement changée. « Ceci est autre chose, dit-il d'un ton ému, et pour cette affaire, Messieurs, je veux être des vôtres, et contribuer pour ma part dans cette bonne œuvre. — Un moment, dit M. Dumontey; cela n'est pas possible. Vous avez, mon fils, renoncé par un caprice à tous les plaisirs de cette promenade.»

Cette fois, Isidore ne bouda point; il insista en suppliant. M. Dumontey en fut touché. « Eh bien, dit-il, soit, votre part se monte à tant, que vous allez rembourser à ces Messieurs. Mais je vous préviens d'une chose, c'est qu'aussitôt qu'il vous arrivera de bouder, d'ici à un an, je vous rends cet argent, et ce sera moi qui aurai contribué deux fois à la collecte. — Je le veux bien, » dit Isidore, en regardant son père d'un air soumis et repentant. M. Dumontey l'embrassa. Isidore fit quelques excuses à son gouverneur. Le dîner fut gai, et personne ne bouda.

Il ne faut pas croire que depuis ce jour Isidore ne fut jamais tenté de bouder. Malgré sa résolution, il était souvent sur le point de s'oublier. Mais au moindre indice, il voyait son père tirer de sa poche une bourse qu'il ne quittait plus. Une fois même, M. Dumontey fut obligé de jeter l'argent sur une table devant Isidore; Isidore le supplia de le reprendre, en lui baisant respectueusement la main. L'année s'écoula enfin sans bouderie complète. Isidore eut le temps de sentir qu'il en était plus heureux, et qu'il faisait la joie de son père. Il n'eut plus besoin d'autre motif pour achever de se vaincre lui-même.

L'ORPHELIN.

Presque nud et les pieds dans l'eau,
Un pauvre enfant transi, d'une voix grelotante,
Implorait, en ces mots, la foule indifférente,
Près de la grille d'un château :

« Oh! voyez que je suis à plaindre!
J'ai froid et je n'ai pas d'habit;
Je ne sais où coucher; si faible et si petit,
Sans avoir rien à perdre, hélas! j'ai tout à craindre.
Je vais bientôt mourir de faim,
Si l'on ne donne un peu de pain
Au pauvre petit orphelin.

« Vous à qui le sort est prospère,
Soyez touchés de mon malheur:
Sur-tout si vous avez un père,
Voyez, je suis seul sur la terre,
Tout seul..... je n'y connais hélas! que la douleur,
La faim, le froid et la misère.

« Ah! si j'étais né plus heureux,
Combien j'aurais béni la sainte Providence!
Je ne murmure pas, mais je pleure en silence,
Car le ciel m'est bien rigoureux.
Du moins, s'il m'eût laissé ma mère,
J'aurais été peut-être un peu plus courageux;
Nous eussions pleuré tous les deux,
Et cela rend, dit-on, la douleur moins amère.
Quand j'aurais rapporté du pain,
Elle m'eût pressé sur son sein.....
Ah! si vous avez une mère,
Ayez pitié de l'orphelin.

« Pourquoi donc suis-je dans ce monde
Où je ne connais pas d'amis?
Là, près de moi, sous les lambris,
L'or brille, la richesse abonde.
Et moi, je suis tout seul ici
Sans vêtements et sans abri;
Le froid me glace, et l'eau m'inonde.
O vous, qui reposez en paix
Sous le toit paternel, beaux enfants des palais,
Plaignez ma détresse profonde.

« Hélas! si je meurs cette nuit,
Demain, lorsque du jour renaîtra la lumière,
On ira m'enterrer sans bruit,
Comme l'enfant de la misère
Que nul ne connaît sur la terre.
Mon Dieu, faites avant demain
Cesser les maux de l'orphelin.

— Oui, tes maux finiront, dit une voix touchante;
Mais tu ne mourras point, pauvre enfant délaissé. »
Et l'enfant, soulevant sa paupière pesante,
Voit une figure charmante
Dont l'œil compâtissant sur lui s'est abaissé.

C'était la jeune châtelaine,
Que le père commun de tous les orphelins
Envoyait, pour finir la peine
Du pauvre enfant, comme elle, ouvrage de ses mains.

L. P. J.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 13 MARS 1825.

NUMÉRO 45.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA MARMOTTE.

Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait rencontré dans les rues un de ces petits Savoyards, de qui toute la fortune et tout le bagage consistent en une boîte qu'ils portent sur leur dos et dans laquelle est renfermée une marmotte. Ils s'arrêtent dans les carrefours, dans les lieux les plus fréquentés, et lorsqu'ils ont réussi à attirer l'attention de quelques passants; ils réveillent la pauvre marmotte à moitié engourdie dans sa boîte, et la font danser, ou plutôt sauter bon gré mal gré, en lui présentant un bâton auquel elle s'accroche. Ils chantent en même temps une chanson, dont il est difficile de comprendre les paroles à moins d'être leur compatriote, et dans laquelle je n'ai jamais pu saisir que le refrain *Avecqué mi, avecqué ma, avecqué ma marmotte en vie.*

Cette pauvre bête est leur gagne-pain; mais on doit leur rendre justice, ils s'en montrent vraiment reconnaissants par le soin qu'ils ont d'elle, et par l'attachement qu'ils lui portent. Lorsqu'après avoir fait leur journée, ils rentrent dans le pauvre abri où ils doivent passer la nuit, c'est de leur marmotte qu'ils s'occupent avant de songer à leurs propres besoins, et avant même de compter ce qu'elle leur a fait gagner pendant le jour. Ils la caressent et l'embrassent comme leur amie, leur camarade, leur bienfaitrice. On leur causerait moins de peine en les maltraitant, qu'en faisant le moindre mal à leur chère et utile marmotte.

Si vous avez vu un de ces animaux, son extérieur n'a dû vous paraître ni beau ni agréable. Un poil roux brun assez rude, un corps trapu et ramassé, long d'un pied et demi environ, un gros museau court, un air stupide et endormi; tout cela n'a rien de bien attrayant. Mais cependant, je suis sûr que vous n'avez pas pensé, sans intérêt et sans un sentiment de bienveillance, aux services que rend ce triste animal à son jeune maître. Eh bien, s'il a produit sur vous cette impression, il a de quoi justifier, encore sous d'autres rapports, l'intérêt qu'il a pu vous inspirer. Vous en conviendrez sans doute, quand je vous aurai fait son histoire.

La marmotte ne se trouve que dans les plus hautes montagnes de l'Europe et de l'Asie méridionale. Celles que vous avez pu voir viennent des Alpes. Elles aiment de préférence les sommets où elles ne rencontrent que des neiges et des glaces. C'est là qu'elles se retirent dès le commencement de l'automne, pour n'en sortir qu'au printemps de l'année suivante. Les pattes de la marmotte sont armées d'ongles très forts, au moyen desquels elle parvient à creuser, sur le pen-

chant de la montagne, une espèce de galerie. A cinq ou six pieds de son entrée, cette galerie se partage en deux branches, dont l'une conduit à une espèce de chambre, plus ou moins grande selon le nombre d'individus dont se compose la famille. L'autre branche est une sorte de cul-de-sac, où l'on entasse les matériaux qui doivent servir plus tard à boucher l'entrée de ce terrier. La chambre qui sert d'habitation ressemble à-peu-près à un four de trois, cinq, six ou sept pieds de diamètre. Pour exécuter ce grand travail, les marmottes se réunissent et s'occupent en commun à la fouille nécessaire; elles s'entendent et se secondent fort bien entre elles, comme j'ai eu déjà l'occasion de vous dire que le font les castors, lorsqu'ils construisent leurs digues et leurs huttes. Il ne faut pas croire que les marmottes se contentent de coucher sur la terre dans leur habitation. Elles la jonchent et la tapissent de toute part avec du foin et de la mousse, dont elles ont soin de faire une ample provision. C'est pendant l'été qu'elles font cette provision, et elles y travaillent aussi en commun. Tandis qu'elles sont réunies, occupées à couper l'herbe avec leurs dents pour la faire sécher, ou bien lorsqu'elle est sèche et qu'il s'agit de l'emporter, une d'entre elles est postée en sentinelle, assise sur une roche élevée. Si celle-ci aperçoit un homme, un aigle ou un chien, elle jette aussitôt, pour avertir ses compagnes, un cri qui ressemble à un coup de sifflet. Toutes se hâtent de rentrer à ce signal dans leur trou, et la sentinelle n'y rentre que la dernière. Elles prennent la même précaution toutes les fois qu'elles sont hors de leur demeure. C'est, au reste, dans cette demeure qu'elles passent les trois quarts de leur vie. Elles s'y réfugient pendant la pluie, pendant l'orage, lorsqu'elles croient avoir à redouter le moindre danger. Elles n'en sortent que pendant les plus beaux jours. Puis, à l'approche de l'hiver, elles y rentrent pour s'y renfermer. C'est alors que la famille travaille à boucher les portes de son domicile. Cette opération se fait avec tant de soin et de solidité, qu'il serait plus facile de creuser la terre dans tout autre endroit que dans celui que les marmottes ont muré. Une fois recluses, elles tombent dans une sorte d'engourdissement qui dure pendant tout l'hiver, et pendant lequel elles maigrissent considérablement. Il résulte de cet état léthargique qu'elles n'ont pas besoin de nourriture pendant cette saison, aussi ne songent-elles point à en faire provision, comme d'autres animaux auxquels une telle prévoyance est nécessaire.

Lorsqu'on découvre leur retraite on les y trouve grouppées, resserrées en boule, et fourrées dans le foin. On peut alors les emporter tout engourdies, sans qu'elles se réveillent. Les habitants du pays se nourrissent de leur chair, qui, dit-on, n'est pas un excellent mets; et leur peau est employée comme fourrure. Mais on choisit les plus jeunes pour les apprivoiser. On les retire de leur lethargie en les réchauffant graduellement. Nourries ensuite dans la maison et tenues dans des lieux chauds, elles ne s'engourdissent plus pendant l'hiver. Celles qu'on élève ainsi sont très avides de lait, mais d'ailleurs, excepté la viande, elles mangent tout ce qu'on leur donne et se contentent d'une nourriture très frugale. Ainsi les marmottes des petits Savoyards ne leur occasionnent pas une grande dépense.

Ces pauvres animaux, comme vous le voyez, méritent vraiment quelque intérêt, soit par leurs mœurs paisibles et sociales, soit par le service qu'ils rendent à de pauvres enfants, dont ils sont, comme animaux domestiques, les compagnons et les amis.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

❦ Celui qui manque à son devoir ne trouve jamais d'honnêtes gens qui prennent son parti.

❦ N'oubliez pas que la conduite des autres doit nous apprendre à nous conduire.

❦ Si vous voyez un homme tomber, vous ne mettrez pas votre pied à la place où était le sien, car la place est glissante; mais vous tâcherez de suivre celui qui marche droit et ferme, car il est dans le bon chemin.

LA PETITE MARRAINE.

Claire de Th..... était une enfant intelligente, spirituelle, bonne, douce et sensible, mais la plus légère et la plus étourdie qu'on pût voir. Ces deux défauts faisaient un tort infini à toutes ses bonnes qualités. On ne pouvait parvenir à fixer son attention sur un travail quelconque; elle n'étudiait, pour ainsi dire, qu'à la volée; et pourtant, grâces à son extrême facilité, elle n'était pas positivement ignorante, mais elle ne savait rien qu'à moitié. Quant aux travaux d'aiguille, qui sont exclusivement le partage des femmes, elle y était adroite comme une fée; elle commençait tout d'une manière merveilleuse et ne finissait jamais rien. Ses parents qui songeaient sans cesse à l'avenir de cette fille unique, voyaient avec peine une semblable disposition. Mais lorsqu'ils lui faisaient à ce sujet quelque remontrance, Claire prenait la chose si

lestement et si gaiement, qu'il y avait de quoi les déconcerter. « Quand donc seras-tu raisonnable? lui disaient-ils quelquefois. — Ah! vraiment, répondait-elle en riant et en sautant, j'ai bien le temps! Quand je serai maman; quand je serai maman. » Si on le prenait sur un ton plus sérieux, elle ne plaisantait plus, car elle était incapable de manquer de respect à ses parents; mais elle répondait d'une voix si douce, si caressante, et paraissait si peu disposée à causer volontairement de la peine à son père et à sa mère, qu'il n'y avait jamais moyen de la gronder bien fort. M. et Mme de Th..... étaient pleins d'indulgence et fondaient tout leur espoir sur le bon cœur de leur fille, sur l'avenir, et sur la raison que devaient amener quelques années de plus.

Un jour d'automne, Claire était assise près de la grille du parc, goûtant avec un petit pain et de beaux raisins qu'elle avait dans un panier passé à son bras. Tout-à-coup elle entend un petit cri déchirant. De sa main faible et délicate elle saisit un barreau de la grille, et employant toutes ses forces, elle parvient à l'entrouvrir. Elle voit en dehors une pauvre femme couchée par terre le long du mur, la tête appuyée contre une borne, et tenant dans ses bras un petit enfant nouveau né, enveloppé dans un mauvais lange. « Mon Dieu! s'écria Claire; ma pauvre femme, que vous paraissez souffrante et malheureuse! — Oh! oui... oui... Mademoiselle, bien malheureuse. Je n'en puis plus, je meurs de faim et de soif. — Tenez, tenez, reprit la jeune fille, voilà un raisin qui vous rafraichira. » La pauvre femme regarde, ses yeux se raniment, elle saisit le raisin et le mange avec avidité. Claire la contemple un moment en silence, d'un œil plein de compassion, puis elle lui dit : « Attendez-moi, je vais bientôt revenir. » Et partant avec la rapidité d'un oiseau, elle rentre au château. Peu d'instants après, elle revient, suivie de son père et de sa mère, l'œil brillant, les joues colorées, parlant avec vivacité. Elle conduit M. et Mme de Th..... près de la pauvre femme qui avait dévoré sa grappe, et s'efforçait de donner à tetter à son enfant.

L'aspect de cette infortunée était propre à exciter une vive pitié. Elle paraissait accablée de fatigue et de besoin; elle portait sur son dos un havresac de soldat; son enfant faisait de vains efforts pour arracher quelques gouttes de lait à son sein épuisé.

« D'où venez-vous en cet état, ma pauvre femme? lui demanda M. de Th..... — Je viens de l'armée, Monsieur, répondit-elle. — Et comment voyagez-vous seule ainsi, dans la position où vous êtes? — Seule! hélas! il faut bien que je voyage seule. Mon mari est mort. Il était soldat. J'ai voulu le suivre. Il a été tué. Voilà son sac. Seule! seule! Hélas! non, je ne suis pas seule; et plût à Dieu que je le fusse. Pauvre petite créature, qui n'est au monde que depuis quelques jours! que va-t-elle devenir?... Ah! mon bon Monsieur, ma bonne dame, ayez pitié de nous, comme votre charitable petite demoiselle. Je n'aurai, pour moi, bientôt plus besoin de rien que de la clémence de Dieu; mais mon enfant, ma pauvre fille! ah! qu'elle vous fasse compassion. — Rassurez-vous, dit M. de Th....., nous n'abandonnerons ni vous, ni elle, dans un état aussi déplorable. Vous trouverez un asyle dans notre maison.» A ces mots, prenant l'infortunée par un bras, il l'aida à se soulever; et tandis que Mme de Th..... portait l'enfant dont elle s'était emparée, et que Claire allait sautant de joie en avant, il la soutint pour la faire entrer au château. Tous les soins furent prodignés à la mère et à la petite fille qu'on revêtit de linge blanc et d'un lange plus chaud. Un bon lit leur fut préparé, et Mme de Th..... voulut même qu'une personne passât la nuit auprès d'elles, à cause de l'état alarmant où paraissait être la mère.

Le lendemain matin, Claire était réveillée avant le jour et se leva dès qu'il parut. Son premier soin fut de demander des nouvelles de la pauvre femme. Elle n'était plus; elle avait succombé, en suppliant qu'on recommandât de nouveau son enfant à ses hôtes bienfaisants, et sur-tout à la charitable petite demoiselle. Elle avait déclaré que cette pauvre enfant n'était point baptisée. Claire versa des larmes sur la destinée de la malheureuse veuve du soldat. Puis se jetant dans les bras de sa mère. « O Maman, dit-elle, nous n'abandonnerons pas cette petite créature, n'est-ce pas? — Non, assurément, ma fille. Puisque Dieu nous l'a envoyée, c'est qu'il a voulu que nous prissions soin de son existence. Je lui ai trouvé déja une nourrice dans le village. Mais nous avons un devoir important à remplir envers cette enfant; c'est d'en faire une chrétienne. Il faut qu'elle soit baptisée, et j'ai une proposition à te faire. — A moi, Maman! Et la quelle? — C'est d'être sa marraine... » Claire saisie, demeura immobile, les yeux fixés sur sa mère et le cœur palpitant. « Marraine! s'écria-t-elle enfin; moi, marraine! — Oui, ma fille, ton père sera le parrain de cette pauvre petite, et toi, si tu veux, sa marraine. — Oh! Maman, si je veux! oh! vous ne savez pas tout le bonheur que vous me causez. J'y pensais, mais je n'aurais jamais osé vous le demander, étant si jeune, et après toutes mes étourderies. — Je suis bien aise, reprit Mme de Th....., que tu aies fait au moins cette réflexion. Elle me prouve que tu n'es pas disposée à apporter dans cette action ta légèreté accoutumée. Écoute-moi, ma Claire. Il ne faut pas penser que ce soit un frivole engagement que l'on prend, lorsqu'on va répondre devant Dieu au nom d'un enfant qui n'a pas encore l'usage de sa raison. Cet engagement est plus sérieux que tu ne crois. Sans doute on ne peut être sûr que

cet enfant tiendra, pendant tout le cours de sa vie, les promesses qu'on fait pour lui; mais on s'engage au moins à lui donner, autant que possible, l'exemple d'une conduite pieuse, sage, honnête et laborieuse, et à lui rappeler ses devoirs avec douceur et charité, si malheureusement on le voyait s'en écarter. On s'engage en outre à ne pas l'abandonner dans la détresse; on devient enfin pour lui un second père ou une seconde mère. — Ah! Maman, s'écria Claire, ces obligations ne m'effrayeront pas, et croyez, je vous en conjure, que ce n'est pas légèrement que je vous le dis. Vous savez bien, lorsque vous me demandiez quand je deviendrais raisonnable, je vous répondais *quand je serai maman*. Eh bien, je vais l'être, puisque je vais remplacer la mère de cette petite fille. Et tenez, Maman, vous savez combien de fois j'ai mérité le reproche de ne pas travailler; mais vous allez voir comme je vais me mettre tout de suite à lui faire une layette; car, en ce moment, c'est je crois tout ce que je puis faire pour elle. — En effet, ma bonne amie, et je suis contente de tes dispositions. Comme je connais la bonté de ton cœur et la droiture de ton caractère, je veux bien croire aux assurances que tu me donnes, et tu seras décidément marraine. »

Claire ne se possédait pas de joie, et se mit à travailler avec activité à la layette, dont chaque pièce sortait de ses mains achevée comme par enchantement. En la voyant dans de si heureuses dispositions, M. et Mme de Th..... se regardaient avec satisfaction, et se disaient l'un à l'autre : « Nous avons fait une bonne œuvre, et Dieu nous en récompense dans notre fille. »

Les derniers devoirs avaient été rendus à la veuve du soldat. La petite fille tettait avec avidité le lait de sa nourice, et paraissait se bien porter. Pauvre petite enfant! Elle ne savait ni qu'elle avait perdu sa mère, ni que le ciel lui avait accordé des protecteurs. On avait trouvé, dans le havresac, une croix d'honneur et des papiers constatant que le père de la petite se nommait Toussaint. M. de Th..... ayant pour prénom Joseph, donna ce nom à sa filleule qui fut par conséquent nommée Joséphine Claire Toussaint.

Le jour fixé pour le baptême étant arrivé, Claire fut revêtue d'une robe blanche, et conduite par son père, elle alla tenir sur les fonts la petite orpheline. Pendant cette cérémonie, en répondant aux questions du prêtre, elle se rappela les observations de sa mère. Une vive rougeur colorait son joli visage; ses yeux étaient baissés; son âme était recueillie; tout en s'engageant devant Dieu au nom de sa filleule, elle priait avec ferveur, et demandait la grâce de bien remplir le devoir qu'elle venait s'imposer. Tous ceux qui furent témoins de cette scène touchante se retirèrent émus et édifiés.

Claire en rentrant au château avait un air plus sérieux, plus posé et non moins doux que de coutume. Son père l'embrassa tendrement, et sa mère la pressa sur son cœur. « O mon bon Père! ô Maman! dit l'aimable enfant, soyez tranquilles, votre Claire espère être désormais ce que vous desirez qu'elle soit. Le bon Dieu me fera cette grâce; je la lui ai demandée pour vous payer de toutes vos bontés. »

En effet, un changement heureux s'opéra par degrés, à dater de ce jour, dans le caractère et dans les habitudes de Claire. Sans rien perdre de sa gaieté et de sa grâce aimable, elle devint raisonnable, laborieuse, appliquée et sur-tout docile. Les progrès qu'elle fit en tout genre furent extraordinaires, et on ne douta plus qu'elle ne dût devenir une personne accomplie. Presque tous les jours, elle allait voir la petite Joséphine chez sa nourrice; elle veillait à ce qu'il ne lui manquât rien. A mesure que Joséphine grandit, elle s'attacha de plus en plus à elle. Quand vint l'âge de la sèvrer on la reprit dans la maison de Mme de Th..... Je vous laisse à penser la joie de Claire, lorsqu'un des premiers mots que prononça sa filleule fut celui de *marraine*. Claire en était folle. Elle voulut se charger elle-même de son éducation, et elle s'était mise en état de la bien faire et de lui donner, sous tous les rapports, de bons exemples et de bons conseils. Je n'essaierai pas de vous peindre la reconnaissance et l'attachement de Joséphine pour sa marraine. Il me suffira de vous dire que Claire est aujourd'hui mariée, et que Joséphine n'a jamais voulu se marier pour ne point se séparer de sa bienfaitrice. Mais elle l'aide à élever ses jeunes enfants qu'elle chérit comme une seconde mère; elle continue de l'appeler ma marraine; et quand l'une des deux raconte cette histoire, c'est toujours un bonheur pour l'autre, et un sujet d'attendrissement pour tous ceux qui l'écoutent.

AVIS — Nous réitérons, pour nos nouveaux abonnés, l'avis que nous avons deja donné il y a quelques mois. Quel que soit le soin extrême que nous mettons à ce que le service du journal soit fait très régulièrement, il ne dépend pas de nous de prévenir quelques infidélités, inexactitudes ou méprises, et diverses réclamations nous ont appris que plusieurs exemplaires n'étaient pas arrivés à leur destination. Cela est heureusement fort rare, mais nous prions toutefois ceux de nos abonnés auxquels il manquerait un numéro, de vouloir bien le réclamer; il leur en sera aussitôt expédié un double.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 20 MARS 1825.

NUMÉRO 46.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

DES MÉTAUX.

Je vous ai, mes jeunes amis, déjà fait l'histoire de plusieurs animaux intéressants, et celle de quelques plantes utiles; mais je n'ai eu, jusqu'ici, l'occasion de vous entretenir d'aucune substance appartenant au règne minéral. Plusieurs d'entre vous m'ont cependant témoigné le desir que j'abordasse cette partie de l'histoire naturelle. Empressé de les satisfaire, je vais aujourd'hui vous parler des métaux.

Vous vous rappelez sûrement la distinction que nous avons établie entre les minéraux, les végétaux et les animaux; vous savez que les animaux sont des êtres organisés, doués de vie et de mouvement; que les végétaux sont des êtres aussi organisés et vivants, mais privés de la faculté de se mouvoir; enfin, que les minéraux ne sont que des masses de matière, sans organisation, sans vie, et sans mouvement. Il ne faut pas croire cependant que l'étude de ces derniers soit dépourvue d'intérêt. Indépendamment de l'utilité dont sont pour nous la plupart des substances minérales, leur structure, dans certains cas, est fort curieuse à observer, comme nous le verrons quelque jour en parlant des cristaux, et le rôle qu'elles jouent dans la structure générale du globe terrestre est aussi l'objet d'une étude fort attachante. Vous voyez, mes amis, que j'ai de quoi vous entretenir long-temps. Mais revenons, pour aujourd'hui, à l'objet principal dont j'ai à vous parler.

Les métaux sont des substances minérales qui forment une classe de corps tout-à-fait particulière, et qui se distinguent de tous les autres corps par un ensemble de propriétés qu'elles seules réunissent.

Les principales de ces propriétés sont : 1° la *ductilité*, c'est-à-dire, la propriété de changer de forme et de s'étendre sous le marteau, sans se briser. Tous les métaux ne la possèdent pas au même degré; il en est même quelques-uns dans lesquels elle est a-peu-près nulle, et qu'à cause de cela on avait autrefois nommés *demi-métaux*. Le plus *ductile* de tous les métaux est l'or. En faisant passer un lingot de ce métal dans des trous successivement de plus en plus petits, on parvient à réduire une once d'or en un fil de soixante-treize lieues de longueur. La même quantité d'or, battue sous le marteau, peut donner seize cents feuilles extrêmement minces et de neuf pouces carrés chacune. L'argent, le cuivre, le fer, le plomb, l'étain, sont aussi très *ductiles*; vous savez quelle multitude de formes prennent ces métaux, sous le marteau des ouvriers qui les travaillent.

2°. La *pesanteur* : elle est telle dans les métaux que les plus légers surpassent, de plus du double, la pe-

santeur du marbre, et que quelques-uns la surpassent au moins six ou sept fois. Ainsi, un pied cube de marbre pèse 190 livres, et un pied cube d'or plus de 1,350 livres.

3°. La *ténacité*, qui donne à ces corps la faculté de résister à de très grands efforts avant de se rompre. Un fil de fer, de la grosseur d'un peu plus d'une ligne, supporte un poids de 450 livres; et un fil d'or, de la même grosseur, en peut supporter un de plus de 500. C'est à la ténacité et à la dureté du fer que nous devons les armes qui nous défendent, et les instruments d'agriculture qui forcent la terre à nous donner du pain.

4°. L'*éclat*, c'est-à-dire, la propriété de réfléchir la lumière. L'éclat des métaux est d'une nature tout-à-fait particulière, et ne ressemble point à celui des autres corps éclatants. Il est difficile de ne pas reconnaître un métal à cette seule propriété.

5°. L'*opacité*: les métaux ne sont point transparents, c'est-à-dire, qu'ils ne se laissent point traverser par les rayons de la lumière.

6°. La propriété d'être *sonores*: les cloches, les timbres, et un grand nombre d'instruments à vent sont formés de différents alliages de métaux, dans lesquels le cuivre entre ordinairement en grande quantité.

7°. La *fusibilité*, c'est-à-dire, la propriété de se fondre, lorsqu'ils sont exposés à l'action de la chaleur. Vous savez qu'il ne faut pas une chaleur très considérable pour fondre le plomb et le rendre liquide. Il existe même un métal qui est habituellement dans cet état, c'est le *mercure*, appelé vulgairement *vif-argent*. La température ordinaire de notre atmosphère est assez chaude pour le maintenir liquide; mais en l'exposant à un degré de froid considérable, que l'on obtient par des moyens artificiels, on parvient à le rendre solide, et il se comporte alors comme les autres métaux.

8°. Enfin, la *combustibilité*, c'est-à-dire la propriété de brûler, lorsqu'on les expose à l'action d'un feu suffisamment ardent.

C'est au moyen de ces diverses propriétés que les métaux se prêtent à une foule d'usages et sont de la plus grande importance dans les arts, dans les applications des sciences, en médecine, en agriculture, et nous rendent une multitude de services, que nos besoins et notre industrie nous ont appris à obtenir d'eux.

Tout ce que je viens de vous dire ne s'applique qu'aux métaux dans leur état de pureté. Mais ce n'est pas ainsi qu'on les trouve le plus habituellement dans la nature. Ils sont ordinairement, ou amalgamés entre eux, ou plus souvent encore, unis à d'autres éléments qui les déguisent complètement et masquent leurs propriétés. Dans cet état de combinaison avec d'autres corps, ils perdent en général leur éclat, leur pesanteur, leur ductilité, leur ténacité, et ne présentent plus que l'apparence d'une pierre ou d'une substance terreuse. Les masses de métaux ainsi combinés, qu'on trouve dans la terre, portent le nom de *minerai*. C'est ce minerai qu'on retire des mines, pour lui faire subir diverses opérations, au moyen desquelles on dégage et on isole le métal des autres corps avec lesquels il se trouve uni. Ce n'est qu'après l'avoir réduit ainsi à l'état de pureté qu'on peut l'employer dans les arts, et le faire servir aux divers usages auxquels il est propre.

Nous aurons successivement l'occasion de parler de chaque métal en particulier. Je vous ferai connaître alors l'état où on le trouve dans les mines, les moyens qu'on emploie pour l'en extraire, comment on en tire ensuite parti, et les usages auxquels il se prête. J'aime à croire que ces leçons, si je puis donner ce nom à mes petites causeries avec vous, ne seront pas sans quelque intérêt.

On connaît aujourd'hui un assez grand nombre de métaux. Je ne vous les nommerai pas tous, parce qu'il en est plusieurs qui n'ont d'importance que pour les chimistes et les physiciens, et sur lesquels il reste d'ailleurs beaucoup d'observations à faire pour parvenir à bien connaître leur nature. Voici les noms des principaux, de ceux-là seulement dont je me propose de vous parler isolément par la suite:

L'or, l'argent, le platine, le cuivre, le fer, l'étain, le plomb, le zinc, le mercure, le bismuth, l'antimoine, le cobalt, le nickel, l'arsenic, le molybdène, le manganèse, le Chrôme.

Peut-être serez-vous étonnés de ne point trouver l'acier au nombre de ceux que je vous cite. C'est que l'acier, qui jouit d'un si brillant éclat et avec lequel on fait aujourd'hui de si belles parures, n'est pas un métal pur; il n'est qu'un fer pénétré de charbon, et qui, par ce mélange, acquiert la propriété de recevoir, au moyen de la *trempe*, une dureté et une élasticité extrêmes. L'opération de la trempe consiste à faire rougir l'acier et à le plonger dans de l'eau, plus ou moins froide, selon le degré de fermeté qu'on veut lui donner.

Je vous invite, mes amis, à retenir les noms des métaux que je viens de vous dire, et sur-tout les propriétés générales que je vous ai décrites; car je devrai supposer plus tard que vous n'avez point oublié le contenu de cet article.

LE PORTRAIT DE MAMAN.

Antonio était un enfant très turbulent, très espiègle, très étourdi, mais qui avait pour sa mère tout

l'amour et toute la vénération que peut inspirer une reconnaissance bien sentie. Emporté par la légéreté de son caractère, il arrivait quelquefois à Antonio de manquer à ses devoirs; mais aussitôt qu'il voyait sa mère s'en affliger, il éprouvait des regrets cuisants, détestait ses fautes, et formait la résolution de n'y plus retomber. Malheureusement, il n'avait pas toujours assez de force et de présence d'esprit pour demeurer fidèle à cette résolution. Souvent il réfléchissait trop tard, et le mal était déjà à moitié fait avant qu'il eût songé aux reproches que bientôt il serait dans le cas de s'adresser à lui-même. Je dois le dire, ses fautes n'étaient jamais bien graves, parce qu'il avait réellement un bon naturel; mais cependant il se laissait entraîner avec tant de facilité par l'attrait d'une espiéglerie, qu'il n'eût fallu que quelques mauvais conseils pour lui faire commettre une action véritablement condamnable, s'il n'avait pas été retenu par ce souvenir touchant de sa mère, qui est toujours un si bon guide.

Mme de Crémy occupait le second étage d'une maison, dont le premier était habité par une vieille femme qui vivait seule avec ses domestiques. Cette vieille femme était riche, mais n'en était pas moins à plaindre à cause de l'état déplorable de sa santé. Malade et affaiblie par l'âge, elle était sujette à de vifs accès de mauvaise humeur, dont ses voisins même se ressentaient. Il ne se passait presque pas de jours qu'elle n'envoyât un de ses gens se plaindre du bruit qu'on faisait au-dessus de sa tête. Antonio, et ses amis, lorsqu'ils venaient le voir, ne pouvaient impunément remuer un meuble, ni courir, ni sauter dans l'appartement. Un émissaire de la vieille femme montait aussitôt demander qu'on cessât tout ce tapage. Il fallait avoir égard à la requête et se tenir tranquille, sous peine de voir arriver la voisine elle-même, qui venait alors faire un tapage bien autrement fort que celui dont elle se plaignait.

Vous comprendrez aisément que cette voisine n'était rien moins qu'agréable aux yeux d'Antonio et de ses amis. Antonio en avait quelquefois parlé avec légéreté et mécontentement, et chaque fois sa mère lui avait fait observer que cette personne étant âgée et malade, avait droit à beaucoup d'égards et à du respect de la part d'un enfant. Ces observations que le bon cœur d'Antonio comprenait très bien, et qui, dans la bouche de sa mère, étaient d'un grand poids sur son esprit, avaient fait cesser ses plaintes et ses moqueries.

Un soir que cinq ou six amis d'Antonio étaient venus pour se divertir avec lui, on était en train de bouleverser l'appartement et de faire des jeux un peu bruyants, lorsque tout-à-coup la sonnette se fait entendre, et, bientôt après, la voix de la vieille femme qui venait d'un ton aigre et sévère réclamer du silence. « Il n'y a pas moyen d'y tenir, disait-elle, avec ces petits drôles. C'est affreux d'avoir de pareils voisins. Ils sautent, ils dansent, ils font trembler la maison; tous mes meubles sont couverts de poussière, et je me sens dans une agitation qui m'empêchera de dormir toute la nuit. » Mme de Crémy lui répondit avec déférence et bonté, et lui promit que le bruit allait cesser. En effet, elle vint inviter Antonio et ses camarades à choisir des jeux plus paisibles. Le silence succéda sur le champ au tapage, mais ce fut au grand déplaisir de la jeune société. Aussi la bonne vieille fut-elle habillée d'une belle sorte par nos petites langues. Antonio lui-même, excité par le jeu et par l'exemple de ses compagnons, ne put s'empêcher de se livrer aux expressions de son dépit. « Il faut, s'écria-t-il tout-à-coup, faire une *farce* à cette vieille sorcière. — Oui, dit un des jeunes garçons, il faut la punir, elle le mérite. — Écoutez, dit un autre, savez vous ce qu'il faut faire? on dit qu'elle est bien avare, quoiqu'elle soit bien riche; il faut lui envoyer par la poste une énorme lettre d'attrape, au fond de laquelle elle trouvera sa caricature, et un couplet sur l'air de Mme Angot — Oh! c'est cela. Et qui fera la caricature? — Moi, moi, je sais assez dessiner pour cela. — Et le couplet? — Moi, moi, moi... — Eh bien, faisons-le tous ensemble. »

En un moment la caricature fut dessinée. C'était la plus drôle de figure qu'on pût voir, et ce qu'il y avait de singulier, c'est que le petit dessinateur avait assez bien attrapé la ressemblance. Le couplet fut fait en commun. Il allait sur l'air tant bien que mal; le voici :

Savez-vous bien, vieille voisine,
Que la fureur ne vous sied pas?
Vous n'avez pas trop d'appas,
Quand vous faites bonne mine;
Mais quand vous nous querellez,
Voyez à quoi vous ressemblez!

« Oh! bon, bon, mes amis, dit l'auteur de la caricature. Maintenant, du papier, force papier, et de la cire à cacheter. — En voilà, en voilà, s'écria Antonio, je vais vous en donner. » Et en disant ces mots, il court à la console pour en ouvrir le tiroir; mais soudain, il s'arrête immobile, les yeux fixés sur un tableau placé au-dessus de cette console. « Eh bien, dit un de ses amis, qu'as-tu donc, Antonio? — Rien, rien. — Mais on dirait que tu vas te trouver mal. — Oh! non, non, c'est que... voyez-vous? Je pense que ce que nous allons faire là est très mal. — Allons donc, tu plaisantes. — Certes non, je ne plaisante pas. Si nos mères étaient ici, ferions-nous une pareille action? Voilà le portrait de la mienne. Je me rappelle tout ce qu'elle m'a dit. Cette vieille

voisine est singulière et exigeante ; mais elle est âgée et malade, elle a droit à notre respect, à nos égards. Oh! je suis sûr que j'affligerais maman ; je ne ferai pas cette vilaine action. » A mesure qu'Antonio parlait, ses yeux fixés tantôt sur le portrait, tantôt sur ses compagnons, exprimaient une satisfaction croissante. Ses camarades ne savaient que répondre et se taisaient. Tout-à-coup Mme de Crémy entra dans le salon. Étonnée du silence qui avait régné subitement dans la petite assemblée, elle s'était arrêtée un moment derrière la porte, elle avait entendu le complot, et ensuite les paroles de son fils. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa tendrement. Puis s'adressant aux autres : « Mes enfants, leur dit-elle, je me félicite du bon exemple qu'Antonio vient de vous donner. Vous êtes tous de bons enfants, qui aimez vos mères avec tendresse : croyez-moi, pensez toujours à elles quand vous éprouverez quelque fâcheuse tentation. — Oh ! oui, madame, s'écrièrent-ils tous, et nous allons le leur promettre ce soir, en leur racontant combien Antonio est un estimable et bon camarade.

L'ANON.

FABLE.

« Oh! quand je serai grand, que je m'amuserai!
Quel plaisir d'être libre, et d'agir à sa tête!
J'irai, je viendrai, je courrai;
Je veux voir du pays et je voyagerai ;
Tous mes jours seront jours de fête.
Au lieu de rester là, tristement attaché,
Et réduit à brouter dans cette étroite sphère,
Ainsi que mon père et ma mère,
J'irai fièrement au marché.
Mes paniers sur mon dos, agitant ma sonnette,
Chacun m'admirera. « Voyez-vous, dira-t-on,
« Comme il a l'oreille bien faite!
« Quel jarret ferme, et quel air de raison!
« C'est une créature en vérité parfaite.
« Le voilà maintenant âne, et non plus ânon. »
Quel bonheur d'être grand! tout devient jouissance.
On est quelqu'un, on peut hausser le ton ;
Ce qu'on dit a de l'importance,
Et l'on n'est plus traité comme un petit garçon. »

Ainsi, dans sa pauvre cervelle,
Raisonnait un jeune grison,
Tout en broutant l'herbe nouvelle.
Le jour qu'il desirait à la fin arriva :
Il devint grand; mais il trouva
Qu'il n'avait pas bien fait son compte.
Lorsqu'il sentit les paniers sur son dos :
« Oh! oh! dit-il, voici de lourds fardeaux;
Mon allure, avec eux, ne sera pas très-prompte. »
A peine achevait-il ce mot,
Qu'un coup de fouet le force à partir au grand trot.
La chose lui parut fort dure :
Il vit bien qu'il fallait renoncer à l'espoir
De n'agir qu'à son gré du matin jusqu'au soir,
De se complaire en son allure,
Et de dire *je veux* à toute la nature.
« Grands, petits, pensa-t-il, ont chacun leur devoir.
J'en ai douté dans mon enfance;
Mais je vois trop que, tout de bon,
Le courage et la patience
Sont utiles à l'âne, encor plus qu'à l'ânon. »

Moi, mes enfants, je crois, en somme,
Que ce baudet avait raison,
Et que ce qu'il pensait peut s'appliquer à l'homme.

L. P. J.

NOUVELLES.

Douze à quinze enfants appartenant à des familles de haute distinction, assistent journellement aux leçons données aux Enfants de France. Des prix d'émulation leur ont été distribués il y a quelques jours, et tous ont été admis, après cette distribution, à déjeuner avec LL. AA. RR. Ceux d'entre eux qui ont obtenu des prix, ont ensuite accompagné les Enfants de France à Bagatelle.

— Je viens d'apprendre un fait que je m'empresse de publier, comme très honorable, non-seulement pour les enfants dont je vais parler, mais sur-tout pour leur digne instituteur. M. Morin, qui dirige à Paris, rue Louis-le-Grand, une maison d'éducation dont la réputation est trop justement établie pour que j'aie besoin de lui donner des éloges, a fondé à Fontenay-aux-Roses une succursale de cet établissement. Les élèves de cette dernière maison sont dans l'usage de prélever sur leurs menus plaisirs une modique somme qui, grossie par le nombre et convertie en objets de première nécessité, va porter aux pauvres et aux malades du village de Fontenay, un tribut périodique de bienfaisance. Ce sont les élèves eux-mêmes qui sont les économes et les distributeurs des aumônes. Ils ont formé entre eux un petit bureau de charité, qui est mis sous les auspices de la Religion et présidé par M. le curé de Fontenay. Ce vénérable pasteur indique les pauvres et les besoins, et accompagne les élèves dans leurs visites. Ces bons enfants ont voulu dernièrement contribuer à l'œuvre charitable des Sœurs de saint André, dont MADEMOISELLE est présidente. S. A. R. MADAME, duchesse de Berri, mère de la jeune princesse, a fait écrire à ce sujet à M. Morin une lettre, dans laquelle sont exprimés son estime pour cet instituteur et le plus touchant intérêt pour ses élèves. Je me félicite d'avoir des lecteurs dans une aussi recommandable maison.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 27 MARS 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



NUMÉRO 47.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA LITHOGRAPHIE.

A la fin de chaque mois, mes jeunes amis, je vous adresse un dessin lithographié; mais je m'aperçois que je n'ai pas encore songé à vous dire ce que c'est que la *lithographie*. Il est pourtant naturel que vous desiriez avoir une idée de cet art, et je ne vois pas trop comment je pourrais me dispenser de vous expliquer en quoi il consiste. Je ne vous enverrai donc pas aujourd'hui votre lithographie, sans m'être acquitté de cette petite tâche.

Vous saurez d'abord que la *lithographie* est une découverte toute moderne. Elle a été inventée par un Bavarois nommé Aloys Sennefelder, et on ne la connaît en France que depuis 1814. Le mot *lithographie* vient de deux mots grecs, dont l'un signifie *pierre*, et l'autre *j'écris, je trace, je décris*. Cette étymologie vous indique assez qu'il s'agit d'écrire ou de dessiner sur une pierre, pour reproduire avec cette pierre l'écriture ou le dessin qu'on lui a confié.

La pierre dont on se sert à cet effet est une sorte de marbre très compacte, d'un grain très fin, de couleur jaunâtre, et assez dur pour pouvoir être bien poli. Cette pierre a la propriété de retenir les traits qu'on trace sur elle avec une encre grasse ou un crayon gras, et de les transmettre, dans toute leur pureté, au papier appliqué sur sa superficie par une forte pression. Mais cette propriété aurait un résultat fort peu important, si elle n'offrait pas le moyen de répéter plusieurs fois le même effet, et voici comment.

Lorsqu'on a exécuté un dessin, avec un crayon gras, sur une pierre lithographique, on étend de l'eau sur cette pierre avec une éponge. Tout ce qui est empreint de crayon gras ne se mouille point, car vous savez sans doute que les corps gras ne prennent pas l'eau, et vous avez pu le remarquer, s'il vous est arrivé de toucher de l'huile ou de la graisse et de vouloir ensuite laver vos mains avec de l'eau pure. Mais le reste de la pierre se mouille. Dans cet état, on passe sur elle un rouleau imbibé d'encre grasse; ce rouleau laisse de l'encre sur tous les traits de crayon qui ne sont pas mouillés, et n'en laisse point sur les autres parties de la pierre qui sont humides. On applique alors sur cette pierre une feuille de papier, qu'on recouvre d'un morceau de cuir; puis, on passe, dans toute la longueur du dessin, une lame de bois, appelée *rateau*, qui appuie fortement et exerce une pression suffisante pour que l'empreinte du dessin soit transportée sur le papier. Le morceau de cuir sert à préserver la feuille qui, si elle n'était pas recouverte, serait déchirée par le passage du rateau. Cette feuille enlevée, on mouille de nouveau la pierre, on y passe

de nouveau le rouleau imbibé d'encre grasse, et on obtient une seconde épreuve du dessin. Cette opération, qui va assez vite lorsque l'ouvrier est habile, peut être répétée un très grand nombre de fois. Avec quelques précautions pour ne pas altérer le dessin tracé sur la pierre, on peut en obtenir plusieurs milliers d'épreuves. Vous concevez que chacune de ces épreuves est la reproduction exacte du dessin original, à cela près que tout se trouve renversé, et que ce qui est à gauche sur la pierre vient à droite sur le papier.

Il résulte de là que lorsqu'on veut lithographier de l'écriture, il faut que tout soit écrit à rebours sur la pierre. Mais comme il serait très difficile de bien écrire de cette manière, et que cela exigerait beaucoup de temps, on a imaginé un moyen qui simplifie singulièrement la chose. On écrit tout simplement sur du papier avec l'encre lithographique, puis on applique ce papier sur la pierre et on y passe le rateau. Alors c'est la pierre qui reçoit l'impression au lieu de la donner, et l'ecriture s'y trouve transportée à rebours. On se sert ensuite de cette pierre comme je vous l'ai dit plus haut, pour produire autant d'exemplaires qu'on veut, de l'écriture qui y est empreinte.

Dans la composition des crayons gras et de l'encre grasse, il entre du savon, du suif, de la cire. On les a beaucoup perfectionnés depuis que cette invention a été introduite en France. On a également fait de grands progrès dans la préparation, l'emploi des pierres, et dans les procédés pour le tirage des épreuves. Vous avez pu voir, en effet, des lithographies tellement belles, qu'il serait possible de les prendre pour de beaux dessins originaux.

Celle que je vous adresse aujourd'hui, mes amis, représente une petite scène de famille, dont j'ai été témoin le mois dernier, et qui m'a paru très propre à figurer dans votre recueil. J'allais faire une visite à un de mes bons amis, M. R..... On me fit un peu attendre à la porte lorsque je sonnai, et je fus ensuite surpris de voir, en entrant, un air de mystère, et les enfants qui paraissaient tout agités. M. R..... et sa femme étaient absents. « Qu'avez-vous donc? demandai-je à Armand, le fils aîné de mon ami; est-ce que ma visite vous dérange? — Non vraiment, me répondit-il; mais c'est que vous nous avez fait peur. — Peur! repris-je; comment cela se peut-il? — Nous avons cru que c'étaient Papa et Maman. — Je ne conçois pas cela, car je ne puis penser que vous fussiez occupés à rien de mal. — Ah! bon Génie..... que dites-vous-là? — Je vous dis que je ne le pense pas, et que je suis même certain du contraire. — A la bonne heure, et puisque vous avez cette favorable opinion de nous, vous allez voir ce que nous faisions, car nous n'avons pas de temps à perdre, et il faut que je me remette à l'ouvrage. »

Armand, sa casquette en tête, prit alors son carton de dessin; Julie se plaça en face de lui, tenant son jeune frère sur ses genoux, et pour que ce dernier se tînt tranquille, Caroline cherchait à l'amuser, pendant qu'Armand s'efforçait de saisir ses traits mobiles et de les reproduire avec son crayon. Assis par terre, près de sa sœur, le petit Prosper montrait fièrement une figure grotesque barbouillée par lui, et qu'il prétendait être le portrait de son frère aîné.

« Voilà, dis-je, qui est fort intéressant. Mais pourquoi, s'il vous plaît, tant de mystère? — Comment, pourquoi! s'écria Armand; parce que c'est une surprise. Après-demain est l'anniversaire de la naissance de notre petit frère, et nous voulons offrir, ce jour-là, son portrait à Maman, afin d'obtenir d'elle, mes sœurs et moi, une grande faveur. — Et quelle faveur, mes bons amis? — Celle de ne donner aucun maître à notre petit Cyprien, qui va commencer à apprendre à lire, et de nous confier, à nous, son éducation. — Mes chers enfants, leur dis-je, soyez tranquilles, je ne vous trahirai pas; mais je vous promets de venir après-demain appuyer votre demande. »

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux. Vous avez sûrement appris, mes enfants, en commémoration de quel événement les solennités de ce jour ont été instituées par l'Église, et je dois me borner à vous le rappeler.

L'histoire Sainte nous dit que six jours avant la pâque, le Sauveur, accomplissant les paroles des prophètes, se rendit à Jérusalem, et y entra monté sur un âne, que les apôtres avaient couvert de leurs manteaux. Le peuple se porta au-devant de Jésus et parsema son chemin de branches d'olivier. C'est en mémoire de cet hommage rendu à Notre Seigneur, dans l'humble appareil qu'il avait choisi pour entrer à Jérusalem, que des rameaux bénis sont aujourd'hui distribués aux fidèles.

La semaine qui suivit l'entrée à Jérusalem vit consommer l'œuvre de la rédemption; c'est pourquoi la semaine dans laquelle nous entrons est nommée la Semaine Sainte. La Cène, l'institution de l'Eucharistie, la Passion et la mort du Sauveur sont les grands événements dont on y célèbre le souvenir. Ce n'est pas moi qui ai mission pour vous donner les instructions importantes qui descendent, pendant ces jours consacrés, du haut de la chaire évangélique; mais je dois au moins vous inviter à écouter avec attention et recueillement celles que vous pourrez entendre; je dois vous inviter à apporter une nouvelle ferveur dans l'accomplissement de tous vos devoirs pieux; et j'a-

dresse sur-tout cette exhortation à ceux d'entre-vous, mes enfants, qui se préparent à cet acte si grave de la vie d'un chrétien, à leur première communion.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Il ne faut pas que je fasse aujourd'hui un long préambule à cet article, car j'ai tant de citations à faire, que je crains de manquer d'espace. Il y aurait de quoi remplir plus de deux numéros comme celui-ci avec les réponses dignes d'y figurer, qui me sont parvenues cette fois. Je remarque une émulation charmante et des progrès sensibles dans les compositions que m'adressent mes jeunes correspondants et correspondantes, et je leur en fais sincèrement mon compliment. J'ai cru toutefois m'apercevoir que mes dernières questions avaient paru un peu difficiles à quelques-unes et quelques-uns d'entre eux. Je n'en applaudis pas moins à la bonne grâce qu'ils ont mise à y répondre, et je prie ceux qui n'ont pas aussi bien réussi cette fois que de coutume, de ne pas se décourager pour cela. Leurs lettres ne m'en inspirent pas moins d'estime et d'affection.

Voici, dans l'âme et conscience du bon Génie, le résultat de l'examen de ce gros tas de lettres qu'il a sous les yeux. Il en est trois qui lui ont paru mériter d'être imprimées en entier. Il se bornera à citer quelques extraits de plusieurs autres, et à mentionner celles qui, ayant répondu d'une manière complète et satisfaisante à ses questions, ne contiennent cependant pas de phrases susceptibles d'être extraites et isolées.

Dans mon numéro du 27 février dernier, j'avais proposé les questions suivantes :

Quelle est la différence entre le sens du mot BIENVEILLANCE *et celui du mot* BIENFAISANCE? — *Définir ces deux mots : — expliquer la différence ; — et faire l'application de chacun.*

Voici la réponse qui m'a paru supérieure à toutes les autres :

« Mon bon Génie,

C'est avec bien de l'empressement que je viens essayer de répondre à vos questions, et que j'attends ce numéro qui me fera partager le plaisir que vous aurez sûrement en lisant les jolies lettres de plusieurs de vos abonnés. Gardez, bon Génie, toute votre indulgence pour la mienne.

« *Bienveillance* veut dire *vouloir le bien* : c'est une disposition de l'âme qui fait considérer avec intérêt et indulgence toutes les personnes que nous approchons, et qui porte à la *bienfaisance*. Ce dernier mot veut dire *faire le bien* : c'est un sentiment qui porte à soulager les êtres souffrants, à rendre heureux les infortunés. Je ne sais pas si je pourrai vous expliquer toute la différence que je trouve entre ces deux choses. C'est bien difficile, bon Génie.

« La bienveillance ne craint pas de se montrer, parce qu'il est agréable et flatteur d'en être l'objet. La bienfaisance se cache ; elle a peur de blesser en se laissant voir. La bienveillance s'exerce tous les jours de la vie, sur tout ce qui nous entoure, et la bienfaisance n'a pas aussi souvent l'occasion d'agir. La bienveillance, c'est le desir ; la bienfaisance, c'est l'effet.

« J'étais a une fenêtre, et je voyais un étranger donner quelque monnaie à un pauvre enfant de dix à douze ans qui mendiait pour sa mère. Cet étranger l'interrogeait avec bonté, et le jeune homme avait l'air satisfait de le voir s'intéresser à ses malheurs. Je rentrai en me disant à moi-même que ce Monsieur avait été *bienfaisant* et *bienveillant*.

« Mille fois merci, mon bon Génie, de vos jolies feuilles....., etc. Votre affectionnée

« FÉLICIE M...... (A Poligny.) »

La lettre suivante m'a paru mériter d'être distinguée immédiatement après celle qu'on vient de lire.

« Sans le délai que vous avez bien voulu accorder à vos abonnés, mon bon Génie, j'aurais été privée du plaisir de vous répondre ; car j'ai été malade. Je m'empresse aujourd'hui de vous envoyer les explications que vous avez demandées. Elles m'ont semblé un peu difficiles ; mais j'ai fait tous mes efforts pour vous contenter.

« La *bienveillance* est cette disposition qui nous porte à obliger tout le monde, à nous rendre agréables, à accueillir avec grâce, et à répondre avec bonté aux demandes qu'on peut nous faire.

« Secourir les pauvres, consoler les malheureux, savoir s'imposer une privation pour soulager la misère, voir dans tout être souffrant un frère qui a droit à nos secours et à nos conseils, voilà la *bienfaisance*.

« La *bienveillance* est une *qualité* qu'il faut tâcher d'acquérir, afin de se faire aimer de tous ceux qui nous entourent. La *bienfaisance* est une *vertu* qu'il faut placer au rang de nos premiers devoirs.

« Exemples : Je voudrais inspirer de la *bienveillance* au bon Génie, afin qu'il lût ma lettre avec indulgence.

« Au moment de déjeuner, Louise aperçoit un pauvre petit Savoyard qui pleure de faim ; elle lui donne le pain et les fruits dont elle allait se régaler. Louise sera bien contente toute la journée, car la *bienfaisance* laisse après elle une douce joie que rien ne saurait troubler. « BLANCHE R...... »

La troisième lettre qui m'a semblé mériter d'être imprimée en entier est celle qui suit :

« Mon bon Génie, le mot *bienfaisance* exprime naturellement l'action de faire du bien aux autres. La *bienveillance* consiste dans les égards, les attentions que nous devons à tout le monde, à nos égaux, s'entend, et plus particulièrement encore à ceux qui nous sont inférieurs, puisque à nos supérieurs, et à nos maîtres, nous devons le respect. Mon bon Génie, puisque vous demandez à vos jeunes lecteurs un exemple de chacune de ces vertus, je ne pourrais mieux citer, pour la première, que le trait que vous avez rapporté, dans la feuille n° 33 du 19 décembre, du jeune de Terny qui installa si généreusement dans le *bois Gabriel* une malheureuse mère et son fils, qui trouvèrent dans la cabane un autel, où ils n'auront cessé de prier Dieu de le récompenser de cette action. Il me sera facile de puiser à la même source plusieurs actes de *bienveillance*. On en trouve un dans les jeunes de Cerneville, de la feuille n° 36 du 2 janvier, qui pendant une absence de leurs parents, qui les laissèrent seuls maîtres de la maison, se conduisirent d'une manière si aimable et si douce à l'égard de tout le monde et des domestiques, que les parents, à leur retour, furent salués par une acclamation d'éloges pour les tendres soins qu'avaient eus le bon Raimond et la charmante Octavie. Et puis, la conduite que vous-même, mon bon Génie, tenez dans les diverses rencontres avec quelques-uns de vos jeunes abonnés, et tout dernièrement encore aux Tuileries, n'est-ce pas aussi de l'extrême bienveillance ?

« Recevez, mon bon Génie, etc. »

« Mathilde Q....., (à Marseille). »

Voici maintenant quelques extraits :

« Monseigneur le duc de Berri se promenant au bois de Boulogne, rencontra un jeune enfant accablé sous le poids d'un fardeau énorme. Le prince s'arrête, et s'informe avec bonté du lieu de sa demeure. L'enfant répond : « A Surène, mon bon monsieur. — Monte « avec ton paquet, dit le prince, dans mon cabriolet. » Il le conduit chez ses parents, fait venir le père, le gronde de charger ainsi son fils, et lui donne sa bourse pour avoir un âne.

« Saint Vincent de Paule offrant de prendre les chaînes à la place d'un jeune galérien utile à sa famille, me paraît le plus beau modèle de bienfaisance. » (Mlle *Clémence de F.....*, à Villebadin, Orne).

« J'ai bien envie, mon bon Génie, de vous raconter une petite anecdote, à condition que mon frère n'en saura rien ; car il est si bon garçon qu'il ne veut entendre dire du bien que de ses amis.

« A l'âge de six ans, il allait en demi-pension, et tous les matins on lui mettait dans un petit panier son second déjeuner. Depuis quelque temps, il recommandait qu'on lui en donnât beaucoup ; et ce qui étonnait fort à la maison, c'est que, quoiqu'il eût plus qu'à l'ordinaire, il revenait avec un si grand besoin de dîner, que maman soupçonna qu'il ne mangeait pas son déjeuner. On le fit guetter, et l'on découvrit qu'il le donnait tous les jours à un pauvre petit garçon, qui avait bien soin de se trouver à la grille au moment où les élèves sortaient pour la récréation de midi et pour déjeuner. N'est-ce pas, mon bon Génie, que je suis bien heureuse d'avoir un si bon frère ? » (Mlle *Virginie G.......*)

« Si l'on a une vraie bienveillance et les moyens de la rendre active, elle devient bienfaisance ; car il est naturel de faire du bien à ceux à qui l'on en souhaite sincèrement. » (Mlle *Ariane de C.....*)

« Il est bien plus agréable de donner que de recevoir ; et obliger quelqu'un est plutôt un plaisir qu'un devoir. Heureux donc celui qui peut exercer la bienfaisance ! » (M. *Charles Daru*).

« Ayez toujours un air doux et bienveillant avec tout le monde, et surtout avec vos inférieurs ; car ils sont déjà assez malheureux d'être obligés de nous servir, sans que nous les traitions avec rigueur. Il ne faut pas leur montrer un air de protection hautaine, mais au contraire un air de protection bienveillante. » (Mlle *Sophie Ch.....*).

« Une bonne amie de maman qui, depuis ma plus tendre enfance, s'occupe de mon éducation, a de la bienveillance pour moi ; et en même temps elle exerce la bienfaisance en allant porter des secours aux malheureux, et en faisant des vêtements aux pauvres enfants qui sont à moitié nuds. » (Mlle *Ernestine P........*, à Montataire).

(Le bon Génie a été très touché de cette phrase inspirée par la reconnaissance, qui n'est pas un sentiment moins naturel et moins louable que la bienfaisance.)

« Dans toutes les conditions, nous devons notre bienveillance à ceux qui dépendent de nous. Il est beau de l'étendre aux indifférents et aux étrangers. On en doit même aux méchants, tant il est vrai qu'il faut rendre le bien pour le mal. (M. *Auguste T......*, à la Flèche.)

« Socrate avait beaucoup de bienveillance et exerçait souvent la bienfaisance. » (M. *Louis Mas*, à Lyon).

« Pour qu'un mortel, quel que soit son sexe, soit aimé de Dieu, et obtienne sa bienveillance, il doit exercer, envers son prochain malheureux, une constante bienfaisance. » (Mlle *A. L....*, à Cherbourg).

Je suis forcé de me borner à mentionner les lettres de mes correspondants dont les noms suivent :

M. *E. Saint-Bris*, à l'institution de M. de Blignières, rue de Clichy ; M. *Fortuné Boucault*, à Privas ; M. *Hyppolite Cattaud*, à Saint-Claude ; M. *André D.....*, à la Flèche ; M. *Émile Chevalier* ; Mlle *Abéline B......*, à Vienne ; Mlle *Augusta de V....*, à Rennes ; Mlle *Éliza M.....* ; M. *Charles Donnat*, à Colmar ; M. *Eugène P.....*, de Calais, que je ne nomme pas, quoiqu'il ait signé en toutes lettres, parce que j'ai à lui recommander de soigner son écriture, et autre chose encore qu'il devinera bien ; MM. *Gabriel* et *Ernest d'Erceville* ; Mlle *Delphine F.....*, à Vienne ; et M. *Eugène Delisle*, à Périgueux.

Je ne proposerai plus qu'une seule question avant de décerner le prix de semestre.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er octobre dernier, pour six mois, et expire à la fin de mars courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 3 avril prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 3 Avril 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Numéro 48.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA FÊTE DE PAQUES.

Vous avez lu, dans l'Histoire Sainte, mes chers enfants, comment, après la mort de Joseph, le peuple israélite avait fini par être traité en esclave dans l'Égypte. Pharaon, roi de ce pays, faisait jeter dans le Nil tous les premiers nés des enfants de Jacob, et les accablait de traitements inhumains.

Dieu résolut alors de retirer son peuple de cette terre, qu'il habitait depuis deux cents ans, et il se servit pour cela de Moïse.

Moïse avait été jeté dans le Nil, comme les autres enfants des Israélites; mais il en fut retiré par la fille même de Pharaon, qui l'adopta et lui donna ce nom de Moïse, qui signifie *sauvé des eaux*.

Lorsque Dieu voulut délivrer son peuple, il apparut à Moïse sur le sommet d'une haute montagne, et lui commanda d'emmener les Israélites de la terre d'Égypte. Il lui donna en même temps le pouvoir de faire des prodiges.

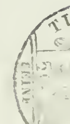
Moïse, obéissant aux ordres de Dieu, commanda à Pharaon de laisser partir les Israélites; mais Pharaon s'y refusa. Alors Moïse et son frère Aaron, firent plusieurs miracles, pour prouver la puissance du Dieu qui parlait par leur bouche. Pharaon s'en étonna, mais ne fut point décidé. Vainement des plaies, ou fléaux terribles, ravagèrent successivement son royaume, le cœur de ce roi demeura endurci.

Enfin Dieu, par la voix de Moïse, commanda à chaque famille de son peuple de manger un agneau sans tache, et de teindre, avec le sang de cet agneau, la porte de leurs maisons. Il leur recommanda de se ceindre les reins, d'avoir des souliers aux pieds et un bâton à la main, et de manger l'agneau à la hâte, parce que c'était la *pâque*, c'est-à-dire en hébreu, le *passage* du Seigneur.

En effet, dans la nuit qui suivit, un Ange passa sur l'Égypte et extermina tous les premiers nés de ce pays, hormis ceux des maisons marquées du sang de l'agneau.

A l'aspect de ce terrible châtiment, la consternation fut si grande, que Pharaon consentit aussitôt à laisser partir les Israélites, et qu'on les renvoya chargés de biens.

La pâque fut, depuis lors, célébrée tous les ans chez les Israélites, en commémoration de ce grand événement. C'était une de leurs trois principales fêtes, car Moïse avait dit de la part de Dieu : « Souvenez-vous de ce jour auquel vous êtes sortis de l'Égypte, et de la maison de votre esclavage : souvenez-vous que le Seigneur vous a tirés de ce lieu par la force de son bras. »



Ce fut en célébrant la pâque avec ses disciples, que le Sauveur du monde, méconnu par les Juifs aveuglés, institua le saint sacrement de l'Eucharistie. Pendant la *cène*, c'est-à-dire le festin, il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses apôtres en disant: *Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera donné pour vous: faites ceci en mémoire de moi.* Puis, ayant rempli de vin une coupe, et après avoir rendu grâces à son père, il la bénit, la présenta également à ses apôtres, et leur dit: *Prenez et buvez tous, car ceci est mon sang, qui sera bientôt répandu pour vous et pour tous les hommes, pour la rémission des péchés: chaque fois que vous ferez ce que je viens de faire, vous le ferez en mémoire de moi.*

Vous avez appris, mes enfants, comment un des apôtres, qui avait pris part à ce festin, Judas, trahit son divin Maître et alla le vendre et le livrer aux Juifs et aux Pharisiens. Vous connaissez l'histoire de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Vous savez enfin que, le troisième jour après sa mort, il sortit vivant de son tombeau.

La fête de Pâques que célèbrent les Chrétiens n'est pas, comme celle des Juifs, la commémoration de la délivrance du peuple israélite; elle est la commémoration de la resurrection glorieuse du Sauveur. C'est une des plus grandes fêtes de l'Église. C'est celle où elle a particulièrement recommandé aux fidèles de s'approcher de la table sainte, où se renouvelle l'auguste mystère de l'Eucharistie. Je n'ai rien à dire à ceux d'entre-vous qui sont déja appelés à cette grande participation; mais j'invite de nouveau ceux qui se préparent à y être admis à se bien pénétrer de toute l'importance de cette action, de tout ce qu'elle exige, et de tous les devoirs qu'elle impose.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

¶ Il ne faut pas confondre la poltronnerie avec la prudence.

¶ Il est sage de ne pas s'exposer à un danger, sans utilité pour les autres ou pour soi-même; c'est la prudence.

¶ Il est ridicule et honteux de trembler sans cesse pour soi, de voir un péril par-tout, et de n'oser l'affronter, si cela est utile; c'est la poltronnerie.

¶ La prudence fait faire un sage emploi des forces, et la poltronnerie rend perclus.

LE MOIS D'AVRIL.

Le nom de ce mois, en latin *Aprilis*, vient du mot *aperire*, qui signifie *ouvrir*. C'est en effet à cette époque que le sein de la terre commence à s'ouvrir, et que les premiers germes des plantes s'apprêtent à en sortir. Les Romains avaient mis ce mois sous la protection de Vénus. Il était chez eux le second de l'année. Dans leurs allégories, ils le représentaient sous la figure d'un jeune homme couronné de myrthe et qui semblait danser au son des instruments. On mettait dans sa main un flambeau qui brûlait en répandant des odeurs aromatiques, et on plaçait auprès de lui une cassolette d'où l'encens s'exhalait en fumée. Quelquefois une laiterie ornait le fond du tableau.

Nous voilà tout-à-fait dans le printemps. Les gazons sont verdoyants, les arbres sont couverts de bourgeons, dont quelques-uns ont deja même formé de petites feuilles d'un verd tendre. Nous allons jouir de la belle saison.

Je ne puis me dispenser de parler de cette singulière coutume, qui consiste à préparer, pour le premier de ce mois, des mystifications, auxquelles on donne le nom de *poissons d'avril*. Vous en avez tous entendu parler; peut-être même vous êtes-vous amusés à donner quelqu'un de ces *poissons* à certains de vos camarades. J'aurais voulu pouvoir vous expliquer l'origine de cet usage et l'étymologie du nom qu'il a reçu; mais comme j'ignorais l'une et l'autre, il m'a fallu faire des recherches dans de gros livres, et j'ai perdu mon temps. Les explications que j'ai trouvees m'ont paru trop peu satisfaisantes et trop invraisemblables, pour vous etre données. Je m'en abstiendrai donc, et je me contenterai de vous raconter à ce sujet l'histoire ci-apres.

LE POISSON D'AVRIL.

« Mes chers camarades, c'est après demain le premier d'avril. J'espère que vous serez disposés, comme moi, à profiter de cette circonstance pour jouer quelque bon tour à ce M. Dupré, notre maître-d'étude. Vous n'avez pas oublié, sans doute, cette longue série de griefs accumulés contre lui; vous vous rappelez ce regard perçant auquel le moindre geste ne saurait échapper, cette oreille aussi fine qu'elle devrait être longue, et qui sait distinguer la voix de chacun et saisir un mot à peine articulé; vous avez encore devant les yeux cette mine sévère et renfrognée; vous entendez cette voix rauque et toujours menaçante; vous avez sur le cœur ces dénonciations, ces retenues, ces *pensum* qui crient vengeance. Le moment est venu! Il faut servir au sieur Dupré un poisson, et je pré-

tends qu'il l'avale avec toutes ses arrêtes. C'est pour délibérer sur cette grande affaire que je vous ai convoqués mystérieusement dans ce lieu. Parlez, mes amis, et que chacun exprime librement sa pensée. »

Telle fut la belle harangue que prononça un écolier de treize ans, à douze de ses camarades réunis, pendant la récréation du soir, sous un vieux hangar dans une des cours d'un collége de Paris. Et cet écolier, savez-vous, mes chers lecteurs, quel il était? Je pourrais vous le nommer, mais il est connu de vous tous, et j'ai mes raisons pour ne pas le compromettre.

Ce que vous devinerez sans peine, c'est que son discours eut l'approbation de tout l'auditoire. « Voilà une excellente idée, s'écria un des camarades; moi, je pense qu'il faut envoyer à ce M. Dupré, dans un panier en forme de bourriche, un grand bonnet d'âne. — Non, non, dit un autre, il vaudrait mieux lui écrire qu'il est nommé membre de l'Académie, et il serait capable de le croire et d'aller faire ses remercîments. » Chacun imagina ainsi quelque plaisanterie; après quoi le premier, que je nommerai Roland, reprit la parole. « Vous vous trompez tous, dit-il, et l'idée que j'ai eue d'abord vaut encore mieux que les vôtres. Il faut envoyer au dit Dupré une lettre d'invitation pour dîner chez le Grand-Maître de l'université, en habit habillé, l'épée au côté, et Dieu sait quelle jolie tournure aura notre maître-d'étude dans cet accoutrement. »

A cette proposition, les applaudissements redoublèrent. Roland avait préparé la lettre qui fut approuvée. Le soir même on la remit à un externe qui se chargea de la jeter dans une boîte de la petite poste. Le lendemain, vers neuf heures, elle fut remise à M. Dupré, pendant qu'on était dans la salle d'étude. Je vous laisse à penser les regards, les mines et l'envie de rire de nos écoliers, tandis que M. Dupré lisait cette lettre, et qu'une expression de joie se manifestait sur son visage. Jamais il n'y avait eu autant de distraction parmi les élèves; mais heureusement M. Dupré était un peu distrait lui-même, en sorte qu'il fut moins surveillant que de coutume.

Le jour suivant, la gaieté fut au comble lorsqu'on s'aperçut, à l'absence du maître-d'étude, que le poisson d'avril avait réussi. Cependant on n'était pas sans une certaine inquiétude, dont on ne pouvait se rendre compte. Il est difficile de se défendre de ce sentiment, lorsqu'on a commis une action que la conscience n'approuve pas tout-à-fait. Chacun était impatient de revoir le maître-d'étude.

Le 2 avril au matin, il reparut à la classe. Son air était triste, mais n'avait rien de sévère. Il parlait même d'un ton plus doux que de coutume, et on voyait qu'il était intérieurement très peiné. Involontairement, ce sentiment se communiqua aux élèves. Ainsi ce qui devait être un si grand divertissement commençait à devenir un sujet de chagrin. « Messieurs, dit enfin le maître-d'étude, c'est vous sans doute qui m'avez joué hier le tour dont j'ai été la dupe. Je ne croyais pas que mes soins eussent mérité cela de votre part, et vous m'en voyez sincèrement affligé. Je pourrais me plaindre de ce que vous m'avez occasionné inutilement, pour me procurer un habit de cérémonie, une dépense qui est bien fâcheuse pour moi. Cette dépense m'a enlevé la somme que je destinais à payer un quartier, qui échoit sous trois jours, de la pension de mon fils dans ce collége. J'avais gagné cet argent à la sueur de mon front; il est dur pour moi de le perdre. Mais ce qui m'afflige le plus, c'est d'avoir reçu de vous un pareil traitement. Que vous ai-je fait? Je vous consacre mon temps, mes soins, ma liberté, et vous agissez comme si vous aviez à vous venger de moi. J'aime à croire pourtant que vous n'avez été qu'étourdis, et que votre cœur n'est pour rien dans tout ceci. Puisse du moins cette aventure vous apprendre qu'il est important de réfléchir, avant de se laisser aller à la tentation de faire une mauvaise plaisanterie qui peut nuire à un honnête homme. »

Le maître-d'étude se tut, et il put voir que ses paroles venaient d'exciter de vifs regrets parmi les élèves. Il en reçut une assurance plus positive encore les jours suivants. Ces jeunes gens, ordinairement si espiègles, si indociles, si étourdis, n'avaient plus besoin qu'on leur fît la moindre observation. Studieux, silencieux, attentifs, ils paraissaient s'efforcer d'expier un tort, et Roland sur-tout donnait un admirable exemple.

Au bout de trois jours, le pauvre maître-d'étude, qui avait dépensé, pour sa toilette d'apparat, l'argent destiné à la pension de son fils, alla trouver le proviseur, afin de lui demander un délai pour le paiement de cette pension. « Que voulez-vous dire? lui répondit le proviseur; vous avez fait payer hier. — Comment? — Oui, voilà votre quittance que j'ai mise de côté pour vous la remettre. — Serait-il possible?... Oui, ce sont ces pauvres jeunes gens... Ce sont eux, sans aucun doute. » Le maître-d'étude alors raconta tout au proviseur, qui fit aussitôt appeler Roland. Ce dernier rougit jusqu'aux yeux, lorsqu'il sut de quoi il s'agissait. Il convint que lui et ses camarades avaient voulu réparer autant que possible les suites de leur étourderie, et il supplia le maître-d'étude de ne pas refuser ce petit hommage de leurs regrets et de leur estime. « Eh bien, j'y consens, dit M. Dupré; mais à une condition, mon cher Roland, c'est que vous et vos camarades me prouverez constamment qu'il a été offert aussi par l'affection. — Je m'y engage au nom de tous, s'écria Roland. » Et il embrassa le maître-d'étude et le proviseur.

QUESTION

PROPOSÉE PAR LE BON GÉNIE.

Une de mes jeunes correspondantes, de qui la lettre en réponse à mes dernières questions a été imprimée dans mon numéro de dimanche dernier, avait mis dans cette lettre la phrase que voici : *Il me semble qu'on pourrait nommer la bienveillance le supplément de la politesse.*

J'ai supprimé cette phrase, parce qu'elle exprime une erreur, et qu'il m'aurait fallu y ajouter quelques réflexions, pour lesquelles l'espace me manquait; mais j'en dois compte aujourd'hui. Ma jeune correspondante, qui d'ailleurs m'a écrit de si jolies choses, s'est trompée sur ce point. La bienveillance, en effet, ne saurait être le supplément de la politesse; car la bienveillance est un sentiment, elle est dans le cœur, et la politesse n'est que dans les formes. Ce serait donc bien plutôt la politesse qui serait le supplément de la bienveillance.

Je demande pardon à mon aimable correspondante, Mademoiselle Blanche R....., de cette petite observation, dans laquelle je vais trouver le sujet de la nouvelle question que je dois proposer aujourd'hui. Je prie donc, mes jeunes lecteurs, puisqu'il s'agit de politesse, de vouloir bien me dire :

En quoi consiste la politesse?
Pourquoi la politesse est un devoir?
Et quels avantages on trouve à être poli?

Je viens d'éprouver une petite tentation de jeter en avant quelques mots propres à suggérer des idées à mes jeunes lecteurs; mais, réflexion faite, j'aime mieux avoir toute la fraîcheur des leurs, et laisser leur pensée entièrement libre. Je suis convaincu qu'ils sont plus flattés de composer leurs réponses sans aucun aide, que de recevoir un avis, même de moi, quoiqu'alors, cet avis, étant commun à tous, ne dût pas inspirer à leur délicatesse le même scrupule qu'un conseil particulier. Je me tais donc, et les laisse faire.

J'attendrai les réponses qu'ils voudront bien m'adresser, jusqu'au dimanche 24 de ce mois.

VARIÉTÉS.

Je n'ai pas encore pu annoncer que, depuis environ trois semaines, un nouveau Panorama est ouvert au public dans la grande rotonde du boulevard des Capucines; c'est celui de Constantinople. Ce Panorama est magnifique. L'illusion est complète. On se croit véritablement transporté dans le milieu de cette ville immense, fondée par un empereur chrétien, Constantin, et aujourd'hui la capitale des successeurs du faux prophète Mahomet. La position de Constantinople est admirable, et on conçoit très bien comment Constantin put être tenté de transporter dans un aussi beau lieu le siège de l'Empire Romain. Tous ces golfes qui forment des abris naturels pour les vaisseaux, ces promontoires si riants et si pittoresques, ce Bosphore, de l'autre côté duquel on aperçoit une seconde ville, Scutari, et de superbes maisons de plaisance; tout cela compose un tableau, qui fait regretter qu'un aussi beau pays soit habité par des Turcs ignorants, maussades et à-peu-près barbares.

On peut aller au Panorama prendre une leçon de géographie et d'histoire. C'est ce qui est arrivé lorsque celui de Rio Janeiro était exposé. L'auteur de ces beaux tableaux m'a conté qu'une pension de jeunes demoiselles y était venue, le matin avant l'entrée du public, avec leur professeur de géographie, qui leur avait donné là une leçon aussi fructueuse que celle qu'on pourrait prendre en faisant un voyage. Cette idée m'a paru excellente, et je ne doute pas que d'autres n'en fassent leur profit, pendant l'exposition du Panorama de Constantinople.

— Il y a quelques jours, une petite demoiselle nommée Élisabeth, s'étant approchée trop près d'une bougie, mit le feu à son bonnet. Au lieu de perdre la tête, et de courir comme une étourdie, ce qui n'aurait fait que donner de l'activité à la flamme, elle s'est gardée de faire aucun mouvement, autre qu'avec ses mains, pour tâcher d'éteindre le feu; elle a appelé en même temps, et sa prudence et sa présence d'esprit ont donné à sa bonne maman, qui était dans la pièce voisine, le temps d'arriver avant que la flamme eût fait de grands progrès. Cette aimable enfant, qui mérite des éloges sous d'autres rapports plus importants, en a été quitte pour avoir une légère brûlure au front.

— Je connais un jeune garçon, fort studieux et fort bon enfant, mais qui se figure apparemment qu'en mangeant ses livres il se pénètrera mieux de ce qu'ils contiennent. J'ai trouvé l'autre jour chez lui un La Fontaine dont les coins étaient rongés, comme s'il eût été étudié par un jeune chien; un *Cornelius Nepos* dont les marges étaient dévorées comme si on l'eût donné à traduire à des souris, et un Boileau dont les feuillets semblaient avoir été feuilletés par la griffe d'un chat. Je me suis dit aussitôt que, si ce jeune homme me priait jamais de lui prêter des livres, je me garderais de lui confier ceux auxquels je tiens.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi. n° 6

Dimanche, 10 Avril 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Numéro 49.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'HIRONDELLE.

« Que fais-tu donc là, mon pauvre Jago? Au lieu de balayer le vestibule, tu y sèmes des petits brins de paille, de crin, d'herbe sèche, et même de petites plumes que tu as ramassées je ne sais où. Tu as imaginé là, en vérité, un drôle d'amusement. » Ainsi parlait un jour le jeune Alonzo à un bon vieux nègre, ancien serviteur de M. de Créneil, son père; et cette scène se passait dans un antique château de Poitou, sous un immense vestibule dont les poutres étaient noircies par le temps et par la fumée.

« Ce que Jago fait! répondit le vieux Nègre; vous n'avez donc pas vu, bon petit maître, que l'hirondelle est revenue?— Est bien, qu'est-ce que l'hirondelle a à faire des petites ordures dont tu viens de parsemer le pavé? — Oh! que oui, qu'elle en a à faire, petit maître. Voyez-vous, là au coin de cette poutre noire et de la vieille corniche dégradée, voilà le reste de son nid de l'année dernière. Il est tombé en ruine son pauvre nid, et il faut qu'elle le refasse, et moi, veux lui éviter la peine d'aller chercher bien loin des matériaux. — Mon pauvre Jago, je ne comprends guère ce que tu veux me dire. — Oh! petit maître, c'est que vous n'avez pas tant de raisons que moi d'aimer les hirondelles. Pourtant, ce sont de jolis oiseaux, bien gracieux, bien aimables, bien fidèles, et qui viennent toujours vous annoncer le printemps. — Comment, Jago, nous annoncer le printemps? — Oui, petit maître; voyez vous, vous n'avez pas encore fait attention à cela, vous, parce que vous avez tant d'autres choses pour vous amuser; et puis vous n'avez pas quitté votre pays, et vous n'avez pas besoin que les oiseaux vous en apportent des nouvelles — Quoi! mon bon Jago, est-ce que ces jolis oiseaux t'apportent des nouvelles de ton pays? — Quand moi dis des nouvelles, petit maître, c'est-à-dire seulement, qu'ils en reviennent. — En vérité? conte moi donc cela, je t'en prie. — Eh oui; vous savez bien que, quand l'hiver approche, toutes les hirondelles disparaissent? Eh bien, c'est qu'elles s'en vont, parce qu'elles craignent le froid, et puis aussi parce qu'elles se nourrissent de petits insectes, et que, lorsque le froid a fait périr les insectes, elles ne trouvent plus de nourriture. Mais le bon Dieu prend soin des petits oiseaux, et le bon Dieu a donné à l'hirondelle l'instinct de s'en aller pendant l'hiver dans les pays où il fait toujours chaud; et moi, suis né dans un de ces pays. Ces jolies hirondelles, qui reviennent à présent que le printemps est de retour, ont passé l'hiver près du lieu où moi suis né. Jago le reverra jamais ce lieu que lui aimait tant, et c'est pour cela qu'il a

tant plaisir à revoir les hirondelles qui en reviennent. — Et comment appelles-tu ton pays, Jago? — On l'appelle ici Sénégal, petit maître. — Le Sénégal! mais j'ai lu dans un livre de géographie que c'est un triste et vilain pays, où on étouffe de chaleur, où il ne vient presque pas de plantes, et ou il n'y a que des hommes noirs qui doivent être bien méchants. — Méchants! petit maître, méchants! Et pourquoi méchants? pauvre Jago est noir, mais pas méchant. — Ah! c'est vrai, c'est vrai, mon bon Jago, je te demande pardon; tu sais que je t'aime bien. — Oh! oui, oui, petit maitre, vous aussi bien bon, bien aimable. Mais voyez vous, si vos livres disent du mal de mon pays et des hommes noirs, faut pas les croire. Les hommes noirs sont pas méchants, et le pays, quand même il y fait bien chaud, c'est le pays de Jago, et Jago l'aime, comme vous aimez le château de bon maître, M. Créneil. Un jour, Jago était grand comme vous, on a mis Jago sur un vaisseau et on l'a mené bien loin, bien loin, et Jago plus jamais n'a revu son pays. — Pauvre Jago! — Oh! petit maître, faut pas plaindre Jago; lui pas malheureux, puisqu'il a bon maître. Mais tout de même, n'a pas oublié son pays, et lui aime à voir les hirondelles qui reviennent. — Mais comment sais-tu que les hirondelles reviennent de ton pays? — Oh! quand le vieux Jago était tout petit, il voyait venir les hirondelles sur la rivière au Sénégal, et il entendait dire qu'elles arrivaient du beau pays de France. Et puis, quand moi a été en France, et que l'hirondelle est venue, moi a bien pensé qu'elle venait du pays de Jago. Oh! petit maître, comme moi a été content, quand moi l'a vu venir faire son nid là sous ce vestibule! Et puis, tous les ans, au mois d'avril, revenir voltiger là au même endroit; et puis, chercher des brins de crin, de paille, et d'herbe sèche pour les arranger avec de la terre, et en faire son nid; et puis chercher des petites plumes bien fines, pour faire un lit douillet dans le nid; et puis ensuite, les petits qui viennent éclos; et puis, le père et la mère qui vont à la chasse des insectes pour nourrir les petits, et les petits qui tendent le bec, et leur joli gazouillement, et les petits qui prennent des plumes, et ensuite qui s'envolent; et l'automne qui arrive; et les jolies hirondelles qui partent; et Jago qui dit: bon voyage, moi n'a pas des ailes légères, jolies; moi peux pas voler au Sénégal. Et Jago qui a envie pleurer, et qui dit pour se consoler: Moi aime bon maître de tout mon cœur et voudrais pas le quitter. Tenez, tenez, petit maître, voyez-vous? voilà l'hirondelle qui passe; elle a ramassé un brin de crin, elle va travailler. Si vous saviez comme elle est leste et adroite! Vous voyez bien le cordon de la sonnette? On l'a posé l'année dernière. Elle y avait pas fait attention, elle avait tout de même maçonné son nid. Voilà qu'en tirant le cordon, on a défait tout son travail. Elle a recommencé; on a encore tout dérangé en sonnant. Alors elle a vu que le cordon remuait, elle a refait le nid, mais en laissant un petit passage, comme un tuyau de plume, où le cordon passait et pouvait remuer sans défaire le nid. — Ce que tu me dis là est-il bien vrai, Jago? — Oh! Jago sait pas dire autrement que vrai, petit maître. Mais vous allez voir, cette année, que l'hirondelle fera tout de même. — Mais sais-tu, Jago, que tu m'apprends des choses que j'ignorais tout-à-fait? Puisque tu as si bien observé les hirondelles, dis-moi, je te prie, pourquoi il y a des temps où elles volent très haut et d'autres où elles ne font que raser la terre et la surface des eaux? — Ah! petit maître, c'est que, quand le temps est sec, elles trouvent des insectes à attraper dans les airs, et quand le temps est humide, elles n'en trouvent que près de la terre. Aussi quand vous voyez l'hirondelle raser la terre ou la rivière, c'est signe qu'il pleuvra. — J'avais bien entendu dire cela, mais je ne savais pas pourquoi. Pauvres petits animaux! tu viens de m'inspirer pour eux un véritable intérêt. — Vraiment! Petit maître; eh bien, alors, Jago a une grâce à vous demander — Oh! demande-moi ce que tu voudras, mon bon nègre. — C'est que moi a entendu dire comme ça que bon maître, M. Créneil, vous donnerait bientôt un fusil. Voulez-vous, petit maître, promettre à Jago de pas tuer jamais les hirondelles? — De tout mon cœur, bon Jago. Pourquoi tuer ces jolis oiseaux, si aimables et si innocents? — Oh! c'est que, quelquefois, pour montrer son adresse... Ils sont difficiles à tirer; ils volent en zig-zag, et vite, vite, vite... — Rassure-toi, mon ami, je te promets que les hirondelles ne trouveront ici qu'une douce hospitalité.

LE SAUVAGEON.

M. et Mme de Belville avaient deux enfants; mais leur fille seule habitait avec eux, tandis qu'Edmond leur fils, plus jeune de cinq ans que sa sœur, avait été confié à son grand-père, qui l'aimait follement et l'avait emmené dans sa terre au fond de l'Auvergne. Quelques années s'étant écoulées, M. de Belville éprouvait un vif desir de revoir son fils, mais il était retenu par la crainte d'affliger son vieux père, par cette séparation, et ce ne fut qu'à la mort de ce dernier qu'il rappela Edmond.

Habitué à parcourir, par tous les temps, les montagnes de l'Auvergne, à garder les bestiaux avec les enfants des fermiers de son grand-père, Edmond avait adopté leur patois, leurs occupations, leurs ma-

nières, sans qu'il fut jamais question pour lui d'étude ou d'obéissance, car son bon papa, par une tendresse bien mal entendue, ne souffrait pas qu'on le contrariât, et croyait lui avoir suffisamment prouvé son attachement, lorsque, soir et matin, il avait baisé ses grosses joues fraiches et rebondies.

Lorsque le pauvre enfant fut revenu sous le toit paternel, il éprouva mille contrariétés, et les choses les plus simples, depuis la nécessité de porter des bas jusqu'à celle d'apprendre à lire, lui devinrent insupportables. En vain sa sœur, qui l'aimait tendrement, s'efforçait-elle de le soumettre aux lois de la politesse ou de la propreté. Un jour qu'elle cherchait à obtenir de lui qu'il peignât ses cheveux et qu'il lavât ses mains, il l'appela *petite maîtresse*, et répondit qu'une fois tous les dimanches, c'était bien suffisant.

Cet échantillon du soin qu'il prenait de sa personne, peut donner une idée de la politesse de ses manières. En un mot, la brusquerie de ses paroles et du ton qui les accompagnait, pouvait passer, sans que ce fût son intention, pour peu respectueuse envers ses parents, et fort grossière pour tout le monde; de plus, il refusait positivement de rien apprendre, et lorsqu'il se hasardait à se mêler de la conversation, il montrait tant de rusticité et d'ignorance, que pour n'avoir point à rougir de son fils, M. de Belville décida que, tant qu'il ne changerait pas de manières, il passerait dans sa chambre, le temps où il y aurait du monde au château. Un jour qu'il y avait grande compagnie, le pauvre Edmond avait passé toute la matinée enfermé. Après avoir sifflé tous les airs auvergnats qu'il avait appris; après avoir attrappé des mouches, et baillé à se démettre la mâchoire, il appuya sa tête sur la vitre de sa fenêtre, se flattant que bientôt il verrait les visites remonter en voiture. Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il aperçut qu'on dételait les chevaux, et que par conséquent, elles restaient à dîner. Dans l'humeur qu'il en ressentit, il refusa le repas que lui apporta un domestique, et il commençait à répandre des larmes de dépit et d'ennui, lorsque sa sœur arriva, lui apportant sa part d'un excellent gâteau aux amandes qu'on avait servi au dessert. « Je viens te consoler quelques instants, lui dit-elle; papa permet que tu prennes l'air de ce côté, qui est opposé aux fenêtres du salon. » Reconnaissant de la bonté de sa sœur, Edmond la suivit. Le cercle de sa promenade était peu étendu; il se bornait à une haie d'épines qui servait de clôture au jardin potager, et que le jardinier taillait en ce moment. Edmond et sa sœur s'arrêtèrent à le regarder travailler. Il allait abattre un petit prunier sauvage qui avait poussé naturellement dans cette haie. « Donne-moi, avant, ses fruits, que je les mange, dit Edmond, en cueillant quelques petites baies vertes, qu'il porta à sa bouche. — Ah pardine, Monsieur, répondit le jardinier, il faut que vous ayez du cœur, si vous les mangez; j'aimerais autant avaler du vinaigre. Mais au reste, ce petit vilain sauvageon n'en portera plus, car il n'est bon à rien, et ne servira qu'à chauffer mon four. — Mais, dis-moi, Thomas, demanda Edmond quand il eut craché et essuyé ses yeux, que l'aigreur des prunes sauvages avait remplis de larmes, pourquoi y a-t-il une si grande différence entre cet arbre et cet autre prunier que je vois dans ton potager? — Pardine, Monsieur, l'un est un sauvageon qui n'a jamais été taillé, greffé, cultivé: ça pousse tout tortu; ça vous donne des fruits si aigres, qu'ils feraient, comme on dit, danser les chèvres. L'autre, au contraire, greffé sur un excellent prunier de Reine-Claude, dès son plus jeune âge a eu *un tuteur*, c'est-à-dire, un soutien pour conserver son tronc bien droit. On a taillé ses branches, fumé ses racines. Aussi de trois lieues à la ronde on vient chercher de ses fruits; il n'y en a jamais assez: mais il y en a toujours trop de celui qui est verd et âpre. »

Edmond resta pensif. « Mon ami, lui dit sa sœur en passant tendrement son bras sous le sien, l'un de ces deux pruniers ne ressemblerait-il pas à un enfant *sans culture*, qui s'obstinerait à rester tel que la nature l'a fait, sans souffrir que l'éducation le corrigeât ou le perfectionnât?... — Et l'autre, interrompit Edmond, est semblable à ma sœur, qui plait aux yeux et que tout le monde recherche. » Ce compliment était le premier qui sortît de la bouche d'Edmond, et lui fut suggéré par l'amitié fraternelle. A dater de ce jour, il charma ses parents par le changement de ses manières. Devenu grand, aimable, instruit, on assure qu'il conserva toujours de la prédilection pour les *prunes de Reine-Claude*. **.

PREMIÈRE LETTRE

DE Mme DE R..... A SON FILS, FÉLIX DE R.....,

Au moment où il venait d'entrer au collége.

En nous quittant, mon cher enfant, nous nous sommes promis d'entretenir une correspondance exacte, et je suis la première à te donner l'exemple. Il est mille choses que je n'ai pu te recommander en me séparant de toi, parce que, je l'avouerai, j'étais trop attendrie pour pouvoir parler. Quelle est la mère, qui, lorsqu'elle quitte pour la première fois un fils chéri, nourri et élevé par elle, ne trouve pas en l'embrassant plus de larmes que de paroles?

Cependant, mon Félix, la raison doit reprendre ses droits: je crois la tienne au-dessus de ton âge, et je regarde comme un devoir, de te donner une idée juste de notre situation.

Tu sais déjà, mon fils, que tu es le seul appui de

tes trois sœurs, et que si elles avaient le malheur de me perdre, elles n'auraient pas d'autre ami, d'autre protecteur que toi. Mais tu ignores peut-être combien peu de fortune a laissé ton père en mourant. Garde-toi d'imaginer que cette médiocrité fût le résultat de dépenses folles ou d'aucuns désordres. Non, la mémoire de cet homme respectable est sans tache comme le fut sa vie, et si la fortune a refusé de sourire à ses entreprises, il ne l'a jamais regretté que pour vous. Hélas! il me semble encore le voir succombant à une longue maladie. Après m'avoir long-temps parlé des consolations qu'il avait puisées dans la religion, tout-à-coup, d'une main, il serre la mienne; il étend l'autre pour bénir ses quatre enfants, et me dit : « Sois cou-« rageuse et remplis ta tâche : veille soigneusement « sur les seuls trésors que je puisse te laisser!..... » Ce furent ses dernières paroles.

Dieu a béni cette tâche, que j'ai remplie de mon mieux. Notre petite fortune, aidée de mon travail, a suffi pour que, dans la petite ville de province que nous habitions, mes chers enfants ne connussent ni le besoin, ni même les privations : je fus, tu le sais, mon fils, votre nourrice, votre berceuse : tour-à-tour, couturière, lingère et maîtresse d'école, j'appris à tes sœurs à coudre, je vous montrai à lire, à écrire, à compter; avant tout, je vous avais instruits à prier Dieu, à vous confier en sa bonté paternelle. Lorsque nos journées étaient ainsi remplies, tu sais encore, Félix, que la gaieté, l'abondance régnaient dans notre petit ménage. Tu n'oublieras pas, sans doute, la galette et les cerises, que la bonne Mathurine, notre unique servante, apportait, pour le souper, sur le gazon qui s'étend devant la maison.

Cependant, des gens désœuvrés ou bavards, car il n'y a que ceux-là qui s'occupent des affaires des autres, se demandaient pourquoi je vivais si simplement; pourquoi je n'avais pas une bonne de plus, des habits plus élégants, etc., etc. Toi-même, mon cher Félix, en revenant de chez ta tante, qui n'est pas beaucoup plus riche, tu t'étonnais de ne pas trouver chez nous, les objets de luxe que tu voyais chez elle. Tu vas maintenant comprendre le motif de cette sévère économie. Je ne pouvais me dissimuler que je t'avais appris tout ce que je savais, mais qu'étant sorti de la première enfance, d'autres instituteurs que ta mère te devenaient nécessaires; en un mot, qu'il te fallait quelques années de collége, pour te mettre en état d'embrasser un jour une carrière quelconque, d'où dépendait ton avenir et celui de tes sœurs. C'est pour subvenir à la dépense, assez forte, que nécessite ce séjour au collége, que depuis bien des années j'amasse une somme qui est destinée à ton éducation. Voilà, mon fils, l'explication de ma mise si simple, de ma table, saine, mais frugale, en un mot, de toutes les privations qu'un devoir sacré m'ordonnait de m'imposer.

Aussitôt que j'ai eu amassé l'argent nécessaire, je t'ai envoyé à Paris, dans l'un des meilleurs colléges de cette capitale. C'est à toi maintenant de completter mon ouvrage. Il faut que par une volonté ferme, une attention suivie à tes études, tu fasses fructifier le grain que j'ai semé. Il faut que tu te dises chaque jour : « Si je suis inattentif, inappliqué, indocile, je rends inutiles les sacrifices et les privations auxquels ma mère s'est soumise depuis plusieurs années. Il dépend de moi de tromper son attente, ou de la surpasser; d'être un fils reconnaissant ou ingrat..... » Je suis bien sûre, mon Félix, que ton choix est déjà fait.

Il était nécessaire que cette petite explication précédât notre correspondance; maintenant, mon enfant, tu es au fait de tous mes secrets, et j'attends avec impatience ta première lettre. Tu vas sans doute me raconter combien la ville de Paris t'a paru belle et grande, à toi qui n'as jamais quitté ta ville natale! Quant à moi, je n'ai pas de grandes nouvelles à te donner : tes deux sœurs aînées, Alphonsine et Juliette, prient Dieu chaque soir avec moi, pour notre cher petit voyageur; ta petite sœur, Sophie, qui est trop jeune pour calculer les distances et le temps, dit, chaque jour, que c'est sûrement *demain* que tu reviendras; et ton chien, Azor, va régulièrement se coucher sous la chaise où tu avais l'habitude de t'asseoir, comme s'il t'attendait.

Quant à moi, mon cher enfant, je pense à toi, et t'embrasse avec toute la tendresse d'une mère, je ne connais rien de plus fort. **.

CHARADE.

C'était jadis sur mon premier
Qu'après la victoire, un guerrier
Montrait son front ceint de laurier.
Dans mon nom, mes enfants, vous trouvez mon dernier;
Doux titre, qu'envers vous je veux justifier.
C'est dans la terre enfin qu'on cherche mon entier.

(J'invite mes jeunes lecteurs à s'occuper des questions que je leur ai proposées dimanche dernier, plutôt que de l'explication de cette charade. Je me charge de la leur donner moi-même dans mon prochain n°).

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er mai 1824 pour un an, ou du 1er novembre 1824 pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'avril courant, sont invités à le renouveler avant le dimanche 1er mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 17 AVRIL 1825.

NUMÉRO 50.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE CHARBON.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade va me fournir aujourd'hui le sujet d'un long article. Ce mot est CHARBON, dans lequel on trouve *char* et *bon*.

Chez les Romains, lorsqu'un général avait remporté une victoire, il obtenait les honneurs du triomphe. Il entrait dans Rome, monté sur un *char* et couronné de lauriers. Le char était orné des dépouilles des vaincus, que le triomphateur allait offrir à Jupiter et suspendre dans le temple de ce dieu.

Dans les allégories payennes, on a constamment représenté la Victoire portée sur un *char*. Les anciens donnaient un *char* à la plupart de leurs divinités: celui de Junon était traîné par des paons; celui de Vénus, par des colombes; celui de Neptune, par des chevaux marins, animaux fabuleux; celui de Pluton, par quatre chevaux noirs fougueux; celui de Cybèle, par des lions; celui de Bacchus, par des tigres, des lions ou des panthères.

L'adresse à conduire les *chars* était fort estimée dans l'antiquité, et les courses de *chars* étaient un des nobles jeux de la Grèce.

Bon est un adjectif qui exprime une qualité, avec laquelle on est sûr de se faire aimer. Cette qualité vaut mieux que tous les avantages physiques, car elle est elle-même la beauté de l'âme. Le *bon* Génie desire que vous reconnaissiez qu'il n'a pas pris ce titre en vain, et il met toute son ambition à le justifier auprès de vous, car il ne souhaite rien tant que d'obtenir l'amitié de ses *bons* jeunes lecteurs.

Le CHARBON..... Oh! oh! je vois d'ici mes lectrices faire une petite mine dégoutée et s'apprêter à mettre leurs gants pour achever de lire cet article. Elles ne soupçonnent sûrement pas où il doit nous conduire. Nous allons voir.

On connaît, dans l'économie domestique, deux sortes de *charbon*, le *charbon de terre* et le *charbon de bois*: parlons d'abord du premier.

Le *charbon de terre* porte un nom moins vulgaire qui est celui de *houille*. La houille est une matière noire, luisante, ayant la consistance d'une pierre, quelquefois assez fragile et susceptible de se briser en éclats. On la retire du sein de la terre, où elle se trouve en couches d'une grande étendue, qui ont plus ou moins d'épaisseur. Le plus communément, cette épaisseur est de trois à six pieds. Les lieux où on trouve de ces couches, et où l'on creuse la terre pour en retirer la houille, sont des mines qu'on nomme *houillères*. La France, la Belgique et l'Angleterre sont les contrées de l'Europe où ces mines sont le plus nom-

breuses et abondantes. Les mineurs qui les exploitent mènent une vie bien pénible et bien laborieuse. Ils ne voient presque jamais le soleil, et passent leurs journées enfouis dans de profonds souterrains noirs. L'air qu'ils y respirent est souvent infecté de vapeurs impures, et quelquefois même ils y rencontrent un gaz inflammable qui, à l'approche d'une lampe, prend feu subitement et leur donne la mort. Quelle différence de la condition de ces pauvres mineurs à celle du laboureur qui respire un air pur, et contemple le ciel, les arbres et les fleurs des champs!

La houille est composée principalement d'une substance combustible à laquelle on donne le nom de *carbone*, et qui est le charbon pur. Elle en contient un peu plus des deux tiers de son poids. Elle renferme en outre du *soufre*, substance minérale aussi combustible, comme vous savez; et du *bitume*, autre subtance minérale également combustible qui, prise isolément, brûle en répandant une odeur particulière qu'on appelle *bitumineuse*.

La houille produit, en brûlant, une très vive chaleur; aussi les forgerons s'en servent-ils pour faire rougir le fer qu'ils travaillent. On l'emploie dans beaucoup d'endroits pour chauffer les appartements; mais elle a l'inconvénient de répandre quelquefois une odeur de soufre ou de bitume. Cet inconvénient n'existe pas dans une espèce de combustible dont on fait une grande consommation en Angleterre, et qui commence à être employé à Paris. Ce combustible, qu'on appelle *coak*, est une houille qu'on a débarrassée du soufre qu'elle contenait, au moyen d'une première combustion lente.

Le *carbone*, qui forme la base principale de la houille, existe dans un grand nombre d'autres corps et particulièrement dans les végétaux. C'est en faisant subir au bois qui en contient le plus, une combustion lente, et en arrêtant cette combustion au moment convenable, qu'on obtient ce qu'on appelle le *charbon de bois*. Ce dernier n'est donc autre chose que le carbone du bois, dégagé en grande partie des autres substances auxquelles il était uni dans l'état d'organisation végétale.

Il ne faut pas croire cependant que le carbone soit ainsi réduit à un état de pureté parfaite. Dans l'état de pureté parfaite, en effet, il est susceptible de prendre un bien autre aspect, et je vais vous étonner probablement beaucoup en vous disant que le carbone pur, c'est le diamant. Oui, ce diamant, si beau, si éclatant, le plus brillant et le plus dur de tous les corps, n'est pas autre chose que le *charbon* ou le *carbone* pur, cristalisé. Exposé à un feu suffisant, il brûle tout entier avec une petite flamme brillante... Eh bien, quoi? cela diminuerait-il votre estime pour le diamant? Il me semble, à moi, qu'il n'y a rien que d'honorable pour lui dans ce rapprochement avec un corps, moins beau sans doute, mais assurément bien plus utile. Je n'en fais pas moins assez de cas du diamant pour penser qu'il mérite un article particulier. C'est pourquoi je m'arrête en me réservant de vous parler un autre jour du diamant, des pierres précieuses et des cristaux en général.

P. S. L'article qu'on vient de lire était déjà composé à l'imprimerie quand j'ai reçu, au sujet de la charade, une lettre fort intéressante, que je regrette de ne pouvoir plus imprimer en entier, mais dont je puis au moins donner quelques extraits, car elle contient des détails qui ne se trouvent pas dans mon article, et qui le complèteront.

« La fable, dit mon jeune correspondant, attribue l'invention des chars à Érésichton, roi d'Athènes et fils de Vulcain, qui avait, dit-on, le corps terminé par une queue de serpent, et qui se servait d'un char pour cacher cette difformité. Les Romains leur donnaient différents noms, suivant le nombre de chevaux dont ils étaient attelés; ainsi, l'on nommait les chars à quatre chevaux *quadrigæ*.

« Vous dites que le charbon se trouve dans la terre; cependant, celui que vos abonnés ont pu voir chez leurs parents est le résultat de la combustion du bois. Pour l'obtenir, on couvre de terre un tas de bois plus ou moins grand, en ayant soin de laisser un espace libre au milieu, pour que l'air circulant alimente le feu. Un grand nombre de nous ont pu voir les préparatifs de cette opération ou les places noircies où elle avait eu lieu. On éteint ce brasier, lorsqu'on juge le bois suffisamment brûlé pour ne plus produire de fumée quand on l'emploiera. Il s'exhale toutefois de ce charbon une vapeur qui asphixie ceux qui ne prennent pas assez de précautions pour aérer la pièce où ils l'emploient.......

« L'exploitation des mines de houille est dangereuse à cause du *gaz hydrogène carboné* que les mineurs appellent *grison* ou *moffette*. Ce gaz, en se mêlant à l'air, s'enflamme et produit des explosions souvent funestes aux ouvriers. Pour éviter ce danger, M. Davy, savant anglais, a inventé une lampe appelée *lampe de sûreté*, dont la flamme est entourée, au lieu de verre, d'un treillage fort serré en fil de métal. Alors, le gaz attiré par la flamme, se consume dans la lampe, sans communiquer la flamme à celui qui se dégage de nouveau.

« Quelques personnes pensent que les bancs de houille sont produits par des forêts qui auraient été enterrées dans quelque grande catastrophe du globe, et qui auraient acquis ces nouvelles propriétés par un long séjour dans la terre. Quoi qu'il en soit, ou y

trouve des vestiges de plantes et d'arbres que l'on croit appartenir à de grandes espèces de fougères et aux palmiers....... « Léon Desormeaux. »

LES DEUX JUMEAUX.

Madame de G***, après avoir eu le malheur de perdre plusieurs enfants, devint enfin mère de deux jumeaux. Ils partagèrent également ses soins et sa tendresse. Nourris de son lait, bercés sur ses genoux, elle eut la jouissance de les voir croître avec une égale vigueur, et comme si la nature eût voulu les traiter avec autant d'impartialité que le faisait leur mère, il arriva qu'ils marchèrent le même jour, et que le premier mot que prononça chacun des deux, fut *Maman*. Théodore et Théobald toujours vetus de même, étaient sur-tout très remarquables par la ressemblance frappante qui existait entre eux. Leurs cheveux blonds bouclés, leurs yeux bleux, leur sourire, offraient au premier coup-d'œil un aspect si semblable, que pour les amis de leurs parents, il en résultait des méprises fort amusantes, et que leurs maîtres, pour le temps de la leçon, leur faisaient attacher au bras, un ruban de couleur différente, afin d'être bien assurés de celui des deux frères auquel ils parlaient. On pense que les enfants se divertissaient infiniment des erreurs auxquelles donnait lieu cette ressemblance, qui parfois avait abusé quelques instants jusqu'à leur père.

Pendant un voyage que fit ce dernier, Mme de G*** tomba malade et garda long-temps le lit. Les deux jumeaux ne quittèrent guère la chambre de leur mère et lui donnèrent des preuves touchantes de tendresse. Lorsqu'enfin elle fut convalescente, elle descendit dans le jardin, s'assit entre ses deux enfants et leur dit : « Lequel de vous deux, mes amis, m'a si bien soignée le jour où j'ai eu un accès de fièvre si violent, qu'à peine avais-je ma raison? J'ai seulement conservé une idée vague d'avoir vu l'un de vous deux, monté sur un tabouret, m'apportant à boire, et me frottant la tête. — C'est mon frère, » répondirent à-la-fois les aimables enfants, ne voulant point se faire valoir d'une action si simple, et qui leur avait été commune à tous deux. Cette réponse leur valut un tendre baiser de leur mère, qui dit ensuite en souriant : « Je voudrais bien aussi savoir lequel de vous deux a mangé mes confitures, et cassé le grand ressort de ma montre, en essayant de la monter? » A cette question, les enfants restèrent muets. « Maman, dit enfin Théodore en rougissant un peu, permets-nous de ne pas te répondre, car enfin, on n'aime pas à s'accuser soi-même, et il serait mal d'accuser son frère. — Mais si je devine la vérité? — C'est impossible, puisque nous sommes *tout pareils*. — Cependant, reprit leur mère, je sais fort bien que c'est Théodore qui a vidé le pot de gelée de groseilles, et que c'est Théobald qui s'est obstiné à monter et à casser la montre. — Comment as-tu pu nous distinguer, s'écrièrent les deux enfants à-la-fois, puisque tout le monde nous prend l'un pour l'autre? — C'est une façon de parler, qui ne peut convenir qu'aux indifférents, mais un père et une mère ne s'y tromperont jamais. Sans doute, vous vous ressemblez, continua Mme de G***, mais pour un œil attentif, il est des différences. Par exemple, Théobald a un petit signe sous l'oreille, que n'a pas Théodore; celui-ci a une prononciation plus brève que son frère; l'un a les dents plus écartées; l'autre les cheveux plus touffus. Soyez convaincus, mes enfants, que, dans tant de millions d'hommes, il n'y en a pas deux qui se ressemblent exactement. Ainsi l'a voulu la sagesse divine qui, en disposant suivant le même plan toutes les parties du visage humain, a permis que quelque chose de particulier les distinguât dans la physionomie, la voix ou le langage. Si tout était produit par un hasard aveugle, pourquoi toutes les figures humaines ne seraient-elles pas aussi semblables que le sont des balles fondues dans le même moule, ou des gouttes d'eau qui découlent d'une même source. Mais l'admirable prévoyance du créateur a garanti la société du nombre infini de méprises et de tromperies qui en eussent été le résultat. Car vous concevez que, dans l'impossibilité de reconnaître un homme d'un autre homme, la justice n'aurait pu distinguer le coupable d'avec l'honnête homme; dans les ventes, les marchés, les contrats, combien de fraudes, d'erreurs, que de querelles; quelle confusion dans la société, et même dans les familles!... — C'est vrai, Maman, tu as raison, interrompit Théodore. Cependant cela m'attriste. — Et moi aussi, dit Théobald, j'aimais tant que tu nous confondisses! — Rassurez-vous, mes chers enfants, si mes yeux distinguent vos traits, c'est mon cœur qui réellement n'admet entre vous aucune différence, et si, par exemple, je voulais embrasser celui dont je suis sans cesse occupée depuis le moment de sa naissance, celui dont les petits succès me comblent de joie, celui dont j'attends dans l'avenir ma gloire et mes plaisirs..... — Eh bien, Maman?..... — Eh bien, j'étendrais la main au hasard, et je serais sûre de ne me pas tromper. » **.

LA CHENILLE ET LE HANNETON.

FABLE.

Sur un arbre vivait une pauvre chenille:
Un hanneton vivait dans le même jardin.
  L'insecte ailé voyait avec dédain
    Ramper sous lui, dans la charmille,
    Sa voisine au corps allongé;
    Tandis que, leste et dégagé,

D'un vol bruyant, avec vitesse,
On le voyait aller sans cesse,
Circulant autour des rameaux,
Jusqu'au sommet des arbrisseaux.
Mais c'est encor bien pis, le jour où la chenille,
Dont les dehors déjà n'étaient pas gracieux,
D'un sombre cocon s'entortille
Et se dérobe à tous les yeux.
« Pauvre bête, dit-il, que votre destinée
« Me paraît chétive et bornée!
« Et que, moi, je suis différent!
« Dans cette hideuse retraite
« Ma foi! je vous plaindrais vraiment,
« Si pour elle vous n'étiez faite,
« Comme moi pour un sort brillant. »
D'un ton mêlé de pitié, d'arrogance,
Le hanneton ainsi parla.
Cependant le temps s'écoula.
De l'insecte voisin, qui filait en silence,
Il oubliait déjà la modeste existence,
Il l'oubliait; lorsque voilà
Que de la coque ouverte un papillon s'élance,
Et sur un jasmin, près de là,
Radieux vole et se balance.
Au milieu des parfums, des fleurs,
Il poursuit désormais sa course vagabonde;
On vante ses vives couleurs;
On se récrie, et tout le monde
Long-temps, en l'admirant, aime à suivre des yeux
Son vol rapide et gracieux.
A cet aspect nouveau le hanneton s'étonne;
Il prétend qu'on l'admire aussi;
Mais c'est en vain qu'il tourbillonne,
Personne ne songeait à lui.
Enfin, las et confus, sans force et sans courage,
Il s'arrête sur un rameau,
Non loin du papillon, qui de son voisinage
Empruntait un éclat nouveau.
« Vous, dont je dédaignais la vie,
« Et qui dans ce moment excitez mon envie,
« Auprès de moi, dit-il, combien vous êtes beau!
« De grâce, apprenez-moi quelle étrange puissance
« Vous fit ainsi changer d'état. »
Le papillon répond : « Je m'y suis pris d'avance.
« Enfermez-vous long-temps; travaillez en silence,
« Si vous voulez briller d'un véritable éclat. »

A. D.

DEUXIÈME LETTRE

DE Mme DE R.... A SON FILS, FÉLIX DE R.....,

Je m'attendais, mon cher enfant, à trouver dans ta première lettre le récit d'un voyage qui était une chose toute nouvelle pour toi, et qui, par cela même, devait piquer ta curiosité. C'est avec peine, je te l'avouerai, que j'y trouve seulement l'expression d'une profonde tristesse et d'un grand découragement. N'imagine pas, cependant, que je sois insensible aux regrets que tu témoignes de m'avoir quittée, ni que je désapprouve les tendres souvenirs qui te représentent le toit paternel, et qui *te font voir, dis-tu, à cinquante lieues de distance, ta mère et tes sœurs, comme si elles étaient encore là.* Le chagrin de l'absence, je l'éprouve comme toi, mon fils; et j'ai souffert, de plus que toi, l'effort cruel de me déterminer seule à envoyer loin de moi l'enfant chéri qu'il dépendait de ma volonté de garder. Ce qui m'a déterminée, c'est l'idée de mon devoir, c'est cette voix intérieure qu'on appelle la conscience, dont je te parlerai souvent, et qui ne permet jamais d'hésiter entre le choix du bien et du mal. C'est elle qui me répétait sans cesse qu'en te conservant près de moi, je songeais à mes jouissances, je ménageais mon amour de mère, en un mot, je pensais uniquement à moi : c'est aussi ta conscience, mon fils, qui doit aujourd'hui te reprocher de manquer de courage, et qui doit t'apprendre qu'en te livrant à ta sensibilité, elle deviendrait une faiblesse; or, après une mauvaise action, je ne connais rien qui dégrade plus un homme que la pusillanimité de caractère. Mais, me diras-tu, je ne suis qu'un enfant. Il est vrai; mais tu dois envisager d'avance les qualités qui te seront nécessaires pour occuper une place honorable dans la société; et par l'habitude, il faut aider la nature.

La force de l'âme est en effet la plus importante de toutes les vertus, puisqu'elle assure la solidité de toutes les autres. Sans elle, comment compter sur la durée d'une bonne résolution, comment éviter la contagion d'un mauvais exemple? C'est, pour ainsi dire, la base de l'édifice; il s'écroule si cette base vient à manquer. Efforce-toi donc, mon enfant, d'acquérir un peu de fermeté; domine ta sensibilité, et cesse de l'exprimer par des pleurs. Tu vois que déjà tes camarades tournent en raillerie l'abondance des larmes que tu répands. Tu te plains de leur dureté à ton égard; mais l'expérience te démontrera, mon fils, que la pitié serait, tout au plus, ce que tu pourrais attendre d'eux; tandis que l'estime et la considération sont réservées pour ceux qui savent allier l'énergie à la douceur, le courage à la tendresse.

Adieu, mon cher enfant. Je suis pressée d'apprendre que tu es sorti de cet état d'abattement qui m'afflige, et que l'étude commence à faire diversion au chagrin. Je ne crois pas avoir besoin de te recommander de faire exactement tes prières; car, mon Félix, la disposition même de ton caractère doit te faire sentir le besoin de puiser de la force dans le sein de celui qui dispense toutes les consolations. Tous les soirs, à la même heure, moi aussi je prierai pour toi. C'est ainsi que la piété adoucira pour nous l'absence, et que, malgré l'éloignement, nos cœurs bien unis se rencontreront.

***.

AVIS.

— Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er mai 1824 pour un an, ou du 1er novembre 1824 pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'avril courant, sont invités à le renouveler avant le dimanche 1er mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 24 Avril 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Numéro 51.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

MANIÈRE DE BIEN APPRENDRE PAR COEUR.

J'étais assis l'autre jour dans mon jardin, occupé à lire les lettres que j'ai déjà reçues en réponse à mes dernières questions, lorsque je vis entrer et venir à moi madame de T....., avec son fils et sa fille qui sont au nombre de mes lecteurs et de mes correspondants. Je m'avançai à leur rencontre, et après les politesses d'usage, Mme de T..... voulut bien accepter un siège auprès de moi, tandis que Jules et Amélie préférèrent s'asseoir sur le gazon. « Mes enfants, leur dis-je, vous me trouvez m'occupant de vous; je tiens là de jolies petites lettres dont la lecture me fait passer des moments fort agréables. — Je suis charmée, dit Mme de T....., de vous voir dans cette occupation et de penser que vous ne serez pas détourné de quelque affaire plus grave par la visite de mes enfants et par la demande qu'ils ont à vous faire. — Cette visite, repris-je, ne peut jamais que me causer beaucoup de plaisir, et il n'est pas de moments où je ne sois disposé à accueillir de bon cœur mes jeunes amis, ainsi que celles de leurs demandes auxquelles il est en mon pouvoir de satisfaire. Voyons donc, de quoi s'agit-il aujourd'hui? — Mon bon Genie, dit Jules, c'est que nous sommes tous les deux bien malheureux. — Oh! oh! voilà un début un peu sérieux. Heureusement, il y a je ne sais quoi dans votre mine qui me rassure. Et quel est, s'il vous plait, le malheur auquel vous croyez que je puisse remédier? — Mon bon Génie, dit Amélie, je vous assure que cela n'est pas plaisant du tout. Nous avons tous deux grande envie de nous instruire, de satisfaire nos parents et de contenter nos maîtres; mais voilà mon frère Jules qui se casse en vain la tête pour apprendre ses leçons par cœur, sans pouvoir jamais en venir à bout; et me voilà, moi, qui les apprends très facilement pour les réciter tout de suite, et qui n'en sais jamais plus un mot le lendemain. — Ce sont là, dis-je, deux dispositions également fâcheuses, car elles ont à très peu de chose près le même résultat. Mais dites-moi, êtes-vous bien certains l'un et l'autre d'avoir réellement envie d'apprendre parfaitement vos leçons par cœur et de les bien retenir? — Oh! assurément, mon bon Génie, s'écrièrent les deux enfants ensemble; et nous avons espéré que vous, qui savez donner de si bons conseils, vous pourriez nous indiquer quelque moyen pour y parvenir. — Cela est vrai, ajouta Mme de T....., et ce sont eux qui, en effet, me tourmentent depuis huit jours pour que je vous les amène. — Je vous sais bon gré, Madame, repris-je, d'avoir cédé à la demande de ces aimables enfants, et je vais faire mon possible pour répondre à leur confiance en moi. Voyons, mes amis, de quelle nature sont les

leçons qu'on vous donne à apprendre par cœur? — Mon bon Génie, dit Jules, nous apprenons..... c'est-à-dire, nous tâchons d'apprendre quelques morceaux en prose de grands écrivains tels que Fénelon, Bossuet, Buffon, et puis des fables et des morceaux choisis dans Racine, dans J. B. Rousseau et autres poëtes. — Tout cela est à merveille. Mais je gagerais qu'avant d'apprendre un de ces morceaux, vous ne vous donnez pas la peine d'en bien étudier le sens et de vous rendre compte de toutes les idées qui y sont exprimées. — Dame! mon bon Génie, nous commençons par le commencement, nous le répétons dix, vingt, trente, quarante fois et plus, jusqu'à ce qu'il nous semble que nous le sachions; et puis nous passons à ce qui suit, et puis encore jusqu'à la fin. Et quand je suis à la fin, dit Jules, je ne sais plus le commencement; et ma sœur, qui récite mieux que moi, n'en est pas plus avancée le lendemain. — Voici que je comprends votre affaire, repris-je; et moi, je vais vous expliquer une petite méthode que je m'étais faite et qui m'avait parfaitement réussi, quand j'étais à votre âge. J'apprenais beaucoup par cœur, sans que cela me donnât infiniment de peine, et je retenais très bien tout ce que j'avais appris. Lorsque je voulais graver dans ma mémoire un morceau, soit en prose, soit en vers, je commençais par en bien étudier le sens général, afin de le comprendre parfaitement. Lorsqu'une fois j'avais saisi le but que s'était proposé l'auteur en écrivant ce morceau, j'étudiais successivement toutes les idées qu'il avait exprimées; j'examinais dans quel ordre il les avait présentées; comment elles se liaient, s'enchainaient et dépendaient les unes des autres; comment la première amenait la seconde, et la troisième se rattachait à la précédente. En faisant ce premier travail, qui était, sans que je m'en doutasse, ce qu'on appelle une *analyse*, je m'occupais peu de retenir les mots, je ne songeais qu'à saisir les pensées et leur liaison entre elles; mais il arrivait ensuite que j'avais bien peu de chose à faire pour apprendre les mots. Chaque pensée qui se représentait à mon esprit me rappelait naturellement la suivante; et pour l'exprimer, la diction de l'auteur s'offrait à moi bien plus facilement que de nouveaux termes, qu'il m'eût fallu trouver et arranger moi-même, pour la rendre autrement. Quand c'était un morceau de poésie, une fable, par exemple, j'avais encore une facilité de plus. La mesure des vers et la nécessité qui se fait sentir à l'oreille de retrouver la rime, venaient elles-mêmes m'aider à retrouver la pensée, en cas que ma mémoire eût hésité. Aussi, me semblait-il toujours plus facile d'apprendre les vers que la prose. Indépendamment de l'analyse que je faisais également des pensées, je remarquais de quelle manière se succédaient les rimes, et j'appelais ainsi mon oreille au secours de mon esprit. Pour me faire mieux comprendre, prenons un exemple:

« Je suppose qu'on m'eût donné à apprendre par cœur la jolie fable de Florian, intitulée: *La Mère, l'Enfant et les Sarigues*. Je la lisais d'abord d'un bout à l'autre, deux ou trois fois, très attentivement, afin de bien connaître le sujet et l'ensemble du récit. Je me demandais quelle avait été l'intention de l'auteur; je voyais qu'il avait voulu montrer que, pour un enfant, l'asile le plus sûr contre le chagrin et le malheur est le sein de sa mère; et je trouvais, en effet, un exemple de cette vérité touchante dans le sujet de la fable.

« Je la relisais ensuite, en m'arrêtant à chaque phrase et en m'adressant à moi-même diverses questions, diverses observations, à-peu-près de la manière suivante:

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère

Qui disait cela? le premier mot est *maman;* c'est donc un enfant qui parle; et quel enfant?

« Un enfant Péruvien, sur ses genoux assis,

C'est une question qu'il va faire sans doute:

« Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
« Se promène avec ses petits?

L'enfant fait cette question parce qu'il a déjà remarqué quelque chose dans cet animal; aussi il ajoute,

« Il resssemble au renard.

La mère maintenant va répondre:

« Mon fils, répondit-elle,
« Du sarigue c'est la femelle...

Voilà un fait: mais si la mère ne disait que cela, l'enfant ne serait pas très satisfait de la réponse qui ne lui apprendrait pas grand'chose. Il faut donc que la mère lui dise encore en quoi la femelle de cet animal est remarquable:

« Nulle mère pour ses enfants
« N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.

Cette bonne sarigue m'intéresse déjà; je lui veux du bien, et je suis content d'apprendre, par ce qu'ajoute la Péruvienne, que

« La nature a voulu seconder sa tendresse,

Mais de quelle manière? Les vers suivants me le disent:

« Et lui fit près de l'estomac
« Une poche profonde, une espèce de sac,

Et à quoi lui sert ce sac?

« Où ses petits, quand un danger les presse,
« Vont mettre à couvert leur faiblesse.

La curiosité de l'enfant doit être excitée, car je sens que la mienne l'est; aussi la mère empressée de la satisfaire ajoute:

« Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.

L'enfant n'a rien de plus pressé que de suivre ce conseil,

« L'enfant frappe des mains...

qu'arrive-t-il alors?

« La sarigue attentive
« Se dresse, et d'une voix plaintive
« Jette un cri;

Et que deviennent les p. tits?

« Les petits aussitôt d'accourir
» Et de s'élancer vers la mère...

pour quoi faire?

« En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.

Et la trouvent-ils cette retraite? Oui sans doute,

« La poche s'ouvre, les petits
« En un moment y sont blottis.
« Ils disparaissent tous...

Les voilà en sureté, car la mère a de bonnes jambes pour échapper au danger, aussi

« La mère avec vitesse
« S'enfuit emportant sa richesse.

L'enfant *surpris* est resté seul avec sa mère, et celle-ci va lui donner une tendre leçon:

« La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris:

Que lui dit-elle?

« Si jamais le sort t'est contraire,
« Souviens-toi du sarigue...

Dans quel but?

« Imite-le, mon fils:

Pourquoi? parce que

« L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

« Après m'être ainsi rendu compte du sens de chaque phrase et de leur liaison entre elles, je relisais la fable pour apprendre les vers par cœur, et j'étais étonné de voir que je les savais déjà en partie, et qu'il ne me restait qu'un bien petit effort à faire pour les retenir tout-à-fait. C'était alors que je remarquais la mesure des vers et les rimes qui devaient m'aider. Ainsi, par exemple, si en récitant les quatre premiers vers j'eusse été tenté de dire:

Quel est cet animal qui . . . .
Se promène avec ses petits?

J'aurai senti aussitôt que j'oubliais quelque chose, parce que mon oreille m'eût averti que je laissais un vers incomplet, et qu'il fallait une rime avec le mot *mère* qui termine le premier vers. Je me serais donc repris sur-le-champ pour dire:

« Quel est cet animal qui, *dans cette bruyère*...

« Pour la prose, je n'avais pas le même secours, mais il m'était peu nécessaire, car, si vous essayez de faire, comme je viens de vous l'indiquer, l'analyse des morceaux que vous aurez à apprendre, vous verrez combien cette analyse est suffisante pour en rendre l'étude facile et les graver dans la mémoire.

« En deux mots, voici tout mon secret: Comprendre parfaitement ce qu'on veut retenir, et se rendre compte de toutes les idées et de leur enchaînement, de manière que le souvenir de l'une rappelle toujours naturellement le souvenir de la suivante. Entendez-vous bien ce que je veux dire? — Il me semble que oui, mon bon Génie, et nous allons faire nos efforts pour en profiter. — Eh bien, quand vous aurez fait l'essai de ma méthode, revenez me voir et me réciter quelques morceaux que vous aurez appris par cœur, en prose et en vers. Si vous n'avez pas complètement réussi, je tâcherai d'en deviner la cause et de vous donner de nouveaux avis. Et puis, quand enfin vous serez parfaitement contents de votre mémoire, je vous promets pour récompense quelques conseils sur la manière de bien réciter, talent fort agréable, et qui a lui-même l'avantage d'aider singulièrement la mémoire. »

Jules et Amélie furent enchantés de cette promesse, et me prièrent bien instamment, en se retirant avec leur mère, de ne la point oublier.

LE CHAGRIN DE MÉLANIE.

M. d'Oberval, veuf depuis dix ans, se consacrait entièrement à l'éducation de ses deux enfants. « Qu'as-tu donc, Mélanie? » dit-il un jour à sa fille âgée de douze ans, qu'il voyait assise tristement devant les livres de son frère et poussant de profonds soupirs. « Ah! Papa, c'est que j'ai du chagrin! — Eh quoi! ton serin serait-il envolé? Ton beau rosier multiflore serait-il mort? — Oh! Papa, c'est bien autre chose... Je ne puis me consoler de ce que le ciel m'a fait naître femme. — Je suis d'autant plus affligé de savoir que c'est là la cause de ta tristesse, qu'il me semble qu'il y a peu de remède. Et pourrais-je connaître les motifs d'un pareil regret? — Tenez, Papa, je vous avoue que je n'y pensais pas, mais c'est mon frère qui m'a mis cela dans la tête. Il dit toujours que les femmes ne sont bonnes à rien, et comme il tenait son histoire de France, il m'a cité la *loi Salique* pour me prouver qu'on les juge incapables de gouverner. — Je conviens en effet, dit M. d'Oberval en souriant, que par les lois de notre pays, le chemin du trône t'est fermé. — Et mon frère, continua Mélanie, ajouta que les femmes ne peuvent ni commander une armée, ni illustrer leur pays, ni parvenir à aucune célébrité. — Il est vrai, ma chère enfant, que tu ferais une pauvre figure avec des épaulettes de général, ou soutenant une discussion dans la Chambre des Députés. — Papa..... vous riez toujours!... Moi, je vous avoue que cela m'a

beaucoup humiliée, d'autant plus qu'Adrien a ajouté que les femmes en savaient toujours assez pour garder la maison et surveiller le ménage. — Oh! pour le coup, je conviendrai que ton frère se montre trop peu galant. Heureusement que ce jugement n'est pas sans appel; et moi, par exemple, je suis d'un avis tout contraire. Je trouve que les femmes tiennent dans la société une place fort honorable, mais il faut qu'elles sachent s'en emparer et s'y maintenir. Le premier pas vers le bonheur est de le chercher dans le cercle que nous a assigné la nature; et le plus irrémédiable des maux est, ici-bas, d'être mécontent de son lot. Nous reviendrons, au reste, sur ce sujet, ma fille, car je le regarde comme important pour toi. Pour aujourd'hui, afin de te consoler un peu de l'infériorité de ton sexe, je te citerai trois de nos plus grands rois, Louis IX, Henri IV et Louis XIV, et je t'engagerai à demander à ton frère quelles étaient leurs mères? — Il me nommera, répondit Mélanie, Blanche de Castille, Jeanne d'Albret et Anne d'Autriche. — Et tu pourras lui faire observer, avec quelque orgueil, que ce fut à ces trois femmes, d'un mérite supérieur, que la France dut trois de ses plus grands rois. N'en pourrait-on pas tirer une induction favorable de l'influence des femmes sur leurs fils, dans quelque rang qu'ils soient, et en conclure qu'il est important, pour le bonheur de la société, que leur esprit soit éclairé, et leur caractère, religieux, noble et sage? » **.

LITHOGRAPHIE.

Jeunes enfants, aimez les fleurs,
Les fleurs sont votre heureuse image;
La terre s'embellit de leurs fraîches couleurs
Comme des grâces de votre âge;
Leurs parfums délicats, dont les douces vapeurs
Se promènent sur le rivage,
Sont et l'emblême et le présage
De l'innocence de vos cœurs.
Elles vous offrent l'espérance
De se changer en fruits pour vous;
Votre aimable et riante enfance
Nous promet des fruits bien plus doux.
Veillez donc sur ces fleurs charmantes,
Veillez sur elles chaque jour,
Arrosez leurs tiges croissantes,
Et protégez-les tour-à-tour
Contre les saisons inconstantes.
Mais en les cultivant avec un tendre soin,
O mes enfants, songez sans cesse
Que vous avez aussi besoin
Qu'on veille sur votre jeunesse.

VARIÉTÉS.

Mes jeunes abonnés sont mes amis, ainsi je puis leur conter ce qui m'afflige. J'ai reçu de Brest une lettre qui m'a fait beaucoup de peine, quoique je ne connaisse que de nom la jeune personne qui me l'a écrite et que je me garderai bien de nommer. Il suffit que cette jeune personne soit au nombre de mes lectrices pour que je prenne à elle un sincère intérêt, et pour qu'il me soit pénible, par conséquent, de recevoir d'elle une lettre impolie, dans laquelle règne le ton d'un injuste mécontentement. Cette lettre a dû me surprendre d'autant plus qu'elle m'est parvenue en même temps que plusieurs autres qui renferment de très jolies choses au sujet de la politesse. Ma jeune abonnée m'annonce qu'elle ne répondra plus à aucune de mes questions, *parce que je n'ai fait aucun cas de la lettre qu'elle m'écrivit au sujet d'une de mes charades*. Elle se trompe; j'ai fait cas de toutes les lettres que j'ai reçues; mais d'abord, celle dont elle parle me parvint beaucoup trop tard, et d'ailleurs, tout en appréciant les petits travaux de chacun de mes correspondants sans exception, je dois être parfaitement juste et impartial dans le jugement que j'en porte. J'aime à croire que ma jeune abonnée a écrit cette lettre et son *post-scriptum* singulièrement tourné, sans y avoir bien réfléchi, et qu'elle en éprouve déjà assez de regret pour que cela lui serve de leçon et l'empêche d'agir avec tant de précipitation à l'avenir. C'est dans son intérêt que je crois devoir lui donner ce petit avertissement; elle aurait tort de s'en fâcher, car il est dicté par une sincère bienveillance.

— Je m'aperçois, d'après quelques-unes des dernières lettres que j'ai reçues, que plusieurs de mes abonnés ont cru que le prix de semestre devait être donné à la meilleure réponse faite à ma dernière question. Je dois leur rappeler que ce prix est promis à celui ou celle qui aura le mieux répondu aux diverses questions proposées pendant le cours des six mois. C'est au mois de novembre que je donne des prix pour les réponses à une question spéciale. Dans mon numéro prochain je ferai connaître les réponses au sujet de la politesse; et le dimanche suivant, 8 mai, le prix de semestre sera décerné.

AVIS. ×

— Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er mai 1824 pour un an, ou du 1er novembre 1824 pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'avril courant, sont invités à le renouveler avant le dimanche 1er mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 1er MAI 1825.

IIe ANNÉE. No 1er.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE BON GÉNIE AUX ENFANTS.

Une année s'est écoulée, mes jeunes amis, depuis que nous avons fait connaissance. Mes relations avec vous ont été bien douces pendant ce temps, et je vois avec un plaisir extrême qu'elles n'ont pas été non plus sans attrait pour vous. Je desire de tout mon cœur vous avoir convaincus que je suis votre ami, que je sens pour vous une affection sincère, et avoir réussi à vous inspirer aussi quelque peu d'amitié et de confiance. Nous allons continuer nos petites relations de vous à moi. Je n'ai plus besoin de préambule, puisque vous connaissez maintenant le mode d'entretien et de correspondance que j'ai adopté. Seulement, avant de commencer cette seconde année de mon journal, je veux vous exprimer toute ma satisfaction pour l'attention aimable que vous m'avez accordée, toute ma sensibilité pour les choses gracieuses qu'un grand nombre d'entre vous m'ont adressées; je veux vous promettre de faire de nouveau mon possible pour donner à ce journal autant d'intérêt et d'agrément que votre empressement à me lire le mérite: je veux enfin, mes chers enfants, vous inviter à faire, de votre côté, de nouveaux efforts pour réaliser les espérances de toutes les personnes qui vous aiment, et parmi lesquelles je desire vous persuader que vous pouvez bien réellement compter LE BON GÉNIE.

UNE CONVERSATION AU JARDIN.

Après une longue maladie, pendant laquelle la jeune Félicie avait reçu de sa mère les plus tendres soins, elle descendit avec Lucien, son frère, dans un beau jardin. C'était le 15 avril. Félicie fut éblouie de voir que cette nature, qu'elle avait quittée, un mois avant, en apparence morte ou engourdie, maintenant était resplendissante de fraîcheur et de verdure. « Ah! mon Dieu, que je suis fâchée, dit-elle, que le printemps ne m'ait pas attendue! Je desirais tant voir se développer chaque feuille et suivre ses progrès! — Et moi, dit Lucien en regardant tristement une platebande de terreau, j'avais semé il y a plus de huit jours des graines de fleurs charmantes; je voulais t'offrir un bouquet, ma sœur; mais elles poussent si lentement, si lentement!... Ah! si j'avais pu les hâter! au lieu d'être hautes comme des épingles, elles seraient sorties de terre toutes prêtes à éclore. — Voilà deux souhaits bien contradictoires, dit Mme T[illegible]mont qui avait suivi ses deux enfants; jugez un peu dans quel désordre serait plongée la pauvre nature si, dans sa marche, elle écoutait les vœux ou les ordres des humains, et si leurs caprices réglaient le cours des années et des saisons. Heureusement que l'univers est paré et gouverné par une main plus libérale, moins fantasque, moins irrégulière que la

leur. La puissance qui règle le monde a établi des lois immuables auxquelles tous les êtres créés sont constamment soumis. Le cours des astres est tracé, la vitesse de leur mouvement est invariablement fixée. Ni la volonté, ni l'industrie de l'homme ne sauraient hâter d'une seconde le retour du soleil sur l'horizon, ou retarder d'une seconde le coucher de cet astre. Ni la volonté, ni l'industrie de l'homme ne sauraient presser ou ralentir la marche des saisons. Oh! que de merveilles à observer dans ces lois admirables de la création, dans cette sage prévoyance qui a pourvu à la conservation de l'univers! Son doigt est marqué jusque dans les plus petits détails de son immense ouvrage. Et puisqu'il est question en ce moment, mon cher Lucien, des graines que vous avez semées, leur végétation aussi est soumise à des lois, et malgré vos vœux, elles ne sauraient produire des fleurs sans passer par tous les degrés de développement que ces lois leur assignent. Ces graines, formées dans le sein des fleurs et destinées à en conserver les espèces, ne sont pas une des moindres merveilles de la nature, et leur structure infiniment variée offre elle-même une preuve de cette sage prévoyance dont je viens de vous parler. Il fallait, en effet, pour que les espèces se conservassent, que leurs graines eussent les moyens de se semer d'elles-mêmes. Eh bien, dans cette vue, les unes sont garnies d'un duvet léger ou d'aigrettes qui leur servent comme d'ailes, afin de pouvoir être emportées et dispersées par les vents. D'autres sont assez pesantes pour tomber sur terre perpendiculairement, et pour s'y enfoncer à la première ondée. D'autres, plus légères, sont garnies de petits crochets par lesquels elles se cramponnent à la toison des troupeaux ou aux vêtements des hommes, et se trouvent ainsi transportées au loin. Quelques unes sont dans des enveloppes ou capsules élastiques qui, lors de leur maturité, les lancent autour du lieu de leur naissance. Aucun moyen n'est dédaigné par la providence: souvent des corbeaux enterrent un gland, dont ils comptent se nourrir; oublié par eux, ce gland donne naissance à un chêne. D'autres oiseaux avalent diverses semences, traversent les airs, les emportant dans leur estomac où elles sont conservées intactes par la coque qui les enveloppe, et lorsqu'ils les rendent à la terre, souvent, à cette place, on voit lever et grandir un arbre ou une plante, dont l'espèce n'est pas même dans les environs.

« Vous comprenez, mes enfants, continua M[me] d'Églemont, que, pour conserver l'ordre admirable qu'elle a établi, la providence devait rester sourde à nos caprices et à des vœux contraires à ses lois; aussi se rit-elle des volontés et de l'impatience des hommes, et sur-tout de celles des enfants, qui sont souvent plus déraisonnables. — Mais, Maman, interrompit Lucien, j'ai cependant lu et entendu dire qu'en cultivant les plantes et en greffant les arbres, on obtenait des fleurs plus belles et des fruits meilleurs. N'est-ce donc pas là changer les lois de la nature? — Non, mon ami; car on ne fait ainsi que réunir les circonstances les plus favorables à l'exécution parfaite de ces lois. Ainsi par exemple, les végétaux se nourrissent des sucs que leurs racines puisent dans la terre, eh bien, si avec des engrais on rend ces sucs plus abondants, la racine y trouvera plus de substance; mais cela ne change rien aux lois de la végétation. De même, pour que la racine puisse pomper les sucs de la terre, il faut que la terre soit humide; eh bien, si on l'arrose pour lui donner de l'humidité, dans les temps de sécheresse, on ne fait encore là rien de contraire à ce qu'a prescrit la nature. C'est ainsi, mes enfants, qu'en travaillant à développer votre intelligence et vos facultés morales, nous ne changeons rien à ce que Dieu a fait, et nous remplissons même un devoir qu'il nous a imposé. Dieu, en effet, a donné à l'homme un trésor qui lui est particulier; c'est la connaissance du bien et du mal et le libre choix de l'un ou de l'autre. L'homme a donc de plus que tous les êtres animés le secours de sa volonté, dont il peut tirer un parti infini pour aider au développement de son esprit. Admirable don, qui le rend supérieur au reste de la création, mais par lequel en même temps, il devient responsable du bien qu'il ne fait pas et du mal qu'il tolère. »

***.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Dans mon numéro du 3 avril dernier, j'ai proposé les questions que voici:

En quoi consiste la politesse?
Pourquoi la politesse est-elle un devoir?
Quels avantages trouve-t-on à être poli?

Elles m'ont été suggérées par une phrase de la réponse de M[lle] Blanche R... à mes questions précédentes, que j'avais fait remarquer comme exprimant une idée qui ne me paraissait pas juste. J'avais expliqué en même temps pourquoi on ne pouvait pas dire que *la bienveillance fût le complément de la politesse.* On verra tout-à-l'heure par quel motif je rappelle cette petite circonstance. J'ai vu avec beaucoup de plaisir de quelle manière M[lle] Blanche a reçu mon observation, et je lui en sais bon gré.

Il parait qu'on a trouvé cette fois mes questions un peu difficiles, car il ne m'est pas parvenu un aussi grand nombre de lettres que de coutume. J'aurais toutefois tort de me plaindre; on ne peut, en effet, rien

voir de plus satisfaisant que les réponses que j'ai sous les yeux Dans le nombre, deux m'ont paru mériter particulièrement d'être distinguées, et je vais les imprimer ici en entier. L'une est de Mlle *Virginie G.......*, et l'autre est encore de Mlle *Blanche R.......* Les voici :

« La politesse consiste à observer les égards qu'on se doit mutuellement, et à mesurer nos actions et nos discours de manière que les autres soient contents de nous et aussi d'eux-mêmes. La politesse est une qualité qui plaît à tout âge; elle est dans nos actions et dans nos paroles.

« J'ai bien de la peine, mon bon Génie, à vous exprimer mes idées sur la seconde question; je vais essayer, quoiqu'elle me semble bien difficile.

« La politesse est un devoir, parce que nous devons des égards à tout le monde. Elle est un devoir envers nos supérieurs, parce qu'elle est l'expression du respect que nous avons pour eux. Envers nos maîtres, parce qu'elle est un moyen de leur marquer notre estime et notre reconnaissance. Envers nos égaux, pour établir entre eux et nous l'amitié et la bonne intelligence. Envers nos inferieurs, la politesse est un devoir dicté par la bienveillance.

« Quant aux avantages qu'on trouve à être poli, il me semble, mon bon Génie, que ce sont les mêmes que ceux que nous procure toute autre bonne qualité; c'est-à-dire, de plaire aux autres et d'en être aimé. La politesse est la preuve d'une bonne éducation et d'un esprit cultivé; elle est donc un moyen d'être bien reçu dans la société, et d'y trouver les égards qu'on a soi-même pour les autres.

« Recevez, mon bon Génie, etc.

« Virginie G....... »

« J'ai bien compris, mon bon Génie, votre observation au sujet d'une phrase de ma dernière lettre, et dorénavant je réfléchirai davantage avant d'écrire.....

« Mon bon Génie me permettra-t-il à son tour de lui faire une réflexion? Il me demande pardon de l'observation qu'il a faite sur ma lettre; il me semble que loin d'avoir à lui pardonner, j'ai au contraire à le remercier de l'attention et de l'intérêt avec lesquels il a lu ma réponse. Maman m'a dit souvent que les avis, les conseils, prouvaient l'intérêt, et je suis bien contente de penser que j'en inspire au bon Génie. Au reste, je crois que cette petite phrase : *Je demande pardon etc.....*, n'est ici qu'une simple phrase de *politesse*.

« La politesse consiste dans des formes, des habitudes, qu'on est convenu généralement d'adopter. Mais ses règles varient suivant les temps et les pays. Ainsi, j'ai lu que, chez les Gaulois, rien n'était plus poli, en se saluant, que de s'arracher un cheveu et de le présenter à la personne qu'on rencontrait. Dans d'autres pays, on tourne le dos à celui qu'on salue, et on ne regarde jamais celui qu'on veut honorer.

« Il me paraît que la politesse a pour but de rendre plus agréables et plus faciles les rapports des hommes entre eux. C'est donc un devoir d'être poli; d'ailleurs, ces règles ayant été reçues généralement, il faut les observer et s'y soumettre.

« La politesse a pour résultat de disposer à la bienveillance les personnes qui nous entourent, de les rendre plus promptes à nous obliger, à nous servir, et généralement de nous faire bien accueillir dans le monde.

« Si je ne craignais d'avancer encore quelque chose de faux, mon bon Génie, je vous dirais bien une idée qui m'est venue quelquefois, c'est que souvent c'est un peu aux dépends de la vérité qu'on est poli.

« Adieu, mon bon Génie, croyez que ce n'est pas seulement par politesse que je me nomme votre affectionnée, etc.

« Blanche R...... »

Deux autres lettres méritent d'être mentionnées immédiatement après celles-ci, et je regrette qu'elles ne renferment pas de phrases susceptibles d'être extraites et isolées. Ce sont celles de Mlle Augusta de V......., de Rennes, et de M. Eugène Delisle, de Périgueux.

Voici quelques extraits de plusieurs autres lettres :

« Je crois que la politesse consiste à ne faire aucune action, à ne dire aucune parole qui puisse blesser les autres. L'observance des usages, des bienséances, toute seule, ne serait que de la civilité. » (Mlle *Abeline B.....* de Vienne, département de l'Isère).

« La politesse consiste à ne dire, et à ne faire que ce qui peut être agréable aux autres, en employant des manières fines, nobles et delicates. » (Mlle *Èlisa M....*).

« Il y a deux sortes de politesse, la politesse d'usage et celle du cœur. La politesse d'usage s'enseigne par l'habitude du monde; celle du cœur ne s'apprend pas, elle est inspirée par un fonds de bonté naturelle, qui fait que nous prenons de l'intérêt à ce qui concerne les autres, et que nous saisissons toutes les occasions de le leur montrer. La politesse d'usage est commune aux bons comme aux méchants, mais celle du cœur ne se trouve que dans les âmes sensibles. » (Mlle *Anaïs P.....*, de Lyon).

(Cette définition et cette judicieuse distinction sont charmantes).

« Quand on parle à un supérieur, on doit se servir de termes respectueux; quand on parle à un égal, de termes polis; et quand on parle à un inférieur, de termes honnêtes. » (Mlle *Marie de P....*, de Versailles).

« Les avantages de la politesse sont d'établir le plus doux commerce entre les hommes, et d'amener, même les impolis, à une sorte de réciprocité. » (M. *Auguste T....*, de La Flèche).

« Il faut être poli envers ses supérieurs, par respect; envers ses égaux, parce que l'on n'a pas le droit de les traiter grossièrement; envers ses inférieurs, pour leur faire en partie oublier leur infériorité. » (M. *Maurice de Vaines*).

J'ai réservé pour les derniers les trois extraits suivants de lettres plus enfantines; mais qui m'ont paru bien jolies :

« La politesse consiste à saluer lorsqu'on entre chez quelqu'un; à ne pas parler trop haut lorsqu'on est à table; à ne point importuner; à ne pas interrompre lorsque de grandes personnes parlent ensemble; à ne point faire de train, lorsqu'on est dans une chambre avec de grandes personnes; à ne faire que des questions raisonnables, mais seulement quand la conversation cesse; à écouter ce qu'on vous dit; à répondre lorsqu'on vous parle, et à ne faire jamais répéter. Voilà en quoi consiste la politesse. » (M. *François Guizot*).

« La politesse est un devoir, parce qu'on est en société et qu'il faut être honnête et poli; car, si on était tout seul, comme Robinson Crusoé, on n'aurait pas besoin d'être poli. » (M. *Ernest d'Erceville*).

« Les avantages qu'on trouve à être poli sont : que les autres vous rendent service, vous aiment. Quand on est en compagnie, en hiver, on vous laisse un petit coin du feu, on se dispute le plaisir de vous obliger. Quand quelqu'un vous prie de venir passer la soirée chez lui et que vous arrivez tard, tout le monde se lève de sa place et vous salue. Au contraire, quand vous êtes grossier, on ne vous regarde pas. Mais si vous êtes poli, on vous invite aux bals, et on a du plaisir à danser avec vous; on vous invite à des petites fêtes ou bien à des dîners, le jour de l'an ou de l'Épiphanie; enfin, on a pour vous tous les égards possibles. (M. *Gabriel d'Erceville*).

Il me reste à mentionner un certain nombre de lettres très satisfaisantes dans plusieurs parties, mais qui ne sont pas susceptibles de fournir des extraits. Ce sont celles de

M. *Louis Mennessier*, de Metz; M. *Augustin Magnan*, de Marseille; Mlle *Sophie Ch....*; Mlle *Adelaïde M....*, de Marseille; Mlle *Clémence de F....*, de Villebadin, département de l'Orne; Mlle *Athénaïs de S. A.*, de Rouen; M. *Louis Herman*, de Mézières; Mlle *Élisa A......*, de Limoges; M. *Charles Daru*; Mlle *Victorine T...*, de la pension du Sacré Cœur, à Seez; Mlle *Euphrasie P...*, de la même pension; Mlle *Léonie C....*

Dans mon numéro de dimanche prochain, le prix de semestre sera décerné.

VARIÉTÉS.

Le hasard vient de me faire connaître une anecdote de l'enfance d'une noble princesse dont on admire et on respecte aujourd'hui les pieuses et touchantes vertus. Elle savait sa sœur dangereusement malade, et tout enfant qu'elle était encore, ni les jeux de ses compagnes, ni la légèreté naturelle à son âge ne pouvaient la distraire de ses tendres inquiétudes. Jouant un soir à un jeu dans lequel on donnait des gages, son tour vint d'ordonner une pénitence, pour le rachat d'un gage qu'on avait touché. « J'ordonne, dit-elle d'une voix émue, à celui ou à celle à qui appartient le gage, de faire une prière pour ma sœur. » Cette vertueuse princesse n'avait pas alors cinq ans accomplis.

— Je remercie celle de mes jeunes abonnées qui m'a écrit une lettre fort aimable et fort touchante, au sujet de mon premier article *Variétés* de dimanche dernier. J'aurais du plaisir à faire connaître cette lettre; mais je dois donner à mes lecteurs l'exemple de ne pas entretenir trop long-temps et trop souvent les autres de ce qui nous est personnel. C'est un précepte de politesse qui se trouve bien placé dans ce numéro.

— L'article sur la manière de bien apprendre par cœur a donné lieu à quelques observations qui m'ont été adressées par un de mes lecteurs. Il trouve ma méthode très bonne pour apprendre des morceaux de prose ou de vers; « mais, ajoute-t-il, pour apprendre des mots vides de sens, il n'y a pas d'analyse à faire, le jugement n'y est pour rien, etc. »

Premièrement, je ne conçois pas bien la nécessité d'apprendre des mots vides de sens, et je ne connais même pas de mot qui n'ait un sens et n'exprime une idée, car autrement ce ne serait pas un mot mais seulement un vain assemblage de lettres. Il n'y a de mots vides de sens en apparence que ceux d'une langue étrangère, pour la personne qui n'entend pas cette langue. Alors, je lui conseillerais d'apprendre la signification des mots avant de chercher à les retenir. Il est vrai qu'ici l'analyse des pensées ne peut plus être d'un grand secours; et il s'agit seulement d'avoir assez de mémoire pour retenir ces mots par son seul effort. Ce travail cependant peut être rendu plus facile au moyen de certains procédés; mais je n'ai point à les expliquer ici, attendu qu'ils sont l'affaire du maître, et que l'élève ne pourrait tout seul en faire usage.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 8 Mai 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. No 2.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

PRIX DE SEMESTRE
DÉCERNÉ PAR LE BON GÉNIE.

En distribuant trois prix, au mois de novembre de l'année dernière, j'annonçai qu'au bout de six mois, c'est-à-dire à l'époque où nous voici arrivés, je donnerais un prix de semestre à celui ou celle de mes jeunes abonnés qui aurait le mieux répondu aux diverses questions que je proposerais pendant ce laps de temps.

J'ai tenu note, avec un soin scrupuleux, du mérite des lettres qui me sont parvenues, et dont j'ai rendu compte dans mes articles *Correspondance*. Comme j'ai conservé toutes ces lettres, auxquelles je tiens d'autant plus, que la plupart renferment des expressions affectueuses dont je suis bien touché, je viens de les examiner de nouveau, de les relire attentivement, et je puis maintenant donner le prix avec une sûre connaissance de cause.

J'ai du tenir compte, dans le jugement que j'ai porté, de l'exactitude et de l'assiduité à répondre à toutes mes questions; j'ai du tenir compte aussi des explications qui m'ont été adressées au sujet des charades. Ainsi, le prix a du être décerné à la personne qui m'a écrit le plus grand nombre de lettres susceptibles d'être mises en première ligne.

Je me suis borné à faire suivre le prix de quatre accessit, et de douze mentions honorables. Ce nombre de nominations m'a paru suffisant, non point en raison du mérite de mes jeunes correspondants, que j'aurais voulu pouvoir nommer tous, mais parce que cette réserve me semble devoir donner plus de valeur aux encouragements que j'accorde, et inspirer un plus vif desir de les obtenir. Au reste, comme la dernière fois, je fais ici une mention générale de tous ceux et celles qui n'en auront pas une nominative, et je leur témoigne toute ma satisfaction. Lorsqu'un prix est proposé à un grand nombre de concurrents, tous ne peuvent pas l'obtenir, car il s'en trouve toujours un qui a fait mieux que les autres, ce qui n'empêche pas que les autres ne puissent avoir bien fait aussi. Toute la différence est alors du bien au mieux. C'est ce qui est arrivé dans notre petit concours, et c'est pourquoi je dois des éloges à tous les concurrents. Je les leur donne de bon cœur, et j'ajouterai que leur aimable correspondance m'inspire un intérêt bien doux, et me fait passer des moments on ne peut plus agréables.

On pense bien que mon intention est de continuer de leur proposer des questions de temps en temps; mais je veux encore que les réponses à ces diverses questions concourent pour un prix. Ainsi, au mois de novembre prochain, c'est-à-dire dans six mois, je donnerai un *prix de semestre* à celui ou celle de mes

jeunes abonnés qui aura le mieux répondu aux questions que je proposerai d'ici-là. Il sera indépendant du *prix annuel*, que je dois décerner à la même époque, pour la meilleure solution d'une question spéciale qui sera proposée dans le premier numero d'octobre prochain.

DISTRIBUTION

DES PRIX, ACCESSIT, ET MENTIONS.

PRIX : — Mademoiselle Blanche Regnault ; (à Paris).

Ier ACCESSIT : — Mademoiselle Virginie Gourlier ; (à Paris).

IIe ACCESSIT : — Mademoiselle Sophie Chanal ; (à Paris).

IIIe ACCESSIT : — Mademoiselle Clémence de Fiers ; (à Villebadin, département de l'Orne).

IVe ACCESSIT : — Partagé entre M. Eugène Delisle ; (à Périgueux, département de la Dordogne) ;

Et Mademoiselle Augusta de Vendoeuvre, (à Rennes, département d'Ile-et-Vilaine).

Mentions honorables : — Mademoiselle *Félicie Monnier*, (à Poligny, département du Jura) ; Mademoiselle *Mathilde Quinchez*, (à Marseille, département des Bouches-du-Rhône) ; Mademoiselle *Virginie Doul*-[illegible], (à Paris) ; M. *Augustin Magnan*, (à Marseille) ; M. *Ernest Portalis*, (à Paris) ; M. *Gabriel d'Erceville*, (à Paris) ; M. *Ernest d'Erceville*, (à Paris) ; Mademoiselle *Anaïs Pasquier*, (à Lyon, département du Rhône) ; M. *Charles Dara*, (à Paris) ; MM. *Auguste* et *Eugène Tricault*, (à La Flèche) ; Mademoiselle *Élisa Audeval*, (à Limoges, departement de la Haute-Vienne) ; Mademoiselle *Ernestine Petitjean*, (à Montataire, département de l'Oise).

LA CHAUVE-SOURIS.

Dans les derniers jours d'avril, je me trouvais un soir chez mon ami, M. Ph...., de qui la famille est déjà connue de mes lecteurs. L'air était doux et pur, et nous le respirions à une fenêtre, en admirant l'éclat scintillant des étoiles qui brillaient dans un ciel serein. Tout-à-coup nous entendîmes des cris perçants, et nous nous élançâmes tout alarmés vers l'appartement où étaient les enfants. C'était Émilie qui avait crié si fort. Nous la trouvâmes accroupie dans un coin de la chambre, le visage caché dans ses mains, et tremblant de tous ses membres. Pendant ce temps, Ludovic, armé d'un balai de cheminée, allait de çà, de là, donnant des coups, ayant l'air de menacer le plafond, et répétant *ouich! ouich!* « Eh bien, dit M. Ph...., que se passe-t-il donc ici, mes enfants? — Oh! papa, dit Émilie, en se cachant toujours le visage, c'est... Figurez-vous qu'il est entré ici une chauve-souris! — Eh bien! et quel mal t'a-t-elle fait, pour crier de la sorte? — Comment! papa, quel mal? elle ne m'en a fait aucun, mais il me semble que ce n'est pas agreable d'avoir une chauve-souris dans sa chambre. — Il est bien plus fâcheux pour elle d'y être entrée, interrompis-je, car voici Ludovic qui vient de reussir à la faire tomber et à s'en emparer. »

Ludovic, à ces mots, me regarda. Il avait mis tant d'action à sa chasse, qu'il n'avait jusque là fait aucune attention à notre arrivée. « Ce n'est pas sans peine, dit-il; tenez, mon bon Génie, la voilà. — Comment! s'écria Émilie, qui commencait un peu à se rassurer, est-ce que tu oseras toucher cette vilaine bête? — En effet, reprit Ludovic, elle a des petites dents avec lesquelles elle pourrait bien me mordre; mais sois tranquille, je la tiens de manière à ne pas le lui permettre. Allons, viens donc la voir à present. »

Émilie hésitait entre la crainte et la curiosité. Cependant elle se décida à approcher un peu; alors, comme elle tendait le col, afin de voir l'animal sans en être trop près, Ludovic fit un petit mouvement subit, en disant *couic!* et la pauvre Émilie poussa de nouveau un grand cri, et se sauva à l'autre bout de la chambre.

« Ce que tu viens de faire n'est pas bien, Ludovic, dit M. Ph.... Je suis loin d'approuver la faiblesse de ta sœur, que je trouve même fort ridicule; mais comme cette faiblesse vient de la rendre très-malheureuse pendant quelques instans, tu devrais la plaindre et chercher à lui inspirer plus de courage, au lieu de te faire un jeu de la tourmenter. — Oh! papa, répondit Ludovic, je n'ai pas réfléchi à ce que je faisais, et j'en demande pardon à ma chère Émilie. Viens, ma bonne sœur, je t'en prie; ne crains rien. Tiens, je suis sûr que le bon Génie aura la complaisance de nous expliquer ce que c'est qu'une chauve-souris, et tu verras que c'est un enfantillage d'en être effrayé comme tu l'as été. — Le bon Génie nous dira tout ce qu'il voudra, reprit Émilie en se rapprochant, il ne fera pas que ce soit là un joli oiseau. — Assurément, dis-je à mon tour, j'ai d'autant moins la prétention de vous le prouver, que cet animal n'est point du tout un oiseau. — Comment! les chauve-souris ne sont pas des oiseaux? — Non, mes amis; regardez celle-ci, et vous allez en être convaincus vous-mêmes. — Ah! Dieu! quelle vilaine bête! dit Émilie avec un frisson. — Tenez, voici quatre pates, et j'imagine que vous ne connaissez pas d'oiseau qui en ait plus de deux. Voici maintenant une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et toute garnie de petites dents bien aiguës; j'espère que cela ne ressemble guère à un bec. — C'est vrai. — Maintenant

voici un corps tout couvert de petits poils bruns, auxquels il serait difficile de donner le nom de plumage. — C'est encore vrai ; mais cependant voici des espèces d'ailes. — Ces ailes, repris-je, ne sont autre chose qu'un prolongement de la peau entre les doigts de l'animal. Les pates de devant ont des doigts beaucoup plus longs que ceux des pates de derrière, et quand l'animal les déploie, ils forment, au moyen de la peau ou membrane qui les unit, deux grandes ailes, dont il se sert en effet pour voler. Cette faculté de voler est le seul rapport que les chauve-souris aient avec les oiseaux ; car elles ne font pas d'œufs, elles mettent leurs petits au jour tout vivants, et elles les alaitent. Les chauve-souris, en un mot, sont de véritables quadrupèdes volants. Ces animaux, il faut en convenir, n'ont rien d'agréable ni de gracieux : leur structure est bizarre et leur face hideuse ; mais ce n'est point une raison pour les redouter comme le fait Émilie, car ils ne sont aucunement dangereux. On est même rarement exposé à contempler leur laideur ; ils cherchent toujours à se cacher, ils fuient la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, et n'en sortent que la nuit. C'est alors qu'on les voit voltiger, en faisant mille détours, et si rapidement qu'on ne saurait distinguer leur forme. Ils attrapent, en volant, des insectes, des papillons de nuit, qu'ils avalent. Au point du jour ils rentrent dans leur retraite obscure, et y demeurent collés contre les murs. Lorsqu'il fait un peu froid, ils s'enveloppent de leurs ailes comme d'un manteau. A l'approche de l'hiver, les chauve-souris s'engourdissent, et passent toute cette saison sans manger et dans une immobilité parfaite. Puis, au retour du printemps, elles se réveillent de cette espèce de léthargie. On en trouve quelquefois en grand nombre dans les parties obscures de vieux bâtiments abandonnés, car ce sont les habitations qu'elles préfèrent. Elles se plaisent à voltiger dans les souterrains les plus noirs, et il paraît que l'organe de la vue ne leur est pas nécessaire pour diriger leur vol ; car on a remarqué que les chauve-souris aveugles volent aussi librement, et savent éviter tous les petits obstacles qu'elles rencontrent, avec autant d'adresse que celles qui jouissent de la vue. Il faut encore admirer la prévoyance de la nature, dans cette faculté qu'elle a donnée à des animaux destinés à vivre au milieu de ténèbres continuelles.... Eh bien, Émilie, il me semble que vous commencez à vous accoutumer à la physionomie de cette chauve-souris. — Pas trop encore, mon bon Génie.... Mais pourquoi donc riez-vous ? — C'est que je pense aux cris que vous auriez faits, si vous eussiez vu entrer ici, au lieu de cette petite chauve-souris, une de celles qui sont très communes à Cayenne, et dont les ailes étendues ont un pied et demi d'envergure. — Ah ! que dites-vous là ? un pied et demi ! O mon bon Génie, je vous assure que je ne suis pas curieuse de les voir, et que je n'irai point à Cayenne. — Bon ! il n'est pas besoin d'aller si loin. — Comment ! est-ce qu'il y en aurait aussi en France ? — Non pas de vivantes, rassurez-vous ; mais vous en pourrez voir d'empaillées au Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi. — Oh ! mon bon Génie, que j'aimerais à y aller avec vous ! Que de choses vous m'expliqueriez ! — Cela pourra se faire, dis-je ; mais, ma chère enfant, j'y mets une condition : c'est que vous commencerez par vous efforcer de vaincre ces dégoûts exagérés, ces petites frayeurs qui, n'étant justifiées par aucun danger, ne peuvent inspirer aucun intérêt, et ne sont propres qu'à jeter du ridicule sur la jeune personne qui les manifeste.

MOTS A L'OREILLE.

Il est odieux et honteux de s'affliger des succès que d'autres ont mérités.

Il est noble et généreux d'y applaudir avec franchise et cordialité.

Il est sage et honorable de travailler de suite à en mériter à son tour.

LE PETIT RAISONNEUR.

« Mais, Monsieur, pourquoi ne voulez-vous donc pas me conduire aujourd'hui au Panorama de Constantinople, comme vous me l'aviez promis ? — Vous le savez aussi bien que moi, mon cher Conrad, ainsi votre question est au moins inutile. — Oh ! oui, vous voulez dire parce que je n'ai pas fait mon extrait historique sur la fondation de cette ville. Mais, Monsieur, je n'ai pas pu le faire, puisque vous m'aviez donné une trop longue version. — Je ne vous donne jamais une tâche qui excède ni vos forces ni le temps accordé pour la remplir. — Mais, Monsieur, je vous assure que cette version était trop difficile. Et puis d'ailleurs, moi..... — Allons, Conrad, finissons ces réflexions qui ne changeront rien à ce que j'ai décidé. — Mais cependant, Monsieur, il y a bien de la sévérité, il y a même de l'injustice..... car enfin..... — Prenez garde à ce que vous dites, Conrad ! — Mais oui, Monsieur, puisque vous avez promis, s'il faisait beau temps..... — Puisqu'il le faut, Conrad, je vous ordonne de vous taire. — Mais, Monsieur..... — Taisez-vous. »

Tel fut le petit dialogue qui eut lieu, il y a quelques jours, entre le jeune Conrad et son gouverneur. Conrad est un enfant qui a le défaut insupportable d'être ce qu'on appelle *raisonneur*, et de vouloir toujours

tenir tête aux personnes dont il devrait le plus respecter les décisions et l'autorité. Il vit pourtant ce jour-là qu'il fallait renoncer à aller au Panorama. Mais comme il en avait grande envie, il se mit en devoir de s'acquitter de sa tâche, afin d'obtenir que son gouverneur l'y conduisît le lendemain. Tout en travaillant, néanmoins, il murmurait tout bas, et ne pouvant raisonner avec personne, puisqu'il était seul dans ce moment, il raisonnait encore avec lui-même. Enfin, tant bien que mal, la version et l'extrait furent achevés le jour suivant, et Conrad courut les présenter d'un air triomphant à son gouverneur. « Mon cher enfant, dit ce dernier en parcourant la version, vous avez fait là un contre-sens. — Cependant, Monsieur, il me semble.... — Oui, vous avez fait un contresens, parce que vous n'avez pas voulu vous donner la peine de chercher ce mot dans votre dictionnaire. — Mais, Monsieur, je n'avais pas besoin de le chercher, puisque je savais ce qu'il signifiait. — Vous voyez bien que vous ne le saviez pas, et que vous vous êtes trompé. — Mais, Monsieur, s'il fallait chercher tous les mots, on ne finirait jamais une version. — Et en ne les cherchant pas, on fait des contre-sens. — Oh! des contre-sens, c'est-à-dire..... Moi, d'abord..... il me semble..... — Tenez, mon cher Conrad, cette manie que vous avez de répliquer à tout est intolérable. Je suis forcé de vous punir, quand vous vous y livrez ainsi. Nous n'irons pas encore aujourd'hui au Panorama. — Oh! cette fois, Monsieur..... — Allons, paix, Conrad. Tâchez de ne pas raisonner d'ici à demain. »

Conrad s'observa autant qu'il put le reste de la journée; mais il avait de l'humeur et il bouda. Le lendemain matin, son gouverneur lui dit: « Eh bien, mon ami, je vois avec plaisir que vous avez fait hier quelques efforts pour vaincre votre defaut; mais j'aurais desiré que vous y missiez plus de bonne grâce et que vous n'eussiez pas eu, toute la journée, un air sombre et de mauvaise humeur. — Mais, Monsieur, dit Conrad, il me semble qu'il y avait bien de quoi n'être pas content. Vous trouvez mille moyens pour me priver d'une chose que je desire depuis long-temps. — Ce que vous dites-là est très injuste, mon enfant, car c'est vous-même qui vous en privez par votre faute. — Oh! par ma faute, par ma faute..... Certainement, Monsieur, moi..... — Eh bien, voilà que vous allez recommencer. — Mais c'est que aussi, Monsieur, vous n'êtes jamais content. — Conrad, nous n'irons pas encore aujourd'hui au Panorama. » A ces mots, Conrad frappa du pied et se donna un coup de poing dans le front. « Pas d'impatience, Conrad, prenez-y garde, » dit le gouverneur.

Ce pauvre Conrad, tout mécontent qu'il était de la sévérité de son gouverneur, s'en voulait bien aussi un peu à lui même, car il est difficile de ne pas reconnaître au fond ses propres défauts, de ne pas les condamner à part soi. Il se promit donc de faire cette fois un effort soutenu, et en effet tout se passa bien jusqu'au jour suivant. — Pour le coup, dit le gouverneur, vous pouvez, mon cher Conrad, prendre votre chapeau, nous allons aujourd'hui au Panorama. — Enfin! dit Conrad, ce n'est pas sans l'avoir bien gagné. — Oui, mais prenez garde de le perdre encore. »

Le gouverneur et le jeune homme se mirent en route pour se rendre au boulevard des Capucines. Ils arrivent devant l'entrée du Panorama. Conrad, dans son impatience, se précipite vers la porte et, par ce brusque mouvement, fait tomber un petit enfant dont la mère mendiait sur le boulevard. Le gouverneur se hâte de relever cet enfant et dit à Conrad : « Voyez, que vous êtes étourdi! — Eh! mais aussi, Monsieur, répond Conrad, pourquoi ce petit imbécille se trouve-t-il là sous mes pieds? — Mon ami, vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites. Vous qui avez un bon cœur, comment se peut-il que votre manie de répondre à tout vous empêche de remarquer l'âge de cet enfant et la position malheureuse de sa mère? — Eh bien, eh bien, après tout, je ne lui ai pas fait de mal. — Mais vous avez au moins fort effrayé sa mere; faites-lui en donc des excuses. — Ah! des excuses, Monsieur..... — Sans doute, des excuses, ce n'est point assez de lui donner de l'argent. Mais, Monsieur, je vous avoue qu'il me semble..... — Allons, Conrad, retournons à la maison, nous n'entrerons pas encore aujourd'hui au Panorama. »

Ce petit naufrage au port, déconcerta beaucoup Conrad. Cette fois, il ne répliqua point; mais il réfléchit un moment, et son cœur lui parla. Puis, se tournant vers la mère de l'enfant: « Ma bonne femme, lui dit-il d'un ton doux, je vous demande bien pardon; acceptez, je vous prie, cet argent pour votre pauvre enfant. — Voilà qui est bien, dit le gouverneur, je vous sais gré de ce bon mouvement, Conrad. Allons au Panorama. — Non, Monsieur, reprit Conrad, permettez que nous n'y entrions pas, afin que vous soyez convaincu que ce n'est point la curiosité qui m'a poussé à ce que je viens de faire. J'espère mériter autrement que vous m'y rameniez un autre jour. »

Le gouverneur serra la main de son élève. Je ne sais si ce dernier tiendra sa résolution, mais je le desire bien fort pour lui, car son défaut pourrait avoir des conséquences plus graves que celle de ne pas voir le Panorama de Constantinople. Je souhaite donc de pouvoir vous annoncer bientôt son triomphe.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6

Dimanche, 15 Mai 1825.

11e année. N° 3.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 fjancs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ORANG-OUTANG.

Depuis quelque temps, un homme, revêtu d'une peau velue et couvert d'un masque mobile qui lui donnent une ressemblance parfaite avec un singe, fait courir tout Paris, émerveillé de la souplesse et de l'agilité avec lesquelles il imite les mouvements et les tours d'un de ces animaux. Il est étrange de voir un homme prendre tant de peine pour ressembler parfaitement à une bête.

Cette circonstance, toutefois, m'a fait penser que l'histoire de l'orang-outang ne serait pas sans intérêt pour mes lecteurs, et je vais lui consacrer cet article.

L'espèce de singe à laquelle on a donné ce nom, est de tous les animaux celui qui se rapproche le plus de la forme humaine; et son nom signifie en effet, dans le langage malais, *homme des bois*. La taille de cet animal varie depuis trois jusqu'à six pieds. En général, sa stature est au-dessous de celle de l'homme, mais il le surpasse beaucoup en force et en agilité. Des voyageurs qui ont observé les orang-outangs dans leurs solitudes natales, font des relations surprenantes de leurs habitudes, de leur vigueur, de leur adresse et de leur vivacité. On en trouve dans plusieurs parties de l'Afrique, dans les Indes orientales, à Madagascar et à Borneo. Dans cette dernière île, les personnes de qualité chassent l'orang-outang, comme on fait chez nous le cerf, et cette chasse est le divertissement favori du roi lui-même. La peau de l'orang-outang est velue, ses yeux sont enfoncés dans sa tête, sa contenance est grave. Ils dort sous les arbres, et se construit une hutte pour se mettre à l'abri du soleil et de la pluie. Quand les nègres ont laissé un feu allumé dans les bois, il s'en approche et vient se chauffer au brasier; mais son intelligence ne va pas jusqu'à entretenir le feu en y ajoutant de nouveaux aliments. Ces animaux vont souvent par troupes, et s'ils rencontrent un homme éloigné de tout secours, il est rare qu'ils lui fassent bon accueil. Cela arrive pourtant quelquefois. Un jeune nègre enlevé par un de ces singes vécut pendant plus d'un an parmi eux, sans qu'ils songeassent jamais à lui faire aucun mal. Quelquefois ils attaquent l'éléphant, le frappent à grands coups de massue et le forcent à quitter la partie de la forêt qu'ils habitent. Lorsqu'un orang-outang meurt, les autres couvrent son corps de branches et de feuillage.

Dans la captivité, l'orang-outang s'apprivoise facilement; il est doux, docile, et n'a rien de la férocité qui est le caractère de certaines autres espèces de singes. Voici ce que rapporte un naturaliste, au sujet

d'un orang-outang qui fut amené, en 1776, dans la ménagerie du prince d'Orange :

« Cet animal n'avait pas la moindre apparence de méchanceté. Il aimait beaucoup la compagnie, et paraissait être sensible à la bonté des personnes qui prenaient soin de lui. Souvent, lorsqu'elles se retiraient, il poussait des cris plaintifs et se roulait sur la terre. Son gardien avait l'habitude de s'asseoir auprès de lui; aussi quand il le voyait arriver, l'animal prenait le foin de sa litière, en faisait un tas à son côté, et par tous ses mouvements invitait son gardien à s'asseoir. Il marchait ordinairement à quatre pattes, mais il pouvait se tenir et marcher debout sur celles de derrière. Il mangeait à-peu-près de tout ce qu'on lui présentait, quoique sa préférence fût pour les racines, les fruits, et particulièrement les fraises. Quand on lui en offrait sur une assiette, il était fort plaisant de le voir tenir l'assiette d'une main, et manger de l'autre les fraises une à une, avec une fourchette. L'eau était sa boisson ordinaire, mais il s'accommodait très bien de toute sorte de vin, et sur-tout de celui de Malaga. Après avoir bu, il essuyait sa bouche; après avoir mangé, si on lui donnait un cure-dent, il s'en servait très convenablement. A bord du vaisseau qui l'avait amené, il courait par tout le bâtiment, jouait avec les matelots, et savait aussi bien qu'eux où était la cuisine. A l'approche de la nuit, il descendait pour dormir, préparait son lit en secouant le foin sur lequel il couchait, le disposait parfaitement, s'étendait et tirait sur lui la couverture. Cet animal n'a vécu que sept mois en Hollande. »

L'orang-outang décrit par Buffon n'était pas moins intelligent, doux et sociable. Bien différent des babouins et autres singes méchants, capricieux, et qu'on ne dompte que par la crainte, celui-ci obéissait au seul regard de son maître. Il se plaçait à table, dépliait sa serviette, essuyait ses lèvres, et se servait de la cuiller et de la fourchette pour porter les mets à sa bouche; il se versait à boire dans un verre et trinquait, lorsqu'il y était invité. Comme il aimait beaucoup les bonbons, tout le monde lui en apportait, et il paraît que cette quantité de sucreries qu'il a mangées a contribué à abréger sa vie. Il n'a vécu qu'un été à Paris, et est mort à Londres.

Un voyageur raconte que les orang-outangs qu'on trouve à Sierra-Leone, sont si adroits qu'on les fait travailler comme des serviteurs. Ils pilent diverses substances dans un mortier; ils vont chercher de l'eau dans des cruches qu'ils rapportent sur leur tête jusqu'à la porte de l'habitation; mais il faut alors se hâter de les débarrasser de leur fardeau, autrement ils le jettent par terre, et quand ils voient la cruche cassée ils poussent des cris lamentables.

Quelle que soit l'intelligence que manifeste cet animal, elle est encore singulièrement bornée, et lorsque l'on considère sa forme et son organisation qui semblent le rapprocher si fort de l'homme, on est étonné qu'elles ne lui procurent pas plus d'avantages. Il a une langue et les organes de la voix semblables aux nôtres, et pourtant il ne parle pas. Il a un cerveau dont l'aspect ressemble à celui de l'homme, et pourtant il est privé de raison. D'où provient donc cette immense différence, si ce n'est de ce que la raison n'appartient pas à la matière, quelque bien organisée qu'elle soit, de ce que l'homme doit la sienne à ce souffle divin, à cette âme qui l'élève au-dessus de toute la création en le rapprochant de son Créateur?

LA NÉGRESSE HOSPITALIÈRE.

L'illustre voyageur Mungo Park avait tenté l'entreprise hasardeuse d'explorer les régions intérieures de l'Afrique. Il eut à lutter, dans ce pénible voyage, contre mille obstacles, et à braver des périls sans nombre. Plus d'une fois, il se trouva dans un dénuement absolu, et ne dût sa conservation qu'à l'humanité des nègres. Voici comment il raconte lui-même que l'hospitalité lui fut donnée par une pauvre femme noire, dans un moment où il ne lui restait presque plus d'espérance :

« Étant arrivé à Sego, capitale du royaume de Bambarra, située sur les bords du Niger, je voulus traverser le fleuve pour me rendre dans la partie de la ville où réside le roi. Mais, comme le nombre des personnes qui voulaient passer en même temps était considérable, je fus obligé d'attendre deux heures. Pendant ce temps, ceux qui avaient traversé la rivière informèrent le roi, qui se nommait Mansong, qu'un homme blanc attendait pour passer, et venait dans l'intention de le voir. Aussitôt ce prince envoya un de ses officiers, pour me dire qu'il ne me recevrait pas avant de savoir qui m'avait amené dans ce pays, et pour m'avertir que je n'eusse point à traverser le fleuve avant d'en avoir reçu la permission. Cet envoyé m'indiqua un village à quelque distance, où je pourrais passer la nuit, et il ajouta que le lendemain matin je recevrais de nouvelles instructions. Cette circonstance était bien décourageante. Cependant, comme je n'y vis aucun remède, je pris le parti de me rendre au village indiqué. Mais quel fut mon chagrin, en trouvant que pas un habitant ne voulut me recevoir dans sa maison! Tous me regardaient avec étonnement, avec crainte, et je fus réduit à passer toute la journée assis sous un arbre et sans manger.

« La nuit menaçait d'être fort pénible, car le vent s'élevait et semblait annoncer une pluie abondante. Les bêtes féroces étaient d'ailleurs si communes dans

le voisinage, que j'eusse été obligé de grimper sur l'arbre, et de m'arranger comme j'aurais pu, pour trouver quelque repos sur les branches. Cependant, vers le coucher du soleil, au moment où je me disposais à passer ainsi la nuit, et où je venais de détacher mon cheval afin qu'il pût paître en liberté, une pauvre négresse revenant de ses travaux s'arrêta pour me regarder. S'étant aperçue que j'étais fatigué et abattu, elle me fit quelques questions. Je lui exposai en peu de mots la situation affreuse où je me trouvais. Alors elle me regarda avec une touchante compassion, et prenant la bride de mon cheval, elle me dit de la suivre. Nous arrivâmes à sa cabane, elle alluma une lampe, étendit une natte sur le plancher et m'invita à m'y coucher pour y passer la nuit. Puis, voyant que j'avais faim, elle sortit un moment, et revint bientôt après rapportant un très beau poisson, qu'elle fit cuire sur des cendres chaudes et qu'elle m'offrit pour mon souper.

« Ayant ainsi rempli les devoirs de l'hospitalité envers un étranger malheureux, ma digne bienfaitrice m'invita à dormir sans crainte. Elle ordonna ensuite à ses enfants, qui me contemplaient d'un œil étonné, de reprendre leur tâche. Ces jeunes filles se mirent alors à filer du coton, et travaillèrent une grande partie de la nuit. Ce long travail était adouci par des chants, et l'une de leurs chansons me parut avoir été composée de suite, car j'en étais moi-même le sujet. Une des jeunes filles chantait seule et les autres reprenaient le refrain en chœur. L'air en était doux et plaintif, et en voici exactement les paroles :

« Les vents soufflent avec fureur, et la pluie tombe « par torrents.

« Le pauvre homme blanc, accablé de fatigue et de « besoin, est venu s'asseoir sous notre arbre.

« Il n'a pas de mère pour lui apporter du lait; ni « de femme pour lui moudre du grain. »

En chœur : « Ayons compassion de l'homme blanc, « qui n'a pas de mère pour lui apporter du lait, pas « de femme pour lui moudre du grain. »

« J'étais si touché, si ému de cette douce et généreuse hospitalité, que je ne pus fermer les yeux; et le matin, j'éprouvai un pénible regret, en quittant ma bienfaisante hôtesse, de ne pouvoir lui laisser, pour témoignage de ma reconnaissance, que les deux derniers boutons de cuivre qui restaient à mon habit. »

L'ÉCUREUIL ET LE RAT.

FABLE.

Un petit écureuil, bien vif, bien sémillant,
Avait son nid sur un vieux hêtre,
Vivant heureux, libre et content,
Dans le bois qui l'avait vu naître.
Au milieu de ce bois, une ferme, un verger,
Un magnifique potager
Lui fournissaient en abondance
Des fruits à savourer et des noix à ronger.
C'était assez pour lui, car dès sa tendre enfance,
Ses parents, par nécessité,
Ou peut-être par prévoyance,
Avaient formé son goût à la sobriété.
Rien n'était si doux que sa vie :
Liberté tout entière et plaisirs innocents,
N'est-ce pas de quoi faire envie?
Il était le premier, au retour du printemps,
A voir la fôret embellie
De jeunes fleurs et de bourgeons naissants.
Aucun souci, dans sa retraite,
Ne venait troubler son sommeil,
Et le matin, à son réveil,
Il allait faire sa toilette
Aux premiers rayons du soleil,
Se peignait, s'arrangeait, se redressait l'oreille,
De sa queue en panache il ombrageait son dos
Et se réchauffait en repos,
Sans crainte pour demain, sans regrets pour la veille.
C'était charmant : voilà qu'un beau matin,
Le museau propre et les pattes bien nettes,
Notre écureuil, allant à la chasse aux noisettes,
Trouve un gros rat sur son chemin.
Il salue avec politesse;
Le rat l'acoste et veut nouer un entretien :
« Mon cher enfant, dit-il, sans que cela paraisse,
D'être utile j'ai le moyen;
Votre figure m'intéresse,
Et je serais charmé de vous faire du bien.
Que cherchez-vous ici? parlez avec franchise;
Je suis tout prêt à vous servir.
Voulez-vous que je vous conduise
Où vous trouverez à choisir
Sucre, biscuits, gâteaux, fromage de Hollande,
Pour vous régaler à loisir?
— Monsieur, dit l'écureuil, une petite amande
Est tout ce qu'il me faut pour mon simple repas;
Je vous suis obligé, mais je ne connais pas
Les mets dont vous parlez. — Vous plaisantez, je pense;
Le sucre vous est inconnu?
— Vraiment oui. — Se peut-il? Vous n'avez pas vécu.
Mon cher, vous ignorez ce que la Providence
A voulu faire pour nous
De plus doux.
Et les biscuits? Et le fromage?
— Moi, je ne les connais, Monsieur, pas davantage.
— Ah! pauvre enfant, que je vous plains!
Suivez-moi dans cette chaumière,
C'est là que vous verrez... — Oh! non, Monsieur, je crains
De désobéir à mon père.

Il m'a bien souvent défendu
D'entrer dans les maisons des hommes.
« Ils sont nos ennemis, de tous tant que nous sommes;
« Fuis-les bien, m'a-t-il dit, ou tu serais perdu. »
— Votre père a voulu vous effrayer, sans doute,
Reprit le rat; mais voyez moi,
J'y vais sans cesse et, par ma foi,
Je n'y vois rien que je redoute. —
Vous croyez?—Je vous jure.—Eh bien donc, je vous suis.»
L'écureuil, en tremblant, trotte jusqu'à l'office.
Le sucre lui parut exquis.
Le rat riait avec malice :
« A présent, dit-il, mon cher fils,
Goûte à ce morceau de fromage. »
L'écureuil mord... Soudain, avec un grand tapage,
Un trébuchet tombe... Il est pris.
Le rat se sauve; on vient; on met dans une cage
Le pauvre écureuil confondu.
Il pleure, il se désole, et dit en son langage :
« Adieu, nid paternel, liberté, frais ombrage!
Un mauvais conseil m'a perdu.

L. P. J.

J'invite mes jeunes lecteurs à vouloir bien me dire:

1°, *Quel est le sens moral qu'on peut tirer de cette fable?*

2°, *Ce qu'ils pensent de la conduite qu'y tiennent les deux personnages?*

J'attendrai leurs réponses jusqu'au dimanche, 5 juin prochain.

VARIÉTÉS.

J'ai reçu, il y a peu de jours, deux lettres de Mesdemoiselles Mathilde et Stéphanie Q......., de Marseille, en réponse à mes questions sur la politesse. Ces lettres sont datées du 22 avril et auraient dû me parvenir bien à temps; mais elles auront sans doute été confiées à une personne qui aura négligé de les transmettre à leur adresse. Je le regrette d'autant plus qu'elles m'eussent fourni de forts jolis extraits pour mon numéro du premier de ce mois. Tout ce que je puis faire aujourd'hui, c'est de les mentionner honorablement, et je le fais avec tout l'empressement qu'elles méritent.

— Un horrible incendie a consumé dernièrement plusieurs maisons dans la ville de T..... Au milieu du désordre et de la désolation causés par cet affreux événement, on a vu une scène attendrissante qui a excité un bien grand intérêt. Tandis que les malheureux habitants des maisons incendiées se précipitaient hors de leur demeure, emportant leurs effets les plus précieux, on vit tout-à-coup sortir, au travers des flammes qui obstruaient la porte d'une maison, un jeune garçon de douze ans et sa sœur encore plus jeune que lui, réunissant toutes leurs forces pour emporter un objet enveloppé dans une couverture et qui paraissait très pesant. On court à leur aide, on les retire du milieu des flammes, et aussitôt qu'ils se voient hors de danger, ils déposent leur précieux fardeau, et se jettent à genoux pour rendre grâce à Dieu. Ce fardeau, c'était leur père, leur malheureux père malade, hors d'état de se sauver lui-même, et que ses enfants avaient emporté au risque d'être dévorés avec lui par l'incendie. Il les prit tous deux dans ses bras, en s'écriant : « Pauvres chers enfants! Ils n'ont plus rien, hélas! ils n'ont sauvé que leur père, qui ne peut plus rien pour eux. O mon Dieu, ne les abandonnez pas. » A ce touchant spectacle, plusieurs des victimes du désastre oublièrent leur propre malheur, et voulurent même joindre leurs dons à une collecte qui fut faite pour venir au secours de ces bons enfants et de leur père.

— Je recommande l'histoire de l'Orang-Outang de Buffon à l'attention de M. Silvain de B.... qui a, dit-on, à dix ans, la manie de porter à sa bouche avec ses doigts tout ce qu'on met sur son assiette, même la viande et les ragoûts. J'imagine qu'il ne voudra pas passer pour être plus mal élevé qu'un singe, et qu'il se décidera enfin à se servir de sa fourchette et de sa cuiller afin de manger proprement.

— Je recommande, sous un autre rapport, la même histoire à Mademoiselle Coralie M....., qui est un peu difficile en fait d'aliments, et n'a de goût que pour les sucreries, pâtisseries, friandises, etc. Toutes ces choses sont la plus mauvaise nourriture qu'on puisse donner à son estomac. Elles ont coûté la vie à un orang-outang qui assurément avait une constitution plus robuste et moins délicate que celle de Mademoiselle Coralie. Je fais remarquer en outre que, si ce bon animal préférait les friandises à d'autres aliments, il ne savait pas moins s'accommoder de tout ce qu'on lui donnait, et j'ai même ouï dire qu'il ne boudait jamais quand le dîner ne se trouvait pas parfaitement à son goût.

— Il est arrivé, depuis peu, au Jardin du Roi, deux beaux lions, envoyés en présent au Roi de France par le Bey de Tunis. Mes lecteurs n'apprendront pas sans étonnement que ces terribles animaux ont été élevés et apprivoisés par une jeune dame française résidant à Tunis, qui les avait rendus aussi familiers que des chiens. On assure qu'ils ont montré un très grand chagrin quand ils se sont vus séparés de leur bonne maîtresse, et qu'ils en paraissent même encore tout attristés.

Imprimerie de JULES DIDOT AÎNÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 22 MAI 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 4.

Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

VOYAGE DE PARIS A REIMS.

Le Roi doit être sacré à Reims le 29 de ce mois. Les préparatifs et l'attente de cette grande cérémonie fixent en ce moment tous les regards et l'attention de toute la France. Il n'est pas un journal qui n'ait aujourd'hui son correspondant à Reims, pour le tenir au courant de ce qui se passe dans cette ville. Le *Bon Génie* ne pouvait, pas plus qu'un autre, se dispenser d'y établir une correspondance; et au moment où il en faisait la réflexion, il a été tiré d'embarras par les offres aimables d'une de ses jeunes abonnées qui vient de partir avec son père, appelé, par les hautes fonctions qu'il exerce, à figurer dans la pompe du sacre. Le *Bon Génie* a donc, non pas un correspondant, mais une correspondante à Reims; c'est une jeune personne déjà fort instruite pour son âge, et qui a fait sur-tout des progrès remarquables dans l'étude de la géographie et dans celle de l'Histoire de France. Elle en sait assez pour observer avec fruit et pour bien rendre compte de ses observations. Mes lecteurs en jugeront par une première lettre qu'elle m'a adressée peu d'instants après son arrivée à Reims. La voici :

« Reims, le 13 mai 1825.

« Nous arrivons à l'instant, mon bon Génie. Je suis si contente de ce que vous avez bien voulu m'accepter pour votre correspondante, que je m'empresse bien vîte d'user du droit que me donne ce titre, c'est-à-dire de vous écrire. Je n'ai pas grand'chose à vous dire, car je n'ai encore rien vu dans cette ville, si ce n'est quelques rues fort peu intéressantes, que nous avons parcourues pour arriver à notre hôtel; mais je vous rendrai compte de notre voyage, et cela fera toujours que je vous aurai écrit, et que je serai bien sûre d'être réellement *votre correspondante à Reims.*

« Nous sommes partis de Paris, mon bon père, ma bonne mère et moi, à sept heures du matin. Le temps était fort beau et mon cœur battait de plaisir de commencer un voyage. C'est une chose bien agréable que de voyager. J'ai entendu quelquefois des personnes se plaindre des auberges, des postillons, des mauvais chemins; pour moi, j'ai trouvé tout cela charmant. Nous ne prîmes pas la route directe par Meaux et Château-Thierry, parce que mon père avait des affaire à Dammartin et à Soissons. En sortant par la barrière de Clichy, mon père m'apprit que ce fut par cette barrière que Jeanne d'Arc chassa de Paris les Anglais qui s'y étaient établis sous Charles VI. Il me dit ensuite, en traversant la plaine de Saint-Denis, que cette plaine avait été plus d'une fois couverte de Normands qui venaient attaquer Paris. Je me rappe-

lui qu'en 1567 le dernier connétable de Montmorency, âgé de 80 ans, y remporta une grande victoire qui lui coûta la vie.

« En moins d'une heure nous arrivâmes à Saint-Denis. Si vous ne craignez pas les petits détails, mon bon Génie, je vous avouerai que je trouvai fort bons les petits pains renommés dans cette ville sous le nom de *talmouses*. Nous allâmes visiter la basilique qui renferme les dépouilles des rois de France. Je me garderai bien de vous rien dire à ce sujet, après les intéressants détails que j'en ai lus dans votre journal, et que vous ont écrits plusieurs de vos abonnés, bien plus instruits que moi.

« En quittant Saint-Denis, nous prîmes la route à droite qui nous conduisit dans un bourg appelé Gonesse. Il paraît que le pain qu'on fait dans ce pays a une grande réputation, mais il me sembla qu'il ne la justifiait pas tout-à-fait, car je le trouvai lourd et âcre, ce qui ne m'empêcha pas de déjeûner d'assez bon appétit; parce que je pense qu'en voyage on doit trouver tout bon, ou du moins se contenter de ce qu'on trouve. Au reste, j'appris une chose qui m'intéressa vivement en faveur de ce bourg. Louis-le-Jeune, me dit-on, y avait une grange, ou ferme, d'un grand rapport en blé, et ce fut dans cette grange que naquit celui qui le premier fit paver les rues de Paris, qui fit bâtir l'église de Notre-Dame, le Louvre, les halles et d'autres monuments publics, l'un des plus grands rois de la France, le vainqueur de Bouvines, en un mot, Philippe-Auguste. De tous les rois de la troisième race, ce fut lui qui étendit le plus les limites du royaume, et accrut davantage la puissance royale. Les arts et les sciences firent de grands progrès sous son règne, et il rendit l'université de Paris très florissante.

« Nous avons eu, en passant à Dammartin, du haut de l'esplanade d'un château qui n'existe plus que dans l'histoire, une vue magnifique. L'horizon y est sans bornes. Comme nous nous étions arrêtés assez long-temps en route, pour les affaires de mon papa, la nuit nous surprit à Villers-Cotterets, et nous couchâmes dans cette ville, capitale du Valois qui a donné son nom à la seconde branche des Capétiens.

« Le lendemain nous continuâmes notre route jusqu'à Soissons. Cette ville qui fut jadis assiégée par César, était alors située sur une hauteur, dans un endroit appelé *Royan;* elle en est éloignée aujourd'hui d'une demi-lieue, et se trouve dans un vallon agréable et fertile sur le bord de l'Aisne. Clovis y gagna une bataille sur Siagrius, général romain, et se rendit maître de la ville. Par cette victoire, il affermit les fondements de la monarchie française. Soissons fut la capitale du royaume de Clotaire Ier, et de Chilpéric, son fils, deux mauvais pères et deux méchants rois. Pepin-le-Bref, Carloman, et Raoul, usurpateur de la couronne de Charles-le-Simple, y furent sacrés C'était en effet l'évêque de cette ville qui, à défaut de l'archevêque de Reims, avait le droit de sacrer le roi de France.

« Mais nous voici arrivés à Reims même, et je vais faire mes efforts, mon bon Génie, pour vous donner sur ce qui s'y passe des détails intéressants, afin de justifier votre confiance, dont je me sens aussi flattée que je suis heureuse de votre bienveillance et de votre affection.

« Agréez, mon bon Génie, etc.

« Marie de S..... »

LES NIDS D'OISEAUX.

Un négociant nommé Rosenfeld avait un fils qui, à l'âge de neuf ans, montrait un cœur excellent et le naturel le plus aimable. Aussi était-il tendrement chéri de son père, qui ne desirait pas de plus grand bonheur que celui d'en faire un jour un homme honnête et estimable. Non loin de la ville, M. Rosenfeld possédait une petite campagne, dans la contrée la plus riante, et à laquelle le voisinage d'un bois donnait un aspect très pittoresque. C'était là qu'il passait ordinairement, avec son fils, la belle saison.

Un jour Édouard, (c'est le nom que portait cet aimable enfant), obtint de son père la permission d'aller dans le bois cueillir des fruits et des fleurs. Une heure après il revint, et aperçut son père dans le jardin. « Papa, lui cria-t-il, j'ai été heureux cette fois, j'ai trouvé bien des choses! » Et en disant ces mots, il montra deux mouchoirs liés ensemble en forme de sac.

« J'en suis charmé, mon enfant, répondit M. Rosenfeld; viens me montrer tes richesses. Ce sont sans doute des fraises et des fleurs? — Non, mon Papa, ce ne sont ni des fleurs, ni des fraises. C'est bien mieux que cela! Regardez! regardez! » Le père regarde, et aperçoit dans les mouchoirs deux nids d'oiseaux, dont l'un contenait des œufs, et l'autre des petits qui se mirent à crier, en ouvrant le bec et en agitant leurs petites ailes encore toute nues. Édouard, enchanté, semblait chercher des félicitations dans les regards de son père. M. Rosenfeld demeura silencieux quelques instants; et bientôt sa physionomie, auparavant riante et gracieuse, devint sérieuse et triste. Édouard se sentit effrayé d'un pareil changement. Enfin M. Rosenfeld lui dit: « J'ai cru, jusqu'à présent que ton cœur était bon, et je crains de m'être trompé. » Qu'on se figure la confusion de l'enfant; il ne sut que répondre. « Je crains de m'être trompé, répéta le père, et que mon fils Édouard ne soit pas un enfant d'un bon

naturel. — Oh! Papa, s'écria Édouard, en se jetant dans les bras de M. Rosenfeld, vous ne m'aimez plus, vous êtes irrité contre moi; qu'ai-je donc fait pour mériter votre colère? — Je vais te le dire, reprit le père en adoucissant sa voix: l'homme dont le cœur est bon est enchanté à l'aspect de la nature. Les fleurs qui décorent les prairies, les animaux qui animent la terre, tout lui procure un plaisir inexprimable. Dis-moi si celui dont le cœur n'est pas méchant doit se plaire à porter la destruction dans la nature; dis-moi s'il doit se plaire à briser les fleurs, à déraciner les plantes, et à faire endurer aux animaux les souffrances les plus cruelles? — Non, certainement, répondit Édouard en sanglottant; mais ai-je donc fait cela, mon père? — Oui, tu l'as fait, reprit M. Rosenfeld: tu as enlevé un nid avec six œufs; ces œufs auraient produit six oiseaux qui, par leur ramage auraient fait oublier au voyageur les fatigues d'une longue journée; tu as donc tué six êtres innocents. Mais tu as fait encore pis, tu as désespéré d'aimables créatures. Crois-tu que leur pauvre mère ne sentira point une perte aussi douloureuse? Lorsque je regarde ces petits que tu as enlevés, j'éprouve une peine bien vive, en pensant que mon fils est capable d'une pareille cruauté. La mère désolée cherchera ses petits, et elle ne les trouvera plus; les petits arrachés aux soins maternels ne survivront pas à leur infortune. Vois, mon fils, quelle action inhumaine tu as commise! Ne mérites-tu pas des reproches? »

Édouard versa un torrent de larmes; puis s'adressant à son père: « Ah! de grâce, pardonnez-moi, dit-il; je n'ai pas réfléchi à ce que je faisais en enlevant ces deux nids; je vous promets, mon Père, que je ne commettrai jamais une si méchante action. — Je veux bien croire, mon fils, dit M. Rosenfeld, que c'est par irréflexion que tu as agi, et j'espère que tu ne tomberas plus dans une pareille faute. Je te le répète, l'homme dont le cœur est pur, respecte le bonheur de toutes les créatures. On peut justement craindre que celui qui, dans son enfance, voit sans pitié les souffrances des animaux, ne devienne plus tard impitoyable pour les maux de ses semblables, et ne soit un homme dangereux pour la société. »

Chaque parole de M. Rosenfeld allait au cœur de son fils. Mais que la joie de cet enfant fut grande, lorsque son père l'assura de son pardon et de l'oubli du passé! Il se jeta à son col et lui fit mille caresses. Puis, pour réparer sa faute, il voulut reporter les œufs et les petits oiseaux; mais son père lui dit que les œufs étant refroidis ne pouvaient plus être couvés, que la mère n'oserait plus aller dans ce nid, et que d'ailleurs il faudrait savoir l'endroit précis où il était placé pour que la mère pût le retrouver; or, Édouard ne pouvait se rappeler sur quel arbre il l'avait pris. Il ne lui restait d'autre parti que de nourrir et d'élever les petits. Mais en peu de jours, ils moururent hélas! l'un après l'autre, et Édouard les enterra dans un coin du jardin.

TROSIÈME LETTRE

DE Mme DE R..... A SON FILS, FÉLIX DE R.....,

Après t'avoir encouragé, mon cher enfant, à m'écrire comme tu le fais; après t'avoir répété tout le prix que j'attache à ta confiance, je veux répondre à quelques articles de ta lettre, avec la plus scrupuleuse exactitude.

Si un enfant, me dis-tu, *se trouve heureux de ne pas étudier*, pourquoi *ses parents le contraindraient-ils, puisqu'ils cherchent son bonheur? Et dans tous les cas, ne serait-il pas bien temps de commencer à travailler à l'âge où l'on choisit une carrière, tandis que dans l'enfance le travail n'est bon à rien?*

N'est-ce pas là, mon cher Félix, l'extrait d'une partie de ta lettre? Il me semble qu'il s'agirait sur-tout de te convaincre de l'utilité et des agréments que l'étude promet à ce temps à venir dont tu parles, pour que tu sentisses que l'enfance ne renfermant guère que le cinquième de la vie de l'homme, il serait bien extravagant, pour la satisfaction de ce court espace de temps, de compromettre l'avantage du reste de l'existence.

Quant à ta proposition de ne commencer à travailler que lorsque tu seras d'âge à en retirer quelque fruit, je te rappellerai ce proverbe un peu connu, qui dit que l'*habitude est une seconde nature.* En effet, celle de l'oisiveté est peut-être la plus difficile à déraciner. De même qu'un individu qui resterait toujours couché, perdrait entièrement l'usage de ses jambes: de même que celui qui vivrait dans l'obscurité, finirait par ne pouvoir soutenir l'éclat du jour; ainsi les facultés de l'esprit s'émoussent, lorsqu'elles ne s'exercent pas, et pour celui qui s'est long-temps livré à la frivolité et à l'inoccupation, la fatigue du travail rend presque impossible toute occupation morale.

Mais à quoi sert la science? J'ai vu beaucoup de jeunes gens riches chercher une excuse à leur paresse dans ce raisonnement, qu'ils ne seraient jamais destinés à être *auteurs* ni *professeurs*. Tu vas sentir, mon cher Félix, combien il est faux.

Il est dans la vie, deux manières d'inspirer à ses semblables de *la considération*. L'une est le résultat d'une position dans le monde, que vous ont laissée vos parents. C'est un héritage qui provient de leur réputation, de leur naissance, de leur fortune; c'est le hasard qui vous y donne des droits. Cette considéra-

tion, dont vous jouissez, ne vous étant donc point personnelle, vous devez en profiter sans y attacher un trop grand prix. L'autre, au contraire, est votre propre bien. Elle n'appartient qu'à l'homme de mérite, à l'homme distingué par son instruction, par son amabilité, par sa conduite. Sans qu'on s'informe de sa naissance, sans qu'on s'inquiéte s'il est riche, celui-là est sûr d'être recherché; on écoute ses avis, il impose du respect à la jeunesse, son estime et sa bienveillance sont déja des titres de recommandation; en un mot, vous le trouvez toujours sur les rangs des places et des emplois qui peuvent honorer son pays ou illustrer sa famille.

Tu conviendras, mon fils, qu'une carrière si noble et si flatteuse ne peut être celle de l'homme oisif et ignorant. Par l'oisiveté, on fatigue même ses meilleurs amis; la vie si rapide, à considérer en masse, est bien longue par le détail des heures qui la composent, et fournir un amusement à chacune est presque impossible. L'homme qui ne sait rien est d'ailleurs exposé à bien des humiliations. S'il se livre à la conversation, il peut tomber dans quelque erreur grossière qui le rende l'objet de la raillerie. S'il se tait toujours, on s'habitue à l'accuser de nullité, et la conversation s'engage comme s'il n'était pas là. En affaires, il est souvent dupe et n'est jamais consulté, car il n'a point d'avis, parce que la discussion le fatigue et qu'il ne sait pas raisonner avec clarté. S'il écrit, c'est avec un travail long et pénible, parce qu'il a toujours éludé les occasions de se servir de sa plume, et lorsque vient le jour où il lui serait important d'être persuasif, ou fort de raisonnement, les mots lui manquent, ou plutôt, l'habitude de les arranger.

Mais, j'avais toujours pensé, dis-tu encore, mon cher Félix, *que la probité et la bonté du caractère étaient suffisants pour être estimé et heureux*. Ce serait une grande erreur, mon fils, d'imaginer que l'ignorance fût la conséquence de la bonté, et que les qualités qui assurent le bonheur domestique fussent incompatibles avec un esprit cultivé. Nul doute, néanmoins, que les premiers droits à l'estime publique ne soient acquis par les qualités du cœur, et que la vertu ne passe avant le talent; mais, heureuse la mère (et j'ai l'orgueil d'espérer que tel sera mon sort), dont le fils réunit l'un à l'autre, et qui peut dire dans sa joie: « En étant le meilleur, il est aussi le plus aimable! »

Je termine cette longue lettre, mon cher enfant, que tu trouveras peut-être un peu *trop raisonnable*. Mais elle te prouve l'opinion que j'ai de ton jugement. J'avoue d'ailleurs que le sujet m'a entraînée. Une autre fois, ta bonne mère sera moins sérieuse.

**.

ANECDOTE.

Un jour d'été, le jeune Charles et sa sœur Julie se disposaient à partir avec leur père, pour aller faire un petit voyage, dans lequel ils se promettaient beaucoup de plaisir. Tout-à-coup le ciel se couvrit de nuages épais, et bientôt la pluie tomba par torrents. Ce contre-temps fit ajourner la partie; mais les deux enfants prirent fort mal la chose. Charles s'indigna, se révolta contre le mauvais temps, comme si sa colère eût pu y apporter quelque changement, et Julie se mit à pleurer, comme une petite fille sans raison.

Cependant, vers le soir, les nuages se dissipèrent, le ciel s'éclaircit, le soleil reparut dans tout son éclat, et la nature semblait être rajeunie comme aux plus beaux jours du printemps. Les deux enfants alors retrouvèrent leur gaieté, et leur père, les ayant pris tous deux par la main, les mena dans les champs. « Vous rappelez-vous, leur dit-il, mes amis, comme l'air était lourd hier, comme la terre était sèche, la verdure décolorée et les fleurs abattues? Remarquez-vous comme la prairie est à présent verte et riante, comme les fleurs brillent d'un vif éclat, comme l'air est doux et pur, comme les oiseaux chantent gaiement? Dites-moi, je vous prie, qui a pu opérer en si peu de temps cet heureux changement? — C'est apparemment, dit Charles avec un peu de confusion, la pluie qui est tombée ce matin. — Eh bien, mes enfants... — Ah! Papa, je vous comprends, reprit Julie; c'était bien mal de nous plaindre de la pluie qui ne contrariait que nous, tandis que toute la nature en avait besoin. »

CHARADE.

Une voyelle est mon premier;
D'un oiseau voyageur le nom est mon dernier;
Sur son dos la tortue emporte mon entier.

(Le mot à l'un des numéros prochains, avec quelques explications instructives.)

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du premier juin 1824 pour un an, ou du premier décembre 1824 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de mai courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 5 juin prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6

DIMANCHE, 29 MAI 1825.

Le prix de l'abonnement est. pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 5.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE ROI DES PERROQUETS.

Je vous ai conté, il y a peu de temps, mes jeunes amis, comment une sage et tendre mère faisait admirer à ses deux enfants la prévoyance avec laquelle l'auteur de la Nature a pourvu à la conservation de tous les êtres créés par sa volonté. Un fait très curieux, que je viens de lire, me ramène aujourd'hui au même sujet.

Dans le nombre des moyens employés par la nature pour la conservation des espèces, il en est un bien frappant, c'est une sorte de supériorité attribuée à certains individus, chargés de diriger les autres et de les gouverner, comme cela a lieu dans les sociétés humaines. Ainsi, vous savez que les abeilles reconnaissent une reine, autour de laquelle se groupe chaque essaim, de qui la présence assure la paix, l'ordre et le travail dans la communauté, et dont l'absence ou la mort est un signal de désunion, d'anarchie et de désordre. Il en est de même chez les animaux voyageurs, qui reconnaissent aussi parmi eux un chef destiné à les guider sur les longues routes qu'ils parcourent, lorsque le changement de saison les avertit de changer de climat. Les ours du Nord, les bisons, les rennes sont dans ce cas; un grand nombre d'oiseaux traversent les airs par troupes qui ont chacune un chef; certains poissons, tels que le hareng royal, parcourent par bandes innombrables des mers immenses, et ont à leur tête un guide, dont nul n'est jamais tenté de méconnaître l'autorité.

Ces faits m'étaient connus, mais j'ignorais celui que raconte le capitaine Landolphe, célèbre voyageur, en parlant de son séjour dans le royaume d'Owhère, en Afrique. Voici l'extrait du récit que je viens de lire :

« Le nombre des perroquets, dit le capitaine Landolphe, est si prodigieux dans ce pays, qu'on en découvre des bandes de plusieurs milliers. Nous les voyons tous les jours partir à sept heures du matin, traverser la rivière, et revenir au déclin du jour se percher sur les plus grands arbres, à deux lieues de mon établissement. Les nègres m'ont appris que ces oiseaux avaient un roi, qu'ils fêtaient tous les matins par des cris joyeux et des sifflements bruyans.

« Ce monarque est dans un nid fait en manière de berceau, suspendu par des filets de liane et balancé par les vents. La nature a pris soin de l'orner d'un magnifique plumage tout différent de celui de ses sujets; car la moitié de ses plumes est grise et semi-rose.



« Les nègres, un jour, me présentèrent un jeune perroquet sortant du nid, pour me le vendre, en

m'annonçant qu'il était *oba*, ou roi de ces oiseaux: « Il est si rare, ajoutèrent-ils, que tu n'en trouveras « peut-être jamais de semblable. » Puis ils me racontèrent l'histoire de ce roi, dont la singularité piqua ma curiosité au point d'acheter celui qu'ils m'offraient, s'ils voulaient bien me conduire au pied du trône de ce souverain, condition qui reçut leur agrément.

« Ils vinrent le lendemain me prévenir d'emporter des sabres afin de couper les broussailles et les lianes, dont l'abondance nous empêcherait un peu d'approcher de l'arbre royal. Rendus dans ce lieu, nous observâmes une multitude de grands arbres sur lesquels gazouillaient et sifflaient une foule bien autrement considérable de perroquets. Les nègres me dirent alors: « Tiens, regarde en l'air; vois-tu ce grand nid « agité par le vent? le roi s'y trouve en ce moment, « et tous les perroquets que tu entends lui font leur « cour. » L'arbre où il siégeait avait au moins cent pieds d'élévation.

« Mes guides m'assurèrent y avoir monté la veille, et avoir coupé avec un sabre l'extrémité de la branche qui supportait le précieux nid du perroquet vendu. Ils me recommandèrent d'en prendre un soin tout particulier, en me répétant que vraisemblablement il ne m'en tomberait jamais dans les mains un aussi magnifique. Il était en effet aussi beau que rare. Toutes ses plumes d'un semi-rose et d'un semi-gris cendré avaient un brillant que je ne saurais exprimer. Il apprit à parler très distinctement, et imitait fort bien le sifflet du maître de l'équipage. Je l'apportai en France, ayant l'intention de l'offrir à la reine Marie Antoinette. Il fut débarqué à Nantes. En me rendant à Paris, il excitait l'admiration sur toute la route. M. B., à qui je l'avais confié, le fit dessiner. Ce dernier avait malheureusement rapporté de la Nouvelle Angleterre un sarigue qui, ayant un jour trouvé mon perroquet sans défense et privé de toute protection, le tua sans égard pour son beau plumage et pour sa rareté. »

CORRESPONDANCE DE REIMS.

DEUXIÈME LETTRE.

Reims, le 23 mai 1825.

Mon bon Génie, il arrive tant de monde dans cette ville que, si cela continue, je ne conçois pas comment les maisons suffiront pour loger un si grand nombre d'étrangers. Il arrive aussi des troupes tous les jours, et on fait un camp en dehors de la ville. J'ai été voir ce camp: c'est une chose fort curieuse. Les soldats se font des espèces de petites cabanes qu'ils appellent des *baraques*, et ils couchent à-peu-près à la belle étoile, ce qu'ils appellent *bivouaquer*. Le Roi doit passer, dit-on, une grande revue le lendemain du sa re. J'ai été voir les travaux qu'on fait dans la cathédrale pour cette grande cérémonie. Autant que j'en ai pu juger, tout cela sera magnifique; mais je ne pourrai bien vous en rendre compte qu'après le 29 de ce mois, jour où le sacre doit avoir lieu. En attendant j'ai fait, aux personnes qui ont bien voulu causer avec moi, toute petite fille que je suis, une foule de questions sur la ville de Reims, et voici ce que j'ai appris.

Cette ville est une des plus anciennes du royaume, et l'on ne sait même rien de positif sur l'époque et sur les circonstances de sa fondation. Elle est située au milieu d'une plaine agréable, où coule la rivière de Vesle qui baigne une partie de ses murailles. Cette plaine est entourée de petites montagnes qui produisent de bons vins. La ville renferme beaucoup de belles places, de grandes rues, de maisons bien bâties et de magnifiques églises. La métropole est dédiée à Notre-Dame; on l'admire sur-tout à cause de la grandeur de l'édifice, et de la structure du portail qui est orné de figures et de bas-reliefs très estimés. C'est dans cette église que l'archevêque de Reims sacre les rois de France, avec une huile sainte renfermée dans une petite phiole appelée la *Sainte Ampoule*. d'anciennes traditions disent que cette phiole fut apportée du ciel par un ange, pour le sacre de Clovis, le premier de nos rois chrétiens. La Sainte Ampoule était autrefois conservée dans l'abbaye de Saint-Remi, à Reims; on l'apportait en grande pompe à la métropole, lorsqu'un roi devait être sacré, et elle était ensuite rendue à l'abbé de Saint-Remi. On dit qu'une partie de l'huile renfermée dans la sainte phiole a été soustraite et conservée, lorsqu'à l'époque de la révolution, ce vase fut profané et brisé. C'est donc avec l'huile de la Sainte Ampoule que sera encore sacré le Roi Charles X.

Il existe à Reims des antiquités que les savants regardent comme fort intéressantes. On y découvrit, en l'année 1677, un arc de triomphe qui était autrefois la porte de la ville du côté du Nord, et qui s'appelait la *Porte de Mars*. Quelques personnes ont prétendu que cet arc de triomphe avait été élevé en l'honneur de Jules César, et on l'a considéré comme une des preuves les plus remarquables de l'antiquité de la ville de Reims. — On m'a dit encore beaucoup d'autres choses, mon bon Génie, mais je crains qu'elles ne vous paraissent pas aussi intéressantes qu'à moi, qui suis une petite curieuse, et je termine ici ma lettre pour aujourd'hui, en vous priant d'agréer, etc.

MARIE DE S.....

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Il ne suffit pas, pour être bon, de ne pas faire de mal aux autres, il faut encore leur faire du bien.

Pour un enfant respectueux et reconnaissant, ce n'est point assez de céder aux volontés de ses parents, il doit s'efforcer de prévenir leurs desirs.

Rappelez-vous qu'il y a plus de courage et de dignité à reconnaître une faute et à la réparer, qu'à braver hardiment une punition.

LE DÉJEUNER CHAMPÊTRE.

Les jeunes cousins et cousines d'Octave et de Julia étaient venus passer quelques jours au château de M. de Montménil, leur père. Octave et Julia étaient dans le ravissement, et faisaient de leur mieux les honneurs de la maison, en imaginant tous les soirs quelque jolie partie pour le lendemain. Un jour, ce fut un déjeuner champêtre qu'on proposa; cette idée eut l'assentiment général, et M. et Mme de Montménil ayant bien voulu y donner aussi le leur, la partie fut arrangée. On se leva de bonne heure, on mit sur le dos d'un cheval deux paniers remplis de provisions consistant en pâté, viandes froides et vin blanc, et on s'achemina vers une partie du bois, la plus riante, la plus pittoresque, et qu'on avait choisie d'avance après une délibération dans laquelle chacun avait donné son avis. Julia seule, qui tenait singulièrement à avoir toutes ses aises, ne s'était pas trouvée d'accord avec les autres sur ce choix, parce qu'elle prétendait que l'endroit désigné était rempli d'insectes attirés par le voisinage d'un petit étang. Julia n'aimait pas beaucoup à être contrariée; elle fut un peu blessée de voir que son opinion n'avait pas eu d'influence, et surtout de quelques plaisanteries de ses jeunes cousines sur la crainte qu'elle avait montrée de laisser piquer son col et ses jolies mains par les insectes. Cependant Julia était assez raisonnable pour n'en pas manifester trop d'humeur; mais cette circonstance, toutefois, la disposa assez mal en faveur du déjeuner.

On se figurera, sans que j'en trace longuement le tableau, toute notre jeune société assise en cercle sur la mousse, Octave retirant les provisions des paniers, et entamant un large pâté pour en offrir des parts à la ronde; on se figurera la joie, les éclats de rire des convives; les petits accidents qui arrivent aux uns ou aux autres; celle-ci qui s'est assise sur une fourmillière et voit en un moment sa robe blanche couverte de fourmis; celui-là qui glisse sur la mousse, son verre à la main, et répand tout dans sa chemise : tout le monde connaît ces petits événements, et on sait quels effets ils produisent dans un moment où chacun est bien disposé à rire. Julia pourtant ne riait qu'à demi, toute préoccupée qu'elle était du soin de chasser les cousins ou autres insectes qui venaient voltiger près d'elle. Les mouvements qu'elle faisait pour cela divertissaient beaucoup la société, et il était difficile qu'elle ne s'en aperçût pas.

Au pâté succéda une volaille froide. Quand Octave en offrit à Julia, celle-ci demanda une assiette blanche. « Ma chère, lui dit Octave, on n'en a pas apporté assez pour en changer, Il faut manger dans la même. — Oh! que cela est désagréable, et qu'il vaut bien mieux déjeuner commodément à table que de s'en aller ainsi pour le plaisir d'être sur l'herbe et de manquer de tout! — Mais il me semble, ma sœur, que jusqu'à présent nous n'avons manqué de rien, et que ce n'est pas un si grand malheur de manger de la volaille et du pâté dans la même assiette. — Eh bien, moi, je n'aime pas cela, dit Julia, et je n'aime pas sur-tout à servir de jouet aux autres. »

Cette petite boutade interrompit un peu la gaieté générale. Julia se leva et s'éloigna. Le déjeuner terminé, on proposa de faire une promenade avant de rentrer au château, et on se dirigea vers l'autre extrémité du bois, sur un joli coteau couvert de riants vergers. Julia était devenue tout-à-fait sérieuse. On n'osait plus lui parler, et elle marchait seule à quelque distance des autres. Le bon Octave en était très peiné, et bientôt, sans affectation, il se rapprocha d'elle. « Ma bonne Julia, lui dit-il, je t'en prie, ne sois pas ainsi mécontente, tu m'affliges beaucoup. — Ce n'est pas ma faute, répondit-elle; ce n'est pas moi qui ai voulu faire cette sotte partie. — Mais, ma sœur, hier elle ne te déplaisait pas, et même tu as su prendre sur toi pour ne pas te fâcher des plaisanteries de nos cousines. — Ah! nos cousines sont fort malhonnêtes; elles rient de tout très mal à propos. — Comment veux-tu qu'on ne rie pas de voir attacher tant d'importance à une assiette blanche, sur-tout dans un repas champêtre, où tous les petits inconvénients et les petits accidents qui peuvent arriver sont ordinairement un sujet de gaieté? — Eh bien, cela ne me plait point, à moi; je ne suis pas accoutumée à manger malproprement, et à n'avoir pas à table les choses nécessaires..... Je ne suis pas une petite paysanne enfin..... »

En parlant ainsi, le frère et la sœur étaient arrivés auprès d'une chaumière dont la fenêtre était ouverte. « Oh! regarde! regarde! » s'écrie Octave. Tous deux

s'arrêtent derrière des arbres d'où ils peuvent, sans être aperçus, voir l'intérieur de la chaumière; et voici le tableau qui s'offre à leur vue.

Il n'y avait dans la chambre qu'un pauvre lit, une table de sapin et deux mauvaises chaises; mais tout était d'une propreté parfaite. Un bon paysan, sa femme et quatre enfants étaient autour de la table. Sur cette table on voyait une grande jatte de terre remplie de soupe aux choux. Le père dit le *benedicite* à haute voix, et les autres firent le signe de la croix; puis le père et la mère s'assirent chacun sur une chaise, et comme il n'y en avait que deux, les enfants demeurèrent debout. Chacun une cuiller de fer à la main, se mit à puiser dans la grande jatte, car aucun n'avait d'assiette; mais toute la famille paraissait manger de bon appétit et fort gaiement ce met simple et unique. « Mon père, dit une jeune fille qui était l'aînée des enfants, et de qui les joues fraiches et vermeilles faisaient plaisir à voir, mon père, voulez-vous me permettre de dire aujourd'hui les *grâces* à votre place? — Pourquoi cela, Fanchette? — Oh! c'est que je les dirai de bien bon cœur, car en faisant la soupe j'ai pensé qu'il y avait de pauvres gens qui n'avaient jamais un morceau de lard à mettre avec leurs choux, et comme nous en avions aujourd'hui, cela m'a fait sentir que nous devions bien de la reconnaissance à Dieu de nous avoir donné plus de biens qu'à ces pauvres gens. — Voilà qui est bien pensé, mon enfant, reprit le père; nous manquons de beaucoup de choses que les riches possèdent, mais il n'est personne qui, en comparant son sort à celui de quelque autre, ne trouve des raisons pour remercier Dieu. Dis les *grâces*, ma fille..... »

Octave et Julia regardaient et écoutaient en silence. « Eh bien, ma sœur.....? » dit enfin Octave. Julia avait les yeux humides, et tout attendrie, elle se retourna vers son frère et se jeta dans ses bras. Octave, lui dit-elle, viens, rejoignons nos amis. Je n'oublierai pas ce que je viens de voir. Nous reviendrons à cette chaumière, n'est-ce pas? — Oui, ma sœur, je te comprends, nous y reviendrons. — Et, tu sais bien, mes épargnes pour acheter une petite montre..... — Oui, oui, ma sœur, et moi aussi j'ai quelques épargnes..... — Avec tout cela, il y a de quoi mettre bien du lard dans la soupe aux choux..... — Oui, oui, ma sœur, nous reviendrons à la chaumière. — Octave, me voilà de la joie pour toute la journée. Je vais vite embrasser mes cousines, et leur demander pardon d'avoir un moment troublé leur gaieté par ma mauvaise humeur. »

Les deux enfants rejoignirent leurs amis d'un air joyeux, et Julia parut si contente qu'on eût dit qu'elle venait de faire une bonne action. Elle venait, en effet, de reconnaître sa faute, et de projeter, pour la réparer, un acte de bienfaisance.

LITHOGRAPHIE.

Il n'est presque pas d'enfants qui n'aient fait la chasse aux papillons. Tous reconnaîtront le petit filet adapté à un cerceau d'osier armé d'un manche d'une certaine longueur, au moyen duquel on surprend ces jolis insectes, lorsqu'ils se reposent avec confiance sur les fleurs. Quelques uns reconnaîtront aussi le carton dans lequel on pique avec une épingle, sur de petits morceaux de liège, les innocentes victimes d'une curiosité cruelle. Comme cette chasse est une des occupations de la saison où nous sommes, j'ai voulu en offrir le tableau à mes lecteurs, dans la lithographie que je leur adresse aujourd'hui; mais ils se tromperaient s'ils pensaient que j'en fusse partisan. Assurément, ce n'est pas moi qui condamnerai le desir qu'ils peuvent avoir de s'instruire, d'étudier l'histoire naturelle d'une des classes les plus intéressantes des animaux; mais il me serait bien pénible de penser que, sans but, sans nécessité pour leurs études, sans motif raisonnable, ils pussent trouver quelque plaisir à persécuter et à faire souffrir de pauvres créatures incapables de nuire et privées de tout moyen de défense. Je leur rappellerais alors l'histoire du jeune Édouard que j'ai racontée dans mon précédent numéro, et je leur répéterais les sages et humaines réflexions du père de cet enfant. Sans doute l'homme est obligé de sacrifier quelquefois les animaux à ses besoins, je dirai même à son instruction, car elle est aussi un besoin pour lui; mais il ne lui est jamais permis, il est odieux et révoltant de sa part de les traiter avec cruauté. Celui qui a un bon cœur éprouve de la compassion pour tout être qui sent et qui souffre. Mes enfants, si vous êtes curieux d'observer les papillons, si vous leur faites la chasse, contentez-vous de les tenir un moment prisonniers et de les examiner; mais ensuite rendez leur la liberté, plutôt que de vous donner le regret de les voir agiter leurs petites pattes et leurs jolies ailes, dans des convulsions douloureuses avant d'expirer. J'en suis sûr, aucun de vous ne verrait avec indifférence les souffrances d'une innocente et gracieuse créature. C'est un spectacle si triste que celui de la douleur! Il est si doux de pouvoir se dire: Je n'ai jamais fait de mal à aucun être! Mes bons amis, je livre ces réflexions à vos bons cœurs.

Erratum : Dans le numéro de dimanche dernier, à la première colonne de la seconde page, ligne 47e, au lieu de *Royan*, lisez *Noyan*.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6

DIMANCHE, 5 JUIN 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 6.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

SACRE DU ROI.

TROISIÈME LETTRE DE REIMS.

« Reims, le 30 mai 1825.

Mon bon Génie, il est impossible de concevoir rien de plus beau, de plus brillant, de plus pompeux, de plus magnifique, de plus imposant que ce que j'ai vu hier. J'en suis encore tout éblouie, et je puis à peine m'en rendre compte à moi-même. Je vois confusément tous les détails de cette pompe éclatante dont je ne me serais jamais fait une idée; tous ces ornements, toutes ces décorations, tous ces vêtements où l'or, l'argent, les diamants, les rubis, les saphirs étincelaient à-la-fois; ces arcs de triomphe, ces arcs de verdure, cette immense basilique recouverte d'or, de pourpre, de lapis; ce trône porté par vingt colonnes d'or, de lapis et de marbre blanc; ce cortége de princes, de prélats, de pairs, de maréchaux, de généraux dans toute la splendeur de leurs dignités; ces croix, ces bannières, ces crosses, ces couronnes, et enfin la couronne royale elle-même qu'on dit être d'une valeur immense; cette foule innombrable assistant à une aussi magnifique cérémonie; toutes ces choses, mon bon Génie, sont encore devant mes yeux et y produisent un effet confus, une sorte d'éblouissement, comme lorsqu'on a fixé quelque temps ses regards sur le soleil.

C'est avant-hier que le Roi est arrivé à Reims. Dans son voyage depuis Fismes jusqu'ici, S. M. a couru un grand danger. Les coups de canon qu'on tirait sur la route ont effrayé les chevaux de la voiture royale; ils se sont emportés, et c'est avec toutes les peines du monde que les postillons sont parvenus à s'en rendre maîtres. Une autre voiture a été entraînée de même et a versé avec violence. Elle renfermait quatre seigneurs de la suite du Roi; trois ont été blessés, mais on espère que cet accident n'aura pas de suites graves.

A son arrivée, le Roi s'est rendu dans la cathédrale pour y assister aux vêpres du sacre. Ensuite S. M. s'est retirée au palais de l'archevêché où ses appartements étaient préparés.

Hier matin, à huit heures, a commencé la grande céremonie. Je ne puis vous dire dans quel ordre étaient placés tous les personnages qui y figuraient, car je n'en connaissais qu'un petit nombre, et je ne suis pas au fait de leur rang et de leurs fonctions; mais ce que je sais, c'est que l'intérieur de la basilique présentait un coup-d'œil qu'on ne se figurera jamais sans l'avoir vu. Tout enfant que je suis, mon bon Génie, et quoique un peu étourdie quand je joue avec mes compagnes, je réfléchis pourtant dans de certaines occasions.

Ainsi, au milieu de l'étonnement que me causait un si grand spectacle, je n'ai pas laissé de faire quelques réflexions sérieuses, lorsque j'ai vu le Roi de France se prosterner devant l'autel de Dieu pour recevoir l'onction sainte et les insignes de la royauté. Dans ce moment, l'idée de la grandeur et de la puissance de Dieu s'est présentée à moi, et cette pensée a détruit pour un instant, dans mon esprit, le prestige causé par ce pompeux appareil des grandeurs de la terre. Au moment où l'archevêque a posé la couronne sur la tête du Roi, tous les princes ont avancé la main pour la soutenir. J'ai compris que cela signifiait qu'ils étaient les premiers défenseurs de cette couronne.

Aussitôt que le Roi a été sacré et couronné, il s'est assis sur son trône. Alors, il s'est opéré un mouvement tout-à-fait étourdissant, et on ne savait de quel côté regarder et écouter. Les fanfares se sont fait entendre; les portes se sont ouvertes; le peuple s'est précipité dans l'église; on a distribué des médailles; on a donné la volée à mille oiseaux qui se sont dispersés de toute part; toutes les cloches ont sonné en même temps; les régiments de la Garde royale ont fait trois salves de mousqueterie, et les canons des remparts de la ville leur ont répondu. Tout ce mouvement et ces différents bruits à-la-fois ont produit un effet inconcevable. Je vous assure, mon bon Génie, que je suis très contente d'en avoir été témoin.

Le Roi doit passer une grande revue des troupes qui sont campées hors de la ville. Je ne la verrai pas, parce que nous faisons nos préparatifs pour partir demain. Je ne sais, mon bon Génie, si vous aurez été content de votre petite correspondante. Elle le desire de tout son cœur, car elle serait heureuse d'avoir justifié un choix dont elle s'est sentie bien honorée.

Agréez, etc. Marie de S.....

LES LAPONS.

J'ai entendu quelquefois des jeunes filles, et même des jeunes garçons un peu douillets, se plaindre du froid, de la chaleur, de la pluie, du soleil, et je les ai vus ne pouvoir supporter de bonne grâce la moindre intempérie. Je voudrais bien savoir quelle contenance feraient des enfants aussi délicats, si au lieu de vivre sous un climat doux et tempéré comme le nôtre, ils se trouvaient transportés tout-à-coup dans une région polaire, en Laponie, par exemple. Afin de les faire un peu réfléchir sur une faiblesse qui est au moins ridicule, je vais essayer de leur donner une petite idée de ce qu'est cette contrée.

La Laponie est un pays situé au nord de la Suède et de la Norvège; il est couvert de montagnes qui sont chargées en toutes saisons de neige et de glace; et dans les endroits où les chaînes de montagnes sont interrompues, on ne trouve que des marais. Un hiver rigoureux s'y fait sentir pendant la plus grande partie de l'année; les vallées sont alors comblées par la neige qui recouvre aussi les collines. Pendant long-temps le soleil ne s'élève pas au-dessus de l'horizon. Les habitants cherchent un abri contre le froid dans des tentes qui peuvent être transportées d'un endroit à un autre. Ils font leur feu au milieu de ces tentes, et la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le haut, qui leur sert en même temps de fenêtre. Ils adaptent à ce trou une chaîne en fer, à laquelle ils suspendent les chaudrons où ils font cuire leurs aliments, et fondre la glace pour avoir de l'eau à boire. Les côtés de la tente sont garnis de fourrures pour empêcher le froid de pénétrer, et les habitants n'ont pas d'autres lits que des peaux de bêtes qu'ils étendent sur le sol.

C'est dans ces misérables demeures que les Lapons passent l'hiver, entourés de loups hurlants qui rôdent pour chercher leur proie. Comment nos enfans douillets s'arrangeraient-ils de cette vie, et que diraient-ils à la vue de ces déserts de neige et de glace? Comment s'accommoderaient-ils de l'absence du soleil, qui rend le froid encore plus aigu? Que deviendraient-ils enfin si, au lieu d'une demeure bien close et bien commode, ils n'avaient plus pour abri qu'une tente de peaux tout enfumée? s'ils ne pouvaient plus enfin se procurer leur subsistance que par une chasse pénible et dangereuse?

Ces réflexions me semblent propres à leur faire sentir les avantages de notre climat, où nous avons un doux printemps, un été et un hiver tempérés; à leur faire apprécier le bonheur de vivre dans un pays où la civilisation procure toutes les commodités de la vie; à exciter enfin leur reconnaissance envers celui qui dispense tous les biens.

Qu'ils ne croient pas cependant que les Lapons soient très malheureux de leur condition. Dieu a pourvu à ce qu'elle fût supportable pour eux. S'ils sont exposés à l'inclémence des saisons, à se frayer péniblement des chemins au milieu des précipices, leurs corps, en général de petite taille, sont robustes et durs à la fatigue. S'ils sont pauvres et manquent de la plupart des douceurs de la vie, n'est-ce pas une richesse pour eux de savoir se contenter de peu? Ils sont privés pendant plusieurs mois de la lumière du soleil; mais la lune y supplée, ainsi que des clartés nocturnes qu'on appelle *aurores boréales* et qui sont fréquentes dans ce pays. La neige même dans laquelle ils sont ensevelis ne les rend pas malheureux. L'éducation et l'habitude les ont armés contre la rigueur de leur climat. La nature a d'ailleurs pourvu à tous leurs besoins indispensables: elle a fait naître chez eux des animaux qui leur donnent des fourrures pour

se vêtir; elle leur a fait présent du renne, cet animal précieux dont je vous ai déjà parlé, et qui à lui seul leur rend les mêmes services que plusieurs de nos animaux domestiques ensemble. Dieu n'a pas voulu que le bonheur fût le partage d'un peuple plus que d'un autre; il a mis le bonheur en nous-mêmes, et il n'est pas de lieu sur la terre où l'homme ne puisse être content et heureux, s'il a peu de besoins et un cœur pur.

LES TALISMANS.

CONTE.

Une bonne Fée, dont j'ai oublié le nom, résidait dans un beau palais d'où elle rendait justice à de nombreux vassaux, et répandait mille bienfaits. C'était particulièrement la jeunesse, et celle du sexe féminin, qu'elle honorait d'une bienveillance spéciale. Cette bienveillance s'annonça d'abord par une grande quantité de bonbons et de joujoux, les mieux variés et les plus jolis du monde. Mais peu-à-peu les petites filles grandirent; il leur fallut des ajustements, des bijoux; bientôt, elles voulurent des fêtes, des bals. On ne sait où se seraient arrêtés leurs desirs, mais la Fée, qui était sage (c'est bien le moins quand on est fée), mit un terme à sa munificence, et leur permit, pour dernière grâce, de lui demander un seul don. Il devait être renfermé dans la possession d'une boule de cristal, telle qu'elle en possédait un grand nombre de différentes couleurs, et qui avaient toutes des propriétés différentes.

On pense que chaque jeune personne réfléchit beaucoup avant de se décider, et lorsqu'enfin vint le grand jour, l'une demanda une beauté parfaite; l'autre un rang élevé et un grand pouvoir; une troisième, des talents et une instruction qui n'eût point d'égale, tandis qu'une quatrième se trouvait bien modeste de se contenter de quelques millions qui devaient se renouveler sans cesse. Il fut distribué une énorme quantité de ces boules précieuses, et en les remettant à ses protégées, la Fée leur adressa un discours très moral, et point trop long, qu'elle termina en leur recommandant de venir toutes se représenter devant elle, de ce jour en deux ans. Comme on allait se séparer, on entendit la voix d'une jeune fille, qui fendait la foule avec empressement, et la Fée reconnut sa filleule, nommée Aurélie, qu'elle aimait passionnément, et que, par une distraction inconcevable, elle avait oubliée dans la distribution de ses boules enchantées. La marraine désolée, se frappa le front, s'accusa d'une étourderie que son âge rendait inexcusable; la filleule pleura, supplia, ce fut en vain. Il ne restait plus de boules. La recette de celles là n'est ni facile ni connue; il fallut s'en passer. La fée emmena la jeune fille dans son palais, gémissant de ne pouvoir plus lui rien donner que les conseils, fruits de son expérience, ce qu'on offre souvent sans être fée, et ce qui n'est pas toujours également bien accueilli.

Deux années s'écoulèrent, et nos jeunes filles profitèrent des dons qu'elles avaient reçus. Mais, au grand étonnement des spectateurs, lorsqu'au jour fixé elles reparurent aux pieds de la Fée, elles se plaignirent toutes ne n'avoir point trouvé le bonheur qu'elles attendaient, et demandèrent que leurs boules fussent changées. La chose était impossible. La bonne fée, tout étourdie des clameurs qui l'environnaient, se recueillit un instant, et trouvant le cas difficile, elle consulta le livre des destins, ressource qui, comme on le sait, tire d'affaire toutes les fées. « Mes enfants, « leur dit-elle, c'est ma faute: je devais vous avertir « que, pour jouir des avantages qui vous étaient accor- « dés, il fallait d'abord vous debarrasser de tous les « défauts qui troublent et corrompent les jouissances: « car en effet, à quoi bon la beauté, si vous enviez « celle d'une autre? l'instruction, si vous avez la pa- « resse, ou la pédanterie? la richesse, si vous êtes in- « satiable, et que vos desirs s'augmentent avec votre « fortune? Mais tout peut se réparer. Il existe un « moyen de vous défaire de vos defauts: après un sé- « vère examen d'où dépendra tout le succès, enfermez- « les chacune dans un sac, et jetez-les dans la rivière « qui coule au pied de mon palais. »

Que mes lecteurs qui ont quelques prétentions en géographie, ne s'avisent pas d'exiger de moi que je leur désigne le nom de cette rivière et le lieu où elle coulait; j'avouerai mon ignorance. Ce que je sais seulement, c'est que son eau était trouble et agitée, et qu'il était expressément defendu d'y pêcher, par la crainte d'en retirer quelques sacs malencontreux. Nos jeunes personnes se hâtèrent donc de faire la revue qui leur était recommandée. Chacune acheta un sac. La taille n'y faisait rien : la forme seule était prescrite. Néanmoins, comme elles présidaient seules à ce jugement, il est à croire qu'elles y mirent beaucoup d'indulgence. La plupart se contentèrent de sacs de taffetas d'une fort petite taille, et en nouèrent négligemment les rubans, après y avoir fait entrer quelque peu d'indiscrétion, de curiosité, de penchant à la jalousie ou au persiflage. Une seule eut la bonne foi de garotter sa vanité dans un sac de nuit bien solide, et le courage de s'en débarrasser, tandis qu'une autre, après avoir long-temps cherché, ne trouva rien à expulser qu'un peu de frivolité, et en si petite dose, qu'un sac de crin, tel qu'on en met au raisin, lui parut suffisant. Il est inutile de dire que ces demoiselles se trouvèrent bien d'avoir chassé tant d'hôtes dangereux et incommodes; mais qu'elles se fussent trouvées mieux

d'un examen plus rigide, qui répugnait à leur amour-propre.

Une nouvelle année les ayant ramenées auprès de la Fée, elles eussent peut-être encore exprimé de nouvelles plaintes, si par politesse autant que par intérêt, elles n'eussent pas jugé convenable de s'informer du sort d'Aurélie, qu'elles aperçurent gaie, fraiche et heureuse, quoiqu'elle n'eût pas reçu de don. « Ce que je regrettais sur-tout de n'avoir pu lui donner, dit la Fée, c'était la boule bleue, celle dont la vertu est d'inspirer la bienveillance et de faire aimer celle qui la possède. C'est peut-être la plus utile au bonheur des femmes, car, par-tout où les conduit le sort, leur lot est de se créer une sorte d'empire qui n'est dû qu'à l'affection, et fondé que sur la douceur. Destinées par la nature à entretenir l'ordre et l'union, à ménager les amours propres, à rapprocher les familles, elles ont besoin de cette espèce d'éloquence qui vient du cœur, et l'esprit de conciliation leur est le plus utile de tous. Ma pauvre Aurélie, lui dis-je, après la boule que je n'ai pas, voici le conseil le plus efficace que je puisse te donner, et qui la remplacera : *Oublie-toi toi-même, et ne songe qu'aux autres.* Toute l'existence des femmes est là.

« Aurélie, sans espoir d'aucun secours surnaturel, saisit la seule ressource qui lui restait. Elle passa une nuit entière à faire une revue scrupuleuse des défauts dont il fallait se débarrasser, et consacra à l'*égoïsme* seul un sac d'une bonne grandeur. Il se débattit fortement, et de l'intérieur de sa prison lui adressa de vaines suppliques. Elle le porta sans pitié à la rivière, et bientôt s'étonna de la facilité que son absence lui donnait à gagner tous les cœurs.

« Depuis trois ans, c'est par cette obligeance active, ce dévouement à tout ce qui peut plaire aux autres, ce sacrifice constant de ses propres penchants, qu'Aurélie a obtenu sur tout ce qui l'entoure un empire véritablement extraordinaire, et que quelques personnes s'obstinent à attribuer à la féerie. Aux yeux du plus grand nombre, elle passe pour avoir un talisman qui la fait aimer. Elle n'en possède pas d'autre qu'une humeur égale et un cœur excellent, dénué de tout égoïsme; celui-là est irrésistible. »

**.

VARIÉTÉS.

Je viens de lire un petit livre qui m'a paru charmant, et que je m'empresse de signaler, comme pouvant offrir à mes jeunes amis une lecture tout-à-fait propre à leur inspirer de douces émotions et de pieux sentiments. Ce petit livre est intitulé : *Hymnes du premier âge, ou Cantiques en prose, imités de l'anglais, par M. F. Thiercelin.* Je suis sûr qu'on me saura gré d'en citer ici un fragment. Le voici :

« Je veux vous montrer ce qui est beau : c'est une rose épanouie. Regardez comme elle s'élève sur sa tige de mousse, et semble régner sur toutes les fleurs; ses feuilles ont la couleur du feu; l'air est rempli de son parfum; elle fait les délices des yeux.

« Elle est belle; mais celui qui a fait naître la rose est plus beau.

« Voulez-vous savoir ce que c'est que la force? — Le lion est fort, lorsque sortant de son repaire, il secoue sa crinière hérissée; lorsqu'il fait retentir les forêts de ses rugissements, et qu'il met en fuite tous les autres animaux. Il peut nous déchirer en un moment; il est fort, il est terrible; mais celui qui a créé le lion est plus fort.

« Le soleil est majestueux quand il brille dans l'azur du ciel, et qu'il darde ses rayons enflammés sur la terre; c'est le chef-d'œuvre de Dieu, l'être le plus parfait que l'œil humain puisse considérer; il est splendide, il est magnifique; mais celui qui a fait le soleil l'est bien plus; des yeux mortels ne pourraient supporter son éclat; car il est trop brillant pour la faiblesse de notre vue.

« Il répand sa lumière jusqu'au sein des ténèbres les plus épaisses; tous ses ouvrages en sont remplis.

« Quel nom donner à ce grand Être, à celui qui a fait toutes choses, et qui est supérieur à tout ce qu'il a fait?

« Ce grand Être, c'est Dieu, celui qui gouverne l'univers, et règle le mouvement de tout ce qui le remplit, depuis l'astre qui brille dans les cieux jusqu'au grain de sable qui roule sous nos pieds; c'est en lui seul que résident la beauté, la force, la perfection. »

NOUVELLES.

Dimanche dernier, jour du sacre du Roi, Monseigneur le duc de Bordeaux a donné à Saint-Cloud une fête charmante, à laquelle beaucoup d'enfants ont été invités. Les jardins étaient illuminés en verres de couleur, et ressemblaient à ceux d'un palais enchanté. Le jeune prince et son aimable sœur ont fait avec une grâce infinie les honneurs de cette jolie fête, et toutes les personnes invitées ont été charmées de leurs manières affables. Il était près de minuit lorsqu'on s'est retiré.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6

DIMANCHE, 12 JUIN 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 7.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES CRISTAUX. LE DIAMANT.

On ne sait pas à quoi je m'expose, quand je laisse échapper une promesse dans mon journal. J'ai affaire à un petit public fort impatient, qui ne manque pas de me rappeler souvent mes engagements, pour peu que je tarde à les remplir. Ainsi, par exemple, j'ai dit il y a quelque temps que je consacrerais un article aux cristaux et au diamant, et voilà qu'en m'écrivant à propos de toute autre chose, on a soin d'ajouter des petits *post-scriptum* pour m'avertir que je n'ai pas encore tenu ma promesse. On m'en rappelle encore bien d'autres, et certes je suis loin de me formaliser de cet empressement, que j'approuve au contraire de tout mon cœur; mais je réclame seulement un peu de patience, et je puis assurer mes jeunes lecteurs que je ferai mon possible pour les satisfaire en tout ce qui dépendra de moi. Je vais donc aujourd'hui les entretenir des cristaux en général, et du diamant en particulier.

D'abord il faut bien qu'ils sachent qu'en histoire naturelle, on n'entend point, par le mot *cristal*, cette matière brillante et transparente qui est un produit de l'art, une espèce de verre qu'on obtient en faisant fondre certaines substances minérales, et dont on fait des vases, des ornements, taillés, ciselés, modelés, avec un goût et une habileté qui sont aujourd'hui portés aux plus haut degré. Les cristaux dont je veux parler sont des produits naturels qu'on trouve tout formés dans le sein de la terre. On peut dire qu'il n'est pas de substance minérale qui ne soit susceptible de cristalliser naturellement. Les pierres, les sels, les métaux peuvent se montrer sous la forme de cristaux. Ces cristaux sont des corps de figure régulière, des cubes, des prismes, des pyramides ou d'autres solides, présentant un nombre plus ou moins grand de faces inclinées les unes sur les autres, et que l'on croirait avoir été taillés par la main d'un artiste. Ils sont, suivant leur nature, transparents et sans couleur, comme le cristal de roche et le diamant; transparents et colorés, comme le rubis, le saphir, l'émeraude, la topaze, le grenat; opaques et éclatants, comme les cristaux métalliques; opaques et ternes, comme d'autres cristaux métalliques ou pierreux. Mais une chose admirable, c'est que chaque espèce de minéral, en cristallisant, affecte des formes qui sont constamment les mêmes et dont les facettes font entre elles des angles toujours égaux. Cette constance et cette régularité sont même un moyen de déterminer et de reconnaître les différentes sortes de minéraux.

Je ne sais si quelqu'un de mes lecteurs a jamais vu des cristaux naturels. Assurément sa première idée,

en les voyant, aura été que ces corps étaient travaillés, taillés et polis par un lapidaire, et il n'aura pas entendu dire sans étonnement que la nature elle-même les avait ainsi formés. J'invite, au reste, ceux qui n'en ont pas vu à chercher les occasions d'en observer; elles seront faciles à trouver pour ceux qui habitent Paris, et qui peuvent aller faire une promenade au cabinet de minéralogie du Jardin du Roi.

J'entends d'ici mes lecteurs me demander: « Mais comment ces cristaux peuvent-ils se former ainsi? » Il n'est pas bien facile de répondre à cette question. Cependant je leur dirai que les cristaux peuvent se former de deux manières. Il paraît que les minéraux sont des corps composés de petites particules toutes semblables entre elles dans chaque espèce de minéral. Lorsque ces particules ont été dissoutes dans un liquide elles se réunissent, à mesure que le liquide s'évapore, et si les circonstances sont favorables, elles s'arrangent lentement, régulièrement, de manière à former un cristal régulier. La même chose peut avoir lieu, lorsque ces particules ont été fondues par l'action du feu, et qu'elles se réunissent ensuite par le refroidissement; on en a des exemples dans les produits que rejettent les volcans. Les chimistes sont d'ailleurs parvenus à faire cristalliser artificiellement des sels et des métaux par ces deux moyens. Mais il est assez rare, dans la nature, que les circonstances favorisent ces arrangements réguliers; c'est pourquoi les cristaux ne sont pas très abondants dans le sein de la terre. Le plus communément, les mêmes substances, qu'on trouve cristallisées en très petite quantité, s'offrent abondamment sous la forme de masses confuses et grossières. Ce ne sont pas moins les mêmes substances. Ainsi, la pierre à briquet, qu'on nomme *silex*, est absolument la même chose que le plus beau cristal de roche; et la substance de la pierre à bâtir qu'on emploie à Paris, se rencontre quelquefois sous la forme d'un cristal pur et transparent. En vous parlant, dans la suite, des divers minéraux, et sur-tout des métaux, j'aurai soin de vous dire comment ils cristallisent.

De tous les cristaux, le plus beau, le plus précieux est le diamant, comme il est aussi la plus belle et la plus précieuse des productions de la Nature dans le règne minéral. Son éclat, lorsqu'il est bien poli, l'emporte sur celui de tous les corps, et il n'en est aucun dont la dureté égale la sienne. Le diamant n'est cependant autre chose, comme je vous l'ai déjà dit, que le charbon à l'état de pureté parfaite, et il brûle entièrement lorsqu'on l'expose à l'action d'un feu suffisant. Sa forme cristalline est celle d'un solide à huit faces triangulaires, et ressemble à deux pyramides appliquées l'une contre l'autre. Mais il est très rare de le trouver avec cette forme parfaite, car ordinairement ses angles sont arrondis, de manière qu'il présente l'aspect d'un petit caillou transparent. On ne soupçonnerait pas alors tout l'éclat qu'il est susceptible de recevoir par un beau poli. Comme il est le plus dur de tous les corps, on est obligé, pour le tailler et le polir, d'employer sa propre poussière, qu'on obtient en frottant deux diamants l'un sur l'autre; c'est ce qu'on appelle *égriser* le diamant. Il paraît que les anciens connaissaient ce procédé, et qu'ils se servaient même de la poussière du diamant pour tailler d'autres pierres dures, dont ils faisaient de si beaux camées. Les éclats de diamants, ou les diamants trop petits pour être montés en bijoux, sont employés par les vitriers pour couper le verre.

Les diamants se trouvent disséminés dans la terre à une petite profondeur. Les mines les plus célèbres où on en recueille, sont celles des royaumes de Golconde et de Visapour dans l'Inde, de l'île de Bornéo, et du Brésil. On cite, en Europe, un certain nombre de diamants remarquables par leur grosseur et par leur pureté. La couronne de France en possède un qu'on nomme *le Régent*, et qui est un des plus parfaits que l'on connaisse; il a 14 lignes de longueur, 13 et un quart de largeur et 9 et un tiers d'épaisseur. On l'estime plus de six millions.

Après le diamant, la plus belle, la plus dure et la plus estimée des pierres précieuses est le rubis, dont la couleur est le rouge de feu. Viennent ensuite la topaze qui est jaune, le saphir qui est d'un beau bleu, l'émeraude qui est d'un vert pur. Toutes ces pierres sont aussi des cristaux qui ont leurs formes particulières dans l'état naturel, mais que l'on taille pour leur donner plus d'éclat, en perfectionnant leur poli et en multipliant le nombre de leurs facettes.

Ces belles productions sont comme les fleurs du règne minéral. Il est vrai qu'elles n'ont pas l'avantage de se multiplier de même que les véritables fleurs, mais en revanche leur existence est moins fugitive et leur éclat bien plus inaltérable. O mes enfants, que de choses à admirer dans les œuvres du Créateur! Sa grandeur et sa toute-puissance sont empreintes jusque dans ce petit cristal, privé d'organisation et de vie, mais dont il a soumis pourtant la formation à des lois régulières et savantes, afin que l'homme fût forcé de reconnaître par-tout sa main divine.

Tout l'univers est plein de sa magnificence!

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Depuis qu'une correspondance s'est établie entre mes jeunes lecteurs et moi, je n'avais encore jamais reçu une aussi grande quantité de lettres que cette

fois. J'ai eu le plaisir de faire connaissance avec plusieurs nouveaux correspondants, et je les remercie de me l'avoir procuré. Cependant, voyez ce que c'est! plus on obtient, plus on veut avoir, et voilà que je ne me tiens pas encore pour satisfait. Quelque considérable que soit le nombre de lettres que j'ai sous les yeux, il est encore bien loin d'égaler celui de mes jeunes abonnés, et je desirerais qu'il en approchât davantage. Je prie en grâce ceux et celles qui seraient retenus par la timidité, de ne pas redouter le bon Génie, et d'être bien persuadés qu'il sent pour eux tous la plus bienveillante affection.

Dans mon numero du 15 mai dernier, j'ai proposé, à la suite de la fable intitulée *l'Écureuil et le Rat*, les questions suivantes:

Quel sens moral peut-on tirer de cette fable? — Que pense-t-on de la conduite qu'y tiennent les deux personnages?

Plusieurs des lettres que j'ai reçues mériteraient d'être imprimées en entier; mais les bornes de ce journal m'ont obligé à choisir seulement les deux qui m'ont paru supérieures. L'une est de Mademoiselle *Blanche R.....*, et l'autre de Mademoiselle *Félicie M....*, les voici:

« Mon bon Génie, je vais tâcher de vous expliquer ce que je pense au sujet de votre jolie fable.

Il me semble que le sens moral qu'on en peut tirer est qu'il faut toujours suivre les avis de ses parents, car ce sont les meilleurs amis que nous ayons, et qu'il faut au contraire se defier des conseils que nous donnent les étrangers, sur-tout lorsque ces conseils se trouvent en contradiction avec les ordres de nos parents ou qu'ils tendent à flatter nos goûts. L'obéissance est le premier devoir d'un enfant; il faut qu'elle soit entière et aveugle, et le malheureux sort de ce pauvre petit écureuil nous prouve que ce n'est pas seulement par reconnaissance envers nos parents que nous devons leur obéir, mais aussi dans notre propre intérêt.

« La conduite de l'écureuil est celle d'un étourdi et d'un gourmand, car c'est pour un morceau de sucre qu'il perd

. . . . . nid paternel, liberté, frais ombrage!

« La conduite du rat est celle d'un méchant; mais je ne crois pas qu'il eût la certitude du malheur qui attendait le pauvre écureuil, car alors elle serait affreuse. — Adieu, mon bon Génie, etc.

« BLANCHE R...... »

« Mon bon Génie, le but moral de cette fable est, je pense, de nous montrer que notre propre intérêt est le motif qui dirige les défenses de nos parents. Leur tendresse leur fait craindre pour nous le danger que leur expérience leur fait connaitre; nous devons l'attendre toutes les fois que nous désobéissons. D'ailleurs, les reproches de la conscience doivent troubler le plaisir qu'on s'était promis. Les mauvais conseils sont bien dangereux: nous devons nous défier de l'étranger qui nous donne celui de nous rendre coupables; ce n'est certainement pas la bienveillance qui le dirige.

« L'écureuil, si jeune, aurait bien dû croire à l'expérience de son père. Elle lui aurait épargné cette dure leçon. Il me semble, mon bon Génie, que cette punition, quoique juste, est bien sévère.

« Quant au rat, c'est un fourbe et un méchant qui se joue de la crédulité de l'imprudent écureuil et qui rit du succès de ses tromperies. Même je crois que ce pauvre étourdi lui était un peu parent; ce serait encore plus affreux. Ce mauvais sujet de rat ne serait pas si joyeux, s'il savait la menace de La Fontaine:

« Trompeurs . . . .
« Attendez-vous à la pareille.

« Je passe tout l'été au milieu des sapins de nos montagnes, mon bon Génie, et j'ai eu souvent l'occasion d'examiner ces jolis écureuils. J'ai eu bien du plaisir en lisant l'intéressant article que vous leur avez consacré, et la jolie peinture si ressemblante que contient cette fable. — Agréez, mon bon Génie, etc.

« FÉLICIE M...... »

Voici maintenant quelques pensées extraites de lettres que je regrette de ne pouvoir pas imprimer en entier:

« Trois défauts, la curiosité, la gourmandise, et la légèreté ont conduit l'écureuil à manquer à son premier devoir, l'obéissance qu'on doit à ses parents. Il a dû en être bien puni par la perte de sa liberté, et par le chagrin qu'il a dû éprouver d'avoir désobéi à son père. » (M[lle] *Virginie G......*).

« Pauvre petit écureuil! sincère, ingénu, content de son état, heureux dans sa médiocrité, il voulait suivre les sages leçons de son père; mais il écoute un moment des paroles flatteuses, qui cachent la méchanceté sous l'apparence de l'amitié et de l'intérêt. Elles affaiblissent la crainte salutaire que lui inspiraient ces leçons, et il suit en tremblant celui qu'il croit son ami. Sa conduite n'est pas celle d'un enfant indocile, elle est l'effet de l'inexpérience de son âge. Je suis bien persuadée que, s'il eût eu comme nous un bon Génie pour l'inspirer, il ne se serait pas laissé entraîner par ce méchant rat. » (M[lle] *Laure D.....*, à Beaune).

« Cette fable nous apprend trois choses: 1° qu'il ne faut pas désobéir à ses parents; 2° que quand on se trouve bien dans un état, il est imprudent de le quitter; 3° qu'il ne faut pas se fier aux conseils d'un étranger qu'on ne connait pas. » (M. *Gabriel d'Erceville*).

« La raison d'un être sans expérience est l'obéissance. » (M[lle] *Ariane de C....*, à Montfleury).

« Il faut toujours suivre les conseils de ses parents;

leur expérience et la tendresse qu'ils ont pour nous font qu'ils ne peuvent nous tromper. » (Mlle *Sophie Ch....*).

« Quand on est heureux d'une façon, il ne faut pas chercher un plus grand bonheur, qui est souvent incertain. » (Mlle *Ernestine P.....*, à Montataire).

« On doit se contenter de ce que l'on a, sur-tout quand on est bien, et n'en pas desirer davantage. » (Mlle *Marie de P.....*, à Versailles).

« Il ne faut jamais suivre les conseils de gens qu'on ne connaît pas, lorsqu'ils sont opposés à ceux que nous ont donnés nos parents. » (M. *Eugène Delisle*, à Périgueux).

« On ne doit point écouter ce que nous disent les personnes que nous voyons, lorsque leur avis est contraire à celui de nos parents. » (Mlle *Augusta de V........*, à Rennes).

« On cesse d'être heureux, dès qu'on a cessé de se contenter du nécessaire, et que l'on court après le superflu. » (Mlle *Antoinette R.. de la M....*, à Marseille).

« Nos parents sont si bons que tous leurs avis sont dictés par la tendresse qu'ils ont pour nous, et ont pour but celui de nous rendre heureux. » (Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin).

« Les enfants doivent respecter les ordres de leurs parents, et ne jamais faire ce qu'ils leur ont défendu; car s'ils nous défendent quelque chose, ce n'est pas pour nous contrarier dans le moment présent, mais pour nous éviter des maux et des peines dans l'avenir. » (Mlle *Hortense.*)

« Quand on est si heureux, qu'on est libre, il est bien imprudent de risquer sa liberté et même sa vie pour du sucre et des biscuits, sur-tout bien mal quand votre père vous l'a défendu. » (M. *Maurice Devaines*).

« On ne doit jamais être curieux de manger des friandises, ni de croire à des étrangers. » (M. *Ernest d'Erceville.*)

« Il ne faut jamais écouter les flatteurs, et sur-tout ceux qui contredisent nos parents. » (M. *Fortuné Boucault*, à Privas.)

J'ai remarqué dans les lettres de M. Fortuné Boucault, depuis un an, des progrès très sensibles, dont je le félicite de tout mon cœur.

Je mentionnerai honorablement les lettres de ceux de mes correspondants dont les noms suivent, et qui toutes méritent des éloges.

Mlle *Adèle Desb...*; M. *François D.....*, à Versailles; M. *Ferdinand de Mézy*; Mlle *Albertine B...*, à Moulins; Mlles *Caroline* et *Marguerite L.....*; Mlle *Ariane S....*, à Genève; MM. *Auguste* et *Eugène T....*, à La Flèche; M. *Louis Mennessier*, à Metz; Mlle *Félicie de La P...*; Mlle *Jenny M......*, à Bordeaux; Mlles *Victorine T...*, *Sophie B.....*, *Quitterie L....*, *Euphrasie P....*, et *Zoé G...*, élèves de la pension du Sacré Cœur, à Séez; M. *Charles Donnat*, à Colmar; M. *Isidore N...*, à Lyon; M. *François Guizot*; M. *Adolphe Gourlier*; Mlle *Louise de B....*; Mlle *Léonie B...*; M. *Eugène Audeval*; Mlle *Delphine F...*, à Vienne.

J'en ai réservé deux pour les mentionner séparément. L'une est de M. *Ambroise Beauchef*, de La Flèche; elle est écrite en très bon latin, et je l'aurais imprimée si je n'avais pas tant de jeunes demoiselles parmi mes abonnés.

L'autre est de Mlle *Maria J. B. L.* On voit que cette lettre eût pu être très bien, si Mlle Maria y eût donné un peu plus de soin. J'ai quelques avis particuliers à lui adresser; mais le défaut d'espace m'oblige à les ajourner. J'espère que, dans l'intervalle, elle aura fait ce qu'il faut pour me dispenser de cette obligation bien pénible pour moi.

Je regrette de ne pouvoir accorder un plus grand nombre de mentions; mais on sent qu'il est des bornes à tout, et j'ai déjà dépassé aujourd'hui celles que je me prescris ordinairement. Ceux de mes correspondants qui ne sont pas nommés n'en doivent pas conclure que leurs lettres soient sans mérite, et je ne doute pas qu'ils n'aient à leur tour l'avantage dans une autre lutte.

EXPLICATION

De la Charade contenue dans le numéro 4.

J'ai bien fait d'attendre pour donner l'explication de cette charade, puisqu'il m'en est parvenu de très satisfaisantes qui me dispensent aujourd'hui de prendre ce soin. Voici celle qui m'a paru la plus complète et la mieux présentée; elle est encore de Mlle *Blanche R.....*

« J'espère, mon bon Génie, avoir deviné le mot de votre charade. Je crois que c'est *écaille*, dans lequel on trouve *é* et *caille*.

« *É* est la seconde des voyelles.

« Les *cailles* sont, comme vous nous l'avez dit, des oiseaux voyageurs. Elles quittent l'Europe à la fin de l'automne et vont en Afrique, où elles restent jusqu'au commencement du printemps; elles voyagent la nuit et vont toujours par troupes. Les femelles creusent leurs nids dans la terre, et elles les garnissent de feuilles et d'herbes. Les cailles sont un manger fort délicat. Elles étaient en grande vénération chez les Romains, puisque l'empereur Auguste ordonna qu'on punît de mort un préfet d'Égypte qui avait fait servir sur sa table un de ces oiseaux.

« On fait avec l'*écaille* de la tortue de fort jolies choses, des boîtes, des peignes, des bonbonnières, etc. On façonne l'écaille à volonté, en l'amollissant dans de l'eau très chaude. BLANCHE R..... »

Ceux de mes correspondants qui ont aussi donné des explications fort satisfaisantes de la même charade sont :

Mlles *Ariane* et *Augusta S....*, à Genève; M. *François ****, à Versailles; Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin; Mlle *Sophie Ch....*; M. *François Guizot*; M. *Maurice Devaines*; Mlle *Anna de V......*; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; Mlle *Victorine P....*, à Rouen.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 19 JUIN 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 8.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE BOA.

Vous vous rappelez sans doute, mes chers lecteurs, qu'il y a quelque temps, je promis à mes jeunes amis, Ludovic et Émilie Ph...., de me trouver un jour avec eux au cabinet d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, pour leur montrer de ces grosses chauves-souris de Cayenne, dont la seule description avait causé tant d'horreur à la pauvre Émilie. Nous avons fait cette partie la semaine dernière. M. Ph.... ayant bien voulu me confier ses enfants pour la matinée, je les ai menés déjeuner avec de la bonne crème et des œufs frais, à la jolie laiterie située au milieu des arbres verts du labyrinthe, et de là nous nous sommes rendus au cabinet d'histoire naturelle. En voyant les grosses chauves-souris, Émilie ne se racommoda point, comme on dit, avec elles, et demeura plus que jamais résolue à ne pas aller habiter Cayenne. Cependant l'étonnement et l'aversion que lui avait inspirés ce hideux animal furent bientôt oubliés, lorsqu'en entrant dans la galerie où sont les *reptiles*, elle aperçut un serpent gros comme la cuisse d'un homme et ayant environ seize ou dix-huit pieds de longueur. « Est-ce qu'il existerait réellement de semblables animaux? s'écria-t-elle. — Assurément, répondit Ludovic; j'en ai déjà entendu parler, et je crois que c'est ce qu'on appelle le *Boa*. — Précisément, ajoutai-je. Il y a quelques mois qu'il en existait un vivant à Paris. On le montrait par curiosité au Bazar, et ce pauvre animal a péri dans l'incendie qui a consumé cet établissement la veille du jour de l'an. — Oh! pour moi, dit Émilie, j'aime tout autant le voir comme cela que vivant. — Vraiment! ajouta Ludovic; il est étonnant que cette peau remplie de paille ne te fasse pas peur. — Je serai peut-être moins poltronne, répartit Émilie, quand mon frère sera un chevalier en état de protéger sa sœur autrement que par des fanfaronnades. Pour aujourd'hui, mon cher Ludovic, tu feras bien de te borner à écouter avec moi, si le bon Génie a la complaisance de nous raconter quelque chose de ce gros serpent. — Très volontiers, mes enfants, leur dis-je. Cet animal, qu'on appelle en effet *le Boa*, se trouve dans les Indes-Orientales et dans les îles de cette contrée. Je connais un voyageur qui a rapporté celui que vous voyez, de l'île de Java. Ce voyageur se nomme M. Leschenault, et c'est de lui-même que je tiens une partie de ce que je vais vous dire.

« On trouve, continuai-je, des Boas qui ont jusqu'à vingt-cinq pieds et plus de longueur. Cet énorme serpent se nourrit de la chair des autres animaux. Vous voyez que son gosier est assez étroit, et cependant il avale, sans les déchirer et sans les mâcher, de

gros quadrupèdes, tels que le sanglier et même le buffle qui est de la taille du bœuf. On ne peut en douter, puisqu'on a rencontré des Boas ayant dans leur corps un de ces animaux tout entier, avec sa peau, et encore assez bien conservé pour être reconnu. Voici au reste comment il s'y prend pour dévorer sa proie. Lorsque la faim le presse, il se met en embuscade et attend patiemment qu'il lui arrive une victime. Aussitôt qu'un animal parait, il s'élance sur lui, quelles que soient sa force et sa taille; il l'entortille avec son corps, l'étouffe et brise tous ses os. Si l'animal est assez fort pour lui opposer de la résistance, le reptile cherche à entourer un tronc d'arbre avec sa queue, de manière à avoir un point d'appui qui augmente ses propres forces; il saisit ensuite avec ses dents les narines de son ennemi, afin de l'empêcher de respirer et de le suffoquer plus promptement. Des voyageurs ont été témoins d'un combat de ce genre entre un Boa et un buffle. Le craquement des os de ce dernier faisait un bruit qui pouvait s'entendre à la distance de six cents toises. Lorsque le serpent a ainsi brisé et broyé sa proie, elle ne forme plus qu'une masse molle, et il se met en devoir de l'avaler. Il la couvre d'une espèce de bave visqueuse afin de la faire couler plus facilement dans son gosier. Il lui faut plus ou moins de temps, selon la grosseur de l'animal, pour l'engloutir tout entier, car il ne peut le faire que lentement. Tandis qu'une partie est déjà dans son estomac, le reste est encore hors de sa gueule. Pendant tout ce temps il demeure immobile, et cela dure quelquefois deux, trois jours et même plus. Une fois gorgé d'une si énorme quantité de nourriture, ce monstrueux reptile n'est plus capable ni d'attaquer, ni de se defendre. On peut alors s'emparer de lui et le tuer sans danger. C'est ce que font les Indiens. Ils lui passent une corde au cou et l'étranglent. Ensuite ils le découpent en morceaux et vendent sa chair, qu'on dit être une nourriture excellente. Seulement, ils ont grand soin d'en séparer la tête, parce qu'ils croient que les gencives supérieures renferment une liqueur venimeuse capable de donner la mort. — Eh bien, dit Émilie, je ne serais pas le moins du monde tentée de me régaler avec du Boa. — Je ne mettrai pas beaucoup d'importance, repris-je, à combattre cette répugnance, car il est probable que vous ne serez jamais dans le cas de la vaincre. Cependant je vous dirai, ma chère enfant, qu'elle n'est fondée que sur un préjugé. Si vous n'aviez pas été accoutumée dès votre enfance à manger de l'anguille, qui ressemble beaucoup à un serpent, et différents poissons dont assurément l'aspect et la forme n'ont rien de gracieux et d'appétissant, vous éprouveriez sans doute autant d'éloignement à vous nourrir de leur chair que de celle du Boa. Vous avez pourtant la preuve que ce serait sans raison. En général, il faut éviter de se prévenir ainsi sans reflexion, et d'opposer sa prévention à l'expérience des autres. »

Après cette conversation, nous parcourûmes les différentes salles du cabinet d'histoire naturelle. Mon article de dimanche dernier donna lieu à de nombreuses questions, lorsque nous fûmes dans celle des minéraux où sont les cristaux de toute espèce. Je n'eus pas beaucoup moins à faire en présence des insectes. Comme nous ne pouvions pas tout examiner en un jour, il me fallut promettre de renouveller notre visite. Les oiseaux furent une des choses qui excitèrent le plus vivement l'intérêt d'Émilie; les oiseaux-mouches sur-tout lui parurent si jolis, si merveilleux, qu'elle ne pouvait s'arracher de l'armoire où ils sont placés. Nous eûmes encore, devant cette armoire, une conversation qui pourra peut-être amuser mes lecteurs; mais le defaut d'espace est cause que je ne pourrai la leur rapporter que dimanche prochain.

MOTS A L'OREILLE.

Il faut se garder d'une trop bonne opinion de soi-même : quiconque s'estime trop dans son propre jugement est toujours rabaissé dans celui des autres.

Celui qui marche la tête haute, cherchant à humilier ses inférieurs, dédaignant tous les avis, toutes les opinions, et ne comptant que sur lui seul, est attaqué d'un mal qu'on nomme la *présomption*.

L'homme modeste se détourne lorsqu'il entend ses louanges, et il est le dernier qui soit éclairé sur son propre mérite.

Ainsi qu'un vêtement simple est la parure qui sied le mieux à la beauté, ainsi une conduite modeste et décente est le premier ornement de la sagesse.

La modestie jette sur la vertu un voile léger qui l'embellit sans la cacher.

**.

MA PAROLE D'HONNEUR.

Le jeune Gaston avait contracté l'inconvenante habitude de donner à tout propos sa parole d'honneur, en sorte qu'il la compromettait continuellement pour affirmer les choses les plus insignifiantes ou celles dont il était le moins sûr. « *Ma parole d'honneur!*

j'aime beaucoup les fraises; *ma parole d'honneur!* il fera beau temps demain : » c'étaient là de ses phrases habituelles. Cette pauvre parole d'honneur était si vainement prodiguée par lui, que toutes les personnes qui le connaissaient savaient fort bien qu'elles n'en devaient faire aucun cas, et avaient fini par lui rire au nez, chaque fois qu'il répétait avec chaleur: « Ma parole d'honneur! ma parole d'honneur. » Il était même devenu le sujet d'un proverbe parmi ses jeunes camarades qui, pour exprimer qu'une chose était incertaine ou sans nulle importance, ne manquaient jamais de dire: « Bon! c'est comme la parole d'honneur de Gaston. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que tout cela avait exposé plus d'une fois Gaston à des mortifications fort désagréables au milieu de sa société; et cependant, il ne s'etait pas corrigé. Or, voici ce qu'un jour il lui arriva.

Gaston se promenait en dehors du parc du château de son père, dans un joli chemin, sur le bord d'une petite rivière, où il s'amusait quelquefois à placer des lignes pour prendre du poisson. Un homme, ayant l'air très pressé et dejà très fatigué, passe par là et lui demande: « Mon petit monsieur; pourriez-vous m'indiquer le chemin le plus court pour arriver au village de T.....? — Oui, répondit Gaston. Vous n'avez qu'à prendre le sentier qui traverse la prairie, et suivre tout droit. — Cela me semble singulier, dit le paysan en regardant le soleil pour tâcher de s'orienter; en êtes-vous bien sûr? — Oh! oui, ma parole d'honneur. » A ce mot, le passant, qui n'avait pas de raison pour suspecter la parole d'honneur d'un jeune garçon paraissant d'ailleurs bien élevé, le remercia et prit le sentier. Gaston cependant était si peu sûr de ce qu'il venait d'affirmer avec tant de légéreté, que le chemin indiqué par lui s'écartait prodigieusement du village de T...... Ce n'était, il est vrai, qu'une erreur de sa part, et il n'avait pas l'intention de tromper; mais son assurance déplacée n'en abusa pas moins le pauvre homme, qui perdit ses pas et son temps.

Le lendemain, Gaston étant retourné auprès de la petite rivière pour voir s'il y avait du poisson pris à ses lignes, ne tarda pas à apercevoir le même paysan qui venait à lui précipitamment. Cette vue le fit réfléchir et lui inspira quelque crainte. « Me serais-je trompé, et cet homme voudrait-il m'en punir? » Il avait à peine eu le temps de se dire ces mots et de songer à la fuite, que l'autre le tenait déjà par le collet. « Ah! ah! je vous tiens donc, monsieur le drôle, dit le paysan, qui n'avait ce jour là des manieres ni douces ni gracieuses; vous vous êtes amusé à me faire courir. Eh bien, puisque vous aimez le poisson, je m'en vas, moi, m'amuser à vous en faire prendre un. » En parlant ainsi, il saisit avec un seul poing Gaston par son pantalon, et le plongea, à trois reprises, tout entier dans la rivière. « Maintenant, dit-il, mon beau petit plaisant, allez vous vanter de m'avoir attrapé. » Gaston criait de toutes ses forces; mais aussitôt que l'autre l'eut lâché, il s'enfuit au plus vite, sans s'arrêter à récriminer.

Vous pouvez juger de l'effet qu'il produisit en rentrant au château dans ce bel état, et mouillé, c'est le cas de le dire, comme si on l'eût trempé dans l'eau. « Bon Dieu! s'écria son père, d'où venez-vous, Gaston? — Papa, je viens de voir mes lignes. — Mais vous êtes donc tombé dans la rivière? — Non, mon Papa. — Certainement si, vous êtes tombé dans l'eau. — Non, en vérité, ma parole d'honneur. — Pour le coup, ceci est un peu fort... — Il a raison vraiment, s'écria un vieux jardinier qui avait vu de loin toute la scène sans pouvoir aller au secours de Gaston, et qui accourait pour savoir si l'état de son jeune maître n'avait rien d'inquietant; il a raison, Monsieur. Le pauvre enfant n'est pas tombé dans l'eau, mais il est sûr qu'on l'y a sauce de la belle façon. Ces paroles déconcertèrent beaucoup Gaston, qui aurait aimé tout autant n'avoir pas eu de temoin. Dans tous les cas il n'avait rien de mieux à faire que de confesser à son père ce qui s'etait passé. « Vous voyez, lui dit ce bon père, à quel traitement humiliant vous vous êtes exposé par votre légéreté, et par cette malheureuse habitude de prodiguer à tout propos un mot qui compromet sans cesse votre honneur. Ce petit accident est peu de chose sans doute, comparé au malheur de passer pour un homme qui ne respecte pas sa parole. Je m'estimerai heureux qu'il vous soit arrivé, s'il peut au moins vous servir de leçon, et vous faire prendre la résolution de parler avec plus de reserve. — Oh! oui, Papa, s'écria Gaston en se jetant dans les bras de son père; je comprends le tort que je me suis fait et le chagrin que je vous ai causé. C'est tout de bon que je vous donne ma parole d'honneur aujourd'hui, non pas de reussir de suite à me corriger, mais au moins d'y faire tous mes efforts. — Voilà pour cette fois, reprit le père, une parole d'honneur donnée convenablement; et je te promets, si tu la tiens, de laisser ignorer à tes amis ta mesaventure... — Oh! je vous en supplie, mon Papa. — Cela dépendra entièrement de toi. » Gaston alla changer d'habits, car il en avait grand besoin. Il paraît qu'il a tenu sa dernière parole d'honneur, car ses amis n'ont su que par lui-même, et long-temps après, ce qui lui était arrivé.

LA FONTAINE ET LE SAULE.

FABLE.

Au pied d'une colline aride,
Une fontaine jaillissait,
Et de temps en temps remplissait

Un frais bassin creusé par son onde limpide.
    Rarement elle suffisait
Pour former un ruisseau qui baignât la vallée;
    Car le soleil la tarissait,
    Et nulle ombre, nulle feuillée
Des feux brûlants du jour ne la garantissait.
    Dans le temps qu'elle en gémissait,
Voilà qu'un jeune saule, enfant de la Nature,
    Non loin d'elle dépérissait,
    Abaissant sa pâle verdure
    Que nulle eau ne rafraîchissait.
    La fontaine compâtissante
Elle-même s'oublie en le voyant souffrir,
    Et pour aller le secourir,
Elle fait un effort et détourne sa pente.
Tout à l'entour du tronc, déjà mort à moitié,
    Bientôt le doux ruisseau serpente;
Il baigne la racine, il humecte le pied,
Il renouvelle enfin la sève nourrissante
Qui monte, qui circule en maint vaisseau caché,
Et reporte la vie à la tige mourante
    Du pauvre saule desséché.
Soudain il reverdit, il étend son feuillage;
Il se penche, non plus par défaut de vigueur,
    Mais pour couvrir de son ombrage
    La fontaine, sa tendre sœur,
    Sa bienfaitrice, son amie,
    Celle qui lui rendit la vie
Et dont il peut enfin être le protecteur.
    A son tour, il veille sur elle;
Son ombre de la source entretient la fraîcheur:
S'échappant du bassin, l'onde à grands flots ruisselle,
    Et va courir dans le vallon,
    Parmi les fleurs et le gazon
    Qu'elle embellit et renouvelle.

C'est ainsi qu'il se faut l'un l'autre secourir:
    La bienveillance mutuelle
Est pour nous tout profit, comme elle est tout plaisir.

L. P. J.

ANECDOTE.

Fernand de Rosneil poussait si loin la fierté que lui inspiraient sa naissance et la fortune de son père, qu'il en était devenu un jeune homme positivement insupportable. Il se croyait supérieur à tout l'univers et prétendait que tout cédât à ses volontés. La manière dont il traitait ses égaux n'était que ridicule, celle dont il traitait les inférieurs était odieuse. Un jour qu'il se promenait dans la campagne, un jeune villageois de son âge passa auprès de lui sans ôter son chapeau. Fernand, révolté de ce manque de respect à son égard, fit tomber le chapeau d'un coup d'une badine qu'il tenait à la main. Le jeune paysan, indigné avec plus de raison d'une pareille insulte, fait un pas en arrière en regardant Fernand d'un air menaçant, puis s'élançant soudain vers un chêne qui était sur le bord du chemin, d'un bras vigoureux il en saisit une branche, la casse, la fait tourner deux ou trois fois au-dessus de sa tête, et la jette avec dédain aux pieds de Fernand. « Tenez, lui dit-il, si vous êtes assez lâche pour abuser de la supériorité que vous donnent sur moi la naissance et la richesse, je serai assez généreux pour ne pas user de celle que la force me donnerait sur vous. » Fernand, à ces mots.....

J'interromps ici le récit de cette anecdote pour demander à mes jeunes lecteurs de vouloir bien le continuer eux-mêmes, ou me dire: *ce qu'ils auraient fait à la place de Fernand, après l'action et le discours du jeune paysan, et ce qu'ils pensent de la conduite de ce dernier?*

J'attendrai leurs réponses jusqu'au dimanche 10 juillet prochain, et je desire que ma correspondance soit très nombreuse.

Il est une chose qui m'a singulièrement étonné. J'ai acquis la certitude que quelques personnes ont pensé que cette correspondance n'est qu'une fiction, et que les lettres de mes jeunes correspondants sont supposées par moi. Cela aurait assurément bien peu de sel et serait fort peu intéressant. Je ne conçois pas comment on a pu avoir une pareille idée, en voyant que je donnais des prix, et en lisant les noms de plusieurs de mes jeunes correspondants, dont quelques-uns sont assez connus pour ne pas permettre de croire qu'ils aient été supposés.

Ceux qui ont déjà correspondu avec moi savent bien à quoi s'en tenir, mais je saisis cette occasion de déclarer, pour les autres, que je ne me permets pas même de jamais changer un mot aux lettres que je crois devoir choisir, entre celles que je reçois, pour les imprimer. Non, mes amis, mes charmantes relations avec vous ne sont pas une fiction, elles sont pour moi une douce réalité, et je ne desire rien tant que de multiplier des rapports dans lesquels je trouve des jouissances si vraies et si pures.

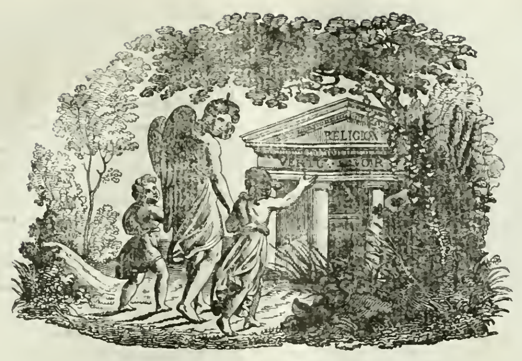
AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er juillet 1824 pour un an, ou du 1er janvier 1825 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de juin courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 3 juillet prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 26 JUIN 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 9.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE COLIBRI ET L'OISEAU-MOUCHE.

Après avoir successivement admiré la force et l'attitude imposante de l'aigle, la puissance et l'œil féroce du vautour, la figure bizarre et sinistre des hiboux, le plumage éclatant du paon, la forme élégante des argus, des lyres, des oiseaux de paradis, les variétés sans nombre des perroquets, si diversement et si brillamment colorés, en un mot, cette multitude d'êtres ailés de toutes formes et de toutes grandeurs, qui sont arrangés avec tant d'art, dans les armoires du cabinet d'histoire naturelle, qu'on les croirait encore vivants et prêts à prendre leur volée, Émilie s'arrêta frappée de surprise devant les tablettes où sont placés les colibris et les oiseaux-mouches.

« Bon Dieu ! s'écria-t-elle, les jolies petites créatures ! Viens donc voir, mon frère, viens donc voir. — Ah ! oui, dit Ludovic, il est vrai que ces petits oiseaux-là sont plus gracieux que des chauves-souris. Mais sont-ce bien réellement des oiseaux ? En vérité, en voilà un qui n'est pas beaucoup plus gros qu'un bourdon. — Oui, mais vois-tu ses ailes, ses deux petites pattes si délicates, et son charmant plumage, et son bec si fin et si délié, et cette jolie aigrette qu'il a sur la tête et qu'on prendrait pour une petite étoile, tant elle est brillante ? Je n'ai jamais vu de si belles couleurs ; les papillons n'en ont pas d'aussi vives, les pierres précieuses n'ont pas plus d'éclat, le velours n'est pas plus moëlleux. Vois donc celui-ci avec sa belle cravatte verte et dorée ; et cet autre qui est bleu comme un saphir ; et celui-ci qui a sur la tête comme un petit casque pourpre ; et celui-là dont les ailes sont dorées et le ventre de la couleur de l'aurore : on dirait que tout cela a été arrangé exprès, et que c'est un bijou auquel on a donné la forme d'un petit oiseau. »

Je ne sais pas où se serait arrêtée l'expression de l'enthousiasme d'Émilie, si je n'avais pris enfin moi-même la parole : « Mes chers enfants, dis-je, ces charmants oiseaux, que vous admirez avec raison, sont ceux qu'on nomme *colibris* et *oiseaux-mouches*. Ils sont en effet un des chef-d'œuvres de la nature qui, prodigue envers eux, les a comblés de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux ; prestesse, grâce, fraîcheur et velouté des fleurs, poli des métaux, éclat des pierres les plus précieuses, elle a tout réuni sur ces petits favoris. Ils ne se trouvent que dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique. C'est là qu'on les voit, au lever du soleil, voltiger en grand nombre sur les fleurs, comme des papillons, et avec un bourdonnement semblable à celui que produit le vol des insectes. C'est dans le sein des fleurs qu'ils trouvent leur nourriture ; ils en pompent les sucs, de

même que font les abeilles, et leur langue est disposée, à cet effet, comme une petite trompe, assez longue pour pénétrer dans le calice qui renferme ces sucs. Lorsqu'ils vont recueillant cette douce substance, qui semble si convenable à leurs petits corps jolis et délicats, ils ont l'air de caresser les fleurs et ne se posent point sur elles. Leurs ailes se meuvent avec une extrême rapidité, en faisant refléter toutes leurs vives couleurs, qui se confondent et qu'il est difficile de distinguer dans ce mouvement. Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rend le plumage de ces oiseaux, leur avaient donné le nom de *rayons* ou *cheveux du soleil*.

« Les colibris et les oiseaux-mouches attachent leur nid à une petite branche d'oranger, de citronnier ou de grenadier; quelquefois même ils le suspendent à une simple feuille. Lorsqu'il s'agit de le construire, le mâle et la femelle se partagent la besogne; le mâle va chercher les matériaux, et la femelle les dispose et les met en œuvre. Ces matériaux consistent en brins de coton, en un duvet soyeux recueilli sur les fleurs, et en une mousse très fine. Cette dernière sert à recouvrir l'extérieur du nid, et y est appliquée au moyen d'une espèce de gomme. Le coton et le duvet soyeux garnissent l'intérieur. La femelle dépose ordinairement dans ce nid deux œufs, qui sont gros comme des pois; elle les couve ensuite jusqu'à ce qu'ils soient éclos, et ne s'absente du nid que le temps nécessaire pour aller prendre sa nourriture. Pendant son absence, le mâle la remplace, de manière que les œufs ne sont jamais abandonnés. Lorsque les petits viennent au jour, ils sont de la grosseur d'une grosse mouche, et le plumage dont ils se couvrent d'abord est loin d'avoir l'éclat qu'il doit acquérir plus tard.

— « Mon bon Génie, dit Émilie, est-ce qu'il ne serait pas possible d'apprivoiser de ces jolis oiseaux, comme on apprivoise des serins ou des mésanges? — Cela est au moins bien difficile, répondis-je, car ces petits êtres ont grand besoin de leur liberté, et on a vainement tenté plusieurs fois d'en élever en cage. Les personnes qui l'on essayé les nourrissaient, soit avec du miel, soit avec une pâtée très fine composée de biscuit, de vin d'Espagne et de sucre, dont ils prenaient la substance en passant la langue dessus. Mais ceux qu'on a conservés ainsi le plus long-temps n'ont vécu que quelques mois. Un voyageur, nommé Montdidier, raconte qu'ayant enlevé un nid de colibris dans lequel étaient deux petits, il le plaça dans une cage sur sa fenêtre, et que bientôt il vit venir le père et la mère qui apportaient à leurs enfants la nourriture accoutumée. Peu-à-peu tous les quatre s'habituèrent à la demeure du voyageur et s'apprivoisèrent avec lui. Ils voltigeaient dans sa chambre, connaissaient sa voix, et venaient se percher sur sa tête ou sur ses doigts quand il les appelait. Peut-être ceux-ci eussent-ils vécu long-temps dans cet état, qui n'était pas précisément la captivité, mais au bout de six mois, un accident leur donna la mort; ils furent la proie des rats. — Oh! quel dommage! s'écria Émilie; et que ce monsieur Montdidier dut avoir de chagrin! — Assurément, il dut regretter beaucoup d'aussi jolis petits hôtes. — Pauvres colibris! Mais dites-nous, je vous prie, mon bon Génie, est-ce qu'on ne tire aucun parti du charmant plumage de ces oiseaux? — Au contraire, ma chère enfant, on fait entrer de ces petites plumes dans la composition de certaines fleurs artificielles, auxquelles elles donnent beaucoup d'éclat. Mais j'ai vu quelque chose de mieux; j'ai vu, un jour de déguisement, sur la tête d'une jeune personne de mes amies, fille d'un célèbre naturaliste, un chapeau fait tout entier de plumes de colibris appliquées les unes sur les autres, à-peu-près comme des écailles de poisson. — Par exemple! cela devait faire un bien joli chapeau! Mais comment se procurer tant de plumes de colibris? — Hélas! ma chère enfant, ces charmants oiseaux que vous admirez tant, seraient quelquefois bien plus heureux d'être moins beaux, tant il est vrai que la beauté n'est pas toujours un avantage. Les habitants des lieux où ils vivent leur font une chasse cruelle, précisément à cause de ce brillant plumage. Pour s'emparer de ces oiseaux, ils se servent d'un filet de gaze disposé comme celui avec lequel on prend les papillons; mais il faut encore user de ruse pour réussir à cette chasse, qui se fait ordinairement dans un jardin. Quoique l'oiseau se laisse approcher de très près, il n'en est pas moins sur ses gardes, tandis qu'il suce les fleurs, il a toujours l'œil aux aguets afin de voir tout ce qui se passe autour de lui, et aussitôt que quelque chose l'offusque, il jette un cri et disparait. Pour le tromper, on construit une petite niche très basse, avec les plantes et les arbrisseaux voisins du lieu où les fleurs sont en abondance, et on s'y tient caché de manière à n'être pas aperçu et à pouvoir envelopper lestement, avec le filet, l'oiseau qui vient voltiger sur ces fleurs. Quelquefois on fait avec des feuillages frais une petite hutte ambulante qu'on transporte dans les lieux où l'on voit un plus grand nombre de ces oiseaux..... »

Mes dernières paroles venaient d'attrister Émilie, qui regardait avec un air d'intérêt et de compassion les jolis oiseaux-mouches, lorsqu'on nous avertit qu'il était l'heure de fermer les galeries du cabinet, et par conséquent de nous retirer.

LA PETITE PRÉCIEUSE RIDICULE.

Anette était la fille d'un brave et simple militaire retiré du service, qui passait sa vie dans une petite maison située au milieu des montagnes, à une grande

distance de la capitale. Anette avait eu le malheur de perdre sa mère fort jeune, et c'était même la douleur causée par cette perte qui avait déterminé son pere à s'eloigner du monde et à vivre dans une retraite solitaire. Quoique modeste, la fortune de ce digne homme, qui se nommait Raimond, lui avait permis, en faisant un petit sacrifice d'argent et un grand sacrifice de cœur, d'envoyer sa fille passer quelques années dans une pension de Paris, pour y recevoir l'éducation convenable à une jeune personne bien née. Cependant il ne tarda pas à s'apercevoir, par la correspondance d'Anette, qu'une fâcheuse disposition qu'il avait remarquée en elle dès sa plus tendre enfance, se développait d'une manière inquiétante. Anette était précieuse, affectée, et sur-tout pleine de prétention. La tournure de ses lettres devenait de plus en plus maniérée; elle cherchait sans cesse des expressions poétiques qu'elle employait à tors et à travers, de la façon la plus ridicule du monde; elle parlait, sans savoir ce qu'elle voulait dire, du clair de lune, de la voie lactée, de l'Aurore aux doigts de roses, de la paix des champs, du murmure des ruisseaux, et du feuillage des sapins agités par les autans. Tout cela faisait un galimathias d'après lequel on aurait pu croire qu'Anette perdait insensiblement la raison. Un beau jour, elle s'avisa de signer sa lettre *Anna*, en disant à son père qu'elle ne voulait plus s'appeler Anette, parce que c'était un nom de femme-de-chambre. C'était pourtant celui qu'avait porté sa mère, et en lisant cette phrase, le bon M. Raimond laissa tomber deux grosses larmes sur la lettre. Enfin, il commença sérieusement à croire que sa fille devenait folle, lorsque celle-ci se mit à lui parler de son château, de sa terre, etc. Pour le coup, il prit immédiatement le parti d'écrire pour rappeler Anette, non point dans le château, mais dans la simple et modeste maison paternelle.

Anette arriva, après un voyage de trois jours et deux nuits. A peine eut-elle embrassé légèrement son père, qu'elle se jeta sur un fauteuil, en faisant vingt mines en un instant. « Ah! véritablement, Papa, c'est affreux, c'est une horreur de voyager en diligence! Il y a pour en mourir; tout le corps de votre pauvre Anna n'est que meurtrissures. — Bon! ma chère enfant, sois tranquille, il n'y paraîtra pas demain; une bonne nuit va réparer tout cela. Et d'ailleurs, est-ce que le plaisir de revoir ton père?... — Ah! oui, oui, mon bon père, dit Anette en étendant langoureusement les bras sans se lever de son fauteuil; et puis, il est si doux de se retrouver dans la demeure de ses ancêtres! Mon cœur a battu quand j'ai aperçu de loin le château. »

Un ami de M. Raimond qui était venu lui faire une visite, se trouvait en cet instant dans le salon. Il avait ouvert de grands yeux en voyant arriver Anette, vêtue comme pour aller au bal. Au mot *ancêtres*, il avait souri, et au mot *château*, il ne put retenir un éclat de rire. Anette le regarda en se mordant les lèvres, et ne se sentit pas le moindre penchant pour lui. Cet ami était un bon et honnête fermier, maire du village voisin, et qui venait inviter M. Raimond à dîner chez lui le surlendemain, parce qu'il y avait une grande fête au village, à l'occasion de je ne sais quel événement. M. Raimond, qui n'eût point accepté cette invitation pour lui seul, avait pensé que ce serait une partie de plaisir agréable pour sa fille, qu'il attendait; il venait de consentir à aller à la fête, et il était convenu que le bon maire enverrait sa carriole les chercher tous les deux.

Anette, quoique se plaignant beaucoup de la fatigue, ne voulut point se coucher de bonne heure, mais elle s'étendit nonchalamment sur un canapé, et se mit à vanter en termes pompeux les charmes de la capitale, les belles manières du grand monde, toutes choses qu'elle connaissait comme peut les connaître une petite pensionnaire de treize ans. Le bon père écoutait sans presque répondre. Le plaisir de revoir sa fille était bien troublé par le chagrin de la trouver si ridicule; mais il n'aurait pas voulu l'affliger, dans ce jour de réunion, par des observations sévères. Il obtint enfin qu'elle allât se coucher. Le lendemain, il était levé de bonne heure et bien impatient de la revoir. Mais elle ne se leva qu'à onze heures, et le pauvre père avait attendu tout ce temps pour déjeuner. Anette parut enfin avec un air languissant, et vint dire bonjour à son père en faisant une petite voix flutée et mielleuse. Toutes ces manières étaient d'autant plus drôles, qu'elles s'alliaient assez comiquement avec la constitution vigoureuse et la figure fraîche et rebondie d'Anette. Elle mangea, au reste, d'un appétit qui ne contrastait pas moins avec ses prétentions délicates.

Après le déjeuner, son père voulut lui faire voir toute la maison. Anette fit de grandes phrases sur l'aspect pittoresque des montagnes; mais elle ne voulut point entrer dans l'étable, parce qu'elle trouva que l'odeur la suffoquait, et elle traversa la basse-cour en marchant sur la pointe du pied, de peur de rencontrer quelque brin de fumier qui aurait *altéré la pureté de ses souliers de prunelle*. Vingt fois, malgré toute sa bonté, M. Raimond fut sur le point de manifester l'impatience que lui causaient ces minauderies; mais il se borna seulement à faire quelques légères observations qui ne pouvaient pas blesser trop fortement Anette. Le moment vint enfin où la patience lui échappa. Ce fut quand il annonça à sa fille qu'ils iraient le lendemain dîner chez le maire. « Quoi! s'écria-t-elle; chez ce paysan qui était hier ici et qui m'a

ri au nez d'une façon si impertinente! — Ce paysan, dit M. Raimond, est mon ami, et je ne suppose pas qu'il ait eu l'intention d'offenser ma fille. — Mais, mon père, y pensez-vous? et nous convient-il d'aller familièrement dîner chez des gens de cette sorte? — En vérité, ma chère enfant, vous m'affligez beaucoup, et je commence à craindre pour votre bon sens. Vous vous abusez étrangement sur ce que je suis et sur ce que vous êtes, si vous croyez que la famille d'un bon fermier, maire de cette commune, ne vaille pas bien la vôtre. J'ai l'honneur d'être officier, et vous portez un chapeau, mais mon père était cultivateur et votre grand'mère portait un bonnet. Elle aurait de la peine à vous reconnaître pour sa petite fille, aux manières que vous prenez, et je vous avertis qu'elle ne trouverait pas que ce fût là le moyen de faire honneur à la famille. » A ce discours, Anette se mit à sangloter; son père reprit un ton plus doux, et tâcha de la consoler. Toutefois elle n'osa plus faire d'objection au projet du lendemain.

Ainsi qu'il avait été convenu, la carriole du maire vint chercher M. Raimond et sa fille. Celle-ci avait fait une grande toilette et monta dans le modeste char avec un air de résignation et de dédain. On arrive enfin chez l'honnête magistrat qui fit à ses hôtes un cordial accueil. Il avait réuni chez lui une partie des notables habitants du lieu. En entrant dans cette société, Anette se sentit un peu embarrassée de sa belle parure, qui faisait ouvrir de grands yeux aux jeunes filles. Aucune n'osait l'approcher, et elle était seule dans un coin, portant sans cesse à son nez un mouchoir parfumé, dont l'odeur forte faisait faire la grimace à celles qui étaient le moins éloignées.

On se mit à table, et Anette qui trouva que les serviettes n'étaient pas assez fines, ne quitta point ses gants. A côté d'elle était une jeune paysanne de quatorze ans, qui paraissait moins éblouie que les autres de la mise d'Anette, et à qui sa présence n'imposait nullement. Elle lui adressa la parole d'une voix douce et en termes distingués. Anette la regardait avec étonnement, et cependant lui répondait par monosyllabes, avec un ton de supériorité et des manières où perçait le dédain. Elle avait entendu que cette jeune fille se nommait Eudoxie, et elle mettait une sorte d'affectation à prononcer ce nom, qu'elle était mortifiée de trouver plus brillant que le sien. Malgré tous les efforts d'Eudoxie, la conversation ne put se soutenir, tant Anette y mit peu de grâce et de bonne volonté.

Après le dîner, on se rendit à la fête. Le fils du maire offrit son bras à Anette, qui crut sans doute lui faire un grand honneur en l'acceptant, tandis qu'il eût donné beaucoup pour être dispensé de cette tâche. Toute la commune était réunie; il y avait grand monde et grande joie sur la place du village; mais vous ne saurez ce qui s'y passa, mes chers lecteurs, qu'en lisant mon numéro de dimanche prochain.

LITHOGRAPHIE.

Je pense que mes lecteurs comprendront le sujet du dessin lithographié que je leur envoie aujourd'hui, sans que je me donne beaucoup de peine pour le leur expliquer. Il est fort agréable d'avoir un cerisier à sa disposition, sur-tout dans la vallée de Montmorency dont les cerises ont une réputation qu'elles justifient bien par leur goût exquis, par leur grosseur et par leur beauté. Néanmoins, quand pareille chose arrive, il est bon d'être prévenu que ce fruit, quelque salutaire qu'il soit, ne peut, pas plus qu'un autre, être mangé impunément avec excès.

Cette observation me conduit à raconter qu'allant voir, il y a quelques jours, mon ami le docteur B....., je le trouvai occupé à préparer une potion pour un petit domestique qu'il aime beaucoup et qui se nomme Philipe. Ce jeune garçon, quelque temps avant, avait entendu son maître parler de l'avantage que procure aux pauvres gens le retour de la saison des cerises et des groseilles. « La cerise, disait M. B....., est un fruit qui, par sa douceur mêlée d'une légère acidité, étanche notre soif, tempère l'agitation du sang dans les chaleurs de l'été, et prévient la putridité à laquelle nos humeurs sont disposées à cette époque de l'année. On ne saurait trop admirer la prévoyance du Créateur qui envoie ces fruits dans la saison des chaleurs, et qui permet à l'ouvrier de rafraîchir son sang allumé par le travail, pour un prix modique, tandis qu'il ne pourrait se procurer les boissons du riche.»

Philipe, qui professe une grande admiration pour la science de son maître, ne crut pas pouvoir donner une meilleure preuve de la confiance qu'elle lui inspirait, que de manger tant et tant de cerises et de groseilles qu'il s'est donné une maladie qu'on appelle *dissenterie*. Il ne voulait pas d'abord en parler, et continuait de manger des fruits rouges en grande abondance. A l'observation que quelqu'un lui en fit, il répondit que « c'était un don précieux de la Providence, et que son maître l'avait dit. » Enfin les douleurs vives qu'il éprouvait l'ayant forcé de se confier au docteur, celui-ci s'occupa de le guérir, et lui recommanda de se rappeler que, si la Providence a créé des choses utiles, c'est à l'homme à ne pas en changer la destination, en les rendant nuisibles par l'abus qu'il en peut faire.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er juillet 1824 pour un an, ou du 1er janvier 1825 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de juin courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 3 juillet prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

— On m'a adressé diverses questions, auxquelles je répondrai dans mon prochain numéro. L'espace me manque aujourd'hui.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 3 Juillet 1825.

Le prix de l'abonnemeot est, pour Paris, de 22 fraucs par an, et de 12 fraucs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. No 10.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32 ; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE BAOBAB.

Ce n'est pas une des moindres merveilles de la création que cette immense variété de formes, d'organisation et de dimensions qui existe daus les différents ordres d'animaux. Quelle prodigieuse quantité de nuances intermédiaires, depuis la souris jusqu'à l'éléphant, parmi les quadrupèdes; depuis l'oiseau-mouche jusqu'à l'autruche, parmi les oiseaux; depuis le goujon jusqu'à la baleine, parmi les habitants des eaux; depuis le ver jusqu'au boa, parmi les créatures rampantes. Cette prodigieuse variété d'êtres que présente le règne animal, et devant laquelle le génie borné de l'homme demeure confondu, se retrouve d'une manière non moins étonnante dans les végétaux. Certes, il y a loin de la petite herbe des champs au chêne et au sapin; et cependant il s'en faut que ces arbres soient les plus grands et les plus gros qui croissent sur la terre. Il en existe un, auquel on a donné le nom de *Baobab* et qui acquiert une taille et des dimensions bien autrement gigantesques. Dans les climats où il nait, on en voit communément dont le tronc a de vingt-cinq à trente pieds de diamètre, c'est-à-dire de 75 à 90 pieds de circonférence. Un voyageur, nommé Golberry, a observé, dans une vallée près du Cap-Vert eu Afrique, un de ces arbres qui avait trente-quatre pieds de diamètre et cent deux de circonférence. Il aurait fallu vingt hommes pour l'embrasser, et on a calculé que, pour être parvenu à ce point d'accroissement, il devait avoir déjà vécu plus de trois mille cinq cents ans.

Le Baobab est l'arbre le plus utile et le plus salutaire de tous ceux qui croissent au Sénégal. Ses feuilles contiennent un suc gommeux qui a une légère acidité. Les nègres les dessèchent et les réduisent en une poudre qu'ils appellent *Lalo*. Ils conservent cette poudre dans des petits sachets de coton, et l'emploient journellement, en en mettant deux ou trois pincées dans les mets dont ils se nourrissent. Il paraît qu'elle a des propriétés salutaires, entre autres, celle de modérer l'excès de la transpiration, ce qui est un grand bienfait dans ce climat brûlant. Le Baobab porte un fruit composé d'une grosse capsule ovale, alongée, velue, et partagée en dix loges dans lesquelles sont renfermées les graines. On mange la chair qui enveloppe ces graines, soit seule, soit dans du lait. Ce fruit, qui paraît être une nourriture très saine, est un objet de commerce. On le porte dans la partie méridionale et orientale de l'Afrique; les Maures ou Arabes le font passer dans le pays de Maroc, d'où il se répand en Égypte et sur toute la côte orientale de la Méditerranée.

La coque, ou écorce du fruit, est employée par les nègres à faire un excellent savon, en mêlant la lessive de ses cendres avec de l'huile de palmier, ou avec de l'huile qu'on retire de certaines punaises des bois.

Voilà donc un arbre qui n'est pas moins précieux par les services qu'il rend, qu'étonnant par sa prodigieuse stature. Il faut compter, au nombre de ces services, l'ombrage qu'il procure contre le soleil dévorant des contrées où il naît. Les nègres font encore, de ce monstrueux arbre, un usage bien singulier et dont je ne dois pas omettre de parler. Ils agrandissent les cavités des troncs qui sont déjà creux, et y pratiquent des espèces de chambres, ou plutôt des cavernes, où ils suspendent les corps des individus morts, auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture. Ces corps s'y dessèchent parfaitement et y deviennent de véritables momies, sans qu'il soit besoin de leur faire subir aucune préparation. Ce sont ordinairement ceux de certains jongleurs ou de poëtes musiciens, appelés *Guéouls*, qui font métier de divertir les rois nègres dans leur cour, et de diriger les fêtes et les danses du pays. Les autres nègres leur refusent la sépulture, parce qu'ils les regardent comme des sorciers. Le tronc d'un Baobab devient leur dernier asyle, après les avoir protégés de son ombrage et nourris de ses fruits.

SUITE DE L'HISTOIRE

DE LA PETITE PRÉCIEUSE RIDICULE.

Je vous disais donc, mes chers lecteurs, qu'il y avait grande joie sur la place du village. On y dansait. Jeunes filles et jeunes garçons y allaient de tout leur cœur, et le ménétrier, monté sur un tonneau, appuyait fort de l'archet et criait les figures d'une voix vigoureuse. Anette, en voyant la tournure de ce bal, fit un mouvemen[illegible] épaules et un balancement de tête qui exprimaient une pitié profonde. Elle se plaça, avec la société de M. le maire, sur un des bancs d'honneur qui avaient été préparés. Dans le trajet de la ferme au village, le fils du maire l'avait invitée, par politesse, à danser avec lui la première contredanse. Il vint donc lui offrir la main pour prendre place, et Anette ne put s'y refuser. Tous les regards étaient tournés vers elle. Sa présence intimidait les uns, et ses manières apprêtées et langoureuses faisaient rire les autres. « Regarde donc, regarde donc, se disaient-ils entre-eux; est-ce que toutes les demoiselles font de ces mines-là, à la ville? Cela doit être bien drôle à voir, quand il y en a beaucoup. — Oh! non, je ne crois pas, disait un autre; mais vois-tu, c'est à la comédie qu'on fait comme cela. — Eh bien, cela doit être bien amusant pendant un petit moment. — Vois donc comme elle penche sa tête et comme elle traîne ses pieds; on dirait déjà qu'elle n'en peut plus. »

Tandis qu'Anette donnait lieu à de semblables discours, un des rubans de ses souliers se dénoua. Comme elle éprouvait quelque difficulté pour le rattacher, elle fut obligée d'ôter un de ses gants. C'était son tour de figurer; elle n'eût pas le temps de le remettre et ne put éviter de faire la grande chaîne sans gants, et de toucher les mains des quinze autres personnes de la contredanse. Quelques unes de ces mains étaient un peu rudes. Anette retirait vivement la sienne, comme si on l'eût écorchée, et faisait une mine de dégoût on ne peut plus impolie et désobligeante. A peine la contredanse fut-elle finie, qu'Anette affectant de tenir ses doigts écartés, comme si elle eût touché les choses du monde les plus malpropres, ne songea plus qu'à trouver un moyen de se laver les mains. Elle aperçut au pied d'un arbre, derrière le ménétrier, un tonneau auquel était un robinet. Pensant que c'était de l'eau qu'il contenait, elle y courut et tourna le robinet précipitamment. Aussitôt des flots de vin s'échappent et jaillissent sur sa robe. Elle veut bien vite refermer le robinet, mais il était dur, elle n'en peut venir à bout, et en un instant elle est couverte de taches de vin depuis les pieds jusqu'à la tête.

Je laisse à penser les éclats de rire qui partirent de tous côtés. On peut se figurer aussi la contenance de la pauvre Anette, au milieu de la foule qui se groupa en un instant autour d'elle. Moitié réellement, moitié par affectation, elle se trouva mal et on l'emporta.

En reprenant ses sens, Anette se vit dans une petite maison, fort simple, mais très propre et parfaitement bien tenue, et elle reconnut autour d'elle, son père, la jeune Eudoxie, avec qui elle avait dîné, et la mère de cette dernière. « Bon Dieu! dit-elle; quel accident, mon Père! Mais aussi quelle chose dégoûtante qu'un tonneau de vin au milieu d'un bal! Qui aurait soupçonné cela? Je ne sais en vérité que devenir, et comment nous pourrons faire pour retourner au château..... Ah! Dieu! cette odeur de vin m'étourdit. — Rassurez-vous, Mademoiselle, dit Eudoxie; vous allez avoir d'autres vêtements. Je ne suis pas beaucoup plus grande que vous, et une robe que je portais il y a deux ans, ira je pense parfaitement à votre taille. — Quoi! s'écria Anette avec l'accent de la fierté la plus déplacée; une robe de paysanne! — Oh! non, Mademoiselle, reprit Exdoxie; je ne me permettrais pas de vous l'offrir. C'est une robe comme les vôtres. » A ces mots, Anette regarda Eudoxie de la tête aux pieds avec un profond étonnement, et Eudoxie rougissait, et son joli visage exprimait tout à-la-fois une bonté touchante et la plus gracieuse modestie. La curiosité d'Anette était excitée au plus haut point. Elle examine les vêtements qui lui sont offerts.

C'étaient une robe de mousseline des Indes, taillée avec une élégante simplicité, une colerette brodée de très bon goût, un joli chapeau de paille d'Italie, et des bas de coton à jour d'une grande finesse. « Quoi! dit-elle, vous avez porté tout cela, Eud..... Mademoiselle Eudoxie? — Oui, Mademoiselle, et je m'estime heureuse d'avoir conservé ces bagatelles dans notre retraite actuelle, puisqu'elles me procurent aujourd'hui le plaisir de vous tirer d'embarras. — Mais ne pourrais-je savoir comment?..... — Ah! ceci est le secret de ma mère. »

M. Raimond n'était pas moins surpris que sa fille, mais il éprouvait, de plus qu'elle, un profond intérêt pour Eudoxie et pour sa mère, et il était préoccupé par une vague pensée, par un vague soupçon. « Madame, dit-il enfin, veuillez excuser mon indiscrétion. Autant que j'en puis juger vous n'avez pas toujours vécu dans la condition où je vous vois maintenant. Si la chose est possible, de grâce, confiez à ma foi le secret de votre vie; j'ai plus d'intérêt que vous ne pensez peut-être, à vous en prier. — Monsieur, répondit la mère d'Eudoxie, qu'on nommait madame Évrard, je n'en rougis point, et n'ai aucune raison pour vous en faire un mystère. Je suis la veuve d'un lieutenant-colonel, mort au champ d'honneur dans la campagne de Russie. Il m'avait laissé une petite fortune que j'ai conservée assez long-temps, Dieu merci, pour donner à ma fille une éducation telle que je la désirais. Hélas! tout ce que je possédais a été perdu en un jour, il y a environ deux ans, par la faillite du banquier auquel j'avais confié mes fonds. Les faibles débris que j'ai pu sauver de ce naufrage étaient de beaucoup insuffisants pour vivre sans travailler, même dans l'état le plus modeste. « Ma fille, « dis-je à mon Eudoxie, nous ne pouvons plus rester « à la ville. Te sens-tu le courage d'aller au village « faire valoir une petite métairie? Là, nous aurons « du moins le nécessaire; nous travaillerons nous-mê« mes; te sens-tu la force de te faire simple villa« geoise? » Mon Eudoxie m'embrassa toute joyeuse, et m'assura qu'elle serait heureuse par-tout où elle me verrait contente. Nous vînmes donc nous établir dans cette petite maison, comme de simples paysannes. j'achetai deux vaches, que mon Eudoxie trait elle-même tous les jours. Elle s'est accoutumée sans peine à toutes les occupations rurales, et sa résignation et sa simplicité m'ont fait éprouver souvent un mélange de satisfaction et de regrets, dont je ne saurais vous donner une idée. Les travaux domestiques ne nous ont pas empêchées de perfectionner son éducation. Nous avons là une petite bibliothèque bien choisie, et tous les soirs Eudoxie me fait une lecture, instructive pour elle, et pour moi pleine de charmes. Quoiqu'on ignore dans le village ce que je viens de vous conter, on a pour Eudoxie une sorte de vénération tendre; elle inspire un doux intérêt, et chacun lui parle avec respect et émotion, comme si l'on connaissait sa destinée. Sa candeur, sa bonté toute simple, jointes à la supériorité que lui donne son éducation, ont un charme qui séduit tout le monde. On la consulte, on l'écoute, on l'aime. Je puis le dire devant elle, Monsieur, car elle est incapable d'en concevoir une sotte vanité, mon Eudoxie fait le bonheur, la consolation de sa mère, et sa présence est regardée dans le village comme un bienfait. »

Tandis que madame Évrard parlait, Eudoxie avait les yeux baissés, M. Raimond était attentif, et Anette rouge de surprise et d'émotion regardait tour-à-tour son père, madame Évrard, Eudoxie, et sentait battre son cœur. A peine madame Évrard eut-elle achevé, qu'Eudoxie tomba à genoux devant elle et pressa sa main contre ses lèvres. Anette pénétrée d'admiration, agitée de sentiments encore inconnus, s'élance dans les bras de son père: « Mon Père, mon Père, s'écrie-t-elle; oh! je viens de comprendre combien peu je vaux. Permettez qu'Eudoxie devienne mon amie, ma compagne, et moi je deviendrai meilleure, et vous n'aurez plus de moi que de la satisfaction. » Puis se retournant vers Eudoxie: « Vous voulez bien, n'est-ce pas, vous voulez bien devenir mon amie? J'ai besoin de vous, de vos conseils et de votre exemple...... » Anette n'était pas reconnaissable en ce moment, son visage avait une expression et son accent une énergie toutes nouvelles. Eudoxie l'embrassa tendrement, et M. Raimond prit les deux jeunes filles par la main: « Oui, mes enfants, dit-il, vous serez amies, je l'espère; mais maintenant laissez-moi parler. Tenez, madame Évrard, connaissez-vous cette écriture? — Grand Dieu! s'écrie madame Évrard en prenant un papier que lui présente M. Raimond, grand Dieu! c'est celle de mon mari! » Le papier portait ces mots: *Confié à la foi d'un frère d'armes, pour être remis à ma famille.* « Dieu soit loué! reprit M. Raimond, il y a assez long-temps que je vous cherche. Sur le champ de bataille, un officier mourant, que je ne connaissais point, m'appela, me remit un paquet dont ce papier était l'enveloppe, et expira avant d'avoir pu me dire son nom. Ce paquet contenait trente mille francs en billets de banque. J'ai fait valoir la somme; il y a aujourd'hui 45,000 francs. Je désespérais de trouver ceux à qui je devais remettre ce dépôt. Dieu soit loué! ce jour est un des plus beaux de ma vie. »

Qu'on se représente la joie de madame Évrard retrouvant une fortune pour sa fille. Celle-ci moins sensible à ce bonheur qu'au souvenir de son père, baisa avec respect les caractères tracés sur le papier. M. Raimond eut de la peine à arrêter l'expression de la reconnaissance dont il était l'objet, et Anette éprouvait

une ivresse qu'elle n'avait jamais connue. On devine le reste de cette histoire. Eudoxie ne quitta pas sans quelque regret son petit costume villageois, sa petite métairie, les deux bonnes vaches, et sur-tout ces bons habitants auxquels elle était si chère. Elle leur promit au moins de venir tous les ans passer quelque temps au milieu d'eux, et de reprendre son habit de paysanne pour le jour de la fête du village. Anette se lia avec elle d'une étroite amitié, et fit de constants efforts pour s'en rendre digne en bannissant toute affectation, toute prétention. Elle parvint enfin à faire la joie de son père, comme Eudoxie celle de madame Evrard.

CORRESPONDANCE.

On répond si bien et d'une manière si aimable à mes questions, que j'aurais très mauvaise grâce à ne pas répondre moi-même avec empressement à celles qu'on m'adresse. Mes jeunes correspondants comprendront toutefois que je ne puis y répondre par la voie de ce journal, qu'autant que le sujet de leurs questions est de nature à intéresser ou à instruire, au moins un certain nombre de mes lecteurs; qu'autant, sur-tout, que ces questions sont raisonnables et sensées.

Ainsi, par exemple, on m'a demandé s'il avait jamais réellement existé des fées. Assurément, mes jeunes lecteurs ont trop de bon sens pour que je ne les fisse pas rire, si j'entreprenais de prouver sérieusement que les fées sont des êtres fabuleux, et que leur existence est une fiction inventée pour servir de base à des contes merveilleux. Ils ont pu lire avec plaisir de ces contes, et profiter sagement des leçons qui pouvaient y être présentées sous une forme attrayante, mais ils n'ont certainement jamais eu la pensée que de semblables récits pussent être vrais. Ils savent tous que Dieu seul connait l'avenir, que Dieu seul commande à la nature, que Dieu seul est tout-puissant. Je ne crois donc pas devoir m'arrêter plus long-temps sur un pareil sujet.

Une de mes jeunes abonnées m'a demandé l'explication des mots *Montjoye et Saint Denys!* qu'elle a lus dans une ode composée à l'occasion du sacre du Roi. Cette question exige une réponse plus précise, et voici celle que j'y puis faire.

Montjoye et Saint Denys! était le cri de guerre de nos anciens guerriers français. Il date, à ce qu'il paraît, du règne de Clovis, et de la victoire que ce monarque remporta sur le roi Dandat, qui était venu d'Allemagne, envahir le territoire des Francs. Ceux-ci poursuivirent les soldats de Dandat jusqu'auprès du lieu où était une tour appelée *la tour de Montjoye*, et on prétend que c'est depuis lors, et à cause de cette circonstance, que ce mot fut adopté comme cri de guerre. On y ajouta le nom du patron de la France, et on en composa ce cri de *Montjoye et Saint Denys!* qui servait de ralliement à nos anciens guerriers, qui les excitait dans les batailles, et qui fut, dit-on, écrit sur l'oriflamme.

NOUVELLES.

Le 24 juin dernier, jour de la Saint Jean, trois maisons, faisant partie du village d'Issy, près Paris, ont été réduites en cendres. Le feu a été occasionné par l'imprudence de jeunes enfants qui s'amusaient à tirer quelques pièces d'artifice, en les jetant en l'air. Les flamèches sont tombées sur le toit de ces maisons couvertes en chaume, et il n'en a pas fallu davantage pour enflammer la paille et faire éclater l'incendie. Ainsi voilà, par l'étourderie ou peut-être par la désobéissance de quelques enfants, plusieurs familles réduites à la dernière extrémité.

— Martial S..... a été voir une représentation de Jocko. Il a trouvé que c'était une chose si admirable de faire le singe, qu'il n'a plus eu, jusqu'à avant hier, d'autre occupation que de grimper sur les murs, sur les arbres, et de s'exercer à sauter de branche en branche. Comme il n'était ni assez fort, ni assez habile, et que d'ailleurs cela lui faisait perdre tout son temps, on le lui a défendu vingt fois. Martial n'a tenu compte de la défense, et avant hier, en faisant ses gentillesses sur un grand maronnier, il est tombé d'une hauteur de quinze pieds et s'est cassé une jambe.

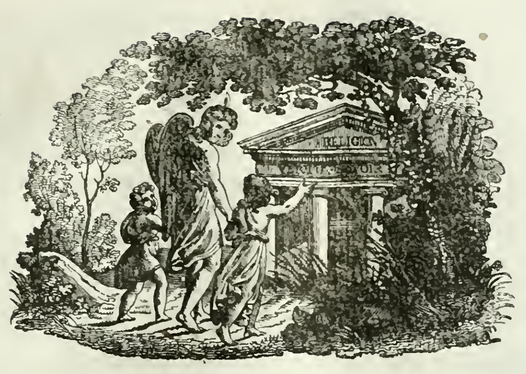
— J'ai appris, avec un plaisir infini, que le jeune Adolphe, qui avait coutume de dire à tout propos: *Ma parole d'honneur!* a pris la résolution de se corriger de cette habitude, depuis qu'il a lu l'histoire de Gaston. Il ne lui est arrivé qu'une seule fois depuis, de dire: *Ma parole.....*, et il n'a pas achevé.

— Mademoiselle Cornélie s'est fait prier, l'autre jour, pendant un quart-d'heure, pour réciter une fable devant la société réunie chez sa mère. Elle l'a récitée enfin assez bien; mais chacun a dû trouver pourtant que cela ne valait pas la peine de se le faire demander plusieurs fois, et d'y attacher tant d'importance. Quand des personnes graves font à une jeune personne l'honneur de s'occuper d'elle et de vouloir bien l'écouter, ce qu'elle a de mieux à faire est de déférer à leurs demandes avec politesse, bonne grâce et modestie. Elle ne peut ignorer que des étrangers ne prêtent l'oreille à ses essais que par complaisance et elle doit s'en montrer reconnaissante.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 10 JUILLET 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois



IIe ANNÉE. N° 11.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES MOMIES.

Il ne faut pas se figurer que mon petit public soit très facile à contenter et ne me montre aucune exigence. Il sait fort bien relever mes expressions, et si je néglige d'y joindre l'explication qu'il aurait desirée, il ne manque pas de m'en demander compte. Dans le premier article de mon numéro de dimanche dernier, j'ai laissé échapper le mot *momies*, et voilà que, dès le mardi suivant, je reçois trois lettres dans lesquelles on me demande des détails et des explications au sujet des momies : « Mais, mon bon Génie, vous ne nous avez pas dit..... Mon bon Génie, ne nous expliquerez-vous pas?..... Je serais bien curieux, mon bon Génie, de savoir....., etc. » On voit qu'il n'y a pas moyen d'ajourner. Parlons donc aujourd'hui des momies.

Les anciens Égyptiens avaient un grand respect pour les morts et leur rendaient de grands honneurs. La preuve en est dans ces fameuses pyramides, masses énormes de pierres entassées, dont la construction dut coûter des sommes incalculables, employer des milliers de bras, et qui ont mérité d'être mises au nombre des merveilles du monde. Chacune de ces pyramides n'était qu'un tombeau. Il est vrai que c'était le tombeau d'un roi; mais la vénération des Égyptiens pour les morts n'est pas moins attestée par les sépultures plus modestes, dont on a observé les ruines. Ces sépultures sont de vastes grottes creusées dans les montagnes, des caveaux, des chambres souterraines où l'on parvient par des puits, et dans lesquelles on trouve des cercueils et des corps très bien conservés et disposés avec une sorte de symétrie. Ce sont ces corps auxquels on a donné le nom de *momies*, et dont plusieurs ont été apportés en Europe par les voyageurs qui ont visité l'Égypte. Ces cadavres, qui ont duré aussi long-temps que les pyramides, n'ont dû cette étonnante conservation qu'à l'habileté avec laquelle ils avaient été embaumés. Les Égyptiens paraissent être les premiers qui aient songé à faire embaumer les dépouilles mortelles de leurs pères, afin d'en perpétuer la durée, et de pouvoir conserver long-temps auprès d'eux, ceux qu'ils n'avaient cessé d'honorer pendant leur vie. Ce pieux devoir se rendait non seulement aux parents, aux amis et aux étrangers, mais encore à certains animaux qui étaient en grande vénération en Égypte.

On ne sait rien de très positif sur la méthode qui était employée pour ces embaumements. Il paraît même qu'il y en avait plusieurs, trois, dit-on, plus ou moins dispendieuses, selon le rang et la fortune des individus. Après avoir pénétré le corps de parfums, on

l'enveloppait de bandelettes de toile de coton ou de lin, qui existent encore sur les momies qu'on a retrouvées. Certaines de ces momies appartenant à des personnes opulentes et d'un rang élevé, étaient renfermées dans des cercueils de bois de cèdre, sur lesquels on peignait des *hyérogliphes,* ou figures symboliques qui étaient en usage chez les Égyptiens pour exprimer la pensée, en présentant à l'œil des objets connus, et qui ont précédé l'invention des lettres.

Les hommes qui étaient chargés d'embaumer les corps ne pouvaient exercer aucune autre profession; mais ils s'acquittaient de la leur avec un art qui n'a été égalé chez aucun autre peuple, quoique l'usage de conserver les morts ait été connu chez presque tous. Les Éthiopiens les couvraient d'une espèce de résine; les Perses les enveloppaient dans de la cire; les Scythes les cousaient dans des sacs de peau; les Grecs et les Romains ont employé, pour les embaumements, les plus précieux parfums; mais ce n'étaient là que des imitations très imparfaites des embaumements des Égyptiens, car ces derniers, quoique les plus anciens, sont les seuls chez lesquels on trouve encore des momies conservées. Il paraît qu'ils employaient, entre autres substances, dans cette opération, une liqueur tirée du cèdre, et un bitume qui porte le nom d'*asphalte.*

Pour qu'on ne me demande pas ce que c'est que le *bitume,* je vais le dire de suite. Le bitume est une substance minérale qui se présente tantôt à l'état liquide, tantôt à l'état solide. On le distingue sous ces deux formes, en donnant au premier le nom de *pétrole* et à l'autre celui d'*asphalte.* Ce dernier, exposé à la chaleur, redevient très promptement mou et liquide. La couleur du bitume est noire. Il exhale une odeur très forte, et c'est un corps éminemment combustible. On trouve ce minéral dans les lieux où il a existé des volcans. La mer morte, en Judée, contient de l'*asphalte* en si grande quantité, qu'on lui a donné aussi le nom de *lac asphaltite.* Ce bitume flotte sur les eaux salées du lac, et on le recueille en abondance, lorsqu'il est poussé vers les bords. Les exhalaisons bitumineuses et autres qui se répandent autour de cette petite mer, frappent son rivage d'une stérilité complète. En France, on trouve du bitume dans les montagnes de l'Auvergne, où il a existé jadis des volcans. Je crois avoir déjà dit ailleurs que la houille ou charbon de terre, contient une certaine quantité de bitume. Celle qui en contient le plus est celle qui brûle avec le plus d'activité; elle a seulement l'inconvénient de répandre une odeur très forte et fort incommode.

Mais je m'aperçois que je mêle ici cours de minélogie avec cours d'antiquités. Il est temps que je m'arrête, afin de ne pas être entraîné dans une nouvelle digression.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Il est un moyen sûr de donner une très mauvaise opinion de son courage, de sa franchise et de sa discrétion; c'est de répéter sans cesse: « Je suis courageux, je suis franc, je suis discret. »

Rappelez-vous qu'en fait de vertus et de mérite, les paroles ne prouvent rien; ce sont les actions.

Plus on est sage, mieux on sent qu'on est imparfait; plus on est savant, mieux on sait combien il est de choses qu'on ignore.

J'ai connu un homme que tout le monde consultait, et qui répondait souvent avec naïveté: « Je ne sais pas. »

LA CONSCIENCE.

Edmond L.... était fils de parents sans fortune. Son père occupait un emploi dans une administration publique, et le modique traitement qu'il y recevait était à-peu-près son seul revenu. Lorsqu'Edmond eut teint l'âge de dix ans, M. L.... qui lui avait donné lui-même les premiers éléments de l'instruction, obtint, pour continuer son éducation, une bourse du gouvernement dans un collége royal situé à trente lieues de Paris. La séparation ne se fit pas sans quelques larmes de part et d'autre. Enfin Edmond partit, après avoir reçu les sages avis de son père, les tendres recommandations de sa mère, et les embrassements de tous deux.

Ce jeune garçon avait beaucoup d'intelligence et d'aptitude; son père lui avait fort bien enseigné les éléments, en sorte qu'il fit en peu de temps des progrès remarquables et se distingua dans sa classe. Mais Edmond avait un défaut terrible; son caractère était d'une violence extrême; il s'irritait à la moindre contrariété, et se révoltait contre les plus justes remontrances. Dans la maison paternelle, ses emportements avaient été long-temps modérés par sa tendresse pour son père et sa mère; mais lorsqu'il n'eut plus affaire qu'à des étrangers, il s'y livra sans raison et sans réserve. La moindre plaisanterie de la part d'un camarade avait toujours, avec Edmond, des suites graves. Pour des riens, il entrait en fureur, battait, se faisait battre, et en était fâché un moment après. Cela n'empêchait pas qu'il n'eût des amis, car il était bon au

fond, il avait de la noblesse dans l'âme, et savait réparer généreusement ses torts. Mais il n'était pas moins vrai qu'on y regardait à deux fois avant de jouer avec lui, parce qu'on ne savait jamais comment cela finirait. Ses maîtres eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de ses actes de violence. Tantôt il leur répondait insolemment, tantôt il poussait l'audace jusqu'à faire un geste menaçant. Je ne saurais dire combien de fois il avait été puni sévèrement par le proviseur, et rossé d'importance par des camarades plus forts que lui. Tout cela le corrigeait si peu, qu'un jour, je ne sais à propos de quelle réprimande, il se lève d'un air furibond, saisit un encrier de plomb, et sans réfléchir davantage, le lance à la tête de son maître d'étude.

C'etait à l'approche des prix; Edmond était sur le point d'en obtenir deux et de combler ainsi de joie son père et sa mère. Au lieu de cela, il est chassé du collége; on l'embarque dans la diligence, et on le renvoie a sa famille. Qu'on se figure quelles durent être ses reflexions pendant ce voyage. Il arrive. Il trouve sa mère qui avait été prévenue par une lettre du proviseur. Elle était désolée et versait des larmes en abondance. « Malheureux enfant! lui dit-elle; qu'as-tu fait? et dans quel moment? Ton père est dangereusement malade depuis quinze jours. S'il apprenait ce qui s'est passé, s'il savait que tu as été chassé du collége pour une faute si grave, il ne résisterait pas à ce chagrin; sa mort serait certaine..... » A ces mots, Edmond fut anéanti; ses genoux fléchirent et il tomba aux pieds de sa mère, sans avoir la force de parler, ni même de pleurer. En le voyant dans cet état, Mme L.... fut émue de compassion. Elle le releva avec bonté et lui dit: « Je n'ai pas douté de ton repentir, mon enfant; je suis sûre qu'il a suivi de près ta faute; mais le mal n'en est pas moins fait. Nous songerons plus tard aux moyens de le réparer; il s'agit en ce moment d'éviter qu'il ait des conséquences plus terribles. »

M. L.... ayant senti, dès le commencement de sa maladie, que sa vie était en danger, avait plusieurs fois exprime le désir de voir son fils, et par conséquent il pouvait supposer qu'on l'avait fait revenir du collége exprès pour le satisfaire. Il n'y avait donc aucun danger à introduire Edmond auprès de son père. On le lui annonça toutefois avec ménagement, afin de ne pas lui causer une émotion trop vive. Au nom d'Edmond, le bon père, malgré sa faiblesse, se leva vivement sur son séant et tendit les bras vers la porte. Edmond se précipita sur le sein de son père. Ils demeurèrent embrassés quelque temps en silence; puis le malade regardant le visage du jeune homme: « Pauvre enfant! lui dit-il, tu pleures! Et c'est moi qui te cause du chagrin! Hélas! je voudrais que tu n'en eusses jamais; mais celui-là, il ne dépend pas de moi de te l'éviter. Cher enfant! tu as donc voulu voir encore une fois ton père? Je te sais bon gré de lui avoir apporté cette consolation. Peut-être serons-nous bientôt séparés pour toujours. Je voulais te voir, te parler avant cette séparation; je voulais te recommander ta bonne mère. Je sais que tu as bien travaillé jusqu'à présent, que tu as réalisé mes espérances. Tu continueras de te bien conduire, n'est-ce pas, mon fils? S'il plait à Dieu de me rappeler à lui, ta mère pourra vivre avec le peu que je lui laisserai, jusqu'à ce que ton education soit achevée, et alors, c'est toi qui deviendras son soutien. Ne pouvant te laisser aucune fortune, je m'estime heureux d'avoir pu te procurer au moins une bonne éducation, qui est une véritable richesse. Grâces au bienfait que nous tenons de la bonté du Roi, tu pourras continuer de la recevoir, lorsque je ne serai plus. Profites-en bien, mon Edmond. Cher enfant! ma consolation, mon bonheur! qu'il m'est doux de te presser encore sur ce sein paternel!..... »

Quel est celui de mes lecteurs de qui le cœur ne se serre pas en se représentant la situation d'Edmond? Le malheureux enfant ne put articuler d'autres paroles que: « Mon Père! mon Père! » Ce père mourant se reprochait le chagrin que sa mort pouvait causer à son fils; et s'il eût connu la conduite d'Edmond, il y avait de quoi lui porter le dernier coup! Ce père mourant se consolait en pensant qu'il avait assuré à Edmond une éducation, avec laquelle Edmond pourrait devenir le soutien de sa mère; et Edmond venait de se priver lui-même de ce bienfait, accordé comme récompense aux services de son père! Ah! l'âme du pauvre Edmond était déchirée. Il avait souvent entendu prononcer le mot de *conscience;* il apprit en ce moment ce que ce mot signifiait. Grand Dieu! entendre de la bouche de son père des éloges non mérités, et qu'il ne pouvait repousser sans lui donner la mort! Oui, la conscience d'Edmond était bourrelée; et comme il n'est pas de plus grand mal que le remords, Edmond était le plus malheureux des enfants.

J'ai voulu vous présenter ce tableau, mes jeunes amis, convaincu que vous ne sauriez le contempler avec indifférence. Il est temps que je vous rassure, en vous amenant en peu de mots à la conclusion de cette histoire. Dieu, sans doute, n'avait voulu que donner à Edmond une leçon frappante, dont il pût se souvenir toute sa vie. Ses remords et son repentir furent si grands que Dieu sans doute en fut touché. Il rendit la santé à M. L....; il bénit les efforts et les demarches de Mme L.... qui obtint que son fils rentrât dans le collége d'où il avait été banni. M. L.... ne sut ce qui s'était passé, que lorsqu'il n'y eut plus aucun

danger pour sa santé, et quand Edmond eut complètement réparé ses torts. Celui-ci ne put oublier jamais la grave leçon qu'il avait reçue. Chaque fois qu'il était tenté de s'emporter ou de manquer à quelque devoir, l'image de son père mourant et de sa mère désolée s'offrait à sa pensée, et venait réprimer ce fâcheux mouvement. M. L.... eut enfin la satisfaction de voir lui-même son fils réaliser toutes ses espérances, et Edmond, dans toutes les actions de sa vie, n'oublia jamais de consulter sa conscience.

CORRESPONDANCE.

LA ROSIÈRE.

Ma correspondance a pris, depuis quelque temps, une grande activité. Il est tout naturel que cela me fasse beaucoup de plaisir; mais j'espère que tous mes lecteurs s'en féliciteront comme moi, en lisant la lettre suivante, que je viens de recevoir :

« Follembray, ce 1er juillet 1825.

« J'ai trouvé votre correspondante de Reims bien heureuse, et pour avoir le même plaisir, je vous prie, mon bon Génie, de me permettre aussi de vous parler d'un couronnement dont j'ai été témoin, il y a quinze jours; c'est celui de la Rosière. A Salency on couronne tous les ans une jeune fille qui est reconnue pour la plus sage du village. Il faut qu'elle ait dix-huit ans; qu'elle ait toujours été respectueuse envers ses parents, aimable et douce avec tout le monde. Il faut que ses parents et elle soient nés dans l'endroit, et que toute la famille soit composée d'honnêtes gens. D'abord elle est menée à l'église par deux jeunes personnes très distinguées. Lorsqu'elle est arrivée, on l'encense; puis on lui donne une belle couronne de roses roses, à laquelle sont attachés une grosse bague d'argent et un grand ruban bleu, comme celui des princes. C'est Louis XIII qui a donné aux Rosières la permission de le porter. Je crois que c'est pour montrer que la vertu est une vraie noblesse. Elle se place au milieu du chœur, sur un beau fauteuil de velours rouge, tandis que les demoiselles qui l'accompagnent sont assises sur des chaises de paille. C'est Monseigneur l'Évêque de Beauvais qui l'a couronnée. Il lui a dit que cette couronne n'était qu'une figure de celle qu'elle aurait dans le ciel. On l'a menée ensuite dans un champ, où on lui a donné du fil, des aiguilles, du pain, du vin, un sifflet, une flèche et du fromage. Vous qui êtes si savant, mon bon Génie, voudriez-vous m'expliquer tous ces symboles, s'il vous plaît? Puis on a reconduit la Rosière chez ses parents. L'entrée de la cour était ornée d'un bel arc de triomphe qui portait cette inscription : RÉCOMPENSE A LA VERTU. Il y avait dans la cour un beau festin, dont on a fait les honneurs, d'abord à la Rosière, et ensuite à tous ceux qui étaient là.

« Voilà, mon bon Génie, ce que je puis vous dire à ce sujet. Je vous prie de vouloir bien me permettre, si je vois encore quelque cérémonie de ce genre, de vous l'écrire.

« J'ai oublié de vous dire, mon bon Génie, que la jeune fille avait l'air si modeste, qu'elle n'a pas tourné les yeux pendant toute la cérémonie qui a duré trois heures.

« Croyez, mon bon Génie, à l'affection, etc.

« CÉCILE DE P.... »

Ce récit paraîtra sans doute fort intéressant à mes jeunes lecteurs, et ils ne pensent pas qu'il est très embarrassant pour moi, à cause de la question que mon aimable petite correspondante y a glissée. Je dois avouer franchement que j'ignore s'il est un sens caché sous la figure des divers objets qui sont donnés à la Rosière, dans le champ où on la conduit. Desirant satisfaire à cet égard la curiosité toute naturelle de ma jeune correspondante, et n'ayant pas, tout bon Génie que je suis, la faculte de deviner, j'ai consulté beaucoup de livres, et même de très gros et tres poudreux; mais aucun n'a pu m'apprendre ce que je cherchais à savoir. J'ai vu seulement que la Rosiere etait conduite dans une pièce de terre où, pour rendre hommage à la vertu couronnée, elle trouvait des vassaux qui s'empressaient de lui offrir des présents. Ces présents etaient en effet ceux dont parle mademoiselle Cécile de P....; et quelques autres encore, tels que deux balles, un bouquet de fleurs, etc.; mais rien n'a pu m'expliquer ce que chacun en particulier pouvait signifier. Leur singularité est au moins une preuve de l'antiquité de cette institution du couronnement de la Rosière. Elle remonte en effet au cinquième siècle, et doit sa création à saint Médard, propriétaire du territoire de Salency. Ce fut lui qui établit cette belle fête, et il jouit lui-même du fruit de sa sagesse, car sa maison fut honorée du prix de vertu qu'il avait fondé; sa sœur obtint la couronne de roses. Ma jeune correspondante ne dit pas quel jour a eu lieu la cérémonie, mais cela a dû être le 8 de juin, jour de saint Médard.

Elle a, au reste, judicieusement supposé le motif qui détermina le roi Louis XIII à permettre que la Rosière fût revêtue du cordon bleu. Ce fut du château de Varennes, à Salency, où il se trouvait alors, que ce prince envoya le marquis de Gordes, son capitaine des gardes, porter à la Rosière que l'on couronnait, le cordon bleu et une bague d'argent. Depuis cette époque, ces deux ornements sont attachés à la couronne de roses.

Cette fête est charmante; elle est le triomphe de la vertu. Elle n'a eu de modèle nulle part, mais on l'a imitée dans beaucoup d'endroits. Tout le monde sait que le roi Louis XVIII, lorsqu'il était retiré dans une province d'Angleterre, voulut couronner la Rosière du village de Hartwell; et on connait le mot touchant que lui adressa la jeune fille : « Sire, que Dieu vous le rende! » Le vœu de l'innocence fut exaucé.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6

Dimanche, 17 Juillet 1825.

IIe année. N° 12.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32 ; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES COUSINS.

J'ai passé dernièrement quelques jours à la campagne, en compagnie assez nombreuse, dans laquelle figuraient fort gaiement plusieurs jeunes personnes, qui ne demandaient qu'à s'amuser. Jeux de toute espèce, promenades charmantes par un temps superbe, entretiens agréables, lectures variées, doux repos sous un frais ombrage, ce sont là passe-temps délicieux qui font disparaître rapidement les journées. A quelque distance de la jolie maison où nous les passions ainsi, est un petit étang, dont le contour irrégulier est bordé de bois bien verts et bien touffus, qui s'élèvent en amphithéâtre sur un coteau circulaire. Ce lieu charmant fut un jour le but de notre promenade, et comme on avait le projet d'y passer la matinée tout entière, on emporta quelques petites provisions pour le second déjeuner des jeunes gens.

Après avoir bien couru, folâtré, joué de cent manières tout autour de l'étang et dans les bois, on vint s'asseoir à l'ombre au bord de l'eau, pour faire honneur aux provisions dont la prévoyance maternelle s'était munie. A peine notre jeunesse était-elle assise en rond sur l'herbe depuis trois ou quatre minutes, que je vis une de ces jeunes personnes commencer à se gratter les jambes, le coude-pied, le col et les bras. « Qu'as-tu donc à faire tout ce mouvement et toutes ces contorsions? lui dit une de ses compagnes. — J'ai... J'ai... des démangeaisons, répondit-elle, et je me gratte. — Ah! c'est bon, reprit l'autre, tu crains les insectes, te voilà comme Julia, de l'histoire du *Déjeuner Champêtre*, que le bon Génie nous a apprise. » Celle-ci, tout en plaisantant son amie, commençait à se gratter aussi. Bientôt les autres en firent autant, et les jeunes garçons ne tardèrent pas à se donner des tapes sur les pieds, sur le col, et à se gratter à leur tour.

Le fait est que les bords de l'étang étaient peuplés de cousins, et que c'était pour eux une assez bonne aubaine que toutes ces jeunes peaux délicates, bien dilatées par un vif exercice, et par conséquent faciles à piquer. Bientôt le mouvement que chacun se donnait devint pour les autres un spectacle comique qui excita de grands éclats de rire. « Je crois, en vérité, dit celle qui avait donné le signal, que nous ferons bien de déménager d'ici, et je commence à trouver que Julia n'était pas si ridicule, pour vouloir se mettre à l'abri de ces vilains animaux. » Ce conseil fut suivi, et nous vîmes revenir près de nous, en riant de bon cœur, toute la jolie volée. « Ah! bon Génie, puisque nous vous tenons, vous allez nous dire pourquoi l'on est si bien piqué par les cousins, quand on

va s'asseoir au bord de l'eau? — Très volontiers, mes enfants, répondis-je. » Et à ce mot, la jeune troupe vint se groupper autour de moi.

« Les cousins, repris-je, sont, comme vous avez pu l'observer, de petits insectes dont le corps est allongé et délié, et les ailes fines et légeres. Leur tête est munie d'une trompe très delicate, composée de quatre ou cinq filets d'une grande finesse. C'est cette trompe que l'insecte introduit dans la peau, pour sucer notre sang dont il est fort avide. Il paraît qu'elle renferme une sorte de venin, car la piqûre du cousin, quoique légère, produit des ampoules et, en même temps, des démangeaisons très vives, ainsi que vous venez de l'éprouver. Cet insecte est fort incommode dans les campagnes, et quelquefois même dans les villes. Dans certaines contrées méridionales de la France, on n'évite ses atteintes pendant la nuit, qu'en mettant aux lits une enveloppe de gaze qu'on nomme *cousinière*. Mais il y a des pays où il est bien autrement redoutable. En Afrique et en Amérique, on a beaucoup à souffrir de celui qui est connu sous le nom de *maringouin*. Les cousins sont aussi très multipliés dans les campagnes de la Suède, et principalement en Laponie, où les habitants tâchent de s'en préserver, en se frottant le visage et les mains avec de la graisse, ou en faisant du feu autour de leurs cabanes pour les en éloigner.

« C'est sur-tout au bord des eaux dormantes que les cousins abondent, et voici pourquoi. Cet insecte, comme tous les autres, provient d'un œuf, duquel sort une larve, qui se transforme en chrysalide, d'où sort enfin l'animal ailé. Les cousins déposent leurs œufs dans l'eau. La larve qui en sort vit aussi dans l'eau. Lorsqu'elle s'est changée en chrysalide, elle y demeure encore. L'insecte reste dans cet état pendant huit à dix jours; mais les moments qui suivent son parfait développement sont très critiques pour lui, et il court de grands dangers. L'eau, dans laquelle il a vécu pendant sa jeunesse, lui est funeste quand il a des ailes; aussi prend-il de grandes précautions pour en sortir. Après avoir débarrassé la partie antérieure de son corps de la peau de chrysalide où il était renfermé, il y reste encore attaché par l'extrémité postérieure, et fait usage de la partie qu'il a quittée comme d'un bateau auquel lui-même sert de mât. Il reste dans cette position, jusqu'à ce que ses ailes se soient déployées. Quand il croit qu'elles sont assez affermies pour oser s'y confier, il appuie légèrement ses pattes sur l'eau, prend l'essor, et devient habitant de l'air. Mais les rivages des eaux n'en sont pas moins sa patrie, et il est obligé d'y revenir pour y déposer ses œufs à son tour. — Mon bon Génie, dit la première des jeunes filles qui avait été piquée, et qui se grattait toujours, est-ce qu'il n'y a aucun moyen pour guérir de cette vilaine démangeaison. — Ce n'est pas, répondis-je, en se grattant avec acharnement qu'on y parvient, car on risque au contraire d'envenimer la piqûre. Je crois que le meilleur moyen est de comprimer fortement la partie blessée, et de laver ensuite la plaie avec de l'eau. — Merci, mon bon Génie; je vais suivre sur-le-champ votre conseil. »

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Il m'est très doux de voir avec quel empressement mes jeunes amis répondent aux desirs que je leur exprime, et je les en remercie. Depuis que j'ai dit combien je souhaitais que mes rapports avec eux se multipliassent, ma correspondance devient de plus en plus nombreuse. Je dois à mon tour lui consacrer plus d'espace; c'est juste. Je vais donc, sans préambule, rendre compte de celle d'aujourd'hui.

Dans mon numéro du 19 juin dernier, j'ai commencé le récit de l'aventure de Fernand de Rosneil avec un petit villageois, et j'ai interrompu ce récit, en priant mes jeunes correspondants, ou *de l'achever*, ou de me dire *ce qu'ils auraient fait à la place de Fernand, et ce qu'ils pensent de la conduite du petit villageois?*

J'ai reçu des réponses sous ces deux formes; mais celles dans lesquelles le récit est continué forment le plus petit nombre. Parmi ces continuations, j'ai choisi les trois qui m'ont paru supérieures aux autres pour les imprimer; elles sont de Mesdemoiselles *Blanche R...*, *Virginie G....*, et *Delphine F.....* (de Vienne). Les voici :

« Fernand à ces mots reste stupéfait; frappé de la conduite du jeune paysan, il le regarde, il hésite; les différents combats qui l'agitent, se peignent tour-à-tour sur son visage; d'un côté, son orgueil lui conseille de punir le paysan de ce qu'il appelle son insolence, de l'autre, il est obligé de s'avouer qu'il a mérité cette dure leçon. Enfin son cœur l'emporte. Il s'avance, tend la main au jeune paysan, et lui dit: « Pardonnez-moi, je vous ai offensé, l'orgueil m'égarait; je sens combien, dans ce moment, vous vous êtes élevé au-dessus de moi. Daignez devenir mon ami, et je vous promets de faire tous mes efforts pour mériter ce titre. » Le paysan, qui connaissait l'orgueil de Fernand, reste immobile de surprise, il peut à peine croire à ses paroles, il craint d'y répondre; mais voyant que son silence afflige Fernand, il saisit la main que celui-ci lui présente, et lui dit : « Gardez-vous de croire que le dédain soit la cause « de mon silence; c'est en ce moment, au contraire,

« que vous méritez tout mon respect, et c'est à moi à « vous prier de me pardonner la leçon que j'ai osé « vous donner. » Fernand l'assura que, loin de lui en vouloir, il se souviendrait toujours du service qu'il lui avait rendu, en lui faisant sentir combien son orgueil était ridicule et coupable; et beaucoup plus content de lui-même qu'il ne l'avait jamais été, et mille fois plus heureux, il rentra chez son père avec la ferme intention de se corriger, et en reconnaissant que la vertu seule nous rend supérieurs aux autres hommes.

« Blanche R....... »

« Fernand à ces mots resta confus, et jeta sur le petit paysan un regard où se peignaient la honte et l'humiliation, que semblait encore combattre son insolence naturelle. Son premier mouvement fut de mettre la main à sa bourse, croyant qu'en donnant de l'argent au petit paysan, il réparerait son orgueilleuse conduite; mais celui-ci qui s'en aperçut, prit un air de surprise et de dédain qui fit sentir à Fernand que ce n'était pas de cette manière qu'il fallait réparer sa sottise. Fernand, après un moment de reflexion, s'approcha du petit paysan, et lui tendant amicalement la main, lui dit: « Par ta conduite modérée et « généreuse, tu viens de me donner une leçon qui me « corrigera pour toujours d'un défaut qui faisait le « malheur de mes parents. » Puis, ramassant la branche de chêne qui était à ses pieds: « Je veux, dit-il, « la conserver toujours; elle sera pour moi un talis« man qui m'empêchera de me laisser aller à l'orgueil « et à l'insolence, et j'espère que je n'en aurai pas « souvent besoin. »

« Fernand devint par la suite si doux et si modeste que personne ne pouvait plus le reconnaître, et l'on peut bien juger quelle fut la joie de ses parents, quand ils le virent corrigé. Il répara bien les torts qu'il avait eus, en faisant beaucoup de bien à celui qui lui avait donné une si bonne leçon; il le mit à même d'acquérir une instruction convenable à son état, qui, jointe à toutes les bonnes qualités du cœur qu'il possédait déjà, en firent un homme de mérite. Il devint par la suite le fermier de Fernand, qui ne cessa de le regarder comme son meilleur ami.

« Virginie G....... »

« Fernand fut prêt à demander pardon au jeune paysan; mais cet élan de générosité fut aussitôt réprimé par un mouvement d'orgueil. Lui, s'humilier devant un inférieur! s'abaisser jusqu'à ce point! Cependant, se disait-il à lui-même, j'ai souvent entendu dire à mon père que le véritable orgueil consiste à bien faire. Mais malgré ces bonnes réflexions, son défaut naturel l'emporta; il jeta dédaigneusement au petit paysan une pièce d'argent, et continua sa route. Mais le jeune paysan l'arrêtant: « Gardez votre ar« gent, lui dit-il, ce n'est pas avec cela qu'on fait « oublier ses torts. »

« Le lendemain, Fernand fut rencontré par un cheval fougueux qui évidemment allait le renverser, lorsque le jeune paysan, qui se trouvait là, accoutumé dès l'enfance à dompter les chevaux, le saisit et donne à Fernand le temps de se mettre à l'abri du danger, en lui disant: « Vous voyez donc, Monsieur, « qu'un pauvre petit paysan peut être utile à quelque « chose. — Oui, mon ami, reprit Fernand en lui ser« rant affectueusement la main; je reconnais mes « torts, et te prie de me les pardonner. Tu l'emportes « sur moi, non seulement par la force du corps, mais « par la bonté du cœur. J'espère me souvenir toute « ma vie de ta conduite, et me défaire enfin de cet « insupportable orgueil. »

« Delphine F..... »

Je regrette que l'étendue de mon journal ne me permette pas d'imprimer, à la suite de ces trois jolis récits, ceux que m'ont adressés Mlle *Roselie B.....*, de Lyon, Mlle *Félicie M.....*, des forges de Syam, Mlle *Sophie Ch....*, et M. *Jules Guérin*. Ils y figureraient très bien, mais il faut que je donne aussi un échantillon des réponses qui m'ont été faites sous une autre forme. Je me bornerai à imprimer en entier une seule lettre, et je n'ai pas besoin de dire que tous mes correspondants et correspondantes se sont accordés pour blâmer la conduite de Fernand, pour louer la générosité du jeune villageois, et pour penser que Fernand devait profiter de la leçon, et trouver quelque moyens de réparer le tort qu'il avait eu envers cet honnête petit garçon. La lettre suivante, que je choisis parce qu'elle renferme des développements et des rapprochements intéressants, est de Mlle *Ariane de C...*, de Montfleury.

« Mon bon Génie, il me semble que, si j'avais été à la place de Fernand, j'aurais vu combien le jeune paysan m'était supérieur, et je lui aurais dit: « Vous « me faites sentir combien ma conduite est indigne; « je veux désormais devenir aussi généreux que vous; « je vous remercie mille fois de m'avoir donné cette « leçon qui me montre combien le rang et la fortune « sont peu de chose, lorsqu'ils ne sont pas joints à la « bonté. » On m'a dit qu'un Grec très vertueux, nommé Épaminondas, avait été maltraité par ses concitoyens, et que ses ennemis, par ironie, lui firent donner la charge de tenir les rues propres. Ses amis s'indignaient de ce qu'on lui avait donné un si vil emploi. « Mes amis, dit-il, ce n'est pas la profession « qui honore l'homme, mais l'homme qui honore la « profession. » Il me semble, mon bon Génie, qu'on peut appliquer la phrase de ce Grec au rang et à la fortune, car ils n'honorent pas l'homme, mais l'homme les honore.

« Quant à la conduite du jeune paysan, je pense qu'elle était bien différente de celle de l'homme qui jette Gaston dans l'eau. Certes, Gaston le méritait, mais c'était bien mal à cet homme d'user de toute sa force contre un enfant, et sur-tout de le faire sans rien écouter de ce que Gaston aurait pu dire pour sa défense. J'admire, au contraire, la conduite du jeune paysan, car la plus belle vengeance est de rendre le bien pour le mal, et il a donné à Fernand une leçon dont j'espère qu'il profitera.

« Ariane de C.... »

Voici maintenant quelques pensées extraites de plusieurs des lettres que j'ai sous les yeux :

« Il est peut-être pénible de faire des excuses à un inférieur; mais il doit toujours être agréable de réparer ses torts. » (Mlle *Marie de P....*, de Versailles).

« La naissance et les richesses ne donnent à personne le droit de mépriser son semblable, et encore moins de l'insulter. » (Mlle *Antoinette R.. de la M....*, de Marseille).

« Quel que soit le rang que l'on occupe, quelle que soit la qualité de celui qu'on a outragé, il est toujours beau de reconnaître ses torts et de les réparer. Cette conduite est la marque d'une âme grande et noble. » (M. *François D. P.*, de Versailles).

« Le jeune paysan aurait mieux fait de ne pas montrer qu'il aurait pu se venger; ce n'est pas d'une vraie générosité, car elle consiste à pardonner et à ne point faire sentir qu'on a pardonné. » (Mlle *Ariane S...*, de Crans).

« J'ai souvent entendu mon papa dire à mes frères : L'homme se juge par les sentiments, et non par l'habit. » (Mlle *Laure D....*, de Beaune).

« Si Fernand eût été affable, d'un caractère doux et honnête, le petit villageois se serait fait un devoir de le saluer; mais il ne l'aurait pas fait, que Fernand ne devait pas s'en fâcher; car comment exiger des autres ce que nous ne faisons pas pour eux ? » (Mlle *Adele D......*).

« Un enfant généreux sait que les fautes des autres à son égard, ne peuvent servir d'excuse aux siennes envers ses semblables. » (M. *Louis Herman*, de Mézières).

« Quel affreux défaut que la fierté! il nous avilit tant aux yeux de nos semblables! » (Mlle *Maria J.B.L..*). — Je sais bon gré à Mademoiselle Maria d'avoir eu égard à mes observations amicales. Sa lettre est cette fois très satisfaisante sous tous les rapports, et j'en augure bien pour tout le reste. Quoique Mademoiselle Maria ne me connaisse pas, je la prie de croire que cela me fait grand plaisir.

« L'honnêteté et la modestie sont des vertus indispensable pour se faire aimer, estimer et respecter de tout le monde. » (M. *Charles Donnat*, de Colmar).

« Il est lâche de se battre contre ceux qui sont moins forts que vous. » (M. *Maurice de Vaines*).

« Quelque haute naissance, quelque richesse que l'on ait, on ne doit point s'en glorifier, ni s'en servir pour humilier les autres; ce ne sont point les richesses, les belles parures qui font le vrai mérite, mais une conduite irréprochable. » (Mlle *Victorine T....*, de la pension du Sacré Cœur, à Séez).

« La naissance ni la richesse ne nous donnent point le droit de mépriser les autres. » (Mlle *Zoé G..*, idem).

« C'est une grande folie d'être fier des richesses, d'autant plus qu'on peut en être privé dans l'instant même qu'on s'y attend le moins. » (Mlle *Caroline L...*).

« Fernand avait beau être riche, le pauvre petit paysan, dans ce moment là, avait le degré sur lui. » (Mlle *Marguerite L...*).

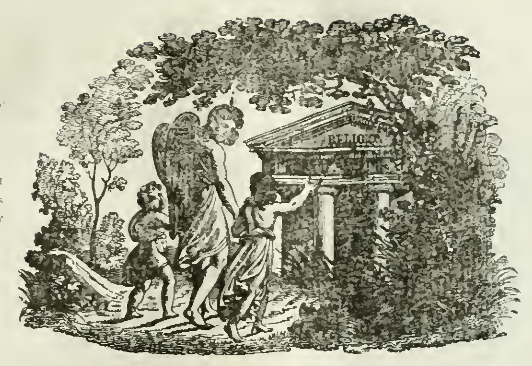
Je m'arrête, car il n'y aurait pas de raison pour en finir; et je me borne à mentionner les lettres suivantes, qui m'ont paru devoir être distinguées. Ce sont celles de Mlle *Augusta de V....*, de Croissanville; Mlle *Clémence de F....*, de Villebadin; Mlle *Louise D....*; Mlle *Sophie B...*, de la pension du Sacré Cœur, à Séez; Mlle *Euphrasie P...*, idem; Mlle *Albertine B....*, de Moulins; Mlle *Caliste B...*, de Mortefontaine; MM. *Ernest* et *Gabriel d'Erceville*; Mlle *Victorine P....*, de Rouen; Mlle *Élisa A...*, de Limoges; M. *Eugène A....*, idem; M. *Fortuné Boucault*, de Privas; Mlle *Caroline de V.....*; Mlle *Athénaïs D. S. A.*, de Rouen; Mlle *Anna de V.....*; Mlle *Hortense*; Mlle *Pauline V...*, de Nuits; M. *Ambroise Beauchef*, de La Flèche (sa lettre est écrite en latin); M. *François Guizot*; M. ou Mlle *S. de K.*; Mlle *Lucie de P...*, de Follembray; Mlle *Alexandrine P....*, de Rouen; Mlles *Joséphine*, *Louise* et *Fanny M....*, d'Apt.

Il ne me reste plus de place pour ajouter quelques réflexions; je veux au moins féliciter celles de mes jeunes correspondantes qui se sont emparées depuis quelque temps du premier rang, et les avertir aussi de ne pas trop se confier dans leurs forces et de se bien tenir, car je remarque, dans plusieurs de mes autres correspondants et correspondantes, des progrès qui ne tarderont pas à en faire des émules redoutables.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 24 Juillet 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départemens, de 24 francs par an et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 13.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES POURQUOI? OU LE QUESTIONNEUR.

C'est un penchant très louable, sans doute, que celui qui porte à s'instruire et à rechercher l'explication de ce qu'on ne comprend pas. Néanmoins tout a ses bornes, et la meilleure preuve d'un esprit juste, est de reconnaître celles qui séparent notre faible intelligence de la puissance du créateur, et de respecter sans murmure le mystère dont il lui plait souvent d'envelopper ses œuvres.

Ce n'était pas ainsi que raisonnait le jeune Roland de Sinville. Chez lui, la curiosité était moins un besoin qu'une habitude. Il commençait rarement la conversation autrement que par « Pourquoi donc?... » et multipliant ses questions jusqu'à ce qu'il eût poussé à bout la personne à laquelle elles s'adressaient, il ne manquait pas de témoigner son impatience, s'il n'obtenait pas une satisfaction complète. M. de Sinville, en se promenant à la campagne avec son fils, lui permettait de l'interrompre par des questions qui pouvaient avoir un but intéressant; mais il se réservait, en même temps, le droit de terminer l'entretien, quand il le jugeait à propos, par cette phrase: « Je ne puis, ou ne veux pas répondre à ce que tu me demandes. »

Un jour qu'ils étaient assis près d'un rosier dont les boutons étaient couverts d'un nombre infini de petits pucerons, Roland aperçut, au pied de ce rosier, une énorme fourmillière. « Quelle multitude d'insectes dans un si petit espace! s'écria-t-il; pourquoi donc Dieu en a-t-il créé en si grande abondance? — Tu ne vois rien, lui répondit son père. La mer, l'air, le sein de la terre contiennent des animaux qu'il est impossible de nombrer. Un seul hareng femelle dépose au moins dix mille œufs. Une grande quantité de vers, de mouches, naissent le matin pour mourir le soir, après en avoir pondu des milliers. Au nombre infini d'êtres vivants qui existent dans une fleur, qui paissent sur un brin d'herbe, il faut ajouter encore ceux qui vivent dans le corps d'autres animaux, ceux qui éclosent dans les matières corrompues, enfin les armées d'animalcules qui voltigent dans l'air et se jouent dans les rayons du soleil. »

Roland, moins frappé de cette prodigieuse énumération que de n'avoir pas reçu une réponse directe à sa question, revint à la charge. « Mais cela ne m'explique pas, dit-il, pourquoi Dieu a créé tant d'animaux de toute espèce. — Dieu, répondit M. de Sinville, n'a pas jugé à propos de faire connaître à l'homme ses motifs, et tu feras bien, mon ami, de t'en tenir à l'admiration que ses œuvres inspirent, sans chercher à en pénétrer le mystère. Du petit au grand, chaque

autorité a ses secrets, et sans comparer les miens à ceux de la divinité, je prends la liberté, comme elle, de te cacher quelquefois le motif de mes actions. Par exemple, tu n'as point oublié que, l'an passé, je te fis subitement changer de pension, sans répondre aux nombreux *pourquoi donc?* auxquels ce changement donna lieu. Tu ignoras alors que j'avais découvert, dans celui de tes camarades que tu paraissais préférer, des principes et un caractère qui me firent redouter pour toi son exemple et son intimité. L'autre jour encore, lorsque je t'emmenai précipitamment de chez ta tante, je jugeai inutile de te dire que je venais d'apprendre qu'une maladie contagieuse régnait dans le village, et que les deux enfants du garde en était atteints. — Ah! mon bon père, interrompit Roland, vous veillez toujours sur moi; vous êtes ma providence. — En effet, de bons parents doivent la représenter ici bas. Mais les hommes, ainsi que les enfants, ne réfléchissent pas assez que la manie de tout approfondir et de vouloir toujours raisonner sur ce qui est hors de leur portée, conduit souvent à l'ingratitude, et qu'une confiance parfaite en la bonté paternelle doit réprimer toute curiosité. — Il est vrai, dit Roland qui avait écouté avec attention; il est vrai, mon père, que mes questions sont souvent absurdes, et désormais je tâcherai que vous n'en soyez plus fatigué. Cependant, j'aurais bien voulu savoir pourquoi... — Encore un *pourquoi!* s'écria M. de Sinville... Allons, je te passe encore celui-ci. — Eh bien... pourquoi Dieu m'a-t-il fait si questionneur? — Pour cette fois, répondit son père, il m'est facile de te répondre. Dieu ne t'a point fait avec ce penchant plutôt qu'avec un autre. Le germe de ce qui est bien et de ce qui est mal est en nous: nous avons la liberté de choisir, et notre conscience nous indique le choix que nous devons faire. Ce n'est donc point la divinité qu'il faut accuser, si nous nous égarons avec ce conseiller si sûr qu'elle nous a donné. Consulte-le souvent, mon fils, c'est un moyen de rendre profitable ton penchant aux interrogations. **.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Celui qui, pour se dispenser d'apprendre, dit qu'il n'a pas de mémoire, ressemble à un ouvrier maladroit qui se plaint d'avoir un mauvais outil.

Tâchez d'apporter à l'étude autant d'ardeur qu'à vos jeux; vous verrez combien vos progrès seront rapides.

Il y a des gens qui, à les entendre, veulent tout apprendre, tout faire, et qui cependant ne font rien et n'apprennent rien; c'est qu'ils entreprennent tout avec légèreté et abandonnent tout de même; ce sont des inconstants.

LA POLTRONNERIE.

La gouvernante de Charles XII, roi de Suède, conduisant ce prince encore enfant à la promenade, voulait l'empêcher d'entrer dans un bois fort humide. Comme il insistait, elle imagina de lui dire que le taillis était rempli de serpents qui le *piqueraient*. « Donne-moi une baguette, répondit l'enfant sans se déconcerter, et je les tuerai. »

Ce trait, par lequel s'annonçait déjà le courage qui distingua ce prince guerrier, était raconté devant le jeune Adrien P....., qui venait précisément de lire l'histoire des guerres de Charles XII et de l'empereur de Russie, Pierre-le-Grand. Or, le jeune Adrien P..... était soupçonné, dans sa famille, d'un peu de poltronnerie. « Eh bien, Adrien, lui dit sa mère, aurais-tu autant d'assurance que Charles XII? — Je me garderais bien de l'imiter, dit-il; car je ne suis pas destiné à commander des armées, et ce serait une grande sottise à un simple particulier de rechercher la célébrité comme un grand capitaine. »

La mère d'Adrien allait sans doute lui répondre qu'on était encore bien loin du chemin de la célébrité pour n'être pas un poltron, lorsqu'un bruit qu'on entendit dans le feuillage sous lequel ils étaient assis, fixa leur attention. Adrien écouta et se leva tout effrayé. Le bruit parut se rapprocher, et quelque chose glissa entre les herbes qui croissaient dans ce lieu. Que croyez-vous que fit Adrien?..... Il s'enfuit.

Mme P....., en levant les yeux, aperçut que l'objet de sa frayeur était un joli petit écureuil qui, lui-même fort épouvanté, était descendu d'un arbre pour grimper sur un autre. Elle revint tranquillement à la maison, et dit à son fils, qu'elle trouva honteux comme on peut le croire: « Si tu étais plus grand, je serais inconsolable que tu eusses pu m'abandonner dans un danger quelconque. Mais je ne vois ici que l'habitude irréfléchie de céder à une poltronnerie que l'âge rendrait inexcusable, et dont tu dois commencer à sentir les conséquences. — Oh! oui, répondit Adrien, éclairé par une réflexion de son cœur, je le sens maintenant, le courage est toujours utile; car si l'on se trouve bien rarement appelé par le sort à gagner des batailles, chaque jour peut offrir à un fils l'occasion de protéger et de défendre sa mère. **.

LA GRENOUILLE ET LA FAUVETTE.

FABLE.

Je vais conter un fait qu'on aura peine à croire.
Se peut-il? dira-t-on; vraiment! vous l'avez vu?
Non, mes chers amis, mais j'ai lu,
Dans un gros livre, cette histoire.
J'ai bien eté d'abord tenté
De douter, comme vous, de sa réalité;
Mais après tout, pourquoi serait-elle incroyable?
Et de quoi n'est-on pas capable
Quand on a bonne volonté?

Auprès d'un petit marécage,
Un arbre touffu s'élevait;
Voltigeant sous son vert feuillage,
Une fauvette gazouillait
Et charmait tout le voisinage.
Un son rauque, partant du milieu des roseaux,
Vint interrompre son ramage:
« Ma sœur, que vos accords sont beaux! »
Dit la grenouille à la fauvette;
« Que votre chant est pur et doux!
Que je voudrais avoir du talent comme vous,
Pour charmer les ennuis de ma triste retraite!
Pardon; je suis bien indiscrète,
Mais vous pourriez me rendre un service important,
En me donnant, ma sœur, quelques leçons de chant.»
A ces mots, il faut bien le dire,
Et sur l'arbre, et dessous les eaux,
Les grenouilles et les oiseaux
Firent un grand éclat de rire.
« Quoi! vraiment! elle veut chanter!
Disait-on; l'idée est trop drôle.
Les bêtes au théâtre ont maintenant un rôle,
Et c'est à l'Opéra qu'elle veut débuter.
L'entendez-vous d'ici? quelle excellente école!
Quel timbre! quels sons argentins!
Et comme on lui battra des mains!
— Je ne me fâche point de la plaisanterie;
Vous pouvez rire, mes amis,
Dit la grenouille; mais je fus toujours d'avis
Qu'on réussit à tout, quand on a bonne envie.
— Eh bien, dit la fauvette, il faut d'abord songer
A corriger en vous un défaut de nature;
Il faut adoucir et changer
Cette voix rauque, fausse et dure.
Essayons: quant à moi, je puis bien m'engager,
Soit dit sans vous fâcher, Madame,
A savoir quelque jour nager,
Si vous chantez jamais la gamme.
— Et pourquoi pas? répond de son fangeux séjour
La grenouille à forte cervelle;
Soyez ma maîtresse, la belle,
Je serai la vôtre à mon tour.
Vous imiterez ma constance,
Ma volonté, ma patience,
Et je vous réponds d'un succès
Capable d'étonner le bois et le marais. »
La grenouille parlait avec tant d'assurance,
Que la fauvette, tout de bon,
Se mit à lui donner leçon.
Ce fut d'abord, on le présume,
Un horrible charivari.
La pauvre élève, à chaque cri,
Sans nul respect humain faussait comme un gros rhume.
Enfin, elle fit tant que, petit à petit,
Son croassement s'adoucit,
Sa voix devint plus pure, et flûtée, et sonore,
Ainsi que du Serpent les accents lourds et longs
Se transforment par fois en doux et légers sons.
Elle fit une note et puis une autre encore;
Elle chanta la gamme enfin sur tous les tons.
Certes, ce ne fut pas sans peine
Qu'une grenouille ainsi devint musicienne,
Et que ses merveilleux progrès
Firent croire aux passants qu'au fond de son marais
Il existait une syrène.
« Pour le coup, dit-elle, à présent,
Si vous tenez votre promesse,
C'est à moi d'être la maîtresse,
Et vous nagerez, belle enfant. »
Eût-on pensé qu'une fauvette
Se serait jamais mis en tête
De nager comme un canneton?
Elle le voulut, et tint bon.
La voilà faisant la nacelle,
Voguant, serrant les doigts et soulevant son aile;
Tandis que la grenouille, allant entre deux eaux
Lui prêtait au besoin le secours de son dos.
D'abord, elle se crut perdue,
Et n'alla pas bien loin, comme on peut le penser.
Sans être tout-à-fait rendue;
Puis, à force de s'exercer,
Elle en fit plus, et bref, parvint à traverser
Du marais toute l'etendue.

Une grenouille chantant!
Une fauvette nageant!
La chose est étrange et neuve!
On ne la vit qu'une fois;
Mais c'en est assez, je crois,
Pour offrir à tous la preuve
Que souvent difficulté
N'est que faible volonté.

L. P. J.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je devine la pensée de mes jeunes lecteurs, beaucoup mieux qu'ils ne le croient peut-être, et je gagerais bien qu'ils comptent trouver aujourd'hui des questions dans leur journal. Or, moi qui n'ai d'autre envie que de faire ce qui peut leur être utile et agréable, je ne tromperai pas une attente et un desir si louables. Je les prie donc de vouloir bien répondre aux questions suivantes:

Qu'est-ce que LA FERMETÉ?

Qu'est-ce que L'OBSTINATION?

Quelle est la différence entre l'une et l'autre?

J'ai fait depuis quelque temps connaissance avec de nouveaux correspondants, et j'espère en connaître de nouveaux encore cette fois-ci. Quoique ce ne soit certes pas une petite affaire d'examiner avec une attention consciencieuse cette nombreuse correspondance, j'y trouve tant de plaisir que je ne compte la peine pour rien, et je voudrais que le nombre de mes correspondants égalât celui de mes abonnés.

Je dois un petit avertissement à quelques uns d'entre eux qui m'écrivent trop tard, en sorte que je ne reçois leurs lettres qu'après le délai fixé. D'autres qui habitent des villes éloignées de la capitale, confient leurs dépêches à des personnes apparemment peu exactes, de manière que bien que la date en soit ancienne, elles me parviennent aussi trop tard. C'est ce qui est arrivé entre autres, la dernière fois, aux lettres de Mlle *Léonie D.....* de Lyon, Mlle *Mathilde Q....*, de Marseille, et M. *Gonzalve de N....*, de Rouvres. C'est un regret pour moi de recevoir ainsi après coup des réponses dont j'aurais eu du plaisir à faire une mention méritée.

J'attendrai les réponses à la question que je propose aujourd'hui, jusqu'au dimanche 14 août prochain.

LE GÉORAMA.

On vient d'imaginer un nouveau spectacle qui est ouvert au public depuis peu de jours, et qui semble avoir été inventé tout exprès pour offrir à la jeunesse studieuse une récréation instructive; c'est le Géorama. Qu'on se figure une vaste sphère de quarante-cinq pieds de diamètre, environ, dans l'intérieur de laquelle on est introduit, et dont le contour présente à l'œil l'ensemble du globe terrestre. Trois galeries légères, supportées par de minces colonnes, sans empêcher d'embrasser d'un seul regard cet ensemble imposant, permettent de se rapprocher successivement des divers points de la surface, pour y observer les détails et les accidents topographiques qu'on y a représentés avec beaucoup de soin et d'exactitude. Ni les globes ordinaires, ni les mappe-mondes, ne peuvent donner une idée aussi juste et précise de la position relative et de l'etendue respective des différentes contrées de la terre; et la dimension colossale du Géorama a, de plus, l'avantage d'offrir, dans les grandes proportions de ses parties, un spectacle tout à fait neuf. Aucun lieu n'est plus propre aux démonstrations géographiques; aussi n'a-t-on pas tardé à concevoir l'idée d'y ouvrir un cours de géographie, que commence, en ce moment, pour les jeunes personnes, M. Loubens, professeur de S. A. R. Monseigneur le duc de Chartres. Ce cours doit embrasser, avec quelques notions de cosmographie, la géographie physique et politique ancienne et moderne, une histoire succincte des peuples, et le récit des voyages et des découvertes. Il doit avoir lieu le mercredi de chaque semaine, de neuf à dix heures. Les jeunes personnes y seront admises par abonnement, à raison de 18 francs pour douze séances, et des cartes d'entrée seront delivrées gratuitement aux mères ou institutrices qui y amèneront leurs filles ou leurs élèves. Le Géorama, situé boulevard des Capucines, n° 7, au coin de la rue de la Paix, est ouvert au public, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. Le prix d'entrée est de 2 francs, et de 1 franc pour les enfants au-dessous de douze ans.

AVIS.

Il est arrivé depuis quelque temps, au bureau du *Bon Génie*, beaucoup de lettres non affranchies, et même de villes très éloignées, telles que Colmar, Genève, Marseille et Perpignan. On concevra facilement que, si cela continuait, ne pouvant supporter des frais si considérables, il se verrait forcé de ne pas recevoir ces lettres là, ce qui lui causerait un grand regret. C'est pourquoi il renouvelle à ses jeunes abonnés l'invitation de lui adresser franc de port leurs petites dépêches.

— Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du premier août 1824 pour un an, ou du 1er février 1825 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 7 août prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 31 Juillet 1825

IIe année. N° 14.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE THERMOMÈTRE.

Il a fait, jusqu'au 20 de ce mois, une chaleur excessive et peu commune dans notre climat. Comme tout le monde en était incommodé, tout le monde en parlait, et il n'est probablement pas un de mes lecteurs qui n'ait entendu dire chaque jour, pendant ce temps-là : « Le Thermomètre est monté aujourd'hui jusqu'à 26, jusqu'à 27, jusqu'à 28, jusqu'à 29 degrés. » Cela m'a valu beaucoup de questions faites, soit de vive voix, soit par écrit, sans compter toutes celles, plus nombreuses encore, qui m'ont sans doute été adressées mentalement : « Qu'est-ce donc que le Thermomètre? Le bon Génie devrait bien nous expliquer comment il indique le froid et le chaud? » Très volontiers, mes chers enfants; et je vous prie seulement d'accorder toute votre attention à l'explication que je vais vous donner.

Je crois vous avoir déja dit quelque part, et toutefois il n'y a pas d'inconvénient à le répéter, que la chaleur, lorsqu'elle pénètre dans un corps, écarte les particules dont ce corps est composé, de manière qu'il acquiert plus de volume et occupe plus d'espace à mesure que la chaleur s'accumule au-dedans de lui. Par un effet inverse, lorsque la chaleur se retire, lorsque le corps se refroidit, ses particules, se rapprochent, se resserrent, de manière qu'il perd de son volume et occupe moins d'espace. Le premier de ces effets se nomme *raréfaction*, et l'on dit qu'un corps est *raréfié* par l'action de la chaleur; le second se nomme *condensation*, et l'on dit qu'un corps est *condensé* par le refroidissement.

Il faut que vous sachiez aussi que, lorsqu'un corps contient plus de chaleur que les autres corps environnants, il transmet à ceux-ci une partie de cette chaleur, jusqu'à ce qu'elle soit également répartie entre eux. Ainsi, lorsque vous touchez un corps chaud, vous sentez qu'il transmet de la chaleur à votre main; et lorsque vous touchez un corps qui en renferme moins que votre main, votre main perd une partie de sa chaleur pour la transmettre à ce corps, et c'est ce qui cause la sensation de froid que vous éprouvez.

Ceci posé, examinons comment est construit un Thermomètre. Je pense que chacun de vous, mes amis, aura facilement l'occasion d'en observer un, pour faire l'application de ce que je vais vous dire. Je suppose donc qu'il est sous vos yeux.

La pièce principale de cet instrument est un tube de verre terminé, dans sa partie inférieure, par une boule également de verre. Le tube est fermé à l'extrémité supérieure. La boule est remplie d'une liqueur qui est de l'esprit-de-vin coloré, et cette liqueur s[illegible]

une certaine hauteur dans le tube. Le reste du tube est vide, c'est-à-dire, qu'il ne renferme point d'air.

Vous devez comprendre, d'après ce que je viens de dire tout-à-l'heure, que la liqueur contenue dans la boule, en se raréfiant ou se condensant, suivant qu'elle est plus ou moins échauffée ou refroidie, doit acquérir plus ou moins de volume, et par conséquent s'élever plus ou moins dans le tube.

Il est nécessaire que la partie supérieure de ce tube soit fermée, pour deux raisons : 1°, pour que la pression de l'air n'oppose aucun obstacle à la raréfaction et aux mouvements de la liqueur; 2°, parce que l'esprit-de-vin s'évapore très facilement, et que si cette vapeur avait une issue pour s'échapper, la quantité de liqueur renfermée dans le Thermomètre diminuerait à chaque instant, ce qui dérangerait tous les calculs.

Il est nécessaire aussi que la partie du tube au-dessus de la liqueur ne contienne pas d'air, parce que la liqueur, en se raréfiant et en augmentant de volume, comprimerait cet air, et serait comprimée par lui, de manière à faire éclater le tube.

Pour retirer l'air de la partie supérieure du tube et la fermer, voici comment on s'y prend. Après avoir fait couler dans la boule la quantité nécessaire de liqueur qui s'élève dans le tube jusqu'à la hauteur convenable, on échauffe la boule assez fortement pour faire monter la liqueur jusqu'à l'orifice du tube. Vous concevez qu'alors, le tube étant entièrement rempli de liqueur, il n'y reste point d'air. Au moment où cette liqueur est prête à s'échapper par l'orifice, on expose cet orifice à une petite flamme très ardente qui amollit le verre et le fond, de manière qu'on peut en rapprocher subitement les bords. Au même instant, on refroidit la boule; la liqueur se condense, redescend dans le tube, et en laisse la partie supérieure parfaitement vide.

Le tube, ainsi préparé, est fixé sur une petite tablette, sur laquelle on a indiqué les différents degrés de raréfaction ou de condensation par lesquels passe le liquide en changeant de température. Voici quelle marche on a suivie et quel moyen on a employé pour graduer ainsi cette tablette. On a pris pour limites deux points de température qui sont fixes et toujours les mêmes; la température de la glace fondante, et celle de l'eau bouillante. Ayant plongé la boule du Thermomètre dans la glace fondante, on a vu à quel endroit du tube s'arrêtait la liqueur, et on a indiqué cet endroit par zéro. Puis, ayant transporté l'instrument dans l'eau bouillante, on a marqué du nombre 80, le point où est arrivée la liqueur en se raréfiant. On a ensuite divisé tout l'espace intermédiaire en quatre-vingt parties égales, qu'on a appelées *degrés*. Au-dessous du zéro, on a tracé d'autres degrés égaux aux premiers, et qui indiquent l'état de la température au-dessous de la glace fondante, c'est-à-dire, lorsqu'il gèle.

Ainsi vous comprenez que, toutes les fois que le Thermomètre est au-dessous de zéro, il fait froid, mais qu'il ne fait pas encore chaud aussitôt qu'il est au-dessus. La température moyenne, celle où il ne fait ni froid ni chaud, est de dix degrés au-dessus de zéro. C'est la température des souterrains et des caves, qui ne varie pas sensiblement suivant les saisons. Comme elle est toujours la même, il en résulte que quand l'air extérieur est très échauffé, elle nous paraît fraiche, et que, quand le froid est rigoureux à l'extérieur, elle nous paraît chaude. C'est ce que vous avez pu éprouver en descendant dans des caves, que vous aurez trouvées froides en été et chaudes en hiver. Si vous y aviez porté un Thermomètre, dans les deux cas, vous auriez vu qu'il s'y serait toujours fixé à dix degrés à-peu-près, au-dessus de zéro.

En examinant plusieurs Thermomètres, vous remarquerez sûrement qu'ils varient quant à leur grandeur et à leur forme; mais ils n'en sont pas moins tous construits d'après le même principe, et présentent tous, dans les mêmes circonstances, des résultats analogues. Lorsque l'instrument est plus grand et que le tube contient une quantité plus considérable de liqueur, il ne s'agit que de faire les divisions plus grandes, puisque l'espace intermédiaire entre zéro et 80 a plus d'étendue.

Je ne dois pas omettre de vous dire pourquoi on se sert d'esprit-de-vin, plutôt que d'un autre liquide, pour construire un Thermomètre. C'est que cette liqueur est très subtile et ne gèle point, tandis que si l'on employait de l'eau ou du vin, ou tout autre liquide, il se congèlerait au-dessous de zéro, et cesserait d'indiquer les différents degrés de la température, passé ce terme. On emploie cependant aussi, dans beaucoup de Thermomètres, le *mercure*, vulgairement appelé *vif-argent*, qui est un métal liquide, et qui ne gèle qu'à un degré très considérable de froid. Je vous parlerai de ce métal avec quelque détail, en vous entretenant du Baromètre, autre instrument tout différent de celui qui fait l'objet de cet article, et qui a une tout autre destination.

Vous ne manquerez pas de remarquer qu'on a indiqué sur certains Thermomètres, dans la division entre zéro et 80, le degré de température qu'il convient d'entretenir dans les *chambres de malades*, dans les *orangeries*, dans les *serres*, etc. Ceci peut vous donner une idée de l'utilité de cet instrument, dont le nom indique assez l'usage, puisqu'il est formé de deux mots grecs qui signifient, l'un *mesure*, et l'autre *chaleur*. Sans son secours, en effet, on pourrait difficilement apprécier le degré de chaleur convenable dans

un grand nombre de circonstances. On l'emploie journellement dans l'agriculture et dans l'économie domestique; il est d'un usage très fréquent dans les arts; il est indispensable pour une foule d'expériences de physique et de chimie; enfin on le consulte chaque jour pour sa propre satisfaction, et pour connaître exactement la température de l'air dans lequel on vit. C'est ce qui est arrivé ce mois-ci à bien des gens, et ce qui a excité, de la part de mes jeunes amis, une curiosité très louable, que je desire avoir satisfaite en leur adressant cet article.

COURAGE ET PRÉSENCE D'ESPRIT.

On vient de me faire connaître un fort bon livre, publié il y a quelques années, par madame de M....., sous le titre de *l'Amie de tous les Enfants*. Je crois devoir l'indiquer à mes jeunes lecteurs comme pouvant leur offrir une récréation utile, et je ne résiste même pas au desir de lui emprunter aujourd'hui l'anecdote suivante que j'ai lue avec beaucoup de plaisir:

« M. Durand, habile chirurgien d'une petite ville de la Champagne, était resté veuf avec une fille unique, et partageait son temps entre les études qu'exigeait son état, et les soins qu'il donnait à l'éducation de Félicie. Cette enfant familiarisée de bonne heure avec les occupations de son père, l'avait vu souvent inquiet d'une opération difficile, et plus d'une fois aussi elle avait partagé sa joie, lorsque ses connaissances et ses talents rendaient un père à ses enfants, ou conservaient un fils à sa mère.

« Il est naturel de se plaire à parler de ce qui occupe. M. Durand, cependant, ménageait ses descriptions de manière à ne point exalter inutilement la sensibilité de sa fille, et toujours, à la peinture d'un être souffrant, il ajoutait celle des moyens de le soulager; car, secourir ses semblables, disait le bon chirurgien, voilà toujours le but auquel doivent tendre nos efforts, sans que l'âge, le sexe, ni la délicatesse de la santé doivent jamais servir de prétexte pour nous en dispenser.

« Pénétrée de ce principe, la jeune Félicie n'avait pas douze ans, qu'elle prenait déja une part active à tous les accidents qui arrivaient autour d'elle. On ne la voyait pas, comme bien d'autres enfants, s'enfuir à l'aspect du sang qui coulait d'une coupure, se mettre à pleurer si quelqu'un se blessait sous ses yeux, ou s'asseoir toute tremblante devant une personne qui se trouvait mal, en répétant qu'elle n'en pouvait plus elle-même, et ne cherchant à attirer l'attention que sur elle. Félicie songeait, avant tout, au malade ou à l'affligé; aussi était-elle toujours appelée lorsque quelqu'un faisait une chute ou se brûlait, parce qu'on savait qu'elle emploierait ce qui était convenable pour arrêter le sang et calmer les douleurs; qu'adroite et agile elle ne s'effrayerait pas, et que, jouissant de l'avantage que donne la présence d'esprit, elle rassurerait tout le monde autour d'elle, et saisirait sans hésiter les plus sûrs moyens de soulagement. Bientôt la réputation de Félicie s'étendit dans tout le voisinage. Plus d'une fois il arriva qu'en l'absence de son père elle avait prévu et préparé tout ce qui était nécessaire pour une opération délicate, en sorte que lorsqu'il arrivait, il trouvait déja une partie de la besogne faite, et sur-tout, ce qui était l'essentiel, le malade consolé et rassuré par l'aimable petite fille.

« A l'époque dont je vous parle, mes chers amis, notre Roi ne nous était pas rendu, et la France, envahie par des troupes étrangères, offrait l'image de la désolation. M. Durand demeurait dans une jolie petite maison assez isolée, où l'on vint le chercher pour secourir des soldats français blessés à quelques lieues de là. M. Durand savait que l'ennemi n'était pas loin. Inquiet de ce qui pourrait arriver en son absence, et bien décidé à l'abréger le plus possible, il défendit à Félicie de quitter sa maison, sous aucun prétexte, avant son retour. Il était parti depuis le matin; déja le jour baissait; la petite fille, seule avec une servante, était assise auprès du feu, occupée à faire de la charpie, quand une violente rumeur et le bruit de quelques armes à feu annoncèrent la présence de l'ennemi. La servante, extrêmement effrayée, propose à l'enfant de se sauver dans les champs en franchissant la haie du jardin; mais Félicie se rappelle la défense de son père..... Pendant qu'elle hésite, que la servante la presse, on enfonce avec violence la porte de la maison, et la cour se remplit de Cosaques. Les Cosaques étaient des troupes au service de la Russie, et dont le costume et la rudesse se ressentaient de l'éloignement des contrées qu'ils habitent. On les redoutait en France plus que toute autre troupe ennemie, parce qu'ils avaient moins de discipline et des mœurs plus sauvages. Aussi, au nom de Cosaques, la servante s'enfuit; la petite fille pâlit, et sentit son cœur battre bien fort; mais après avoir adressé à Dieu une courte prière, elle se décide à rester à son poste, et s'avance courageusement jusque dans la cour. Dans cet instant, le chef des Cosaques y entrait, porté par ses soldats; il avait reçu une blessure au bras, une autre à la tête: il était couvert de poussière et de sang. Un sabre et deux pistolets pendaient à sa ceinture, et celui de ses bras qui n'était pas blessé soutenait encore une énorme lance, dont le fer aigu atteignait au premier étage. Les Cosaques n'apercevant dans cette maison qu'une petite fille pâle et délicate (Félicie ne paraissait pas avoir plus de dix ans), lui font signe d'appeler quelqu'un; et un Russe qui

se trouvait savoir un peu de français, lui explique qu'ils cherchent principalement du secours pour leur chef. *Je suis seule ici*, répond-elle timidement, mais si vous voulez porter *Monsieur* dans cette salle, je puis bien le secourir. En même temps, elle ouvre une chambre au rez-de-chaussée : on y étend le blessé sur un canapé. Félicie, qui se ranime peu-à-peu et sent renaître son courage, lui établit un oreiller sous la tête, court chercher du linge, de l'eau tiède, le prie bien poliment de la laisser faire, et se met en devoir de panser son bras. Ces hommes rudes et sauvages, groupés autour d'elle, louaient son intelligence, son sang-froid. La spirituelle enfant s'aperçoit qu'elle intéresse; elle redouble de soins, d'attentions. En peu de minutes, le bras du Cosaque est lavé, bandé; un mouchoir, qu'elle lui passe autour du cou et qu'elle sait arranger avec adresse, soutient le bras du malade qui est déja bien moins douloureux. Le blessé exprime en mauvais français sa satisfaction; ses compagnons applaudissent, et le petit médecin s'enhardit jusqu'à oser demander pour salaire qu'on respecte l'habitation de son père, et qu'on ne touche ni à son linge, ni à son argent. L'officier qui commandait la troupe lui promit formellement que tout serait préservé, si elle réussissait aussi bien à diminuer les douleurs de sa tête que celles de son bras. Rassemblant toute sa présence d'esprit, la petite fille se rappelle les moyens qu'emploie son père pour arrêter les hémorragies, et avec une eau spiritueuse dont elle connaît l'effet, elle commence à débarbouiller la figure impos[illegible] du blessé.

« Quiconque a vu de près Messieurs les Cosaques sait que, sans aucun accident et dans leur plus belle toilette, leur figure est plus que suffisante pour faire jeter les hauts cris à un enfant ordinaire. Il faut avouer que le courage de notre Félicie fut près de l'abandonner, lorsqu'en lavant les sourcils épais de l'étranger, elle le vit fixer sur elle deux yeux noirs et perçants, et considéra cette figure menaçante et cette énorme barbe qui tombait jusque sur sa poitrine..... Cependant, Félicie songe à son père, dont elle peut préserver la propriété, peut-être sauver la vie; elle raisonne sa frayeur, elle ne voit plus dans le Cosaque qu'un homme qui souffre et qu'elle peut soulager, et bientôt elle parvient à mettre avec succès un premier appareil sur la plaie. Dans cet instant, où, montée sur un tabouret (car nous avons dit qu'elle était fort petite), elle attachait la dernière bande de toile, son nom est répété par une voix émue..... Un homme écarte la foule, il appelle, il demande sa fille, s'élance vers elle et la serre dans ses bras..... Monsieur le Cosaque, dit bien vîte la petite Félicie, en se retournant de son côté, voici mon père, auquel vous m'avez bien promis qu'on ne ferait aucun mal, et que je vais prier d'achever de vous guérir.

« Le bon chirurgien, en effet, lui donna ses soins, et sa maison fut préservée des horreurs de la guerre. Sa Félicie, depuis ce moment, lui devint encore plus chère, et c'était avec une sorte d'orgueil qu'il racontait sa courageuse conduite dans cette occasion. Si au lieu de conserver sa tête, disait-il, de se rendre agréable et utile à ces Messieurs, elle eût crié, elle les eût gênés, impatientés, ils l'auraient maltraitée, ma maison serait pillée, et je ne posséderais plus rien! »

LITHOGRAPHIE.

Les Auvergnats, comme tous les peuples montagnards, sont en général de bonnes gens, honnêtes, sobres et hospitaliers. Ils sont pauvres, mais ils ont peu de besoins. L'air vif et pur des montagnes, et l'habitude de gravir des lieux escarpés, développent leurs forces et rendent leurs corps sains et robustes. Leurs goûts sont simples et leurs mœurs douces, quoique leurs manières aient quelque chose de rude et d'un peu sauvage qui est en harmonie avec l'âpreté de la contrée qu'ils habitent. Il n'est pas d'hommes qui soient plus attachés que les montagnards à leur pays natal, et les Auvergnats sont loin de faire exception à cette règle. Ils aiment leurs rochers, leurs forêts, les restes imposants de leurs volcans éteints, et l'aspect gracieux de leurs vallons qui contraste avec cette nature sévère. Ils aiment leurs vaches paisibles et leurs chèvres alertes, dont le lait est employé par eux à faire d'excellents fromages, qu'ils offrent de bon cœur à l'étranger attiré par la curiosité dans leur pittoresque et intéressante contrée.

De même que les montagnards de la Savoie, lorsqu'ils descendent dans la plaine, c'est pour y venir lever sur les habitants des villes un impôt volontaire, soit par leur travail, soit en chantant les chansons de leur pays. Quelquefois les enfants s'y rendent seuls, et la nécessité leur apprend à se tirer d'affaire. D'autres fois leurs père et mère les accompagnent, et on voit des familles auvergnates voyager ensemble de ville en ville, comme celle que représente la lithographie jointe aujourd'hui à ce Journal. Tandis que la mère s'occupe des soins que réclame son dernier né, le père joue de la vielle et les autres enfants dansent en chantant la chanson nationale dont je ne me rappelle que ces mots :

En revenant d'Auvergna,
D'Auvergna mon pays;
Passant par la Limagna,
D'la Limagne à Paris;
Jouant di la musetta,
Chantant la chansonnetta,
Dansant la montagnarda,
Chantant la montagnarda,
Gai coco !.....

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 7 Aout 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 15.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE BAROMÈTRE.

Je suis bien sûr que la plupart de mes lecteurs ont compté qu'après leur avoir parlé du Thermomètre, je les entretiendrais du Baromètre. C'est en effet ce que je me suis proposé; et comme j'en ai un peu long à dire, je commence sans préambule.

Il n'est peut-être aucun de vous, mes amis, qui ne se soit amusé quelquefois à lancer de l'eau avec une petite seringue. Pour remplir cette seringue, vous en plongiez le bout dans un vase plein d'eau, vous retiriez le piston, et l'eau montait d'elle-même dans la seringue. Vous avez vu cela, mais vous n'avez probablement pas songé à vous rendre compte de la cause pour laquelle l'eau montait ainsi quand vous retiriez le piston. Je vais vous l'expliquer.

Je vous ai déja appris que l'air est un corps de la nature de ceux qu'on nomme *fluides;* que ce fluide est pesant, et qu'en raison de sa pesanteur, l'atmosphère exerce une pression considérable sur tous les corps. Eh bien, lorsque vous retirez le piston de la seringue, comme ce piston joint exactement tout autour, l'air ne peut pénétrer par aucune issue dans la seringue, et il s'y forme un espace vide. Alors la pression que l'air exerce par son poids sur l'eau du vase force une partie de cette eau à monter dans la seringue, et à y remplir cet espace vide.

C'est par le même effet que l'eau monte dans les pompes. Un gros tuyau, qu'on nomme *corps de pompe*, plonge dans un réservoir; un piston se meut dans ce corps de pompe, et y fait le vide; la pression que l'air exerce sur l'eau du réservoir force une partie de cette eau à monter dans le corps de pompe, et l'y tient en équilibre.

On sait, par les expériences qui ont été faites, que la pression de l'air sur un réservoir peut soutenir ainsi dans le vide une colonne d'eau de 32 pieds de hauteur, ou une colonne de mercure de 28 pouces. Le mercure étant beaucoup plus pesant que l'eau, une colonne de ce métal, de 28 pouces de hauteur, a exactement le même poids qu'une colonne d'eau de la même grosseur et de 32 pieds de hauteur. La pression de l'air équivaut à ce poids, puisqu'elle le tient en équilibre.

Cependant la force de cette pression varie un peu dans diverses circonstances. Ainsi, par exemple, l'air est souvent mélangé de fluides étrangers qui sont plus ou moins pesants que lui, et dont la présence, par conséquent, doit rendre plus ou moins forte la pression qu'il exerce. Lorsqu'on se transporte dans les lieux élevés, sur une haute montagne, la pression de l'air diminue par une raison bien simple: la hauteur de la colonne d'air qui exerce cette pression se trouve

en effet, alors, diminuée de toute la hauteur de la montagne sur laquelle on est monté, et par conséquent la pression doit être moins forte.

Eh bien, mes amis, le Baromètre est un instrument qui sert à mesurer les différents degrés de cette pression, ou, si vous voulez, la pesanteur de l'air; et son nom indique cet usage, puisqu'il est formé de deux mots grecs, dont l'un signifie *pesanteur* et l'autre *mesure*. Au moyen des principes que je viens de vous exposer, vous comprendrez sans peine en quoi consiste cet instrument.

Pour construire un Baromètre, on prend un tube de verre d'une hauteur de trente et quelques pouces, fermé à l'une de ses extrémités et ouvert à l'autre. On remplit ce tube de mercure, puis on place le doigt sur l'extrémité ouverte, et on renverse le tube dans un petit réservoir rempli du même métal. On retire ensuite le doigt; aussitôt le mercure descend, en laissant un espace vide dans le haut du tube, et il s'arrête dans le tube à la hauteur de vingt-huit pouces au-dessus du niveau du réservoir. On fixe cet appareil sur une tablette graduée en pouces et en lignes, qui doit indiquer la hauteur de la colonne de mercure, dans les diverses circonstances où sera placé l'instrument: cet instrument est le Baromètre.

D'après ce que je vous ai dit plus haut, vous comprendrez que si on le transporte dans des lieux élevés, la colonne de mercure s'abaissera en proportion de la hauteur de ces lieux. On a observé que sur le sommet de la montagne d'Auvergne, appelée le Puy-de-Dôme, cette colonne descendait de trois pouces au-dessous de la hauteur qu'elle avait au pied de la même montagne. Cette propriété du Baromètre offre un moyen très simple de mesurer les hauteurs, sans autre secours que celui de cet instrument; car si l'on a remarqué de combien le mercure descend pour une hauteur déterminée, il est bien aisé de calculer, d'après ses mouvements, à quelle élévation il se trouve porté dans tel ou tel autre endroit. Il est des cas où le Baromètre est le seul instrument dont on puisse se servir pour mesurer les hauteurs. Ainsi, par exemple, lorsqu'on s'élève dans un ballon, il est bien sûr qu'on ne peut avoir d'autre moyen de savoir à quelle hauteur on est parvenu.

Vous entendez tous les jours que l'on consulte le Baromètre pour savoir s'il fera beau ou mauvais temps; je dois vous expliquer comment il l'indique. Je vous ai dit, il n'y a qu'un instant, que la pression de l'air variait en raison des variations de sa pesanteur, lesquelles dépendent de la présence des fluides étrangers qui peuvent être répandus dans l'air. On a observé ces variations sur le mercure du Baromètre, et l'on a reconnu qu'elles étaient effectivement de nature à présager les changements qui pouvaient arriver dans l'état de l'atmosphère. Lorsque le temps est couvert de nuages, il n'est pas difficile de prévoir qu'il pleuvra; mais lorsque le ciel est serein et l'air parfaitement transparent, la pluie est quelquefois très prochaine aussi, et alors le Baromètre l'indique. Voici comment: lorsque l'eau à l'état de vapeur est répandue dans l'air, elle n'altère point sa transparence et sa pureté apparente; mais comme elle est plus légère que lui, elle diminue sa pesanteur, et il en résulte que la pression de l'air devient moins forte et que le Baromètre baisse.

Lorsque la vapeur d'eau se sépare ensuite de l'air pour former les nuages et retomber en pluie, le Baromètre devrait remonter, s'il n'arrivait pas encore, pendant un certain temps, de nouvelle vapeur qui continue de se mêler à l'air et de diminuer sa pesanteur naturelle. Ce n'est que lorsque toute cette vapeur s'est séparée de l'air, et qu'il ne s'en forme plus qui se mêle à lui, que le mercure remonte; alors il annonce le retour prochain du beau temps, quand même on apercevrait encore quelques nuages.

Il ne faut pas croire cependant que le Baromètre soit toujours un oracle, et vous avez sûrement entendu dire qu'il trompait quelquefois. En général, lorsque ses variations sont lentes, on ne peut guère en tirer de conséquences; mais lorsqu'il passe subitement d'un état à un autre, il est rare que ses indications soient fausses. Lorsqu'il baisse, il annonce le vent et la pluie, quelquefois assez long-temps d'avance; et lorsqu'il monte rapidement, on peut, avec assez de certitude, compter sur le beau temps. Cette propriété en fait un instrument d'une grande utilité, soit pour les agriculteurs, lorsqu'il s'agit de retarder ou de hâter les travaux de la campagne, soit pour les voyageurs qui ont un grand intérêt à le consulter.

Je ne dois pas omettre de dire que les mouvements de la colonne de mercure sont circonscrits dans un espace assez limité. La hauteur moyenne en France est de 27 pouces et demi environ; elle ne descend guère au-dessous de 26 pouces, et ne s'élève pas au-dessus de 29: en sorte que le mercure ne se meut pas dans un espace de plus de trois pouces.

On a imaginé une forme de Baromètre qui peut servir d'ornement dans les appartements; c'est une espèce de tableau sur lequel est tracé un cercle gradué. Au milieu, se meut une aiguille qui suit sur ce cercle les indications de l'état de l'atmosphère. Vous comprendrez facilement comment se meut cette aiguille. Le tube est placé derrière le tableau; au lieu de plonger dans un réservoir, il est recourbé dans sa partie inférieure, de manière que la pression de l'air s'exerce sur la branche ouverte. Un petit poids est posé sur le mercure dans cette branche ouverte. A ce poids est attaché un fil qui va passer sur une poulie

placée au milieu du cercle, et qui tient à l'aiguille qui est devant. Ce fil supporte, de l'autre côté de la poulie, un second poids capable de le faire appuyer sur cette poulie assez fortement pour la faire tourner. Vous concevez que le poids qui appuie sur le mercure doit suivre tous les mouvements de ce métal, et qu'alors le fil doit faire tourner en effet la poulie. Comme celle-ci tient à l'aiguille, il est clair que les mouvements dans lesquels l'aiguille est entraînée sont conformes à ceux du mercure, et les indiquent en avant du tableau. Ce Baromètre ne diffère du premier que par la forme, et donne tous les mêmes résultats.

Vous savez maintenant, mes amis, ce que c'est qu'un Baromètre, et vous voyez qu'il faut bien se garder de le confondre avec le Thermomètre, comme cela arrive quelquefois aux personnes qui n'ont aucune idée de ce que sont ces deux instruments.

Je voulais vous donner aujourd'hui, à l'occasion du Baromètre, quelques notions sur le mercure comme métal; mais j'ai été entraîné trop loin, et je suis forcé de réserver ce sujet pour un autre article. Je crains bien que celui-ci ne soit un peu sérieux, et difficile à comprendre pour les plus jeunes de mes lecteurs; mais j'ai dû céder au desir que m'ont exprimé quelques uns des plus avancés d'entre eux. J'espère que ceux-ci m'en sauront gré, et que les autres ne m'en voudront pas de les avoir peut-être ennuyés aujourd'hui.

LES JEUNES FILLES ET LES FLEURS.

Plusieurs jeunes personnes confiées à une institutrice qui ne les quittait jamais, se promenaient un jour dans un beau jardin resplendissant de l'éclat de mille fleurs. Tandis que la surveillante de ce joli troupeau s'occupait à broder, et que ses élèves folâtraient autour d'elle, une société vint à passer. « Voici, dit une des dames qui la composaient (et assez haut pour être entendue), un parterre de fleurs plus joli vraiment que celui qu'entretient ici le jardinier. » Ce compliment ne déplut point à celles qu'il désignait, et leur donna l'idée de s'approprier chacune le nom d'une des fleurs qui les environnaient. « Moi, je voudrais être la tubéreuse, dit une jeune fille blonde extrêmement délicate, parce qu'elle demande des soins et vaut la peine d'être recherchée. — Oh, moi, dit une petite espiègle que la nature n'avait pas douée d'une jolie figure, je serai la violette: elle n'est ni belle ni remarquée; mais on est averti de sa présence par son parfum. C'est l'emblème de l'esprit. — Ce beau lis me plaît, ajouta une troisième jeune personne, dont la taille était aussi élégante que majestueuse; il domine toutes les autres fleurs; par-tout il obtient l'hommage des poëtes; il est l'image de la royauté. — Quant à moi, dit à son tour une quatrième pensionnaire dont la figure était charmante, mon choix est fait; il se fixe sur la rose.» Elle rougit un peu en achevant ces mots, et il est permis de supposer que ce fut par un mouvement d'amour-propre plutôt que de modestie. « On sait, ajouta-t-elle, qu'elle réunit le parfum au coloris et à la beauté des contours. Je ne conçois pas qu'on puisse à côté d'elle regarder une autre fleur. » Il restait une cinquième jeune personne, qui, s'approchant d'un petit pêcher couvert de fleurs, en cueillit une et dit: « Celle-ci sera la mienne; car elle n'est pas plus faite pour briller dans un parterre, que moi pour être remarquée dans un salon. » Ses compagnes commençaient à railler Juliette (c'était son nom) sur la singularité de son choix, et l'institutrice, tout en paraissant attentive à sa broderie, n'avait rien perdu de la conversation, lorsque tout-à-coup un orage, dont le ciel depuis quelque temps était surchargé, annonça sa présence par un coup de tonnerre. Les jeunes filles, réunies en un clin d'œil autour de leur maîtresse, s'enfuirent avec elle vers un pavillon qui leur offrit un abri. L'orage fut violent, et accompagné d'un ouragan qui courba jusqu'aux arbres et déracina plusieurs arbrisseaux. Une pluie abondante lui succéda, et, lorsque l'azur du firmament reparut, notre petite troupe effrayée se hasarda timidement à gagner la porte du jardin. Il fallait, pour y arriver, passer devant ce parterre, peu d'instants avant objet de comparaisons si flatteuses pour la vanité de nos jeunes personnes, qui, ainsi qu'on a pu le remarquer, en avaient une assez bonne dose. Quel spectacle les attendait! Tout était ravagé. Le lis, penché sur sa tige, ne dominait plus les autres fleurs, et la rose, cette reine qui fixait tous les regards, qui réunissait tous les suffrages, avait été la première effeuillée. « Oh! ciel! s'écrièrent les jeunes filles, quelle triste image! quel pénible rapprochement! — Il est trop vrai, leur dit l'institutrice qui les avait entendues, que les fleurs, fraîches et passagères, sont ici-bas l'image de la jeunesse et de la beauté. Leur éclat, leur parfum peuvent encore servir de comparaison aux charmes de l'esprit et à tous les agréments qui, en général, fixent l'attention de la multitude; mais l'adversité, la maladie, le temps, amènent toujours, plus ou moins tardivement, l'effet qu'a produit l'ouragan. Que reste-t-il maintenant de ces fleurs que vous avez vantées? A peine, sur la terre jonchée de leurs débris, peut-on dire avec certitude, *elles étaient là*. Le choix de votre compagne Juliette a été plus sage que les vôtres, et vous offre une utile leçon; car l'orage a bien emporté les fleurs du pêcher; les pétales sont tombés; mais le fruit est resté et se développera. Il en est ainsi des qualités solides et des bonnes actions; elles portent des fruits dont la maturité console d'avoir vu leur fleur s'effeuiller. **.

LE SONGE DU BUCHERON.

CONTE.

En revenant du bois, un bon vieux bucheron,
Près d'une petite rivière,
A deux cents pas de sa chaumière,
S'étendit sur un vert gazon.
Il avait déposé son faix et sa cognée;
Et là, bien fatigué, bien las,
En cherchant le repos, il commença tout bas
A récapituler sa pauvre destinée.
« Voilà, dit-il, j'ai soixante ans;
« J'ai travaillé toute ma vie:
« Usé par le labeur, mon corps sans énergie
« Se courbe, et mes cheveux sont blancs.
« Hélas! je n'en ai pas acquis plus de richesse;
« Mais j'ai vu grandir mes enfants,
« Et je serais heureux, si d'un peu de bon temps
« Le ciel favorisait les jours de ma vieillesse. »
Tout en disant ces mots, son front s'appesantit,
Et le vieux Simon s'endormit.
A peine le sommeil eut fermé sa paupière,
Qu'il crut voir un petit bateau,
Conduit par un pêcheur, quitter le bord de l'eau,
Et, pour venir à lui, traverser la rivière.
Bientôt, dans ce pêcheur, le pauvre bucheron
A reconnu son saint patron.
Alors, tout en rêvant, par trois fois il se signe:
« Qui peut, dit-il, grand saint Simon,
« Qui peut me procurer cette faveur insigne?
« — Écoute, répond le pêcheur;
« J'apporte un céleste message:
« Le travail jusqu'ici dut être ton partage;
« Tu t'es, sans murmurer, soumis à sa rigueur;
« Eh bien, apprends donc que d'avance
« Le ciel, à ton obéissance,
« A ton courage, à ton ardeur,
« Préparait une récompense.
« Au repos bien acquis livre-toi désormais;
« Deux anges prendront soin de ta douce existence.
« Tu vas, en t'éveillant, en avoir l'assurance;
« Tu n'emporteras pas ton faix. »
A ces mots le bateau s'éloigna de la rive,
Et disparut en un moment,
Comme une vapeur fugitive
Que dissipe un souffle du vent.
Le bucheron s'éveille, il regarde, il s'étonne:
Près de lui, le gazon est parsemé de fleurs;
On a mis sur son front une verte couronne;
Et pour le garantir des brûlantes chaleurs,
Un petit berceau de feuillage
Est formé sur sa tête et la couvre d'ombrage.
Il n'aperçoit plus son fardeau;
Mais il trouve, à la place, une fraîche corbeille
Renfermant quelques fruits, un flacon, un gâteau.
« Quoi donc? est-il vrai que je veille? »
Dit-il en se frottant les yeux;
« Ah! ceci n'est point un mensonge,
« Et je comprends le sens du songe
« Qui me fut envoyé des cieux.
« Mes enfants! mes enfants! mon Tony, ma Justine,
« Vous êtes ces appuis que le ciel me destine;
« Je vous ai reconnus, ah! ne vous cachez pas,
« Votre père vous tend les bras. »
Derrière un vaste chêne, et la sœur, et le frère
S'étaient blottis tous deux, et tous deux, tendrement,
Observaient du vieillard le doux étonnement.
Ils volent, à sa voix, sur le sein de leur père:
« Mon père, dit Tony, vous n'irez plus au bois;
« Votre absence aujourd'hui nous était trop cruelle,
« Nous avons craint pour vous! je suis fort, j'ai du zèle,
« Et je puis travailler, à moi seul, pour nous trois.
« — Oh! oui, dit Justine attendrie,
« Vos deux enfants vous serviront;
« Il faut vous reposer. Promettez, je vous prie,
« Qu'ils ne verront plus, de ce front,
« Couler la sueur que j'essuie. »
Le bucheron ému la pressa sur son cœur;
Puis, pour regagner la chaumière,
La jeune fille offrit un bras à son vieux père;
Tandis que Tony, plein d'ardeur,
Marchait devant, heureux et fier de sa journée,
Portant le faix et la cognée.

L. P. J.

UN CHAGRIN POUR LE BON GÉNIE.

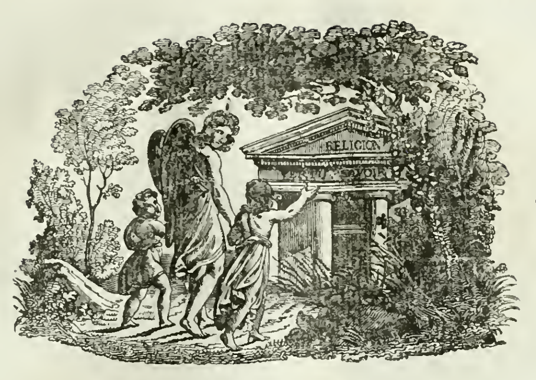
Oh! la vilaine et triste chose que la colère! Combien je plains une jeune personne qui a le malheur de s'y abandonner! J'ai éprouvé dimanche dernier un grand chagrin. Je me reposais aux Tuileries à l'ombre d'un vieux oranger, autour duquel jouaient plusieurs jeunes personnes. Quelques unes m'étaient connues sans me connaître, et je me plaisais à être témoin de leurs jeux. Tout-à-coup, j'entends des cris, des pleurs, et je vois une de ces jeunes filles (c'était la plus grande), le visage contracté, enflammé, et ne pouvant articuler que des mots entrecoupés. Je pensai d'abord qu'elle s'était blessée; mais je m'aperçus bientôt que c'était un accès de colère, provoqué par une malheureuse plaisanterie de son frère. Ses cris attiraient l'attention publique, et l'embarras de sa bonne et indulgente mère était extrême. J'allais joindre mes efforts aux siens; mais l'affliction m'en ôta la force, lorsque je reconnus, dans cette jeune personne toute défigurée, une de mes plus anciennes abonnées!..... Je ne veux point la nommer, et je forme des vœux ardents pour que ce récit lui fasse faire des réflexions sérieuses, et lui inspire une bonne résolution. Je suis sorti bien triste des Tuileries.

Je reçois trop tard une lettre remplie de détails sur un affreux désastre arrivé à Salins. Je regrette d'être obligé de la renvoyer au numéro prochain.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 14 Aout 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. No 16.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE MERCURE.

J'ai promis à mes jeunes lecteurs de leur donner quelques notions sur le Mercure, et je vais, sans retard, m'acquitter de cette promesse.

Le Mercure est un métal qui, entre autres propriétés qui le distinguent, en a deux fort singulières : il demeure constamment liquide à la température ordinaire de nos climats, et lorsqu'on le fait bouillir en l'exposant à une chaleur suffisante, il s'évapore avec une grande facilité.

Ce métal est très pesant, sa couleur est le blanc argentin, et son éclat est assez vif. Il a toutes les qualités qui appartiennent en général aux métaux, sans en excepter la *solidité*, la *dureté* et la *ductilité*, dont je vous ai parlé dans un autre article. Celles-ci, il est vrai, ne peuvent pas se manifester dans l'état habituel de liquidité où se montre le Mercure; mais si ce métal se trouve exposé à un froid de 33 degrés au-dessous de zéro du thermomètre, il se congèle et se transforme en une masse solide, dure, et susceptible de s'aplatir et de changer de forme sous le marteau.

Le Mercure présente alors un aspect à-peu-près semblable à celui d'un morceau de plomb ou d'étain.

Il est aisé de conclure de ces faits que, si le Mercure demeure constamment liquide à la température de nos climats, c'est seulement parce qu'il est plus facile à fondre que tous les autres métaux. Tous les métaux, en effet, sont susceptibles d'être fondus et rendus liquides par l'action d'une chaleur plus ou moins forte. Le plomb, entre autres, n'exige pas un degré de chaleur excessive pour devenir liquide. Eh bien, le Mercure en exige infiniment moins encore, puisqu'il suffit que le thermomètre ne descende pas à 33 degrés au-dessous de zéro, pour que ce métal conserve sa liquidité.

Cette liquidité, comme vous le voyez, est donc tout-à-fait relative, et n'empêche point que le Mercure n'ait toutes les propriétés qui appartiennent aux métaux. Supposez que, dans les planètes qui sont le plus éloignées du soleil, et où il est problable que la température est habituellement beaucoup plus rigoureuse que celle de la terre, il se trouve aussi du Mercure, il est vraisemblable que ce métal, que nous voyons constamment à l'état liquide, doit être, dans ces planètes, un corps toujours solide, que l'on y pourrait employer aux mêmes usages que l'argent, l'étain, le plomb, etc. Supposez au contraire qu'il y ait du plomb dans les planètes les plus voisines du soleil, et que la région où se trouvent ces planètes soit beaucoup plus brûlante que celle où nous vivons, le plomb, qui fond à un degré de chaleur assez peu

considérable, doit s'y montrer habituellement à l'état liquide, comme nous voyons le Mercure se comporter sur notre globe.

Ainsi, mes enfants, il doit vous paraître clair que la liquidité du Mercure n'a rien de plus merveilleux, et s'explique par la même cause que la fusion des autres métaux.

On trouve le Mercure pur et liquide remplissant de petites cavités, ou disséminé en globules coulants, dans les mines d'où l'on extrait ce métal ; mais il n'y est à cet état qu'en petite quantité. Combiné avec le soufre, il forme un minéral auquel on a donné le nom de *cinabre*, et qui est très abondant dans ces mines. C'est ce minéral, dont on retire le métal, en le séparant du soufre par des procédés chimiques, qui fournit la plus grande partie du Mercure employé dans les arts. Les principales mines de ce métal sont celles d'Almaden, en Espagne; d'Idria, en Carniole ; de Moschellandsberg, dans le duché des Deux-Ponts de Guanca-Velica, au Pérou. On en a trouvé aussi en Bohême, en Saxe, en Hongrie, en Transylvanie, et en France. La colline sur laquelle est bâtie la ville de Montpellier renferme du Mercure coulant, de même que les terrains des environs.

Ce métal est employé à divers usages dont je me bornerai à vous indiquer un petit nombre. Je vous ai déjà parlé du parti qu'on en tire pour la construction des thermomètres et des baromètres.

Le Mercure s'unit avec une grande facilité aux autres métaux, sur-tout à l'or et à l'argent. Cette propriété, jointe à celle de s'évaporer lorsqu'on l'expose au feu, en a fait la base de l'art du doreur. On mêle du Mercure avec des feuilles d'or; on broie le tout ensemble, et l'on en forme une espèce de pâte qu'on nomme *amalgame*. On étend cet amalgame sur le métal qu'on veut dorer, et on l'expose au feu; le mercure s'évapore, et laisse l'or parfaitement adhérent à la surface du métal qu'on n'a plus qu'à polir.

On a mis à profit cette même propriété pour retirer, par le moyen du Mercure, l'or et l'argent de certains minerais qui renferment ces métaux. Je vous expliquerai quelque jour comment a lieu cette opération.

Le Mercure uni avec l'étain forme aussi un *amalgame*, qui est le *tain* qu'on applique derrière les glaces dont sont décorés nos appartements. Ces glaces, comme j'ai eu deja l'occasion de vous le dire, sont de véritables miroirs métalliques; c'est réellement cette feuille métallique, nommée *tain*, qui réfléchit l'image des objets, et la glace ne sert qu'à préserver le tain et à lui conserver son poli et sa pureté.

En combinant le Mercure avec du soufre dans une certaine proportion, on compose un *cinabre* artificiel d'une belle couleur rouge, qui, réduit en poudre, forme ce qu'on appelle le *vermillon*, dont on fait usage dans la pharmacie et pour la peinture.

Voila, mes chers amis, ce que j'avais à vous dire sur le Mercure. Je conclus bien vite, car je crains de manquer d'espace pour tout ce que je veux faire entrer dans ce numéro.

MOTS A L'OREILLE.

Il est rare que l'indiscrétion ne soit pas la compagne de la curiosité.

Il est toujours a craindre que celui qui veut qu'on lui dise tout, ne soit disposé à tout redire.

C'est un des inconvénients de la vanité, de faire parler beaucoup.

Cest un des effets de la légèreté, d'empêcher les réflexions qui feraient souvent garder le silence.

L'AMITIÉ DE COLLÉGE.

Adolphe et Eugène appartenaient l'un et l'autre à des familles distinguées. Tous deux, après avoir reçu, dans la maison paternelle, une instruction élémentaire, furent placés, à l'âge de dix ans, dans un collége, pour y continuer leurs études. Le hasard fit qu'ils y entrèrent le même jour. Tous deux pleuraient amèrement, et cette douleur, que l'on croyait également fondée sur le regret qu'ils éprouvaient de quitter leurs parents, intéressait en leur faveur. On se trompait beaucoup. Adolphe disait intérieurement : « Ma mère est souffrante; qui pourra la soigner, la distraire, la consoler comme je le faisais? Je me trouvais chaque matin à son réveil; je lui faisais la lecture après le dîner; j'allais me promener avec elle le soir, et lorsqu'elle se sentait fatiguée, elle s'appuyait en souriant sur mon épaule... Et à présent... mon Dieu! elle ne m'a plus! je suis sûr qu'elle pleure aussi en pensant à moi. » Après avoir fait ces réflexions, le bon Adolphe essuyait ses yeux qui étaient tout humides. Eugène aimait aussi sa mère; mais il s'en fallait qu'il fût si exclusivement occupé de son souvenir. Eugène regrettait vivement et le bon café à la crême qu'il avait coutume de prendre le matin, et la salle de billard où il s'amusait une grande partie du jour, et le verger où il allait cueillir des fruits, et cet âne complaisant et pacifique qui lui avait tant de fois prêté son dos pour courir les champs. Eugène non seulement pensait à tout cela, mais la nécessité d'apprendre et de travailler lui paraissait plus dure encore que la perte de ses plaisirs.

Malgré cette différence dans leur caractère et dans leurs sentiments, les deux enfants, arrivant en même temps au collége, se sentirent attirés l'un vers l'autre par l'affliction que chacun manifestait, et ils se lièrent tout de suite de la plus étroite amitié.

Adolphe se distingua, dès la première année, par son intelligence et par son application. Eugène au contraire n'apprenait rien, et s'exposait sans cesse à des punitions, malgré le dévouement de son ami qui lui faisait presque tous les jours son devoir. L'époque de la distribution des prix arriva. Le laborieux Adolphe, comptant sur les efforts qu'il avait faits pendant toute l'année, osait en espérer un, et jouissait d'avance de la joie que son succès causerait à sa bonne mère, lorsque la mauvaise langue d'un écolier curieux et bavard vient semer la discorde entre les deux amis. Adolphe avait eu l'imprudence d'exprimer un jour, devant deux de ses camarades, un vif regret de ce qu'Eugène ne travaillait pas davantage. On dénatura le sens de ses paroles, et on alla dire à Eugène qu'Adolphe se vantait par-tout de travailler pour deux, qu'il riait avec tous les autres de la paresse et de l'ineptie de son ami. Eugène, au lieu de chercher la vérité dans une franche explication avec Adolphe, se promit de satisfaire son ressentiment, et sur-tout de ne point le laisser paraître.

Le jour de la composition étant venu, nos deux écoliers se trouvèrent placés l'un auprès de l'autre. Adolphe avait fini, relu et corrigé sa copie, bien avant la fin de la séance. Eugène observait ses mouvements, et saisissant l'instant où Adolphe fut dans le cas de s'absenter pour quelques minutes, il s'empare de sa copie, y change à la hâte plusieurs mots, y fait quelques ratures, la replie et la remet à la même place. Malheureusement Adolphe n'eut pas l'idée de la relire encore, et la déposa ainsi sur le bureau du surveillant. Sa douleur fut extrême, lorsqu'il vit qu'il n'avait pas le prix sur lequel il avait compté avec tant de raison. Cependant il fut loin de soupçonner aucune partialité de la part de ses juges, et supposa simplement qu'un autre avait eu le bonheur ou le talent de faire mieux que lui. Mais comme tout finit par être su, il ne tarda pas à apprendre que sa copie renfermait des fautes grossières qui l'avaient fait exclure du concours. Ne pouvant comprendre une chose si étrange, il demanda à revoir cette copie; et à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il reconnut, dans plusieurs endroits, la main perfide de son ami. Accablé de chagrin, moins à cause de la récompense qu'il avait perdue, que de la trahison de celui qu'il aimait comme un frère, il le convainquit de sa faute, en garda le silence avec tout autre, lui retira son amitié, et ne lui parla plus.

Eugène, privé des services et des bons conseils qu'Adolphe lui avait donnés jusqu'alors, ne forma plus de liaison qu'avec les élèves les moins estimables du collége. Il ne s'y faisait pas la moindre sottise qu'il n'y fût pour quelque chose. Un soir qu'il formait avec ses nouveaux amis un complot contre un de leurs professeurs, il s'aperçut qu'il venait de perdre dans le jardin une petite feuille volante qui renfermait plusieurs détails à ce sujet. Elle était tout entière écrite de sa main; et comme il la cherchait avec une vive inquiétude, on vint lui dire qu'Adolphe l'avait trouvée, et la lisait avec une grande attention. « Oh! ciel! s'écria-t-il, je suis perdu! Adolphe est mon ennemi, et je tombe en son pouvoir!..... Mais je ne m'abaisserai point à lui demander grace, et il fera ce qu'il voudra. »

Eugène cependant passa une nuit cruelle. Le lendemain, au point du jour, il alla visiter son pupitre pour voir s'il n'y avait point laissé quelque autre papier dangereux. Quelle fut sa surprise! ce pupitre, jadis commun aux deux amis, avait été ouvert. La fatale feuille perdue la veille s'y trouvait visiblement placée; et au bas, Eugène lut ces mots: « Adolphe « supplie Eugène de renoncer à un projet coupable « qui causerait à sa famille un profond chagrin et à « lui des remords cuisants. A ce prix, il lui offre en« core le retour de leur ancienne amitié. »

Eugène avait de bien grands défauts, mais ils venaient plutôt de sa mauvaise tête que de son cœur. Tant de générosité lui arracha des larmes; mais il les essuya, et, reprenant ce caractère altier qu'il s'était donné volontairement, il courut vers Adolphe qu'il venait d'apercevoir au fond de la cour. « Adolphe, lui dit-il, j'ai eu des torts envers toi, reprends cet écrit, et donne-toi à ton tour le plaisir de m'en punir. — Eh qui me rendra, répondit Adolphe, celui que je trouve à pardonner? » A ces mots, les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Eugène promit de se corriger, et tint parole. Long-temps après, on citait encore dans le collége leur bonne conduite et leur union.

CORRESPONDANCE.

Mon article de dimanche dernier, sur le baromètre, a donné lieu à deux questions qui m'ont été adressées, et auxquelles je vais répondre de suite.

Un de mes jeunes correspondants m'a écrit qu'il avait entendu donner le nom de *baromètre* à une petite figure de capucin, en bois, qui se couvre de son capuchon ou se découvre, selon qu'il doit faire mauvais ou beau temps; et il me demande de lui expliquer comment ce mouvement s'opère.

D'abord, je dois l'avertir que ce petit instrument,

qui est d'ailleurs assez ingénieux, n'a aucun rapport avec le *baromètre*, et que c'est mal-à-propos qu'on lui donne vulgairement ce nom. Son véritable nom est l'*hygromètre*, et il sert à indiquer à-peu-près les divers degrés d'humidité ou de sécheresse de l'air. Voici comment :

Derrière la petite figure, est placé un tuyau en fer-blanc d'un pouce et demi ou deux pouces de longueur. Ce tuyau renferme une corde à boyau, dont un bout est fixé au capuchon, et l'autre bout à l'extrémité opposée du tuyau. Les cordes à boyau ont la propriété de se resserrer et de se tordre, lorsque l'humidité les pénètre. Ceux de mes jeunes lecteurs qui apprennent à jouer du violon, et celles de mes jeunes lectrices qui apprennent à pincer de la harpe, ne l'ignorent sûrement pas ; car l'humidité a dû quelquefois faire casser les cordes de leurs instruments. Eh bien, lorsque le temps devient humide, la corde à boyau renfermée dans le petit tuyau de fer-blanc se pénètre d'humidité, se resserre et se tord; et en se tordant, elle entraîne avec elle le capuchon auquel elle est fixée, et elle le conduit sur la tête du petit capucin, qui a l'air de se couvrir parce qu'il va pleuvoir. Lorsqu'ensuite le temps redevient sec, la corde perd son humidité, se détend et laisse retomber le capuchon, comme si le capucin s'apercevait qu'il va faire beau.

On peut donner à cet instrument diverses formes, et représenter, au lieu d'un capucin, un petit homme qui ôte et remet son chapeau, ou bien une petite femme abaissant ou relevant un parapluie ; mais c'est toujours le même principe, qui n'a rien de commun avec la pesanteur de l'air, ni par conséquent avec le baromètre.

—Un autre de mes abonnés m'a demandé comment il se faisait que, la pesanteur de l'air étant aussi considérable que je l'ai dit, nous ne fussions pas écrasés par son poids?

J'espère qu'on n'aura pas de peine à comprendre ma réponse.

Sans doute, si la masse d'air qui se trouve au-dessus de nos têtes y pesait directement, comme un fardeau qui tend à se rapprocher de la terre, nous serions écrasés sous son poids. Mais cette masse d'air repose directement, au contraire, sur la surface de la terre ; la portion qui se trouve en bas supporte celle qui se trouve dans la région supérieure ; et lorsque vous traversez l'air, vous ne faites rien autre que le diviser. C'est absolument la même chose que ce qui se passe au fond de l'eau dans laquelle s'est précipité un plongeur. Vous ne doutez pas que l'eau ne soit pesante, et cependant le plongeur qui se trouve au-dessous d'elle n'est point surchargé de son poids, et peut la diviser et la parcourir dans différents sens, comme nous divisons, en marchant, l'air dans lequel nous vivons.

J'aime beaucoup les questions raisonnables comme celles auxquelles je viens de répondre ; elles sont une preuve de réflexion et de desir de s'instruire, dont je suis charmé.

— Voici la lettre, malheureusement trop intéressante, qui m'est parvenue au moment où on mettait sous presse mon numéro de dimanche dernier.

« Aux Forges de Syam, le 31 Juillet 1825.

« Un incendie affreux, mon bon Génie, vient de consumer aux trois quarts la ville de Salins, qui renfermait près de neuf mille ames. Le feu y a pris mercredi 27, et il n'était pas éteint hier samedi : en une demi-heure la moitié de la ville a été enflammée. Les efforts et le zèle des pompiers et des militaires n'ont réussi qu'à préserver deux faubourgs, l'hôpital, le collége et les prisons. Les témoins de ce désastre assurent que rien ne peut en donner une idée ; le lendemain le feu était plus ardent encore. Les habitants ne criaient ni ne pleuraient plus ; ils se cherchaient, l'œil sec et hagard ; on aurait cru que le malheur les rendait insensibles ; ils éprouvaient le besoin de manger, et tombaient d'inanition. Les travailleurs sur-tout, qui étaient venus de villes éloignées de six, sept, et même huit lieues, manquaient de pain ; enfin on en envoya, et il a suffi parce que les habitants désespérés avaient presque tous abandonné la ville. La bise était si forte, mon bon Génie, qu'on respirait les cendres près de Mont-sous-Vaudré, qui est à plus de sept lieues de la malheureuse ville, et qu'à cette distance et plus loin encore on trouvait des morceaux de papier et d'étoffe à demi-brûlés. On parle de plusieurs personnes qui ont été brûlées ou écrasées ; on en cherche encore, que probablement on trouvera sous les décombres. On n'a pu sauver de l'incendie ni meubles ni linge, et le dénuement de tant de malheureux doit être extrême. Tout cela va vous affliger, mon bon Génie ; mais je vous en ai parlé pour plusieurs raisons. D'abord, parce que vous êtes bon Génie ; puis, j'espère que vous parlerez à tous vos abonnés du malheur de mes infortunés compatriotes ; que leurs bourses s'ouvriront pour eux avec leurs cœurs, et qu'ils voudront bien se faire leurs avocats auprès de leurs parents qui peuvent disposer de plus d'argent. Qu'on ne craigne pas de donner trop de secours, il y a tant de besoins !

« Pardon d'une si longue lettre, mon bon Génie, et bienveillance pour votre abonnée,

« Félicie M...... »

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 21 Aout 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 17.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE COCOTIER.

C'est ma récréation favorite d'aller me promener dans les bois avec un livre, et de me reposer quelques heures sous une ombre bien épaisse. Un lieu que j'affectionne particulièrement, dans les environs de Paris, est le bois de Fleury sous Meudon. On y trouve une jolie petite source fraîche et claire, à laquelle il est fort agréable de se désaltérer après avoir parcouru les allées riantes et variées du bois.

Un jour du mois de juin dernier, ayant été passer la matinee dans ce lieu charmant, je m'étais étendu sur le gazon, au pied d'un grand arbre et à peu de distance de la source. Il faisait chaud: je m'endormis profondément. Toutefois, je ne tardai pas à être retiré de mon sommeil par de petites voix qui se firent entendre pres de l'endroit où je reposais. Je me levai et j'apercus une troupe de jeunes garçons et de jeunes personnes, que la chaleur n'empêchait point de courir et de se divertir de bon cœur. J'appris bientôt par leurs discours que c'était toute une famille, frères, sœurs, cousins et cousines, qui habitaient, depuis cette saison seulement, une maison des environs, et je vis arriver les chefs de la famille qui suivaient, d'un pas plus tranquille et moins alerte, toute cette bande joyeuse.

Un des jeunes garçons s'approcha de moi et me demanda de quel côté était la source. « Si vous le permettez, lui répondis-je, j'aurai le plaisir de vous y conduire. » Et en effet je m'y rendis avec toute la petite société. Je fus alors témoin d'un spectacle fort amusant. Tous mouraient de soif, et c'était à qui boirait le premier. Celui ou celle qui parvenait à s'emparer de la place se hâtait de présenter sa main à la fontaine, pour y recevoir de l'eau, dont aussitôt une partie était bue et l'autre répandue sur les vêtements. Le buveur en jetait au visage de celui qui voulait le déranger: celui-ci glissait et mettait son pied au milieu du petit réservoir; celle là y laissait tremper la garniture de sa robe. Et puis, c'étaient des éclats de rire et des sauts de joie.

Au milieu de toute cette gaieté, je m'avançai, et tirant de ma poche un petit meuble que j'ai coutume de porter à la campagne: « Tenez, mes enfants, leur dis-je, voici, quoi qu'en pense Diogène, qui est plus commode pour boire que le creux de la main. — Oh! la singulière tasse, dit une jeune fille; de quoi donc est-elle faite? — C'est, repris-je, la moitié d'une noix de Coco. » Aussitôt la curiosité ayant fait cesser le petit tumulte qui avait lieu un moment avant, je me vis entouré par toute la famille, et comme mon air n'imposait apparemment à aucune de ces jeunes person-

nes, on me demanda familièrement d'expliquer ce que c'était qu'une noix de Coco. Vous savez, mes chers lecteurs, que je ne me fais pas prier en pareil cas. Je pris donc la parole, au milieu de mon aimable auditoire, comme si nous eussions été d'anciennes connaissances.

« Le *Coco*, dis-je, est le fruit d'un grand arbre, nommé *Cocotier*, qui croît naturellement dans les Indes, en Afrique et en Amérique. Cet arbre appartient à la famille des palmiers. Son tronc nud s'élève jusqu'à soixante pieds de hauteur, et il est couronné par un faisceau de dix à douze grandes feuilles, qui ont de dix à quinze pieds de longueur, sur trois ou quatre de largeur. Au centre d'où partent ces feuilles, on voit un bourgeon droit, pointu et tendre, qu'on nomme le *chou* et qui est très bon à manger, mais qu'on ne peut pas couper sans risquer de faire périr l'arbre. Les fleurs poussent à la base des feuilles inférieures, et sont d'une couleur jaunâtre. A ces fleurs succède un fruit qui est la noix de Coco, et qui a quelquefois la grosseur d'une tête d'homme. Ce fruit est lisse à l'extérieur, et contient une amande à chair blanche et ferme comme celle de la noisette, dont elle a un peu le goût. Lorsque le Coco est à moitié mûr, cette amande est entourée d'une eau claire, odorante et dont la saveur est fort agréable. Quelquefois un fruit en fournit jusqu'à trois ou quatre livres. Quand l'amande est mûre, elle n'en contient plus qu'une petite quantité dans le milieu. Elle devient alors un aliment aussi sain que savoureux, et qui est très précieux pour les habitants des pays où croît le Cocotier. On extrait aussi de cette amande une très bonne huile, qui est presque exclusivement en usage dans les Indes.

« Ces services ne sont pas les seuls que rende le Cocotier. Lorsqu'à une certaine époque, on fait une coupure à l'endroit où poussent les fleurs, il en découle une liqueur qu'on recueille dans des vases, et qui, lorsqu'elle est fraîche, est une excellente boisson, à laquelle on donne le nom de *vin de palmier*. Cette liqueur fournit un sucre grossier qui est employé à faire des confitures; et en la distillant, on en retire une assez bonne eau-de-vie.

« Ce n'est pas tout encore: la coque qui enveloppe l'amande du Coco est très dure; on la polit et on en fabrique un grand nombre de petits meubles fort agréables. En la coupant seulement en deux moitiés, on en fait des vases comme celui que vous voyez.

« Cette coque est revêtue d'une écorce extérieure garnie de filaments, qu'on emploie aux mêmes usages que le chanvre, et qui a l'avantage de ne pas pourrir aussi vîte. Les feuilles ne sont pas moins utiles; on s'en sert pour écrire, au lieu de papier, pour couvrir les maisons, au lieu de tuiles ou de chaume, pour faire des nattes, des paniers et d'autres ustenciles. Enfin, le bois de Cocotier, qui est très dur, est employé à faire un grand nombre d'objets d'utilité domestique.

« Ainsi, mes enfants, vous voyez qu'aucune des parties de cet arbre n'est perdue pour l'homme. Il rend, à lui seul, une multitude de services divers, et il est un don bien précieux pour les contrées dans lesquelles la sagesse de la providence l'a placé. »

On m'avait écouté avec beaucoup d'attention; mais aussitôt que j'eus fini, il fallut que ma tasse de Coco passât dans les mains de tous mes auditeurs, et plusieurs voulurent s'en servir pour boire à la jolie source.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je n'avais encore reçu, en réponse à aucune de mes questions, un aussi grand nombre de lettres parfaitement satisfaisantes, que cette fois-ci. Il en est au moins quinze que je pourrais imprimer en entier, si l'espace me le permettait; mais je me trouve à regret réduit à choisir, dans ce nombre, celles qui méritent le premier rang. Afin que les plus jeunes de mes abonnés ne soient point découragés par la supériorité de ceux et de celles qui doivent naturellement être plus avancés, j'ai partagé ces lettres en deux classes; j'ai mis dans la première, celles qui annoncent une raison plus développée, et dans la seconde, celles qui ont un caractère plus enfantin et sont, en effet, l'ouvrage d'enfants plus jeunes. J'en imprimerai trois des premières et trois des secondes.

Les questions que j'avais proposées, dans mon numéro du 24 juillet dernier, étaient celles-ci:

Qu'est-ce que la fermeté? — Qu'est-ce que l'obstination? — Quelle est la différence entre l'une et l'autre?

Voici les trois réponses qui m'ont paru mériter la préférence, parmi celles de mes correspondants les plus avancés. Elles sont de Mesdemoiselles *Félicie M.....*, *Charlotte D....*, et *Mathilde Q.....*

« Mon bon Génie, la *fermeté* est une vertu qui nous fait supporter de grands malheurs avec courage, et nous fait tenir et exécuter les résolutions que notre conscience approuve, malgré tout ce qui pourrait y apporter obstacle.

« L'*obstination* est un défaut qui nous fait persister avec entêtement dans notre volonté, malgré tous les avis et toutes les bonnes raisons, et malgré nous-mêmes quelquefois, quand nous sentons que nous avons tort sans vouloir l'avouer, ce qui est une fausseté.

« Elles diffèrent en ce que la *fermeté* s'emploie dans les grandes et belles choses et dans celles où la complaisance serait une faute, et que l'*obstination*, au

contraire, n'est l'effet que de l'amour-propre. J'ai entendu dire que les personnes d'un caractère ferme étaient presque toujours douces et complaisantes, et que celles qui étaient obstinées savaient rarement prendre une bonne résolution et la suivre, dans les occasions importantes.

« Félicie M.... (aux Forges de Syam). »

« Mon bon Génie, la fermeté est une qualité de l'ame; l'obstination est un défaut dans le caractère. Cette dernière est souvent voisine de l'autre; aussi les confond-on quelquefois. On peut mettre de la fermeté, ainsi que de l'obstination, dans ses discours et dans ses actions. Mettre de la fermeté dans ses discours, c'est soutenir une opinion que l'on a jugée juste après une mûre réflexion. L'homme ferme dans ses actions est celui qui ne se laisse décourager par rien, quand il s'est assuré que son entreprise est juste et faisable. Après la retraite des Romains dans le Capitole, lorsque ces derniers étaient près de conclure un traité honteux avec Brennus, chef des Gaulois. Camille donna un grand exemple de fermeté en rendant aux Romains l'or qui était déjà sur la balance pour être livré à Brennus, et en renouvellant ainsi la guerre avec les Gaulois.

« Il y a de l'obstination à défendre une proposition que l'on a avancée d'abord légèrement, et à laquelle on ne veut pas renoncer ensuite par amour-propre. Celui qui, dans une action témérairement entreprise, ne persévère que pour éviter la honte d'y avoir renoncé, a aussi de l'obstination. On peut citer pour exemple le jeune Spartiate qui, ayant volé un petit renard, le cacha dans son sein, et se laissa déchirer plutôt que de faire découvrir son larcin.

« Charlotte D.... »

« Mon bon Génie, la fermeté est cette force d'esprit qui nous fait supporter avec courage la douleur et l'adversité, et nous fait persévérer avec constance dans les résolutions que nous avons prises.

« L'obstination fait que nous nous attachons avec opiniâtreté à nos opinions et à notre volonté, quelque opposées qu'elles puissent être, d'ailleurs, à la vertu et à la raison.

« L'une est une qualité de l'ame; l'autre, un défaut du caractère. Un père a de la fermeté, lorsqu'ayant infligé une punition sévère à son fils pour une faute grave, il ne se laisse toucher ni par ses prières, ni par ses larmes. Un enfant est obstiné, lorsqu'il résiste aux ordres de ses parents, et que ni les représentations, ni les reproches ne peuvent le faire renoncer à sa volonté.

« Mathilde Q....., (à Marseille). »

Les trois lettres qu'on va lire maintenant sont celles que j'ai cru devoir choisir entre les réponses de mes plus jeunes abonnés; elles sont de MM. *François Guizot*, *Fortuné Boucault* et de Mlle *Lucie de P.....*

« Mon bon Génie, la fermeté est, lorsqu'on veut vous entraîner dans une faute, de répondre avec force aux mauvaises raisons que vos camarades tâchent de tourner en bonnes pour vous entraîner, que puisqu'on l'a défendu on ne le fera pas. La fermeté est, lorsqu'on est dans une position dangereuse, et qu'on vous propose de vous en tirer, à condition qu'on livrera au même danger que celui où l'on est ses parents ou ses amis, de ne vouloir pas. Lorsqu'on s'est laissé entraîner par de mauvais camarades à faire une vilaine chose, la fermeté est alors d'aller tout avouer à son père ou à sa mère, de ne pas se laisser entraîner à quelque grande sottise, et de ne point craindre la punition qu'on pourra vous infliger; et ainsi on se fait autant d'honneur qu'on se ferait de déshonneur en s'unissant à de mauvais sujets. Lorsque des supérieurs vous ordonnent des choses injustes, la fermeté est d'y résister.

« L'obstination consiste, quand on vous donne de bonnes raisons pour faire une chose, à résister, en tâchant, par de petits détours, de faire croire qu'on a raison; car dans l'obstination on ne va jamais franchement. Quand on vous donne des ordres justes, l'obstination est de dire qu'ils sont injustes, de prendre de l'humeur, de grogner; et ainsi l'obstination conduit souvent à la désobéissance. Quand on vous donne des avis que, si l'on examinait sa conscience, on trouverait raisonnables, mais qu'on ne veut pas trouver tels, de ne vouloir pas les suivre, de dire qu'ils ne sont pas bons, et de répondre impertinemment.

« La fermeté diffère de l'obstination; car la fermeté consiste à ne pas faire de fautes, au lieu que l'obstination consiste à résister aux bons avis, et mène ainsi aux fautes.

« François Guizot. »

« Mon bon Génie, il me semble que la fermeté est fondée sur le raisonnement. Nous voulons une chose et nous ne cédons pas, parce que nous l'avons raisonnée. L'obstination n'a point de raisonnement; nous voulons une chose sans savoir pourquoi nous la voulons, ou sans y avoir réfléchi. J'ai cru remarquer un trait de fermeté et un d'obstination en lisant l'histoire grecque. Les Athéniens, renfermés dans le détroit de Salamine, étaient commandés pas plusieurs généraux: les uns voulaient aller au-devant de l'armée ennemie; les autres s'y opposaient. Mais Thémistocle opina pour rester dans le détroit, parce que, disait-il, la flotte persanne, étant plus considérable, ne pourrait pas manœuvrer dans le détroit, tandis qu'en pleine mer, les ennemis, étant plus nombreux, auraient eu plus d'avantage.

« Eurybiade, le plus obstiné des généraux, s'avance vers Thémistocle, le bâton levé: « Frappe, mais écoute! » lui dit Thémistocle avec sang-froid.

« Eurybiade, déconcerté de tant de fermeté, se rendit à son avis; et de cet acte de fermeté, résulta le salut des Athéniens. La fermeté nous préserve de bien des maux, tandis que l'obstination nous entraine dans des malheurs qui causent notre perte et souvent notre déshonneur.

« Fortuné Boucault (à Privas). »

« Mon bon Génie, je crois que la fermeté est une vertu qui empêche le mal, et l'obstination empêche le bien. J'ai une amie qui me permet de causer avec elle, et veut me corriger de mes défauts, pour que je devienne bonne et aimable. Quand elle a décidé quelque chose, il faut que cela se fasse; et lorsqu'elle a fait une défense, il n'y a plus moyen d'y penser. Quand j'étais plus petite, je ne cédais jamais, même quand j'avais tort. Mon amie a de la fermeté; moi, j'avais de l'obstination.

« Mon bon Génie, je vous remercie d'avoir mis dans votre joli journal le nom d'une petite fille comme moi.

« Lucie de P.... (à Follembray). »

Je vais maintenant extraire quelques fragments des

autres lettres que je regrette de ne pouvoir imprimer. Les voici :

« La fermeté est une qualité qui nous est utile dans toutes les circonstances de la vie, et que, depuis le pauvre jusqu'au roi, chacun doit chercher à acquérir. L'obstination est un défaut qui nous rend désagréables à tous ceux qui nous entourent, et qui est presque toujours la preuve de la présomption et de l'ignorance. » (Mlle *Blanche R....*).

« Régulus montra une grande fermeté, en revenant à Carthage, malgré la mort qu'il savait lui être préparée. L'enfant qui voulait avoir la lune qu'il voyait dans un sceau d'eau, malgré les représentations de ses parents, était bien obstiné. » (Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin.)

« La fermeté est une bonne qualité qui vient de l'ame, et l'obstination est un défaut qui vient de l'amour-propre. » (Mlle *Virginie G......*)

« Nous devons, avec le plus grand soin, nous garantir de l'obstination qui ne mène qu'à nous faire mépriser de nos amis, et à nous faire oublier le respect que nous devons à nos parents et à nos maîtres: nous avons besoin de fermeté, pour toujours suivre les bons conseils qu'ils nous donnent, et ne jamais nous écarter de nos devoirs. ». (Mlle *Laure D. ...*, à Beaune.)

« Exemple de fermeté: Louis XVIII, étant en émigration, reçut une lettre de Napoléon qui lui demandait de transiger avec lui pour la possession de la France. Quoiqu'ayant à craindre la vengeance d'un ennemi puissant à la tête d'une armée victorieuse, il répondit avec fermeté qu'il ne voulait pas abandonner la France, qu'il aimait mieux demeurer en exil, et pouvoir dire, à l'exemple de son aïeul François Ier : *Nous avons tout perdu, fors l'honneur*. » (Mlle *Augusta de V.....*, à Vendeuvre.)

« La différence qui existe entre la fermeté et l'obstination, c'est que l'une marche avec la raison, et l'autre sans la raison. » (Mlle *Adele D......*)

« La fermeté est la force d'une ame noble.... La fermeté prend sa source dans la véritable grandeur d'ame, et dans le sentiment intime de ses devoirs; tandis que l'obstination la prend dans une vanité puérile. » (Mlle *Élise L....*, à Châtillon-sur-Seine.)

« L'obstination est une preuve d'orgueil et d'égoïsme. » (M. *Gonzalve de Nogent*, à Bouvres.)

« La fermeté consiste à savoir résister avec force à tout ce qui est injuste. » (M. *Émile Gautier*, à La Rochelle.)

« La fermeté est raisonnable, et l'obstination est déraisonnable. » (Mlle *Cécile de P....*, à Follembray.)

« Une fois qu'Alcibiade était à jouer aux osselets, un charretier vint et lui dit de se déranger; mais Alcibiade, au lieu de le faire, se coucha devant la roue, et dit : Passe si tu l'oses! C'était de l'obstination. (M. *Ferdinand de Mézy*.)

« L'obstination résiste à la raison. » (M. *Louis Mennessier*, à Metz.)

« L'obstination est une persévérance dans le mal, qui dénote peu de jugement. » (Mlle *Maria* J. B. L.)

« La fermeté est une qualité qui fait qu'on tient ferme dans les occasions fâcheuses, quand on a jugé que ce qu'on veut faire est bon et du devoir. » (Mlle *Aimée de R...*, à Coin-sur-Seille.)

Les lettres de ceux de mes correspondants et correspondantes dont les noms suivent m'ont paru mériter d'être distinguées et mentionnées :

Mlle *Sophie Ch....*; Mlle *Ernestine P...*, à Montataire; Mlle *Syda de K...*; M. *Maurice de Vaines;* Mlle *Caliste B...*, à Mortefontaine; Mlle *Hortense;* M. *Georges Dubois*, à Périgueux; Mlle *Delphine F....*, à Vienne; Mlle *Antoinette R. d. l. M.*, à Marseille; Mlle *Albertine B....*, à Moulins; Mlle *Euphémie de M....*, à Osmond; M. *Jules Guérin;* Mlle *Caroline L.....*; Mlle *Jenny M....*, à Bordeaux; M. *Ernest Boudet;* Mlle *Emma de F...*, à Villebadin; M. *Ambroise Beauchef*, à la Flèche.

J'ai encore là d'autres lettres dans lesquelles il y a de jolies choses; mais ceux et celles qui les ont écrites n'ont pas également bien saisi toutes les parties de la question, ainsi qu'ils le reconnaîtront en lisant ce numéro. Il en est même qui ont compris que je demandais quelle différence il y a entre la fermeté et la *fierté*. Cette petite erreur ne m'empêchera pas d'adresser à l'une d'elles de sincères et affectueux remerciements, pour avoir pensé à moi dans une grave et touchante occasion. J'ai eu le regret enfin de perdre cette fois quelques lettres qui ont été, m'a-t-on dit, refusées au bureau, parce qu'en les adressant on avait négligé de suivre un petit avis que j'ai été forcé de donner il y a quelque temps. Je desire bien qu'on ne m'expose pas à cette perte une autre fois.

Je m'arrête, mes chers enfants, et il en est temps. J'ai la tête cassée par l'examen consciencieux que je viens de faire de cette nombreuse correspondance. Ne me plaignez pas trop cependant, et soyez bien convaincus que c'est une occupation qui a pour moi beaucoup de charme; car il m'est bien doux de m'occuper de vous.

INCENDIE DE SALINS.

Au moment de mettre sous presse ce numero, je reçois la lettre suivante, avec une somme de 170 fr. :

« Mon bon Génie, tous nos cœurs ont été émus à la lecture de la lettre touchante de votre abonnée, au sujet des malheureux incendiés de Salins. Nous avons été sur-tout vivement attendris par le sort des pauvres enfants de cette ville infortunée. C'est dans la vue de diminuer la misère de ces intéressantes victimes, que nous avons réuni l'argent de nos petites épargnes. La modique somme que nous vous envoyons, mon bon Génie, suffira sans doute pour notre part; car toutes les institutions de la France, obéissant à la douce voix de la religion, ne peuvent que rivaliser de charité et de bienfaisance.

« V. Hennequin, l'un de vos abonnés, élève de l'école de M. Boniface, au nom de tous ses camarades. »

— J'apprends en même temps que, le jour de saint Laurent, les élèves du collége royal de Louis-le-Grand ont fêté leur proviseur, en déposant entre ses mains une collecte pour les incendiés de Salins.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 28 août 1825

IIe année. N° 18.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA LUNE.

Une de mes jeunes abonnées m'a écrit tout exprès pour m'adresser une question assez singuliere; elle me demande si je pense que la Lune soit habitée.

La plupart d'entre vous, mes jeunes amis, ont appris déjà très probablement quelque chose de ce que je vais leur dire. La Lune est un corps sphérique, opaque, qui reçoit sa lumière du soleil, et la réfléchit vers la terre. C'est à tort qu'on donne quelquefois à ce corps le nom de *planète*. Ce nom n'appartient qu'aux corps qui tournent immédiatement autour du soleil, et parmi lesquels figure la Terre. Quelques unes de ces planètes entraînent, dans leur révolution autour du Soleil, un ou plusieurs autres corps qui tournent en même temps autour d'elles. On donne, à ces corps tournant autour d'une planète, le nom de *satellites*. La Lune n'est autre chose qu'un satellite de la Terre. Tandis que la Terre fait, dans l'espace d'une année, sa révolution autour du Soleil, elle entraîne avec elle la Lune qui tourne en même temps autour de notre globe, et fait une de ses révolutions dans l'espace de vingt-huit jours. Les astronomes sont parvenus à calculer exactement la grosseur du Soleil, des planètes, de la Lune, et les distances qui séparent ces corps les uns des autres. Ainsi, on sait que le Soleil est un million 333 mille fois plus gros que la Terre, et que la Terre est éloignée de cet astre de plus de 33 millions de lieues. On sait de même que la Lune est environ 50 fois plus petite que la Terre, et qu'elle en est éloignée de 85,324 lieues. Au moyen de ces connaissances, on calcule le retour des saisons, et on établit avec exactitude la division des années et des mois. Mais de savoir si la Lune est habitée, soit par des créatures semblables à nous, soit par des êtres différents, ceci est une autre affaire. Il n'est en notre pouvoir aucun moyen d'avoir à cet égard une certitude. Autant qu'on en peut juger, d'après ce que l'imperfection de nos télescopes nous permet d'observer, la Lune ressemble assez à un corps qui aurait subi l'action du feu. On croit y apercevoir des sommets élevés et des abîmes profonds. On avait cru y voir brûler des volcans; puis d'autres observations ont fait penser qu'on s'était trompé. On avait cru y distinguer aussi des continents et des mers, et ensuite il a paru que c'était une erreur. Quant à moi, qui ne suis pas un astronome, lorsque j'ai examiné la Lune avec le grand télescope de l'Observatoire, il m'a semblé voir un énorme morceau de mâchefer sortant d'un fourneau, et j'avoue que j'aurais eu peine à croire qu'un corps de cette apparence pût être habité. Je me garderais bien toutefois de prononcer que non; car je

n'ai pas une assez haute opinion de mes sens, ni de ma raison, pour porter un jugement de si loin.

Quant aux autres planètes, il est vrai de dire que celles qu'on distingue le mieux, ont l'apparence d'être plus habitables que la Lune. Cependant vous comprendrez sans peine qu'on ne peut faire à ce sujet que des suppositions, tirées de '. ressemblance de ces corps avec notre globe. Mais comme on risque toujours beaucoup de se tromper, en faisant des suppositions qu'on n'a aucun moyen de vérifier, il me semble plus sage de s'en abstenir, et de suivre en ceci le conseil que donnait M. de Sinville à son fils Roland', dont je vous ai raconté l'histoire.

Et d'ailleurs, mes enfants, voyez donc jusqu'où nous entraîneraient nos vagues suppositions : toutes ces innombrables étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes dans une belle nuit, et tant d'autres qui échappent à nos regards, à cause de l'immensité de leur éloignement et de la faiblesse de notre vue ; tous ces astres scintillants sont autant de soleils, dont on ne peut calculer la distance, et qui ont probablement, comme le nôtre, des planètes tournant autour d'eux. Tous ces mondes sont-ils donc habités? Cela se peut ; mais le plus savant ne saurait avec certitude répondre : Oui. La seule idée certaine que notre raison puisse saisir au milieu de ces mystères, c'est l'idée de la grandeur infinie et de la toute-puissance du Dieu qui a créé l'univers. Prosternons-nous devant lui avec admiration et reconnaissance, et ne cherchons point à pénétrer les secrets qu'il a cachés hors des limites de notre intelligence.

LE CONTEUR.

M. de Saint-Flour, capitaine de vaisseau et excellent marin, avait habité long-temps les grandes Indes où il avait fait sa fortune. L'honneur le plus intact et la bravoure la mieux reconnue avaient fait parvenir sa réputation jusqu'en France, et une dernière action où il s'était rendu maître d'une frégate anglaise avait donné lieu à une fête, en signe de réjouissance, au château de Saint-Flour ; c'était là qu'habitait sa famille, composée d'une sœur aînée, non mariée, et d'un frère resté veuf, père de deux garçons, nommés Jules et Georges.

Le capitaine se flattait de se réunir dans peu d'années à des objets qui lui étaient si chers, lorsqu'un vaisseau arrivant d'Europe, lui apprit la mort subite de son frère : aussitôt il prit son parti, de vendre ses possessions indiennes, de réaliser sa fortune, et de passer en Europe, afin de s'y fixer près de sa sœur et de ses neveux, dont il prévoyait que l'éducation exigerait sa surveillance.

Arrivé en France et débarqué à Brest, notre marin éprouvait un vif desir de connaître le caractère de ces deux jeunes gens, et de pouvoir juger, sans être connu d'eux, de l'éducation qu'ils recevaient de leur tante, car elle était alors leur unique institutrice ; et malgré l'empressement de leur oncle, plus de deux ans s'étaient écoulés avant qu'il pût leur rendre le père qu'ils avaient perdu.

Le hasard servit les desirs du capitaine. Comme il montait en diligence pour se rendre à L.....x, petite ville près de laquelle était situé le château de Saint-Flour, il vit monter et s'asseoir près de lui un gros campagnard, bon vivant, gai, bavard, qui, à peine établi dans la voiture, après avoir salué la compagnie, trouva moyen de lui apprendre qu'il était Maître Adam, jardinier de Mlle de Saint-Flour, et envoyé par elle à la ville, pour y faire des commissions, dont il tenait la liste dans sa main. Le capitaine, de qui le nom de sa sœur avait éveillé l'attention, jeta les yeux sur ce papier, et y ayant lu le titre de livres convenables pour des jeunes gens, il saisit cette occasion de demander au bonhomme quelques détails sur MM. de Saint-Flour. « Ah ! pardine, répondit-il, je suis en état de vous en donner ; je les ai vus naître. Duquel voulez-vous que je vous parle?.... *de celui qui dit toujours la vérité?* C'est ainsi que nous le distinguons de son frère ; c'est M. Georges. — Comment ! s'écria le capitaine avec inquiétude ; est-ce que Jules serait un menteur? — Oh ! fi donc ! répliqua le jardinier, je ne dis pas cela : certainement que M. Jules dit la vérité, mais.... il dit tant de belles choses avec elle, que, voyez-vous, pour des gens comme nous, ce n'est pas aisé à distinguer.... Oh ! ça d'abord, il a un esprit d'ange ; la chose que vous avez vue sous vos yeux étant avec lui, il va la raconter de manière que vous ne la reconnaîtrez plus. Avec cela, c'est qu'il fait *confondre* de rire tout le monde. Mademoiselle n'a pas assez d'oreilles pour l'entendre ; tandis que M. Georges, ce n'est pas la même chose. Avec lui, quand c'est *non*, c'est *non*. Il ne sait pas du tout broder, comme dit Mademoiselle, et il ne sera jamais *amusant* comme son frère. — Morbleu ! mille bombes ! s'écria le marin avec une vivacité qui fit sauter Maître Adam d'un demi-pied en arrière ; quelle confiance, quelle estime inspirerait donc un homme *amusant* dans la société, s'il l'était aux dépens de la vérité ! Par la sainte barbe ! je ne voudrais pas d'un menteur pour mousse sur mon vaisseau. — C'est drôle, dit le jardinier en se rapprochant un peu, on dirait que vous êtes marin, comme un oncle de nos jeunes gens qu'ils attendent au premier jour. Oh ! quelle belle histoire M. Jules raconte de cet oncle-là ! — Vraiment? dit le capitaine (adouci involontairement, par l'idée que la prise de la frégate anglaise était connue de son neveu) ; il

parle de son oncle? — Oh! ce qu'il en raconte est bien long, et superbe. D'abord cet oncle est amiral. — Amiral!.... vous voulez dire capitaine.... — Non, non, j'en suis sûr, amiral. Et il commandait une flotte, et il a gagné une bataille navale.... — C'est faux! c'est faux! s'écria avec véhémence M. de Saint-Flour. — Eh! ne vous fâchez pas; moi, je n'en sais rien, reprit tout effrayé le pauvre jardinier; quand ce n'est pas M. Georges qui me dit quelque chose, voyez-vous, moi, je ne réponds de rien. Mais, par exemple, si c'était lui, vous avez beau crier bien fort, je ne vous céderais pas, voyez-vous.»

Tout en causant ainsi on arriva, et le capitaine se vit dans la nécessité de se confier à Maître Adam qui, selon son desir, le reçut chez lui et l'y tint caché, jusqu'au moment où il jugerait à propos de se montrer à sa famille.

Le bon oncle passa une mauvaise nuit. Une franchise exacte était à ses yeux la première de toutes les vertus, et la base du véritable honneur. Si le fils de mon frère, se disait-il, a la funeste habitude d'altérer la vérité, je le méprise, je l'abandonne, je le désavoue!... Mais si cette habitude d'exagération venait d'un vice de son éducation.... si ma sœur, plus coupable que lui, en paraissant s'amuser de la facilité de son esprit, lui donnait un travers, un ridicule, et que son cœur ne fût point gâté!... Dans cette espérance, et après beaucoup de réflexions, le capitaine se décida à charger Maître Adam de remettre à ses neveux une lettre qui portait pour suscription: *A Monsieur de Saint-Flour, celui qui dit toujours la vérité.* «Un monsieur m'a remis cette lettre pour vous,» dit le jardinier, tandis que l'oncle caché derrière d'énormes caisses d'orangers, les observait sans être vu; «mais je ne sais auquel des deux elle est adressée.» Jules la prit avec empressement, rougit beaucoup; puis la donnant à son frère: «A coup sûr, dit-il, c'est toi qu'elle désigne. — Ce qu'il y a de plus clair, dit Georges avec colère, c'est que cette adresse est une insulte pour l'un de nous, et que tous deux nous devons la rejeter.» Mais Jules avait rompu le cachet: cette lettre leur apprenait le retour de leur oncle. Décidé à emmener avec lui celui des deux dont la réputation honorait le nom de Saint-Flour, il devait laisser l'autre, et sans regrets; car il ne déguisait pas l'horreur que lui inspirait l'habitude d'altérer la vérité, même sans intention sérieuse et seulement comme amusement. Consternés à cette lecture, les deux enfants, unis par la plus tendre amitié, furent frappés de l'idée d'une séparation prochaine, et fondirent en larmes. Tout-à-coup Georges essuyant les siennes: «Pourquoi nous affliger? dit-il; qui nous force à reconnaître une désignation aussi vague, et qui ne peut être qu'une plaisanterie? Quant à moi, je nierai toujours qu'elle puisse me concerner. — Non, non, mon frere, dit Jules en l'embrassant, c'est bien de toi qu'il est question. Qui ne connait ta parfaite exactitude dans tous tes récits, et ton inviolable respect pour la vérité? Mon oncle est riche, il veut ton bonheur, et ton noble caractère doit recevoir sa récompense. Quant à moi, j'ai mérité cette terrible distinction que la voix publique établit entre nous deux; mais cette leçon ne sera pas perdue, et par la suite j'espère prouver à mon oncle que je m'appelle aussi Saint-Flour. — Oui, vous êtes tous deux les dignes fils du meilleur des frères, s'écria le capitaine en s'élançant vers eux et les serrant contre son cœur; vous ne serez pas séparés, chers enfants! Je me fixe auprès de vous; car s'il est doux pour moi de jouir des qualités de Georges *le Véridique*, il n'est pas moins précieux pour mon cœur de seconder les bonnes résolutions de Jules *le Conteur*, et de bien graver dans son ame ce principe, qu'entre la réputation d'un homme d'esprit et celle d'un homme franc et loyal, s'il fallait choisir et acheter l'une aux dépends de l'autre, il ne serait pas permis d'hésiter. **.

L'INNOCENCE ET LE REPENTIR (1).

On dit que la Vertu, dans son palais, un jour,
Voulut réunir sa famille.
Dès le matin paraît l'Innocence, sa fille,
Qu'accompagnent de loin le Respect et l'Amour.
De ses simples graces ornée,
De roses blanches couronnée,
Et tenant un lys à la main,
Elle entre... Quel œil pur! quel front calme et serein!
En la voyant aussi parfaite,
La Vertu tendrement sourit,
Et tout le palais retentit
De chants de triomphe et de fête.
Le soir, arrive un inconnu,
Pâle, qui lève au ciel une paupière humide,
Et s'avance, d'un pas incertain et timide,
Comme s'il redoutait de n'être pas reçu.
Sur ses traits est empreinte une douleur amère.
«Ah! c'est le Repentir si long-temps attendu,»
Dit avec douceur la Vertu;
«Ne le rebutez pas, je suis aussi sa mère.»

LITHOGRAPHIE.

Tous mes lecteurs savent assurément ce que c'est qu'une basse-cour, et que sa population se compose

(1) Cette jolie petite allégorie m'a été communiquée, comme extraite d'un recueil que je ne connais point.

de poules, poulets, dindons, canards, oies, pigeons, et quadrupèdes domestiques. Ils se sont plus d'une fois sans doute intéressés à une poule mère, environnée de ses jeunes poussins, les appelant, veillant sur eux avec tendresse, et les protégeant au besoin avec ce courage que le sentiment maternel sait inspirer à l'être le plus faible. S'il leur est aussi arrivé d'assister au spectacle amusant qu'offre la distribution des aliments à ce peuple volatile, ils n'ont pas besoin que je leur explique longuement le sujet du dessin lithographié joint aujourd'hui à mon journal. Cette jeune fille entourée des paisibles animaux dont elle prend soin, et auxquels elle distribue la nourriture en souriant de leur empressement et de leur familiarité, me rappelle quelques jolis vers de Delille; c'est ce poëte qui va décrire le tableau :

La corbeille à la main, la jeune ménagère
A peine a reparu; la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend toute à-la-fois:
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

QUESTION

PROPOSÉE PAR LE BON GÉNIE.

C'est aujourd'hui, si je ne me trompe, le jour de proposer une question. J'ai envie cette fois de laisser à mes jeunes correspondants plus de latitude et le choix du sujet qu'ils voudront traiter en m'écrivant. Je vais donc me borner à leur demander de vouloir bien me raconter :

Ce que chacun d'eux a vu ou appris de plus intéressant, depuis trois semaines?

Je ne détermine aucun objet, aucune forme pour cette petite narration; chacun me parlera de ce qui l'aura le plus frappé, et comme il l'entendra.

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 18 septembre prochain; mais je dois faire observer à quelques uns de mes correspondants, de qui les dernières lettres me sont parvenues trop tard, que l'exactitude est une qualité fort utile à acquérir. Il est plusieurs de ces lettres qui auraient mérité d'être mentionnées; mais j'ai cru devoir garder le silence à leur sujet, parce que c'est manquer à une des conditions d'un concours que de ne pas arriver à temps. Peut-être ne serait-ce pas un avis inutile à donner à mes petits retardataires, que de leur dire: Le moyen de n'être pas en retard dans ce qu'on a à faire, est de ne pas attendre le dernier moment pour l'entreprendre.

Les premières questions que je ferai après celle-ci, seront pour le *prix annuel* que je dois donner, en même temps qu'un *prix de semestre*, au mois de novembre prochain.

NOUVELLES.

L'espace m'a manqué, dans mon dernier numéro, pour faire connaître les noms des élèves qui ont remporté les prix principaux au concours général des colléges royaux de Paris et de Versailles. La distribution des prix a eu lieu le 16 de ce mois, et a été présidée par Mgr l'évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique.

Le premier prix de discours latin (prix d'honneur) a été obtenu par le jeune Carette, élève du collége royal d'Henri IV.

Le premier prix de philosophie a été obtenu par le jeune de Boureuille, élève du collége royal de Versailles.

—Le bon Génie a reçu de nouvelles offrandes pour les incendiés de Salins. Quelques unes sont accompagnées de lettres fort touchantes, qu'il regrette de ne pouvoir faire connaître toutes. Il ne résiste pas au desir de publier au moins celle qu'on va lire:

« J...., près Versailles, le 21 août

« Mon bon Génie, c'est aujourd'hui la fête de notre village. Ma petite sœur et mes petits cousins, qui n'ont que cinq et six ans, ont reçu de l'argent pour acheter des joujoux; mais ayant entendu lire la lettre sur l'incendie de Salins, que renfermait votre dernier numéro, ils m'ont remis chacun les deux tiers des petites sommes qu'ils avaient à leur disposition, en me priant de vous les envoyer pour les pauvres incendiés. Mon frère, élève du collége de Louis-le-Grand, et moi, nous y joignons notre offrande, et nous saisissons cette occasion de vous dire, mon bon Génie.... etc.

« Votre affectionnée abonnée. « N.... M..... »

CHARADE.

Le taureau, le bouc, le bélier
Sont tous armés de mon premier.
Neuf fois sur le Parnasse on comptait mon dernier.
Aux vallons d'Helvétie on entend mon entier.

(Ceux de mes jeunes lecteurs qui voudront s'amuser à deviner cette charade et à m'en donner l'explication, pourront me l'adresser avec leur réponse à la question que j'ai faite aujourd'hui.)

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er septembre 1824 pour un an, ou du 1er mars 1825 pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'août courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 4 septembre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 4 septembre 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 19.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire rue Dauphine, n° [illegible]2; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LES DRUIDES.

Voici une lettre qui ne sera pas sans intérêt pour ceux de mes lecteurs qui ont déjà acquis quelques notions de l'ancienne histoire de notre pays:

« Mon bon Génie, je suis un de vos premiers abonnés, mais jamais encore je ne vous ai écrit. Je commence aujourd'hui, et peut-être allez-vous me trouver singulier d'entrer en correspondance par une matière bien sérieuse. Il s'agit de nos vieux Druides, de leurs rites, et des dieux gaulois. Cela semble au-dessus de mes forces, et vous m'accuserez de présomption. Mais je veux vous faire une confidence: ce que je vais vous dire, je le tiens d'un de mes frères qui est au collége, qui vient de terminer sa rhétorique, et qui me fait quelquefois des leçons que j'ai bien soin de retenir. Cette fois, pour que ma mémoire ne me trahît pas, j'ai mis sur le papier ce qu'il m'a appris. Si vous jugez que cela puisse être utile à vos autres abonnés, communiquez-leur ma lettre, mon bon Génie, et sur-tout priez-les de ne me regarder ni comme un pédant sans barbe, ni comme un perroquet.

« Les dieux donc des Gaulois n'étaient qu'au nombre de deux: *Pluton* et *Mercure*. Nos pères prétendaient descendre du premier; mais c'était sur-tout le second qu'ils avaient en une vénération particulière. Ils le désignaient sous les noms de *Theut*, *Teutat*, *Teutates*. C'était le même que les Égyptiens appelaient *Thot;* ce qui a donné à d'habiles gens l'idée de faire venir des bords du Nil les premiers habitants des rives de la Seine et de la Loire.

« *Teutatès* était le maître, le créateur, le génie universel. C'était l'inventeur des arts, le guide des voyageurs, le protecteur des marchands. On l'invoquait par-tout et dans toutes les occasions. Son image se retrouvait dans les villes et dans les campagnes. On lui offrait des sacrifices; on couvrait d'offrandes ses autels, et même au pied de ses idoles on immolait des prisonniers!

« Les ministres de ce culte sanguinaire étaient les *Druides*, choisis entre les principaux de la nation, et qui remplissaient les plus augustes fonctions, comme aussi quelquefois ils exerçaient les pratiques les plus cruelles.

« Leur chef, espèce de grand-prêtre, avait une autorité souveraine. Cette haute magistrature était élective. On ne la confiait qu'à celui qui, à vingt années d'épreuves et d'études, joignait les plus austères vertus. S'il se présentait des concurrents également estimables, le sort des armes décidait de la préférence.

« On distinguait plusieurs ordres de Druides: les *Vacerres*, prêtres et docteurs; les *Eubages* ou *Augures*

qui étudiaient les secrets de la nature et prétendaient annoncer l'avenir; les *Sémothées*, appliqués au service des autels, espèce de lévites qui secondaient les *Vates* ou *Vacerres;* les *Sarronides*, juges à-la-fois et instituteurs, ayant plus d'étendue d'esprit que les autres; les *Bardes*, poëtes ou chantres, récitant des vers et des hymnes à la louange des héros et des dieux.

« Toutes ces différentes classes se confondent, chez nos historiens, dans le nom général de *Druides*. Ces Ministres portaient une longue robe marquetée d'or, avec un riche collier, de longs cheveux et une barbe épaisse. Ils avaient en grand honneur le *gui de chêne*, plante parasite qui croît sur les branches du chêne et de laquelle on retire une espèce de glu. Au mois de novembre, le prince des prêtres faisait solennellement la coupe de cette plante avec une serpe d'or. On la divisait par morceaux pour la distribuer religieusement au peuple lors des étrennes. Cette fête, qu'on annonçait avec des cris et au son des instruments, se terminait par l'immolation de deux taureaux blancs, liés ensemble par les cornes.

« Les idoles des Druides étaient d'une grandeur démesurée. On en voit des restes encore, dans les *géants* et les *grotesques* qu'en Flandres, aux jours du carnaval, on promène dans les rues et dans les champs, et qu'on brûle ensuite, en se livrant à mille folies. Ces *géants* sont des figures en osier, comme étaient les idoles. Mais il y a cette différence qu'autrefois on brûlait dedans des victimes humaines qu'on y avait mises, tandis qu'à présent, quand on brûle ces objets de mascarade sur les places publiques, il ne s'y mêle aucun sentiment pénible, et que si ces spectacles blessent la raison et font hausser les épaules, du moins ils ne soulèvent pas le cœur et ne causent plus ni deuil ni larmes. C'est un des bienfaits du christianisme d'avoir fait cesser, par-tout où il s'est montré, ces sacrifices barbares que réprouve la religion du vrai dieu. Il n'est resté, de ces monstrueuses cérémonies payennes, que quelques usages, aujourd'hui fort innocents, dans certains divertissements populaires dont ils attestent l'antiquité.

« Adieu, mon bon Génie, etc. etc. « OSCAR. »

MOTS A L'OREILLE.

§ Quiconque remplit les devoirs de son état et de sa condition a droit à l'estime de tout le monde.

§ Il n'y a de petit et de misérable que celui qui ne s'acquitte pas de ses devoirs ou qui les ignore.

§ Celui qui a l'amour du travail est armé d'un bouclier contre les tentations.

§ Rappelez-vous qu'il est une porte par laquelle entrent tous les vices; c'est la paresse.

LA JEUNE CHATELAINE ET LA PETITE ROSIERE.

Herminie de Belfont était, à l'âge de treize ans, une jeune personne qui aurait pu passer pour accomplie, si elle n'avait eu un défaut malheureux, dont l'effet ordinaire est de chagriner les personnes qui vous aiment et de vous faire mal juger de celles qui ne vous connaissent pas bien. Herminie était bonne, sensible, compatissante et bienfaisante; elle joignait à ces attachantes qualités, de l'instruction et des talents embellis par une heureuse modestie; mais il y avait, dans le caractère de cette jeune fille, une inégalité qui affligeait souvent ses parents, et qui avait plus d'une fois donné aux étrangers une très fausse idée de ses dispositions et de ses sentiments. Tantôt gaie et pleine d'un charmant abandon, tantôt sérieuse et susceptible; aujourd'hui confiante et pleine de bienveillance, demain pensive et réservée; un jour plaisantant avec grâce et répandant la joie dans la maison, un autre, silencieuse et disposée à prendre de l'humeur sans aucune raison; il était impossible de jamais prévoir ce qu'elle serait le lendemain, et quand on l'abordait le matin, il était rare qu'on la trouvât dans la même disposition que la veille. Comme tout le monde l'aimait dans la maison, parce qu'elle était vraiment très bonne, tout le monde s'affligeait de cette inégalité d'humeur, et il y avait des jours où un étranger qui serait arrivé aurait cru, en voyant tous les visages graves et sérieux, que quelque événement fâcheux avait eu lieu dans la famille. C'était tout simplement qu'Herminie s'était levée de mauvaise humeur, et que cela attristait tout ce qui l'entourait. Je n'ai pas besoin de dire que sa mère lui avait souvent fait de sages et douces observations à ce sujet. La bonne Herminie était convenue de ses torts, se les était reprochés, avait mainte fois fait des excuses aux domestiques même, de les avoir affligés; mais elle ne s'était point corrigée, peut-être parce que l'indulgence, à laquelle elle avait d'ailleurs tant de droits, faisait supporter par chacun son défaut sans se plaindre.

Le château de Belfont, qu'habitait Herminie avec ses parents, pendant une grande partie de l'année, était situé près d'un joli village qui portait le même nom, et dont la population se composait en général de gens paisibles et laborieux. M. et M[me] de Belfont, qui faisaient beaucoup de bien dans le pays, y jouissaient de l'affection et de la reconnaissance de tous les habitants; et le jour où ils revenaient dans leur terre était, tous les ans, un jour de fête pour le village.

Les plus malheureux, les plus pauvres étaient ceux qui se réjouissaient le plus, parce qu'ils savaient bien que les secours ne se feraient pas long-temps attendre pour eux. Ce jour-là, Herminie était toujours gaie, et c'était peut-être le seul de l'année où l'on eût pu prédire d'avance dans quelle disposition elle serait.

Herminie venait d'avoir treize ans, lorsqu'au printemps dernier elle arriva à Belfont avec son père et sa mère; et cette fois elle y venait plus joyeuse encore que de coutume, l'esprit préoccupé d'un projet conçu depuis un mois. Herminie avait lu récemment un joli petit drame de Mme de Genlis, intitulé *la Rosière de Salency*, et elle avait eu aussitôt l'idée d'établir, dans le village de Belfont, l'usage d'y couronner une rosière tous les ans. Mais elle voulait que cette rosière fût très jeune: qu'elle n'eût pas plus de douze ans, et qu'elle fût désignée par le choix même des jeunes filles du village.

Herminie avait calculé qu'avec ses petites épargnes, elle pouvait chaque année faire la dépense d'un trousseau complet pour celle qui obtiendrait la couronne de roses; et ayant fait part de ce projet à ses parents, elle avait obtenu leur approbation. Elle arrivait donc à Belfont avec le trousseau et la couronne destinés à la future rosière.

Je n'ai pas besoin de dire que ce fut une grande joie lorsque les intentions aimables et bienveillantes de Mademoiselle de Belfont furent connues dans le village. M. de Belfont, voulant seconder les vues de sa fille, se concerta avec le maire et le curé pour la cérémonie du couronnement. Il fut décidé que toutes les jeunes filles âgées de moins de douze ans se réuniraient au presbytère, pour procéder librement à l'élection de la rosière, qu'ensuite elle serait conduite au château de Belfont pour y recevoir la couronne et les présents d'Herminie, et que celle-ci la reconduirait à l'église, où on célébrerait une messe solennelle pour sanctifier cette fête de l'innocence et de la vertu.

On croit peut-être qu'une grande agitation, qu'une grande rivalité régnèrent parmi les jeunes filles que leur âge appelait à cette petite assemblée électorale. Point du tout. Il y avait, dans le village, une petite personne de onze ans, fille de parents très pauvres, qui l'avaient cependant élevée aussi bien que leur position pouvait le permettre. Cette enfant était douée du meilleur naturel. Toujours également bonne, douce, complaisante, serviable, on ne voyait jamais aucun nuage d'humeur troubler l'aimable sérénité de son visage. Si quelquefois elle éprouvait de petits chagrins, dont il était difficile qu'elle fût exempte dans la condition où elle était née; jamais du moins elle ne les faisait supporter aux autres, jamais elle n'accueillait moins bien ses jeunes compagnes, jamais elle ne troubla leurs jeux par sa tristesse, jamais elle ne se montrait moins empressée de rendre service et de sacrifier ses propres goûts au plaisir des autres. Telle on l'avait vue une fois, telle on était sûr de la trouver toujours. Aussi ses jeunes amies comptaient sur elle avec une entière confiance. On savait, en outre, combien elle était pieuse, bonne fille, sage et laborieuse, en sorte qu'il n'y avait sur son compte qu'une seule voix dans tout le village. Chacun l'aimait, l'estimait, et toutes ses compagnes se la proposaient entre elles pour modèle. Claudine était le nom de cette aimable enfant, et ce nom répété à demi-voix par cinquante petites bouches rassemblées dans la cour du presbytère, y formait un léger murmure qui présageait assez le résultat de l'élection. Il n'était pas une seule des compagnes de Claudine qui n'eût pensé sur-le-champ à lui donner sa voix. Lorsque M. le Curé parut pour recueillir les suffrages, il se plaça à une petite table sur laquelle étaient des morceaux de papier, et après avoir adressé à la jeune assemblée un petit discours bien paternel, il se disposait à écrire les noms que chacune viendrait lui dicter, lorsque tout-à-coup le petit murmure recommence, puis augmente de manière qu'on distingue mieux le nom de Claudine, et enfin ce nom est prononcé par une acclamation générale, avec des battements de mains et des sauts de joie. Claudine, toute confuse, se voit alors entourée de ses compagnes, et ne peut échapper ni à leurs félicitations, ni à leurs embrassements, ni à la bruyante expression de leur contentement. M. le Curé eut toutes les peines du monde à se faire entendre au milieu de ce tumulte, et à rétablir l'ordre et le silence. Cependant il y parvint, et après avoir proclamé le choix unanime de la Rosière, il adressa de douces exhortations à Claudine et à ses compagnes. Il désigna ensuite deux jeunes filles parmi les plus sages pour marcher à côté de la Rosière. Toutes étaient vêtues de leurs plus beaux habits. M. le Curé et M. le Maire voulurent bien se mettre à la tête de ce joli troupeau: les pères, mères, frères et sœurs de nos jeunes filles se mirent à la suite, et on se rendit ainsi en masse au château de Belfont.

Herminie impatiente et joyeuse attendait sur la terrasse avec son père et sa mère, ainsi que tous les gens du château. En voyant arriver le cortége, elle poussa un cri de joie. Les deux jeunes filles qui conduisaient la Rosière la présentèrent à Herminie. Celle-ci posa en rougissant la couronne de roses sur la tête de Claudine, l'embrassa avec grâce, et lui offrit le trousseau contenu dans une jolie corbeille. Claudine était si émue qu'elle ne savait que dire pour remercier Herminie. Mais Herminie la tira d'embarras, en lui adressant elle-même, avec beaucoup d'aisance, des paroles très aimables. M. et Mme de Belfont voulurent aussi embrasser la Rosière et lui parler. Pendant

ce temps Herminie se mêla à toutes les jeunes filles, et adressa à plusieurs d'entre elles quelques questions sur Claudine. Elle apprit alors comment l'élection avait été faite, et elle entendit un concert de louanges diverses qui finissaient toujours par ces mots : « Et puis elle est toujours aussi bonne, toujours la même; comme vous l'avez vue aujourd'hui, comme ça vous la verrez demain. Et c'est pourquoi nous l'aimons toutes comme une sœur. »

En entendant répéter tant de fois le même éloge, Herminie devint pensive et distraite. Elle chercha cependant à surmonter ce trouble. Elle vint prendre la main de la Rosière pour se rendre à l'église avec tout le cortége. La Rosière fut placée sur un fauteuil à l'entrée du chœur, et près d'elle, sur des tabourets, Herminie avec les deux jeunes filles désignées par M. le Curé. Pendant la messe, Herminie et Claudine offrirent un touchant spectacle. Claudine pénétrée d'émotion ne détourna les yeux de temps en temps que pour jeter un regard sur sa jeune bienfaitrice, en invoquant pour elle les bénédictions du ciel. Herminie demeura à genoux presque tout le temps de la messe, dans un profond recueillement et priant avec ferveur. Une seule fois elle se tourna vers Claudine pour lui dire à voix basse : « Priez dieu qu'il me corrige d'un défaut qui afflige mon père et ma mère. »

Après la messe, la Rosière fut reconduite chez ses parents, auxquels M. et Mme de Belfont firent en secret quelques libéralités. Puis, le reste de la journée se passa en fêtes dans le village.

Le lendemain, Claudine, accompagnée de son père et de sa mère, vint au château de Belfont faire une visite de reconnaissance. Herminie avait le visage fatigué, comme si elle n'avait pas dormi de la nuit; mais son regard exprimait une douce sérénité. Elle accueillit Claudine avec une bonté touchante : « Mademoiselle, dit Claudine d'une voix tremblante, comment pourrai-je vous remercier jamais de vos bienfaits? — Rassurez-vous, Claudine, répondit Herminie, vous êtes déjà plus que quitte, et je vous dois moi-même plus que je ne pourrai jamais faire pour vous. — Vous voulez plaisanter, mademoiselle. — Oh ! non, non, je ne plaisante point. Vous avez sans doute de moi une bien haute idée. Eh bien, apprenez que si vous m'aviez eue hier pour concurrente, vous n'en auriez pas moins obtenu la couronne de roses. Cette qualité charmante, cette douce égalité d'humeur, que toutes vos compagnes louent en vous, et qui vous fait chérir de tout ce qui vous connaît, je ne l'ai point, moi qui vous parle; et si j'étais à votre place, je ne serais pas aimée comme vous. J'avais, j'ai peut-être encore le défaut contraire; mais du moins, je crois maintenant que je m'en corrigerai. Oui, ajouta-t-elle en se tournant vers M. et Mme de Belfont, oui, mon bon père, ma bonne mère, j'ai demandé hier à Dieu cette grâce, Claudine l'a aussi demandée pour moi, et il me semble déjà que Dieu a entendu nos prières. C'est moi qui vous remercie, Claudine. »

M. et Mme de Belfont, tendrement émus, embrassèrent Herminie et la jeune Rosière, qu'on invita à passer la journée au château.

Voilà tout ce que j'ai appris de cet événement. Quoique j'ignore ce qui s'est passé depuis, du moins il est permis d'espérer qu'il a eu d'heureuses conséquences pour la jeune Herminie et pour la petite Rosière.

VARIÉTÉS.

Une de mes jeunes abonnées vient de me communiquer quelques détails qui m'ont paru bien intéressants, sur la conduite touchante d'un enfant de onze ans, à l'égard de son frère, qui n'en a que neuf. Ma jeune correspondante me dit qu'elle s'est trouvée dernièrement à la campagne avec ces deux enfants, et que c'est là qu'elle a entendu raconter le fait dont elle me transmet le récit. Je vais la laisser parler elle-même :

« Le plus jeune de ces enfants, qui a neuf ans, est infirme, difforme, et la perte d'un œil ajoute encore à son malheur qui le rend un objet de compassion pour tous ceux qui le voient, et de douleur pour ses parents. Tous deux étaient, il y a un an, dans la même pension. Le pauvre petit s'y voyait l'objet des moqueries de plusieurs méchants camarades. Son frère soutenait sans cesse des batailles pour lui, et le défendait avec une chaleur incroyable. Dans tous leurs jeux, craignant que sa faiblesse ne l'empêchât de s'amuser comme les autres, ce bon frère aîné le portait toujours sur son dos ou dans ses bras. Mais comme il n'avait que deux ans de plus que lui, cela le fatigua beaucoup, et les inquiétudes qu'il éprouvait pour son frère ne contribuèrent pas peu à le faire tomber dans une maladie de langueur qui alarma vivement ses parents. Ceux-ci furent obligés de séparer les deux frères, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine; mais le pauvre enfant se serait tué de fatigue, si on les eût laissés plus long-temps ensemble. A présent, les tendres soins qu'il donne à son jeune frère, quand ils se revoient, ont quelque chose de bien touchant. Je les ai vus tous deux. A table, l'aîné ne mange rien que son frère ne soit servi; il cherche tous les jeux qui peuvent l'amuser, et il aime mieux se passer de jouer avec les enfants de son âge, que de voir son frère triste ou tout seul. La faiblesse et les infirmités de l'un, l'amitié et le dévoûment de l'autre présentent le tableau le plus attendrissant qu'on puisse voir; et je vous assure, mon bon Génie, que les larmes viennent aux yeux quand on regarde ces deux frères.

« Adieu, mon bon Génie, je suis votre affectionnée petite abonnée, « JULIETTE D........ »

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 11 SEPTEMBRE 1825

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 20.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

DU BON EMPLOI DU TEMPS.

Il est pour l'homme un bien plus précieux que toutes les richesses, un bien qui lui échappe à chaque instant et qu'il doit mettre tous ses soins à employer utilement, car ce qu'il en a perdu une fois, il ne saurait plus le retrouver; ce bien, c'est le temps. Le temps, disait le sage Franklin, est l'étoffe dont la vie est faite. Il en faut mettre à profit tous les morceaux. Lorsqu'on est bien jeune et qu'on voit devant soi un long avenir, on croit perdre peu de chose en perdant une journée, une semaine, un mois, une année même. Les enfants, a dit ce même Franklin, croient que vingt ans et vingt francs ne doivent jamais finir. Il est vrai qu'à cet âge on tient aussi peu au temps qu'à l'argent, parce qu'on ne connaît guère plus la valeur de l'un que celle de l'autre; mais arrive le moment où on regrette d'avoir dissipé des années, des mois, des semaines, des jours, comme celui qui voit son trésor tari gémit de n'y avoir pas puisé avec économie, pour n'en faire qu'un utile emploi.

Vous êtes, mes enfants, à cette première époque de la vie où le temps doit être consacré par vous à développer votre intelligence, à former votre esprit, à acquérir des connaissances, à perfectionner vos bonnes dispositions, à combattre vos mauvais penchants, à favoriser le développement de vos forces physiques, à consolider votre constitution et votre santé. C'est à ces diverses choses que doivent être employés tous vos moments, afin que vous recueilliez plus tard les fruits que vous aurez semés pendant votre enfance et votre adolescence. Quand je m'exprime ainsi, il faut bien nous entendre : je ne prétends point que toutes vos heures soient consacrées au travail, mais je dis que celles même qui seront données au repos et à la récréation peuvent être employées d'une manière utile; je pense que de vos jeux même, vous pouvez retirer quelques avantages durables. Ce que je condamne absolument, c'est l'oisiveté, c'est la nonchalance, c'est le defaut d'activité, c'est cet état dans lequel l'esprit ni le corps n'agissent, où l'on dort, pour ainsi dire, tout éveillé, sans travailler et sans s'amuser. Cet état, mes enfants, est le pire de tous, et quant à moi, je le considère comme une véritable et très dangereuse maladie.

Pour que toutes les heures de votre travail, de votre repos et de vos récréations soient employées de la manière la plus profitable, il est essentiel qu'elles soient divisées pour chacune de ces destinations avec ordre, avec régularité et uniformément pour tous les jours; car il n'est pas de meilleur moyen de ne point perdre de temps, que de savoir précisément ce qu'on

doit faire à chaque moment. A cet égard, mes enfants, je ne puis vous donner aucun conseil, car celui qui conviendrait à l'un, ne conviendrait pas à l'autre, à cause des différences, d'âge, de force et de position qui existent entre vous. Mais vos parents ou vos instituteurs sont là, pour vous diriger et distribuer votre temps, et ce que vous avez à faire, c'est de vous conformer avec docilité à leurs sages directions, et de faire avec zèle tout ce qui vous est indiqué par eux.

Il est pourtant un avis qui peut vous être donné et qui vous conviendra à tous. Si vous voulez parvenir à employer le mieux possible votre temps, rendez vous compte à vous-mêmes chaque soir de l'emploi que vous aurez fait de la journée. Vous reconnaîtrez alors si vous avez mis tous vos moments à profit ou si vous en avez perdu, et selon ce que vous apprendra cet examen, vous pourrez prendre la résolution de faire mieux le lendemain. Cet avis, ce n'est pas moi qui vous le donne, c'est un sage fameux, nommé Pythagore, qui prescrivait à ses disciples de rentrer tous les jours, pendant quelques instants, en eux-mêmes et de se faire ces questions : « Quel est l'emploi que j'ai fait de ma journée? qu'ai-je fait à propos? qu'ai-je fait à contre-temps? qu'ai-je appris d'utile? quel bien ai-je fait? quel bien aurais-je pu faire? quelles fautes ai-je commises? comment aurais-je pu les éviter? » Il leur disait tout cela en très beaux vers, qu'on appelait *vers dorés*, et dont quelques-uns ont été traduits de la manière suivante :

Quand l'heure du sommeil vient fermer ta paupière,
Sur le jour qui n'est plus porte un regard sévère;
Sur le bien, sur le mal, interroge ton cœur;
Sois toi-même ton juge et ton accusateur.
Le repentir du mal te rendra l'innocence;
Le souvenir du bien sera ta récompense.

Quoique mon autorité soit bien peu de chose à côté de celle de Pythagore, j'espère cependant que l'affection sincère que je vous porte lui donnera quelque poids auprès de vous. Je vais donc me résumer en vous proposant moi-même trois préceptes généraux, avec lesquels je pense que vous pourrez employer de la manière la plus profitable pour vous les années de votre jeunesse :

1°, Suivre ponctuellement la distribution établie par les personnes qui vous dirigent, entre les heures de la journée, pour vos prières, pour vos différents travaux, pour vos jeux, pour votre repos.

2°, Vous occuper exclusivement, dans chaque moment, de l'objet auquel il est consacré; c'est-à-dire, être tout entier et mettre toute votre attention à la chose que vous faites.

3°, Vous rendre compte, chaque soir, comme le recommande Pythagore, de l'emploi de votre journée, et prendre une bonne résolution pour le lendemain.

Je ne sais, mes chers enfants, si vous sentirez, comme je le souhaite pour vous, toute l'importance de ces trois préceptes. Je voudrais que vous fussiez bien convaincus des avantages que vous devez retirer, dans un âge plus avancé, du bon emploi que vous aurez fait de votre temps au moment où je vous parle. Il me serait aisé de vous citer un bien grand nombre d'exemples pour vous prouver que les hommes qui occupent un rang distingué dans l'histoire doivent, en grande partie, la réputation et la supériorité qu'ils ont acquises, soit en savoir, soit en puissance, au bon emploi qu'ils ont su faire de leur temps; je me bornerai à vous rappeler quelques-uns de ces exemples les plus frappants.

L'illustre précepteur d'Alexandre-le-Grand, Aristote, aussitôt qu'il commença à étudier, ne tarda pas à surpasser tous ceux qui travaillaient avec lui, parce qu'il ne perdait pas de temps, et qu'il était tout entier appliqué à ce qu'il faisait. On ne l'appelait que l'*Esprit* ou l'*Intelligence*. Lorsqu'il voyageait dans la Grèce, il s'informait de toute chose, et écrivait tout ce qu'il avait appris, afin qu'aucune de ses démarches ne fût perdue pour son instruction.

Cicéron, qui mérita le nom de père de la patrie, quoique chargé des affaires de l'état et de celles de particuliers, sut trouver au milieu des orages, des occupations et des vicissitudes de la vie, le temps de s'instruire de toutes les doctrines des philosophes de la Grèce, et de composer des ouvrages nombreux et variés sur presque tous les sujets qui intéressent l'homme.

L'empereur Auguste, qui dès son bas âge s'était montré fort studieux, ne voulait pas que le temps même de ses repas fût perdu pour son instruction, et il exigeait, pendant qu'il était à table, qu'on l'entretînt de matières d'érudition. C'était dans son bain qu'il composait des vers; et quelquefois, il y préparait ce qu'il avait à dire au sénat ou au peuple.

Vespasien, lorsqu'il fut parvenu à l'empire, avait ainsi réglé l'emploi de son temps : Il se levait de bonne heure; il lisait ses lettres et parcourait les mémoires qui lui étaient adressés; il recevait ses amis et s'habillait en conversant avec eux; il expédiait ensuite les affaires urgentes, puis se promenait et se reposait quelque temps. Il allait au bain avant de se mettre à table, et pendant le repas, il s'entretenait de matières utiles, faisant ainsi tour-à-tour succéder un repos bien employé à de nombreuses occupations.

Un autre empereur, Julien, avait fait un si bon emploi de son temps, qu'il put dire, lorsqu'il se vit blessé mortellement à l'âge de 32 ans : « Ma vie a été courte, mais mes jours ont été pleins. »

Alfred-le-Grand, l'un des meilleurs rois de l'Angleterre, avait divisé les 24 heures du jour en trois

parties égales. L'une était consacrée aux affaires du royaume; l'autre, à l'étude et aux exercices de piété; la troisième aux repas, aux exercices du corps, aux délassements et au sommeil. Comme on ne connaissait pas encore les horloges, il se servait, pour mesurer le temps, de six cierges qui brûlaient chacun pendant quatre heures à l'entrée de son palais, et on l'avertissait quand il y en avait un de consumé. Ce fut au moyen de cette économie de son temps, qu'il devint un des hommes les plus savants du siècle où il vécut.

Notre Henri IV offre le modèle de la vie la plus active et la mieux employée. Son ministre et son ami, le vertueux Sully, ne se montra pas moins économe de son temps que des deniers de l'état, et il avait établi un ordre et une règle invariables dans la distribution de ses nombreuses occupations.

Je pourrais citer encore, dans notre histoire, les Catinat, les Vauban, les Montesquieu, les Buffon, et une foule d'autres; mais je me contenterai de raconter, en terminant, une petite anecdote dont l'illustre d'Aguesseau est le personnage, et qui prouve ce qu'on peut avec de l'économie en fait de temps.

D'Aguesseau, qui était en toute chose très ponctuel, se rendait ordinairement à table aussitôt qu'on l'avertissait que le dîner était servi. Mais il remarqua que sa femme le faisait attendre chaque fois pendant dix à douze minutes. Il prit alors le parti de consacrer ce temps, chaque jour, à un travail auquel il ne touchait dans aucun autre moment. Lors donc qu'on l'avertissait pour dîner, il tirait sa montre, travaillait dix minutes à son ouvrage, et arrivait juste à temps pour se mettre à table avec sa femme. Au bout de peu d'années cet ouvrage forma quatre volumes in-4°.

LE PETIT LAPIN BLANC.

C'était la fête de Louise; les visites et les cadeaux lui arrivaient par minute; la sonnette ne cessait d'être en mouvement, et le valet-de-chambre, à force d'annoncer, semblait en avoir déjà la voix un peu moins claire.

Louise avait sept ans, et quoique sa petite raison fût plus avancée que ses années, elle se voyait traitée en enfant par le choix des cadeaux. C'étaient des bonbons, des poupées, des petits chats de carton. Elle recevait tout cela avec plus de politesse que de joie. Un vieil ami de la famille, en lui donnant un dé d'or, fut le seul qui trouva moyen de la flatter; elle vit tout à-la-fois dans ce présent un éloge, une récompense et un conseil.

Ce vieil ami était très riche; mais comme il avait beaucoup d'ordre, afin de pouvoir secourir un plus grand nombre de pauvres, chose qu'il cachait soigneusement, il passait pour avare. Aussi la mère de Louise, en voyant un dé d'or, au lieu d'un dé d'ivoire, pensa qu'il fallait que Louise eût une assez grande place dans le cœur du vieil ami.

Cependant les visites s'arrêtèrent; la journée avançait vers sa fin; Louise était devenue toute triste; sa mère lui demanda comment un jour de fête, on pouvait n'être pas joyeuse. « Ma nourrice n'est pas venue, répondit Louise, et, comme elle ne peut pas m'oublier, il faut donc qu'elle soit malade. » Elle achevait à peine, que la nourrice était déja dans le salon; elle apportait un petit lapin, un lapin tout blanc, auquel on avait mis en collier un joli ruban bleu.

Louise se crut déja une petite fermière. « Voilà un commencement de basse-cour, disait-elle; je le soignerai, il grandira; l'année prochaine on m'en donnera d'autres; j'ai de grands projets. A la bonne heure! voilà des cadeaux utiles, des cadeaux que l'on peut aimer. »

Le lendemain on se lève presqu'avec le jour; on court au lapin; le lapin est étendu et ne bouge pas; il vit encore, mais une de ses petites pattes est cassée. Oh! que ce chagrin est vif pour Louise! d'autant plus vif que c'était le premier. A ses pleurs, son frere, à peu près du même âge, vient à elle; lui aussi le voilà bien affligé. « Pauvre lapin! il souffre, il faut le faire tuer pour qu'il ne souffre plus. — Le tuer, mon frère, tu es bien méchant. — C'est par bonté, ma sœur. — Je ne suis pas bonne à ta manière; je le guérirai et, la souffrance passée, la vie lui restera. — Mais il boitera; est-ce que tu crois pouvoir lui donner des béquilles? — Ses béquilles seront mes bras; je le porterai toujours; et, s'il ne peut pas me suivre, il n'en sera pas moins avec moi. »

La dispute continua; on porta le différend au tribunal qui, dans les familles, doit juger en dernier ressort, c'est-à-dire, à la mère: elle était précisément avec le vieil ami qui, profitant de la circonstance, se constitua juge suppléant.

On reconnut que la pitié était chez le frère et la sœur la cause de leur querelle; mais elle parut mieux entendue, plus éclairée chez Louise que chez son frère; elle gagna son procès; il lui fut permis de soigner le lapin.

Elle le soigna si bien que le lapin fut bientôt guéri: il put même marcher; il boitait un peu, mais Louise trouvait que cela lui donnait de la grace. Le lapin ne la quittait pas; on aurait dit que cet animal, dont l'intelligence et la sensibilité ne sont pas très développées, était comme sorti de sa nature, afin d'être capable de reconnaissance.

Louise atteignit sa seizième année; le lapin était très vieux; il n'en fut que plus soigné, plus caressé.

Mais à cette époque Louise et toute sa famille éprouvèrent un vif chagrin : le vieil ami mourut ; on le pleura comme un parent. Ses dernières volontés, lorsqu'elles furent rendues publiques, apprirent à Louise qu'elle était héritière de vingt mille livres de rente, à la seule condition de secourir, tant qu'elle vivrait, les pauvres ouvriers qui se casseraient une jambe. C'était moins un ordre que donnait le vieil ami, qu'un moyen indiqué à Louise pour qu'elle pût exercer utilement son bon cœur.

Louise n'y manqua jamais ; elle se fit une grande réputation de bienfaisance ; ce qui, bien plus encore que ses vingt mille livres de rente, lui procura un brillant mariage. Toute sa vie se ressentit des soins donnés au lapin. Tant il est vrai que le bien qu'on fait, même aux animaux, porte toujours bonheur !

ENFANTS CÉLÈBRES.

LE JEUNE GOFFIN.

J'ai depuis long-temps le projet de consacrer quelques articles, dans ce Journal, à faire connaître à mes lecteurs différents traits honorables et actes héroïques par lesquels des enfants se sont rendus célèbres. Je vais commencer aujourd'hui, et je choisis à dessein mon personnage dans une classe obscure, où le courage et le dévouement sont d'autant plus méritoires, qu'ils ne sont soutenus par aucune espérance de gloire, par aucun desir ambitieux.

Quelques uns de mes lecteurs ont peut-être entendu raconter déjà l'événement arrivé, il y a quatorze ans, dans les mines de houille de Beaujon, et qui a illustré le nom d'Hubert Goffin ; mais ils ignorent probablement que cet homme courageux avait un fils qui donna, dans cette occasion, un exemple non moins étonnant de fermeté, de dévouement et de présence d'esprit.

Une partie des mines ayant été envahie par les eaux, le passage se trouva fermé à plus de soixante ouvriers qui travaillaient dans une galerie souterraine. Ces malheureux, ne pouvant plus sortir de la mine, y eussent infailliblement péri, sans le courage d'un homme aussi habile que généreux. Hubert Goffin, mineur très expérimenté, était hors de la mine, lorsqu'on s'aperçut de l'inondation. Il calcule qu'il lui est encore possible de descendre et d'aller rejoindre les ouvriers menacés. « Moi seul, dit-il, je puis les sauver ; seul je connais assez bien l'intérieur des mines, pour diriger leurs travaux afin de se faire jour quelque part. Il n'y a pas à hésiter, je vais les sauver ou périr avec eux. » Le jeune Goffin, âgé de treize ans, a entendu les paroles de son père, et s'écrie : « Père, je ne vous quitte pas, je descends avec vous. » On les descend tous deux par un puits. A peine sont-ils dans la mine, qu'un nouveau progrès de l'inondation leur ferme tout retour. Ils arrivent auprès des ouvriers ensevelis, et les trouvent dans le désespoir. Hubert Goffin et son fils les raniment, leur indiquent le lieu où il faut travailler pour tâcher de s'ouvrir une issue en perçant le flanc de la montagne. On travaille d'abord avec ardeur. Douze, vingt-quatre, trente-six heures s'écoulent ; aucun résultat ne se laisse entrevoir. On n'a plus de nourriture, l'air commence à se corrompre ; on ne peut respirer qu'à peine, et bientôt la dernière lampe s'éteint.... Quelle situation ! Le découragement s'empare de ces infortunés ; ils vont jusqu'à murmurer contre celui qui est venu pour les sauver. Goffin lui-même vient de tomber épuisé de fatigue et de besoin. Intrépide et conservant toute sa force et son sang-froid, le jeune Goffin saisit le bras de son père dans l'obscurité, tâte son pouls, et s'écrie : « Courage ! père ; il bat encore bien fort. » Cette parole héroïque sortant de la bouche de son fils ranime Hubert ; il se relève, reprend le pic, et frappe de nouveau le rocher.... Quel moment ! un bruit sourd se fait entendre à l'extérieur ; d'autres coups répondent à ceux du pic de Goffin. A cette lueur d'espoir, tous ceux qui conservent un reste de force se remettent à l'ouvrage. Bientôt il n'y a plus de doute ; on travaille en dehors ; le bruit approche.... Enfin on entend des voix, et un rayon de lumière pénètre dans le gouffre, où il vient éclairer une scène que je n'essaierai pas de décrire. Personne encore n'avait péri. Lorsqu'on eut exhumé, avec de grandes précautions, tous ces infortunés, Hubert Goffin et son fils furent portés comme en triomphe au sein de leur famille, et bientôt ce courageux enfant eut la joie d'attacher sur la poitrine de son père une croix d'honneur bien noblement acquise.

CORRESPONDANCE.

J'ai reçu encore plusieurs souscriptions pour les incendiés de Salins. Je ne puis, ni ne dois, imprimer toutes les lettres touchantes dont elles sont accompagnées ; mais je ne saurais résister au desir de faire connaître à mes lecteurs au moins encore la suivante :

« Mon bon Génie, dans votre numéro du 28 novembre 1824, vous nous avez soufflé à l'oreille qu'après l'honneur de le donner soi-même, rien n'était plus honorable que de savoir suivre un bon exemple. J'imite celui de ma cousine N... M..., dont vous avez inséré la lettre dans votre Journal de dimanche dernier, et je vous envoie mes épargnes et celles de ma sœur pour les incendiés de Salins. Je voudrais que tout le monde se dépêchât de leur donner plus qu'ils n'ont perdu, pour qu'ils oubliassent bien vite leur malheur.

« Adieu, mon bon Génie, soyez toujours notre ami. Je suis bien aise d'être petite, parce que je serai plus long-temps votre abonnée. A... W... »

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 18 SEPTEMBRE 1825.

IIe ANNÉE. No 21.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LES COQUILLAGES.

Lorsque j'ai commencé ce journal, il m'est arrivé plus d'une fois d'être embarrassé pour le choix des sujets que je traiterais d'abord. Maintenant je suis à-peu-près délivré de cet embarras, au moyen des questions qui me sont adressées par mes lecteurs, et qui me déterminent tout naturellement à adopter le sujet qu'elles m'indiquent. Ainsi plusieurs jeunes personnes, auxquelles on a fait présent de belles coquilles recueillies sur le bord de la mer, m'ont prié de parler des *coquillages*, et c'est ce que je vais faire aujourd'hui.

On donne le nom de *mollusques* à une classe d'animaux dont le corps présente l'aspect d'une masse molle, gluante, de formes diverses, quelquefois pourvue de pieds qui lui servent à se traîner, plus ordinairement rampant sur le ventre. Une partie des animaux de cette classe portent avec eux une enveloppe pierreuse qu'on nomme *coquille*, et ceux-là sont appelés *mollusques testacés*. On entend, par le mot *coquillage*, la coquille et l'animal vivant qui l'habite.

De ces animaux, les uns vivent dans la mer, les autres dans les eaux douces, et d'autres enfin rampent sur la terre.

Lorsque le petit mollusque testacé sort de son œuf, sa coquille est déjà formée, mais elle est encore molle et sans consistance. Bientôt elle se raffermit, et elle s'accroît par des couches qui se forment intérieurement, à mesure que l'animal grossit. Il y adhère par une partie de son corps, la traîne par-tout avec lui, et s'y renferme comme dans sa maison, quand cela lui plaît ou quand un danger le menace.

Les coquilles sont ou formées d'une seule pièce et s'appellent alors *coquilles univalves;* ou bien de deux pièces réunies par une sorte de charnière, et s'ouvrant ou se fermant comme une boîte, au gré de l'animal; ces dernières portent le nom de *coquilles bivalves*. Les unes et les autres présentent une multitude d'aspects divers, depuis la coquille peu élégante de l'huître, jusqu'à cette belle coquille qui imite la forme d'une harpe dont elle porte le nom.

Il est quelques mollusques qui, dans le cours de leur vie, se détachent de leur coquille, l'abandonnent, et s'en forment une nouvelle. Il en est d'autres qui s'attachent à un rocher, et y demeurent fixés pour toute leur vie sans changer de place. Telles sont les huîtres qui s'amoncèlent ainsi dans le même lieu par quantités innombrables, et finissent par former elles-mêmes une masse énorme, une sorte de rocher.

La bouche des mollusques est ordinairement petite. Quelquefois, dans ceux qui vivent sur terre, elle est armée d'osselets, qui peuvent être appelés *dents*, et

qui sont propres à couper l'herbe dont l'animal se nourrit. Chez d'autres, elle est pourvue d'une trompe, qui s'allonge et se retire, et avec laquelle le mollusque peut sucer de loin les petits animaux qui lui servent d'aliments.

Les mollusques à coquille bivalve ont la faculté d'ouvrir et de refermer à volonté leur coquille. Ils l'ouvrent pour saisir leur proie qui s'y trouve prise comme dans un piège, et ils la referment aussitôt. Quand elle est fermée, les deux valves adhèrent avec une force singulière.

Les coquilles sont souvent parées de couleurs brillantes et variées qui contribuent, avec leurs formes ou élégantes ou bizarres, à exciter la surprise et l'admiration. Il en est qu'on emploie, telles qu'on les trouve, à faire divers ornements, des boîtes, des tabatières et même des colliers, des parures de femme. Mais ce n'est pas là le parti le plus important que l'on tire des coquilles; ce sont elles qui fournissent deux matières très précieuses, dont l'une sur-tout est d'un grand prix, la *nacre* et les *perles*.

La *nacre* est cette matière blanche, brillante, à reflets moirés, que les tabletiers emploient à faire une multitude de petits meubles brillants, non moins agréables par leur éclat que par les formes élégantes que le goût des artistes leur donne. Cette matière constitue l'intérieur de beaucoup de coquilles, mais dans le plus grand nombre, elle n'est pas assez épaisse pour qu'on puisse l'en retirer et la travailler. C'est particulièrement la coquille nommée *avicule perlière*, qui la fournit en plus grande quantité et d'une qualité supérieure. Cette coquille a souvent un demi-pied de diamètre et jusqu'à deux pouces d'épaisseur. La nacre qu'on en retire est celle qui porte le nom de *nacre de perle*.

C'est dans cette même coquille qu'on trouve aussi les plus belles *perles*, qui ne sont elles-mêmes qu'une nacre isolée et plus pure. Comme il est très rare d'en rencontrer de grosses et d'une forme bien arrondie, celles-ci sont fort recherchées et d'un prix quelquefois excessif.

Les perles, sans doute, sont de très belles et très agréables parures; mais peut-être aurait-on moins de plaisir à les porter, si l'on songeait à la malheureuse condition des hommes que la cupidité de leurs maîtres consacre, dès leur bas âge, dans plusieurs endroits de l'Inde, au dangereux métier de la pêche des perles. C'est sur-tout dans le golfe Persique, aux environs de Ceylan, et sur les côtes du Japon, que cette pêche se fait encore, quoiqu'elle soit aujourd'hui beaucoup moins en faveur qu'autrefois. Pour avoir les *avicules*, qui sont attachées aux rochers au fond de la mer, des plongeurs stylés pour ce seul objet, y descendent dans une corbeille lestée d'une pierre, et lorsqu'ils ont détaché une certaine quantité de coquilles, ou qu'ils ne peuvent plus se passer d'air, ils font trémousser les cordes qui les tiennent suspendus, et on les tire en haut. Ils ne peuvent guère travailler au fond de la mer qu'un demi-quart d'heure, et c'est un des métiers les plus pénibles qu'on puisse imaginer.

Lorsque les coquilles sont tirées de l'eau, on les étend au soleil, où elles ne tardent pas à s'ouvrir et à permettre la recherche des perles qu'elles peuvent contenir. La quantité de coquilles qu'on retire ainsi de la mer est si considérable, que l'infection qu'elles répandent est meurtrière pour les ouvriers et pour les habitants à une certaine distance du rivage.

Voilà, mes amis, ce que j'avais à vous dire aujourd'hui sur les coquillages. Cela me conduira à vous parler bientôt d'une autre espèce d'animaux fort singuliers qu'on nomme *polypes*, et auxquels on doit une matière aussi fort estimée, qui est le *corail*.

MOTS A L'OREILLE.

❦ Il n'est pas de satisfaction pure et vraie pour celui qui a une faute à se reprocher.

❦ Après le bonheur de n'avoir aucun reproche à se faire, il n'en est pas de plus grand que celui de pouvoir se dire : Je viens de réparer ma faute.

❦ Il n'est pas, au sein du malheur, de meilleure consolation que celle qu'on trouve dans sa propre conscience.

LE PETIT MARCHAND FORAIN.

Le père Antoine était un excellent homme, aimé de tous ceux qui le connaissaient, et sa profession de marchand forain l'avait fait connaître de beaucoup de monde. Quand on le voyait arriver avec sa balle sur le dos, un gros bâton noueux à la main, et son large chapeau de cuir, on l'accueillait toujours avec empressement, et l'on était bien aise de faire quelques marchés avec lui, parce qu'il ne trompait jamais personne. Le père Antoine était sobre en voyage; il songeait à sa femme, à ses enfants, dépensait peu pour lui, et gardait beaucoup pour eux. Aussi, quand sa balle était vide et sa tournée achevée, il rapportait toujours de l'aisance au logis. Mais un hiver où le froid avait été excessif et les pluies abondantes, ses courses l'avaient fatigué plus que de coutume, et à son retour il était tombé malade. Sa femme veillait auprès de lui. Ses deux petites filles, dont la plus âgée n'avait pas dix ans, son fils, Paul, qui en comptait treize, donnaient aussi à leur père tous les soins de leur âge. Mais le bon Antoine ne se rétablissait pas, et ses économies commençaient à s'épuiser. Il laissait souvent

échapper des plaintes, et s'affligeait, en voyant le retour du printemps, de ne pouvoir se mettre en route pour aller voir ses vieilles pratiques, et remplir un peu sa bourse. Un jour qu'il exprimait ses regrets plus vivement qu'à l'ordinaire, il vit entrer dans sa chambre, Paul, un bâton à la main, sa grosse casquette sur la tête, et la balle sur les épaules. Sa figure ordinairement calme et tranquille était singulièrement animée, et son petit air raisonnable avait fait place à une grande exaltation. A peine avait-il paru, qu'il s'écria : « Papa Antoine, je viens de faire tout le tour « du grand pré. Votre balle n'est pas lourde, et je suis « bien assez fort pour la porter. Si vous voulez me le « permettre, j'irai à la foire à votre place. J'ai fait une « fois ce voyage avec vous, je sais bien le chemin, et « je retrouverai vos pratiques. Je leur vendrai vos « indiennes, votre mousseline. Pendant ce temps-là, « vous vous rétablirez, et moi je ferai vos affaires. » Il prononça ces paroles avec vivacité; on voyait sur sa physionomie la joie qu'il éprouvait de sa propre résolution, jointe à la crainte qu'elle ne fût pas approuvée. Le père Antoine était tout ému, ainsi que sa femme; les larmes leur tombaient des yeux, pendant que Paul attendait gravement une décision, et que les deux petites filles riaient de voir leur frère portant si fièrement la grosse balle de leur père. Jamais le bon marchand forain n'eût consenti à laisser partir son fils, seul, sans expérience, et si jeune encore, pour un semblable voyage. Mais il se rappela que son voisin, marchand comme lui, allait commencer sa tournée, et qu'il pourrait lui confier Paul, qui ferait ainsi son apprentissage du seul état que son père pût lui donner. Il fut donc décidé que Paul se mettrait en route dans deux jours, sous les auspices du voisin, qui devait l'accompagner jusqu'à la ville prochaine; mais il devait revenir seul, et c'était la partie de son voyage à laquelle il songeait avec le plus de plaisir.

Le père Antoine donna à son fils toutes les instructions nécessaires; il lui écrivit sur un petit livre le prix de ses marchandises, pour qu'il ne se trompât pas. On lui donna une balle moins lourde que celle avec laquelle il avait fait le tour du grand prés; sa mère lui fit une petite blouse bien chaude; et bientôt il eut tout-à-fait l'air d'un marchand forain.

Le moment du départ arriva, et après avoir embrassé son père, sa mère et ses sœurs, il se mit hardiment en route. Il se retourna plus d'une fois pour faire des signes d'adieu à son père qui, placé à la fenêtre de sa chambre, le suivait des yeux sur le chemin. Mais enfin il perdit de vue la maison paternelle, et commença à songer sérieusement à ses nouvelles affaires. Dans chaque village où il s'arrêtait, il demandait la maison des pratiques dont son père lui avait soigneusement indiqué les noms sur son itinéraire, et il était si gentil avec son petit costume, il avait l'air si intelligent, que tout le monde voulait lui acheter quelque chose. Enfin, lorsqu'il arriva à la foire qui était le but de son voyage, il avait déjà vendu une partie de sa pacotille. Le reste fut bientôt placé. Paul charma toutes les personnes auxquelles il eut à faire. Il avait un ton poli qui prévenait en sa faveur, et l'on ne pouvait manquer de s'intéresser à un si jeune enfant qui montrait tant d'intelligence. Aussi quelques-unes des plus anciennes connaissances de son père se plurent à le loger chez elles, et à lui faire faire de bons marchés qui rendirent son voyage très lucratif. Paul, enchanté, regardait son petit trésor avec un sentiment de joie bien vif et bien doux. Il sentait d'avance le plaisir qu'il aurait à le remettre entre les mains de son père; et il était heureux aussi de penser que désormais on compterait sur lui, et qu'il allait être un homme utile dans sa famille. Plus d'une fois il remercia Dieu de son bonheur, car il se rappelait que sa mère lui avait dit en partant : « La « providence veillera sur toi et ne t'abandonnera pas. »

Paul songea enfin au retour. Son compagnon, avant de le quitter, lui remit de nouvelles marchandises pour qu'il pût faire encore quelques marchés, si l'occasion s'en présentait; et notre petit marchand forain seul, mais bien heureux et bien content, reprit la route de la maison paternelle. Ce jour-là, il marcha plus long-temps que de coutume, et le soleil commençait à baisser, lorsqu'il entendit, dans un chemin de traverse, quelques plaintes semblables à celles d'un homme qui implorait des secours. Un mouvement d'humanité le porta à se diriger vers le lieu d'où partaient ces plaintes. Il trouva un vieillard vêtu de beaux habits, mais infirme, et dont la béquille s'était cassée. Il attendait là, depuis fort long-temps, que quelqu'un vînt à passer pour l'aider à continuer sa route. Paul était trop bon pour n'être pas secourable; il aimait trop son père, déjà avancé en âge, pour n'avoir pas un respect naturel pour la vieillesse. Chargé comme il l'était, il n'eût pu prêter aucun appui au malheureux vieillard. Il prit donc le parti de cacher sa balle dans un buisson touffu, et offrant le secours de son épaule à son nouveau compagnon, il parvint, non sans peine et sans fatigue de part et d'autre, à le reconduire jusqu'à la ville. Ils arrivèrent ainsi dans une grande et belle maison où l'on attendait le vieillard avec inquiétude : mais à peine Paul l'eût-il vu entre les bras de sa famille, qu'il s'échappa rapidement sans qu'on s'en aperçût, et retourna au lieu où il avait déposé son fardeau. Hélas! ses recherches furent inutiles. La balle n'y était plus, et son trésor, qu'elle contenait, avait disparu avec elle. Qu'on juge de la douleur du pauvre Paul! Toutes ses espérances, tout le fruit de son voyage, détruits en un instant! Il

pleura abondamment. Mais il songea bientôt à se tirer de ce mauvais pas. Un seul parti lui restait à prendre. C'était de retourner chez celui qu'il avait secouru, et d'implorer son appui à son tour. Il reprit donc tristement le chemin de la ville, et arriva tout confus au milieu de cette famille qu'il retrouva dans la joie où il l'avait laissée. Il raconta son histoire qui toucha vivement tous ceux qui l'entendaient. On le rassura, on lui promit qu'il retrouverait son argent et ses marchandises, et on le fit coucher dans une belle chambre où il trouva un lit excellent.

Le lendemain, il était tard quand il se leva. Le bon vieillard le prit par la main et lui dit : « Viens, « mon enfant, tu vas voir qu'il te reste encore quelque « chose, et que le bien qu'on fait dans ce monde n'est « jamais perdu. » En disant ces mots, il le fit sortir avec lui, et le conduisit dans une boutique remplie d'indiennes, de mousselines, d'étoffes de toute espèce. C'était un fonds qu'il venait d'acheter; et il ajouta : « Tout ceci, mon enfant, est à toi. Tu m'as rendu un « grand service, tu es un bon fils, tu seras un honnête « homme. Je suis heureux de pouvoir contribuer à « ton bonheur. Vas chercher ton père, ta mère et tes « sœurs, venez tous vous établir ici; vous trouverez « toujours en moi un protecteur et un ami. » Et il l'embrassa avec effusion. Paul était immobile de surprise et de reconnaissance. Il se jeta aux genoux de son bienfaiteur; et après l'avoir remercié par ses larmes plus que par ses paroles, il demanda la permission de partir aussitôt pour annoncer plus vite à sa famille ce bonheur inattendu.

Paul aurait voulu aller aussi vite que le vent. Il avait trouvé des forces nouvelles, il ne marchait pas, il courait, et il arriva dès le lendemain. Quel moment pour son père et sa mère, quand ils le revirent! Mais leur joie ne saurait s'exprimer lorsqu'il leur fit avec feu le récit de ses aventures. Le père Antoine le serrait dans ses bras; sa mère ne cessait de l'embrasser. Ils étaient plus fiers encore de sa bonne action, que contents de la fortune qui leur arrivait. L'un et l'autre lui donnaient à chaque instant le nom le plus doux qu'un enfant puisse entendre, celui de bon fils. Le père Antoine était rétabli. Ils partirent tous pour aller rendre grâce à leur bienfaiteur, et l'on mit pour enseigne à la boutique : *Au petit marchand forain.*

LES DEUX POUPÉES ET POLICHINELLE.

Chef-d'œuvres ensemble sortis
Des doigts industrieux d'un berger d'Allemagne,
Une poupée et sa compagne
Arrivèrent un jour toutes deux à Paris.
Après avoir été quelque temps suspendue
Dans un magasin élégant,
Chacune à son tour fut vendue
Et fit le bonheur d'une enfant;
Mais à dater de ce moment,
Elles se perdirent de vue.
Plus d'un an vint à s'écouler,
Sans que ces anciennes amies
Jamais l'une de l'autre entendissent parler.
Voilà qu'un jour, aux Tuileries,
Sur un banc, non loin du bassin,
Elles se rencontrent soudain,
Tandis que leurs jeunes maîtresses,
Le cerceau, la corde à la main,
S'amusaient comme des princesses.
Vous concevez leur joie et leur étonnement.
L'une était mise simplement;
Petit bonnet uni, robe sans garniture :
L'autre, vêtue élégamment,
Étalait fort complaisamment
Ses plumes, son chapeau, sa brillante parure,
Et prenait un air important.
« Ma chère sœur, dit la première,
Que je suis aise de vous voir!
J'en avais perdu tout espoir,
Mais je vous conservais une amitié sincère.
Vous paraissez heureuse, et je m'en réjouis.
Dieu! comme vous voilà bien mise!
Contez-moi votre sort, vos plaisirs, vos ennuis :
Quel nom vous donne-t-on? — Je me nomme Artémise,
Ma chère, et de mon sort je n'ai qu'à me louer.
Ma jeune maîtresse est charmante;
Nous passons notre temps fort gaîment à jouer,
A danser, à courir, et je suis très contente.
Jamais nul travail ennuyeux
Ne vient interrompre nos jeux;
Car la parure seule est l'affaire importante
Qui par fois nous dérobe un temps si précieux.
Et vous, ma sœur? — Oh! moi, ma vie est différente,
Mais mon sort n'est pas moins heureux.
Ma maîtresse est aimable, et bonne, et bienfaisante:
Son goût, c'est la simplicité;
Aussi, je m'appelle Marie,
Je suis mise avec propreté,
Mais toujours avec modestie.
Nous jouons quelquefois; cependant chaque jour
Un utile travail nous occupe à son tour;
Nous apprenons l'histoire et la géographie,
Nous écrivons et nous lisons,
Puis nous brodons et nous cousons;
Enfin, le soir, je vois ma maîtresse ravie,
Quand nous avons pu faire une bonne action. »

L'autre allait répliquer, lorsqu'un Polichinelle,
Appuyé sur sa bosse et frappant du talon,
Se mit à chanter sur ce ton :

« Mademoiselle, et vous, Mademoiselle,
L'une de vous est une Péronnelle:
Savez-vous laquelle?
L'autre est gentille et bonne demoiselle;
Savez-vous laquelle?
C'est celle
Qui n'est pas une Péronnelle.
Qui l'a dit? C'est Polichinelle.
Et vous, là-bas, jeunesse sans cervelle,
Écoutez bien ma ritournelle:
La voici, la voici :
« On en saurait souvent de belles
« Sur le compte des demoiselles,
« Si leur poupée avait ainsi
« Le don de parler d'elles. »

L. P. J.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 25 SEPTEMBRE 1825.

IIe ANNÉE. N° 22.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA PÊCHE A LA LIGNE.

LITHOGRAPHIE.

La pêche à la ligne est un amusement que quelques personnes recherchent beaucoup, mais qui ne peut guère convenir qu'à celles qui sont douées de patience. Il en faut en effet pour passer des heures sur le bord d'une rivière ou d'un étang, à regarder flotter un petit morceau de liège et à attendre qu'un pauvre poisson, quelquefois bien chétif, vienne mordre à l'hameçon. Je sais bien qu'on peut se munir d'un livre, fixer sa ligne, et occuper, par la lecture, le temps que le poisson vous fait passer à attendre; mais ce ne sont pas les véritables amateurs de la pêche qui songent à cela, et il est vrai de dire que ce n'est pas non plus le moyen de faire une brillante pêche. Cette occupation, toute simple qu'elle paraît, exige pourtant de l'attention; nouvelle preuve de cette vérité, qu'en toute chose il faut être à ce qu'on fait pour le faire avec succès.

Puisque j'envoie à mes lecteurs un dessin représentant la pêche à la ligne, ils ne seront pas fâchés que je leur explique comment une ligne est faite.

Une ligne se compose d'un long fil de crin, attaché par un bout à un long roseau. A l'autre extrémité du fil de crin est fixé un petit crochet en fer dont la pointe est très aigue et qu'on nomme *hameçon*. Près de ce perfide hameçon est un petit poids en plomb qui sert à le faire plonger dans l'eau. A une certaine distance au-dessus, est un morceau de liège dans lequel passe le fil de crin, de manière qu'on peut le faire couler pour alonger plus ou moins la partie de la ligne qui doit plonger. Ce morceau de liège flotte sur l'eau et ne laisse plonger que la partie de la ligne qui est au-dessous de lui.

Lorsqu'on veut se servir de la ligne, on enveloppe l'hameçon avec un appât qui est ordinairement un ver; puis on jette la ligne à l'eau en la tenant par le roseau. Lorsqu'un poisson vient et aperçoit le ver, il l'avale, et le mouvement qu'il fait agite le morceau de liège flottant sur l'eau. Alors on retire vivement la ligne, et le poisson reste suspendu à l'hameçon. C'est là ce qu'on appelle pêcher à la ligne, et, je vous l'avouerai, sans blâmer le goût des autres, ce que je n'ai jamais eu la patience de faire.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je m'applaudis véritablement d'avoir eu l'idée de demander à mes jeunes lecteurs ce qu'ils avaient vu ou appris de plus intéressant depuis trois semaines.

Il en est résulté que j'ai reçu une multitude de lettres toutes sur des sujets divers, et dont je pourrai imprimer un assez bon nombre, avec la certitude d'intéresser tous ceux qui me liront. J'avoue que, pour mon compte, j'ai eu un plaisir extrême à dépouiller cette jolie correspondance, et si je ne me trompe, ce plaisir doit être partagé. Selon la méthode que j'ai adoptée, j'ai classé les lettres et j'en ai formé deux séries, l'une composée de celles des plus avancés de mes correspondants, l'autre de celles des plus jeunes. J'en imprimerai aujourd'hui quatre des premières et trois des secondes. Je ne ferai ni extraits ni mentions des autres, parce que plusieurs trouveront encore leur place dans les numéros suivants, où elles me fourniront de jolis articles. Ce ne sera qu'après avoir épuisé cette mine intéressante que je mentionnerai celles qui, méritant d'être distinguées, ne me paraissent pourtant pas devoir figurer dans ce journal. Quant aux explications de ma dernière charade, c'est un sujet à part que j'épuiserai aujourd'hui même.

Plusieurs de mes jeunes correspondants m'ont parlé des distributions de prix qui ont eu lieu à l'époque où nous nous trouvions lorsque j'ai fait ma question. Toutes leurs lettres sont intéressantes, mais je ne pourrai revenir assez souvent sur le même sujet pour les satisfaire tous, et je les prie de m'excuser.

L'une de mes abonnées, qui l'est depuis peu de temps, Mlle Louise F...., m'a dit, avec beaucoup d'amabilité, que ce qu'elle avait vu de plus intéressant était mon journal. Ce compliment gracieux m'a fait d'autant plus de plaisir que les petites phrases qui l'expriment sont fort bien tournées et avec beaucoup de naïveté et de naturel.

Quelques-unes des lettres que j'ai sous les yeux, en répondant à mes questions, m'en adressent à moi-même. Je ne puis y répondre de suite parce que l'espace me manque, mais je ne les oublierai point, et je les mets à part pour y revenir.

Les quatre premières lettres qu'on va lire sont de Mlle *Ariane de C....*, Mlle *Blanche R.....*, M. *Émile Gautier*, et Mlle *Laure D.....*

« Mon bon Génie, il y a bien des choses qu'on ne me permet pas de lire, mais les morceaux de ces livres qui m'intéresseraient, on a la bonté de me les lire. C'est de cette manière que j'ai entendu un trait que je vais vous raconter : Dans les guerres sous Charles VII, Lahire s'empara du château de Château-Gaillard, à sept lieues de Rouen, appartenant aux Anglais. Le gouverneur de Château-Gaillard, nommé Kingston, s'enfuit. Les Français trouvèrent dans le château, le sire de Barbazan, brave chevalier français, pris par les Anglais depuis neuf années. Il était enfermé dans une cage de fer, et il était traité fort mal. Les Français furent obligés de rompre les barreaux de cette cage ; mais il ne voulut point sortir, il dit qu'il avait donné sa parole à Kingston d'être son loyal prisonnier, et qu'il ne voudrait de sa liberté que lorsque sa parole serait dégagée. On ne put l'engager à sortir qu'en courant après Kingston qu'on ramena et qui délivra Barbazan. Je trouve, mon bon Génie, que ce trait est un des plus beaux que j'aie entendus ; tout aussi beau que celui de Régulus tant vanté ; car, dans tous deux, il y a une soumission volontaire à de grandes souffrances pour garder sa parole. « Ariane de C. » (de Montfleuri).

« J'aurais bien des choses à répondre à votre dernière question, mon bon Génie ; j'ai vu et entendu raconter plusieurs faits qui m'ont bien vivement intéressée. Je vous envoie le récit de celui qui m'a paru le plus touchant. On m'a assuré qu'il venait d'arriver. Je regrette seulement de n'avoir pu vous le mieux raconter, car le héros de mon histoire est si intéressant qu'il mériterait un narrateur plus habile que moi.

« Deux jeunes enfants jouaient, non loin de la ferme qu'habitait leur père, au bord d'une petite rivière peu profonde, mais dont le courant était fort rapide. Il faisait chaud, l'eau était belle et pure, tout invitait à s'y baigner. L'aîné, nommé Étienne, y engagea son jeune frère, à peine âgé de six ans. Mais celui-ci, craintif et timide, redoutait beaucoup l'eau. Il s'y refusa et dit même à son frère, qui déjà était descendu dans la rivière, de ne pas s'éloigner du bord, en lui rappelant que leur père leur avait dit souvent qu'elle était fort dangereuse. Mais Étienne l'écoutait à peine, il courait, plongeait, allait, venait et faisait le brave, en se moquant des terreurs que lui témoignait son frère ; lorsque tout-à-coup le pied lui manque, il glisse et disparait..... A cette vue, le petit Jacques pousse des cris perçants afin d'attirer du monde ; mais personne n'approche. Alors, ne calculant plus que le danger de son frère, il oublie et ses craintes, et son peu de force, il saute dans la rivière, et, assez heureux pour y prendre pied, il parvient jusqu'au malheureux Étienne, au moment où celui-ci allait être emporté par le courant. Il le saisit par le bras, mais ne pouvant pas l'entraîner jusqu'au rivage, il réunit toutes ses forces pour le retenir et recommence à crier pour appeler du secours. Heureusement on l'entendit, on vint à lui, et on parvint à les sauver tous deux.

« Ce courageux dévouement a reçu sa récompense. Les autorités de la ville voisine en ayant été informées, ont envoyé au petit Jacques une médaille sur laquelle est gravée une légende qui rappelle son action, son nom et son âge. Il l'a acceptée avec joie et reconnaissance, quoiqu'étonné d'obtenir une récom-

pense pour une chose si naturelle; et cette médaille, sans doute, lui sera toujours bien chère, car elle lui rappellera une bonne action. « Blanche R.... »

« Mon bon Génie, je passais, il y a quelques jours, avec mon papa, le long d'un canal qui communique au port de La Rochelle, lorsque tout-à-coup un grand bruit et des cris perçants vinrent éveiller notre attention. Nous précipitâmes nos pas, et nous fûmes bientôt rendus au lieu du tumulte. Voici, mon bon Génie, ce que nous y apprîmes: Deux enfants, l'un de 10 à 11 ans environ, et l'autre moins âgé de quelques années, s'étaient arrêtés sur le petit pont de bois qui est établi sur ce canal. L'aîné, pour voir sans doute plus à son aise le courant de l'eau, avait passé la partie supérieure de son corps entre les barres de bois qui servent de rampes à ce pont. Son frère, reconnaissant le danger qu'il courait dans cette position, voulut le retirer en arrière; mais déjà le corps de l'imprudent enfant était emporté par son propre poids, et loin de le sauver, son frère fut entraîné dans sa chute.

« Tel était l'évènement qui avait occasionné les cris qui nous avaient attirés; et lorsque nous arrivâmes, plusieurs marins faisaient les dispositions convenables pour sauver ces deux enfants. Ce qui m'a le plus frappé, dans cette circonstance critique, c'est d'avoir vu l'aîné qui, sachant nager et pouvant se soustraire au danger qui le menaçait, faisait tous ses efforts pour soutenir la tête de son frère hors de l'eau, en attendant les secours qu'on s'apprêtait à leur porter. Je vous assure, mon bon Génie, que ce trait de dévouement m'a touché jusques aux larmes et que, si j'avais pu percer la foule qui s'empressait autour de ces enfants, quand on les eut retirés de l'eau, j'aurais été embrasser de bien bon cœur ce brave petit garçon.

« Émile Gautier. » (de La Rochelle.)

J'ai hésité long-temps à insérer ici la lettre suivante, à cause des choses personnelles à moi qu'elle renferme, et dont je suis bien touché. Cependant il y aurait de l'injustice à lui refuser l'insertion. Je demande seulement à ma jeune correspondante la permission de mettre au bas sa signature en toutes lettres, parce que ma délicatesse l'exige. Je saisis au reste l'occasion de la remercier, ainsi que plusieurs autres de mes abonnés, des choses gracieuses qu'ils m'ont adressées.

« Le sujet dont j'ai à vous entretenir, mon bon Génie, n'offre pas un bien grand intérêt, sans doute, mais quelques-unes de mes compagnes et moi avons été si heureuses, vendredi dernier, que je ne puis résister au desir de vous communiquer la cause de notre bonheur.

« C'était la distribution des prix de notre pensionnat. Une réunion de près de deux cents personnes, tout en faisant sentir l'intérêt que l'on prend à nos succès, nous fit faire à toutes des réflexions que cependant, je dois vous l'avouer, quelques-unes avaient déjà faites. Chacune examinant alors sa conduite de l'année, se livrait à la crainte ou à l'espérance, et toutes se disaient: Si j'avais donc toujours fait ce que recommande le bon Génie!

« Après quelques exercices, et lorsque les élèves les plus avancées eurent répondu à des questions qu'on leur fit sur l'histoire de France, les plus jeunes récitèrent plusieurs pièces de poésie, dont quelques-unes étaient choisies parmi celles que vous mettez de temps en temps dans votre charmant journal. Elles firent tellement plaisir, que l'on desira savoir d'où elles avaient été tirées; et ce ne fut pas pour moi une des moindres joies de la journée, d'entendre louer notre bon ami le bon Génie.

« Il est plus facile de s'imaginer que de décrire la joie peinte sur le visage de celles qui allaient recevoir la récompense de leur travail au milieu des félicitations de leurs parents, de leurs amies et d'une foule de spectateurs qui applaudissaient à leurs succès. Si dans le cours de l'année on a eu quelque peine, comme on en est dédommagée dans ce jour solennel! J'ai pu l'éprouver moi-même. J'ai eu le bonheur de remporter trois prix. Ne croyez pas, mon bon Génie, que ce soit par un sentiment de vanité ou d'orgueil que je vous le dise: ce sentiment est loin de mon cœur; et si j'y étais sujette, vos bons avis m'en auraient déjà corrigée. Mais si j'ai été couronnée, c'est à vous que je le dois en grande partie, et j'ai besoin de vous en témoigner toute ma reconnaissance. La lecture de votre journal n'a pas peu contribué à nourrir en moi l'amour de l'étude et cette émulation sans laquelle il n'y a point de succès. Il m'a appris comment nous pouvons faire oublier à nos parents, les peines que leur donne notre enfance. Ah! mon bon Génie, je vous dois tout mon bonheur.

« Laure Darier. » (de Beaune.)

Voici maintenant les trois lettres choisies parmi celles de mes correspondants les plus jeunes:

« Mon bon Génie, je n'ai rien de bien intéressant à vous conter, car je suis à la campagne où je ne vois que nos poules et mes lapins, et ce que j'apprends est si peu de chose que cela ne mérite pas d'être écrit. Ce qui s'est passé de plus intéressant pour moi depuis trois semaines, c'est la saint Louis, jour de ma fête. J'ai eu beaucoup de bouquets, mais le plus beau de tous, c'est une petite sœur que maman m'a donnée. O mon bon Génie, que j'ai été contente! J'étais chez notre bonne voisine, lorsqu'on est venu m'annoncer la bonne nouvelle. Je sautai de joie sur ma chaise, et

je courus à la maison pour embrasser ma petite sœur. Nous avons été tous bien contents de la naissance de notre petite Henriette. Beaucoup de raisons ont encore augmenté notre joie : la principale était de voir maman guérie des souffrances qu'elle éprouvait depuis si long-temps. En voyant ainsi souffrir ma bonne mère, j'ai aussi réfléchi que nous lui avions tous causé autant de maux, et que nous étions bien ingrats de ne pas faire tous nos efforts pour lui prouver notre reconnaissance, et lui procurer autant de bonheur que cela nous est possible. Mes frères sont trop jeunes pour sentir cela. C'est donc moi, comme l'aînée, qui dois être chargée de ce soin, aussi ai-je pris de bonnes résolutions, et j'espère qu'elles ne seront pas perdues. Je veux dorénavant tout faire pour contenter mes parents, et bien travailler, afin de me mettre en état de faire ensuite travailler ma petite sœur, et d'éviter ainsi à maman une partie des peines qu'elle se donne pour moi. Je vous fais part de mes bonnes résolutions, mon bon Génie, parce que je connais votre bienveillance pour vos petites abonnées, et que je veux vous prier de vous en souvenir pour me les rappeler, si je venais à y manquer. Je vous prie aussi de mettre ma petite Henriette au nombre de vos petites amies. Elle est encore trop jeune pour sentir le prix de votre amitié ; mais elle apprendra bien vite à vous aimer aussitôt qu'elle pourra comprendre ce que je lui dirai. « LOUISE D.... » (à Noisy.)

« Mon bon Génie, j'ai vu, à Tournon, un très beau pont en fil de fer qui réunit Tain et Tournon, en sorte que ces deux villes n'en font, pour ainsi dire, qu'une. Il y a une pile au milieu du Rhône, surmontée d'une arcade avec deux culées, qui servent à tenir les cordages en fil de fer qui soutiennent le pont en bois. Ce pont a été béni solennellement par Mgr. l'évêque de Valence. Le préfet de l'Ardèche ainsi que celui de la Drôme et les Autorités y ont assisté. Après la bénédiction, on a remarqué un vieillard à genoux à la pile du milieu, qui priait Dieu avec ferveur. L'ingénieur qui avait fait les épreuves lui demanda ce qu'il faisait. Il répondit qu'il remerciait Dieu de l'avoir conservé jusqu'à ce qu'on eût fini ce bel ouvrage. Ce pont, aussi léger que solide et agréable à la vue, est le premier en France qui soit construit de cette manière. M. Séguin d'Annonay en est l'auteur et l'entrepreneur. Le jour de l'inauguration, la recette, qui s'est élevée à 500 francs, a été donnée aux pauvres. « FORTUNÉ BOUCAULT. » (de Privas.)

« Mon bon Génie, puisque vous nous demandez ce que nous avons vu ou appris de plus intéressant, je vas tâcher de vous raconter une histoire bien jolie dont j'ai été témoin.

« Un pauvre petit pierrot avait son nid sur un arbre, vis-à-vis la fenêtre de ma chambre. Le vent est devenu si fort, que le nid s'est détaché de la branche et est tombé du haut de l'arbre. Le nid était fait avec grand soin. J'ai été le ramasser bien vite, et je l'ai mis dans une cage où la mère les a nourris bien long-temps. Sa tendresse lui a fait oublier la peur que les oiseaux ont des cages. Il y en eut six qui s'envolèrent, mais le septième mourut. J'ai un petit frère qui a quatre ans. Je lui racontais cette histoire en lui disant que maman en ferait autant pour nous. Il se retourna vers elle, et lui dit avec tendresse : *N'est-ce pas Maman?* « CÉCILE DE P... » (de Follembray.)

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de la dernière charade est *corne-muse*, en voici l'explication donnée par trois des lettres qui m'ont été adressées :

« Le premier est *corne*, car on trouve la corne sur la tête des animaux que vous avez nommés. Celle là est la plus commune et l'on en fait des manches de couteau, des boîtes et des peignes qui imitent l'écaille. Il y a encore des cornes différentes sur la tête des cerfs et sur le muffle du rhinocéros. » (Mlle *Augusta de V.....*)

« Les Muses, selon la fable, étaient les déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire. Elles habitaient le Parnasse, le Pinde, l'Hélicon, et avaient Apollon à leur tête. La fontaine Hippocrène et le fleuve Permesse leur étaient consacrés. Elles étaient neuf : Clio, qui présidait à l'histoire ; Calliope, à l'éloquence et à la poésie héroïque ; Érato, à la poésie lyrique ; Thalie, à la comédie ; Melpomène, à la tragédie ; Terpsichore à, la danse ; Euterpe, qui inventa la flûte et présidait à la musique ; Polymnie, à la rhétorique ; et Uranie, à l'astronomie. » (M. *Eugène Delisle,* de Périgueux.)

« La cornemuse est une espèce d'instrument à vent dont les paysans suisses se servent pour rappeler leurs troupeaux de la montagne. J'habite la Suisse, mon bon Génie, et je vous assure que, quoique le son de la cornemuse ne soit pas fait pour un salon, il n'est pas laid dans les montagnes. » (Mlle *Ariane de C...*)

Presque tout le monde a deviné et bien expliqué la charade, en sorte que je ne puis faire des mentions particulières qui seraient beaucoup trop nombreuses. Je répète, en terminant cet article de correspondance, que j'ai encore plusieurs lettres à imprimer, qui n'offriront pas moins d'intérêt que celles qu'on vient de lire.

AVIS.

Mlle Hortense a réclamé un numéro du journal qui ne lui est pas parvenu. Comme j'ai plusieurs abonnées qui ont le même prénom, je la prie de vouloir bien renouveller sa réclamation en signant son nom de famille.

— Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er octobre 1824, pour un an, ou du 1er avril 1825, pour six mois, et expire par conséquent à la fin de septembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 2 octobre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 2 OCTOBRE 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 23.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES BALLONS.

Parmi les dernières lettres qu'on m'a écrites, il en est une dans laquelle on me donne des détails sur un ballon qu'on a vu lancer. Cette lettre renferme des erreurs très graves qui ne me permettent pas d'attendre pour les rectifier. Je lui donne donc le pas sur les questions directes qui m'ont été adressées; et, sans en rappeler ici le contenu, je pense que les explications que je vais donner feront parfaitement comprendre à ma jeune correspondante qu'elle s'est méprise sur la théorie des ballons.

Les ballons construits comme les premiers qu'on a connus portent le nom de *mongolfières*, parce que c'est à M. de Mongolfier qu'on en doit l'invention. Voici en quoi ils consistent : Une vaste sphère, en papier ou en toile, ouverte par le bas, est placée au-dessus d'un foyer dont la chaleur raréfie l'air renfermé dans la capacité de cette sphère. Cet air occupe un espace de plus en plus grand à mesure qu'il se dilate, de manière qu'il remplit l'intérieur du ballon et le tend. Étant ainsi raréfiée, la masse d'air renfermée dans le ballon devient plus légère qu'un volume égal d'air atmosphérique à la température naturelle; et la différence de pesanteur se trouvant assez considérable pour balancer le poids du ballon et d'une nacelle qu'on y suspend, il arrive que le ballon tout entier s'élève dans l'air, parce qu'il est plus léger que lui, de même qu'un morceau de liége ou de bois qu'on mettrait au fond d'un bassin s'élèverait à la surface de l'eau, parce que son poids se trouverait moindre que celui d'un volume égal d'eau. Afin que le ballon se soutienne, on continue d'entretenir la chaleur qui raréfie l'air intérieur, en plaçant dans la nacelle, au-dessous de l'ouverture du ballon, un foyer qui ne peut cesser de brûler sans que le ballon descende.

Telle est la construction des premiers ballons connus. Mais depuis, on a découvert un moyen plus simple et moins dangereux de les construire. Le gaz hydrogène dont le nom est aujourd'hui bien connu, puisque c'est lui qui sert à éclairer une partie des établissements publics et des rues de la capitale, est un gaz inflammable, combustible, dont la pesanteur est beaucoup moins considérable que celle de l'air. En remplissant un ballon de ce gaz, la différence entre sa pesanteur et celle de l'air est plus que suffisante pour balancer le poids du ballon et de la nacelle, et lorsqu'il en est rempli, il s'élève comme la mongolfière. Plus le ballon est grand, plus il peut enlever avec lui un poids considérable. On a fait plusieurs fois des ballons assez grands pour que deux hommes pussent monter dans la nacelle, avec des

instruments nécessaires pour faire des observations de physique. Le principal de ces instruments est le baromètre, à l'aide duquel on peut savoir, ainsi que je l'ai expliqué déjà, à quelle hauteur on est parvenu.

On donne aux ballons le nom d'*aérostats*, et on appelle *aéronautes*, les personnes qui voyagent dans l'air au moyen des aérostats. De tous les aéronautes celui qui s'est élevé à la plus grande hauteur est M. Gay-Lussac, physicien célèbre, qui est parvenu dans l'air à une élévation plus qu'égale à celle du mont Chimboraço, la plus haute montagne de la terre. L'air, dans ces régions supérieures de l'atmosphère, est plus raréfié que dans les régions inférieures. Il en résulte premièrement, qu'on ne peut dépasser une certaine hauteur, parce que l'air manquerait à la respiration; secondement, que la masse d'air déplacée par l'aérostat devenant plus légère puisqu'elle est raréfiée, l'aérostat n'est plus soutenu comme il l'était dans la région inférieure. Les aéronautes ont, à cause de cela, la précaution d'emporter des sacs remplis de sable, qu'ils appellent *lest*, et qu'ils jettent quand cela devient nécessaire, afin de diminuer le poids de l'aérostat.

A mesure que l'on s'élève dans les régions où l'air est plus raréfié, il arrive que le gaz renfermé dans le ballon se raréfie aussi. Alors il occupe plus de volume et finirait par faire éclater le ballon, si l'aéronaute n'avait pas la précaution d'ouvrir une soupape, préparée à cet effet, et par laquelle une partie du gaz s'échappe. Il y a même des ballons auxquels on adapte une soupape qui doit s'ouvrir d'elle-même, lorsque le gaz est dilaté jusqu'à un certain degré. Cette précaution est très utile pour le cas où, par quelque circonstance imprévue, l'aéronaute se serait trouvé mal, ou bien n'aurait pas remarqué que le ballon menaçait d'éclater. Lorsqu'on veut descendre, on ouvre la soupape ordinaire, le ballon se vide, et descend majestueusement, comme il s'était élevé.

Jusqu'à présent on n'a pu tirer parti de cette merveilleuse invention que pour faire quelques observations de physique, qui ne sont pas toutefois sans importance. L'obstacle qui s'oppose à ce qu'on en fasse des applications plus utiles, c'est l'impossibilité de diriger un aérostat, qui est toujours à la merci du vent. Cependant on a fait usage des ballons, dans une circonstance fort intéressante. A l'époque de la bataille de Fleurus, dans les premières années de la révolution française, on avait établi des aérostats qu'on retenait captifs au moyen de cordes, et dans lesquels des aéronautes montaient pour observer les mouvements de l'ennemi et reconnaitre son nombre et ses positions. L'aspect de ces masses flottant dans l'air, et dominant l'armée ennemie pour l'observer, produisit une profonde sensation. J'ai l'avantage de connaître une personne aussi respectable par son mérite que par son caractère, qui avait la direction des ballons à Fleurus, et qui y est montée bien souvent; c'est M. le colonel Coutelle. Il était un jour dans un aérostat, pendant que le vent soufflait avec violence. Trois fois dans l'espace de deux minutes, il fut chassé jusqu'à terre par la force de la tempête, et trois fois il se releva avec la rapidité d'une flèche. Trois cent mille hommes le regardaient, et on lui battit des mains même dans l'armée ennemie.

MOTS A L'OREILLE.

Le bon Génie souffle une seconde fois, pour ses nouveaux lecteurs, les mots suivants:

Il n'est rien de si embarrassant que de recevoir des louanges dont on ne se sent pas digne.

L'embarras et la honte deviennent plus grands encore, si l'on sent que ces louanges seraient dues à un autre.

C'est un manque de probité odieux, et une prétention bien ridicule, que de s'attribuer le mérite ou le savoir d'autrui, pour l'emporter sur ses émules.

PRIX

PROPOSÉS PAR LE BON GÉNIE.

Nous voici arrivés à l'époque où le bon Génie doit tenir ses engagements et donner les prix qu'il a promis. Je pense que mes jeunes abonnés n'en sont pas fâchés, et quant à moi, j'avoue que c'est un de mes grands plaisirs de pouvoir leur offrir des encouragements et leur procurer quelque satisfaction.

Afin que personne ne soit éloigné du concours par la crainte de rencontrer des émules dont les armes seraient inégales, je ferai deux classes, l'une des plus avancés, l'autre des plus jeunes, et je donnerai, dans chaque classe, un prix à celui ou à celle qui aura le mieux répondu aux questions suivantes:

Qu'est-ce que la sincérité?

Pourquoi la sincérité est-elle un devoir?

Quels avantages procure-t-elle aux individus et à la société?

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 23 octobre courant, mais pas plus tard; et je prie tous mes jeunes correspondants de vouloir bien indiquer leur âge au-dessous de leur signature.

Je donnerai, en même temps, le prix de semestre promis à celui ou à celle qui a le mieux répondu à mes diverses questions pendant les derniers six mois.

La distribution de ces prix sera annoncée dans le numéro du dimanche 6 novembre prochain.

Comme de coutume, ils consisteront en livres élégamment reliés.

J'invite tous mes jeunes amis à concourir, et je serais enchanté que le nombre des lettres que je recevrai fût égal à celui de mes abonnés. La peine de les examiner est plus que compensée par le plaisir que j'y trouve.

ANECDOTE.

Il y avait une fois, dans un collége, un jeune garçon nommé Cléobule, qui avait le malheur d'être paresseux, mais dont le caractère était parfaitement honnête et délicat. Il avait fort peu travaillé pendant l'année, et n'était pas disposé à se donner beaucoup plus de peine pour mieux faire, quand vint l'époque de concourir pour les prix. La composition qu'on donna à sa classe lui parut trop difficile, selon l'usage, et afin de s'en debarrasser plus promptement, il pria un élève d'une classe plus avancée, avec lequel il était lié, de la lui *brocher*. La chose fut faite en un moment, et Cléobule n'eut que la peine de copier.

Or il se trouva que cette composition fut la meilleur de toutes, ce dont les maîtres, qui connaissaient la paresse et les dispositions de Cléobule, ne furent pas peu surpris. Cependant la justice et l'impartialité exigeaient qu'on lui décernât le prix, et Cléobule ne fut pas faiblement étonné et déconcerté, à son tour, lorsque, le jour de la distribution des prix, il entendit proclamer son nom. Il demeura un moment immobile et incertain de ce qu'il devait faire; mais bientôt, prenant son parti, il s'élance sur l'estrade où on distribuait les prix, reçoit celui qu'on lui présente, ne redescend pas, et attend qu'on proclame l'*accessit.* Il entend nommer Felix, et alors, interrompant la suite des nominations: « Monsieur, dit-il au Proviseur, ce prix n'est point à moi, ce n'est pas moi qui ai fait ma composition; il appartient à Félix; je vous supplie de l'appeler pour que je le lui rende. — Bien, Cléobule, dit le Proviseur, en lui serrant la main; quand on a fait une faute, il est bien de la réparer ainsi. » On appelle Félix, qui venait d'obtenir un prix de sagesse et tenait encore sa couronne à la main. Il reçoit le prix que lui présente Cléobule, puis déchiraut sa première couronne, et offrant un des deux fragments à son camarade: « J'accepte, lui dit-il, le prix que tu me rends, mais tu viens de m'enlever au moins la moitié de celui de sagesse. » A ces mots, les deux enfants s'embrassèrent, et la salle retentit d'applaudissements.

CORRESPONDANCE.

J'ai promis d'insérer encore, dans ce journal, plusieurs des lettres qui m'ont été adressées en réponse à ma dernière question. Je n'éprouve à ce sujet qu'un regret, c'est que l'espace me manque pour tenir cette promesse aussi largement que je le desirerais. Ces petites lettres vont me fournir autant de petits articles auxquels je puis fort bien donner des titres.

LA FÊTE D'UNE MÈRE.

« J'ai assisté, mon bon Génie, à la fête d'une dame, amie de maman, qui a sept enfants, dont six filles et un garçon qu'elle nourrit. Les trois aînées ont fait un très joli tableau en tapisserie représentant un charmant paysage. Il y avait dessous ces mots: *A une bonne mère;* et elles lui ont écrit une lettre charmante. Les trois plus jeunes lui ont chanté de jolis petits couplets. C'était vraiment la fête d'une bonne mère, et je n'en ai jamais vu de plus intéressante. Aussi ai-je promis à maman de faire mon possible pour être aussi aimable et aussi studieuse que mes amies, afin de la rendre aussi heureuse que l'était cette dame. Le soir nous avons dansé en famille et nous nous sommes bien amusées. « Sophie Ch.... »

LA MORT DE SOCRATE.

« La mort de Socrate, que j'ai lue depuis quelque temps, m'a beaucoup touché et m'a paru très intéressante; sur-tout lorsque Criton, l'un de ses disciples, qu'il aimait le plus, lui dit que ses confrères et lui avaient conçu le projet de le faire passer dans un pays éloigné de la Grèce, par le moyen d'une somme d'argent donnée aux gardiens pour qu'ils se tussent et le laissassent sortir de la prison. Mais il répondit que les lois, qui lui avaient été toujours favorables, seraient trahies par lui, et qu'elles ne le condamnaient que parce que quelques hommes avaient eu la méchanceté de l'accuser. Un moment avant sa mort, le gardien de la prison vint lui dire qu'on allait lui apporter le poison qu'il ne méritait pas, mais qu'il le pardonnât, avant sa mort, de tous les maux qu'il lui avait fait endurer involontairement, et il se retira dans un coin pour pleurer. Alors Socrate dit à ses disciples: « Voyez comme il pleure. Que cet homme a bon cœur! « Quand j'étais dans la prison, enchaîné, il venait me « parler, et me disait toujours des choses qui pussent « me consoler. » Quelque temps après, il prit la coupe fatale et l'approcha de sa bouche avec une très

grande tranquillité. Ainsi mourut le grand et vertueux Socrate. « JULES GUÉRIN. »

LE HAVRE.

« J'ai été au Hâvre; j'ai vu la mer. Les vents étaient contraires; je n'ai pu voir aucun vaisseau entrer dans le port, mais j'en ai vu sortir plusieurs, entre autres un bateau à vapeur pour les côtes d'Angleterre. J'ai été étonnée de la vivacité avec laquelle il allait sur l'eau. J'ai vu les roues qui font aller le bateau; elles formaient une longue trace d'écume. On m'a dit que c'était à-peu-près comme quand la mer est agitée. J'ai visité un paquebot américain; il se nomme *le Henri*. Je suis descendue au fond par un escalier d'acajou à rampe de cuivre qui était claire comme de l'or. Au bas, il y a une grande salle qui contient les cabanes où couchent les passagers. Dans chaque cabane, il y a deux lits, l'un sur l'autre. L'office est à côté, les plats sont plaqués en argent et d'une grande propreté. On prétend que les Américains excellent dans ce genre de bâtiments. L'équipage est composé de nègres. J'ai été à la Hève, voir les phares. Il y en a deux. Je suis montée tout au haut, sur une terrasse où est placée la lanterne. C'est une espèce de belvédère où sont les quinquets qu'on allume tous les soirs. Les vaisseaux les aperçoivent de très loin. Au bas, il y a une salle, où l'on vend des coquillages et d'autres curiosités. J'ai vu des œufs d'autruche et différents ouvrages en coquilles, tels que des bourses faites entre deux coquilles, des pelottes faites de même, des roses faites avec des petites coquilles placées les unes sur les autres. Il y avait aussi des poupées, dont les habits sont faits avec de très petites coquilles de toutes couleurs, et sur lesquelles on jette de la poudre d'or, ce qui les rend fort brillantes. On m'a dit que c'était pour imiter la forme et les couleurs des vêtements des paludiers. Les paludiers sont les habitants des côtes de la Bretagne, et ce sont eux qui récoltent le sel sur les bords de la mer.

« Selon la mythologie normande, la Hève ou *Heva* était la compagne de la *Seine*, toutes deux nymphes de Cérès. Un jour qu'elles s'amusaient sur le bord de la mer et qu'elles fuyaient devant les flots, Heva aperçut Neptune, qui revenait des Orcades. A cette vue elle jeta un cri et avertit la Seine qui s'enfuit vers les prairies. Mais Neptune les avait vues, et charmé de la bonne grâce de la Seine, il la poursuivit. Au moment où il étendait la main pour la saisir, la nymphe implora le secours de Cérès, sa maîtresse. Aussitôt son corps se fondit en eau, son voile vert, que le vent poussait devant elle, est la cause pour laquelle ses eaux sont de cette couleur. Enfin la Seine fut changée en fleuve qui porte son nom. Heva fut si chagrine de la perte de sa compagne, qu'elle en mourut. Les Néréïdes lui élevèrent un tombeau de pierres blanches et noires qu'on dit être la Hève.

« VICTORINE P..... » (de Rouen.)

Parmi les lettres que je viens de relire, il en est plusieurs qui sont fort intéressantes pour moi, parce qu'elles me prouvent que ceux qui les ont écrites ont appris beaucoup de choses depuis quelque temps, mais qui le seraient moins pour mes lecteurs, parce que les détails que renferment ces lettres seraient peut-être insuffisants pour eux. Ce sont particulièrement celles de M. *Maurice de Vaines*, M[lle] *Quitterie L....*, de Seez; M[lle] *Hortense;* M[lle] *Valérie de V....*, de Vendeuvre.

Je crois enfin devoir mentionner, comme méritant d'être distinguées, les lettres, toutes plus ou moins intéressantes, de ceux de mes correspondants dont les noms suivent :

M[lle] *Mathilde Q.....*, de Marseille; M[lle] *Caliste B....*, de Mortefontaine; M. *E. Chevalier;* M[lle] *Félicie de la P....;* M. *Eugène Delisle*, de Périgueux; M[lle] *Marie de P....;* M[lle] *Alexandrine P.....*, de Rouen; M. *François Guizot.*

VARIÉTÉS.

Une de mes jeunes abonnées m'a demandé pourquoi les Nègres sont noirs. Elle avait d'abord pensé que cette couleur était chez eux un effet de l'ardeur du soleil, mais elle a appris depuis que c'était une erreur. En effet, les Nègres sont noirs dès l'instant de leur naissance, lors même qu'ils viennent au monde dans les contrées les plus froides. Je ne puis, à ce sujet, apprendre rien de plus à M[lle] Augusta S....., que ce qu'elle me dit elle-même en terminant sa lettre, c'est-à-dire que les Nègres sont noirs « parce que telle a été la volonté du Créateur, qui a tout prévu et tout arrangé pour le mieux. »

— Les élèves de l'institution de M. Morin, dans laquelle je suis charmé de compter des lecteurs, m'ont écrit pour m'annoncer qu'ils ne m'envoyaient pas leur souscription pour les incendiés de Salins, parce qu'ils en avaient fait une dans la maison même. Je saisis cette occasion pour féliciter ces jeunes gens des succès qu'ils ont obtenus, lors du dernier examen qui a eu lieu en présence des commissaires nommés par l'université, et des suffrages honorables qu'ils ont mérités, ainsi que leurs Instituteurs, de la part des chefs de l'instruction publique.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 9 OCTOBRE 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 24.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ÉTOILE TOMBANTE.

Un des plus magnifiques spectacles qu'il ait été donné à l'homme de contempler est celui du firmament pendant une de ces belles nuits où, sous un ciel pur et serein, les astres brillent de tout leur éclat. La vue de ces innombrables étoiles que l'œil humain, non seulement ne peut compter, mais dont il ne peut même apercevoir qu'une faible partie, plonge l'âme dans une profonde méditation où elle se perd. Quand on a devant soi l'immensité, c'est-à-dire, l'espace sans limites, il faut bien croire à l'éternité, c'est-à-dire, au temps sans bornes, sans commencement, sans fin. Alors, se recueillant dans sa faiblesse et comparant sa petitesse avec cette grandeur qui confond, son infirmité avec cette puissance infinie, l'homme ne trouve d'autre moyen pour satisfaire sa raison, son intelligence, ses desirs, son espoir, que de se prosterner et de dire: « O mon Dieu! »

C'était ce que je venais de faire, et j'étais demeuré absorbé dans un sentiment de pieuse et ravissante contemplation, sans m'apercevoir que je n'étais pas seul et que d'autres personnes près de moi regardaient le ciel, dans un silence religieux comme le mien. Nous étions sur une colline élevée, d'où l'œil plongeait dans le vallon sur des objets faiblement éclairés, que l'imagination pouvait revêtir de toutes les formes, et sur lesquels au reste mes regards se portaient peu, parce que, dans ce moment, mon âme était loin de la terre.

Tout-à-coup, je fus tiré de ma rêverie par l'aspect d'un météore lumineux, et par ce cri parti à côté de moi: « Une étoile qui file! »

C'était un jeune garçon que je n'avais point encore aperçu et qui se trouvait avec son père, sa mère et sa sœur, à dix pas du lieu où j'étais moi-même. Touché du silence qu'avaient gardé jusque là ces enfants, et qui m'attestait l'impression produite sur eux par ce spectacle sublime des œuvres de Dieu, je me sentis vivement intéressé en leur faveur et je me rapprochai involontairement. Alors j'entendis la conversation suivante:

« Ce que tu viens de voir, Alfred, dit le père, n'est point une étoile. — Comment, mon papa! répartit l'enfant; cela y ressemble cependant beaucoup. — Oui, reprit le père, mais tout corps lumineux vu à une certaine distance au milieu de l'obscurité, y ressemblerait également. Celui qui vient de nous apparaître a parcouru rapidement un espace assez considérable et a disparu tout-à-coup, comme une fusée d'artifice qui s'élance en traçant un sillon de lumière, éclate et s'éteint soudain. Avec un peu de réflexion, tu comprendras sans peine que les étoiles, qui sont très probablement des soleils, sans doute beaucoup

plus gros que le nôtre, et placés à des distances qu'on n'a pas le moyen de calculer, ne peuvent faire des mouvements ainsi apréciables pour nous et disparaître subitement à notre vue. L'étoile tombante que nous avons aperçue tout-à-l'heure et qui n'est point une véritable étoile, s'est perdue dans l'air à une distance très rapprochée de nous, car elle était dans notre atmosphère même. — En vérité, mon papa? Oh! expliquez-moi cela, je vous en prie. — Ces corps lumineux, mon ami, ne sont autre chose que des météores produits par quelque matière gazeuse inflammable, telle, par exemple, qu'un gaz nommé gaz hydrogène phosphoré, qui a la propriété de s'enflammer dès qu'il est en contact avec l'air. Ce gaz, ou quelque autre matière également combustible, se trouvant subitement dégagée et isolée de tout autre corps étranger, s'enflamme et brûle au milieu de l'atmosphère. On a remarqué que ces météores suivent en brûlant la direction du vent, et parcourent ainsi un certain espace, jusqu'à ce qu'ils soient consumés ou qu'ils s'éteignent. Ils présentent, en effet, dans leur course, l'aspect d'une étoile qui tombe, et peuvent produire cette illusion. C'est sur-tout une heure ou deux après le coucher du soleil qu'ils se manifestent, et ils sont plus fréquents et plus brillants dans les soirées des jours les plus chauds de l'été. — J'ai entendu parler quelquefois de *feux follets*, et d'après ce que vous venez de me dire, mon papa, je pense qu'il doit y avoir un certain rapport entre le phénomène auquel on donne ce nom et celui des étoiles tombantes? — Ce que tu dis n'est pas sans raison, répondit le père. Les *feux follets*, sur lesquels on a bâti bien des histoires merveilleuses, et dont on fait peur aux enfants et aux bonnes gens, sont produits par le gaz hydrogène phosphoré qui se dégage des marais d'eau croupissante, des lieux où sont des matières animales en putréfaction, et qui s'enflamme aussitôt qu'il se trouve en contact avec l'air. Il forme alors une petite flamme qui brûle en changeant de place au gré du vent, et qui a souvent causé de grandes frayeurs aux habitants ignorants et crédules des campagnes. Ce qui a donné lieu à beaucoup de contes terribles faits à ce sujet, c'est que, par une cause toute naturelle, on a souvent observé des feux follets dans les cimetières, ou dans des lieux redoutés à cause de leur insalubrité. — Je vous assure, mon papa, que je voudrais bien voir des feux follets, et que je n'en aurais pas la moindre peur. — J'ai assez bonne opinion de ton esprit, mon fils, pour n'en pas douter. Mais il est temps, mes enfants, de nous retirer; sauf à reprendre un autre jour notre conversation. — Ah! mon papa, nous venons de passer une soirée charmante... »

Je faisais à l'instant la même réflexion, et je me promettais d'écrire ce que je venais d'entendre.

ALPHONSE.

C'était l'hiver; la neige avait couvert la terre. L'air était vif, sec, très froid; mais le soleil brillait. Au milieu des jours sombres, ce jour pouvait passer pour beau. Dans toutes les familles, les petits enfants devinant à ce soleil qu'ils iraient à la promenade, sautaient, dansaient; c'était tout à-la-fois un moyen de s'échauffer et de montrer leur joie.

Nous ne les suivrons pas aux Tuileries, au Palais-Royal, au Luxembourg, où ils se répandent en foule. Depuis bien des mois on n'en avait tant vus dans nos jardins publics. Paris semblait leur appartenir. Toute cette génération, qui n'avait pas trois pieds de haut, était si agitée, qu'on la voyait presque suant dans ses courses sur la neige.

Qu'un seul nous occupe : le jeune Alphonse qui, dans les Champs-Élysées, s'arrête tout-à-coup, et suspend ses jeux. Sa figure devient d'abord étonnée et bientôt triste. Il avait vu venir de loin un petit Savoyard qui marchait à pieds nus en demandant l'aumône. « Ma bonne, pourquoi n'a-t-il pas de souliers? dit Alphonse, en s'approchant du pauvre petit, à peine vêtu, et qui tremblait de froid; sa maman le grondera, s'il mouille ainsi ses pieds dans la neige. — Ma mère est bien loin, dit le petit Savoyard en poussant un long soupir, elle est dans nos montagnes, et puis elle est vieille et si pauvre, qu'elle ne pourrait pas m'acheter de souliers. Je pourrais bien m'en acheter moi, mais tout l'argent qu'on me donne je le lui envoie; il suffit à peine pour elle; mes pieds nus lui donnent du pain. »

Alphonse, les yeux pleins de larmes, et pouvant à peine parler, s'assied sur une pierre, détache un de ses souliers, le donne au petit Savoyard et lui dit « Tiens, pauvre petit, voilà pour toi; je sais, grâce à maman, qu'il faut toujours partager avec les malheureux. Viens avec moi chez elle; elle est bien bonne, maman, elle aura bien soin de toi. Viens, je te donnerai la moitié de mes joujoux. Tu seras mon petit ami, et nous jouerons toujours ensemble. Viens, viens donc, » répétait Alphonse au petit Savoyard en le tirant par le bras. Le pauvre enfant pleurait et ne bougeait pas. La bonne prit Alphonse dans ses bras, le serra contre son cœur. Elle eut toutes les peines du monde à lui faire remettre son soulier. Il y consentit enfin, mais à condition que le petit Savoyard viendrait en chercher chez sa maman. La bonne céda. Alphonse, en marchant, soutenait le petit Savoyard, il aurait voulu que ses pieds ne touchassent pas la terre; il aurait voulu même le porter. Il arriva ainsi chez sa maman, qui l'embrassa tendrement et loua fort son bon cœur. Le petit Savoyard eut des souliers et de plus tout ce qui lui était nécessaire. Il est dé-

cidé qu'il restera toujours avec Alphonse qui l'aime, le soigne, et l'enrichit de toutes ses petites économies; le petit Savoyard les reçoit avec joie, pour les envoyer avec plus de joie encore à sa pauvre mère.

Mes amis, faites du bien aux pauvres; et sur-tout aux petits Savoyards, qui font passer à leurs mères la moitié de leur argent. Une bonne action vous en fait trouver deux. Vous soulagez à-la-fois la vieillesse et l'enfance.

L'ANE SAVANT.

FABLE.

A force de durs traitements,
Un pauvre âne, dans sa cervelle,
Avait enfin gravé certaine kirielle
De signes et commandements.
Il savait, à chacun, de façon telle ou telle,
Obéir ponctuellement,
Aller, venir, tourner, lever, baisser la tête,
Désigner la personne ou plus sage ou plus bête,
Faire maints tours enfin, pourvu qu'exactement
On suivît le même ordre en les lui commandant.
Pareille science, à tout prendre,
N'est rien qu'une routine. Eh oui;
Mais d'un âne, après tout, que voulez-vous attendre?
Je trouve, quant à moi, que c'est beaucoup pour lui.
Le fait est qu'il passait pour très grande merveille:
Lorsqu'il allait en foire avec son conducteur,
Vous eussiez admiré l'air profond et rêveur
Dont il faisait mouvoir son bonnet de docteur,
Et de chaque côté montrait un bout d'oreille.
Il attirait la foule, où chacun s'étonnait.
A le faire briller son maître était habile:
Chaque ignorant, chaque benêt
De bonne foi s'imaginait
Que ce pauvre âne raisonnait,
Et même on vit tel imbécille
Prétendre un jour qu'il le tenait
Pour premier savant de la ville.
Une semblable opinion
Était chose pour lui fort douce et fort utile;
Mais on concevra bien qu'il lui fut difficile
De soutenir long-temps sa réputation.
Certain jour de très bonne fête,
Notre âne sur la place attirait grand concours.
Un moment, par malheur, son maître perd la tête;
Des commandements et des tours
Il intervertit l'ordre et dérange le cours.
Alors voilà la pauvre bête,
Fidèle à sa routine, allant son train toujours,
Frappant du pied quand il faut braire,
S'égosillant lorsqu'il faudrait se taire,
Tournant, manœuvrant à rebours,
A chaque signe enfin faisant tout le contraire
De ce qu'il conviendrait de faire.
Ce fut au point, assure-t-on,
Que, pour désigner la plus sage
Des jeunes filles du village,
Il alla s'arrêter devant un gros garçon;
Et que, pour indiquer l'enfant le plus poltron,
Il s'en vint souffler au visage
Tout balafré d'un vieux dragon.
Chacun alors se prit à rire,
Chacun de bafouer le triste aliboron,
De huer son maître, et de dire:
« Retourne à l'école, beau sire;
« Et tâche de comprendre un peu mieux ta leçon. »

Dois-je ajouter qu'en plus d'une occurrence,
J'ai rencontré de petits sots,
Fort habiles en apparence,
Mais qui ne savaient que des mots
Assemblés sans raison et sans intelligence?
Hélas! avec ce faux savoir,
Tel qui peut, le matin, abuser l'ignorance,
Par tous les bons esprits sera sifflé le soir.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

J'ai été passer dernièrement quelques jours à la campagne, à six lieues de Paris. Parmi les jouissances que m'a procurées cette petite vacance, je dois mettre en première ligne le plaisir d'avoir rencontré une de mes jeunes lectrices, qui a coutume de me faire lire elle-même de temps en temps de fort jolies lettres, et que j'ai été charmé de trouver aussi bonne qu'elle est aimable.

Quoique je me fusse éloigné de Paris dans l'intention de prendre un peu de repos, il n'en fallait pas moins songer à faire mon journal du dimanche suivant, et j'eus l'idée de prier ma gentille correspondante de m'y aider en me faisant un petit article. Voici celui qu'elle me remit dès le lendemain:

« Je ne puis croire, mon bon Génie, que ce soit sérieusement que vous m'ayez demandé de vous faire un petit article pour votre journal; mais j'ai trop de plaisir à vous écrire pour ne pas vous prendre au mot; je profite donc de la permission pour vous envoyer encore de mon griffonage, et je vais vous rendre compte d'une petite course que j'ai faite avec maman et qui m'a vivement intéressée.

« Nous avons été voir un établissement où l'on fait éclore des œufs sans les faire couver et par le seul moyen de la chaleur. On nous fit entrer d'abord dans

une petite chambre entourée de rayons sur lesquels sont placés des paniers où sont rangés les œufs. La manière de chauffer cette petite étuve est fort ingénieuse. En dehors et contre la chambre, est un poële au-dessus duquel est un grand vase dans lequel on chauffe de l'eau. De ce vase part un tuyau qui tourne intérieurement tout autour de la chambre et revient aboutir dans le vase. L'eau, en s'échauffant, se change en vapeur qui s'élève et circule dans le tuyau; puis, redevenant liquide à mesure qu'elle se refroidit, elle retombe en eau dans le vase, par l'autre extrémité du tuyau. Là, cette même eau s'échauffe de nouveau, se réduit encore en vapeur, et suit toujours ainsi la même marche. C'est comme le sang qui circule dans les veines et qui reprend auprès du cœur de la force et de la chaleur.

« Les œufs restent dans cette étuve pendant vingt et un jour, autant que s'ils étaient couvés par une poule. Lorsqu'ils sont éclos, on laisse les petits poulets vingt-quatre heures sans manger; après quoi on les transporte dans un endroit moins chaud, où sont pratiqués des espèces de tiroirs séparés par le milieu. L'un des côtés de ces tiroirs est garni d'une peau de mouton; c'est dans celui là qu'ils passent la nuit. Le jour, on enlève la séparation et ils passent de l'autre coté. Ils restent quelque temps dans ces cages, ensuite on les transporte dans d'autres où ils sont tenus moins chaudement, et où ils s'habituent peu à peu à la température ordinaire. On peut faire éclore ainsi toutes sortes d'œufs. Il paraît que cette méthode était en usage chez les Égyptiens, où elle était d'autant plus sûre et plus facile que la température y est plus chaude. Aussi dit-on que les poulets y étaient à très bas prix.

« Je crains, mon bon Génie, d'avoir bien mal rempli vos intentions; mais si vous voulez me permettre de vous rendre compte quelquefois de ce que je verrai d'intéressant, il me deviendra plus facile de vous en faire le détail, et je réussirai peut-être mieux une autre fois à vous satisfaire. » « B. R. »

ANECDOTE.

Je connais un jeune garçon, nommé Louis, qui est élève du gouvernement dans un des colléges royaux de Paris. Il travaille de manière à contenter ses parents et ses maîtres; mais il se fait sur-tout remarquer par un caractère plein de douceur, de bonté, de complaisance, qui lui a acquis l'amitié de tous ses camarades à un degré extraordinaire. On en pourra juger par l'anecdote suivante qu'on m'a racontée de lui tout récemment.

Un jour, en entrant en classe, ce bon enfant, qui est quelquefois un peu étourdi, oublia d'ôter sa casquette, et ne s'aperçut qu'il l'avait sur sa tête que lorsqu'il fut assis à sa place. Alors il se hâta de la retirer et de la jeter loin de lui; mais par malheur, il la jeta maladroitement et elle alla tomber tout droit sur la table du professeur. Celui-ci fut surpris de ce mouvement, et pensant que c'était une mauvaise plaisanterie et un manque de respect de la part de l'élève, il le regarda sévèrement et lui dit: « Monsieur Louis, je vais vous donner un bulletin d'arrêts. » Les arrêts sont au collége une des punitions les plus redoutées. Aussitôt il se fait dans la classe un petit murmure, au milieu duquel on entend ces mots: « Des exemptions! des exemptions! » Tous mes lecteurs savent sans doute qu'on appelle *exemptions*, des petites cartes qui sont données en récompense aux élèves dont on est satisfait, et qui leur servent ensuite à s'exempter, en les rendant, des punitions qu'ils encourent. « Des exemptions! des exemptions! » répétaient les camarades de Louis, en fouillant dans leurs poches. Le professeur, étonné de ce mouvement général en faveur de Louis, jugea aussitôt qu'un élève si bien vu de ses condisciples, ne pouvait avoir fait avec une intention coupable la faute apparente qui venait de donner lieu à sa menace. Cependant il voulut voir jusqu'où irait le dévouement de ces jeunes gens. « Des exemptions! reprit-il; c'est qu'il m'en faut beaucoup. » A l'instant chacun, sans hésiter, donna toutes celles qu'il avait, et le bureau en fut couvert. « Mes amis, dit le professeur attendri, ce que vous venez de faire là est très bien, et ne fait pas moins d'honneur à votre camarade qu'à vous. Je vois bien qu'un enfant qui sait se faire aimer à ce point de ses égaux n'a pas pu vouloir offenser un de ses maîtres. Reprenez tous vos exemptions. Il n'y aura pas d'arrêts, et je prie Louis de venir me toucher la main. »

NOUVELLES.

La seule nouvelle que j'aie à donner à mes lecteurs n'en sera probablement pas une pour eux; c'est celle de la rentrée qui vient d'avoir lieu dans les colléges et les pensions, au commencement de ce mois. Voilà une nouvelle année scolaire qui commence. C'est le moment de former les bonnes résolutions. Quant au bon Génie, il fait des vœux sincères pour que ses jeunes amis travaillent bien et obtiennent des succès.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6

Dimanche, 16 octobre 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 25.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE CORAIL. LES POLYPES. L'ÉPONGE.

Il n'est peut-être pas un de mes lecteurs qui ne connaisse cette belle matière rouge, aussi dure que le marbre, assez brillante lorsqu'elle est polie, et à laquelle on donne le nom de *corail*. En la voyant travaillée par la main de l'artiste pour en faire des bijoux, on la prendrait pour une pierre; mais en l'observant dans l'état où on la retire de la mer, sous la forme de petits arbrisseaux sans feuilles, on croirait avoir sous les yeux une plante. Aussi quelques naturalistes anciens avaient-ils considéré le corail comme une production minérale, tandis que d'autres le regardaient comme appartenant au règne végétal. Un savant, nommé Peysonnel, dont les observations ont été confirmées par celles de plusieurs autres, tels que Réaumur et Bernard de Jussieu, a reconnu et constaté que le corail n'est ni une pierre, ni une plante, mais une production animale.

Je vous ai déja parlé, mes amis, d'une classe d'animaux qu'on appelle *mollusques*, qui présentent l'aspect d'une masse gluante, dont l'organisation est peu compliquée, et dont une partie est armée de coquilles qu'ils forment avec leur propre substance. Il existe d'autres animaux organisés d'une manière plus simple et plus imparfaite encore, relativement aux autres êtres. Ce sont ceux auxquels on donne le nom de *polypes*. Leur corps se compose d'une espèce de sac rempli d'une substance gluante semblable à une gelée, mais irritable et vivante. Une sorte de tube, ou canal, sert à recevoir et à digérer la nourriture qu'ils prennent, et n'a qu'une seule ouverture par laquelle ils avalent leurs aliments et rejettent leurs déjections. Autour de cette ouverture, se trouvent, ordinairement, plusieurs tentacules, ou petits bras, qui s'alongent et se retirent à volonté, et qui servent au polype à saisir sa proie, consistant en chétifs animaux comme lui.

Ces petits êtres existent en quantité prodigieuse au sein de la mer et de certaines eaux douces, et ils sont peut-être les plus nombreux dans la création. De même que les mollusques testacés, ils ont la faculté de se former, avec leur propre substance, des habitations qui se fixent sur des rochers au fond des eaux. La forme de ces habitations varie à l'infini; elles comprennent toutes les innombrables variétés des corps qu'on nomme *madrépores*, *corallines*, et qui présentent des milliers d'aspects divers. Tantôt ce sont des masses rondes, ou oblongues, ou irrégulières; tantôt ce sont des réseaux qu'on prendrait pour un ouvrage de l'art; ici, ce sont de larges feuilles découpées à jours et partant d'une même racine; là,

comme dans les coraux, ce sont de petits arbrisseaux d'un pied et même d'un pied et demi de hauteur, ayant une racine, un tronc et des branches. Chacun de ces différents *polypiers* sert d'habitation à une multitude de polypes qui vivent dans des petites cellules, dont ces corps sont criblés. Dans le corail, ces cellules se trouvent à l'extrémité des petites branches, et pouvaient être prises pour les fleurs de l'arbrisseau, lorsqu'on croyait qu'il appartenait au règne végétal.

Un fragment de polypier détaché de la masse s'accroit bientôt et en produit un nouveau. Cette multiplication est quelquefois si considérable que les polypiers forment dans la mer des bancs, des espèces de rochers, dans lesquels les ancres se brisent, et qui sont dangereux pour la navigation.

Maintenant que vous savez ce que sont les *polypes* et les *polypiers* en général, parlons du corail en particulier. Sa couleur est ordinairement d'un rouge vif. Quelquefois, il est rose ou jaunâtre; mais le premier est le plus estimé. Il se trouve en abondance dans la mer Rouge et dans la Méditerranée, attaché aux rochers dans toutes les directions possibles. Ce sont principalement les habitants de Marseille, de la Catalogne, de la Corse et de quelques autres îles de la Méditerranée qui en font la pêche, autour de la Sicile, à l'entrée de la mer Adriatique et sur les côtes de Tunis. Cette pêche a lieu pendant les trois mois des plus grandes chaleurs. Ceux qui la font sont nommés *corailleurs*. Ils se servent, pour cet objet, d'une machine qu'on appelle *salabre*, à Marseille, et qui consiste en deux forts bâtons mis en croix, au point de réunion desquels est attachée d'un côté une fort longue corde, et de l'autre un boulet ou autre corps pesant. A chacune des extrémités de ces bâtons, est fixé un filet de ficelle, à larges mailles, fait en forme de bourse ouverte, et les bâtons sont entourés d'étoupe dans toute leur longueur. On traîne cette machine sur les rochers. Les pieds des coraux qu'elle rencontre sont brisés, et les branches s'entortillent à l'étoupe ou tombent dans les filets. Quelquefois on plonge pour ramasser ce que la machine n'a pas entraîné avec elle. C'est ordinairement à soixante ou quatre-vingts pieds de profondeur, et quelquefois à plus de cent, qu'on pêche le corail.

On travaille beaucoup le corail à Marseille, mais c'est principalement dans l'Orient qu'on le débite. Il y sert à garnir les armes des guerriers, à faire des bijoux aux femmes, et des chapelets. Les Arabes n'enterrent pas un de leurs parents sans lui mettre un de ces chapelets dans les mains. Il est également fort recherché dans l'Inde et en Afrique. En France, il n'a beaucoup de valeur que lorsque la mode lui en donne. On en fait alors des colliers, des boucles d'oreilles, des agrafes, et autres objets de parure.

Après vous avoir entretenus, mes chers amis, d'un polypier qui offre une matière de luxe et d'agrément, il est juste de vous dire quelques mots de celui dont l'homme a tiré le parti le plus utile, de l'*éponge*. L'éponge est aussi l'habitation d'un polype, également formée par lui-même; mais au lieu d'être solide comme les autres, elle est fibreuse et molle. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'une éponge est percée d'une infinité de petits trous inégaux. Dans l'état naturel, ces trous sont remplis d'une matière gélatineuse qui est l'animal. Lorsque l'éponge est desséchée, elle a la propriété d'absorber l'eau et de la retenir, ce qui rend ce corps propre à une multitude d'usages domestiques. C'est dans la Méditerranée, autour des îles de l'Archipel de la Grèce, qu'on pêche en abondance les meilleures éponges. On les trouve fixées aux rochers, à cinq ou six toises de profondeur. Ce sont des plongeurs qui vont les y chercher, et qui ne s'enrichissent guère à ce métier, car ils sont, dit-on, dans la plus affreuse misère. Cette pêche se fait pendant l'été seulement. Lorsque les éponges sont retirées de la mer, on les lave à plusieurs reprises dans l'eau douce pour leur enlever l'odeur de marée; et c'est là la seule préparation qu'on leur donne.

Quelle immense variété dans les œuvres de la création! O mes enfants, quelle puissance et que de merveilles! Une chétive matière gélatineuse, renfermée dans les pores d'une éponge, est un animal qui vit, qui agit, et qui produit lui-même cette éponge!

LE DANGER DE LA MOQUERIE.

Rien n'est plus aimable, sans doute, que la gaieté de la jeunesse, mais elle doit être subordonnée à certaines règles de convenance, et il est fâcheux que l'étourderie naturelle à cet âge ne permette pas toujours de les observer.

Armand et Honorine de Saint-Gratien étaient de fort bons enfants; mais ils s'étaient livrés de bonne heure au plaisir de contrefaire tous les ridicules qui frappaient leurs yeux. C'était sur-tout devant les domestiques, trop souvent disposés à applaudir à ce genre de talent, qu'ils obtenaient des succès. Leurs parents attachaient peu de prix à cette facilité d'imitation qui, lorsqu'on ne songe point à la réprimer, peut devenir un dangereux présent de la nature. Insensiblement, elle entraîna nos jeunes gens si loin, que les infirmités naturelles ne furent plus respectées par eux, et que le plaisir d'entendre répéter qu'ils les imitaient avec une vérité frappante, leur fit oublier qu'il y a une légèreté bien coupable, ou une grande dureté de cœur, à tourner en ridicule le malheur et celui qui en est la victime.

Déja Armand et sa sœur avaient reçu plus d'une leçon. Un vieux maître, qui consacrait à leur instruction des soins presque paternels, les avait quittés, fatigué d'avoir à essuyer de fades plaisanteries et de mauvais jeux de mots, lorsqu'il s'agissait de prêter attention à des sujets intéressants. Les parents, instruits du motif de sa désertion, grondèrent vivement leurs enfants. Ceux-ci pleurèrent, mais ne tardèrent pas à retomber dans leur mauvaise habitude de tourner tout en raillerie. Ils éprouvèrent bientôt qu'elle peut avoir de graves résultats, et que l'un des plus certains est de refroidir l'affection de ce qui nous entoure, et de relâcher tous les liens de la société.

M. de Saint-Gratien reçut un jour un billet d'un de ses amis, de qui les enfants se réunissaient ordinairement aux siens, une soirée de chaque semaine. Cet ami priait, ce jour là, M. de Saint-Gratien de garder ses enfants chez lui. « Nous sommes très inquiets de mon plus jeune fils qui est gravement malade, disait-il, et je suis forcé de convenir que l'infatigable gaieté d'Armand et d'Honorine serait peu en harmonie avec la disposition de nos esprits. Mes enfants ont besoin d'amis qui partagent leur tristesse, et vous me pardonnerez de vous avouer que le penchant à la plaisanterie, qui distingue les vôtres, nous rendrait aujourd'hui leur visite plutôt importune que consolante. »

Armand et sa sœur ignoraient encore qu'il n'est point de liaison intime, sans la certitude de pouvoir mettre également en commun les peines et les plaisirs, et que celle qui ne subsiste que par le desir de s'amuser, et qui cesse le jour de l'adversité, ne mérite pas le nom d'amitié.

On leur doit cependant la justice de convenir qu'ils furent frappés de la lettre qu'avait reçu M. de Saint-Gratien, et que l'éloignement où leurs amis desiraient les tenir, étant dans l'affliction, fut pour eux une pénible leçon. La tristesse qu'ils en éprouvèrent donna à leur contenance quelque chose de réfléchi qui leur était peu ordinaire; et lorsque leur bonne les mena promener aux Tuileries, ils s'assirent très raisonnablement sur un banc et, pour la première fois, regardèrent les passants sans chercher à se moquer d'eux. Cette sage disposition durait encore, lorsque vint s'asseoir près d'eux une dame âgée, un peu contrefaite, qui paraissait ce qu'on appelle une femme comme il faut, bien que son costume annonçât qu'elle ne suivait pas exactement les modes. Elle donna quelques ordres à un vieux valet-de-chambre qui l'avait accompagnée, et dont la perruque poudrée et l'accent picard commencèrent à ramener le sourire sur les lèvres de nos étourdis. La dame, sans avoir l'air de le remarquer, entama avec eux une conversation aussi spirituelle qu'obligeante, tandis que la bonne tricotait sur le même banc. Les manières bienveillantes de l'inconnue excitèrent la confiance d'Honorine et de son frère. Elle prétendit remarquer sur leur physionomie les traces récentes d'un vif chagrin, et ils finirent par lui avouer celui qu'ils venaient d'éprouver, ainsi que le vilain défaut qui en avait été la cause. « Assurément, ajoutèrent-ils, nous en sommes bien corrigés. — Non pas encore parfaitement, reprit l'inconnue avec un sourire un peu malin; mais votre guérison avance. A mon âge l'expérience tient lieu du don de lire dans l'avenir, et j'ose vous prédire, mes jolis enfants, qu'avant la fin de la journée, vous aurez encore une terrible rechute de ce mal qui paraît en vous si invétéré; mais ce sera la dernière. » On plaisanta beaucoup de cette prédiction. Le vieux valet-de-chambre vint reprendre sa maîtresse, qui se sépara de nos deux enfants de la manière la plus amicale.

A peine les jeunes de Saint-Gratien étaient-ils de retour à la maison, qu'ils racontèrent, à une femme-de-chambre et à sa fille qui travaillaient dans l'antichambre, la rencontre qu'ils avaient faite aux Tuileries. On commença par faire l'éloge de la dame inconnue; puis, sans y réfléchir, on contrefit sa manière de parler, car elle avait aussi un peu d'accent; puis on contrefit ses gestes. Le patois de son domestique fut imité de la manière la plus plaisante. La gaieté des spectateurs s'animait peu à peu. Pour la rendre plus complette, Honorine et son frère ne purent résister au desir de chercher, dans la garderobe de leurs parents, de quoi se costumer à-peu-près comme les personnages qu'ils voulaient représenter. Les cheveux crêpés sur les racines, le bonnet à bec de la vieille dame, tout fut imité; et, il faut l'avouer, la difformité qui soulevait sa mantille de dentelle, rien ne fut oublié. Armand, poudré à blanc, une canne de jonc à la main, et traînant un peu la jambe droite, présenta respectueusement le bras à sa maîtresse. Ils en étaient au second tour de chambre; tous les domestiques attirés par les éclats de rire de la femme-de-chambre venaient de monter, lorsqu'un coup de sonnette retentit violemment à la porte, et suspendit pour un moment la gaieté générale. On alla ouvrir, et je laisse à penser à mes lecteurs quel fut l'étonnement du frère et de la sœur, lorsqu'ils entendirent une voix, qu'ils reconnurent parfaitement bien, dire au domestique: « Avertissez M. de Saint-Gratien que sa tante est arrivée d'Amiens. » Quel trait de lumière, bon Dieu! On attendait en effet leur grand'tante, marraine d'Honorine, et qui l'avait toujours comblée de témoignages d'affection, quoiqu'elle ne l'eût pas vue depuis huit ans, parce qu'elle habitait la province. Avertie, par le vieux maître dont nous avons parlé, du défaut qui dominait des neveux

qu'elle chérissait, elle avait desiré, en leur parlant sans être connue d'eux, s'assurer si du moins ils avaient un bon cœur. En un mot, c'était la dame contrefaite des Tuileries.

On peut facilement se figurer la honte et le saisissement des deux enfants, surpris ainsi se moquant d'une infirmité naturelle, de la meilleure et de la plus respectable des femmes, de la proche parente de leur père, qui ne leur avait jamais fait que du bien, qui ne leur avait donné que de preuves d'amitié!..... Armand, pâle, éperdu, essaya de s'enfuir. Honorine, prête à se trouver mal, tomba aux genoux de son excellente tante, qui la soutint dans ses bras, et lui dit, avec autant de grâce que de bonté : « C'est la dernière crise que je vous avais prédite; maintenant, je réponds de votre guérison. » Il est inutile d'ajouter qu'en effet elle fut complette, et que nos deux enfants se rappelèrent toujours cette scène, pour ne plus oublier que la gaieté doit être sans malice, si l'on veut qu'elle ne coute jamais ni regrets ni larmes.

**.

VARIÉTÉS.

Voici l'extrait d'une lettre que j'ai reçue d'Angers :

« Parmi les fêtes qui ont eu lieu à Angers, à l'occasion des distributions de prix dans les institutions de jeunes demoiselles, je veux signaler au bon Génie celle qui a été offerte par Mme Le Hardelay, dans le quartier qu'on nomme *la Cité*. C'est, comme vous vous en doutez, le quartier qui formait l'ancienne ville. Le château, avec ses dix-huit grosses tours, bâti par les rois Philippe-Auguste et Saint-Louis, est là tout près, et son aspect reporte aux vieux souvenirs de la monarchie.

« Les rues de cette cité sont tortueuses et bordées des antiques demeures des nobles familles du pays. C'est dans un de ces gothiques logis, restauré par la main d'un habile architecte, et au fond d'un jardin dont les arbres sont surchargés de fruits, que la distribution des prix a été faite, sous la présidence de Mgr. l'évêque d'Angers. MM. les grands-vicaires y ont assisté ainsi que M. le curé de la paroisse de Saint-Maurice, dont l'église fut construite par le bon roi René, qui fut maître en même temps de l'Anjou et de la Provence.

« La distribution a été précédée d'examens sur toutes les parties de l'enseignement, et des élèves, même de l'âge le plus tendre, se sont fait remarquer par des réponses si claires et si précises, que vous en eussiez été vous même émerveillé.

« Je pourrais vous dire les noms des jeunes personnes qui ont obtenu le plus de prix; mais vous les trouverez imprimés dans le programme. »

— J'étais dernièrement à la campagne, chez Mme de M.... Se trouvant entourée de ses enfants, elle s'amusait à se faire donner par eux des *bouquets*, à la condition qu'ils justifiassent, par une raison quelconque, le choix qu'ils faisaient de telle ou telle fleur. Je citerai seulement la réponse de l'aimable petite Félicie, âgée de huit ans. Lorsque ce fut son tour de parler, « Maman, dit-elle, je te donne une jacinthe, parce que cette plante fleurit à la maison; elle te tiendra compagnie l'hiver. » La mère donna un tendre baiser à sa fille, se plaisant à trouver du rapport entre la jacinthe et sa Félicie.

— Je connais un aimable et bon jeune homme, pour lequel j'ai beaucoup d'amitié, et qui vient de ressentir un très profond chagrin, en rentrant dans sa pension à la fin des vacances. Qu'on ne pense pas que le dégoût de l'étude et du travail ait eu la moindre part à ce chagrin; non, il n'a pas eu d'autre cause que le regret de se séparer de sa mère, de son père, et de sa sœur. Si je ne craignais de commettre une indiscrétion, je pourrais citer des mots et des faits bien touchants qui l'attestent. Depuis huit jours, le pauvre enfant n'a pas encore pu se remettre de ses émotions. Cette sensibilité est bien aimable, bien touchante, bien propre à exciter un vif intérêt; cependant, je dois dire à mon jeune ami qu'il ne serait pas sage de s'y abandonner sans faire aucun effort pour en maîtriser les effets. Cette sensibilité ne perdra rien du charme qu'elle doit avoir pour lui et pour les autres, en s'associant à la raison et à la fermeté. Elle conservera ainsi la même douceur, elle lui procurera les mêmes jouissances, et elle s'ennoblira du courage et de la dignité qui conviennent à l'homme; tandis qu'au contraire, s'alliant à la faiblesse, elle peut devenir un obstacle à ses travaux, à ses succès, à la satisfaction qu'il desire donner à ses parents. Il arrive souvent, dans la vie, que le cœur est obligé de faire des sacrifices au devoir; quel moyen alors de remplir ces devoirs pénibles, si l'on n'a pas acquis un peu d'empire sur sa sensibilité? J'espère que mon jeune ami ne me saura pas mauvais gré de ces réflexions, et même qu'elles lui seront utiles. Je sais que plusieurs de ses camarades ont plaisanté sur son chagrin; cela ne me donne pas une très bonne opinion de leur caractère; mais qu'il ne s'en affecte pas: son chagrin, jusqu'ici, n'a rien que d'honorable et d'intéressant. Je sais que d'autres ont cherché à le consoler, en prenant part à sa peine, et en s'efforçant de lui procurer des distractions; ceux-là, je suis tout prêt à les aimer.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 23 OCTOBRE 1825.

IIe ANNÉE. N° 26.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES NUAGES. LA PLUIE.

LA NEIGE. LA GRÊLE.

Quoique le mois d'octobre ait été beau cette année à Paris, le ciel s'est, depuis quelques jours, couvert de nuages qui nous ont annoncé l'approche de la saison des pluies; et ceux de mes lecteurs qui ont coutume de se lever de bonne heure, ont pu voir que nous étions déja visités le matin par les brouillards. C'est probablement une observation de ce genre qui a donné lieu à cette question, qu'on m'a adressée: *Qu'est-ce que les nuages et les brouillards, et comment se forment-ils?*

Je vais tâcher d'y répondre, en m'exprimant le plus clairement qu'il me sera possible.

A la surface des eaux de la mer et de toutes celles qui sont sur le globe, il s'opère presque continuellement, et sur-tout pendant la présence du soleil sur l'horizon, une évaporation; c'est-à-dire, qu'une partie de ces eaux se réduit en vapeur et s'élève sous cette forme dans l'atmosphère, qui en contient toujours une certaine quantité.

Tant que l'eau, réduite ainsi à l'état de vapeur, se trouve mêlée à l'air de l'atmosphère, elle ne trouble point la transparence de ce fluide et y est, par conséquent, imperceptible. Elle y séjourne ainsi, jusqu'à ce que, de nouvelles causes venant à agir, elle reprenne son premier état. Alors cette vapeur, redevenant liquide, commence par former des petits globules d'eau, creux dans leur intérieur, et qui sont assez légers pour pouvoir se soutenir dans l'air, comme s'y soutient quelquefois une bulle de savon. Ces globules, en se formant, se rapprochent, se rassemblent, en masses visibles et mobiles, qui troublent la transparence de l'air, qu'on y voit se mouvoir, changer de figure et suivre l'impulsion du vent. Ces masses, lorsqu'elles sont près de terre, sont ce qu'on nomme les *brouillards*, et elles présentent quelquefois un assez beau spectacle, dans les pays de montagnes. Dans ces pays, il arrive souvent qu'en gravissant un lieu escarpé, on se trouve au-dessus de la région des brouillards; on retrouve alors sur sa tête un ciel pur et un soleil brillant, tandis qu'on voit au-dessous de soi les brouillards se promener dans les vallées, ou bien les remplir entièrement, comme une mer au-dessus de laquelle s'élèvent, semblables à des îles, les sommets des montagnes.

Lorsque ces mêmes globules d'eau, qui se séparent ainsi de l'air, sont assez légers pour pouvoir se soutenir à une certaine hauteur dans l'atmosphère, ils y forment ce qu'on appelle les *nuages*.

Quand ensuite ces nuages s'épaississent, soit par l'action des vents, soit par la raréfaction ou la condensation de l'air qui les supporte, les globules dont ils sont composés se réunissent, crèvent, et forment des gouttes d'eau qui, étant plus pesantes que l'air, tombent sous la forme de *bruine* ou de *pluie*, suivant leur grosseur.

J'ai eu déja l'occasion de dire que les régions supérieures de l'atmosphère sont plus froides que les régions voisines de la terre. Eh bien, quand la région dans laquelle se fait la résolution d'un nuage en gouttes d'eau, est à une température au-dessous de zéro du thermomètre, c'est-à-dire au-dessous du terme de congélation, les gouttes de pluie se congèlent sous la forme de petites aiguilles disposées en étoiles, qui se grouppant ensemble forment des flocons de *neige*.

S'il arrive que, dans leur chute, ces mêmes gouttes d'eau éprouvent un grand degré de froid, elles passent à l'état de glace parfaite, et il en résulte ce qu'on appelle la *grêle*.

Mes lecteurs n'auront sûrement pas de peine à comprendre qu'il doit se former beaucoup plus de nuages au-dessus des mers, des lacs, des rivières, des lieux bas et humides, qu'au-dessus des lieux secs et élevés. Cela est tout simple, puisque là où il y a plus d'eau, l'évaporation doit être plus abondante. C'est donc sur-tout au-dessus de la mer que les nuages se renouvellent plus rapidement. Il est aisé de concevoir, dès-lors, que les vents qui viennent du côté de la mer sont ceux qui nous amènent le plus de nuages et, par conséquent, des pluies continuelles. Ainsi, pour nous, à cause de notre position géographique, les vents qui nous apportent le mauvais temps, c'est-à-dire, la pluie, ou la neige, ou la grêle, sont le vent du Sud, parce qu'il passe sur la Méditerranée, et le vent d'Ouest, parce qu'il nous amène les nuages de l'Océan.

C'est quelquefois un magnifique et imposant spectacle que celui que présentent les nuages, soit lorsqu'ils sont rapidement poussés par les vents et promènent avec vitesse leurs masses sombres dans l'atmosphère, soit lorsque le soleil les dore de ses premiers rayons, ou les colore d'un rouge vif, à son coucher. J'ai rencontré assez souvent des jeunes personnes qui passaient beaucoup de temps à regarder les nuages, au lieu d'étudier leurs leçons, mais bien moins pour y admirer les tableaux dont je viens de parler, que pour y découvrir des figures d'hommes ou d'animaux, variant à chaque instant au gré du vent, et un peu aussi au gré de leur imagination. Je ne trouve pas mauvais qu'on regarde les nuages, mais je pense qu'on peut choisir pour cela d'autres instants que ceux qui doivent être consacrés à l'étude. Ceci soit dit sans offenser personne.

MOTS A L'OREILLE.

La réflexion, le jugement, la parole, distinguent l'homme des animaux; et le ciel, en lui faisant ces dons précieux, a permis que sa volonté dirigeât l'usage qu'il en peut faire.

Toutes les facultés dont il a plu à la Providence d'orner la nature humaine, deviendraient inutiles ou dangereuses, si la sagesse et la vertu n'en règlaient pas l'emploi.

C'est ainsi que les meilleurs matériaux ne peuvent être mis utilement en œuvre que par un savant ouvrier; dans des mains inhabiles, ils perdent tout leur prix.

**.

LES PETITS IMPRUDENTS.

J'étais, il y a deux ans, dans la petite ville d'Honfleur, joli port de mer, situé à l'embouchure de la Seine, et à peu de distance du Hâvre. J'y fus témoin d'un événement qui pensa être bien funeste et qui remplit de tristesse tous les spectateurs. Je suis sûr que mes jeunes lecteurs n'en liront pas le récit sans un vif intérêt.

Cette ville, ainsi que tous les ports de mer, renferme un grand nombre de pêcheurs, dont les barques, plus ou moins petites, sont souvent échouées sur le rivage, attendant que le retour de la marée les relève et les remette à flot. Je vis, un jour, plusieurs personnes rassemblées sur la plage; j'allai m'informer de ce qui causait l'agitation que je remarquais en elles, et qui paraissait avoir pour objet une très petite barque que la marée montante avait éloignée du rivage, et que le vent poussait en pleine mer. On m'apprit que trois enfants de pêcheur, dont l'aîné avait 15 ans, étaient venus s'amuser sur le rivage. Le plus âgé, malgré les recommandations de sa mère, s'était établi à quelque distance de là, à jouer aux cartes avec de jeunes matelots, qui sont toujours très désœuvrés quand les bâtiments sont au port. Il ne s'était pas aperçu que ses deux jeunes frères, âgés de 10 et 5 ans, étaient montés dans la barque dont j'ai parlé, et qu'ils s'amusaient à faire agir le gouvernail, de manière à seconder les efforts du vent, qui les éloignait de terre. Lorsque ces pauvres enfants se sentirent soulevés par les vagues et rapidement poussés en pleine mer, ils se mirent à crier et à appeler leur frère qui, trop occupé de son jeu, ne les entendit pas. D'ailleurs le vent emportait leur voix. Au moment où j'arrivai sur le rivage, plusieurs personnes entouraient leur mère au désespoir, et cherchaient

inutilement à la rassurer sur un danger si imminent. Les cris de cette malheureuse femme attirèrent son mari qui courut en vain pour trouver une barque, avec laquelle il eût tenté de rejoindre ses enfants. Elles étaient toutes en mer, et, pendant cette infructueuse recherche, celle qui faisait l'objet de notre anxiété, paraissait toujours diminuer de grosseur, et bientôt un temps brumeux la fit entièrement disparaître à notre vue. Qui pourrait rendre l'angoisse affreuse de ces malheureux parents? Leur fils aîné, pâle, consterné, s'accablant lui-même de reproches qu'il avait trop mérités, voulait s'élancer à la mer et tenter de rejoindre ses frères à la nage ou de périr avec eux. La mère, le tenant embrassé, le suppliait de ne pas la priver de son unique enfant... « Car je « ne reverrai jamais les autres, disait-elle; pauvres « innocents! moi, qui vous ai nourris de mon lait, « qui vous ait tant soignés!... Je ne puis maintenant « venir à votre secours, ni vous empêcher de mourir « de froid et de faim. Vous ne pourrez exister long-« temps... Chaque minute qui s'écoule est peut-être la « dernière!... » Ses sanglots lui coupaient la voix, et nous ne pouvions retenir nos larmes, à la vue d'une si juste et si touchante douleur. Tout-à-coup, cette mère infortunée, comme inspirée par une pensée consolante, essuie ses yeux, fend la foule, qui se rassemble autour d'elle, et précipite ses pas vers un lieu d'où elle semble attendre du secours.

Près d'Honfleur, est une côte élevée qui domine la mer; de beaux arbres, un frais gazon, une vue ravissante, font de cet endroit un séjour enchanté. C'est là que la piété a consacré une chapelle à *Notre-Dame-de-Grâce*. On la surnomme *l'Étoile de la mer*. Un crucifix, élevé sur le bord même où la côte descend rapidement au rivage, signale de loin, aux marins, le voisinage de la chapelle protectrice, objet, à plusieurs lieues à la ronde, d'autant de confiance que de respect. De nombreux pélerinages s'y font journellement, et des tableaux, où la reconnaissance, au défaut du talent, a représenté les différents périls dans lesquels des marins ont invoqué Notre-Dame-de-Grâce, tapissent ses murs. Là, plusieurs fois dans l'année, et sur-tout lorsque les équinoxes et les tempêtes communes dans l'hiver, font retentir ces bords des mugissements de l'Océan, une mère éplorée vient y prier pour le retour de son fils; une épouse inquiète y amène ses jeunes enfants, afin que leur innocence obtienne que le ciel protège les jours de leur père, parti pour un voyage de long cours. Le vieillard infirme s'y traîne sur ses béquilles, et le premier soin du hardi matelot échappé à la mort, est de gravir, pieds nus, la côte escarpée, et de venir accomplir dans la chapelle, le vœu qu'il fit au milieu du danger.

C'est là que la mère désolée, dont nous retraçons l'histoire, s'agenouille et prie toute la nuit : en vain le vent siffle, la tempête se déchaîne et ébranle les murs de la chapelle. En vain les heures se sont écoulées, et tout lui dit qu'il est impossible que deux enfants, seuls, dans une frêle nacelle, aient pu échapper aux périls réunis qui les menaçaient; sa raison est convaincue, mais la foi soutient encore la malheureuse mère, et la presse d'invoquer cette puissance qui dédaigne le secours des hommes, et qui peut commander aux flots agités. Cette foi, dernier trésor que la piété garde au malheur, ne sera pas trompée. Déja le jour a paru. Des voix se font entendre. Elle reconnaît celle de son fils aîné, de son mari... Ils l'appellent, ils s'écrient que *les petits sont revenus;* et, avant qu'elle ait demandé aucune explication, tous trois se prosternent devant l'image de Notre-Dame-de-Grâce, et font vœu d'y passer la nuit en prière, à pareille époque chaque année.

Moi, qu'une triste curiosité, depuis la veille, conduisait sans cesse sur le rivage, j'appris de la foule émerveillée, que le bateau Passager qui vient chaque matin du Hâvre à Honfleur, ramenait à l'instant les deux enfants perdus. Par un bonheur inoui, la veille, au moment où le jour finissait, le vent qui les chassait en pleine mer, vint tout-à-coup à changer, et les poussa dans les jetées du Hâvre. Les pauvres enfants, transis de peur et de froid, ne pouvaient rien pour eux-mêmes. L'aîné, déja instruit à l'école paternelle, avait eu le bon sens de ne pas même essayer de se servir d'une petite voile qui était dans la barque et qui, mal gouvernée, aurait pu la faire chavirer. Le plus petit pleurait en appelant sa mère, et se tenant tous deux embrassés, ils avaient le sentiment de leur danger et ne se croyaient à portée d'aucuns secours.

A l'instant où le vent changea, quelques marins, errants sur la jetée du Hâvre aperçurent cette petite barque ballottée par les flots, et ils s'étonnèrent que personne ne la dirigeât. Aussitôt, ils en mirent une autre à la mer, et ils eurent bientôt rejoints nos pauvres enfants, qui serrés l'un contre l'autre, n'attendaient plus que la mort. Amenés à terre, chacun voulut savoir comment ils se trouvaient là, et une foule curieuse commençait à se presser autour d'eux, lorsqu'un bon marchand qui logeait sur le quai, observa qu'il valait beaucoup mieux leur donner à souper que de les faire causer. Il s'en empara, en eut le plus grand soin, et le lendemain à la pointe du jour, il les confia au capitaine du Passager, qui les ramena à Honfleur. Au moment où ils arrivèrent, leur lamentable histoire faisait le sujet de toutes les conversations, et on les croyait engloutis dans les flots.

Je laisse à mes jeunes lecteurs le plaisir de se figu-

rer la réunion de la mère et de ses enfants; il serait difficile de bien exprimer ce qu'offre de touchant un pareil moment, et il me semble qu'il y a mille douceurs à le deviner. **.

LE JEUNE CHAT ET LE CASTOR.

FABLE.

Un jeune chat, de mine fort jolie,
Avait d'un jeune maître obtenu la faveur.
Caresses, lit mollet, jeux, cuisine choisie,
Rien ne manquait à son bonheur.
Minon sur une mouche exerçait son adresse,
En ronflant, satisfait, arrondissait son dos,
De son corps avec grâce étalait la souplesse,
Et d'éloges comblé se livrait au repos.
« Par ma foi, le destin, disait-il en lui-même,
« M'a dans ce monde bien traité. »
L'Épicure fourré goûtait le bien suprême,
De tout travail exempt, ivre de volupté.
L'excès de l'embonpoint seul néanmoins l'obsède;
On consulte la faculté;
Un exercice doux est prescrit pour remède.
Quels soins n'exige pas cette chère santé?
Un jour donc qu'en sa compagnie,
Le promenait son maître, écolier, jeune fou,
Voilà qu'au sein de la prairie,
S'égare en gambadant notre pauvre matou.
L'étourdi plus à lui ne pense,
Seigneur chat reste abandonné;
Mais il s'endort dans l'espérance
D'être au logis sans délai ramené.
A son réveil, dans tout le voisinage,
Il appelle en criant: *Mihahou! mihahou!*
Nul ne répond. Il faut entreprendre un voyage;
Aller... aller... il ne sait où.
A pied, le ventre creux, le cœur plein de déboire,
Il s'achemine lentement.
Pour comble de malheur, survient une nuit noire,
Et sa frayeur s'accroît à tout moment.
Mais voici qu'un orage éclate;
La pluie inonde son manteau,
Dans la boue il trempe sa patte,
L'épine du chardon écorche son museau.
Ah! quel usage faire, en détresse pareille,
Des frivoles talents qu'on admirait en lui?
Sur un coussin, hier, il sautait à merveille;
Dans les sillons il s'embourbe aujourd'hui.
Enfin du jour il revoit la lumière;
L'espoir renaît dans son cœur agité.
Il aperçoit, tout près de la rivière,
Un petit logis habité:
Maisonnette propre et jolie,
Construite avec un art nouveau;
Au-devant gentille prairie,
Sur la porte gentil berceau.
Il s'en approche; avec la patte
Tout doucement il gratte:
Peut-être est-il quelque ermite au-dedans!
Soudain paraît le maître de céans;
Gros, carré, museau court, de couleur un peu rousse,
D'un véritable ermite il a le vêtement;
Bonne santé d'ailleurs, humeur joyeuse et douce,
En lui n'annoncent point un sombre pénitent.
«Permettez-vous, Monsieur? dit Minon.-Oui, sans doute,
« Entrez, mon cher; répond l'autre fort poliment.
« — Pourrais-je aussi de quelque croûte
« Régaler ma bien longue dent?
« — Le peu que je possède est à votre service;
« Mangez, buvez, dormez, usez en liberté
« Des droits sacrés de l'hospitalité!
« — Ermite généreux! que le ciel vous bénisse! »
S'écrie en miaulant Minon ressuscité.
Minon d'un frais poisson fait excellente chere,
D'eau limpide se désaltère;
Puis, il se roule sur le foin,
Il sèche son dos avec soin,
Avec sa griffe il se vergette
Et fait toilette
Bien propette;
Puis, rôdant d'un pas lent, d'un regard curieux,
Il observe tout à la ronde:
Le luxe nulle part ne vient frapper ses yeux;
Par-tout le nécessaire abonde.
Lions enfin un peu la conversation:
« Monsieur, je suis charmé de votre connaissance.
« Puis-je, sans indiscrétion,
« De mon hôte savoir le rang et la naissance?
« Quel maître dirigea votre éducation?
« De cette maison de plaisance
« On vous fit le cadeau?... Quels sont les protecteurs
« Qui vous ont préparé cette heureuse abondance?
« Comment êtes-vous seul? où sont vos serviteurs?
« — Je suis seul en effet, et tout est mon ouvrage,
« Je m'appelle Castor, naquis sur ce rivage,
Lui répond l'ermite surpris;
« Cette maison, je l'ai bâtie,
« Ce poisson, dans le fleuve aujourd'hui je l'ai pris;
« Mon serviteur est ma propre industrie:
« Mon maître fut *Nécessité;*
« Je vis du travail et je l'aime,
« Je sais dans mes besoins me suffire à moi-même;
« Je ne fus point enfant gâté. » B. G.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er novembre 1824, pour un an, ou du 1er mai 1825, pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'octobre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 6 novembre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 30 OCTOBRE 1825.

IIe ANNÉE. N° 27.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE BRIQUET.

L'hiver approche; le froid commence à se faire sentir; l'humidité répandue dans l'air pénètre dans les appartements; de toute part on rallume le feu dans les cheminées et dans les poëles, et quelque triste que paraisse la saison des frimats, on revoit avec plaisir ce foyer pétillant, autour duquel il est si doux de se rassembler, pendant que le vent mugit au dehors et que la pluie tombe par torrents. Il n'est personne qui n'aime le coin du feu, les occupations tranquilles qu'il égaye, les amusements qu'il anime, les récits qui se font à sa lueur, les réflexions qu'il provoque. Parmi ces réflexions, j'en sais une qu'aucun de mes lecteurs ne peut manquer de faire, c'est qu'il y a des malheureux qui ont froid et qui n'ont pas de foyer. Cette pensée est affligeante sans doute, mais, quant à moi, je ne crains pas de m'y arrêter, car je sens qu'elle peut produire en moi trois bons effets: le premier, de me rappeler la reconnaissance que je dois à Dieu, pour m'avoir accordé des biens et des avantages que tous les hommes ne possèdent pas; le second de me faire sentir qu'en m'accordant ces privilèges, Dieu m'a imposé le devoir de secourir, autant qu'il est en moi, ceux qui en sont privés; le troisième enfin, de me faire rougir de moi-même, lorsque je serais tenté de me plaindre pour quelques légères privations, ou quelques petites contrariétés.

Telles furent les réflexions que je fis, il y a deux jours, en rentrant chez moi tout mouillé, ayant reçu une averse, sans parapluie, et sans avoir pu rencontrer une voiture quelconque pour me ramener. J'espérais trouver du feu pour me sécher et me réchauffer; mais tout le monde était sorti, et il ne restait pas une étincelle dans aucune cheminée. Je fus d'abord tenté de murmurer, mais je pensai aussitôt à ceux qui n'ont pas de bois, et je me dis: « De quoi te plains-tu, puisque tu as là du bois et un briquet? » Je me mis donc à battre le briquet, j'allumai un bon feu, et tout en me chauffant, je songeai à faire un article pour le prochain numéro du journal. « Eh! vraiment, pensai-je tout-à-coup, c'est bien le moment de parler, à mes bons petits lecteurs, de cet utile instrument qui vient de me rendre un si grand service. Je suis sûr que, parmi eux, il s'en trouve beaucoup qui ont vu souvent battre le briquet, qui se sont amusés à le battre eux-mêmes, sans savoir ce qu'est un briquet, et comment il donne du feu. Eh bien, je vais le leur dire. » Alors, sentant mes doigts bien dégourdis, je me mis à écrire ce qui suit, et à quoi je viens aujourd'hui d'ajouter ce préambule.

Il faut d'abord, mes chers enfants, que vous sachiez

deux choses; la première c'est que les corps s'échauffent par le choc et par le frottement. Il n'est pas un écolier qui n'en ait fait l'expérience, soit en battant la semelle pour se dégourdir les pieds, soit en se frottant les mains pour les réchauffer. Cette chaleur produite par le frottement peut aller assez loin pour enflammer les corps combustibles. Des voyageurs ont raconté qu'ils avaient vu des peuples sauvages allumer du feu, en frottant un morceau de bois tendre avec un autre morceau de bois plus dur, taillé en pointe, et qu'ils faisaient tourner vivement entre leurs mains. J'avais lu cela étant écolier, et voulant m'assurer que le fait était possible, j'en fis l'essai sur un banc de sapin de ma classe, que je frottai vigoureusement avec un bâton. Je vis noircir et fumer le banc, à l'endroit frotté; mais on ne jugea pas à propos de me laisser pousser plus loin mon expérience. Depuis, j'ai vu plusieurs fois le moyeu d'une voiture, après avoir descendu rapidement une côte, être tellement échauffé par le frottement de l'essieu, qu'il fumait très fort et aurait probablement pris feu, si l'on n'avait eu la précaution d'y jeter plusieurs seaux d'eau.

La seconde chose qu'il faut que vous sachiez, c'est que les métaux, et par conséquent le fer, sont des corps combustibles; je crois vous l'avoir déja dit, en vous parlant de ces corps en général.

Ceci posé, vous allez comprendre tout de suite ce que c'est qu'un briquet.

Un briquet n'est autre chose qu'un morceau de fer, ayant la forme d'un anneau alongé, dans lequel on peut passer plusieurs doigts, pour le saisir et le tenir ferme.

Pour battre le briquet, on se sert d'une pierre appelée *silex*, qui est plus dure que le fer. On place sur cette pierre, ou au-dessous, un morceau d'amadou, substance qui s'allume très facilement et qui provient d'un champignon nommé *agaric*. Tenant d'une main la pierre et l'amadou, on frappe de l'autre, avec le briquet, cette même pierre, en ayant soin que le choc et le frottement soient fermes et vifs. Il arrive alors que des parcelles de fer sont détachées du briquet par la pierre qui est plus dure, et sont enflammées par le frottement. Ces parcelles s'échappent en étincelles brulantes, et celles qui tombent sur l'amadou y mettent le feu.

Ainsi vous voyez, mes amis, que ce serait une erreur de croire, comme font quelques personnes et comme l'ont exprimé en vers plusieurs poëtes, que l'*étincelle jaillit du caillou*. Cela n'est pas possible, puisque le caillou, ou Silex, est un corps incombustible. Ces étincelles jaillissent du briquet même, et sont des particules de fer qui s'enflamment par la chaleur que produisent le choc et le frottement. C'est ainsi que vous avez pu en voir jaillir quelquefois, dans l'obscurité, des fers d'un cheval, lorsque ces fers éprouvaient un frottement vif sur le pavé. C'est encore ainsi que vous avez pu en voir jaillir d'un couteau frotté fortement sur la meule d'un rémouleur.

Il vous sera aisé de concevoir que la batterie d'un fusil ou d'un pistolet, dans laquelle une pierre frappe sur le fer, et en fait jaillir des étincelles qui enflamment la poudre de l'amorce, est un véritable briquet. J'en réserve l'explication pour le moment où je vous parlerai de la poudre et des armes à feu.

Comme le briquet sert à nous procurer du feu, on a donné son nom à divers instruments inventés pour servir au même usage, tels que le *briquet phosphorique*, dont je vous ai parlé à l'occasion du ver-luisant. Mais vous comprenez bien que ces instruments n'ont de commun, avec le véritable briquet, que le nom et les services qu'ils rendent. Ils sont, dans le fait, des choses toutes différentes.

J'espère, mes jeunes amis, que cette petite explication ne vous paraitra pas trop insignifiante, et que vous penserez comme moi, qu'il est utile et satisfaisant de pouvoir se rendre compte des phénomènes qui se passent tous les jours sous nos yeux. Quelque peu importants qu'ils puissent paraître, au premier abord, il n'en est pas un qui ne se rattache à quelque grande loi de la nature. Et d'ailleurs, pourquoi dédaigner de connaitre un instrument qui nous rend des services journaliers, lors même que cet instrument n'est qu'un simple briquet?

LES DEUX JOURNÉES DANS LA MÊME.

La jeune Aspasie, en entrant un soir avec sa mère dans le salon de Mme de B., sa tante, y trouva sa cousine Julie fort occupée à tailler, sur de petits patrons, des morceaux de mérinos amaranthe. Après avoir embrassé fort gaiement Mme de B. et Julie, Aspasie s'assit auprès du guéridon sur lequel travaillait sa cousine, et mettant la main sur son ouvrage, « Ma bonne amie, lui dit-elle, tu vas laisser tout cela, car je n'ai rien apporté pour travailler, parce que je ne suis pas en train; je me suis trop amusée aujourd'hui. Nous allons causer; il faut que je te raconte la charmante journée que j'ai passée. — Je t'écouterai avec le plus grand plaisir, répondit Julie; mais, je t'en prie, laisse-moi achever ce que je fais, car c'est très pressé, et je t'assure que cela ne m'empêchera pas de t'entendre. — Ah! mon Dieu, que tu es laborieuse! reprit Aspasie; vraiment, tu me fais un peu honte. Mais allons, c'est égal, pourvu que nous puissions tout de même causer. Ma pauvre Julie, j'ai bien pensé

à toi aujourd'hui, et j'aurais donné je ne sais quoi pour t'avoir. D'abord, comme nous devions sortir ce matin avec mon oncle de Bordeaux, je ne pouvais pas prendre de leçon, en sorte que je ne me suis levée qu'à neuf heures, ce qui est un grand plaisir pour moi qui ai souvent desiré d'être marmotte afin de dormir à mon aise. Après cela, nous avons déjeuné. Après cela, nous sommes sorties avec mon oncle, et nous avons été voir le nouveau passage de la rue Neuve-des-Petits-Champs, où il m'a acheté un joli nécessaire tout en nacre, et un chapeau charmant que je te montrerai la première fois que tu viendras. Après cela, nous avons été voir le Diorama; mais ce n'est pas ce qui m'a le plus amusée. Après cela, nous sommes revenues jusqu'au boulevard des Italiens, et mon oncle nous à menées prendre des glaces chez Tortoni; des glaces bien froides avec des petits gâteaux excellents. Après cela, nous avons été nous promener au bois de Boulogne, et puis nous sommes revenues par Beaujon, où nous sommes entrées et j'ai dégringolé six fois aux montagnes. Enfin, figure-toi, que quand je suis rentrée, je n'en pouvais plus; j'étais si fatiguée que je n'ai pas pu dîner; et vraiment, je ne sais comment j'ai eu le courage de venir ce soir. Mais j'avais tant envie de te raconter tout cela; et puis maman voulait savoir des nouvelles du rhume de ma tante. Par exemple, je ne sais pas ce que mon maître dira demain, car je n'ai rien fait pour lui. — Eh bien, dit Julie, tu pourras te lever de bonne heure et préparer au moins quelque chose. — Vraiment! c'est bien aisé à dire; tu n'as pas couru et tu ne t'es pas fatiguée comme moi, aujourd'hui. — C'est vrai, reprit Julie, j'ai passé une journée fort simple, mais j'en suis cependant aussi fort contente. — Ah! voyons, conte-moi cela; je suis bien aise que tu te sois amusée aussi, car c'était une chose qui me contrariait de penser que je m'étais ainsi divertie sans toi. — D'abord, je ne me suis pas levée si tard que toi, mais ce n'est pas une chose qui me soit désagréable de me lever de bonne heure, et j'en ai l'habitude. Ma maîtresse de piano venait à sept heures et demie. J'ai pris ma leçon et j'ai été bien contente de voir que je commençais à jouer un peu mieux la sonate que j'apprends pour la fête de papa. Et puis ensuite, j'ai étudié ma leçon de géographie; et puis, j'ai fait une longue analyse que m'avait donnée à faire mon maître de grammaire. Je venais de la finir quand il est arrivé. Il a dit à maman qu'il était content. Alors maman m'a dit de prendre mon chapeau et mon schall, parce que nous allions sortir ensemble. Quand nous sommes montées en voiture, j'ai été fort étonnée de voir dans le carrosse plusieurs gros paquets. J'ai cru d'abord que nous allions à la campagne, et cela me faisait assez de plaisir. Mais j'ai été bien autrement joyeuse quand maman m'a expliqué où nous allions. Tu sais bien qu'elle est dame de charité? — Oui, et maman aussi. — Eh bien, dans ces paquets, il y avait une couverture de laine, une paire de draps, du sucre, des lentilles et des haricots. Nous avons été porter toutes ces provisions à une pauvre famille. Oh! tu n'as pas d'idée de cela. Voilà que nous arrivons dans une petite rue bien étroite, à une petite porte donnant dans une allée bien sombre. Voilà que nous montons un petit escalier étroit et si noir qu'on ne savait pas où on mettait le pied. Voilà que nous montons jusqu'au haut de la maison, et que nous entrons dans une petite chambre sous les toits. Il y avait là une pauvre femme avec trois enfants. Ah! si tu avais vu comme ils étaient habillés; cela faisait bien pitié. Et puis, Il y avait, dans un coin, un mauvais matelas par terre, et un homme couché qui paraissait bien malade. C'était le père de ces pauvres enfants et le mari de cette pauvre femme. — Mais, ma bonne Julie, il me semble que tout cela est fort triste, et que ta journée n'a pas été des plus amusantes. — Écoute donc : amusante, non; mais certes je n'en avais pas encore passé une si douce. Si tu avais vu la joie de ces pauvres gens, en recevant ce que maman leur apportait! Oh! mon Dieu! Ils se jetaient à genoux devant elle, et lui baisaient les mains. Mais juge de mon bonheur : je ne sais par quelle inspiration j'avais eu l'idée d'apporter ma bourse. Il y avait dedans dix francs. Maman m'a permis de les donner à la pauvre famille, et les petits enfants sont aussi venus me baiser les mains. Mon Dieu! je pleurais, ma bonne amie, mais je n'aurais jamais cru qu'on pût avoir tant de plaisir à pleurer. Ce n'est pas tout; l'aînée des petites filles n'était vêtue que d'un mauvais jupon, et maman m'a permis de couper une robe de gros mérinos que je mettais dans la maison, pour lui en faire une. Tu vois que j'y suis occupée, et tu comprends bien à présent que je suis pressée. — Oui, oui, dit Aspasie d'un air pensif et la tête baissée. — Eh bien, ma bonne amie, reprit sa cousine; qu'as-tu donc? est-ce que je t'aurais attristée par mon récit? — Oh! non, ma chère Julie, mais c'est que voilà que je commence à n'être plus si contente de ma journée. — Pourquoi? — C'est que tu me fais sentir qu'elle a été toute en dissipation, sans utilité ni pour moi, ni pour les autres. Toi, tu as appris quelque chose et tu as fait du bien à des malheureux. Oh! Julie, tu dois être bien plus contente que moi. — Ma bonne amie, console-toi; ce sera ton tour un autre jour; il ne tient qu'à toi de travailler, et puisque ta maman est aussi dame de charité, prie-la de te mener avec elle; tu n'auras pas de peine à rencontrer des malheureux que tu pourras secourir. — Tu as raison, Julie; mais permets-moi de t'aider, dès aujourd'hui, à faire la petite robe, afin que je puisse me dire, en me couchant, que je n'ai pas tout-

à-fait perdu ma journée. — De tout mon cœur, ma bonne amie. » Aspasie se mit alors à coudre avec sa cousine, et elle avait complètement oublié qu'elle n'était pas en train de travailler. Sa mère, tout en causant avec Mme de B., avait entendu la conversation des deux jeunes filles. « Mon Aspasie, dit-elle, viens m'embrasser; ce que tu éprouves en ce moment est bien doux pour moi. J'attendais depuis long-temps cet heureux mouvement, et j'espérais un peu qu'il te serait inspiré ici. Je suis bien aise que tu ne sois pas satisfaite de ta journée, et je t'en promets une meilleure, une semblable à celle que Julie à passée aujourd'hui. Mais, mon enfant, tu dois commencer par t'en rendre digne. Le bonheur de faire le bien est une récompense qu'il faut mériter avant de l'obtenir »

Aspasie embrassa sa mère, sa tante, sa cousine, et se retira, moins gaie de sa matinée qu'heureuse des résolutions formées le soir et de ses nouvelles espérances.

LITHOGRAPHIE.

La plupart de ceux de mes abonnés qui habitent la Bourgogne, la Champagne, les environs de Bordeaux, ou quelque autre pays de vignobles, se reconnaîtront sans doute dans le sujet du dessin lithographié que je leur adresse aujourd'hui. Il est probable, toutefois, que s'il tombait entre les mains de quelque bon vigneron, celui-ci dirait, en secouant la tête: « Ne me parlez pas de vendangeurs comme ça, ça mange plus de raisin que ça n'en cueille. »

C'est un moment fort gai que celui de la vendange, n'est-il pas vrai? Cette récolte est la dernière de l'année, mais elle est la plus riante de toutes. Après avoir bien travaillé toute la journée, les vendangeurs trouvent encore la force de danser le soir, et de se divertir pendant une assez longue veillée.

Le mois d'octobre et une partie de novembre sont, selon les contrées, l'époque la vendange. On cueille le raisin dans des paniers, et on le porte dans des espèces de baquets en bois, dont le nom et la forme varient dans chaque pays. Puis on transporte ces baquets dans le cellier, où sont les cuves dans lesquelles on jette tout le raisin. Bientôt ce raisin s'échauffe, fermente et bout. Quelquefois on le foule pour faciliter l'action de la fermentation. Un homme entre à cet effet dans la cuve, et s'y meut dans différents sens, afin de comprimer les grappes. Il faut qu'il ait la précaution de tenir la tête en dehors de la cuve, car il s'exhale du raisin qui fermente un gaz qui ne peut être respiré.

Après quinze jours environ, le bouillonnement cesse, et trois jours après on tire le vin, dont on emplit des tonneaux. Ce vin tiré à la cuve même est le meilleur. Quand il cesse de couler, on retire le raisin de la cuve et on le porte sur une machine appelée *pressoir*, où il est comprimé, pour lui faire rendre le liquide qu'il contient encore, et qui est un vin de qualité inférieure. Le marc qui reste après cette opération, est employé, soit à faire de l'eau de vie au moyen de la distillation, soit à faire une boisson qu'on nomme *piquette*. Pour ce dernier usage, on le met tout simplement dans des tonneaux défoncés d'un côté, et on jette de l'eau dessus. Cette eau s'empare du reste de vin que peut contenir le marc, et en est légèrement colorée, lorsqu'on la tire au tonneau, après quelques jours.

Petits vendangeurs, quoique le raisin soit un des fruits les plus sains, n'en mangez pas cependant sans modération; car il n'est pas de si bonne chose qu'on ne puisse rendre nuisible en en usant avec excès.

VARIÉTÉS.

J'ai raconté, il y a quinze jours, un mot aimable et touchant de la petite Félicie de M.... Cette enfant annonce une intelligence peu commune; mais ce n'est point encore là la plus intéressante de ses qualités. Elle a sur-tout une délicatesse de sentiment bien au-dessus de son âge. En voici un autre trait que je ne puis me refuser au desir de raconter aussi, et dont j'ai été le témoin.

Il y a deux ans, Félicie n'en avait que six, et avec un enfantillage fort naturel à cet âge elle se faisait un plaisir de porter chaque matin à sa mère les lettres qui arrivaient pour elle, ainsi que les journaux qu'elle déposait sur le bureau de son père. Un jour, la poste apporta un billet d'enterrement à l'adresse de Mme de M.... Il était cacheté en noir. Félicie avait entendu dire qu'un cachet de cette couleur était une marque de deuil et de chagrin. Après avoir regardé tristement le billet, la petite fille le rendit au domestique qui le lui remettait: « Portez-le vous-même, celui-là, Jean, dit-elle; il contient sûrement une mauvaise nouvelle, et je ne veux pas que maman puisse dire: *C'est Félicie qui me l'a donnée.* »

— Je n'avais pas fait attention, et on m'a fait remarquer, que la signature B. G. de la fable contenue dans le numéro de ce journal de dimanche dernier, pouvait être prise pour les initiales de *Bon Génie.* Comme je ne voudrais point m'attribuer les compositions qu'on a quelquefois la bonté de me communiquer, je dois dire que cette fable n'est pas mon ouvrage, et que je signe toujours les miennes L. P. J. Personne au reste ne pourrait, à plus de titres, être appelé véritablement Bon Génie, que l'auteur de la fable *du Chat et du Castor*, car je connais peu d'hommes qui se soient voués avec plus de zèle et de lumières au bien de leurs semblables.

— C'est dans le numéro de dimanche prochain que sera annoncé le résultat du concours ouvert par le bon Génie.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er novembre 1824, pour un an, ou du 1er mai 1825, pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'octobre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 6 novembre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 6 NOVEM. 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 28.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

PRIX

DÉCERNÉS PAR LE BON GÉNIE.

L'année dernière, lorsque je proposai des prix, à pareille époque, je reçus un grand nombre de lettres; mais c'est bien autre chose cette fois-ci. Pour le concours de l'an prochain, si ma correspondance continue de s'accroître dans la même progression, il faudra que je me réserve au moins un mois pour examiner les réponses qui me parviendront. Ne croyez pas, mes bons amis, que j'aie envie de me plaindre de l'occupation que vous me donnez. Au contraire : je suis charmé de voir qu'un bon nombre de mes lecteurs, qui ne s'étaient pas encore décidés à m'écrire, ont enfin pris le parti de le faire; je suis heureux des témoignages aimables d'affection que vous m'adressez; je me réjouis des progrès que je remarque dans les lettres de ceux d'entre vous qui correspondent habituellement avec moi; je me félicite enfin de voir que de nouveaux correspondants me préparent le même plaisir.

A mesure que le nombre des concurrents augmente, il est juste de multiplier le nombre des nominations qui doivent être pour eux des encouragements; c'est ce que j'ai fait, comme vous l'allez voir, et il m'a fallu même de la raison et du courage pour m'arrêter, car j'avais encore sous les yeux bien des lettres que j'aurais voulu pouvoir mentionner. Dans celles même qui ont répondu le moins complètement à la question, il se trouve de jolies pensées qui n'ont pas échappé à mon attention, et ne pas en parler a été un sacrifice aussi pénible pour moi, que pourra l'être mon silence pour ceux et celles qui les ont écrites. Je les prie de recevoir ici l'assurance de la bonne opinion et de l'intérêt que m'ont inspirés leurs réponses; d'être bien convaincus que je leur sais gré de leurs efforts; de croire enfin que, pour n'avoir pas eu le même succès que leurs émules, ils n'en seront pas moins l'objet de ma constante attention à les encourager, toutes les fois que j'en trouverai l'occasion.

Quant à ceux et celles qui ont eu l'avantage de réussir, je pense que l'arrivée de ce numéro du Journal leur sera fort agréable; mais je puis bien leur certifier qu'il n'auront pas plus de plaisir à le recevoir que moi à le leur adresser. Après la pensée d'avoir acquis l'affection de mes jeunes lecteurs, il n'en est pas de plus douce pour moi que celle de leur procurer quelque jouissance.

Ainsi que je l'ai annoncé, en proposant la question du concours, dans le No 23 de cette année, j'ai fait deux divisions; la première, composée des concurrents

âgés de onze ans et au-dessus; la seconde, de ceux qui ont moins de onze ans. Je donne un prix dans chacune de ces divisions. Je donne en même temps le prix de semestre promis, pour les meilleures réponses aux diverses questions proposées pendant le cours des six derniers mois. J'imprimerai les lettres qui ont obtenu les prix annuels, et quelques unes de celles qui ont obtenu les *accessit*.

Je continuerai, mes bons amis, de vous adresser de ces questions auxquelles vous répondez si bien; et dans six mois, à dater de ce jour, je donnerai un nouveau prix de semestre à celui ou à celle d'entre vous qui aura le mieux répondu aux questions qui seront proposées d'ici là.

Mais je m'arrête, car je ne veux pas que ce préambule me dérobe la place que je réserve à vos jolies compositions, et je conclus en vous félicitant de vos succès et en vous assurant de mon affection *sincère*.

DISTRIBUTION DES PRIX.

PRIX ANNUELS.

QUESTIONS : *Qu'est-ce que la sincérité? — Pourquoi la sincérité est-elle un devoir? — Quels avantages procure-t-elle aux individus et à la société?*

PREMIÈRE DIVISION,

Composée des concurrents âgés de onze ans et au-dessus.

PRIX : M. EUGÈNE DELISLE, âgé de douze ans; (à Périgueux, département de la Dordogne).

Ier ACCESSIT : M. ÉMILE GAUTIER, âgé de treize ans; (à La Rochelle, département de la Charente-Inférieure).

IIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle BLANCHE REGNAULT, âgée de douze ans; (à Paris);

Et Mademoiselle ARIANE DE C....., âgée de onze ans et demi; (à Montfleury).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle ANGÉLINE ROCHETTE, âgée de onze ans; (à Paris).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle LAURE DARIER, âgée de quatorze ans; (à Beaune, département de la Côte-d'Or).

Ve ACCESSIT : Mademoiselle SOPHIE CHANAL, âgée de douze ans; (à Paris).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle JULIETTE DESTAILLEURS, âgée de treize ans; (à Paris).

VIIe ACCESSIT : Mademoiselle DELPHINE F....., âgée de onze ans; (à Vienne, département de l'Isère).

VIIIe ACCESSIT : Mademoiselle CALISTE BOUCHARD, âgée de treize ans; (à Mortefontaine).

MENTIONS HONORABLES : Mlle *Jacqueline P......*; (à Maestricht). Mlle *Marie de Pujol;* (à Versailles, département de Seine-et-Oise). Mlle *Ariane S.. de C....*; (à Gex). Mlle *Euphrasie P....;* (à la pension du Sacré-Cœur, à Séez). Mlle *Quitterie L....;* (idem). Mlle *Antoinette Rous de la Mazelière;* (à Marseille, département des Bouches-du-Rhône). M. *Ambroise Beauchef;* (à La Flèche). Mlle *Cécile de P...;* (à Follembray). Mlle *Mathilde Quinchez;* (à Marseille). Mlle *Silvina Duparc;* (à la pension du Sacré-Cœur, à Séez).

DEUXIÈME DIVISION,

Composée des concurrents âgés de moins de onze ans.

PRIX : Mademoiselle AUGUSTA S. DE CRANS, âgée de dix ans et demi; (à Gex, département de l'Ain).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle LOUISE DUMOUSSEAU, âgée de neuf ans; (à Paris).

IIe ACCESSIT : M. GABRIEL D'ERCEVILLE, âgé de neuf ans et demi; (à Chapuis, département de Seine-et-Marne).

IIIe ACCESSIT : Partagé entre M. ANTOINE-ÉDOUARD-LOUIS HERMAN, âgé de dix ans; (à Mézière, département des Ardennes);

Et Mademoiselle DÉSIRÉE PÉRIER, âgée de dix ans; (à Paris).

IVe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle VICTORINE PRETREL, âgée de neuf ans; (à Rouen);

Et M. CHARLES MOYSEN, âgé de huit ans et demi; (à Mussy-sur-Seine).

Ve ACCESSIT : partagé entre M. ERNEST D'ERCEVILLE, âgé de huit ans et demi; (à Chapuis, département de Seine-et-Marne);

Et Mademoiselle SOPHIE MAREY GASSENDI; (à Nuits, département de la Côte-d'Or).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle ADÈLE DESBRIÈRE, âgée de dix ans; (à Paris).

MENTIONS HONORABLES : M. *Louis-Auguste Vincent*; (à l'Argentière, département de l'Ardèche). M. *Fortuné Boucault;* (à Privas, département de l'Ardèche). M. *Maurice de Vaines.* M. *François Guizot.* Mlle *Clémentine de Sainte-Claire;* (à la pension du Sacré-Cœur, à Séez). Mlle *Élisa Audeval;* (à Limoges). Mlle *Jenny Morillot;* (à Bordeaux). Mlle *Cécile de Verneix;* (à Paris). Mlle *Louise Faure;* (à Saint-Ismier, département de l'Isère). Mlle *Aimée de Rosières;* (à Coin-sur-Seille, département de la Moselle). Mlle *Léonie D.....;* (à Lyon). Mlle *Constance Lagarenne;* (à Cerilly, dépar. de l'Allier).

PRIX DE SEMESTRE,

Pour les meilleures réponses aux diverses questions proposées dans le courant des six derniers mois.

PRIX : Mademoiselle Blanche Regnault, âgée de douze ans ; (à Paris).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Félicie Monnier ; (aux Forges de Syam, département du Jura).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Ariane de C......, âgée de onze ans et demi ; (à Montfleury, département de l'Ain).

IIIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Sophie Chanal, âgée de douze ans ; (à Paris) ;
Et Mademoiselle Laure Darier, âgée de quatorze ans ; (à Beaune, département de la Côte-d'Or).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Virginie Gourlier, âgée de dix ans ; (à Paris).

Ve ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Cécile de P......, âgée de onze ans ; (à Follembray) ;
Et M. Fortuné Boucault ; (à Privas, département de l'Ardèche).

VIe ACCESSIT : M. Jules Guérin.

Mentions honorables : Mlle *Augusta de Vendeuvre ;* (à Vendeuvre, département d'Ille-et-Vilaine). M. *François Guizot ;* (à Paris). M. *Émile Gautier ;* (à La Rochelle). Mlle *Louise Dumousseau ;* (à Paris). Mlle *Delphine F.....;* (à Vienne, département de l'Isère). Mlle *Charlotte D......* Mlle *Mathilde Quinchez ;* (à Marseille, département des Bouches-du-Rhône). Mlle *Lucie de P.....;*(à Follembray). Mlle *Victorine Pretrel;* (à Rouen). M. *Eugène Delisle ;* (à Périgueux). Mlle *Rosélie B.....* Mlle *Clémence de Flers;* (à Villebadin, département de l'Orne).

COMPOSITION

Qui a obtenu le Prix de la première division.

Mon bon Génie, la sincérité est une franchise habituelle et réfléchie, une disposition constante à ne rien dire de contraire à la vérité. C'est une vertu d'autant plus estimable, qu'on ne peut l'avoir sans en posséder beaucoup d'autres. En effet, on ne saurait être parfaitement vrai, sans être en même temps équitable, généreux et délicat; et votre charmante anecdote de Cléobule, mon cher bon Génie, est une nouvelle preuve que cette aimable qualité, en donnant du lustre à toutes les autres, peut ennoblir jusques aux fautes.

La sincérité est un devoir puisqu'elle est une vertu. D'ailleurs le mensonge étant le plus odieux et le plus bas de tous les vices, celui qui prend la malheureuse habitude de s'y livrer, perd à-la-fois tous ses droits à l'estime des autres et à la sienne propre; et un de nos devoirs les plus sacrés étant de conserver sur-tout cette dernière, pourrions-nous, sans y renoncer, devenir faux et menteurs?

La société retire évidemment un grand avantage de la sincérité, en ce sens, que l'homme sincère est toujours d'un commerce sûr autant qu'agréable, qu'il n'est jamais méchant, intrigant, ni flatteur, puisqu'il ne pourrait l'être, sans être forcé d'abandonner cette vertu précieuse qui, compagne inséparable de la justice et de la bonne foi, assure entre les hommes les relations de la vie. Mais quels avantages immenses en retire individuellement celui qui possède cette charmante qualité! On reçoit avec reconnaissance ses témoignages d'amitié, on aime ses attentions, sûr que l'on est qu'elles partent du cœur, on l'écoute avec l'intérêt qu'inspire toujours la vérité. L'homme vrai, n'eût-il ni esprit, ni talents, plairait toujours par le seul charme de la sincérité, qui, sans aucun autre agrément, donnerait encore du prix à ses discours et à ses actions.

De tout cela je conclus, mon cher bon Génie, que nous vous devrons tous d'acquérir ou de conserver cette précieuse vertu; car pourrions-nous, après que vous nous avez forcés de réfléchir sur tous ses avantages, y renoncer volontairement. Pour mon compte, mon bon Génie, je vous promets de la conserver toujours aussi religieusement que ma reconnaissance et mon amitié pour vous, qui dureront autant que la vie de votre respectueux et dévoué petit ami,

EUGÈNE DELISLE, âgé de 12 ans.

COMPOSITION

Qui a obtenu le Prix de la deuxième division.

Mon bon Génie, il est bien agréable de répondre à votre dernière question, car je ne connais aucune vertu qui puisse se comparer à la sincérité. Elle consiste à ne dire que ce qui est vrai, et ce que l'on a vu ou entendu, sans aucun changement. J'aurais toute confiance en une personne que je saurais sincère. Cette vertu est très difficile à observer dans certains cas; mais il n'est que plus glorieux de ne pas se laisser aller au mensonge. Lorsqu'un enfant a fait une faute et qu'il l'avoue sans craindre la punition, il a de la sincérité. Elle doit être un devoir, car le mensonge peut attirer les plus grands maux, tandis que la franchise est noble et généreuse. Lorsque j'ai cherché à m'excuser d'une faute en falsifiant la vérité, je ne peux être

gaie de toute la journée, et lorsque je l'ai avouée, je me sens bien heureuse. Qu'est-ce qu'on deviendrait dans la société, si l'aimable confiance établie par la sincérité n'y règnait pas? On se méfierait les uns des autres, aucune personne ne pourrait croire ce qu'une autre lui affirmerait; au lieu que celle qui aura été franche sera toujours crue. Ah! mon bon Génie, je veux être sincère, afin que tout le monde ait de la confiance en moi ; mes parents me croiront sur mon *oui* ou mon *non;* car il vaut bien mieux être punie que de mentir. — Adieu, mon bon Génie, j'ai déja eu quelquefois le plaisir de vous écrire; mais je n'ai jamais eu le plaisir de le faire pour une question aussi intéressante. Agréez le dévouement sincère de votre petite abonnée de dix ans et demi.

AUGUSTA S. DE C....

COMPOSITION

Qui a obtenu le premier accessit de la première division.

Mon bon Génie, je vais essayer de satisfaire aux questions que vous nous avez posées dans votre numéro 23.

La sincérité est le langage de la conscience.

Elle est un devoir, parce qu'on ne doit jamais parler contrairement à sa conscience.

Elle procure à l'homme la satisfaction de soi-même, car celui qui dit toujours vrai, évite de faire mal; et elle assure à la société un avantage inappréciable, celui de faire naître la confiance.

Veuillez, je vous prie, mon bon Génie, croire au bien grand plaisir que j'ai à me dire votre abonné,

ÉMILE GAUTIER, âgé de 13 ans et demi.

Note du bon Génie : La précision, la justesse et le tour heureux de ces brèves réponses auraient mérité le prix, s'il n'eût pas été équitable de tenir compte des développements donnés, dans la lettre qui l'a obtenu, à des pensées non moins justes et bien exprimés. J'ai cru devoir au moins placer au second rang la lettre de M. Émile Gautier, car c'est un mérite dont on doit faire grand cas que celui d'exprimer beaucoup de choses en peu de mots. Cependant il est bon de prévenir mes jeunes lecteurs qu'il pourrait fort bien leur arriver de ne pas réussir, s'ils cherchaient à imiter cette manière de resserrer la pensée. Elle est particulière à certains esprits; mais les autres, en voulant la copier, s'exposent à cesser d'être naturels et à ne rendre qu'imparfaitement leurs idées. J'invite donc mes chers correspondants à continuer d'écrire chacun dans le style qui lui est propre, en tâchant de le rendre de plus en plus correct, élégant et pur, sans en altérer la simplicité.

COMPOSITION

Qui a obtenu le premier accessit de la deuxième division.

Mon bon Génie, la sincérité est une qualité qui consiste à dire toujours la vérité sans prendre jamais aucun détour pour la cacher, ni laisser supposer aux autres quelque chose qui ne soit pas vraie. Ainsi, quand on a de la sincérité, on ne peut supporter des louanges qui ne sont pas mérités.

On ne peut pas être sincère, à ce que je crois, et avoir en même temps de grands défauts; car il faudrait les laisser voir, et comme on n'aime pas à montrer ses mauvaises qualités, il faut donc se corriger ou abandonner la sincérité.

La sincérité est un devoir envers Dieu, parce qu'il n'aime que la vérité, et envers la société parce qu'elle y trouve des avantages qui sont très grands pour elle et pour les individus qui la composent, parce qu'on ne peut compter ni sur l'amitié, ni sur la discrétion d'une personne qui n'est pas sincère.

Je sens, mon bon Génie, qu'il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet; mais ces questions sont un peu fortes pour moi, et je vous prie de me savoir gré de ma bonne volonté.

LOUISE DUMOUSSEAU, âgée de 9 ans.

Note du bon Génie: Toute la première partie de cette lettre est parfaitement bien, et si la dernière eût répondu d'une manière aussi complète et aussi exacte à la question, elle eût pu enlever le prix à celle qui l'a obtenu. M[lle] Louise Dumousseau a exprimé, dans son second paragraphe, une jolie pensée qui ne se retrouve pas dans la lettre de M[lle] Augusta S. de Crans; mais celle-ci a dû l'emporter, parce qu'elle répond plus complètement à la dernière partie de la question, et qu'elle renferme des développements touchants, exprimés avec un abandon très simple et très gracieux.

Le défaut d'espace me force à ajourner à dimanche prochain l'impression des deuxième et troisième accessit de la première division, et du deuxième accessit de la seconde. J'y joindrai quelques jolies pensées extraites d'autres lettres.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 13 NOVEM. 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 29.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE SOUFFLET.

Il faut que la comète qu'on a aperçue depuis quelque temps ait fait une grande sensation parmi mon jeune public, car dans le nombre des lettres que j'ai reçues pour les prix, il y en a au moins douze qui ont un *post-scriptum*, tout exprès pour me demander un article sur les comètes. Ce n'est pas là, au reste, la seule question qu'on m'ait adressée en répondant aux miennes. On me demande aussi l'explication du Télégraphe, de plusieurs instruments de physique, de plusieurs objets d'histoire naturelle. J'ai pris note de tout cela, et avec le temps, chaque chose trouvera sa sa place. Une de ces questions est relative au soufflet, et c'est par celle-ci que je vais commencer aujourd'hui. En effet, ayant parlé en dernier lieu du briquet, je ne vois rien qui vienne plus convenablement, après l'instrument qui sert à allumer le feu, que celui qui sert à le faire brûler avec activité, c'est-à-dire que le *soufflet*.

Vous savez tous, mes bons amis, quelle est la forme extérieure d'un soufflet; je n'ai donc pas besoin de vous la décrire. Le mécanisme de cet instrument est fort simple. Une des deux planchettes qui sont les pièces principales du soufflet, est munie d'une soupape. Lorsqu'on écarte ces deux planchettes il se fait du vide dans l'intérieur, et aussitôt l'air extérieur pousse la soupape, pour s'introduire dans le soufflet et y remplir le vide qui s'y est formé. Quand on rapproche ensuite les deux planchettes, l'air dont le soufflet s'est rempli, presse la soupape et la tient fermée, de manière qu'il ne peut s'échapper par cette même voie, et n'a d'autre issue que le bout du soufflet. Ainsi, en faisant mouvoir avec continuité les planchettes, on aspire de l'air par la soupape et on le chasse par le bout du soufflet, alternativement.

Il est des cas où, pour rendre le feu très actif, ce souffle ne suffirait point, parce qu'il est nécessaire de souffler sans interruption. Tel est un feu de forge. On a imaginé, dans ce cas, un soufflet un peu plus compliqué, qu'on appelle *soufflet à deux âmes*, c'est-à-dire, à deux *souffles*. Celui-ci a trois planchettes, dont l'une est placée, intérieurement, dans le milieu du soufflet, qu'elle sépare en deux chambres. Une des planchettes extérieures est munie d'une soupape, et il en est de même de la planchette intérieure. Dans le mouvement de ce soufflet, voici ce qui arrive: en écartant la planchette extérieure à soupape, on remplit d'air la première chambre du soufflet. Puis, en rapprochant cette même planchette, on comprime l'air qui est entré et qui referme par sa pression la soupape extérieure; une partie de cet air s'échappe par le bout, une autre

partie pousse la soupape de la cloison et va remplir la seconde chambre du soufflet. Lorsqu'on recommence le mouvement, tandis qu'on aspire de l'air dans la première chambre, celui dont la seconde est remplie s'échappe par le bout, en sorte que chaque chambre soufflant à son tour, il n'y a jamais d'interruption. C'est ainsi qu'agissent les gros soufflets dont se servent les forgerons, et les petits soufflets à deux âmes qu'on préfère, dans les appartements, aux soufflets simples.

Vous allez me demander maintenant comment il se fait, qu'en soufflant de l'air sur le feu, on le fasse brûler avec plus d'activité. Il m'est facile de vous l'expliquer, et j'espère que vous n'aurez pas de peine à me comprendre.

Je vous ai déjà dit que l'air est un mélange de deux gaz, dont l'un est l'*azote* qui, seul, ne pourrait être respiré, et l'autre est l'*oxigène* qui, s'il était respiré seul, userait la vie en peu de temps. L'oxigène est un corps nécessaire à la combustion; c'est par lui qu'elle s'opère; c'est en se combinant avec lui qu'un corps brûle. Aucun corps ne peut brûler sans oxigène, c'est pourquoi aucun corps ne peut brûler s'il n'est point en contact avec l'air; et quand il est en contact avec l'air, il brûle parce qu'il s'empare de l'oxigène de l'air pour s'unir à lui. Si au lieu d'être en contact avec l'air, on mettait un corps enflammé en contact avec de l'oxigène pur, ce corps brûlerait avec une activité beaucoup plus grande que dans le premier cas.

D'après ces principes, vous concevez que, lorsqu'un corps brûle et s'empare peu-à-peu, pendant la combustion, de l'oxigène de l'air, cette combustion doit se ralentir, à mesure que l'oxigène s'épuise, si l'air n'est pas renouvelé. C'est pour cela qu'un feu ne peut bien brûler, qu'autant qu'il se trouve exposé à un courant d'air. Quand ce courant d'air est très vif, il n'est jamais besoin de souffler le feu; c'est ce qui arrive dans certains poêles ou fourneaux construits de telle manière, que le courant d'air qui s'y établit y exerce l'action continue d'un soufflet naturel. Mais, dans les cheminées, où ce courant d'air est beaucoup moins actif, il est souvent utile d'avoir recours au soufflet artificiel, afin de fournir au foyer la quantité d'oxigène nécessaire pour que le bois s'enflamme bien.

Vous voyez, mes amis, que chaque fois que vous soufflez le feu, vous faites une expérience de physique, beaucoup plus intéressante que vous ne le pensiez probablement. N'est-il pas vrai qu'il vaut mieux pouvoir se rendre compte des phénomènes communs qui s'offrent à nous chaque jour, plutôt que de les voir se répéter sans cesse sous nos yeux, sans jamais y réfléchir, ni chercher à les comprendre? Faites-moi toujours des questions, mes jeunes amis. Si vous avez quelque plaisir à répondre aux miennes, je n'en ai pas moins à satisfaire en vous, autant que je le puis, le très louable desir d'acquérir des connaissances utiles.

Un mot avant de finir: Je vous invite à ne pas briser les soufflets, si vous en étiez tentés, pour voir par vous-mêmes comment ils sont construits intérieurement.

COMPOSITIONS

Qui ont partagé le premier accessit du prix de la première division, décerné dans le numéro précédent.

Mon bon Génie, la sincérité consiste à ne rien dire contre la vérité, à ne jamais user de détours ni dans ses actions, ni dans ses paroles, à ne témoigner que ce que l'on éprouve, à ne dire que ce qu'on pense, enfin à être toujours vrai.

La sincérité est un devoir, parce que rien n'est plus mal que de tromper, et que la fausseté et le mensonge sont des vices bas et odieux qu'il faut fuir avec le plus grand soin.

Les avantages que l'on recueille pour soi-même de la sincérité sont, d'être cru au premier mot, d'inspirer de la confiance, d'obtenir de l'indulgence, si on a eu le malheur de commettre une faute, enfin, comme toutes les autres bonnes qualités, de nous faire aimer de ceux qui nous entourent.

Les résultats de la sincérité sont, pour la société, d'y faire régner la paix, l'union, la confiance, et cette sécurité qui naît de la certitude de pouvoir compter les uns sur les autres.

En nous donnant à définir des vertus et des bonnes qualités, en nous faisant reconnaître qu'elles sont des devoirs, en nous faisant apprécier les avantages qui en résultent pour nous et pour la société, je sens bien, mon bon Génie, que votre intention n'est pas seulement d'exercer notre esprit, mais aussi de former notre cœur et de nous engager à acquérir et à pratiquer ces vertus et ces qualités. Permettez-moi donc, mon bon Génie, de vous assurer que tous mes efforts tendent vers ce but, et que j'y travaille avec d'autant plus de plaisir et de courage, que je crois que c'est le meilleur moyen de vous prouver et ma vive reconnaissance et ma tendre affection.

BLANCHE REGNAULT, âgée de 12 ans et 4 mois.

\~\~\~

Je suis presque sûre de ne pas mériter le prix que vous promettez, mon bon Génie; mais votre approbation, si je puis l'obtenir, m'est une récompense suffisante pour que j'essaye de répondre à une question qui me plaît particulièrement. Voici donc ce que j'ai à vous en dire:

La sincérité, qui se montre autant dans les paroles que dans les actions, consiste à dire ce qui est vrai, et rien que ce qui est vrai, lors même que cela nous serait très désavantageux (si jamais il peut être désavantageux de remplir son devoir), et à faire ce devoir, avec ou sans témoins, rien que pour l'amour du bien. Il ne faut pas confondre la sincérité avec cette franchise brusque qui fait dire aux autres des vérités dures, sans nécessité, qu'on pourrait tout aussi bien leur éviter en se taisant, et qui, lorsqu'on n'a pas la possibilité de les corriger, ne servent qu'à leur faire une peine inutile.

La sincérité est un devoir, parce que Dieu l'ordonne aux hommes, et c'est sûrement pour leur bonheur, car tout ce qu'il leur commande est dans ce but, et parce qu'on pourrait dire qu'elle est le mobile de bien d'autres vertus, telles que la justice, la générosité, le désintéressement, etc.

La sincérité procure à la société une sécurité, sans laquelle les hommes ne pourraient vivre heureux ensemble, puisque rien ne rend si triste que d'avoir à se défier de ceux qui nous entourent; au moins je le pense ainsi, car je ne le sais pas par expérience. La sincérité est aussi du plus grand avantage pour celui qui la pratique, en lui donnant le bonheur d'être approuvé de ses parents et amis, et sur-tout de jouir de leur entière confiance.

Adieu, mon bon Génie, je pense et espère que je serai comptée au nombre des petites. J'ai dit ce que je pense aussi bien que j'ai pu, et vous regardez à l'intention, parce que vous êtes *bon* Génie.

Votre affectionnée

ARIANE DE C. ..., âgée de 11 ans et demi.

COMPOSITION

Qui a obtenu le troisième accessit de la première division.

Mon bon Génie, voilà la première fois que je vous écris, parce que je trouvais cela trop difficile; mais enfin je me suis décidée à le faire. Je vais tâcher de répondre à vos questions de mon mieux, quoique je n'espère pas avoir un prix, car j'ai des concurrents fort habiles.

La sincérité consiste à ne rien déguiser, d'abord à ses parents, de ce que l'on fait, même de mal, même lorsqu'on craindrait d'être punie. Elle consiste aussi à ne pas se parer du mérite des autres et de leurs bonnes actions, et à dire, sur toute chose et en toute occasion, ce que l'on croit être la vérité. Il ne faut pas confondre le bavardage qui fait dire à qui veut vous entendre ce qui se passe chez soi, avec la sincérité.

La sincérité est un devoir, parce que si nous cachons à nos parents les fautes que nous avons faites, ils ne peuvent nous punir et nous corriger. Alors nous devenons méchants, et nous leur causons beaucoup de chagrin. Elle est encore un devoir, parce que nous devons donner par-tout de bons exemples.

Elle nous procure l'avantage d'être aimé de nos parents et estimé dans le monde. On est plus flatté des louanges d'une personne sincère, parce qu'on a l'assurance qu'elle ne sait pas mentir. Lorsqu'on lui demande un conseil, on l'écoute avec confiance, parce qu'on est sûr qu'elle ne nous dira rien ni contre notre intérêt, ni contre notre devoir. Enfin la sincérité est bonne pour nous, en ce que quand nous avons fait une faute, nous sommes contents de l'avoir réparée, en l'avouant, et d'en avoir obtenu le pardon.

Voilà, mon bon Génie, tout ce que j'ai à vous offrir; je n'ose espérer que vous le trouverez bien; mais puisque j'en suis à la sincérité, je vous dirai que je souhaite fort que cela soit.

Adieu, mon bon Génie,

ANGÉLINE ROCHETTE, âgée de 11 ans.

COMPOSITION

Qui a obtenu le deuxième accessit dans la seconde division.

Mon bon Génie, la sincérité est une vertu qui nous fait dire la vérité et découvrir, sans qu'on nous le demande ni qu'on nous y force, nos actions à nos supérieurs. L'histoire de Cléobule que vous nous avez contée, est une action de sincérité. Je fais quelquefois de petites fables à papa, avec une morale que je prends à la fin de quelque fable d'Ésope. Maman m'a conseillé de vous en faire une sur la sincérité; la voici, je l'ai faite de mon mieux.

« *L'Enfant et le Gâteau.*

« Une pauvre paysanne avait envoyé son fils porter « une galette aux fils de son seigneur. La galette « était enveloppée dans une serviette. L'enfant, après « quelques hésitations, mangea la galette, et cacha « la serviette. Mais aussitôt après, il s'en repentit vi-« vement. De retour à la maison, il confessa sa faute, « et sa mère lui pardonna pour l'avoir avouée. »

Mon bon Génie, je vais vous conter à présent une action de mon frère Ernest qui prouve qu'il a de la sincérité. Un jour il vint répéter une leçon sans s'être donné le temps de l'apprendre. Il répétait très bien. Maman qui tenait le livre sur ses genoux s'étonnait. A la fin, il avoua qu'il lisait à l'envers comme à l'endroit.

Mon bon Génie, la sincérité est un devoir, parce que l'on doit toujours dire la vérité. Si la sincérité

n'était pas un devoir, on se tromperait les uns les autres, soit en vendant des marchandises, soit autrement. D'ailleurs, si on manquait de sincérité, vos parents ou vos maîtres parviendraient toujours à savoir l'action qu'on n'aurait pas avouée. Par exemple: La paysanne aurait demandé si on avait trouvé sa galette bonne, ou en allant chez le seigneur, ou si le seigneur était venu dans le village et s'était arrêté chez elle. On aurait de même découvert l'adresse de mon frère, en le forçant de dire par quelle raison il répétait si bien sa leçon, quoiqu'il ne se fût pas donné la peine de l'apprendre.

Mon bon Génie, les avantages de la sincérité sont qu'on vous aime et qu'on vous croit. Par exemple: Cléobule fut félicité par ses maîtres, à cause de sa sincérité; la paysanne pardonna à son fils, à cause de sa sincérité; Maman n'a pas fait réapprendre, à ce que je crois, la leçon à Ernest, à cause de sa sincérité; dans l'histoire du journal 21 de la deuxième année, on était bien aise de faire quelques marchés avec le petit Antoine, marchand forain, parce qu'il ne trompait jamais personne, ce qui était de la sincérité dans son état.

Adieu, mon bon Génie, je tâche et je tâcherai, à toutes vos questions, de répondre de mon mieux.

J'ai l'honneur, etc.

GABRIEL D'ERCEVILLE, âgé de 9 ans et demi.

EXTRAITS

De diverses lettres qui ont mérité des accessit ou des mentions.

Celui qui cache à ses semblables la vérité qu'il leur doit, est aussi coupable que celui qui leur dérobe leur bien : c'est détruire le bien de la société. (Mlle *Laure D...*)

Louis XIV ayant montré des vers de sa façon au duc de la Feuillade, sans lui dire qu'il en était l'auteur, le duc les trouva mauvais. « Eh bien, lui dit le monarque, c'est moi qui les ai forgés. » Alors le duc, fâché d'avoir été si sincère, dit au roi : « Sire, que je les relise. — Non, non, lui répondit le roi; vous joueriez le rôle de flatteur, après avoir joué celui d'un homme sincère, que je préfère à l'autre. » (Mlle *Sophie Ch...*)

Dire le contraire de ce qu'on pense est un vice si odieux, que je crois qu'on n'a pas encore trouvé quelqu'un qui voulût s'avouer menteur. (Mlle *Juliette D.....*)

La sincérité est un devoir, parce que Dieu nous a donné la parole pour montrer notre pensée, et non pour la cacher. (M. *Charles Moysen.*)

Non seulement, on n'est pas sincère en disant des choses fausses, mais même en les laissant croire, surtout lorsqu'elles sont à notre avantage. (Mlle *Delphine F....*)

On ne peut être heureux qu'avec une bonne conscience, et on ne possède celle-ci que quand on est dans la ferme résolution de ne jamais tromper. (Mlle *Antoinette R. de la M...*)

VARIÉTÉS.

Le jeune Paul G....., âgé de 12 ans, sa sœur Virginie et leur frère Adolphe, le plus jeune des trois, jouaient ensemble, il y a quelques jours, avec un petit fusil armé d'une baïonnette. On faisait l'exercice; Paul, comme le plus habile, était l'instructeur, commandait la charge, et donnait la leçon en faisant lui-même le maniement de l'arme. On mettait en joue, on croisait la baïonnette, on chargeait sur l'ennemi, etc.; mouvements, exercices et jeux qui, par parenthèse, ne sont pas fort de la compétence d'une demoiselle. Ce n'est point un reproche que j'adresse ici à la bonne et aimable Virginie; je lui dois, au contraire, la justice de dire qu'elle a un caractère très raisonnable et des manières fort décentes. Mais je profite de cette circonstance pour avertir mes jeunes lectrices qu'à mesure qu'elles s'éloignent de l'enfance, il ne convient plus à la grâce et à la douceur qui font le charme de leur sexe, de se mêler aux jeux bruyants des écoliers; et je veux dire en même temps aux écoliers que, quand ils se trouvent avec leurs sœurs ou d'autres jeunes personnes, ils doivent éviter d'être aussi turbulents que dans les cours du collége, et mettre dans leurs jeux plus de réserve et de modération.

Dans une des charges dont je parlais tout-à-l'heure, la pauvre Virginie, moins habile à ce genre d'exercice qu'aux ouvrages paisibles de son sexe, a reçu un coup de baïonnette à la joue. Quelques lignes de plus d'un côté, elle perdait l'œil; quelques lignes de plus de l'autre, elle était frappée à la tempe et tuée. Je ne saurais peindre le désespoir des deux frères, et surtout celui du bon Paul qui tenait l'arme au moment de l'accident. Obligé de rentrer le jour même dans sa pension, il y a emporté les plus cuisants regrets, et le lendemain son premier soin a été d'écrire à sa sœur. Heureusement tout ceci n'a pas eu de suites graves; et la douce Virginie en sera quitte pour porter, comme un grenadier, la cicatrice d'un coup de baïonnette.

AVIS.

J'ai reçu une lettre signée *le père d'un de vos abonnés*, dans laquelle on me fait quelques observations et on m'adresse quelques questions relativement aux prix décernés en dernier lieu. L'auteur de cette lettre a trop de justesse d'esprit et de tact, pour ne pas apprécier les motifs qui m'empêchent de lui répondre par la voie de ce journal. Je serais fort empressé de le faire directement, s'il voulait bien m'honorer d'une lettre qui ne fût pas anonyme. L. P. J.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 20 NOVEM. 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 30.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES COMÈTES.

« Qu'est-ce qu'une Comète?... Il y a une Comète dont on parle beaucoup.... Faites-nous donc un article sur les Comètes.... Mon bon Génie, ne nous expliquerez-vous pas ce que c'est qu'une Comète et sa queue?....» Toutes ces questions sont fort aisées à faire, mais il n'est pas aussi facile d'y répondre, et les questionneurs ne se doutent pas de l'embarras où ils me mettent. Je vais m'en tirer, au reste, en vous disant, mes amis, le peu que je sais à ce sujet, et en convenant tout bonnement que je n'en sais pas davantage. Je pourrai même ajouter que de plus savants que moi seraient encore forcés d'avouer leur ignorance sur ce point.

Les Comètes sont des corps célestes qui se meuvent autour du soleil, en décrivant une ellipse extrêmement alongée, qu'elles parcourent dans un intervalle de temps plus ou moins long et quelquefois très considérable. Lorsque ces corps sont à une des extrémités de l'ellipse qu'ils parcourent, ils se trouvent à une distance immense du soleil, et doivent y éprouver un degré de froid dont nous n'avons pas l'idée. Lorsqu'ils arrivent à l'autre extrémité, ils se rapprochent tellement du soleil, qu'ils se trouvent alors exposés à une prodigieuse chaleur. C'est dans cette partie de leur révolution que nous les apercevons. Ils sont alors accompagnés, précédés ou enveloppés d'une vapeur brillante qu'on appelle *queue* lorsqu'elle accompagne la Comète, *barbe* lorsqu'elle la précède, et *chevelure* lorsqu'elle l'entoure.

On a calculé le retour de plusieurs Comètes après de longues périodes, l'étendue de leur orbite, la vitesse de leur mouvement. On a reconnu que ces corps ne sont, pas plus que les planètes, lumineux par eux-mêmes, et que c'est du soleil qu'ils reçoivent la lumière qui les rend visibles pour nous. La queue, la barbe et la chevelure des Comètes ont donné lieu à beaucoup de suppositions. On pense qu'elles sont produites par les vapeurs abondantes qui doivent s'élever de la Comète lorsque celle-ci s'échauffe en se rapprochant du soleil. Ces vapeurs y forment une atmosphère assez dense pour réfléchir la lumière et présenter l'aspect d'une queue ou d'une chevelure brillante. Mais pourquoi cette atmosphère lumineuse se montre-t-elle tantôt tout autour, tantôt seulement en arrière ou en avant de la Comète? C'est là ce qu'on n'a pu expliquer encore d'une manière satisfaisante.

L'apparition d'une Comète était regardée par les anciens comme un présage funeste. De nos jours ce n'est plus cela; et depuis l'année 1811, où l'on vit une très belle Comète et où l'on fit beaucoup d'excel

lent vin, on serait plutôt tenté, sur-tout dans les pays vignobles, de se réjouir en apercevant un de ces corps. Quant à moi, mes bons amis, je vous avoue que je ne crois pas beaucoup plus à l'influence d'une Comète sur la qualité du vin que sur les événements de notre globe. Il est un cas cependant, où elle pourrait en avoir une très grave, c'est celui où nous nous trouverions sur sa route et où la terre serait heurtée par elle. Peut-être avez-vous entendu faire cette supposition à propos de la Comète de cette année, et c'est pour cela que je vous en parle. Un savant astronome a fait voir, en effet, que la chose n'était pas impossible; mais comme il a montré en même temps qu'elle est contre toutes les probabilités, et qu'elle ne pourrait se réaliser que par un concours de circonstances qu'on ne saurait admettre, je vous conseille fort de n'avoir aucune inquiétude à ce sujet.

Voilà, mes amis, ce que je puis vous dire aujourd'hui sur les Comètes. Je vous entends d'ici vous récrier: « Mais, pourquoi?.... Mais, comment?.... Mais, enfin.... » Je ne saurais vous en apprendre davantage.

LA TROUVAILLE.

En jouant un matin dans le jardin de son père, le jeune Eudoxe de Montbreuse vit de loin briller quelque chose sur un petit banc de mousse. S'en étant approché, il reconnut que c'était une pièce de 40 francs, et tout joyeux d'avoir fait une aussi belle trouvaille, il la ramassa et la mit dans la poche de son gilet. Puis continuant de se promener dans le jardin, il reprit et regarda vingt fois sa brillante pièce d'or. Il ne faut pas en parler, se dit-il à lui-même; c'est bientôt la fête de maman et de ma sœur qui portent le même nom; je pourrai leur faire à chacune un cadeau qui les surprendra d'autant plus, qu'elles ne se doutent guère que je puisse avoir tant d'argent. Le pauvre Eudoxe ne pensa pas à autre chose, et ne fit pas d'autre réflexion. Pendant le reste de la matinée, il joua assez long-temps avec sa sœur dans la grande avenue du château; et l'heure du dîner étant arrivée, il se mit à table avec beaucoup de gaieté et d'appétit.

On n'en était pas à la moitié du repas, lorsqu'un domestique vint annoncer qu'un pauvre petit garçon demandait absolument à parler à M. Eudoxe. « Ah! ah! dit M. de Montbreuse, qui donc peut avoir affaire à toi, en ce moment, mon ami? Faites entrer ce petit garçon. » Le petit garçon entre. Il pouvait avoir dix ans; sa figure était agréable et pleine de candeur, et sous les pauvres habits dont il était vêtu, tout annonçait en lui la délicatesse et l'honnêteté. « Mon jeune Monsieur, dit-il à Eudoxe d'un air timide, je vous ai vu courir ce matin dans la grande avenue, et quelques instants après j'ai trouvé sur le sable cette pièce d'or. Comme je pense que c'est vous qui pouvez l'avoir perdue, je m'empresse de vous la rapporter. » A ces mots, Eudoxe devient tout rouge, et mettant la main dans son gousset, où il ne trouve plus rien, « Oui, dit-il d'une voix tremblante, c'est moi qui l'ai perdue. — Voilà qui est singulier, reprit M. de Montbreuse; et d'où te venait cette somme, je te prie? Elle était sûrement le fruit de tes épargnes, et cela fait honneur à ton économie. — Oh! non, mon papa, s'écria Eudoxe en fondant en larmes. Je m'aperçois en ce moment, que j'ai fait aujourd'hui, sans y songer, une action indigne; et la conduite de ce bon petit garçon me fait bien rougir de moi-même. Cette pièce, je l'avais trouvée ce matin dans le jardin. Je formai aussitôt le projet de l'employer à faire un cadeau à maman et à ma sœur, et je ne réfléchis point qu'elle ne m'appartenait pas. Moi qui n'ai besoin de rien ici, je me la suis appropriée sans scrupule; et ce pauvre petit garçon qui manque peut-être des choses les plus nécessaires, a songé avant tout à la rapporter à celui qui pouvait l'avoir perdue. Ah! mon Dieu, mon Dieu, que je suis honteux de moi-même! — Mon cher enfant, reprit M. de Montbreuse, les justes reproches que tu te fais me dispensent de t'en adresser. Assurément tu as commis une grande faute, une faute bien humiliante; mais j'aime à voir les regrets que tu en éprouves. Tu comprends sans doute maintenant que c'est retenir le bien d'autrui, que de s'approprier un objet trouvé et de ne point chercher à en découvrir le propriétaire. Cette découverte n'eût pas été difficile aujourd'hui pour toi, si tu eusses dit seulement un mot; car la pièce de quarante francs m'appartient, et c'est de ma poche qu'elle sera tombée hier sur le banc de mousse où je m'étais endormi. Mais allons, mon enfant, ne t'afflige pas davantage; lorsqu'on a commis une faute par manque de réflexion, et qu'on l'avoue avec un regret sincère, elle est presque réparée. Je veux même récompenser en ce moment ton repentir et ta franchise, en te laissant libre de disposer de cette pièce d'or. — Vraiment! vous me la donnez, mon papa? » dit Eudoxe avec vivacité, en essuyant ses yeux. « Je te la donne, répondit M. de Montbreuse; tu peux en faire ce que tu voudras. — Ah! ce sera bientôt fait, mon papa. Tiens, bon et honnête petit garçon; porte cet or à tes pauvres parents, et dis-leur que c'est un présent d'un enfant plus riche que toi, auquel tu as donné une bonne leçon et un bon exemple, dont il se souviendra toute sa vie. — Bien, très bien, mon Eudoxe, dit M. de Montbreuse en embrassant son fils. Voilà quarante francs que je croyais perdus, et que la Providence a employés bien mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. »

LE LAPIN ET LE RENARD.

FABLE.

Un jour, un petit lapin
A cervelle assez légère,
Loin du terrier de sa mère,
Allait broutant la bruyère,
Le serpolet et le thym.
Arrivé sur la lisière
Du bois qu'il a traversé,
Il y rencontre un fossé
Large comme une rivière.
Alors dressant l'oreille et levant le museau,
Il voit, sur l'autre bord de l'eau,
Un animal poli qui fait la révérence.
« Si je vois bien, dit-il, ce doit être un renard.
« Les siens passent chez nous pour très méchante en-
« geance;
« Je ne sais trop pourquoi, car vraiment son regard
« N'exprime que la bienveillance;
« Son salut me paraît plein de grace et d'aisance.
« Il a l'air de vouloir causer:
« Que craindrais-je? cette eau nous sépare, et je pense
« Que je puis fort bien m'amuser
« A jaser.
« Voyons donc: Eh! Monsieur! si je n'ai courte vue,
« L'herbe de ce côté me semble bien tondue,
« Et vous avez dû faire un fort maigre repas.
« — Il est vrai, mon enfant, dit le renard; hélas!
« Je n'ai pas, comme vous, un beau parc pour demeure;
« Mais moi, je suis si sobre! En tous lieux, à toute heure,
« Avec quelque herbe sèche ou deux fruits d'un noyer,
« J'ai de quoi me rassasier.
« Je ne demande rien, ne fais mal à personne;
« Et quoiqu'on ait tenté de me calomnier,
« Je trouve toujours assez bonne
« La mince part de biens que Nature me donne.
« — Oh! reprit l'imprudent lapin,
« J'avais deviné juste, et j'en étais certain.
« Vous êtes, à mon sens, une bête admirable;
« C'est un vrai sage qu'un renard;
« Et je conviens que, pour ma part,
« Je m'arrangerais mal d'un régime semblable.
« Mais le ciel m'a bien mieux traité:
« Nous sommes riches, nous, et vivons dans l'aisance.
« Notre terrier est abrité
« Contre les froids d'hiver; et puis, pendant l'été,
« C'est une maison de plaisance.
« Le serpolet croît à l'entour
« Et ne permet qu'à nous d'en retrouver l'entrée.
« Nous ne redoutons là chien, furet, ni vautour;
« Nous sortons dès le point du jour,
« Et ma mère, le soir, se retrouve entourée
« De ses quatorze enfants... — Quatorze! dites-vous;
« Ce doit être un moment bien doux!
« — Oui, quatorze, pas davantage;
« Et tous bien nourris, gras et frais.
« C'est une famille, je gage,
« Telle que l'on n'en vit jamais.
« — Fort bien, dit le renard; je vous en félicite;
« Mais ce parc n'est pas moins une grande prison,
« Et le fossé... — Du tout; quand il nous semble bon,
« Nous pouvons au dehors aller faire visite.
« Un petit pont se trouve à deux sauts du terrier,
« Et nous offre à toute heure un commode passage.
« — Ah! vous avez un pont dans votre voisinage?
« — Oui, mais gardez-vous bien de l'aller publier
« Chez quelque animal carnassier. »
Tel fut le dangereux langage
Qu'au renard tint notre lapin.
Or, voilà que le lendemain,
A l'heure où la famille entière
Sort de son souterrain pour aller voir le jour,
Sous une griffe meurtrière
Chaque lapin tombe à son tour.
Nul ne fut épargné, ni les fils, ni la mère.
Notre jeune imprudent se repentit trop tard
De sa funeste étourderie;
Et quand il reconnut le perfide renard:
« A tous les miens, dit-il, j'ai donc coûté la vie!
« Cruel! que vous avions-nous fait?
« Vous êtes un méchant! — Et vous un indiscret. »

L. P. J.

QUESTION.

Je prie mes jeunes lecteurs de vouloir bien me dire:

1°, *Quel est le sens moral qu'on peut tirer de la fable qu'ils viennent de lire?*

2°, *Ce qu'ils pensent de la conduite du renard et de celle du lapin?*

J'attendrai les réponses qu'on me fera le plaisir de m'adresser jusqu'au dimanche 11 décembre prochain.

CORRESPONDANCE.

Depuis que j'ai eu la bonne pensée de prier mes jeunes amis de me rendre compte de ce qu'ils auraient vu ou appris de plus intéressant, je m'aperçois avec un plaisir extrême que plusieurs d'entre eux continuent à me donner des détails sur ce qu'ils ont l'occasion d'étudier ou d'observer. Je leur en sais gré, et je trouve un grand charme dans les aimables confidences qu'ils me font. Toutes sont très intéressantes

pour moi, et il en est qui le seront aussi pour mon jeune public. Je réserverai donc à l'avenir une place à celles-ci dans mon journal, le plus souvent que cela me sera possible. Je vais commencer aujourd'hui par une jolie lettre sur la Suisse, qui m'est adressée de Genève.

« Genève, 19 octobre.

« Mon bon Génie, en quittant Paris pour une bien longue absence, mon plus grand soin a été de m'occuper de mon cher journal, et de m'assurer de le recevoir par-tout où je serais.

« A mon retour d'un voyage en Suisse, j'ai trouvé à Genève celui où vous demandez à vos petits abonnés les récits de ce qu'ils ont vu d'intéressant. Je me suis senti tout de suite le desir de vous raconter la tournée que je viens de faire dans les trois vallées de l'Oberland.

« Mille choses m'ont frappée; mais je ne saurai peut-être pas vous les dire assez bien pour qu'elles vous intéressent. Cependant je vais essayer.

« Pour nous rendre dans ces hautes montagnes, nous avons d'abord été le long du lac de Genève, qui ressemble à une petite mer. Ses rivages sont bien jolis. De l'autre côté, j'ai vu le Mont-Blanc tout couvert de neige; il ressemble à une montagne d'argent. Nous avons ensuite été à Fribourg. C'est là où j'ai commencé à voir des costumes qui ne ressemblent pas du tout à ceux de la France. Les femmes y sont habillées de toutes sortes de couleurs. Des jupes qui ne vont que jusqu'au genou, des bas rouges, des corsets, de très grosses manches blanches, et des chapeaux ornés de fleurs et de rubans les rendent jolies et singulières.

« A Berne, qui est une bien belle ville, avec des arcades le long des rues, et des ruisseaux d'une eau bien claire, dans le milieu, j'ai été bien affligée de voir des galériens et des galériennes, enchaînés, avec des numéros sur le dos, traîner des charrettes comme des chevaux. J'ai vu aussi des ours que l'on nourrit dans les fossés des fortifications, parce que la ville de Berne a des ours dans ses armes. Les femmes de Berne sont très belles. Leurs habits sont presque toujours noirs. Elles portent de grandes tresses de cheveux qui descendent jusqu'à leurs talons.

« A Thoun, nous nous sommes embarqués sur le lac de ce nom. J'étais bien contente. Au milieu de notre navigation, j'ai vu la belle cascade de Saint-Béat, qui tombe du haut d'une montagne dans le lac. Elle fait un grand bruit et une pluie qui se répand bien loin. Je croyais ne pouvoir rien voir de plus beau, lorsque arrivés dans la vallée de Lauterbroun et logés dans un joli chalet, de nos fenêtres j'ai vu le Stauback; c'est une autre cascade qui tombe de 900 pieds de haut. Le matin, on y voit des arcs-en-ciel qui changent de place avec les vapeurs de la cascade.

« Un autre grand plaisir m'était réservé. Nous avons tous traversé, sur des mulets, une très haute montagne nommé le Scheydeck. Nous avons grimpé pendant sept heures; nous étions, m'a-t-on dit, à douze cents toises de hauteur. Arrivés sur le sommet, nous nous sommes reposés, et nous avons déjeuné avec du beurre, du lait et du fromage que des bergers nous ont apportés, en dressant à l'instant une petite table avec des escabaux de bois blanc. Là, nous avons eu un spectacle bien étonnant. Nous voyions tout près de nous la Yungfrau qui est une des plus hautes montagnes de l'Europe. Elle était toute couverte de neige et de glace. A tout moment, il en tombait, avec un bruit affreux, des avalanches, qui sont des torrents de neige et de glace qui roulent du haut de la montagne dans la vallée.

« Au milieu de notre repas, les bergers ont tiré un petit coup de canon. C'est un honneur qu'ils font aux étrangers. Il a produit dans la montagne un écho terrible qui a fait tomber de nouvelles avalanches.

« Après avoir bien déjeuné, nous sommes descendus dans la vallée de Grinderwald. Nous y avons été voir de près le glacier des dames. La glace descend jusqu'au fond de la vallée, tout près des arbres, des prés et des moissons. J'y ai vu une grande arcade formée dans la glace, d'où sort une grosse rivière qu'on appelle la Lutchine. Dans ces vallées, j'ai eu le plus grand plaisir à voir de jolies petites filles que l'on trouve souvent, vous offrant des fleurs et des fraises qu'elles cueillent au pied des glaciers.

« Je veux m'arrêter ici, mon bon Génie, dans la crainte que vous ne trouviez ma lettre trop longue, etc.

« Nanine F. R. »

CHARADE.

Il y a long-temps que je n'ai donné une charade. En voici une, dont j'invite mes lecteurs à me transmettre l'explication, en même temps que leurs réponses aux questions sur la fable.

On trouve, dans un an, douze fois mon premier;
C'est l'air qui transmet mon dernier;
C'est le soleil qui dore et mûrit mon entier.

AVIS : On m'a fait, à propos du briquet, une observation et une question qui me fourniront le sujet du premier article d'un prochain numéro, dans lequel je parlerai du *phosphore*.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 27 Novem. 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 31.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE CHATAIGNIER.

C'est vers la fin de l'automne que l'on voit s'établir aux coins des rues de Paris, soit en plein air sous des parapluies, soit dans de petites échoppes, ces Limousins, Auvergnats, ou autres provinciaux, qui viennent mettre à profit le goût des amateurs, grands et petits, de marrons et de châtaignes. Un sac rempli de ces fruits savoureux, un fourneau, une poële percée de trous, une corbeille rembourée pour tenir chaudement les marrons cuits, et une provision de sacs de papier, composent tout leur bagage. Ces marchands ont ordinairement de petites *pratiques* qui leur sont fidèles pendant tout l'hiver; et il n'est pas rare de voir le fourneau entouré d'enfants qui savent fort bien diriger de ce côté les pas de leur bonne. C'est une scène de ce genre que représente la Lithographie que j'envoie aujourd'hui à mes jeunes lecteurs; et afin de lui donner à leurs yeux plus d'intérêt, je vais profiter de cette circonstance pour les entretenir de l'arbre aussi utile que beau qu'on nomme *châtaignier*.

Cet arbre, qui paraît se plaire particulièrement sur le sol de la France, y tient un rang distingué parmi nos arbres forestiers indigènes. Sa hauteur et sa grosseur qui le disputent à celles du chêne, la beauté de son port et de son large feuillage dentelé, l'ombrage agréable qu'il procure à l'homme et aux animaux, sans nuire aux grains, sa belle verdure, dont il ne se dépouille que fort tard en automne, la bonté de son fruit sain et abondant, le parti avantageux qu'on tire de son bois à-la-fois dur, solide et flexible, tous ces avantages lui assignent une des premières places entre les productions utiles et agréables du règne végétal.

Le fruit du châtaignier est la *châtaigne*. Tous mes lecteurs connaissent assez sa forme pour que je n'aie pas besoin de la décrire. Ils savent aussi que ce fruit est renfermé dans une enveloppe épineuse qui en contient ordinairement deux et quelquefois trois. Le châtaignier sauvage, qui croît naturellement dans les forêts, ne donne que de petites châtaignes qui cependant sont, dans quelques pays, tels que l'île de Corse, la presque unique nourriture des sobres montagnards.

Lorsque le châtaignier est cultivé avec soin, on en obtient des fruits d'un plus gros volume, d'une saveur préférable, et auxquels on donne le nom de *marrons*. Cet arbre croît dans tous les climats tempérés de l'Europe; mais les lieux élevés et les coteaux où il peut développer plus librement son feuillage, sont sur-tout propres à sa culture et fournissent seuls des marrons et des châtaignes de bonne qualité. On en récolte en grande abondance dans les province du Limousin,

du Vivarais et du Dauphiné. De ces pays, ils sont portés à Lyon où il s'en fait un grand commerce, et c'est pour cela qu'on les connaît généralement sous le nom de *marrons de Lyon.*

On mange les marrons et les châtaignes, soit bouillis, soit rotis; mais les derniers sont ordinairement préférés. C'est une nourriture saine, dont cependant l'excès, comme celui de toute autre chose, n'est pas sans inconvénient. Il est des estomacs qui ne les digèrent pas facilement, et je conseille à mes jeunes lecteurs de n'en manger qu'avec modération.

Il est encore une manière de les préparer, en les faisant confire dans le sucre. C'est ce qu'on appelle *marrons glacés*, l'un des meilleurs bonbons et des moins malsains entre tous ceux qu'on débite, à l'époque de la nouvelle année, pour détruire l'appétit et déranger l'estomac des gourmands.

Ce n'est pas seulement aux hommes que la châtaigne sert d'aliment. On fait dessécher ce fruit, dans les lieux où il est le plus abondant, et on le brise ensuite pour le donner à manger aux bestiaux et à la volaille. On en fait aussi quelquefois une boisson fermentée; et enfin, sa peau même est employée pour la teinture en noir.

Si le fruit du châtaignier est utile, son bois ne l'est pas moins. Ce bois est excellent pour la charpente, et tient souvent lieu de chêne. Il a la propriété de conserver un volume toujours égal, sans se gonfler ni se resserrer, ce qui le rend plus propre qu'aucun autre à contenir des liquides, aussi est-il employé partout à faire les cerceaux des futailles dans lesquelles on conserve le vin.

Je n'ai pas besoin de dire que cet arbre précieux ne peut en aucune manière être confondu avec celui qui porte le nom de *marronier d'Inde.* Ce dernier, sans doute, ne connait aucun rival qui puisse l'emporter sur lui par la majesté du port et de la forme, par la beauté de la fleur et du feuillage, par les nuances de la verdure, par l'épaisseur de l'ombrage. Il est un des plus magnifiques ornements de nos jardins; mais il n'a d'autre supériorité que celle de la beauté, et il est forcé de reconnaître, dans le modeste châtaignier, celle qu'assurent des qualités utiles et d'importants services. On n'a fait, jusqu'ici, que de vains efforts pour tirer quelque parti du fruit sec et amer du marronier d'Inde; tous les essais ont été infructueux. Faut-il en accuser la nature de cet arbre ou notre propre ignorance? C'est ce qu'il serait difficile de décider. Quoiqu'il en soit, contentons nous du bel ombrage qu'il nous donne: c'en est assez pour nous féliciter de ce qu'importé d'une contrée septentrionale de l'Asie, il a pu se naturaliser parfaitement chez nous. Il est un des premiers à nous annoncer le retour du printemps, et c'est assurément un titre en sa faveur.

LES CHUCHOTERIES.

M. de Monthury avait trois filles, dont l'aînée âgée de quatorze ans se nommait Arsène, la seconde, Esther, et la plus jeune Eugénie. M. de Monthury, quoiqu'il ne fût pas dans l'opulence, jouissait d'une fortune suffisante pour pouvoir suivre les impulsions de son cœur généreux, et avait adopté deux nièces orphelines, dont le père était mort ruiné par de malheureux événements. De ces deux nièces, l'une âgée de douze ans se nommait Herminie, et l'autre plus jeune de deux années, était la filleule de M. de Monthury, qui lui avait donné le nom de Charlotte.

Toutes ces jeunes personnes recevaient ensemble la même éducation, pour laquelle M. de Monthury ne négligeait aucun soin, aucun sacrifice, en regrettant avec une profonde douleur qu'une mère tendre et éclairée ne pût plus y présider.

Fort bien élevées, sous presque tous les rapports, sœurs et cousines, à l'exception d'une seule, la plus jeune, la bonne et bienveillante Charlotte, avaient toutefois contracté une disposition très fâcheuse qui désolait souvent leur père (toutes indistinctement le nommaient ainsi), et contre laquelle, malgré son extrême indulgence, il avait cru devoir plus d'une fois se montrer sévère. Cette disposition consistait à se prévenir sans raison contre chaque personne qu'elles voyaient pour la première fois, et il en résultait en elles une manière d'être complètement choquante et désagréable, qui ne naissait pas, il est vrai, d'une malveillance réelle, mais qui y ressemblait étrangement.

M. de Monthury était obligé par sa position à recevoir, certains jours, une société assez nombreuse, où paraissaient de temps à autres de nouveaux personnages. Chaque fois que cela arrivait, une scène désobligeante se renouvelait dans le salon. Groupées dans un coin, nos jeunes personnes examinaient des pieds à la tête le nouveau venu, puis parlaient tout bas, chuchotaient avec vivacité, et se cachaient le visage avec leur mouchoir pour étouffer leurs éclats de rire. La chose se passait de telle manière, qu'il était impossible à la personne nouvellement présentée de ne pas s'apercevoir qu'elle était l'objet de ces impertinentes chuchoteries. Plusieurs en étaient tellement choquées qu'elles croyaient devoir abréger leur visite ou se dispenser de la réitérer. Le nombre des personnes blessées par cette conduite, eût sans doute été plus grand, sans les efforts que faisait la jeune Charlotte pour en affaiblir les effets. Elle était si bonne, si attentive, si obligeante pour tout le monde, si respectueuse envers les personnes âgées ou atteintes de quelque infirmité, elle excitait tellement l'attention par sa grâce et son amabilité, qu'elle réussissait quelquefois à la détourner de ses compagnes. Alors, celles-ci ne manquaient pas de se moquer d'elle, et de lui dire, quand tout le monde était retiré: « Eh bien, as-tu assez étalé tes grâces ce soir? t'en es-tu assez donné? t'es-tu fait faire assez de compliments? as-tu

assez fait la dame? » Certes rien n'était moins juste que ce dernier reproche; car il était impossible d'avoir moins que Charlotte cette prétention ridicule, et de conserver plus naturellement, dans la société, et la place, et les manières, et la modestie convenables à son âge. Charlotte ne répondait à tous ces propos que par un sourire, et par ces mots : « Cela ne m'amuse pas de me moquer. »

Sincèrement affecté de cette déplorable manie de ses enfants, M. de Monthury cherchait à leur donner une grave leçon, lorsque cette leçon naquit naturellement d'une circonstance qui pouvait avoir des suites trop réelles.

M. de Monthury soutenait depuis long-temps, contre un parent de province, un procès de la réussite duquel dépendait presque toute sa fortune. Ce procès lui avait déjà causé de vives inquiétudes, et un nouvel incident venait d'en rendre l'issue plus douteuse que jamais. Dans cette situation, M. de Monthury voulut tenter un arrangement avec son parent. Celui-ci ayant reçu ses propositions, desira le voir, et vint à Paris. Il se présente chez M. de Monthury, dans un costume, il faut le dire, et avec une tournure assez étranges. On devine que les chuchoteries allèrent leur train : « Ah! bon Dieu, ma chère, cet homme-là vient au moins de Kamschatka. — Est-il permis, dit Arsène, de se montrer avec une pareille figure? — Pourquoi donc pas? répondit Herminie, il devrait au contraire se montrer pour de l'argent. — Sans doute, ajouta Esther; il ferait ainsi sa fortune, et cela vaudrait mieux que de chercher à la faire en nous ruinant. — Sais-tu qu'il n'a pas l'air trop bon? — Vraiment, je suis sûre que c'est un très méchant homme. — Et une grosse bête qui ne sait lire que du papier timbré. — C'est une drôle de chose que cet homme-là soit notre parent. — Ah! notre parent, c'est-à-dire en remontant à Adam. — Mais pas du tout, dit Charlotte, qui avait entendu, je vous assure qu'il est bien notre cousin; je l'ai souvent ouï dire à mon oncle. — Ah! sûrement, tu vas prendre aussi son parti; vas donc, vas donc, faire l'aimable avec lui. — Je ne vois pas pourquoi je le désobligerais. » En effet, pendant tout ce colloque de ses sœurs qui avait lieu en attendant l'arrivée de M. de Monthury, Charlotte avait seule fait les honneurs du salon au parent provincial, lui avait approché un fauteuil, s'était informée de ses nouvelles, et avait prié un domestique d'avertir son oncle. Après avoir fait à voix basse sa petite observation aux jeunes chuchoteuses, elle revint près de la cheminée pour n'y point laisser seul l'étranger. Celui-ci tantôt regardait du coin de l'œil les mines impertinentes des petites étourdies, et fronçait le sourcil; tantôt, se retournant vers Charlotte, il la regardait d'un air plein de bonté, l'appelait *ma petite cousine*, et lui adressait avec bienveillance quelques questions auxquelles elle répondait avec une grâce enfantine et toute naïve. Après avoir ainsi causé quelques instants avec elle : « Ma petite cousine, lui dit-il d'un ton vraiment ému, voulez-vous me permettre de vous embrasser? — Oh! non, répondit-elle; vous avez pourtant l'air bien bon, mais je sais que vous avez fait de la peine à mon oncle; et j'en suis bien fâchée, car je crois que sans cela je vous aimerais bien. — Oh! oh! reprit le parent attendri, j'espère que vous m'embrasserez plus tard. Tenez, ajouta-t-il, voilà un papier que je veux que vous remettiez vous-même à votre oncle. »

En ce moment M. de Monthury entra. Il aborda son parent d'un air moitié froid, moitié affectueux, mais complètement franc et loyal. « Eh bien, mon cousin, lui dit-il, mettrons-nous un terme à notre désunion? — Mon cher parent, reprit l'étranger, ma visite vous prouve que j'en avais le desir. Cependant je dois vous dire que la réception que m'ont faite ici ces quatre demoiselles m'eût déterminé à tout rompre, si je n'eusse été retenu par la charmante enfant que voilà. Sa conduite me prouve que ce n'est pas vous qui avez appris aux autres à se moquer de moi. Allons, petite cousine, c'est vous qui êtes notre conciliateur, et vous avez les pièces en main. »

Charlotte remit alors à son oncle le papier que lui avait donné le cousin de province. « Que vois-je? s'écria M. de Monthury; voilà une pièce qui me ruinait! » A ces mots, les causeuses levèrent la tête, regardant d'un air stupéfait le généreux étranger. « Et comment donc, reprit M. de Monthury, consentez-vous à transiger avec un pareil titre? — Bon, bon, reprit le cousin, je plaidais parce que je tiens à mes droits; mais je suis assez riche, et j'ai voulu voir si je n'allais pas faire une mauvaise action en gagnant mon procès. J'ai vu. Allons, cousin, déchirons ce papier, embrassons nous, et que tout soit fini. — Eh bien, s'écria Charlotte, vous voyez bien que j'avais raison d'avoir envie de vous aimer; maintenant je ne me ferai plus prier pour vous embrasser, mon cousin. » Et elle lui sauta au col.

Arsène, Esther, Eugénie et Herminie étaient demeurées consternées et immobiles. « Mon cousin, reprit Charlotte, voyez comme mes sœurs paraissent fâchées de vous avoir offensé; est-ce que vous ne leur pardonnerez pas? — Ah! dit le cousin, vous ne m'avez pas embrassé tout de suite. Il faut à leur tour qu'elles méritent leur pardon; peut-être ne s'en soucient-elles pas beaucoup; cependant elles auraient tort de dédaigner l'amitié d'un honnête parent. Qu'elles songent d'ailleurs aux suites que pouvait avoir aujourd'hui leur conduite, et j'espère que cette pensée contribuera à me les faire retrouver bonnes et bienveillantes comme vous, quand je reviendrai à Paris l'année prochaine. »

M. de Monthury, pénétré de reconnaissance et d'attendrissement, voulait retenir quelque temps auprès de lui le bon provincial. « Non, dit celui-ci, non, c'est assez pour aujourd'hui; nous verrons à mon prochain voyage, et certes je le ferai, dût-on encore me regarder comme une bête fauve, et ne fût-ce que pour le plaisir de revoir ma petite Charlotte. »

CORRESPONDANCE.

Paris, 8 novembre 1825.

Je n'ai pas oublié, mon bon Génie, la permission que vous avez bien voulu me donner de vous rendre compte quelquefois des courses intéressantes que je pourrais faire.

Nous avons été voir dernièrement une galerie d'antiquités Égyptiennes fort curieuse, et je me suis dit aussitôt : Je l'écrirai à mon bon Génie. Cette collection est fort nombreuse, et une des plus complètes qui existe, à ce que nous a dit M. Passalacqua, qui en est le propriétaire. Il a passé six ans en Égypte pour la former, et principalement dans la Thébaïde, qui est la partie de l'Égypte qui renfermait le plus de tombeaux; mais ces tombeaux ont été ravagés bien anciennement déjà par les Perses, qui les brûlaient et les comblaient ensuite. M. Passalacqua nous assura qu'il avait fait fouiller pendant trois mois sans rien trouver, et que la chambre sépulcrale qu'il a été assez heureux pour découvrir, est la seule qu'on ait trouvée jusqu'à ce jour. Il croit devoir le bonheur qu'il a eu, à la position de ce tombeau. Les Égyptiens faisaient creuser leurs chambres sépulcrales dans le roc, et l'on y descendait par une espèce de puits; chaque puits conduisait ordinairement à deux de ces chambres, placées l'une vis-à-vis de l'autre. Dans le puits où M. Passalacqua faisait fouiller, il trouva d'abord une chambre qui avait été dévastée; il n'y en avait pas d'autre vis-à-vis; mais voulant pousser ses recherches jusqu'au bout, il ordonna de creuser encore, et l'on trouva effectivement du côté opposé, mais plus bas, une porte murée, intacte, et qui était celle de la chambre sépulcrale dans laquelle M. Passalacqua trouva le tombeau qu'il a apporté en France. Ce tombeau est l'objet le plus curieux de la galerie. Il se compose de trois cercueils en bois de sycomore, renfermés les uns dans les autres, et tous trois couverts de peintures et d'hiéroglyphes. Dans le dernier était la momie qui tomba en poussière aussitôt qu'on la toucha. Il paraît que c'était le tombeau d'un grand-prêtre, car on a retrouvé dans le cercueil deux baguettes qui étaient les attributs de cette charge. Différens objets étaient placés autour du tombeau. A droite, une petite barque, dans laquelle on voit représentées toutes les cérémonies qui avait eu lieu à l'enterrement; l'immolation d'un bœuf; des femmes qui pleurent sur le corps du mort, et différentes autres figures. Plus loin est placée la femme du défunt, qui porte des offrandes, et qui tient à la main son miroir, couvert d'une peau de bœuf, en signe de deuil; ensuite on voit une seconde barque remplie de rameurs. Toutes ces figures sont en bois, et taillées assez grossièrement. De l'autre côté, on voit les deux baguettes dont nous avons parlé; les os de la tête du bœuf, qui probablement avait été immolé à l'enterrement; plusieurs vases contenant des liquides; une seconde figure de femme, que l'on croit représenter une parente du défunt, portant aussi des offrandes; enfin une espèce d'écuelle en bois, contenant du pain très grossier, placé sur des feuilles de sycomore. M. Passalacqua a rangé tous ces objets dans l'ordre même où ils les a trouvés. Tout porte à croire que ce tombeau remonte à la plus haute antiquité, et j'ai entendu dire, par des personnes qui s'y trouvaient en même temps que moi, qu'il devait avoir au moins 4000 ans. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'y voit point de fer, et que toutes les planches sont jointe, avec des chevilles de bois.

Nous vîmes ensuite une multitude d'objets plus curieux les uns que les autres : plusieurs momies; une grande quantité de bijoux très bien travaillés, trouvés sur des momies; beaucoup d'amulettes fort jolies, en cornaline, en lapis; d'autres, moins précieuses, mais toutes représentant les dieux des Égyptiens; des boîtes de peinture; une petite caisse renfermant des médicaments; quelques instruments aratoires; des armes; plus de cent vases de formes différentes, remplis encore de baumes et de liquides, qu'on s'occupe en ce moment à analyser; beaucoup de crocodiles, de poissons, de chats; tous animaux qu'adoraient les Égyptiens, embaumés et renfermés dans de petits cercueils; des fruits de toute espèce; du blé; du pain, qui, je le pense, ne doit pas être fort tendre, car tous ces objets sont extrêmement anciens et ont presque tous été trouvés dans des tombeaux.

Au nombre des momies que nous vîmes, on nous en fit remarquer une grecque, plus moderne que les autres. M. Champollion, qui prétend avoir trouvé le secret des caractères hiéroglyphiques, assurait avoir lu le nom de cette momie parmi les figures qui couvraient son cercueil. Effectivement, en soulevant la bande de toile qui entourait son visage, on a trouvé ce même nom écrit en lettres grecques. J'ai entendu dire que cette circonstance était fort importante, parce qu'elle prouve que M. Champollion est réellement parvenu à connaître les signes hiéroglyphiques et à expliquer un langage dont la connaissance, réservée jadis aux seuls prêtres égyptiens, était perdue depuis long-temps.

Une des choses qui m'ont beaucoup intéressée aussi pendant cette visite, c'était d'entendre M. Passalacqua lui-même, nous parler de son séjour en Égypte et du bonheur qu'il avait éprouvé à l'instant de sa précieuse découverte. Il nous a dit que ce jour avait été le plus beau de sa vie.

Je suis vraiment honteuse, mon bon Génie, de vous avoir ennuyé si long-temps, et de vous envoyer une nomenclature, si sèche, de tout ce que j'ai vu. Je sais bien que tous ces objets si anciens sont intéressants, sur-tout parce qu'ils nous apprennent le degré de lumières et de civilisation auquel étaient parvenus les Égyptiens, mais c'est aussi la seule réflexion que je sois en état de faire.

Adieu, mon bon Génie, recevez avec indulgence la nouvelle expression de mon bien sincère attachement.

B. R.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er décembre 1824, pour un an, ou du 1er juin 1825, pour six mois, et expire par conséquent à la fin de novembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 4 décembre prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 4 DÉCEMB. 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. N° 32.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE PHOSPHORE.

J'ai expliqué, en parlant du briquet, comment, dans la percussion d'un morceau de fer sur un caillou, il se détache des parcelles de fer qui s'enflamment par le choc et le frottement, et jaillissent sous la forme d'étincelles. J'ai tâché, en donnant cette explication, de faire comprendre à mes lecteurs que ce n'est point du caillou que sortent ces étincelles, puisque le caillou est un corps incombustible dont il ne peut se dégager des particules enflammées.

Peu de jours après l'impression de cet article, j'ai reçu une lettre, dans laquelle on me raconte qu'aussitôt après l'avoir lu, on s'est empressé de faire quelques expériences, au moyen desquelles on a remarqué que deux cailloux frottés l'un contre l'autre, dans l'obscurité, sans fer, donnaient aussi des *étincelles*. On m'a demandé enfin l'explication de ce fait.

Je vais tâcher de satisfaire une curiosité que je trouve fort louable, et qui me prouve qu'on accorde quelque attention à mes petites instructions. Pour donner à ma réponse plus d'intérêt, et afin de la rendre plus intelligible, je profiterai de cette circonstance pour communiquer à mes jeunes lecteurs quelques notions sur le corps qui porte le nom de *phosphore*.

Le phosphore ne se trouve pas naturellement à l'état de pureté; mais il existe en grande abondance combiné à d'autres corps, dont on parvient à le séparer par des procédés chimiques. On le retire des matières animales et végétales, et ce sont particulièrement les os des animaux qui en fournissent dans une proportion considérable.

Réduit à l'état de pureté, le phosphore est un corps solide, de la consistance de la cire, exhalant une odeur particulière, transparent et sans couleur lorsqu'il est en fusion, demi transparent et noir, suivant que son refroidissement s'est opéré d'une manière plus ou moins prompte. On le prépare ordinairement en petits bâtons de la grosseur d'un fort tuyau de plume, ce qui se fait en le coulant dans des tubes de verre, d'où on le fait sortir au moyen d'une baguette également de verre qu'on passe dans le tube.

Aussitôt que ce corps est en contact avec l'air, il brûle et devient lumineux; mais sa combustion est très lente et s'opère sans développer une chaleur sensible. Cependant, dans cet état, il peut enflammer des corps très combustibles, tels que le soufre, ainsi que cela a lieu dans un briquet phosphorique, qui n'est autre chose qu'un petit flacon rempli de phosphore, où l'on plonge une alumette soufrée qui s'enflamme à l'instant.

Le phosphore se dégage spontanément des matières animales et des matières végétales, à une certaine période de leur décomposition. On voit alors diverses parties des corps des animaux en putréfaction, et certains bois pourris, jeter, dans l'obscurité, une lueur qui atteste la présence et le dégagement du phosphore.

On a donné à cette lueur le nom de *phosphorescence*.

Il faut que le phosphore soit très généralement répandu dans la nature, car, indépendamment de la multitude de corps organisés d'où on le retire, ou bien dans lesquels sa présence se manifeste naturellement, la plupart des corps, même non organiques, sont susceptibles de devenir phosphorescens par diverses causes. Il en est, tels que le diamant et certaines pierres, qui jettent une lueur phosphorique après avoir été quelque temps exposés aux rayons du soleil. D'autres, tels que le sucre, la porcelaine, la pierre à fusil ou silex, deviennent phosphorescens par le choc et le frottement. Ces corps frottés l'un contre l'autre jettent une lueur fugitive, qui est le résultat de leur phosphorescence. C'est cette lueur qu'ont observée celles de mes jeunes abonnées qui ont frotté deux cailloux l'un contre l'autre dans l'obscurité. Mais elles ont dû remarquer que la lumière produite dans cette opération suivait le mouvement du frottement, et ne jaillissait pas sous le choc en vives étincelles. Cette pâle clarté, dépourvue de chaleur, n'aurait point pu allumer l'amadou comme les étincelles brûlantes du briquet. La cause qui la produisait, enfin, n'était qu'une phosphorescence fugitive, et nullement la combustion d'aucune parcelle du caillou.

La justesse de raisonnement qu'on montrée mes jeunes abonnées en me faisant l'observation à laquelle je viens de répondre, me donne lieu d'espérer qu'elles n'auront pas de peine à comprendre cette explication.

Le phosphore est employé à un grand nombre d'usages dans les opérations de la chimie, et il est un poison très violent. Je ne dois pas omettre de dire, en terminant cet article, qu'on s'est amusé souvent à épouvanter des gens simples et crédules, en traçant sur les murs, avec du phosphore, soit d'effrayantes figures, soit des caractères menaçants qui, apparaissant soudain dans l'obscurité, étaient propres à jeter la terreur dans l'esprit de ceux qui ne connaissaient pas la nature et les propriétés de ce corps. C'est là une preuve de cette vérité, que souvent les vaines frayeurs sont le résultat de l'ignorance, et que le meilleur moyen de s'en guérir est de chercher à connaître et à examiner de près l'objet qui cause notre épouvante.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

§ On plait moins en cherchant à montrer son propre mérite, qu'en s'efforçant de faire remarquer celui des autres.

§ Rappelez-vous que ce n'est pas faire preuve d'esprit, que d'étaler avec prétention celui qu'on a.

§ Avant de vous glorifier du savoir que vous avez acquis, songez à tout ce qui vous reste à apprendre.

§ La modestie est le propre du vrai mérite; la simplicité, celui du véritable esprit; la réserve, celui du vrai savoir.

LE PETIT BOUFFON.

Patrice Eymard était un jeune garçon rempli d'intelligence, d'esprit et d'aptitude pour toute espèce de travail. Doué d'une extrême facilité, il avait marché rapidement dans ses études, et s'était constamment trouvé le plus jeune dans toutes les classes qu'il avait parcourues jusqu'en seconde. Quel dommage que Patrice eût un travers qui ôtât toute dignité à son mérite naissant, et qui détruisît tout le charme qu'auraient pu avoir tant d'aimables dons que la nature lui avait accordés. Cette facilité que Patrice portait dans tout ce qu'il voulait entreprendre, n'était-il pas bien fâcheux de la voir s'exercer à l'ignoble emploi de contrefaire tous les ridicules qui s'offraient à lui, de copier les manières triviales des plus grossiers modèles, de dénaturer les mots de la langue, comme font ceux qui ont eu le malheur de ne recevoir aucune éducation, de faire mille contorsions pour ressembler à tout ce qu'il y a de plus abject, de se coutourner enfin le corps, le visage et le gosier, pour imiter les gestes, les grimaces et le cri des animaux? Patrice excellait à représenter un homme ivre, à danser comme un grotesque, à sauter et grimacer comme un singe, à parler le langage ignoble de la Halle ou du Porcheron, à contrefaire le caquet d'une pie ou le cri d'un chien qui s'est cassé la patte. Malheureusement pour lui, on s'était avisé de rire, dans le principe, de toutes ces farces grossières; quelques personnes avaient eu l'imprudence d'y applaudir, et le pauvre Patrice s'était imaginé avoir là un talent charmant, tandis qu'il n'était en réalité qu'un petit bouffon; rôle pitoyable, dépourvu de toute dignité, qui

peut bien amuser un moment quelques oisifs, mais qui fait hausser les épaules à tout homme doué de sens et de raison.

M. Eymard n'avait pu voir sans peine une disposition si peu propre à donner à son fils la considération qu'il souhaitait pour lui. Quelques observations de sa part à ce sujet avaient produit assez peu d'effet sur Patrice, et M. Eymard ne voyait plus guère d'espoir que dans quelque bonne mortification que, malgré sa tendresse, il était réduit à souhaiter à son enfant.

Les choses en étaient là, lorque Patrice vit un jour son père l'aborder d'un air profondément affecté. « Bon Dieu! mon papa, s'écria le jeune homme, qu'avez-vous donc aujourd'hui? comme vous paraissez triste! vous tenez une lettre à la main; serait-ce quelque fâcheuse nouvelle que vous auriez reçue? — Tu as à peu près deviné juste, mon fils, répondit M. Eymard; cependant cette lettre renferme une invitation à la soirée que doit donner Mme de Beaufort. — En vérité, papa, vous voulez plaisanter, en appelant cela une fâcheuse nouvelle..... à moins cependant que je ne sois pas invité avec vous. — Si ce n'était que cela, reprit M. Eymard, tu me verrais bien moins affligé; mais tiens, lis la lettre, et tu verras en quels termes tu es invité. » Patrice prit la lettre et lut :

« Mme de Beaufort prie M. Eymard, et son fils Pa-
« trice, de lui faire l'honneur de venir passer la soirée
« chez elle, le . . . . Elle compte beaucoup sur
« M. Patrice pour amuser sa jeune société, et elle es-
« père qu'il voudra bien donner quelques unes de ces
« scènes si plaisantes qu'il joue avec tant de naturel.
« Elle lui recommande sur-tout de ne pas oublier la
« danse grotesque, le ventriloque, et le dialogue entre
« Polichinelle en goguette et la pie Margot. — Il y
« aura un violon. »

Patrice lut la fin de ce billet lentement, et d'une voix qui s'affaiblissait peu à peu. « Eh bien, mon fils, reprit M. Eymard, tu vois que tu as une réputation faite. J'avoue que ce n'est pas celle que je te souhaitais, et que je t'aurais cru digne d'en acquérir une autre. Oui, c'est une bien triste et affligeante nouvelle pour ton père, d'apprendre qu'on te considère comme un bouffon, et qu'on t'attend pour servir de jouet à toute une société. Mon pauvre Patrice, ah! si tu pouvais concevoir à quel point je me sens humilié par cette pensée! Moi qui aurais tout donné, tout sacrifié pour voir mon enfant acquérir de jour en jour l'estime et la considération qui sont les premiers biens de l'homme qui se respecte; moi, voir mon enfant traité comme un baladin et un grimacier! Patrice, j'espère que tu ne voudras pas me causer un tel chagrin, et que tu renonceras, pour me satisfaire, à une partie où tout serait pour moi peine et humiliation. Eh bien, tu ne me réponds pas?..... »

Pendant que M. Eymard parlait, Patrice avait les yeux baissés; mais le rouge lui montait au visage; et peu à peu son regard exprimait l'indignation. « Non, mon papa, s'écria-t-il enfin en relevant la tête; non, nous ne renoncerons pas à cette partie. Je vous en supplie, et je vous promets que vous ne serez pas humilié dans votre fils; fiez vous à moi. — Je te crois, dit M. Eymard, après avoir regardé fixement Patrice pendant quelques instants; je te crois; nous irons chez Mme de Beaufort. Embrasse-moi, mon enfant. »

Pendant tout le reste du jour et toute la journée du lendemain, vous eussiez vu Patrice rayonnant. Ses manières étaient toutes changées; son attitude avait repris une grace charmante, en recouvrant sa dignité naturelle. Enfin, l'heure de se rendre chez Mme de Beaufort arriva. Patrice y parut, avec une aisance pleine de noblesse autant que de modestie. Après avoir salué respectueusement Mme de Beaufort et les personnes qu'il connaissait, on le vit se réunir aux jeunes gens de son âge et causer décemment avec eux. Lorsque le violon se fit entendre, il prit sa place à une contredanse, mais ce fut en vain qu'on attendit la danse grotesque; sa danse fut gracieuse autant que simple, et il trouva le moyen de dire quelques phrases aimables et sans aucune prétention, à la personne qui figurait avec lui. Plusieurs jeunes gens qui le connaissaient lui demandèrent tout bas : « Patrice, ne ferez-vous pas *quelques farces* dans la soirée. » Il leur répondit, en s'en défendant avec un léger sourire, comme d'une chose qui serait inconvenante et peu respectueuse.

Ses manières distinguées, sa tenue décente, quelques phrases tournées avec esprit, sans la moindre affectation, attirèrent sur lui les regards de plusieurs personnes, et entre autres ceux d'une dame, mère de trois jeunes gens qui se trouvaient dans le salon. Vers la fin de la soirée, cette dame s'approcha de lui, et lui dit avec une extrême bienveillance : « Monsieur, seriez-vous assez aimable pour accompagner M. votre père, qui veut bien me faire l'honneur d'accepter une invitation chez moi, pour la semaine prochaine? J'ai des fils de votre âge; je serais charmée de les voir faire votre connaissance et se lier avec un jeune homme si bien élevé, dans le commerce duquel ils auraient tout à gagner. » Patrice, vivement ému de cette première marque d'estime et de considération qu'il recevait, exprima ses remercîments en termes aussi spirituels que polis; puis, voyant en cet instant son père à côté de lui, il prit la main de M. Eymard et la serra fortement en lui disant tout bas : « Oh! mon excellent père, combien je vous remercie! »

LES MOUTONS.

FABLE.

Deux beaux moutons bien blancs, bien nourris et bien
gras,
Côte à côte, dans la prairie,
Paissaient l'herbe molle et fleurie,
Sans soucis et sans embarras.
Tous deux en gambadant passaient gaîment leur vie.
Mes deux moutons s'aimaient; ils ne se battaient pas
A qui boirait de l'onde la plus pure,
Ou brouterait la plus fraîche verdure;
Non, ils faisaient ensemble, en paix, tous leurs repas;
Et quand la froide nuit descendait sur la plaine,
Afin de se tenir bien chauds,
L'un près de l'autre ils rapprochaient leur laine,
Et collant leurs petits museaux,
Se réchauffaient de leur haleine.

Il n'advint rien aux amis, de nouveau,
Jusqu'à ce qu'un beau jour, parcourant son troupeau,
Le tondeur de la gent moutonne,
Le berger, de l'un d'eux avise la toison,
Dit qu'il est grandement de le tondre saison,
Et l'emporte à ces mots. L'autre d'abord s'étonne,
En voyant loin de lui de la sorte emporter
Celui qu'il ne croyait devoir jamais quitter;
Puis, au bout d'un moment, il fait une gambade
Et ne se souvient plus de son cher camarade.
L'étourdi! dites-vous: Il faut lui pardonner;
Ce prompt oubli peut-il vous étonner?
Un animal n'est pas ce que nous sommes,
Toujours constants, ne sachant point changer;
Les moutons ne sont pas des hommes.

Le nôtre tondu, le berger
Au parc sous son bras le rapporte.
Mais lui se tient confus du côté de la porte,
La tête basse, immobile, gelé,
Et tout honteux de se sentir pelé.
Quand on le voit dépouillé de la sorte
Par personne il n'est reconnu:
L'un vient stupidement flairer son corps tout nu,
Le regarde un moment et fait la cabriole;
Un autre ancien ami lui fait un autre affront;
Tous viennent tour à tour heurter contre son front.
Pour se nommer n'ayant pas la parole,
De sa réception le pauvret se désole.
Il voit enfin son ami s'approcher:
Bon! se dit-il, mon sort va le toucher.
Mais le mouton à cervelle légère,
En cet état ne connaît plus son frère,
Et celui-ci tente tout vainement
Pour ranimer son amitié première;
Il le regarde tendrement,
Et par trois fois bêle avec sentiment.
Mon butor devant lui s'arrête,
Le contemple d'un air bien bête,
Et lui donne un grand coup de tête.

Petits enfants, qui serez grands un jour,
Petits agneaux, que votre âge rassemble,
Et qui vivez si tendrement ensemble;
D'entrer au grand troupeau quand viendra votre tour,
Songez qu'une loi commune
Expose chaque mouton
A voir tomber sa toison
Sous les ciseaux de la fortune.
Alors, si quelque ami pauvre et bien ras tondu,
Repoussé de par-tout et de froid morfondu,
Devant vos yeux vient à paraître,
Hâtez-vous de le reconnaître,
Réchauffez-le en l'embrassant,
Et ne lui donnez pas de la corne en passant.

J. J. A.

ANECDOTE.

Je viens de lire, dans un volume de Mémoires, la touchante anecdote que je m'empresse de reproduire ici.

Le jeune Dauphin, fils aîné de l'infortuné roi Louis XVI, était mourant. Ayant aperçu son gouverneur auprès de son lit, il demanda des ciseaux. On les lui refusa d'abord, mais il insista d'une manière si pressante qu'on finit par le satisfaire. Alors, se tournant vers son gouverneur: « Monsieur, lui dit-il, je regrette beaucoup de ne pouvoir rien faire pour récompenser les bons soins que vous m'avez donnés, et pour vous en témoigner ma reconnaissance. » Puis coupant une mèche de ses cheveux, « Tenez, ajouta-t-il, prenez du moins ces cheveux, et conservez-les. Quand je serai mort, vous les présenterez à mon père et à ma mère; et je ne doute pas qu'en souvenir de moi, ils ne fassent, à celui qui avait consacré ses soins à leur fils, tout le bien qu'il m'eût été si doux de pouvoir lui faire moi-même. »

AVIS. — J'ai annoncé, il y a quelque mois, un petit livre publié à Lyon sous le titre de *Souvenirs et Leçons de l'Enfance*. Plusieurs personnes l'ayant demandé aussitôt après cette annonce, on ne put les satisfaire immédiatement, parce qu'on n'en avait pas encore reçu un dépôt. Je crois devoir prévenir ces mêmes personnes qu'elles peuvent maintenant, si elles le desirent, se procurer cet ouvrage au bureau d'abonnement du *bon Génie*.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 11 décem. 1825.

IIe année. N° 33.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE TÉLÉGRAPHE.

J'acquitte peu à peu mes petites dettes, et si je ne vais pas tout à fait aussi vite que je le voudrais, mes jeunes questionneurs peuvent voir que je mets au moins de la bonne volonté à satisfaire, autant qu'il est en moi, aux desirs qu'ils m'expriment. La question qui me tombe aujourd'hui sous la main est relative au *Télégraphe;* je vais y répondre sans plus long délai.

Il n'est aucun de mes lecteurs qui ne sache déja que le télégraphe est un instrument au moyen duquel on transmet, avec une grande rapidité, d'un lieu à un autre, des nouvelles ou des ordres. Des télégraphes placés de distance en distance, sur des lieux élevés, forment ce qu'on appelle une *ligne télégraphique* qui établit une prompte communication entre les deux extrémités de cette ligne. Le premier télégraphe fait un signal, que tous les autres répètent successivement, jusqu'au dernier. A peine le second télégraphe a-t-il répété le signal fait par le premier, que celui-ci en fait un nouveau qui est répété à son tour, et ainsi de suite. Chacun de ces signaux a une signification qui n'est connue qu'aux deux extrémités de la ligne télégraphique, de manière que les personnes qui font agir les télégraphes intermédiaires ne comprennent rien à la correspondance, et qu'elle peut demeurer ainsi parfaitement secrète. Elle se fait, par un beau temps, avec une telle rapidité qu'on peut, dans l'espace de moins de trois heures, transmettre un ordre de Paris à Lyon et avoir la réponse.

Ce n'est pas seulement de nos jours qu'on a imaginé de correspondre ainsi, par signaux. Ce moyen était employé, à ce qu'il paraît, par les anciens; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût chez eux aussi perfectionné que chez nous. Les anciens n'avaient pas de lunettes pour reconnaître distinctement un signal à une grande distance, aussi les communications de ce genre se réduisaient-elles, pour eux, à allumer de grands feux dont la clarté pouvait être aperçue de fort loin pendant la nuit. On convenait d'avance que ces feux seraient allumés dans tel ou tel cas, et leur apparition annonçait la nouvelle qu'on était convenu de transmettre ainsi. Un historien ancien parle d'un signal dont les Carthaginois, faisant la guerre en Sicile, se servirent, pour faire venir de Carthage les secours dont ils avaient besoin. Ils allumaient sur le promontoire de Lilybée, des feux qui étaient aperçus en Afrique sur le cap qu'on nomme aujourd'hui *le cap Bon;* et c'était par les feux de ce cap qu'ils recevaient la réponse de Carthage. La distance entre les deux caps ou promontoires était de trente et une lieues. On ne peut guère s'étonner que

ces feux fussent aperçus de si loin, puisque le mont Blanc se distingue parfaitement de Lyon, à l'œil nu, quoiqu'il en soit éloigné de trente-sept lieues, et puisqu'on aperçoit également le pic de Ténériffe de quarante lieues en mer.

C'était une idée sans doute fort naturelle que celle de correspondre ainsi par des signaux. L'invention des lunettes dut nécessairement rendre ces communications plus promptes, plus commodes, plus complettes et plus faciles. Enfin, l'invention des télégraphes, dans les derniers temps, semble y avoir apporté tout le perfectionnement dont elles étaient susceptibles.

On a imaginé diverses formes de télégraphes; je me bornerai à parler de celui dont l'usage est généralement adopté et dont on doit l'invention à M. Chappe.

Cet instrument se compose d'abord d'un châssis très allongé, garni de lames à la manière des persiennes, et ajusté par son centre à un arbre qui est maintenu à la hauteur de dix pieds. Ce châssis est mobile, et supporte deux ailes qui peuvent également se mouvoir en différents sens. Cet appareil, dont les mouvements sont très faciles, est placé au-dessus d'un édifice, d'où l'on aperçoit les deux télégraphes correspondants, situés à une distance plus ou moins grande, suivant ce que permettent les inégalités du terrain. Au-dessous du télégraphe et dans l'intérieur du bâtiment, est une petite machine semblable, et tellement disposée, qu'en la faisant mouvoir on opère tous les mêmes mouvements sur le grand télégraphe. Deux lunettes sont braquées sur les deux télégraphes correspondants. Lorsque, par l'une de ces lunettes, on a vu le signe du télégraphe qui est en avant sur la ligne, on le répète aussitôt; puis, au moyen de l'autre lunette, on voit si le signe est répété par le télégraphe suivant. On recommence ensuite, pour répéter un second signe, et on continue jusqu'à ce qu'un signal convenu indique que la dépêche est terminée. C'est par un signal particulier qu'on annonce également qu'on a une dépêche à transmettre, et comme il y a continuellement un observateur à chaque télégraphe, aussitôt que ce signal est fait, il se répète sur toute la ligne, où chacun se tient prêt.

Avec ce simple mécanisme d'un châssis mobile, muni de deux ailes, on peut représenter cent quatre-vingt-seize figures, qui correspondent à autant de signes, à chacun desquels on peut attacher une valeur convenue. Ce sont ces cent quatre-vingt-seize signes et leurs combinaisons entre eux, qui constituent la langue télégraphique, et avec cette langue, il n'est guère de choses que l'on ne puisse exprimer.

Il est facile de concevoir que le télégraphe dont je viens de parler est un courrier qui ne marche que le jour. Cependant on a imaginé des communications nocturnes, au moyens de signaux, éclairés pendant la nuit, par une vive lumière; mais on n'en a pas encore fait usage, et ce procédé n'a été jusqu'à présent qu'un objet d'expériences.

Voilà, mes amis, tout ce que je puis vous dire au sujet du télégraphe. Ne me demandez pas de vous apprendre son mystérieux langage; ce serait me forcer d'avouer mon ignorance.

LE FROMAGE A LA CRÊME.

Un soir d'hiver, chez Mme de Malcy, femme d'un rang élevé, et d'un mérite reconnu, la compagnie était nombreuse. On ne jouait pas; Mme de Malcy ne l'avait point défendu, mais le jeu, chez elle, aurait été un contresens: personne n'y songeait.

On se mit à causer, puis à raconter; on se demanda ce qui, dans la belle saison, avait le plus vivement intéressé. Chacun parla à son tour, l'un de ses exploits à la chasse, l'autre de ses promenades solitaires; celui-ci rappela les proverbes joués sur la pelouse, celui-là ses lectures dans le silence et le recueillement d'un bois. C'étaient autant de tableaux champêtres que l'on accompagnait d'une petite *moralité*, soit que le conteur la fit lui-même, soit qu'elle vînt naturellement à l'esprit de ceux qui l'avaient écouté.

Un grand jeune homme à figure grave se taisait. On l'interpella. Lorsqu'avec sa longue figure de proconsul, il annonça avoir vu, l'an passé, Saint-Germain pour la première fois, on s'attendait qu'il allait parler de ses émotions à l'aspect du château où naquit ce roi qui sut agrandir la royauté en France, où mourut cet autre roi qui ne sut pas conserver la sienne en Angleterre (1); mais on partit d'un éclat de rire, lorsqu'il se mit à dire, le plus sérieusement du monde, (ce qui ne lui était pas difficile), que le seul souvenir qu'il eût rapporté de Saint-Germain lui venait d'un fromage à la crême.

On voulut savoir l'histoire de ce fromage; elle était fort simple: « Nous parcourions la forêt, dit-il; plusieurs habitants de châteaux voisins s'étaient réunis. Les barrières s'abaissaient devant nous, comme si les gardes avaient reconnu dans notre caravane un cortége royal. Nous allions au galop, et pourtant aucun cheval n'avait l'honneur de nous porter. Nos montures étaient plus modestes. Près de moi, se trouvait une jeune femme, Mme de Renneval, qui, pour rester en ligne et ne pas rompre l'ordre de nos escadrons, implorait de temps en temps le secours d'un fouet qui,

(1) Louis XIV naquit au château de Saint-Germain, et le roi Jacques y est mort.

d'abord destiné à un seul de nos coursiers paresseux, était obligé d'en frapper deux presque à-la-fois. Ils n'en marchaient guère plus vite.

« La conversation s'engagea; elle fut tout de suite sur un ton raisonnable; elle ne tarda pas à s'élever; la morale et la philosophie en firent les frais. Il était curieux de voir une jeune et jolie femme changée en professeur, et la chaire assez singulière qui trottait sous elle ajoutait au piquant de la situation.

« J'appris dans cette conversation, qu'elle faisait elle-même l'éducation de sa fille. Tout ce que j'entendis dire à l'institutrice me donna une idée très favorable de l'écolière. Je ne citerai qu'un seul mot de cette femme spirituelle. En traversant la terrasse elle me dit : « Voyez quel immense paysage! que d'ob« jets d'instruction fournis par la nature! Aussi, je « viens souvent avec ma fille travailler à cette place : « c'est notre cabinet d'étude; ces arbres, cette plaine, « ce ciel, voilà nos livres. »

« La journée s'écoula vite; nous nous séparâmes. La nuit était venue, et je courus avec ma compagnie me mettre à table, où l'appétit, ne me permettant guère de parler, ajoutait encore à mon sérieux habituel. Nous étions au dessert, lorsque nous vîmes arriver un fromage à la crême dont l'aspect fit naître parmi les convives un mouvement de joie. Moi-même je souris, pas tout-à-fait, mais un peu. La maîtresse de la maison montra quelque surprise : « Ce fromage, « dit-elle, vient en visite; il n'est pas de chez moi. — « En ce cas, faisons honneur au bienvenu. » Ce fut notre réponse.

« Tout en le mangeant, ce qui est la meilleure manière de faire honneur à un fromage, on chercha quel pouvait être l'auteur de cette attention délicate, de ce charmant à propos. On se rappela que, dans la forêt, on avait vanté l'excellence des fromages de Saint-Germain, et que M[me] de Malcy (nous avions l'avantage d'être chez elle), s'était plainte d'avoir oublié de donner des ordres pour nous mettre à même d'en juger. « La fille de madame de Renneval m'aura « entendue, dit-elle, et voilà la coupable. » A ce nom, tout le monde se montra convaincu, et l'on cessa de faire planer le soupçon sur d'autres. Il est de ces noms qui se révèlent tout de suite et comme d'eux-mêmes, dès qu'il s'agit de quelque chose d'aimable.

« Est-ce là votre histoire? s'écria-t-on de tous les côtés du salon; vous la trouvez piquante peut-être? — Songez, Mesdames, qu'elle n'est point de mon invention. Vous avez voulu savoir ce qui m'avait frappé, je vous l'ai dit. — Il n'y a pas même moyen d'en faire sortir une *moralité* qui du moins l'aurait un peu relevée. — Oh! pour la *moralité*, elle s'y trouve, et la voici :

« Sachons à propos nous occuper des autres. Il est une bienveillance qui se compose d'une suite constante d'attentions simples et délicates. Prises isolément, ces petites attentions semblent avoir peu d'importance; mais leur réunion forme un ensemble dont on vous sait gré dans le monde, et la bienveillance de tous devient le prix de celle qu'on a montrée pour chacun.

« Vous le voyez, Mesdames, la *moralité* y est si bien, qu'elle est presque aussi longue que l'histoire d'où je la tire.

***.

UNE INDISCRÉTION DU BON GÉNIE.

Voilà un singulier titre et qui va faire ouvrir de grands yeux à tous mes lecteurs et à toutes mes lectrices, au moment où je viens de leur proposer une question au sujet d'une fable dans laquelle il s'agit précisément d'indiscrétion. J'espère toutefois qu'en examinant les faits, et sur-tout en voyant à quelle tentation j'ai cédé, ils me trouveront fort excusable.

J'étais, il y a quelques jours, chez une de mes jeunes correspondantes que j'aime de tout mon cœur, et de qui le caractère est aussi attachant que son esprit est aimable. Une circonstance, qu'il est inutile d'expliquer, donna lieu à sa maman de feuilleter plusieurs des cahiers de cette jeune personne. Ces cahiers, propres, soignés, recouverts d'un papier de couleur qui n'était ni rongé, ni écorné, ni chiffonné, excitaient vivement ma curiosité. Cette curiosité fut bien plus vive encore, lorsque je sus qu'ils contenaient des compositions faites par mon intéressante petite amie. Je demandai à les voir : « Oh! non, non, non, s'écria-t-on aussitôt; il y a ceci, il y a cela; je ne veux pas, je ne veux pas. » J'insistai, je dis que cela me ferait grand plaisir; bref, on finit par me permettre de les parcourir, et même d'en emporter trois. Jusqu'ici il n'y a pas d'indiscrétion; mais voilà qu'en les lisant, j'y ai trouvé des choses qu'il m'a pris fantaisie d'imprimer dans mon journal; entre autres, la petite composition qu'on va lire.

CONVERSATION ENTRE TROIS JEUNES PERSONNES.

Adrienne, Isabelle et Élisa, étaient trois jeunes personnes que l'amitié la plus tendre unissait depuis l'enfance. Elles s'étaient réunies pour attendre ensemble le retour du frère d'Isabelle qui devait revenir le jour même, d'un voyage qu'il avait fait dans le Midi de la France. Après s'être fatiguées à courir et à jouer une partie de la journée, elles s'assirent sous un berceau de chevrefeuil, et là, causant tranquillement ensemble, elles discutèrent sur les moyens que chacune d'elles croyait les plus propres à assurer son bonheur.

Pour moi, dit Adrienne, je crois que les richesses me rendraient parfaitement heureuse, car avec elles je pourrais me procurer toutes les jouissances de la vie; je ne craindrais plus de me livrer à mes fantaisies, de suivre les caprices de la mode; je pourrais avoir tous les jours des parures nouvelles; j'irais au bal, j'aurais des loges à tous les spectacles, de nombreux domestiques, des chevaux, un équipage, et je goûterais enfin mille douceurs dont je suis privée aujourd'hui.

Isabelle : Mais ne craindrais-tu pas que cette facilité même à te procurer tout ce que tu desirerais n'en détruisît bientôt le prix? Crois-tu que le bonheur consiste seulement à se livrer à tous ses goûts, à jouir des plaisirs les plus frivoles? Les charmes de l'amitié et de la bienfaisance ne sont-ils donc rien pour toi?

Adrienne : Au contraire, j'en sens toute la douceur; mais comme j'aurais de l'argent, je serais sans doute très recherchée, j'aurais des amis, je pourrais faire beaucoup de bien. Ainsi, tu vois que je trouverais dans mes richesses la source du bonheur comme celle de tous les plaisirs.

Isabelle : Tu crois donc qu'on achète des amis avec de l'argent? Mais alors, c'est donc la fortune qu'ils rechercheront. Si tu secoures un malheureux avec ton superflu, tu feras une bonne action, mais tu ne goûteras pas ce contentement intérieur qui en est la plus douce récompense.

Élisa : Isabelle a raison; les richesses ne feraient pas mon bonheur. Mais si nous étions encore au temps bienheureux des fées, où d'un coup de baguette elles vous procuraient tout ce qui pouvait vous plaire, je demanderais la santé; car sans elle, que seraient tous les plaisirs que se promet Adrienne? La santé seule permet d'en jouir. Quel charme goûterait-elle au milieu des fêtes et des jeux? Le monde, quel agrément pourrait-il lui procurer? Vous voyez donc bien que la santé est le bien le plus précieux, et vous conviendrez avec moi que mon choix est préférable à celui d'Adrienne.

Adrienne : Mais je n'abuserais pas de mes richesses; je serais assez sage pour ne pas me livrer trop imprudemment aux plaisirs. Au surplus, si tu crois que les richesses sans la santé ne peuvent rendre heureuse, je ne conçois pas comment on peut l'être par la santé sans les richesses.

Élisa : Mais il n'est déja pas si facile d'user avec modération de sa fortune, lorsqu'on peut se passer toutes ses fantaisies; et il se pourrait que cette raison que tu te promets se trouvât promptement en défaut. Mais toi, Isabelle, dis-nous ce que tu penses de nos opinions?

Isabelle : Je crois qu'elles peuvent avoir chacune leur bon côté; mais ne vaudrait-il pas mieux encore demander la vertu? Avec elle, on est heureux dans toutes les situations où le sort nous place; on use avec réserve des plaisirs qui nous sont offerts; on emploie bien sa fortune; on ne compromet pas sa santé; on choisit bien ses amis, car la modération et la prudence sont inséparables de la vertu. Elle réunit donc tous les biens que vous vous promettez de la richesse et de la santé.

Adrienne : Je crois que nous allons être obligées de convenir que tu as raison, et que, quoique la plus jeune, tu es la plus sensée.

Isabelle : Tu fais trop d'honneur à ma raison. Avec un peu de réflexion, tu aurais pensé comme moi. Mais ce n'est qu'imparfaitement que j'ai énuméré les biens que procure la vertu. Comme elle est la source de toutes les qualités aimables, elle nous fait aimer de tout ce qui nous approche, elle nous porte à l'indulgence, elle nous inspire une douce gaîté; content de soi, on l'est toujours des autres, et.......

Elle allait continuer, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre. Les trois jeunes filles se levèrent précipitemment, coururent vers le château et, si dans ce moment quelqu'un leur eût demandé ce qui pouvait combler leur vœux, elles auraient sans doute répondu toutes trois que c'était le retour d'un frère.

VARIÉTÉS.

Un petit complot avait été formé la semaine dernière, par les externes contre les internes d'un des colléges royaux de Paris. Le directeur d'une des pensions qui fréquentent ce collége, en ayant eu avis la veille du jour fixé pour l'exécution, tout a été arrêté à temps. Il pleuvait à verse, et on remarqua que les élèves qui se rendaient au collége paraissaient ravis d'être munis de parapluies. On eut soin de les leur retirer à l'arrivée; puis à la fin de la classe, on ne permit aux internes de sortir qu'après que les externes eurent évacué les cours. Ainsi, la bataille projetée n'eut pas lieu. J'espère que ceux qui l'avaient complottée auront réfléchi depuis lors un peu sensément, et qu'ils auront remercié leur digne instituteur d'avoir prévenu toutes les suites fâcheuses que pouvait entrainer leur étourderie.

— On m'a écrit pour me demander l'explication du phénomène connu sous le nom d'*Écho;* je prie ma jeune correspondante de m'excuser; ayant déjà traité ce sujet dans un numéro de la première année de ce journal, je ne crois pas devoir y revenir aujourd'hui.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

Dimanche, 18 décem. 1825.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois



IIe année. N° 34.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je ne saurais exprimer à mes jeunes correspondants et correspondantes à quel point je suis enchanté des réponses qu'ils m'ont adressées cette fois-ci. Dans aucune occasion, même lorsqu'il s'agissait d'obtenir le prix annuel, je n'en avais reçu un aussi grand nombre de parfaitement satisfaisantes. Je vous remercie, mes aimables jeunes amis et amies, de ce zèle qui me charme et des choses touchantes que vous m'adressez personnellement; mais j'abrège mon préambule, afin de consacrer à vos jolies lettres le plus d'espace possible.

J'ai demandé quel était le sens moral de la fable intitulée *le Lapin et le Renard*, insérée dans le numéro 30 de cette année.

Dans le nombre des lettres qui me sont parvenues, j'en ai choisi, pour les imprimer, trois parmi celles de mes correspondants les plus avancés, et deux parmi celles des plus jeunes. Ce sont celles qui m'ont paru, après un mûr examen, l'emporter décidément sur des concurrents qui les suivent pourtant de bien près. Les trois premières sont de Mlle *Blanche R....*, Mlle *Cateau P....*, jeune hollandaise aveugle, et Mlle *Laure D....* Les voici :

« Plus je vous écris mon bon Génie, et plus j'y trouve de plaisir. La bonté avec laquelle vous nous encouragez, l'intérêt si tendre que vous prenez à nos faibles succès, l'affection que vous voulez bien nous témoigner, tout contribue à nous rendre chaque jour plus douce et plus agréable la correspondance que vous avez eu la bonté d'établir avec nous, et doit nous engager toutes à redoubler d'efforts pour vous contenter. Pour moi, mon bon Génie, je vous prie de croire que je ne suis ni la moins zélée, ni la moins reconnaissante.

« Voici le sens moral que l'on peut tirer, je crois, de la fable du lapin et du renard : C'est que l'indiscrétion est un grand défaut qui peut avoir les suites les plus funestes; qu'il ne faut pas placer sa confiance légèrement; et que, sur-tout lorsqu'on est jeune et sans expérience, on doit être plus attentif encore à se rappeler et à suivre les sages avis que l'on nous donne.

« La conduite du renard est bien odieuse et coupable. Il est toujours affreux de tromper; mais il est bien plus affreux encore d'abuser de la simplicité et de l'inexpérience de ceux qui se fient à nous et nous témoignent de l'amitié et de la confiance.

« Quant au petit lapin, sa conduite est celle d'un étourdi et d'un indiscret. Il est la cause de la mort de toute sa famille et de la sienne propre, ce qui nous

prouve que l'indiscret, sans être réellement méchant, peut cependant faire beaucoup de mal. Il parle à tors et à travers, sans réfléchir aux suites que peut avoir son bavardage; il ne respecte aucun secret; aussi personne ne l'aime, la société le craint, l'intimité le repousse, et il finit par rester sans amis pour le plaindre, sans parents pour le consoler. Ah! l'indiscrétion est un défaut dont les résultats son aussi affreux pour l'indiscret lui-même que pour la société. Cependant, mon bon Génie, si ce pauvre petit lapin est à blâmer, il me paraît aussi bien à plaindre; car n'est-il pas un peu excusable de croire aux paroles de ce renard, qui se montre si sobre, si sage, si bienveillant? Il est malheureux de ne pouvoir pas toujours croire aux apparences et de devoir se défier quelquefois de ce que l'on nous dit et de ce qu'on nous témoigne.

« Adieu, mon bon Génie, permettez-moi de vous renouveler l'expression de mes sentiments d'affection et de reconnaissance. « BLANCHE R... » (de Paris).

« Mon bon Génie, j'ai déja voulu répondre aux questions que vous fîtes au sujet de la sincérité; mais j'avoue franchement que la certitude de me voir surpassée par des émules beaucoup plus jeunes que moi m'a retenue. Cette crainte était l'effet de l'amour-propre, et comme c'est une faute, je veux la réparer et vous écrire maintenant. J'espère que vous lirez ma lettre avec beaucoup d'indulgence, car je ne sais pas bien le français, et il m'est très difficile d'exprimer mes idées dans cette langue.

« Je crois que la morale qu'on peut tirer de votre fable est le danger de l'indiscrétion, qui nous fait parler, sans réfléchir si nos paroles peuvent avoir des suites dangereuses pour nous-mêmes ou pour les autres, et si celui à qui nous les adressons est digne de notre confiance. Ce défaut est d'autant plus impardonnable, qu'il mène jusqu'à divulguer les secrets qui nous sont confiés; aussi est-il ordinairement accompagné de la curiosité, ce qui le rend encore plus dangereux.

« Quant au petit lapin, il montrait d'abord un grand desir de causer, en entamant la conversation avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas, et qui avait une mauvaise réputation; ensuite, beaucoup de légéreté, en jugeant si favorablement du renard, malgré ce qu'il en avait entendu dire par des personnes plus raisonnables, et peut-être par ses parents; enfin, lorsqu'il vantait tant les avantages que possédait sa famille, il montrait un peu de vanité, mais sur-tout de l'indiscrétion et de l'imprudence, parce qu'il parlait à un étranger, et peu de délicatesse, parce qu'il parlait de son bonheur à quelqu'un qu'il croyait plus malheureux et plus pauvre que lui. Cependant je trouve bien pire celle du méchant renard qui joignit la fausseté à la cruauté. Il connaissait la vertu, et se servit de son voile pour cacher son caractère odieux, séduire ainsi l'innocence et exécuter plus aisément ses mauvais desseins.

« Voilà, mon bon Génie, ce que je pense de cette fable.

« Vous serez peut-être étonné que mon écriture soit la même que celle de Julie D..... Comme j'ai le malheur d'être aveugle, elle a eu la bonté d'écrire cette lettre sous ma dictée. « CATEAU P.... » (à Maestricht.)

« Après nous avoir fait sentir que la sincérité est un devoir, vous avez voulu, mon bon Génie, par la fable du lapin et du renard, nous apprendre à ne pas confondre cette vertu avec l'indiscrétion. Soyons francs et sincères, mais soyons discrets. Avant de parler et d'agir, réfléchissons toujours aux suites que peuvent avoir nos paroles et nos actions.

« Le renard voyant un jeune lapin qui lie conversation avec lui, lorsqu'il devrait le fuir, cherche aussitôt à profiter de son inexpérience et à capter son amitié, en se donnant des qualités et des vertus qu'il n'a pas: il joue le rôle d'un hypocrite. Le lapin, qui se croit assez en sûreté derrière son fossé, est bien mal avisé, lorsqu'il adresse la parole à un animal qu'on lui a appris à redouter. Il commet ensuite une grande imprudence, en donnant sur sa famille des détails qui excitent l'avidité de son ennemi, qui le voyant en train de jaser, le fait ajouter à sa faute et l'amène à lui découvrir indiscrètement le pont qui mène à sa retraite. La conduite du renard est odieuse, abominable. Pour celle du jeune lapin, dont l'indiscrétion a si bien servi le perfide renard, et a causé sa perte et celle de tous les siens, je sens, mon bon Génie, combien elle est blamable, mais je ne puis la qualifier. — Adieu, mon bon Génie, etc.

« LAURE D.... » (à Beaune.)

Les deux lettres choisies parmi celles de mes plus jeunes correspondants sont de MM. *Charles Moysen* et *Gabriel d'Erceville*.

« Mon bon Génie, vous demandez ce que je pense de la conduite du renard et de celle du lapin? Je vous réponds franchement que j'en pense fort mal, et que je n'y vois rien que je veuille imiter jamais. D'abord, où va-t-il, ce petit lapin, loin du terrier de sa mère? que peut-il trouver loin d'elle? un méchant, un flatteur, un renard qui, à la vérité, *fait la révérence*, *qui est si sobre*, *qui ne demande rien*, pas même un fromage au corbeau..... mais qui prend tout. Loin de se défier de ce renard qui *passait chez eux pour très méchante engeance*, notre lapin lui confie tout, comme à son meilleur ami: leur richesse, leur nombreuse

famille, l'endroit de leur terrier et le petit pont qui y conduit; lui recommandant pourtant de ne le pas publier chez quelque animal carnassier. Hélas! que ne s'est-il gardé lui-même de l'aller publier chez quelque animal carnassier! Avec tous ces moyens de faire le mal, comment un renard ne l'eût-il pas fait? Comment eût-il pu trouver les raisins trop verds et bons pour des goujats? Ainsi une seule indiscrétion couta la vie, non seulement au lapin, mais encore à la mère et à ses quatorze enfants.

« Je tire de cette fable ce sens moral : Le méchant ne fait le mal que quand il en a la pensée et le moyen; fort souvent l'indiscret lui donne l'une et l'autre. Ou bien: L'indiscrétion nuit, non seulement à nous, mais aux autres. Prenez donc garde, ajoutera le bon Génie, vous, mes petits amis, assis maintenant au coin du feu, prenez garde de dire les secrets du coin du feu.

« Adieu, mon bon Génie,

« CHARLES MOYSEN. » (à Mussy-sur-Seine.)

« Mon bon Génie, vous nous avez un peu aidés, en faisant dire au lapin: *Vous êtes un méchant;* et au renard : *Et vous un indiscret*. Ils avaient raison tous les deux. En effet, c'était bien méchant de la part du renard, de tuer les lapins qui ne lui avaient rien fait; mais il est en quelque sorte excusable, parcequ'il faisait son métier. La conduite du lapin était aussi blâmable, car son indiscrétion a causé la ruine de toute sa famille. Ainsi cette fable nous montre qu'il ne faut jamais découvrir ses secrets aux méchants, ni juger les gens sur la mine. On peut encore en retirer deux instructions salutaires: La première est que l'indiscrétion cause des maux extrêmes; et la seconde que celui qui commet une indiscrétion ne s'en aperçoit, hélas! que trop tard.

« Adieu, mon bon Génie,

« GABRIEL D'ERCEVILLE. » (au château de chapuis.)

Il est encore plusieurs lettres que j'aurais desiré pouvoir imprimer ici en entier, si l'espace me l'eût permis. Ce sont, entre autres, celles de Mlle ZÉNOBIE D...., (à Maestricht); M. ÉMILE GAUTIER, (à La Rochelle); Mlle JULIE D...., (à Maestricht); Mlle MARGUERITE L...., (à Paris); M. AUGUSTE R...., (élève de l'institution Muron, à Paris.)

Il en est un grand nombre d'autres qui renferment de jolies pensées très bien exprimées, entre lesquelles je choisirai les suivantes:

« Il faut toujours écouter les conseils de nos parents, puisqu'ils sont les amis les plus véritables et les plus éclairés que nous puissions avoir. » (Mlle *Désirée P....*, à Paris.)

« Il y a beaucoup de danger à prendre des préventions, en bien ou en mal, car on peut se tromper et être injuste. » (Mlle *Ariane S.....*, à Crans.)

« Il y a, dans la conduite du renard, quelque chose de très cruel, c'est le reproche qu'il fait au lapin: *Et vous un indiscret*. C'est bien indigne de faire sentir au lapin qu'il est la cause de la mort de sa famille, dans un moment aussi affreux. » (Mlle *Ariane de C.....*, à Montfleury.)

« On peut plaindre l'imprudence, mais on abhorrera toujours la trahison et la malice. » (M. *Eugène Delisle*, à Périgueux.)

« Quand on est vraiment vertueux, on le prouve par ses actions et non par ses paroles; car la modestie est sœur de la vertu. » (Mlle *Caroline L.....*, à Paris.)

« L'indiscrétion est ordinairement causée par trois défauts, l'imprudence, l'irréflexion et l'envie de parler. » (Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin, département de l'Orne.)

« Nous ne devons pas placer notre confiance indistinctement; nous devons craindre d'être dupes. Cependant, il ne faut pas se méfier de tout le monde; cela fait trop de mal. » (Mlle *Augusta de V.....*, à Vendeuvre.)

« Quand on se trouve à causer avec ceux qui nous ont été signalés comme dangereux, il ne faut le faire qu'avec prudence. » (Mlle *Virginie G.....*, à Paris.)

Je me bornerai à mentionner, comme méritant d'être distinguées, les lettres signées des noms suivants :

M. *Jules Guérin*, (à Paris); Mlle *Jacqueline P....*, (à Maestricht); Mlle *Hortense de F...*; Mlle *Delphine F....*, (à Vienne, département de l'Isère); M. *Ambroise Beauchef*, (à La Flèche); M. *Charles Daru*, (à Paris); Mlle *Caliste B.....*, (à Mortefontaine); Mlle *Léonie B.....*, (à Paris); Mlle *Pauline de R.....*, (à Metz); Mlle *Ernestine P....*, (à Montataire); Mlle *Cécile de C...*, (à Folembray); Mlle *Sophie M. G...*, (à Nuits); M. *Isidore N....*, (à Paris); M. *Fortuné Boucault*, (à Privas); M. *Ernest d'Erceville;* Mlle *Caroline de V.....*, (à Paris); Mlle *Louise F....*, (à Grenoble); M. *Albert Patersi*, élève de l'institution Morin; Mlle *Constance L. G.....*, (à Moulins); Mlles *Victorine* et *Alexandrine P....*, (à Rouen); Mlles *Aurélie* et *Eugénie D.....*, (à Saverne); enfin une lettre signée par plusieurs élèves de l'institution de Mlle Gontard, à Châtillon.

EXPLICATION DE LA CHARADE

Proposée dans le numéro 30 de cette année.

Le mot de ma dernière charade est MOISSON, dans lequel on trouve *mois* et *son*. Il a été deviné par tous ceux de mes lecteurs qui m'ont écrit, et probablement aussi par la plupart des autres. Dans le nombre des explications qui m'ont été adressées sur ce sujet, j'ai cru devoir donner la préférence à celle qu'on va lire:

« On croit que les Égyptiens ont été les premiers à diviser l'année en douze *mois*, chacun de 30 jours, ce qui faisait 360. Thalès de Milet, un des sept sages de la Grèce, qui avait étudié l'astronomie sous les prêtres égyptiens, reconnut que la révolution du soleil était de plus longue durée, et fit ajouter cinq jours à l'année, qui fut dès-lors de 365 jours. Les Romains ayant substitué le calendrier égyptien à celui de Numa qui comptait l'année par les lunaisons, reconnurent que l'égyptien n'était pas exact, et Jules César parvenu à l'empire ajouta encore six heures qui cumulées de quatre en quatre ans donnent un jour de plus, et l'année s'appelle alors *bissextile*.

« Le *son* est le produit du choc de deux corps qui excite en eux un mouvement appelé vibration, qui, communiqué à l'air, parvient jusqu'à nos oreilles que Dieu, dans sa bonté, à organisées exprès pour en recevoir l'impression.

« La *moisson*, au propre, signifie l'action de récolter les fruits de la terre, et plus particulièrement les grains. Dans le sens de la charade, ce mot est employé au figuré, pour les grains eux-mêmes et pour les plantes, qui les produisent. En effet, lorsque le soleil, par sa douce influence, les fait mûrir, ces plantes prennent une couleur qui ressemble à peu près à celle de l'or, et c'est ce qui fait dire au figuré que le soleil *dore la moisson*.

« Veuillez, mon bon Génie, etc.,

« ANTOINETTE R. DE LA M. » (à Marseille.)

Parmi les autres explications de la charade qui méritent d'être distinguées, je citerai celles de Mlle *Laure D.*; Mlle *Ariane S. de C..*; Mlle *Clémence de F.*; Mlle *Augusta S. de C...*; Mlle *Augusta de V......*; Mlle *Anna de V....*

On me permettra sûrement d'ajouter à ces noms celui d'une de mes jeunes abonnées pour laquelle j'ai beaucoup d'amitié, Mlle *Sophie Ch....*, qui retenue par une grave maladie, n'a pas pu m'écrire, mais que j'ai été voir et qui a voulu me donner verbalement l'explication de la charade. J'ai été témoin en même temps de la douceur, de la patience, de la docilité de cette bonne et intéressante jeune personne; et je les puis citer comme exemples à tous mes lecteurs. J'ai été témoin aussi de sa reconnaissance pour les tendres soins de ses parents; elle m'a vivement touché, mais aucun de mes lecteurs n'a besoin de leçon à cet égard.

ANECDOTE.

Célestine G*** était venue passer quelques mois à Paris avec son père. Quoique bien jeune encore, elle se faisait remarquer par la vivacité de son intelligence et par son desir d'acquérir de l'instruction; la bonté de son cœur ne la rendait pas moins aimable. M. G*** s'était plu à montrer à sa fille tout ce que Paris pouvait offrir de plus curieux et de plus instructif pour son âge. Mais rien n'avait si fort attiré l'attention de Célestine qu'un établissement de bienfaisance où l'on recueille de malheureux enfants aveugles, pour leur apprendre, à force de soins et de persévérance, les moyens de s'occuper utilement, de se préserver de l'ennui, et même de pourvoir à leur subsistance par leur propre travail. Célestine, lorsqu'elle visitait cet établissement, s'était fait tout expliquer; elle avait même voulu continuer une leçon qu'on donnait à une aveugle pour lui apprendre à tricoter. L'intérêt que cette jeune enfant paraissait prendre à tous ces détails, la joie qu'elle éprouvait quand elle avait compris, étonnaient les personnes qui en étaient témoins. Son père seul avait lu dans son cœur.

Dans la maison de campagne que M. G*** habitait loin de Paris, une jeune domestique aveugle, que l'on gardait par bienfaisance, était l'objet de soins prévenants et d'un attachement sincère de la part de Célestine. La vie de cette malheureuse était un long loisir, bien monotone et bien triste. Mais Célestine venait de concevoir l'espérance de distraire et d'occuper sa jeune protégée. Elle pressa son père de partir, et dès le jour de son arrivée, elle commença à donner des leçons qu'elle n'avait pas oubliées; son bon cœur en conservait trop bien le souvenir. Debout, derrière la chaise de la jeune aveugle, elle guidait ses doigts avec ses petites mains, et lui expliquait la raison de tous les mouvements qu'elle lui faisait faire. Elle consacrait plusieurs heures par jour à cette occupation, et loin de se rebuter, elle redoublait sans cesse de zèle, de patience et d'amitié. Les progrès et la joie de son élève furent enfin sa récompense. Célestine avait de plus rendu son père bien heureux, car il n'est pas de satisfaction plus douce pour un père que de voir son enfant faire une bonne action.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 25 DÉCEM. 1825.

IIe ANNÉE. N° 35.



Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'AMIANTE.

Étant entré hier dans une boutique pour y faire emplette de quelques objets dont j'avais besoin, j'y trouvai des petites lampes de nuit à mèches incombustibles. Cela me donna aussitôt l'idée d'entretenir mes lecteurs de cette substance singulière qu'on nomme *amiante*, et je me sus, à cause de cela, bon gré de la curiosité qui m'avait fait examiner les divers objets étalés dans la boutique.

L'*amiante* est une substance qui se présente sous la forme de filaments blancs ou gris, soyeux, plus ou moins longs, flexibles, susceptibles de se froisser comme de la charpie, de se carder jusqu'à un certain point, et de se filer même, à la manière du lin, du chanvre ou du coton.

Après cette description, il vous paraîtra sûrement singulier, mes amis, d'entendre dire que l'amiante est une pierre. C'est pourtant la vérité; et cela, dans le fait, n'a rien de plus merveilleux que tant d'autres choses qui nous frappent moins parce que nous y sommes plus accoutumés. L'*amiante* est une variété de l'espèce de pierre qu'on nomme *asbeste*. Dans ses autres variétés, cette espèce minérale présente l'aspect, tantôt d'un morceau de liège, tantôt d'un morceau de cuir, tantôt d'un faisceau de filaments durs et solides, et sous ces formes diverses, c'est toujours la même substance. De toutes ces variétés la plus intéressante est la première, l'amiante, dont je me bornerai à vous parler aujourd'hui.

Cette pierre se trouve dans les fentes de certains rochers. Les monts Ourals, en Sibérie, les Pyrénées, les Alpes et la Corse sont les lieux qui la fournissent en plus grande abondance et en filaments les plus longs, les plus blancs et les plus soyeux.

Les anciens connaissaient l'amiante, et il est à croire qu'ils la tiraient des Alpes. Ayant remarqué qu'elle ne se consumait point au feu, chose toute simple, puisque l'amiante est une pierre, ils essayèrent de la filer, de la tisser, et y ayant réussi, ils l'employaient particulièrement à faire des tuniques et des suaires, dans lesquels on enveloppait le corps des grands personnages dont on voulait recueillir les cendres sans qu'elles se mêlassent à celles du bucher. On voit encore à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, un de ces draps incombustibles qui fut trouvé dans une urne funéraire déterrée en 1702. On raconte aussi que les anciens avaient imaginé des lampes perpétuelles, qui se composaient d'une mèche d'amiante placée dans un petit réservoir alimenté par une source de ce bitume appelé *huile de pétrole*, dont je vous ai parlé à l'occasion des momies. La mèche étant in-



combustible et le réservoir se trouvant toujours rempli par le suintement du bitume, il n'y avait pas de raison pour que la lampe s'éteignît.

De nos jours, les ouvrages d'amiante sont de pure curiosité, et cependant ils sont bien supérieurs à ceux des anciens par la délicatesse du travail. Afin de filer et de tisser plus facilement l'amiante, on y mêle une certaine quantité de lin; puis, quand l'ouvrage est terminé, on l'expose au feu qui consume le lin et laisse l'amiante pure et intacte. On fait ainsi de la toile, des dentelles, même assez fines, et un papier qui n'est pas, toutefois, aussi beau et d'aussi bonne qualité que celui de Hollande. Ce qui a été produit de plus parfait dans ces différents genres est sorti de la fabrique établie à Côme, ville d'Italie, par une dame nommée Candida Lena Perpenti; elle a fait jusqu'à des voiles en dentelle d'amiante. C'est dans la fabrication du papier qu'elle a le moins bien réussi. Il est dur, pesant, épais et a peu de consistance. Ce serait pourtant l'emploi le plus précieux qu'on pût faire de l'asbeste que d'en fabriquer un papier incombustible. En imprimant sur ce papier avec des encres inaltérables par le feu, dont la composition serait facile par les moyens qu'offre la chimie, on pourrait avoir des livres qui seraient à l'abri de l'incendie. Mais on n'en est pas encore là, quoique j'aie cependant ouï dire qu'il existe, dans la bibliothèque de l'Institut, un exemplaire d'un livre entier imprimé sur du papier d'amiante.

En Corse et à la Chine, on fait entrer l'amiante dans la pâte des poteries, ce qui leur donne beaucoup de liant, et cé qui s'oppose d'une manière très efficace à la rupture produite par le choc ou l'alternative du chaud et du froid. Le célèbre naturaliste Dolomieu, voyageant en Corse, où l'amiante abonde, se plut à emballer toute une collection d'échantillons de minéraux, dans des fils d'amiante, en remplacement du foin et de la filasse que l'on emploie ordinairement à cet usage.

C'est enfin avec des fils de cette substance qu'on a composé de nos jours des mèches de veilleuses, telles que celle qui a donné lieu à cet article.

LA LECTURE DU SOIR.

LITHOGRAPHIE.

Pendant une soirée d'hiver, tandis que le vent souffle avec violence et que la neige et la pluie frappent les carreaux des fenêtres, plusieurs enfants réunis autour d'un feu pétillant qui brûle dans une large et haute cheminée, écoutent attentivement une lecture que leur fait leur vieille bonne. Tel est le sujet du dessin joint à ce numéro du journal..... Je vois d'ici que mes lecteurs ne sont pas satisfaits de cette explication, et je les entends me dire : « Eh! vraiment, ce que vous dites-là, nous le voyons bien, sans que vous preniez la peine de nous l'expliquer; et vous feriez beaucoup mieux, mon bon Génie, de nous raconter l'histoire que lit cette vieille bonne, avec ses lunettes sur son grand nez. » Qu'à cela ne tienne, mes amis; vous me voyez tout prêt à vous satisfaire. Voici l'histoire :

LA VEILLE DE NOEL.

Il y avait une fois un bon laboureur qui habitait avec sa femme une petite chaumière située à quelque distance d'un village d'Allemagne. Ces braves gens avaient deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon était un grand nigaud, bien niais, bien crédule; et la jeune fille, forte, trapue, cachait sous une enveloppe assez grossière un esprit plus subtil qu'on ne l'eût soupçonné, et un caractère ferme.

C'était la veille de Noël. Le bon laboureur et sa femme, gens très pieux, voulurent aller à la messe de minuit; mais comme ils tenaient à ne pas laisser la maison seule, quoique certes elle ne valût guère la peine d'être visitée par les voleurs, ils décidèrent que leurs enfants ne sortiraient point, et resteraient à veiller jusqu'à leur retour. Après leur avoir fait toutes les recommandations nécessaires, sur-tout celle de bien prendre garde au feu, ils partirent pour se rendre à l'église. Voilà donc nos deux jeunes gens seuls aux deux coins de la cheminée. Claudine, c'était le nom de la jeune fille, prit sa quenouille dans le dessein de filer, jusqu'à ce que l'horloge sonnant minuit, l'avertît qu'il fallait cesser toute œuvre servile pour ne songer qu'à sanctifier le jour de la naissance du Sauveur. Thomas, son frère, assis en face d'elle, avait croisé ses bras, et ne faisait d'autre mouvement que pour tressaillir au moindre petit bruit qu'il entendait. « Ah! ça, lui dit Claudine, qu'as-tu donc à frissonner ainsi à tout moment? — Ce que j'ai, ce que j'ai; eh bien, j'ai que je ne suis pas rassuré, de me sentir seul comme cela dans la maison. Tu sais bien ce que nous racontait l'autre jour le père Pierre et son neveu François : depuis la mort de feu notre curé, il se passe des choses effrayantes dans la carrière qui est là tout près..... — Oh! le grand benêt! reprit Claudine; voilà-t-il pas qu'il a peur des revenants? — Eh! tu fais bien la brave, toi; mais je voudrais te voir, si la figure de feu M. le curé allait descendre par la cheminée ou sortir tout-à-coup de la cave. — Et pourquoi n'entrerait-il pas aussi bien par le trou de la serrure? — Ne plaisante pas; les esprits peuvent entrer par-tout. — Eh bien, en ce cas, je te prédis, mon frère, que si tu veux revenir quand tu seras mort, tu feras bien de te faire ouvrir la porte

charretière. — C'est bon, c'est bon..... Ah! mon Dieu! — Qu'est-ce? — Vois-tu, vois-tu ce fantôme là-bas dans le coin?..... — Tiens, nigaud, dit Claudine qui s'était levée avait pris le fantôme et le jetait sur la tête de Thomas, tiens, c'est la blouse de notre père. — Ce n'est pas cela que j'ai vu, reprit Thomas, le fantôme était devant, et il a disparu. Mais entends-tu le petit bruit qu'il fait maintenant? Le voilà qui gratte dans l'armoire. » Claudine va ouvrir l'armoire et en rapporte un piège dans leqnel était pris un gros rat. Tandis qu'elle riait et que Thomas commençait à se sentir un peu honteux, on frappa à grands coups à la porte. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent subitement. Thomas demeura glacé, et Claudine elle-même ne se défendit pas de quelque émotion. « Eh bien, lui dit Thomas à voix basse et tremblante, avais-je tort? » Ces mots rendirent à Claudine sa fermeté. « Qui est là? demanda-t-elle — Ouvrez, ouvrez de suite, » répondit une voix inconnue. A ces mots, Thomas jeta un grand cri, s'enfuit pour se cacher dans le grenier, et laissa bravement sa sœur toute seule. « Que voulez-vous? reprit Claudine. — Ouvrez, répondit-on; c'est un jeune voyageur qui est tombé de cheval et qui s'est blessé grièvement. — N'ouvre pas, n'ouvre pas, s'écria Thomas du fond de sa cachette, c'est une ruse du Diable. » — Claudine réfléchit un moment. « Ce ne sont pas des revenants, dit-elle; car il n'en existe pas et il n'y a que les imbécilles qui y croient. Ce ne sont pas des voleurs, car que viendraient-ils faire ici, où il n'y a rien à prendre? Nous sommes trop pauvres pour qu'ils songent à nous. C'est donc vraiment un malheureux qui a besoin de secours; ouvrons. » Elle ouvrit en effet, et elle entendit son frère pousser un cri étouffé.

Trois domestiques portant un jeune homme, dont les moustaches blondes et l'habit décoré annonçaient un grade militaire, entrèrent dans la chaumière. Le jeune officier avait une blessure grave à la jambe. Claudine le fit déposer sur le lit de son père, en lui adressant mille excuses de n'en avoir pas un meilleur à lui offrir. Puis elle s'empressa de seconder les trois domestiques, dans les soins qu'ils donnaient à leur maître. L'un d'eux remonta à cheval et courut chercher un chirurgien. Pendant ce temps, Claudine prépara du linge, fit chauffer de l'eau et disposa tout ce qu'elle crut pouvoir être nécessaire pour panser le blessé. Vainement elle appela vingt fois son frère afin qu'il vint l'aider; elle n'entendit d'autre réponse que *hou! hou! hou! hou! hou!*

Lorsque le laboureur et sa femme revinrent de l'église, ils furent d'abord fort étonnés, en rentrant chez eux, d'y trouver des étrangers, mais ils approuvèrent bientôt l'hospitalité que Claudine avait donnée au jeune voyageur. Thomas fut enfin arraché de sa retraite par son père, et il n'est besoin de dire que celui-ci le traita sévèrementt pour avoir si lâchement abandonné sa sœur. Mais le bon laboureur lui-même ne pût s'empêcher de rire, lorsque Thomas étant descendu dans la chambre où l'on était réuni, la lumière éclaira son visage pâle et décomposé. Rien n'était, en effet, plus comique et plus pitoyable que l'expression de terreur qui s'y peignait. Cette vue égaya un peu le malade. « Mon brave jeune garçon, lui dit-il en riant, je commande un régiment, et je t'y garde une place pour quand tu auras l'âge de servir. Sois tranquille, tu n'auras pas entendu ronfler vingt boulets autour de toi et déchiré quelques cartouches, que tu n'auras plus peur de rien. » Ces mots pensèrent faire évanouir le malheureux Thomas.

Cependant le chirurgien arriva. Il examina la blessure, et déclara qu'elle n'avait rien de dangereux et qu'il fallait transporter de suite le malade, avant que la fièvre ne se manifestât. Le jour commençait à poindre; on plaça le blessé sur une civière et ses gens s'apprêtèrent à le porter, accompagnés du chirurgien. « Mes amis, dit-il avant de quitter ses hôtes, je vous remercie, et Claudine en particulier, des bons soins que vous m'avez donnés. Soyez assurés que je ne les oublierai pas. Peut-être serez-vous bien aises de savoir à qui vous avez rendu ce service; je suis le fils du prince. Tenez, Claudine, continua-t-il en lui remettant une bourse remplie d'or, voilà votre dot. Vous pouvez l'accepter, je prendrai soin de vos parents. Mais, ajouta-t-il en regardant Thomas, je vous recommande, Claudine, de ne jamais épouser un poltron. »

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je vais vous paraître, mes jeunes amis, bien curieux, bien indiscret peut-être, mais j'espère que vous aurez pour moi un peu d'indulgence et que vous me pardonnerez la demande que je vais vous faire. D'ailleurs, comme chacun est libre de n'y pas répondre, elle ne gênera personne, et ce sera à moi de juger, d'après le nombre des réponses qui me parviendront, si j'ai trop présumé de votre confiance en moi. Ce que je puis vous certifier, c'est qu'elle n'excèdera jamais le sincère intérêt que je vous porte.

Au fait, voici donc ce que je desirerais savoir, et ce que je vous prie d'avoir la bonté de me dire :

Quels sont les trois premiers souhaits que vous allez former au renouvellement de l'année?

Quelles sont les trois principales résolutions que vous

comptez prendre, pour les exécuter dans le cours de la nouvelle année où nous allons entrer?

Ceux et celles d'entre vous qui voudront bien me répondre sur ces deux points me feront un sensible plaisir. J'attendrai leurs réponses jusqu'au dimanche 15 janvier prochain. Mais je les prie en grace d'être exacts. Encore la dernière fois, il m'est parvenu plusieurs lettres après le délai fixé, et j'en ai été d'autant plus fâché que, parmi ces lettres tardives, il s'en trouvait plusieurs qui eussent été fort honorablement mentionnées, si elles fussent arrivées un peu plus tôt. Je vous en prie, mes amis, ne me mettez plus dans le cas d'éprouver ce regret.

VARIÉTÉS.

Une de mes jeunes abonnées, en m'écrivant pour répondre à mes dernières questions au sujet de la fable du lapin et du renard, m'a donné une preuve de loyauté dont je crois devoir faire ici mention. C'est sa délicatesse, et non pas son amour-propre, que je ménage en ne la nommant pas. Cette jeune personne a obtenu une mention à la suite du prix des plus jeunes; mais elle s'est empressée de me déclarer que c'était par erreur qu'elle se trouvait dans cette classe, qu'étant âgée de douze ans elle devait être comprise dans la première, et elle ajoute : « Ce qui peut mériter des éloges à onze ans est tout au plus tolérable à mon âge. Je me hâte de vous en avertir, mon bon Génie, quoique j'appréhende votre censure, car je craindrais plus encore des louanges non méritées. » Et moi, je me hâte de rassurer mon aimable et estimable jeune correspondante, en lui disant que sa correspondance n'a rien qui soit au-dessous de cet âge dont elle s'accuse, et qu'elle vient de faire preuve d'une délicatesse qui convient à tous les âges et qui atteste tout à-la-fois une âme bien placée, une excellente éducation.

— Il m'a été fait une singulière proposition, qui prouve beaucoup de modestie de la part de son auteur. M. Louis H..... me fait observer que les demoiselles obtiennent presque toujours le prix dans mes concours, et il demande que je fasse une classe à part pour les garçons, attendu que ceux-ci ne pourront jamais, dit-il, lutter avec avantage contre l'esprit plus précoce des demoiselles. Je doute que M. Eugène Delisle qui a obtenu le prix au dernier concours, malgré toute la modestie que je lui suppose, soit entièrement de cet avis. Les demoiselles, il est vrai, ont en général l'avantage, dans la correspondance qui s'est établie entre mes lecteurs et moi; mais il y a pour cela deux bonnes raisons: D'abord, elles sont un peu moins occupées que les garçons d'études graves et sérieuses, et elles peuvent donner plus de soin à cette correspondance; et puis, elles ont en nombre la majorité, et par conséquent plus de chances. Quant à moi, je ne veux ni leur donner une trop haute idée de leur supériorité, ni faire un petit affront à mes correspondants de l'autre sexe, en établissant la distinction que propose M. Louis H....., et je le prie de m'excuser si je n'adopte pas son idée. J'ajouterai qu'il est, moins que beaucoup d'autres, dans le cas de le desirer, attendu qu'il a de quoi lutter avec avantage, quand il le voudra, contre tous les rivaux et toutes les rivales qu'il pourra rencontrer dans la lice ouverte par le bon Génie.

— Je me trouvais l'autre jour à table auprès d'un petit garçon nommé Camille. Pendant tout le premier service, il se montra fort tranquille et fort raisonnable en présence du bon Génie. Mais au second service, où quelques friandises parurent sur la table, la gourmandise l'emporta sur toute autre considération, et après avoir mangé un pot de crême à la pistache, il s'avisa d'en demander un second à la vanille. De l'autre bout de la table, son frère Aimé, gros garçon réjoui, quoique plus jeune que lui, lui faisait des signes et me montrait du doigt pour l'inviter à ne pas se compromettre devant moi. Monsieur Camille ne tint compte de ces avertissements et se mit à grogner si fort pour obtenir le pot de crême à la vanille, qu'il fallut le lui donner, afin d'avoir la paix, au risque de déranger son petit estomac. Il le mangea sans pain, le plus vite possible, en me regardant de temps en temps du coin de l'œil. Cela me faisait de la peine, à moi qui voudrais n'inspirer que de l'affection et jamais de la crainte. Je ne sais ce que pensera M. Camille en lisant ce récit dimanche prochain, mais j'espère qu'il servira du moins à l'empêcher de se faire du mal en mangeant trop de bonbons le jour de l'an.

— Toutes les boutiques se parent à l'approche de la nouvelle année. Je n'indique dans mon journal aucun objet d'étrennes, et vous ne m'en saurez pas mauvais gré, mes amis, parce que je veux laisser à vos parents la liberté du choix, et à vous les surprises.

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs de qui l'abonnement date du 1er janvier 1825 pour un an, ou du 1er juillet 1825 pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche, 1er janvier prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 1er JANVIER 1826

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe ANNÉE. No 36.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE PREMIER DE L'AN.

LE BON GÉNIE A SES LECTEURS.

Je serais très probablement fort mal venu à réclamer aujourd'hui l'attention de mes jeunes amis pour quelque sujet d'étude tant soit peu grave et sérieux. On a vraiment bien autre chose à penser, et on ne manquerait pas de me dire : « De quoi venez-vous nous parler? est-ce que nous avons le temps de vous écouter? songez donc que le jour de l'an, cette année, est un dimanche, et que votre journal parait tout justement le jour de l'an. Songez donc aux visites, aux compliments, et sur-tout aux étrennes..... » Eh! sûrement j'y songe, mes amis; j'y songe d'autant plus que je voudrais pouvoir vous visiter tous, que j'ai des compliments à faire à vous tous, et que je regrette enfin de ne pouvoir vous donner de jolies étrennes à tous.

Vous visiter tous, la chose serait difficile, car tout *Génie* que je sois, je me trouve soumis par ma nature à toutes les conditions de la pauvre humanité; je n'ai le pouvoir ni de me transporter sur un éclair, ni de voyager à cheval sur les vents; mes ailes ne sont que pour la forme, et ne me servent pas plus à parcourir rapidement l'espace qu'à planer dans de hautes régions; je n'ai d'autre baguette magique que la plume mal taillée avec laquelle je vous écris, d'autre influence que celle que me donne mon affection pour vous, d'autre talisman que la confiance qu'il m'est doux de vous inspirer. Je suis donc réduit à rester dans mon coin, et à vous envoyer, non pas une carte de visite, mais ma petite feuille, comme de coutume, et remplie seulement, cette fois, d'un petit bavardage qui n'exigera pas de vous plus d'attention que la devise d'un diablotin.

Quant aux compliments que j'ai à vous faire, ceci est plus facile. Depuis l'an passé où, à pareille époque, je vous exprimai les vœux que je formais à votre intention, j'ai eu la satisfaction de remarquer, soit par ma correspondance avec vous, soit par les petites intelligences que ma qualité, toute limitée qu'elle est, me permet d'avoir avec ce qui vous entoure, que mes vœux ont en général été remplis. Vos progrès en tout genre, mes amis, sont pour moi une source de véritables jouissances, et je serais trop heureux si je pouvais espérer d'y avoir contribué en quelque chose. Quoi qu'il en soit, je vous en félicite de tout mon cœur, et je m'en réjouis comme on le fait des succès de ses amis.

Des étrennes! ah! voici mon chagrin. Oui, je voudrais que vous eussiez tous quelque petit souvenir

qui me rappelât à vous, d'une manière plus durable que ces feuilles volantes que je vous adresse chaque semaine. Il faut pourtant que je m'en contente; mais je desire au moins que celle que vous recevrez aujourd'hui vous porte une expression particulière de mon amitié et de mes vœux pour vous. Je desire sur-tout qu'elle vous laisse dans cette conviction, que le bon Génie prend une part sincère à tout ce qui vous concerne, à vos petits chagrins, à vos intéressants succès, à vos innocents plaisirs.

Je réitère, mes jeunes et bons amis, les souhaits que j'ai formés pour vous l'an passé; je les renouvelle afin que vous acheviez l'œuvre de votre bonheur que vous avez commencée par votre conduite jusqu'à ce jour. Certes, vous n'avez pas manqué déjà de reconnaître et de sentir que votre bonheur dépend de vous, que vos jouissances se multiplient, que vos contrariétés diminuent, à mesure que vous faites plus de bien et que vous évitez plus le mal. Continuez, mes amis, d'être fidèles à tous vos devoirs envers Dieu, envers vos parents, envers vos pareils et envers vous-mêmes. Ce n'est que dans l'entier accomplissement de ces devoirs que vous trouverez un parfait contentement et une joie sans mélange.

Je vous souhaite une bonne année, mes jeunes amis. Ce souhait sera accompli, je l'espère. Les années sont si belles à votre âge! Jouissez-en bien, et ne négligez pas d'en profiter. Ces belles années ne reviendront ni pour votre plaisir ni pour votre profit.

LE PREMIER DE L'AN.

DEVISES.

En commençant l'année on commence un voyage:
Bien choisir son chemin est le point important;
Celui qui se trompe en partant
Du but, à chaque pas, s'écarte davantage.

Quand on a fait un pas dans la route du bien,
Le second est facile et ne coute plus rien.

Docilité, dans le jeune âge,
Tient lieu de raison et rend sage.

Profitons du passé: chaque moment qui fuit
Lègue quelque leçon au moment qui le suit.

Un an de plus sur notre tête
Nous impose un devoir de plus:
Hâtons-nous d'acquérir et talents et vertus,
Car le temps n'attend pas et jamais ne s'arrête.

LE PREMIER DE L'AN
OU
LA RÉCONCILIATION.

Candide, à l'âge de treize ans, avait déjà la prétention d'être ce qu'on appelle un jeune homme, et pour paraître au-dessus de son âge, il s'attachait moins à montrer une raison et des talents précoces, qu'à se conformer aux caprices de la mode et à se donner une tournure de jeune élégant. Sa cravatte était toujours mise avec recherche; il tenait à ce que son habit et ses gilets fussent taillés dans le dernier goût; il recommandait à son bottier de lui faire des talons très hauts afin d'ajouter quelques lignes à sa taille, et il eût été au désespoir si l'on eût oublié la petite vis de cuivre qui attendait des éperons dont il ne se servait jamais; enfin, il ne serait pas sorti sans avoir à la main ou une petite badine, ou une cravache.

Ce n'eût été là qu'un enfantillage ridicule, si Candide n'avait eu un travers plus grave qui en est souvent la conséquence. Candide était fort tranchant, et s'avisait, sur toute chose, de donner son avis d'un ton d'importance positivement insupportable. Comme il ne pouvait, avec l'inexpérience de son âge, avoir des idées très arrêtées sur ce dont il parlait, ses petites opinions n'étaient jamais que la répétition de ce qu'il avait entendu dire par les jeunes gens qu'il fréquentait et dont il s'efforçait de se rapprocher en se haussant sur la pointe du pied, de même que la grenouille voulait se faire aussi grosse que le bœuf.

Toute cette manière d'être faisait de Candide un petit personnage également déplacé dans la société des jeunes personnes de son âge qu'il paraissait dédaigner, et dans celles des grandes personnes qui se moquaient de lui.

On était à la veille du jour de l'an. Candide avait entendu plusieurs jeunes gens se plaindre des devoirs de famille et de société que ce jour leur imposait, et il crut apparemment se rendre bien grand garçon, en répétant ces propos, le soir du 31 décembre, dans le salon de son père. « Vraiment, dit-il, en se balançant d'un air capable devant la cheminée, il faut convenir que c'est un usage bien bizarre et bien absurde que ces compliments et ces visites de nouvelle année. — Et pourquoi cela, je te prie, mon fils? lui demanda M. T..... — Comment! mon père, reprit-il; aller se visiter ainsi les uns les autres à propos du renouvellement de l'année, et sans autre motif! Aller voir des gens qu'on ne voit pas une seconde fois pendant douze mois! Envoyer des cartes aux uns, aller écrire son nom chez le portier des autres! — Eh bien, répondit M. T....; fais moi le plaisir de me dire en quoi cet usage peut être incommode pour toi? Ce n'est

pas à ton âge qu'on envoie des cartes de visites ni qu'on va *s'écrire* chez personne. — Oui, mon père, dit Candide en pinçant les lèvres, et un peu humilié de cette observation; mais je n'en ai pas moins des devoirs désagréables à remplir. Ne faut-il pas, par exemple, que j'aille demain présenter mes respects à mon oncle, que je ne vois qu'une fois l'an, et que vous même vous n'avez pas vu depuis que..... — Doucement, mon fils; les affaires qui peuvent exister entre votre oncle et moi ne vous regardent pas, et il ne vous convient point de vous mêler de ces choses. Vous irez en effet présenter, comme vous le dites, vos respects à mon frère, et j'espère que vous le ferez d'une manière convenable. — Mon père, je sais assez vivre..... — Vous avez encore beaucoup à apprendre. Songez toujours que vous me manqueriez à moi-même en manquant à ce que vous devez à votre oncle. » Candide n'osa rien ajouter, et la conversation en resta là.

Le lendemain matin, Candide après avoir fait sa toilette de bonne heure, avec un soin particulier, se présenta dans l'appartement de son père et de sa mère pour leur rendre ses devoirs de nouvel an. Puis, accompagné d'un domestique, il sortit afin d'aller faire ses visites de grands parents, au nombre desquels se trouvait l'oncle dont il avait été question la veille. Dans ces différentes visites, Candide reçut plusieurs présents d'étrennes qui ne lui causèrent qu'un médiocre plaisir, parce qu'en général il trouva qu'on le traitait trop comme un enfant. Enfin, il arriva chez son oncle, et crut faire une chose merveilleuse, en laissant percer dans ses manières qu'il n'ignorait pas que des différends existaient entre cet oncle et son père. Là, il ne reçut pas d'étrennes, et il ne fit qu'une visite très courte, avec toutes les formes de la cérémonie et comme s'acquittant d'une corvée.

Après avoir achevé sa petite tournée, Candide rentra à l'hôtel, où il se hâta de cacher ceux des présents qu'il avait reçus, dont *il rougissait*, et ne montra qu'un beau portefeuille, une chaîne de montre en or, et une épingle en perles fines. Mais lorsqu'il entra dans sa chambre, il éprouva une vive surprise en trouvant entre les deux fenêtres un très beau secrétaire en acajou, qui y avait été placé pendant son absence. Sa première pensée fut que ce devait être un présent de ses parents et il accourut pour les remercier. Mais sa surprise augmenta bien fort, lorsque son père lui déclara que ce présent ne venait point de lui; qu'il avait été apporté dans la matinée, et qu'on ignorait de quelle part il provenait. Ce mystère intrigua beaucoup Candide, qui ouvrit vingt fois tous les tiroirs de son secrétaire, afin d'y trouver une lettre ou un papier qui pût l'éclaircir.

L'heure du dîner étant venue, les différents membres de la famille, dont M. T.... se trouvait le chef, arrivèrent successivement pour dîner chez lui, selon l'usage établi dans sa maison. Tous ceux que Candide avait coutume d'y voir étaient déja réunis, et l'on paraissait attendre encore quelqu'un. Enfin, Candide vit entrer l'oncle auquel il avait fait visite le matin. Son étonnement fut grand et il se sentit bien confus de la manière dont il s'était comporté, lorsqu'il vit cet oncle et son père s'embrasser l'un l'autre avec effusion, se presser la main, et tirer tous deux leur mouchoir pour essuyer une larme qui était venue mouiller leur paupière. Candide, sans bien se rendre compte de ce qu'il éprouvait, se sentit ému. Il s'approcha de son oncle, et lui prenant la main qu'il baisa, « Mon oncle, lui dit-il, il me semble que j'ai des torts à réparer envers vous; voulez-vous me pardonner? — Embrasse-moi, mon neveu, répondit l'oncle; va, je ne t'en veux pas: tu as cru devoir prendre parti pour ton père: c'est moi qui avais des torts envers lui, il les a oubliés; si tu en as eu vis-à-vis de moi, je les oublie aussi. — Mon oncle, ajouta Candide, je devine maintenant d'où vient mon secrétaire..... — Crois-tu? mon neveu. — J'en suis sûr, mon oncle. — Eh bien, mon fils, dit M. T...., que penses-tu maintenant des usages de la nouvelle année? Voilà deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis un an, que de vains différends avaient désunis, et qui viennent de s'embrasser avec tendresse. Tu seras un homme un jour; si tu avais le malheur de te brouiller avec un parent ou un ami, rappelle-toi que le premier de l'an a fait plus d'une réconciliation. — Oui, mon papa, oui, mon oncle, reprit Candide; et je reçois encore une leçon aujourd'hui : c'est à mon secrétaire, et non plus à ma toilette, que je veux m'efforcer de devenir un homme.

LE PREMIER DE L'AN.

FABLE.

La jeune Clémentine élevait avec soin
Une perruche au vert plumage.
De vous dire son nom il ne serait besoin;
Pourtant, s'il vous plaît davantage
De le savoir, ce nom, c'était Volage.
Volage était charmante, et son joli caquet
Vous aurait enchantés, je gage:
Ce n'était point l'ennuyeux bavardage
De maint importun perroquet;
C'était un aimable langage,
Poli, doux et de fort bon ton,
Qui souvent, autour de la cage,
Faisait groupper tout le salon.
Son gracieux vocabulaire
Se composait de mots choisis

Qu'elle assemblait avec un art exquis,
Et qu'elle prononçait d'une voix pure et claire.
Je ne crois pas, enfin, qu'il fût, dans tout Paris,
Perruche plus gentille et mieux faite pour plaire.
Volage, cependant, avait un grand défaut
Qui, sans diminuer son principal mérite,
Pouvait nuire beaucoup à la pauvre petite;
Elle était gourmande, en un mot,
Mais gourmande... là, comme il faut.
Il n'était macaron, pastille, sucrerie
Qui n'excitassent son envie;
Et pour les obtenir, elle savait user
De maint petit détour, mainte supercherie,
Dont, par malheur pour elle, on vint à s'amuser.
Sa trop complaisante maîtresse
Ne pouvait rien lui refuser;
Car Volage avait tant d'adresse,
Tant de grace et de gentillesse,
Qu'il fallait bien finir par bonbon et baiser.

Or, arriva cette journée,
Aux offrandes, aux compliments
Par nos usages destinée;
Jour par où commence l'année,
Et qui fut maintes fois funeste à maints gourmands.
Clémentine, en ce jour, se vit environnée
Et d'hommages et de présents:
Boîtes, coffrets, bijoux, bonbons de toute espèce
Autour d'elle semblaient pleuvoir.
Quel tableau pour Volage! Et comment concevoir
Qu'elle laissât en paix un moment sa maîtresse?
Clémentine était faible, et du matin au soir,
Le malheureux oiseau se bourra sans mesure
De bonbons, sucre et confiture.

Mais voilà que, le lendemain,
Clémentine, venant visiter sa Volage,
La voit dans un coin de sa cage,
Hérissée, immobile: elle l'appelle en vain;
Volage a perdu la parole:
Son gosier aride et brûlant
Ne forme plus qu'un cri faux et perçant.
Clémentine, hélas! se désole:
C'en est fait, Volage est sans voix,
Volage perd tout à-la-fois,
Volage est triste et languissante;
Ses couleurs ont pâli, sa tête est défaillante.
Ah! qu'on se figure, en effet,
Ce que doit éprouver, dans sa petite tête,
La femelle d'un perroquet
Qui se sent tout-à-coup muette!
Hélas! le chagrin l'acheva,
Et le soir même elle expira.
Le jour suivant on l'enterra,
Et sur sa tombe on mit, en forme de devise:

«Tous bonbons
«Sont poisons;
«Gourmandise
«Est sottise.»

L. P. J.

LE PREMIER DE L'AN.

ANECDOTE.

Une jeune personne, nommée Mathilde, se réjouissait beaucoup de l'approche du jour de l'an. «J'espère, lui dit Mme ***, sa mère, que tu ne t'attends pas à recevoir, cette année, pour étrennes, des joujoux comme un petit enfant; te voilà maintenant trop grande pour qu'on te fasse des présents si frivoles, et il est probable qu'on ne te donnera que des choses utiles. — Mais, maman, répondit Mathilde, je me soucie fort peu qu'on me donne des robes, ou autres choses qui ne me procureront aucun amusement, car enfin, il faut bien que je m'amuse.» Un ami de la maison, qui avait entendu cette petite conversation, voulut éprouver le caractère et le bon esprit de Mathilde. En venant faire à Mme ***, sa visite de nouvel an, il offrit pour étrennes à sa fille un petit joujou représentant la fable du corbeau et du renard. L'artiste qui avait exécuté ce chef-d'œuvre s'était seulement permis d'ajouter à la fable quelque chose, en plaçant un petit tambour sous les pattes du renard, qui battait de la caisse au moyen d'une manivelle; et en tournant cette manivelle, on entendait le son discordant de trois ou quatre cordes de cuivre pincées par des brins de plume. A l'aspect d'un pareil présent, Mathilde rougit d'abord et se sentit peut-être un peu humiliée; mais elle se garda de donner aucun signe impoli de mécontentement; elle remercia avec beaucoup de grace et d'esprit, et elle se mit à jouer avec le joujou, sans en paraître trop charmée, ce qui eût été manquer de sincérité, et sans avoir l'air de le dédaigner, ce qui eût été blessant pour celui qui l'avait offert. Ce dernier, après avoir observé quelque temps les mouvements de Mathilde, fut enchanté de la délicatesse et de la dignité de sa conduite, et il ne tarda pas à lui offrir un présent plus convenable à son âge. On m'a assuré que Mathilde, mise enfin au fait de la plaisanterie, l'a prise jusqu'au bout de fort bonne grace; et cela m'a fait plaisir, parce que je connais cette jeune Mathilde et que je l'aime bien.

CHARADE.

Hier a fini mon premier;
Fille est heureuse d'être en France mon dernier;
Nous recommençons tous aujourd'hui mon entier.

(Le mot, au premier de l'an prochain.)

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 8 janvier 1826.

IIe année. N° 37.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LES VOLCANS.

En répondant aux questions que j'ai faites dans le mois de novembre dernier, on m'en a adressé deux qui ont beaucoup de rapport entre elles et qui me fourniront le sujet de deux articles. On m'a demandé ce que c'est qu'un *volcan*, et ce que c'est qu'un *tremblement de terre*. Je vais répondre aujourd'hui à la première de ces demandes, et comme cela sera un peu long, je crois bien faire en abrégeant mon préambule.

Les volcans sont des ouvertures qui existent à la surface du globe terrestre, et d'où il sort, de temps en temps, des jets de substances embrâsées et des courants de matières fondues qui portent le nom de *laves*. Ces ouvertures sont presque toujours sur le sommet de montagnes isolées; elles ont la forme d'un entonnoir, et on les appelle *cratères*.

Les volcans ne lancent pas des feux continuels; il n'en sort pas toujours des laves: ils restent des siècles entiers dans l'inaction et comme dans une sorte de sommeil. Puis, tout-à-coup ils se réveillent, se rallument, et engloutissent quelquefois, sous des torrents de lave, les habitations construites dans leur voisinage pendant le temps de leur repos. Ainsi, le Vésuve était éteint depuis un temps immémorial, lorsque, sortant de sa longue léthargie, il se ralluma subitement sous le règne de l'empereur Titus, et ensevelit, sous les produits de ses déjections, les villes de Pompeïa, d'Herculanum et de Stabia, dont on a découvert les ruines qui sont un objet de grande et juste curiosité. Les crises volcaniques s'annonçent ordinairement par des mugissements, des bruits souterrains, et par l'apparition ou l'augmentation de la fumée qui sort du cratère. Bientôt le bruit devient plus fort, la terre tremble, elle éprouve des secousses, la fumée redouble, s'épaissit et se mélange de cendres; lorsque l'air est tranquille, on la voit s'élever comme une immense colonne, jusqu'à une très grande hauteur où elle se divise et s'étend. D'autres fois, la fumée, en sortant du cratère, se disperse dans les airs; elle y forme d'immenses et épais nuages qui obscurcissent le jour, et qui couvrent de ténèbres tout le pays d'alentour. Il arrive souvent que ces nuages de fumée sont traversés par d'énormes jets de sables embrâsés, semblables à des flammes, et qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses. Quelquefois, ils sont sillonnés par des éclairs et paraissent lancer la foudre de toutes parts. Enfin, s'élancent, du sein du volcan, des pierres brûlantes et des matières en fusion, qui en sortent sous la forme d'immenses gerbes d'artifice, et se succèdent rapidement les unes aux autres. Elles sont projetées souvent avec une explosion très forte: Elles

s'éparpillent en s'élevant, et retombent tout à l'entour du volcan, à des distances plus ou moins grandes, sous la forme d'une pluie de cendres, de pierres et de matières brûlées et vitrifiées. Pendant ce temps, les secousses et les tremblements redoublent. La matière fondue qui remplit les fournaises souterraines, monte, s'élève dans le cratère, déborde par les parties les moins hautes de ce vaste entonnoir, se répand et coule sur les flancs du volcan. Tantôt elle descend avec une vitesse extrême, comme un torrent de feu qui entraîne, dévaste, brûle tout ce qu'il rencontre; tantôt son mouvement est tranquille et lent, comme celui d'un fleuve majestueux; mais elle n'en va pas moins couvrir et engloutir ce qui se trouve sur son passage.

Au milieu des torrents de feu, sortent quelquefois du cratère d'énormes courants d'eau et de boue. En même temps, des nuages s'amoncèlent et foudent comme un déluge sur les champs. Des exhalaisons malfaisantes se répandent dans l'air, font périr les animaux et détruisent la végétation. Il semble que dans ces crises, auxquelles on donne le nom d'*éruptions volcaniques*, tout ce que les éléments ont de plus terrible et de plus redoutable se réunisse et se conjure, pour jeter l'épouvante sur la terre et faire sentir à l'homme son impuissance et sa misère. Il est rare qu'une éruption ait lieu seule; après un moment de repos, elle est suivie ordinairement d'une seconde, quelquefois de plusieurs; ensuite la crise cesse et le volcan rentre dans sa tranquillité.

La fumée qui sort des volcans se compose de vapeur d'eau mélangée de différents gaz. Quand à la nature de la lave, il faudrait pour la bien connaître, pouvoir observer l'intérieur des volcans, ce qui est impossible. On ne peut voir la lave qu'en fusion, ou après le refroidissement. Des observateurs audacieux l'ont vue bouillir dans le fond du cratère, où ils étaient descendus, mais cela ne leur en a pas appris davantage. A Naples, on fabrique avec la lave du Vésuve, qui est une assez belle matière, différents objets usuels et d'ornement, tels que des vases, des boîtes, des tabatières. La plus grossière est employée pour le carrelage et le pavage.

Il existe des volcans qui ne lancent que de la boue; d'autres, qui ne lancent que de l'eau. Au nombre de ces derniers, et parmi les plus célèbres, il faut compter ces fameuses fontaines d'eau bouillante d'Islande, connues sous le nom de *Geysers*. A six lieues au nord de Skalhot, dans cette île, et à douze lieues de la côte, dans un pays plat, au pied de collines peu élevées, on voit une multitude de petits monticules de terre diversement colorés, d'où il sort de fortes sources d'eau chaude. La plus considérable, le *grand Geyser*, se trouve sur un monticule de deux à trois mètres de haut, qui présente, à sa partie supérieure, un bassin circulaire, ayant environ quinze mètres de diamètre et un mètre de profondeur. Dans le milieu est un tube cylindrique, qu'on a reconnu jusqu'à la profondeur de vingt mètres, et d'où s'élance la colonne d'eau bouillante, qui s'élève souvent jusqu'à trente mètres et quelquefois beaucoup plus haut.

Je m'attends bien qu'on me demandera quelle est la cause de ces prodigieux phénomènes. Ce qui me console de ne pouvoir répondre à cette question, c'est que je ne suis pas le seul qu'elle pût embarrasser. Ce serait mal me tirer d'embarras que de vous dire qu'ils sont produits par l'action d'un foyer souterrain, car vous me demanderiez aussitôt qui a produit ce foyer souterrain lui-même. Voilà précisément ce qu'on ne sait pas; et comme on n'a fait, pour l'expliquer, que des suppositions qui n'ont rien de certain, je me bornerai à vous dire que cela est ainsi, et qu'on en ignore les causes premières, comme celles de tant d'autres phénomènes.

Il existe dans beaucoup de pays, au milieu des terres, des volcans éteints et des traces d'éruptions volcaniques. Sans sortir de France, nous en trouvons un exemple fort curieux dans l'Auvergne, qui est un pays tout volcanisé. Mais le fait est que tous les volcans en activité, que l'on connait, sont dans le voisinage de la mer. On a de plus la preuve qu'il en est qui brûlent sous la mer même. Il est arrivé qu'ils ont englouti des îles connues, et qu'ils ont fait paraître subitement au-dessus des eaux des îles nouvelles.

L'Europe ne compte que peu de volcans brûlants. Les principaux sont le *Vésuve*, auprès de Naples; l'*Etna*, en Sicile; le *Stromboli*, le *Vulcano* et le *Vulcanello*, dans les îles de Lipari; et l'*Hécla*, en Islande. L'Etna est le plus élevé de tous; sa hauteur est de 3,400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les continents de l'Asie et de l'Afrique en renferment peu, mais on en compte plus de cent dans les îles qui dépendent de ces deux parties du monde. Ceux de l'Amérique sont au nombre de cinquante environ, et ce sont les plus remarquables, tant à cause de leur position sur le dos de la grande Cordillière, qu'à cause de leur forme colossale et de leurs produits extraordinaires. Ils sont en général par groupes. Le pays de Guatimala en présente une vingtaine, parmi lesquels se distingue le *Guatimala* qui s'élève à 4,600 mètres. Dans le Mexique, on en voit six, dont les plus considérables sont le volcan moderne de *Jorullo*, et le *Popocatepec*, qui fume près de Mexico. Enfin, le Pérou en compte sept, entre lesquels il faut remarquer le *Pichincha*, élevé de près de cinq mille mètres, le *Cotopaxi*, qui s'élève à 5,750 mètres, et l'*Antisana* qui en atteint six mille.

Il me reste à vous parler, mes amis, des tremble-

ments de terre, qui ont de grands rapports avec les phénomènes volcaniques; mais cet article est déjà bien assez long, et je réserve ce sujet pour mon numéro prochain.

LES VISITES.

Depuis quelque temps, la petite Eugénie comptait impatiemment les jours qui devaient encore s'écouler jusqu'au premier de l'an. Il arriva enfin, ce bienheureux jour, et Eugénie, éveillée de bonne heure, supplia sa bonne de l'habiller promptement. La toilette en effet ne fut pas longue; et Eugénie oubliait qu'elle devait commencer cette journée par offrir à Dieu des actions de graces, et des vœux pour ses parents. La bonne le rappela à la petite étourdie qui, se précipitant à genoux, fit une prière courte, mais fervente, et vola dans la chambre de ses parents. Elle fut reçue dans leurs bras et, après l'y avoir long-temps pressée, ils lui donnèrent les étrennes qui lui étaient destinées.

Sans être riches, la sage économie de M. et Mme Delporte aurait pu les mettre à même de donner à leurs enfants de brillants cadeaux; mais ils étaient trop prudents pour exposer leur jeune famille aux desirs et aux fantaisies que renouvellent sans cesse ces jolies futilités, dont la possession est si promptement suivie de satiété. Ils mettaient tous leurs soins à lui faire connaître des jouissances plus vraies et plus solides; en conséquence, Eugénie reçut de son père un joli pupitre en acajou, fermant à clé, et sa mère lui donna un album orné d'un porte crayon en or.

Bientôt arrivèrent les visites de famille, d'amis; nouvelle joie; mais, chacun se conformant au goût de Mme Delporte, les présents étaient tous simples, et présentaient quelque but utile.

Après avoir passé une partie de la matinée à recevoir des visites et des présents, Eugénie, parée de ses plus beaux atours, sortit avec sa mère pour en aller faire quelques unes à son tour. Plusieurs de ses amies lui montrèrent des étrennes à peu près équivalentes aux siennes; on loua sa parure; on lui montra celles qu'on devait porter. Toutes étaient gaies et contentes, mais ce bonheur devait bientôt s'évanouir pour Eugénie. En arrivant chez la riche Mme de Melcour, elle aperçoit du premier coup-d'œil, que Mlle Hélène, quoique encore dans son négligé, porte cependant une robe plus belle que la sienne. Dans le salon, les tables, les consoles, tous les meubles sont couverts des plus jolies bagatelles, des bijoux les plus élégants; et la propriétaire de tant de trésors paraît les regarder à peine et ne consent à s'en occuper que par complaisance pour Eugénie, qui ne se lassait point d'admirer toutes ces charmantes inutilités. Hélène habituée à voir satisfaire ses moindres fantaisies, presque avant de les avoir conçues, ne comprenait pas qu'on pût s'amuser beaucoup à voir toutes ces babioles; mais, bonne et complaisante, elle éprouvait plus de plaisir à les montrer à Eugénie, qu'elle n'en avait eu à les recevoir, et si elle avait pu imaginer qu'elles dussent causer quelque chagrin à Eugénie, Elle les lui aurait abandonnées de bon cœur.

Cependant, en sortant de cette fatale maison, la pauvre enfant était triste en pensive; elle trouva à son retour ses frères toujours enchantés de leurs étrennes, mais ils ne purent lui persuader de prendre part à leur joie. Elle jeta un regard froid et dédaigneux sur les présents qui l'avaient enchantée quelques heures auparavant, et se retira silencieuse dans le coin de la cheminée. Ses frères ne pouvaient rien comprendre à un pareil caprice; mais sa tendre mère n'en devina que trop la cause. Hélas! disait-elle, l'envie, la cruelle envie a pénétré en un instant jusqu'au fond du cœur de cette enfant. Pauvre Eugénie! si bonne, si aimante, si heureuse jusqu'à ce jour!..... Cette triste pensée l'occupa une grande partie de la nuit, et elle ne put goûter quelques instants de repos que lorsqu'elle crut avoir trouvé le secret de ramener le bonheur dans le cœur de sa fille chérie.

Le lendemain matin, sans avoir l'air de remarquer le nuage qui obscurcissait encore le visage d'Eugénie, Mme Delporte lui proposa de l'accompagner dans une visite qu'elle avait l'intention de faire avant le déjeuner. Elle la prévint qu'il était inutile qu'elle s'habillât, et après avoir fait porter dans un fiacre, un petit paquet, elle y monta avec Eugénie et se fit conduire dans une petite rue du faubourg Saint-Jacques, descendit à la porte d'une allée assez sombre, et chargée du petit paquet, elle monta au troisième étage, suivie de sa fille étonnée. Après avoir traversé une première pièce, qui parut à Eugénie l'attelier d'un cordonnier, elles entrèrent dans une grande chambre où tout annonçait la pauvreté, mais où la plus exacte propreté faisait disparaître ce que la misère a de pénible. Là, se trouvaient autour d'une table sur laquelle reposait une soupière qui répandait une odeur assez appétissante, un père, une mère et cinq enfants. Tous se lèvent avec des exclamations de joie, en apercevant Mme Delporte; les enfants l'entourent, le père, ôtant son bonnet, la salue avec l'air du plus profond respect, et la mère, lui présentant un fauteuil de paille, le seul qu'elle possédât, la prie d'y prendre place. Après s'être informée de la santé de chaque membre de la famille et avoir présenté sa fille, qui partage aussitôt les témoignages naïfs d'affection dont son excellente mère est l'objet, Mme Delporte ouvre son petit paquet et offre à chacun de ses protégés son petit présent, où le luxe n'entre certainement pour rien. Des robes d'indienne, des bas et des gilets bien chauds composent ces dons, et ils sont reçus avec ravissement. L'aîné seul des garçons reçoit un livre couvert d'une simple basanne, et sa joie surpasse celle du reste de la famille. Ce livre contenait les Épitres et Évangiles, dont il avait besoin pour se préparer à sa première communion et que ses parents n'avaient encore pu lui donner. Mme Delporte sortit bientôt après cette distribution, emportant les bénédictions d'une nombreuse famille à laquelle elle venait de porter la joie.

En rentrant chez elle, Mme Delporte remarqua que l'expression de tristesse dont était couvert le visage d'Eugénie avant cette visite, avait disparu et était remplacée par un profond attendrissement. « Eh bien, mon Eugénie, lui dit cette bonne mère, que penses-tu de la famille que nous venons de visiter? — Maman, répondit Eugénie en hésitant un peu, je pense qu'ils sont tous plus sages que moi. — Cela est vrai, mon enfant; mais j'espère que leur exemple ne sera pas perdu pour toi. Souviens-toi bien, ma fille, que lors-

qu'on est au-dessus des besoins réels, on peut trouver le bonheur dans toutes les conditions. Mais la modération est le seul secret pour y parvenir; il faut savoir se renfermer dans la classe où la Providence nous à placés, et ne point donner l'essor aux desirs et aux fantaisies que nous ne sommes pas en position de satisfaire. Quant à nous, chère enfant, loin de nous plaindre de notre sort, nous devons bien plutôt rendre au ciel des actions de grâces, puisque nous pouvons non seulement nous procurer tout ce qui est vraiment utile et même agréable, mais encore faire un peu de bien.

LES SOUVENIRS DU COLLÈGE.

Les vers suivants viennent de m'être communiqués, et je pense qu'ils ne seront pas sans intérét, sur-tout pour ceux de mes lecteurs qui sont au collège et pour celles de mes lectrices qui y ont leurs frères. Ces vers ont été presque improvisés par un ancien éleve d'une institution de Paris, dont le directeur a coutume de faire faire, deux fois par an, une belle partie à Montmorency, à ceux de ses élèves qui ont obtenu les premières places au collège. C'est l'automne dernier que ces vers ont été lus au diner de Montmorency; j'y laisse subsister quelques négligences qui sont excusées tout à-la-fois par l'impromptu, par l'à-propos, et par la jeunesse de l'auteur.

O compagnons de ma paisible enfance,
A vos plaisirs je suis encor admis,
Et viens ici tout plein de confiance,
Vous rappeler que nous étions amis.
Ah! qu'ils sont doux les plaisirs du jeune âge,
Et qu'il en reste un tendre souvenir!
L'oubli peut-il devenir le partage
De ces beaux jours dont nous savions jouir,
Et dont nos cœurs ont conservé l'image?
Peut-il changer à mes yeux inconstants
Ceux avec qui j'ai fait l'apprentissage
De l'amitié, des doux épanchements?

Mais parmi vous, si quelque jeune athlète
Vous demandait, en me voyant ici,
Quel étranger s'asseoit à cette fête,
Dites-lui bien que je suis votre ami;
Que les lauriers ombragent peu ma tête;
Que des revers, peut-être des malheurs,
Vieux vétéran, m'ont valu ma retraite,
Mais que je vis, jeune encor, dans vos cœurs.

Depuis un an j'ai quitté la carrière
Où vous cueillez encore des lauriers;
Et bien souvent, sous mon autre bannière,
Je me suis dit: Heureux les écoliers!
Leurs jeux sont vifs et leurs plaisirs sincères;
C'est là vraiment que les rivaux sont frères.
Souvent, après un travail assidu,
Et confiant son sort à la Fortune,
On terminait une guerre importune,
Pour conspirer un plaisir défendu.

J'irai souvent visiter cet asyle
Où s'écoula ma jeunesse tranquille,
Où j'ai passé de si joyeux instants.
Leur souvenir charmera mes vieux ans.
Quand de conter j'aurai le privilège,
Je redirai mes plaisirs de collège,
Aux jeunes gens que je dois sermoner...
Mais écoutez: Je vous prie à diner,
Mes bons amis, pour dans cinquante années!
Là, déroulant nos vieilles destinées,
Dans le passé nous nous rajeunirons.
Pour compléter la plus belle des fétes,
Je vous promets qu'ensemble nous boirons
Le meilleur vin des prochaines comètes.
Chacun de nous, dans ses longs souvenirs,
Remontera jusqu'à son plus jeune âge;
Il nous dira quels furent ses plaisirs,
Les torts qu'il eut, ce qui le rendit sage.
Pour nos enfants quelle docte leçon!
Du temps au moins nous aurons la science;
Nous parlerons de notre expérience.
Mais, dites-moi, Messieurs, me croira-t-on,
Quand, ranimé par la reconnaissance,
J'essaierai si ma vieille éloquence
Peut attendrir par le récit suivant.

« Il m'en souvient, quand j'étais au collège,
Nous jouissions d'un heureux privilège.
Un bon Recteur, homme sensible, aimant,
Mettait ses soins et son zèle à nous plaire.
Il me traitait comme son propre enfant,
Et je l'aimais ainsi qu'on aime un père.
Plus d'une fois sa bonté tutélaire
Sut consoler nos chagrins *passagers*.
Dans nos travaux sans cesse *encouragés*,
Nous remportions maint succès littéraire.
Deux fois par an, sur de riants coteaux
Les fiers vainqueurs arrivaient dès l'aurore.
Là, trente ânons leur soumettaient leurs dos;
Ardents coursiers, je crois les voir encore
S'enorgueillir sous leurs nobles fardeaux.
A les dompter j'étais le plus habile.
Il m'en souvient, tel était mon talent
Que le plus dur était pour moi docile.
J'étais alors plus souple qu'à présent.
Le soir venu, la troupe satisfaite
Venait s'asseoir au plus gai des banquets.
Puis, au dessert, quelque jeune poëte,
Au bon Recteur adressait des couplets;
Et même, un jour que j'étais de la fête,
Je me souviens que j'en fis de mauvais.

« A soixante ans encore je regrette
Tous ces plaisirs auxquels j'étais admis,
Et les verroux et les épaisses grilles
De ce collège inconnu des soucis.
Depuis ce temps, dans combien de familles,
Mon bon Recteur, tu dois compter d'amis! »

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi. n° 6.

Dimanche, 15 janvier 1826.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IIe année. N° 38.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE.

J'ai dit, dans mon article sur les volcans, que les éruptions volcaniques sont habituellement accompagnées de tremblements de terre. Il ne faut pas en conclure que les tremblements de terre n'aient lieu que dans ces circonstances. Toutefois est-ce dans le voisinage des volcans, ou dans les pays volcanisés, que ces terribles phénomènes sont les plus nombreux ou les plus violents, et il semble en effet qu'il y a un grand rapport entre les volcans et les tremblements de terre. Les uns et les autres sont très vraisemblablement des effets produits par une même cause, par des agents ou des feux souterrains.

On peut distinguer deux sortes de tremblements de terre. Les uns paraissent tenir à un volcan particulier et avoir leur foyer dans la même région que lui: ils ne se font guère ressentir qu'à quelques lieues ou dixaines de lieues de distance, et leurs crises sont presque toujours liées avec celles du volcan. Les autres, qui paraissent avoir leur foyer à une bien plus grande profondeur, se propagent à des distances immenses, avec une vitesse incroyable; ils se font ressentir presque en même temps sur des points éloignés de mille lieues.

L'approche d'un tremblement de terre est ordinairement annoncée par des bruits sourds, des mugissements souterrains quelquefois très forts, semblables au roulement du tonnerre ou à celui de plusieurs chars sur un pont de pierre. Ainsi, lorsqu'en l'année 1746, la ville de Lima, au Pérou, fut détruite par une catastrophe de ce genre, les habitants en furent avertis par ces effrayants préludes, et abandonnèrent leurs maisons. On prétend aussi que ces grandes crises de la nature sont annoncées par la sortie des reptiles qui vivent habituellement sous la terre; par l'agitation et les mouvements extraordinaires des oiseaux; par les hurlements de certains animaux, et par le tarissement des sources et des puits.

Quelquefois, cependant, le tremblement de terre arrive tout-à-coup et sans que rien ait pu le faire pressentir. C'est ce qui eut lieu à Lisbonne, en 1755, lorsque cette ville fut renversée par un des plus terribles tremblement de terre dont on conserve le souvenir.

Le nom de ce phénomène indique assez quels sont ses effets. Le sol s'ébranle, et éprouve des secousses qui se propagent dans diverses directions. Ces secousses se succèdent avec plus ou moins de rapidité, plus ou moins de force. Dans le tremblement de Lisbonne, dont je viens de parler, il y en eut trois; ce fut la

dernière qui causa le plus de ravages; elle se prolongea pendant plusieurs minutes, et renversa les édifices les plus solides. Souvent ces secousses se reproduisent pendant plusieurs jours de suite, et quelquefois pendant des mois entiers. Elles se propagent, comme je l'ai dit, à de très grandes distances et avec une incroyable rapidité. Ainsi le tremblement de terre de Lisbonne a ébranlé, dans la même heure de temps, tout le Portugal et toute l'Andalousie; il s'est fait ressentir le même jour, d'une part, en Afrique, où les villes de Maroc, de Fez et de Mequinez ont été presque détruites, et de l'autre, dans la majeure partie de l'Espagne, de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. On a éprouvé son action jusqu'en Islande, et même jusqu'aux Antilles. Celui de Lima s'est également propagé jusqu'en Europe.

Dans ces grandes crises, il arrive quelquefois que la terre se fend, s'entr'ouvre, qu'une montagne s'engloutit, qu'un lac se forme, qu'une île nouvelle s'élève au-dessus de la mer, ou qu'une île s'y abyme. Il arrive aussi qu'un nouveau volcan apparaît tout-à-coup. C'est ainsi qu'a été formé celui de *Jorullo*, auprès de Mexico, dont je vous ai parlé dans mon précédent numéro.

La mer est presque toujours fortement agitée par les secousses des tremblements de terre. Mais ce qui est fort remarquable, c'est que l'atmosphère ne paraît point participer à cette agitation de la croûte du globe terrestre. On a généralement observé que, pendant les tremblements de terre les plus terribles, le temps était très serein et très beau.

Nos édifices résistent rarement aux grandes secousses de tremblements de terre. Heureusement elles sont très rares; mais des secousses moins fortes sont fréquentes dans toutes les parties du globe, et il se passe peu d'années qu'il n'y en ait plusieurs en Europe. Elles se bornent à de légères commotions du sol qui font quelquefois mouvoir les meubles dans les appartements. Je ne me rappelle pas bien précisément l'époque, mais il y a tout au plus quatre ans qu'un tremblement de terre se fit sentir dans le midi de la France, et je sais que la commotion fut assez forte, à Lyon et dans plusieurs villes voisines, pour déplacer les meubles dans les maisons les plus solides.

Que tout ce que je viens de dire, mes amis, ne vous cause pas mal à propos de l'inquiétude ou de l'effroi. Notre pays est un de ceux qui sont le moins exposés aux désastres causés par les tremblements de terre, et il y a lieu de croire qu'ils ne seront jamais assez violents en France pour y renverser des villes. Ceux qui s'y font sentir sont tout juste assez forts pour nous donner une idée de ce grand phénomène, sans nous faire de mal. Ce n'est pas le seul rapport sous lequel notre beau pays soit favorisé.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

§ C'est une grande impolitesse de ne pas être attentif aux discours des personnes qui vous parlent, et de s'exposer à la nécessité de faire répéter une question pour pouvoir y répondre.

§ Il y a deux manières d'être distrait: l'une consiste à être tellement préoccupé d'une seule idée, qu'on n'accorde aucune attention à tout ce qui y est étranger; l'autre provient d'une légèreté d'esprit qui fait que l'on passe rapidement à une nouvelle idée avant d'avoir complété la première.

§ La première espèce de distraction est moins nuisible que l'autre à celui qui y est sujet; mais toutes deux ont quelque chose de désobligeant dans les relations sociales.

LE ROI DE LA FÈVE.

Le jeune Philippe Dutilleul avait coutume de prendre à tout propos la qualité de Roi pour terme de comparaison. « Je me suis amusé comme un roi, disait-il; je suis content comme un roi; je compte me divertir comme un roi; oh! si j'étais roi, comme je passerais gaîment mon temps! » Ces exclamations, souvent répétées par lui, avaient plus d'une fois donné lieu à quelques observations de la part de ceux qui les entendaient. C'était à qui lui répéterait qu'on n'était pas roi seulement pour se divertir, et que la dignité royale était une charge beaucoup moins facile et beaucoup plus pénible à porter qu'il ne se le figurait.

Le premier de l'an étant arrivé, le jeune Philippe reçut une quantité considérable de jolis présents d'étrennes, et son père lui donna une bourse qui renfermait plusieurs pièces d'or. On juge bien que, dans le cours de cette journée, Philippe s'écria bien des fois: « Je suis content comme un roi! je suis heureux comme un roi!

Six jours s'écoulèrent et on se trouva à la fête des Rois. Il y avait ordinairement, ce jour là, chez M. Dutilleul, une réunion de famille, à laquelle étaient invités les jeunes gens et les jeunes personnes qui composaient la société habituelle de Philippe. Cette réunion eut lieu comme de coutume, et le soir, comme de coutume, on servit une collation au milieu de la-

quelle figurait un magnifique gâteau des Rois. Ce fut M. Dutilleul lui-même qui en découpa les parts, et elles furent, selon l'usage, distribuées par l'enfant le plus jeune de la compagnie. Mais celui-ci avait le mot, et il y eut une petite tricherie à laquelle il se prêta avec une intelligence très maligne. M. Dutilleul voulait éprouver les dispositions royales de son fils, en lui procurant le titre de roi, au moins pour une soirée, et les choses furent tellement arrangées que la fève échut à Philippe.

Aussitôt qu'il l'eut découverte dans sa part de gâteau, ce ne fut qu'un seul cri de la part de tous les assistants : « Philippe est roi; le voilà bien content! »

Philippe se sentit d'abord un peu embarrassé par cette exclamation générale. Mais bientôt il sourit d'une manière aimable, et prenant avec grâce les plaisanteries qu'on lui adressait: « Eh bien oui, Messieurs et Mesdemoiselles, dit-il, me voici au comble de mes vœux, sur-tout si ma dignité royale peut me conférer, pour toute la soirée, le droit d'agir entièrement selon ma volonté, et une autorité complète dans la maison. Qu'en dites-vous, mon papa? — J'accorde tout cela à ta majesté, répondit M. Dutilleul; bien entendu toutefois que ta volonté sera raisonnable, et que tu useras sagement de ton pouvoir; car c'est le devoir d'un roi, et il ne peut y manquer sans compromettre son autorité. — C'est bien ainsi que NOUS l'entendons, mon père, reprit Philippe; NOUS n'avons point l'intention d'abuser de NOTRE pouvoir. Le roi de la fève tâchera seulement de prouver que le vœu si souvent formé par Philippe n'était pas aussi déraisonnable qu'on le prétendait; et on sera bien forcé d'en convenir, si je réussis à faire, de la journée où je me trouve roi, un des jours les plus heureux de ma vie. »

M. Dutilleul souriait, en écoutant son fils, et il y avait dans son sourire une expression qui annonçait l'espérance de voir se manifester un bon mouvement du cœur de Philippe. Le ton dont celui-ci parlait avait déjà presque fait illusion à ses jeunes compagnons; ils ne plaisantaient plus et, sans trop savoir pourquoi, ils le regardaient avec une sorte de considération toute nouvelle.

« Puisque me voilà couronné par la main paternelle, reprit Philippe, je vais commencer à user de mon pouvoir; et d'abord, pour me conformer aux lois de mon royaume, mon premier soin sera de lui donner une reine. Je choisis pour reine mademoiselle Caroline. » A ces mots tout le monde battit des mains. Caroline était la plus modeste et la plus simplement mise de toutes les jeunes filles présentes. Au moment où le jeune roi proclama son nom, elle était humblement cachée derrière toutes les autres, et lorsqu'il alla lui donner la main pour l'amener prendre place auprès de lui, elle devint si rouge d'embarras, qu'on aurait eu presque compassion de la pauvre reine. Mais ce fut bien autre chose lorsque Philippe l'ayant invitée à boire en même temps que lui, l'assemblée se mit à crier : *Le roi boit! la reine boit!* Elle eut toute la peine du monde à achever ce qui était dans son verre. « Ma chère reine, lui dit Philippe, voilà une des charges de notre royauté; il faut la supporter pour le bien et la satisfaction de nos sujets.

« Mon premier devoir est maintenant rempli, continua-t-il, et je n'y ai certes pas eu beaucoup de mérite. Il est temps de m'occuper des affaires du royaume. D'abord, comme roi, j'ai le droit de faire grâce, et je la fais à ce pauvre Bastien que j'aperçois là, dans l'antichambre, les yeux tout rouges. Vous l'avez renvoyé ce matin, mon père, pour avoir fait une petite sottise dont je ne veux pas parler. Grâce à ma royauté, il est pardonné et il ne perdra pas sa place... » A ces mots, on entendit crier dans l'antichambre: *Vive le roi!* et ce cri fut répété aussitôt dans le salon.

« Un roi, reprit Philippe d'une voix émue, a le droit de lever des impôts. Je n'en abuserai pas, mais encore faut-il que j'y aie recours au besoin. Tout au haut de cette maison, est une pauvre femme entourée d'un mari infirme et de cinq enfants, dont l'aîné et le plus jeune sont malades. Ces infortunés manquent de tout; il fait bien froid, et ils n'ont ni feu ni couvertures. Je suis roi, et je ne souffrirai point qu'il y ait auprès de moi des créatures si malheureuses. Ce que je puis leur donner sur ma cassette ne suffirait pas à leurs besoins; je demande un impôt à mes sujets. Mais comme je craindrais de commettre quelque injustice en taxant arbitrairement chacun, chacun sera libre de contribuer selon ses moyens. » Philippe se tut. Jamais roi ne fut plus promptement obéi. Tous les sujets s'empressèrent d'ouvrir leur bourse. Le roi confia à la reine l'honorable mission d'aller le lendemain porter ce secours à la pauvre famille. « Vous ne serez plus reine demain, dit-il; mais cette mission sera pour vous un doux souvenir de votre royauté.

« Il me reste, poursuivit Philippe, une grande affaire à traiter. Je sais qu'un différend existe, depuis plus d'une semaine, entre Adolphe et Gustave, que voilà en face de moi. Jusqu'à ce jour, j'ai été du parti d'Adolphe, et je m'y trouvais engagé par je ne sais quel amour-propre. Aujourd'hui que je suis roi et chargé de rendre la justice, je confesse et je déclare que j'avais tort et Adolphe aussi. Je veux que le différend cesse; je donne raison et gain de cause à Gustave; je le nomme, avec Adolphe, capitaines de mes gardes; je les invite à s'embrasser et à se promettre qu'il ne sera plus question entre eux de ce qui les a désunis; enfin je les prie de me conserver tous deux leur amitié. » A ces mots Gustave et Adolphe s'embrassèrent cordialement, et ils vinrent ensuite d'un

air respectueux baiser la main du roi et de la reine.

« Maintenant, reprit Philippe, les grandes affaires sont terminées, et il est temps de songer au plaisir. Dansons et réjouissons-nous, mes enfants; le roi et la reine vont vous en donner l'exemple en ouvrant le bal.

Le bal commença en effet, et l'on s'amusa de bon cœur, sans que la présence des souverains mît aucune gêne aux plaisirs de la soirée. Tout à coup (c'était au milieu d'une contre-danse), la pendule sonne minuit. Le roi s'arrête soudain, en balançant avec la reine; il fait un signe, et le violon cesse de jouer. « Messieurs, dit Philippe, l'heure a sonné, et ma royauté vient de cesser. C'est dommage, car, quoi que vous en puissiez dire, *je me suis amusé comme un roi.* Mon père, je vous remercie de l'autorité royale que vous avez bien voulu me conférer. J'ai acquis la certitude, et j'espère avoir prouvé que c'est une chose fort douce et fort agréable que la royauté; on ne me démentira plus quand je dirai *heureux comme un roi.* — Non, mon fils, répondit M. Dutilleul, et tu me forces d'être de ton avis. Peut-être n'auras-tu pas une seconde fois dans ta vie l'occasion et le pouvoir que, dans une seule soirée de royauté, tu as trouvés si facilement, de faire trois bonnes actions; un acte de clémence, un acte de bienfaisance et un acte de justice. »

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE.

Il y a, dans ces mots *bénédiction paternelle*, quelque chose de pieux, de simple, de pur, de rassurant. Dans tous les temps et chez tous les peuples, les familles qui ont attaché un grand prix à cette bénédiction ont été celles qui se sont fait le plus remarquer par la pureté de leurs mœurs. Au siècle des patriarches, la bénédiction paternelle était le premier de tous les biens; c'était celui dont on ne pouvait se passer; c'était celui qui faisait tout supporter et pouvait consoler de tout; c'était une sorte de talisman pour bien faire, une sorte de protection contre le mal; enfin, la récompense de toute bonne action, de tout noble dévouement.

Dans nos anciennes mœurs, tous les enfants sous l'autorité paternelle n'allaient jamais se mettre au lit sans demander à genoux la bénédiction de leurs parents. Cette pieuse coutume s'est conservée en Espagne jusqu'à nos jours. Ainsi, chaque père et chaque mère terminaient leur journée par un acte de pardon ou de récompense, et chaque enfant par un acte de repentir, de soumission et de reconnaissance.

Je veux citer deux traits, dont l'un est un grand hommage rendu à la bénédiction paternelle, et l'autre un exemple remarquable du prix attaché à cette bénédiction.

Dans le temps où tout le monde abandonnait le roi d'Angleterre Jacques II, détrôné par sa fille, l'archevêque de Cantorbéry et six autres évêques lui restèrent fidèles. Dès que la princesse fut arrivée à White-Hall, elle envoya à l'archevêque un gentilhomme pour lui demander *sa bénédiction.* « Allez dire à la princesse d'Orange, répondit l'archevêque, que quand elle aura reçu celle du roi son père, je lui donnerai volontiers la mienne. »

Nos aïeux attachaient une extrême importance à cette sainte bénédiction. J'ai ouï souvent raconter qu'un des miens, dont la mémoire est en grande vénération dans la famille et en grand honneur dans le monde savant, avait coutume de faire tous les ans un voyage à Lyon, sa ville natale. Son père n'existait plus, mais il avait conservé sa mère, qui habitait cette ville. Revêtu de l'hermine doctorale et des insignes académiques, mon grand-oncle ne se croyait point affranchi, sous la large perruque qu'il portait, de la soumission et du respect qui ne cessent jamais d'être un devoir pour un fils. Chaque fois qu'il arrivait à Lyon, à la porte de la maison de sa mère, il descendait de sa chaise de poste, traversait le vestibule, montait l'escalier, sans adresser un mot à aucune personne, à aucun des domestiques qui se trouvaient sur son passage. Il pénétrait ainsi jusqu'à l'appartement de sa mère, et là, mettant un genou en terre, il se découvrait la tête en retirant jusqu'à sa perruque, et ne se relevait qu'après avoir reçu la bénédiction de celle de qui il tenait la vie. Ce devoir rempli, il s'occupait des autres personnes de la maison, pour adresser à chacune quelques paroles bienveillantes; et celles qui pouvaient le moins apprécier son haut mérite personnel, respectaient son respect filial et aimaient en lui ses patriarcales vertus.

Une semblable scène ne serait plus guère aujourd'hui dans nos mœurs, et peut-être même y verrait-on une exagération un peu ridicule. Cependant je suis bien sûr que mes jeunes lecteurs ne la jugeront pas ainsi, et sur-tout qu'ils ne me supposeront pas l'intention injuste de faire, par ce récit, la critique du présent. Les relations qui existent entre moi et un grand nombre d'enfants m'offrent, plus qu'à personne, la preuve que la jeunesse de nos jours ne le cède à celle d'aucun temps, en fait de respect et surtout d'amour filial. Aussi compté-je que mes bons et aimables lecteurs ne verront, dans cet article, qu'une approbation de leurs sentiments et une invitation à y persévérer.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

